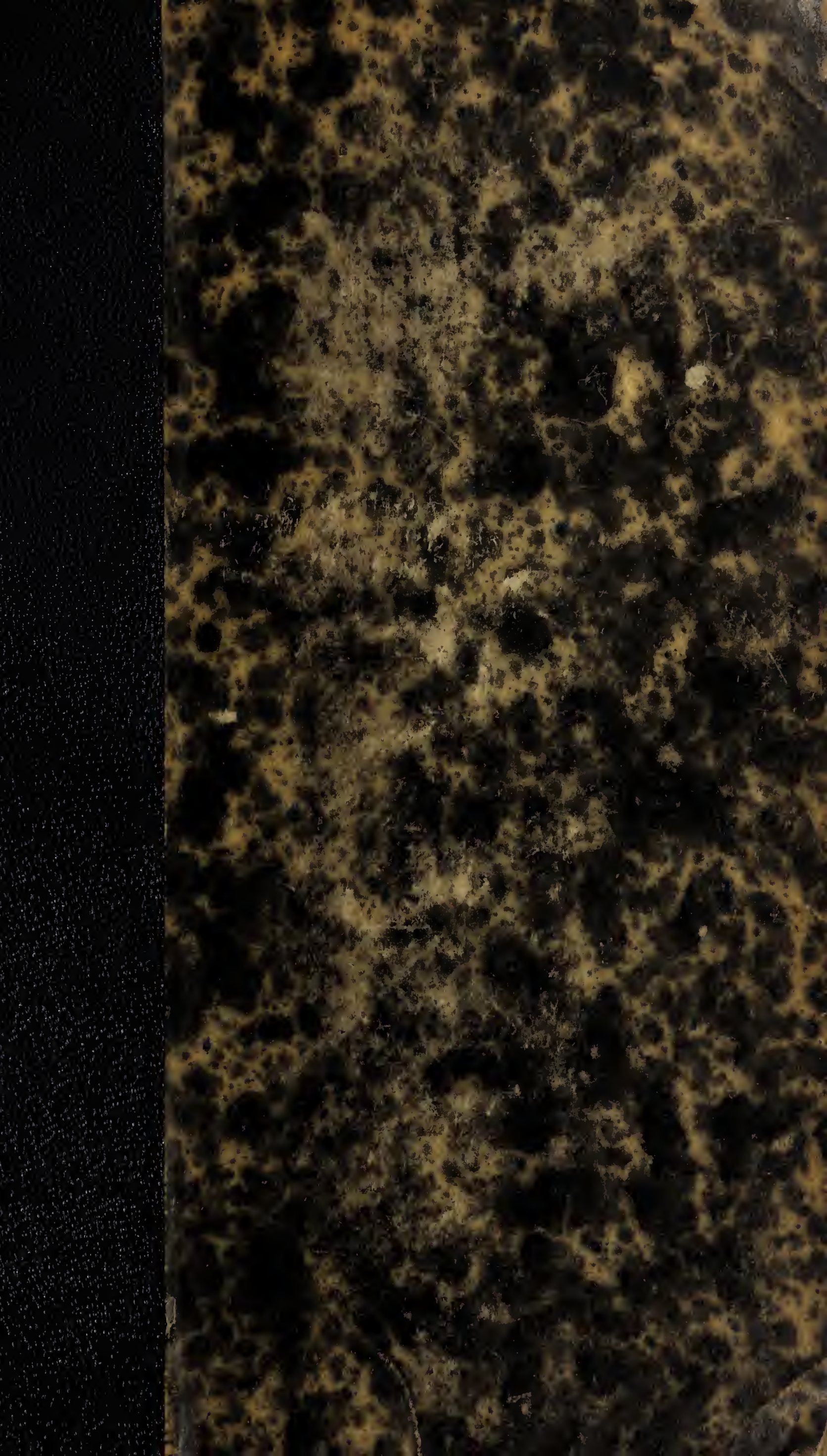
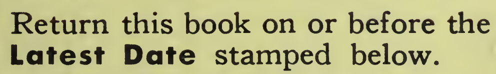




UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY
Class 840.86 Book G36l Volume 1
Ja 09-20M



Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

OCT 21 1966

L161—O-1096

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

JUL -5 1985

L161—O-1096

CHOIX

DE LA CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

PIERRE BAYLE

1670—1706

PUBLIÉ D'APRÈS LES ORIGINAUX

CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE COPENHAGUE

PAR

ÉMILE GIGAS

COPENHAGUE

G. E. C. GAD

LIBRAIRE-ÉDITEUR

PARIS

FIRMIN-DIDOT ET C[IE]

56 RUE JACOB 56

IMPRIMERIE DE THIELE

1890

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/lettresineditesd01giga

LETTRES INÉDITES

DE

DIVERS SAVANTS

DE LA FIN DU XVIIme ET DU COMMENCEMENT

DU XVIIIme SIÈCLE

PUBLIÉES ET ANNOTÉES

PAR

ÉMILE GIGAS

DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE COPENHAGUE

PUBLICATION FAITE SOUS LES AUSPICES DE LA FONDATION CARLSBERG

TOME I

CORRESPONDANCE DE PIERRE BAYLE

COPENHAGUE

G. E. C. GAD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMERIE DE THIELE

1890

CHOIX

DE LA CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

PIERRE BAYLE

1670—1706

PUBLIÉ D'APRÈS LES ORIGINAUX

CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE COPENHAGUE

PAR

ÉMILE GIGAS

COPENHAGUE

G. E. C. GAD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMERIE DE THIELE

1890

840.86
G36l

INTRODUCTION.

On a déjà, il y a longtemps, donné au public une grande partie de la correspondance du philosophe de Rotterdam. Peu d'années après la mort de Pierre Bayle, son biographe Des Maizeaux publia un recueil, en trois volumes, de ses lettres avec quelques unes adressées à lui (1714). Bientôt, cette collection fut suivie de celle des »Nouvelles Lettres«, en deux volumes (1739), comprenant la plupart des lettres de famille de B. Ces recueils ont été réimprimés dans les deux éditions des »Oeuvres diverses«. Il faut y joindre les fragments de correspondance qui se trouvent imprimés dans le journal de B. (Nouvelles de la République des Lettres) et dans son Dictionnaire historique. Enfin, on rencontre des lettres écrites par le célèbre critique ou adressées à lui, dispersées dans divers recueils, p. ex. ceux du commerce épistolaire de Leibnitz. Les plus récentes publications de ce genre, par lesquelles la correspondance imprimée de B. a été augmentée, sont les »Lettres de divers savants à l'abbé Nicaise«, publiées par M. Caillemer (Lyon, 1885), et les »Lettres inédites adressées à J.-A. Turrettini«, dont l'édition est due aux soins de M. de Budé (Paris et Genève, 1887).

A ces ouvrages se rattache le présent volume, le premier d'un recueil qui servira, je l'espère, à jeter quelque lumière sur l'histoire de la littérature de l'Europe

133975

vers la fin du 17me siècle. Comme il a été indiqué déjà par le titre, tous les originaux appartiennent à la collection de manuscrits de la Bibliothèque royale de Copenhague. Ainsi, ils ont été mis un peu à l'écart dans un coin du monde savant, et c'est ce qui explique qu'ils n'ont pas été publiés jusqu'à présent par quelque érudit français. Il y a cependant longtemps qu'ils ont été tout près de l'être, c'est-à-dire avant qu'une collection danoise les eût en possession. Ce sont deux lettres mêlées aux paquets de la correspondance conservée à la Bibliothèque, qui en portent le témoignage. Jacques Du Rondel, professeur à Maestricht, qui avait été l'ami intime de Bayle, écrit le 25 avril 1711 à M. Du Puy, »cy devant Secrétaire au Traité de la Paix de Riiswick, rue de l'Université, chez Monsieur Du Gard«, que déjà en 1709, trois ans après la mort du philosophe, Des Maizeaux lui fit la même prière que Du Puy maintenant, celle de mettre à sa disposition les lettres de Bayle qu'il conservait. Du Rondel regrette ne pouvoir le servir non plus que Des Maizeaux, à cause de »bien des sujets domestiques dont personne n'a que faire, et quelques prières particulières de M. Bayle luy-mesme.« Quant à celles de Du R., adressées à B., que Du Puy avait déjà acquises, il ne comprend pas pourquoi son ami les a gardées, et il supplie »très humblement et de tout son coeur« l'ancien secrétaire de ne point les publier.*) Un autre des correspondants les plus assidus de B., Daniel de Larroque, s'exprime à-peu-près de la même façon (le 11 juillet 1711). Il avoue qu'il ne serait pas bien aise, que ses lettres parussent dans le recueil que Du Puy destine au public, et qu'il avait espéré, que son défunt ami eût détruit celles qu'il avait reçues de lui, de même que Larroque avait dit à Bayle qu'il avait des raisons

---

*) Dans l'édition de 1725—31 des Oeuvres diverses de B., on a néanmoins donné au public quelques lettres adressées de lui à Du Rondel.

pour ne pas garder les siennes. Cependant il ne semble pas tout-à-fait contraire au plan de Du Puy, bien qu'il remarque qu'à son avis »on se hâte beaucoup de publier les lettres d'un homme mort récemment et où tant de personnes vivantes peuvent être intéressées.« Il lui indique même la collection de lettres de B. appartenante au duc de Noailles, qui l'avait montrée à Larroque, et il va jusqu'à dire: »Je seray le mois prochain à Paris, où j'auray l'honneur de vous voir, après avoir cherché si je n'aurois point encore quelques lettres d'un ancien amy, dont j'honoreray toujours la mémoire. Si M. Fagon m'a renvoyé la lettre de M. Bayle sur son mal, elle est encore chez moy à Paris; j'auroy l'honneur de vous la remettre, Monsieur, de même que celles qui seront encore existentes, et je vous donneray aussi la copie de la consultation de M. Fagon, s'il me le permet.*) Elle est assurément un chef d'oeuvre en ce genre et remplye des sentimens de la plus haute estime pour cet illustre amy.«

Des Maizeaux raconte qu'à la mort de Bayle ses papiers passèrent à son cousin, De Bruguière, et l'on voit dans la lettre de Larroque citée plus haut, que l'idée de publier une partie de sa correspondance était venue justement d'un membre de cette branche de la famille, neveu du défunt. On se sera alors sans doute adressé, pour la publication, à N. Du Puy, littérateur de profession sans être fort illustre dans ce métier. Il a écrit, selon Quérard, une douzaine d'ouvrages de morale et de mythologie, entre autres les »Réflexions sur l'amitié« et les »Instructions d'un père à sa fille et à son fils«, dont on a publié de nouvelles éditions encore au commencement du XIX[me] siècle. A cette production littéraire il faut ajouter, sans doute, la »Négociation de la Paix de Ryswick, par Mr. D***; imprimé pour l'auteur en 1697« (2 voll.)**). Les

*) Imprimée dans les Nouvelles Lettres de Bayle, I.

) La dédicace des »Caractères, sentiments et entretiens de deux personnes« par Du Puy, édition de 1694 (N. de Burre), est également signée D *.

matériaux collectionnés pour le recueil projeté de lettres, sous les auspices de la famille de Bayle, témoignent clairement de ce qu'on songeait sérieusement à les faire imprimer: beaucoup de lettres sont marquées de la main de Du Puy, qui en a indiqué aussi plusieurs suppressions et essayé quelquefois d'établir la chronologie. Mais tout cela n'aboutit à rien, et la collection fut achetée par un amateur étranger, le comte Otto Thott (1703—85), ministre d'État danois et grand bibliophile, possesseur de la plus riche bibliothèque privée au XVIIIme siècle. Quand cet achat a eu lieu, je ne sais pas le dire avec certitude. Après la mort du comte, la correspondance de Bayle passa dans la Bibliothèque royale avec toute la collection de manuscrits; il y a deux gros volumes de lettres, environ 500 au total (Fonds Thott, no: 1208 b-c in-4°). C'est la source principale du recueil présent. Cependant, les lettres latines adressées à Graevius sont tirées de la correspondance de ce savant, conservée de même dans notre Bibliothèque (Fonds Thott, no: 1258—67 in-4°). Enfin, les brouillons de trois lettres de Bayle, no: III—V de ce recueil, existent dans un volume qui comprend aussi l'abrégé des Vies de Plutarque, mentionné dans la biographie de Des Maizeaux, et d'autres notices de la main de B. (également Fonds Thott, no: 1202 in-4°).

La première lettre en date du présent volume est de 1670, — Bayle avait alors 23 ans; la dernière est de 1706, — trois semaines avant sa mort. La personnalité qui se dessine dans cette longue série épistolaire, directement par les lettres de B. lui-même, indirectement par les jugements et propos de ses nombreux correspondants, est celle d'un homme vraiment bon et aimable, doux et patient, érudit infatigable, intrépide chercheur de la vérité, frère et ami excellent, »obligeant et généreux au dernier point«, comme dit le médecin Drelincourt. Je ne saurais pas m'abstenir de trans-

crire ici quelques paroles de la lettre de Du Rondel à Du Puy, citée plus haut. »C'est un plaisir extrême de connoistre le coeur d'un Héros. D'ordinaire, Messieurs les Héros sont assez différents d'eux mesmes au Logis, de ce qu'ils sont en Public: ils ont leurs *Postscenia Vitæ*. Mr Bayle n'estoit point cela.« Samuel Crellius s'exprime de la même manière, après la mort du philosophe, dans le fragment d'une lettre latine conservé à la Bibl. roy. de Copenhague. »Nec enim erat de grege superbo illorum, quos hodierni Luciani magno cum fastu exagitant,

sed visu facilis et dictu affabilis ulli.

Ac quamvis panegyricos, carmina, dedicationes cæteraqve ejusdem farinæ nec composuerit nec optaverit, vidi tamen (nisi vehementer fallor) Gallicum qvendam librum inscriptum Auctori Dictionarii Historici et Critici.« Après avoir dit, qu'on lui devrait ériger un monument à Rotterdam, pareil à celui d'Érasme, il finit ainsi: »Intereà temporis in Magna Britannia cum studiosis Bayleani nominis celebremus hunc virum, qvô meliorem hodiernos Philosophos inter (ne dicam Theologos) neqve vidimus, neqve videbimus unqvam.«

La plupart des lettres publiées dans ce recueil se rattachent aux deux grands exploits littéraires de Bayle: son journal critique et son Dictionnaire.

Quoique les circonstances l'eussent obligé à s'expatrier, Bayle, le relaps languedocien, avait toujours un public nombreux et admirateur dans la capitale française. On se disputait les exemplaires de ses ouvrages, et quand ils furent rendus à l'heureux possesseur, ce n'était que fort tard et avec des marques d'avoir passé par bien des mains. Les dames même se passionnaient pour ses livres, parce qu'elles y apprenaient beaucoup de choses savantes sans fatigue et agréablement.*) Ses premiers livres lui avaient déjà procuré un commencement de cette célébrité, et l'on comprend ainsi

*) Baudelot de Dairval à B., 29 juillet 1686 (Bibl. roy.).

avec quel enthousiasme furent accueillies en 1684 ses Nouvelles de la République des Lettres, qui augmentèrent de beaucoup, à Paris comme ailleurs, la popularité de l'écrivain journaliste de Rotterdam. Les théologiens, les antiquaires, les poëtes lui présentèrent humblement leurs écrits; on lui adressa des critiques respectueuses et admiratives sur son journal; plusieurs auteurs le prièrent d'insérer des mémoires anonymes, dus à leur propre plume, pour insinuer au public quelque opinion favorable sur certains ouvrages, et Bayle était assez bienveillant pour céder à leurs désirs; enfin, ce n'est que fort rarement, dans la correspondance de B., qu'une note stridente*) vient à interrompre le choeur d'éloges qui résonne autour du puissant rédacteur. L'italien Lamberti, »dit de Saint-Léo«, demanda en grâce l'honneur de traduire le journal en italien, en se recommandant comme »protestant à la dernière épreuve«, récompensé par l'Accademia della Crusca; mais le libraire Desbordes s'y opposa.**) A Londres, le mathématicien D. Cluver n'a rien à dire contre le journal »sinon qu'il manque aux ailes, c'est-à-dire que les libraires n'y rognent les plumes et le font marcher trop tard, enfin pour faire parade dans ce pays un peu éloigné« (lettre dans la Bibl. roy.). H. Justel et le médecin Silvestre désignent comme »téméraire« la tentative de Jean Le Clerc, de rivaliser avec B. comme journaliste, et S. blâme le rédacteur de la Bibliothèque universelle pour ses longs extraits et la trop grande sècheresse: »cela n'est pas assez égayé, et après tout, il n'approche pas de beaucoup près de votre délicatesse« (lettre à B., ibid.). — En France, cependant, l'entreprise de Bayle rencontra des obstacles réels de la part du gouvernement. Bien que les »Nouvelles« parussent, au commencement, sans le nom entier de l'auteur, on ne tarda pas à

*) Voir p. ex. la lettre de l'abbé De Ville dans ce volume.

**) Lamb. à B., 10 déc. 1686 (Bibl. roy.); comp. B. à Minutoli, 6 oct. 1692 (Oeuvr. div.).

savoir à Paris, qui était le Sieur B***, rédacteur du nouveau journal si intéressant, où tant de matières étaient traitées d'une manière si piquante. On était à la veille de la révocation de l'édit de Nantes: il n'était pas bon alors d'être protestant en France, et on ne correspondait qu'en cachette avec un exilé huguenot qui n'avait pas peur de se prononcer avec hardiesse sur des points de religion. Les frères de Bayle p. ex. n'osaient pas lui adresser leurs lettres directement, et le commerce épistolaire entre lui et F. Janiçon, qui lui envoyait des notices sur la littérature, montre aussi quelles précautions il fallait prendre. Déjà le 28 juin 1684, Janiçon écrit à B.*): »Hier le bruit faux ou vray estoit répandu à Charenton, qu'on s'estoit mis en deuoir de vous enleuer, et qu'on l'auoit fait en effet, mais que vous auiez esté secouru par des personnes qui auoient fait lascher prise aux preneurs.« Il est porté à croire que le dernier ouvrage de Jurieu**), à ce temps l'ami de Bayle, était cause de cela, parce qu'il avait irrité grandement les esprits du parti catholique. Dans une autre lettre, un peu postérieure, le même correspondant essaie de dissuader Bayle de se laisser entraîner trop loin par son esprit critique. »Vous tournés un peu trop les choses en controverses et en dispute lorsque l'occasion s'en présente . . . . Je ne voudrois pas pourtant vous obliger à supprimer tout entièrement, parce que ce seroit trahir la vérité et vostre conscience et qu'il est toujours bien scéant qu'un Protestant parle protestant, mais seulement encore paroître plus modéré que vous n'êtes et presque plus indifférent.« Il en donne la raison: »que vous deuez vous insinuer dans l'esprit des Catholiques Romains et vous établir une créance parmi eux.«

---

*) La lettre est dans la Bibl. roy., comme les autres citées dans la suite.

**) Sans doute l'écrit contre Maimbourg (1683).

Néanmoins, des personnages influents avaient déjà formé le dessein de rappeler à Paris le philosophe exilé, malgré les hardiesses de son journal. Les »Oeuvres« du petit duc de Maine, né en 1670, fils naturel et bien-aimé de Louis XIV, devaient en être le moyen.*) La tentative émana du poëte Benserade, académicien, qui avait lu avec admiration le journal de Bayle; par Janiçon il lui envoya, avec force compliments et subtilités, le livre de »l'adorable petit auteur«, afin qu'il en parlât dans ses Nouvelles. (La lettre est dans la Bibl. roy.) »Plût à Dieu (dit-il) que vous vous missiez en estat de profiter de tout le gré que vous en sçaura le père! Il aime à récompenser le mérite où il est, pourueu qu'il n'y trouue rien à redire du costé que vous sçauez.« Janiçon fait observer à son ami de Rotterdam (19 déc. 1684), que »Mr. de Beinserade seroit bien aise qu'il parût que c'est de sa part qu'il vous a esté envoyé: et vous pouuez bien juger à quelles fins.« A son tour, Bayle présenta son journal à MM. de l'Académie**), dont Benserade lui remercia au nom de ses confrères, dans une lettre du 18 mai 1685 (Oeuvr. div.). La récension des oeuvres du duc se trouve dans le mois de février des Nouvelles de 1685; elle est pleine de louanges, trop pleine même. Le 29 mai de la même année, le numismate Rainssant, conservateur du cabinet de médailles du Roi, écrivit à Bayle: »J'ay fait voir à Monsieur le Duc du Maine l'endroit de vos nouuelles où il estoit si bien parlé de luy; il le montra ensuite à Madame de Montespan, et

---

*) »Oeuvres diverses d'un auteur de sept ans«, 1678 (selon Nodier), in-4o, rareté bibliographique.

**) En 1684, le petit prodige ducal avait exprimé le désir d'être fait académicien. »Lorsque Mr. de Racine parla du dessein que Mr. le Duc Dumayne témoigne avoir d'y entrer, quelqu'un d'eux proposa de charger mr. de Racine d'asseurer ce prince que, quand mesme il n'y auroit point de place vacante dans leur corps, il n'y auoit aucun d'eux qui ne fust bien aise de mourir pour luy en faire une [!]« (Janiçon à B., 6 nov. 1684.)

cela a esté jusqu'au Roi, à qui elle dit qu'elle s'étonnoit qu'on deffendît à Paris le débit d'un tel livre. Mais sa Majesté laisse agir ceux qui sont préposés pour ces sortes de choses.« Cette défense semble avoir eu lieu au commencement de 1685, et c'est l'abbé de la Roque, rédacteur du Journal des Savants, que l'on soupçonnait d'en être la cause. Il tâcha de discréditer le journal du rival hollandais, en désignant*) comme peu véridiques les notices de Paris sur l'Académie des Médailles, données dans le numéro de décembre 1684 des Nouv. de la Rép. d. L. Pourtant, il avait communiqué lui-même ces notices à Janiçon, qui les avait transmises à Bayle! A l'avis de Janiçon, les points qui avaient fourni prétexte à la défense étaient: »les extraits des livres de Religion, qu'on aura dit estre d'autant plus dangereux qu'ils sont traités avec esprit et délicatesse«, les louanges prodiguées à Richard Simon, enfin les observations politiques sur le bombardement de Gênes et d'Alger. Janiçon conseille à B. d'accepter l'offre de La Roque, de s'envoyer les journaux réciproquement. Le Père Ange de la Brosse lui donne le même conseil: il n'y aurait pas de mal à s'entendre, sur les difficultés survenues au journal à Paris, avec La Roque; »peut être qu'un bon partage ferait un bon accord« (La Br. à B., 30 janv. 1685). »Au reste (dit Janiçon), ceux qui ont pris goust dans la lecture de vos nouvelles, et qui seroient bien fâchez de ne la pouvoir continuer, croyent que Mr. de Louuoy, à qui appartient tout le proffit des postes étrangères, tolérera facilement l'entrée de vos nouuelles par cette voye, comme il tolère l'entrée des gazetes de Holande, et même celle des lardons, dont quelques uns sont assez malins et insolens, aussy bien que celle de la gazete de Bruxelles qui ne ménage en aucune façon le gouvernement des ministres de

---

*) »A la fin de son dernier Journal, qui est celuy de cette semaine« (Janiçon à B., 2 févr. 1685). Le 15 déc. 1684, il avait adressé à B. une lettre remplie de flatteries; elle existe dans la Bibl. roy.

France.« Mais Bayle ne se souciait pas d'adoucir sa critique; il hasarda plusieurs fois des remarques courageuses sur la conversion des huguenots, sur les dragonnades et sur toute la politique religieuse de Louis XIV, tellement que le bon avocat, étant ancien de Charenton et »employé depuis fort longtems au conseil pour la deffense de nos pauures Églises«, se vit obligé à rompre le commerce épistolaire avec le rédacteur des Nouvelles, comme il l'avait fait avec Jurieu. »Nostre intérest, c'est-à-dire de tous ceux de nostre communion qui sommes en ce pays icy, y est beaucoup engagé, parce que les escrits, dont on se plaint, irritant les esprits, vn coup de plume de Versailles nous fait beaucoup plus de mal, que tous les écrits de Hollande ne sçauroient faire de bien.« *) Malgré l'autorité et les démarches de l'avocat général Talon, de Montausier, de Rainssant, de Pellisson et d'autres auprès du chancelier (ce sont les lettres de Rainssant à B. qui nous l'apprennent), le journal resta défendu en France. Après la révocation de l'édit, B. exprima si ouvertement ce qu'il pensait de cet événement, dans son livre »Ce que c'est la France toute catholique sous le règne de Louis-le-Grand«, qu'il ne fut plus possible de lever la défense ni de rappeler l'auteur en France, bien que les tentatives ne manquent pas tout-à-fait. **) De leur côté, les Jésuites de Bordeaux tâchaient de noircir le professeur de Rotterdam dans l'esprit de ses

---

*) Janiçon à B., 10 août 1685. Comme la correspondance inédite de J. et B. roule principalement sur des nouvelles littéraires, employées dans le journal de B., je n'ai pas voulu la publier entière.

**) »Mr. Pelisson m'a demandé si vous ne vous trouueriez pas mieux en France qu'au lieu où vous estes, et m'a offert son crédit et celuy de ses amis pour vous y bien établir. C'est à quoy Mr. de Montausier s'employeroit aussi très volontiers. Pour moy, qu'ay-ie à dire après ces Messrs?« (Rainssant à B., 19 mars 1686). Quelle conquête ça aurait été pour le catholicisme! (Comp. A. Sayous, La littérature française à l'étranger, 17me siècle, II, 323 sqq.)

coreligionnaires, en le signalant comme socinien et en répandant le bruit à Montpellier: »que vous aués écrit à monsieur Lachaise, que pourueu qu'on voulût vous ioindre à mr. l'abbé Laroque pour le Journal des Sçauans, vous quitteriés la Hollande pour la France« (Élie Rivals à B., Amsterd. 29 août 1686). Quant au Journ. des Sav., le chancelier Boucherat cherchait alors des voies pour l'améliorer, en joignant au rédacteur quelques hommes connus pour leur érudition et bon goût, afin que l'ouvrage français ne fût pas trop éclipsé par la concurrence hollandaise. — En février 1687, une maladie força Bayle à se démettre de la rédaction du journal.

Lorsque le »Dictionnaire historique et critique« parut en 1697 (à Rotterdam chez R. Leers), les mêmes choses à-peu-près se répétèrent à Paris.*) L'auteur ne se flattait pas de très grandes espérances quant au succès du livre; il pensait qu'il serait regardé par le grand public comme une compilation sans goût, quoique remplie de recherches savantes, et on le lui avait déjà un peu donné à entendre. Le poëte Longepierre p. ex. lui écrivit le 25 juillet 1696 (Bibl. roy.), qu'il verrait avec joie la publication du Dictionnaire, »tant parce que nous en profitterons, que parce que vous serez en estat de vous appliquer à d'autres ouurages; car quelque beau et quelque vtile que soit ce recueil, je vous le diray sincèrement: j'ay tousjours regret quand je vois, que des personnes qui ont autant de finesse d'esprit que vous en auez, s'attachent à des ouurages qui ne demandent que de l'érudition et du trauail. Quelques rares que soient ces deux Talens, l'Esprit l'est encore bien dauantage, et ceux qui en ont autant que vous doiuent entrer dans des carrières, où il puisse paroistre dans tout son jour.« Cependant la plupart des connaisseurs

*) Comp. Des Maizeaux, Vie de Bayle, année de 1697, les lettres de cette année dans les anciens recueils imprimés de la correspondance de B., enfin celles d'Anisson et de Dubos dans le présent recueil.

en tous pays attendaient de Bayle quelque chose, non seulement d'utile, mais qui piquât la curiosité*); et l'accueil fait aux deux gros volumes in-folio démontra pleinement, que l'auteur s'était trompé dans ses craintes. Les libraires français demandèrent au chancelier le privilège de réimprimer le livre, et Jean Anisson notamment essaya d'obtenir la permission de faire entrer à Paris quelques exemplaires de l'édition de Rotterdam. La censure de l'ouvrage fut confiée à l'abbé Eusèbe Renaudot, rédacteur de la Gazette de France, ancien ami de l'éditeur Leers. Bayle lui-même s'intéressait beaucoup à cette négociation, car il voyait toujours en France son public naturel: il se servait cette fois encore de l'entremise de F. Janiçon, qui avait renoué la correspondance interrompue**). Le 1[er] avril, le fils de J. envoya à Bayle, à l'insu de son père, la copie d'une lettre que celui-ci avait reçue de l'abbé Renaudot: »c'est pour vous désabuser sur une personne que vous avés toujours cru plus équitable qu'elle n'est, et, à n'en déguiser rien, c'est elle qui a fait un raport très peu favorable de votre dictionaire à Mr. le chancelier.« Voici la lettre.

---

*) »On attend pas moins qu'vn Chef d'oeuure de la part de la plus excellente plume de l'Europe. C'est de cette manière que vous estes traitté à Paris comme par tout ailleurs; les honnestes gens et de bon goust vous regrettent incessament, et ils enuient à la Hollande le bonheur de vous posséder: ils se plaignent sans contrainte, que la France ait pu se résoudre à perdre en vous vn fils aussi illustre« (Brodeau d'Oiseville à Bayle, 26 avril 1696, Bibl. roy.).

**) Les lettres de Paris qui concernent la défense du Dictionnaire existent dans la Bibl. roy. Quelques unes sont écrites de la main d'un fils de l'avocat, qui s'appelle Janiçon du Marsin ou »Dumarsin fils de Jannison«. Il avait ainsi deux fils: l'un était François-Michel J. (1674—1730), le seul mentionné dans »la France protestante«. M. de Budé a confondu ce fils et son père dans l'édition de la correspondance de J.-A. Turrettini, comme il prend Daniel de Larroque pour le voyageur La R. mort en 1745 (Lettres inéd. adr. à J.-A. Turrettini, II, 104).

»Je vous remercie, Monsieur, des lettres que vous m'avés envoyées. Celle de Mr. Bayle me paroît fort extraordinaire, de ce qu'il croid, que c'est par ressentiment que j'ai rendu à Mr. le Chancelier un témoignage peu favorable de son ouvrage, parce qu'il parle contre les nouvellistes. En vérité c'est me faire bien peu de justice et d'honneur que de croire, que je fusse capable d'une telle bassesse, ou que je cherche de la gloire par la part que j'ai aux gazettes. Je ne veux pas d'autre témoin que vous, qui ne m'avés pas entendu relever cet article, sinon qu'il paroît puéril et qu'il y avoit un grand ridicule dans »Abdérame«, puisqu'il suppose qu'il n'y avoit point d'Historiens de Mores, et qu'il y en avoit encore. Au reste, je ne crois pas que personne ût pû faire un rapport différent du mien, ni céler à Mr. le Chancelier que ce livre étoit plein de choses contre la Religion, non seulement Catholique, mais Chrétienne, indépendamment des sectes, d'un libertinage très profane et dangereux, de faussetés sur les ministres et autres choses qui y ont du rapport, de divers traits injurieux aux particuliers, sous ce beau prétexte qu'ils sont tirés de Patin, de Ménage etc., après qu'on a averti Mr. Bayle de la fausseté de ces auteurs; qu'il y a des ordures que la pudeur payenne ne peut pas souffrir, et diverses choses injurieuses à la France, au Roi, et à des personnes ou à des corps qui ne méritent pas de pareils traitemens. Voilà ce que j'ai dit à Mr. le Chancelier, et il n'y a personne qui ne convienne que j'ai dit vrai; après cela il a pris le parti qu'il a jugé à propos, car je ne lui ai pas formé son avis. Quand Mr. Bayle auroit été le meilleur de mes amis, j'en aurois agi de même, car je n'ai pas une conscience qui tourne par inclination ou par aversion. S'il est fâché, je n'y puis que faire, et je me consolerai par la persuasion certaine, que la plus saine partie de ceux, qui liront l'ouvrage, en jugeront comme moi. Ne les reconnoissés vous pas assés dans la lettre de Genève, et même dans celle de Mr. de Beauval? Les dévots, dont il parle, quels

peuvent-ils être que des personnes qui ne peuvent souffrir les impiétés, les mauvaises plaisanteries sur la religion, et les obscénités? Car pour la science, vous savés ce qu'on dit de ses digressions, et si cela s'appelle être savant, je déclare que je méprise beaucoup cette sorte de science, qui consiste à ramasser tout ce qu'il y a de plus inutile et de plus méprisable, et à extraire sérieusement des auteurs qu'on n'oseroit citer dans une conversation sérieuse. Enfin, je ne comprends pas encore, qu'un homme puisse écrire ce qu'à peine on auroit la patience d'écouter dans un discours familier. Ainsi, Mr., tout ce que je puis vous dire, est que je n'ai point prétendu autre chose que faire mon devoir et non pas plaisir à personne, au préjudice de ma conscience et de mon honneur. Si Mr. Bayle en est fâché et qu'il s'attaque à moi, je ne puis que prendre patience, car je ne changerai pas d'avis et vous savés assés que je ne suis pas seul de mon sentiment. Si j'avois du temps à critiquer, je lui ferois bien voir que je parle avec raison et non pas par passion, mais j'ai de meilleures choses à faire. Il n'y avoit point d'exemplaire de ce dictionaire pour vous dans le ballot de la Bibliothèque du Roi. Je suis tout à vous R.«

Tandis que Renaudot prétend que son opinion est celle de beaucoup de gens, Janiçon fils dit que l'abbé »est presque le seul ici, je vous assure, qui en ait parlé si désavantageusement: tout ce que d'autres en ont dit, a été que vous n'avés pas été assés retenu sur plusieurs matières, et principalement sur le Chapitre des femmes, mais d'ailleurs il est rempli de choses très curieuses et très bien écrites.« Janiçon père est un peu plus favorable au sentiment de l'abbé (lettre du 10 mai): après avoir parcouru une partie du livre, il avoue que la critique du censeur catholique n'est pas tout-à-fait injuste, mais »ce qu'il y a de bon [dans le Dict.], le doit emporter sur le mal que vos amis et vos ennemis y ont remarqué, et ainsi il ne laissera pas de se bien débiter.« Malgré tout, il était disposé à servir son correspondant au sujet

du privilège de l'ouvrage, et dans une lettre adressée à B. du 23 août 1697 il raconte qu'Étienne Baluze avait promis, à la prière de l'auteur, de se prononcer sur le Dictionnaire, mais qu'il n'était pas encore venu aucune déclaration de ce savant estimé. Il copie, dans la même lettre, cette seconde déclaration de l'abbé Renaudot, réponse indirecte à une lettre de B. du 12 août et aussi énergique que la première: »Vous sçavés assés, Mr., mes sentimens passés et présents pour répondre à Mr. Bayle, qui ignore ou fait semblant d'ignorer ce que je vous ai dit pour lui mander et que je vous répète, qui est que je n'ai jamais eu dessein de faire courir ce que je donnai à Mr. le Chancellier, puisque je n'en avois pas de coppie. Je ne le dèsavoue pas pour cela: qu'il écrive, qu'il m'attaque, qu'il crie, je m'en consolerai. Ne devroit il pas être content de l'approbation de tant de gens? et ne m'est il pas permis d'être de mon avis? S'il veut s'engager d'obtenir permission des États d'imprimer chez eux autant de choses contre la Hollande et le pr. d'Orange et contre les protestants, qu'il en dit contre la France et la Religion Catholique, je lui ferai réparation. S'il prétend justifier ses obscénités, il entreprend une mauvaise cause. Je vous prie de lui mander là dessus tout ce que vous voudrés, et je vous en ai assés dit.«

La censure de l'abbé donna lieu à une polémique entre Jurieu et Bayle (comp. Des Maizeaux). En France elle causa l'interdiction du Dictionnaire. Mais l'auteur se consola avec cette réflexion: *nitimur in vetitum* — et en effet, un grand nombre d'exemplaires du livre »entrèrent par les fenêtres« à Paris — et avec l'approbation et l'admiration du monde littéraire des pays de l'Europe, particulièrement de l'Angleterre, où F. Vaillant, libraire réfugié, s'était chargé de l'introduction de l'ouvrage à Londres. »Dieu veuille par sa bonté, Monsr., répandre sa bénédiction sur vostre Entreprise et vous veuille bénir de ses plus saintes et précieuses bénédictions«, — telles sont les exclamations naïvement mercantiles

et pieuses en même temps, qui terminent une lettre d'affaires du marchand calviniste*), voeux un peu mal placés (en vérité) à l'occasion de cet arsenal des doutes religieux.

Pierre Bayle avait des correspondants, même des amis, dans tous les camps. Parmi les auteurs des lettres contenues dans ce volume, on trouve le théologien calviniste à côté du prêtre catholique, le philosophe chrétien idéaliste et le visionnaire voisins du critique rationaliste, le savant sérieux côtoyant le bel-esprit. Il y a ici des noms célèbres, chacun dans son genre: Malebranche, Denis Papin, Ch. Perrault, Abbadie, Le Clerc, Spon. On ne sera point surpris de rencontrer dans la foule l'abbé Nicaise, épistolographe par excellence et chronique littéraire vivante du temps. Comme les lettres de cet abbé, celles de l'abbé Dubos intéressent par les faits qu'elles racontent (outre qu'elles sont très bien écrites). Celles de Ch. Drelincourt, d'Étienne Le Moyne, de Franç. Bernier présentent une petite image caractéristique et attrayante des personnages. Les lettres de Ch. Ancillon sont intéressantes par les renseignements touchant la sortie des protestants de France, tandis que celles de Lenfant nous renseignent sur les réfugiés en l'Allemagne occidentale. Il faut remarquer aussi les notices sur Jean de La Fontaine, données par D'Harmonville, l'accusation curieuse portée par E. Jollyvet contre le grand historien Pufendorf, enfin les traits de la vie savante d'Angleterre rapportés par D. Larroque. On voit confirmé dans cette correspondance, ce qu'on savait déjà en partie par les citations et les remerciements fréquents dans le Dictionnaire, que Bayle avait pour son grand ouvrage beaucoup de collaborateurs volontaires et par occasion. — Nous nous arrêterons un peu plus longtemps à trois des correspondants, c'est-à-dire: Du Rondel, Minutoli et Jacob Bayle.

*) Vaillant à B., 4 déc. 1696.

Le philologue Jacques Du Rondel était peut-être l'admirateur le plus passionné du génie de Bayle: tout ce que fait celui-ci lui semble bien fait, ses ouvrages sont de grands événements dans la vie de Du Rondel, qui regarde comme siens tous les bonheurs et malheurs de l'ami; quand il le critique, c'est toujours avec infiniment de respect et il met volontiers son savoir considérable à la disposition de l'ancien confrère de Sedan, heureux d'obtenir un peu de place à l'ombre de sa célébrité. Vif et sceptique, son esprit offre plusieurs ressemblances avec celui de son ami: il est aussi grand amateur (et citateur) des classiques de l'antiquité, aussi peu favorable aux »caloyers« de l'espèce d'»Orkius« (ɔ: Jurieu), et son style et ses inclinations littéraires portent l'empreinte de la première moitié du 17me siècle.*) Mais son humeur enjouée est plus tapageuse que la gaieté tranquille de Bayle, de même que ses haines sont plus prononcées. Les lettres de cet homme, que Boileau et P. D. Huet ont honoré de leur amitié, se distinguent par une note personnelle, par une certaine saveur de la vie, assez rare dans la correspondance érudite de cette période. Je citerai comme exemples celle où il décrit les conversations des deux amis à Sedan (p. 351) et le passage sur ses promenades solitaires dans les montagnes des environs de Maestricht »avec quelqu'un de vos petits livres dans la poche« (p. 400).

Vincent Minutoli, théologien genevois, devint déjà l'ami de Bayle, lorsque celui-ci n'avait que 23 ans et étudiait à Genève. C'est à lui particulièrement que le jeune B. adres-

---

*) »J'ai leu le petit traitté de la superstition, fait par Mr. Du Rondel; il est plein de bonne érudition, mais on trouue que son stile a trop l'air d'vn Déclamateur. Cela gaste tout, à présent qu'on aime plus que jamais le stile naturel. Il luy seroit aisé de se deffaire de cela. Il me semble que vous estes assez de ses amis pour luy en donner aduis, et qu'il est assez honneste homme pour le prendre en bonne part.« (Rainssant à B., 5 févr. 1686; Bibl. roy.)

sait ces longues épîtres ou dissertations sur toute sorte de matières savantes (avant-coureurs des remarques du Dictionnaire), dont la composition *currente calamo* amusait ses solitudes à la campagne. Les éditeurs des anciens recueils imprimés en ont publié quelques unes, et dans le volume présent on en trouvera deux. Les lettres de M. à B., presque toutes de 1690, contiennent des relations assez détaillées sur la guerre des Vaudois en Savoie, que Bayle suivait d'un oeil compatissant. Dans la vie privée du philosophe, l'ami genevois a exercé une influence considérable, bien qu'indirecte, car c'est lui qui donna occasion aux tracasseries suscitées par le chimérique projet de paix générale, du marchand Goudet. Tout ce qu'en rapporte Minutoli semble confirmer le récit de Bayle, dans sa défense contre les attaques véhémentes de Jurieu, et l'on aime à le retrouver encore ici véridique.*)

Jacob Bayle, ministre réformé au Carla, avait été assez éloigné du frère par la distance entre leurs pays, et au moral aussi un peu (à ce qu'il semble) par la diversité de leurs opinions, laquelle se serait sans doute accentuée davantage, si Jacob B. eût vécu plus longtemps. Le frère aîné de Pierre Bayle**) était un bon pasteur orthodoxe, paisible et honnête, prêt à sacrifier au besoin sa vie pour la foi de ses pères. Ses lettres nous offrent le touchant tableau de l'heureuse vie de famille menée dans une presbytère languedocienne, troublée enfin par le terrorisme religieux de l'époque. Malgré tout ce qui séparait les deux frères, ils étaient toujours attachés l'un à l'autre par de forts liens, et l'amour fraternel se prononce non moins ouvertement dans les lettres de Pierre***) que

*) Comp. Des Maizeaux, Vie de Bayle, année de 1690; les lettres de la même année (dans les Oeuvr. div. p. ex.); Bayle, La cabale chimérique; Entretiens sur la Cab. chim.; La chimère de la cabale démontrée.

**) Comp. la généalogie p. XXIX.

***) Comp. les Nouvelles Lettres de Bayle, passim.

dans celles du ministre du Carla. Jacob Bayle s'intéressait beaucoup aux études savantes, et les honneurs et succès du frère le remplirent de joie. Mais ce qui les liait le plus, c'était l'amour commun pour leur frère cadet, Joseph; quand les espérances pour l'avenir de l'aimable jeune homme vinrent à manquer subitement, tous les deux pleurèrent sincèrement sa mort. Jacob ne devait pas lui survivre longtemps. Six jours après la date de la lettre imprimée p. 173 sqq., il fut arrêté dans sa chambre et conduit à Pamiers (le 11 juin 1685). Son frère qui soupçonna aussitôt, que les opinions hardies avancées dans les Nouvelles eurent part à cette arrestation, s'adressa avec beaucoup d'empressement à Pierre Rainssant*), le numismate déjà nommé plusieurs fois, afin qu'il intercédât auprès du gouvernement en faveur du prisonnier. R. se montra, comme toujours, fort disposé à servir son ami: il en parla à Pellisson, le »convertisseur«, qui lui promit d'écrire à l'intendant du Languedoc, D'Aguesseau, s'il était besoin. Comme il croyait que l'affaire appartenait au département de Châteauneuf, secrétaire d'État, il y alla lui-même, mais il sut bientôt qu'elle était chez Louvois. A son avis, Bayle devait lui envoyer le modèle d'un placet, qu'il donnerait ensuite au ministre de la guerre ou à son premier commis, Du Fresnois.**) Mais Rainssant n'était pas le seul à qui Bayle s'était adressé; il avait écrit une lettre à M. de Ruvigny, député général

---

*) Cet homme semble avoir eu assez de crédit auprès des ministres et même auprès du Roi. Dans quelques lettres de 1686, conservées à la Bibl. roy., il s'étale sur ses entretiens avec Louis XIV dans le cabinet royal des médailles, dont le Roi voulait voir les curiosités pendant une indisposition. Il est extrêmement ravi de ces heures passées avec le souverain, et il »continue de remarquer tousjours en luy de la douceur, de la bonté et tout ce qu'on a dit de meilleur d'Auguste.« Un jour le médailliste tenta une intercession en faveur de Jean Rou, autre réfugié, et ses tables chronologiques, tachées de protestantisme (comp. les Mémoires de Rou, publiés par M. Waddington).

**) R. à B., 20 juillet 1685.

pour les églises réformées, et F. Janiçon*) avait donné au même gentilhomme un mémoire de sa part. Alors on avait déjà enfermé Jacob Bayle au Château Trompette à Bordeaux (10 juillet). Janiçon raconte dans la lettre citée, qu'il n'avait pu trouver le député, mais »son secrétaire, à qui on a parlé à son deffaut, a ouy dire, qu'il n'auoit point peu apprendre la cause de cette emprisonnement et qu'on s'estoit contenté de luy dire, qu'il y auoit quelque chose de particulier, sans vouloir s'en expliquer dauantage.« Quinze jours plus tard (10 août) il écrit à Bayle, qu'il a dressé en son nom un placet, et après l'avoir communiqué à Ruvigny (qui avait déjà parlé à Louvois en faveur du prisonnier) il a prié le député de conférer avec Rainssant sur l'affaire. Il ajoute que bien des personnes ont soupçonné »que vous pouuiez auoir quelque part dans la cause de cette détemption, parce qu'ils ont trouué dans les nouuelles lettres [ɔ: Nouvelles de la Republique des Lettres], dont on vous croit l'autheur, des choses capables d'irriter les puissances sur ce qui est dit au sujet de ce qui se fait en France contre ceux de nostre Religion.« A son tour, Rainssant écrit de Versailles le 7 sept. 1685, que Ruvigny lui avait montré le placet dressé par Janiçon, qu'il avait été présenté, mais qu'il n'en avait pas encore eu des nouvelles à cause du départ de la Cour pour Chambord et Fontainebleau. Le 19 sept., il n'en savait encore rien: peut-être, dit-il, il serait à propos d'en présenter un autre. Enfin il peut écrire, le 15 nov., que le placet a été présenté »et sera communiqué à sa Majesté, après quoy ie sçauray ce qui en aura esté ordonné, et ie vous en donneray aduis sans différer. Cela pourra estre dans huit ou dix jours.« L'ordre d'élargissement, daté le 6 nov., arriva à Bordeaux le 22 du même mois, — trop tard, le pauvre ministre du Carla étant mort le 12 nov. »Après la mort le médecin« dit Lahire, officier protestant de Bordeaux, dans une

---

*) Lettre à B. du 27 juillet (Bibl. roy.).

lettre du 24 du même mois (Bibl. roy.), où il rapporte les circonstances de sa mort et de l'enterrement. »Il a été fort visité de Mess.[rs] les jésuites, cependant ils n'ont rien pu gagner sur son esprit.« Ce chagrin de famille s'alliant à l'indignation que Pierre Bayle sentait envers la tyrannie ecclésiastique, le ton du livre qu'il fulmina, sous le titre de »Ce que c'est la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand«, contre le bas panégyrique d'un nouveau converti, n'en fut que plus amer et expressif. —

Quoique l'historien Gregorio Leti ne soit pas un des amis de Bayle, il n'en est pas moins un de ses correspondants; ainsi je vais donner en cet endroit deux ou trois extraits caractéristiques de ses lettres (dans la Bibl. roy.). Cet italien, d'une honnêteté assez dubieuse et expulsé de pays en pays, entêté de sa propre grandeur et battant toujours la grosse caisse pour ses nombreuses productions, importunait le rédacteur des Nouv. de la Rép. d. L. de ses protestations d'amitié intéressées, mélange d'adulation et de susceptibilité, dont le style rappelle le charlatan. D'abord, il est très content du journal, car il y a été parlé assez avantageusement du »Teatro Britannico« et de l'Histoire de Genève; mais dans la récension sur le »Ceremoniale historico« il y avait quelque chose qui l'exaspéra. »Vous dites que ie merite la premiere partie du sournom du chevalier Bayard .... Je vous confesse, Mons[r]., que vous aves raison, car ie suis l'homme du Monde le plus ramplis des defauts, et le plus suiet â des reproches: quoy que pour tant ie puis dire sans vanité, come ie vous luy feray voir, Mons[r]., dans le cinquiesme volume de mon Italie Regnante avec les pages et les paroles marquee, qu'il y a iusque à cent et trente Auteurs qui me font la grace de parler de moy, soit des Italiens, soit des Francois, soit des Englois, soit d'autres; outre que le Journal des Schavants des Paris en parle en plus de 14 endroits et tous fort obligements, et ie puis dire que vous estes le premier que m'ayes offence dans ses livres

directament, qui soie venû a ma connoissance, et meme dans tous vos deux dernieres livres« (16 avr. 1685). Cependant il obtint de l'amabilité de Bayle, que celui-ci insérât dans les Nouvelles*) deux mémoires anonymes ou »extraits impartiels« par l'auteur lui-même sur deux de ses ouvrages. Mais il ne fut pas content des remarques dont Bayle avait accompagné les extraits. »J'ay volû adiouster dans les observations que ie vous ay envoye, le reproche que vous me faites sur ce que ie me suis trop estendû dans mes persecutions, mais vous, Mons[r]., l'annoircy iusque a la plus haute offense que vous me scaurois faire, car il n'a rien que i'haisse plus dans ce Monde que la senteur de vangence, et cepandant vous m'appelles vendicatif positivement [tache d'encre] en vous contradisant en tout le reste que vos dites m'obliger« (26 mars 1686). »Dans tous les cours pour ou i'ay este, i'ay parlé de vous comme ie devois, et i'espere que vous en verres bien tost l'effects par quelque Ministre de France qui vient a la Haye, ie ne puis pas vous dire autre chose pour le présent mais dans 15 iours i'espere d'estre a Rotterdam« (9 juillet 1686). Les ennemis qu'il a laissés à Genève lui font toujours beaucoup de peine: il en nomme les principaux, »Bourlamacchi, Calandrin, et Turritin«,**) les accablant d'injures grotesques. »Je ne scay parler de ces gents là en qualité de Chrestien, puisque ont fait des action des Diable et de Barbare contro de moy, car ont volû perdre l'Ame, le corps et les Biens de mes pauvres enfans Innocens, mais Dieu ne luy à pas fait la grace que souhaitoit ces mangeurs des char humain, enfin sont des gens que croyoit le Diable et presche l'Evangile, et pendant que i'auray vie, ie ne croiray le contraire: tout ce que me fasche que sont des

---

*) Mars 1686, art. 9; juillet 1686, également art. 9. On y retrouve quelques éloges tirés des propres lettres de Leti, arrangés avec un peu d'ironie par le rédacteur.

**) Comp. la lettre de F. Turrettini à B., dans ce recueil.

choses impossibles d'escrire dans vn volume« (2 sept. 1686). C'est la dernière lettre de L. à B. qui existe dans la Bibl. roy.; et on voit, dans ces paroles d'une lettre à Minutoli (18 févr. 1692, Oeuvr. div.), le vrai sentiment de Bayle touchant cet historien populaire: »C'est un Rhapsodeur et une plume *tam ficti pravique tenax quam nuncia veri*, à l'instar de la Renommée. Il a bien eu le courage dans son Teatro Belgico de dire que l'Escaut et le Rhin passent par Rotterdam.«

Il faut encore ajouter deux mots sur les principes que j'ai suivis dans la publication de ce choix de la correspondance de Bayle. L'orthographe est celle des auteurs des lettres, mais l'accentuation et la ponctuation ont été modernisées. J'ai retranché bon nombre de passages qui me semblaient offrir moins d'intérêt, notamment dans les lettres de Du Rondel, Larroque et Bayle lui-même. La chronologie m'a fait assez de peine, et j'ai peur de n'avoir pas réussi toujours à la fixer. Dans les notes, j'ai voulu expliquer le plus souvent Bayle par Bayle, et l'on y trouvera ainsi à chaque pas des citations du Dictionnaire, des Nouvelles de la Rép. des Lettres etc. Là (et dans l'introduction) j'ai aussi pu faire usage des extraits que j'ai faits de quantité de lettres, qui ne méritaient point, à mon avis, d'être publiées complètement.

C'est la Fondation Carlsberg à Copenhague qui a rendu possible la publication de cet ouvrage, en m'accordant une subvention considérable, et je dois aux directeurs de l'institution une profonde reconnaissance. J'ai à remercier M. Chr. Bruun, conservateur-en-chef de la Bibliothèque royale, pour m'avoir fourni des renseignements bibliographiques et pour avoir fait incorporer à ladite Bibliothèque plusieurs ouvrages nouveaux, utiles à mes études. Mes amis et collègues MM. Weeke et Lange m'ont assisté de leurs conseils, et même de leurs recherches, pendant une maladie des yeux

qui a retardé la conclusion de mon travail; je les prie d'accepter ma gratitude sincère. J'ai également bien des obligations à MM. F. Buhl, professeur de théologie à l'université de Copenhague (maintenant nommé professeur à Leipsic), J.-L. Heiberg, recteur de collège, et S. Larsen, de la Bibliothèque de l'université de Copenhague, qui m'ont donné, avec beaucoup d'affabilité, des éclaircissements sur quelques points douteux. — M. Ch. Neergaard, du Musée des antiquités du Nord, m'a aidé à corriger les épreuves; toutefois, malgré nos soins, il s'est glissé dans ce volume quelques fautes d'impression, dont les principales se trouvent indiquées à la fin.

É. G.

GENEALOGIE DE LA FAMILLE DE BAYLE

(d'après Haag, La France protestante.)

A.

FRÈRES.

Jacob Bayle, avocat, ∾ 1) Marie Solinhac, 2) Anne Du Jard.

Isaac Bayle, marchand teinturier, ∾ Isabelle de Bardon, fille de Jean Bardon, bourgeois de Montauban.

Fils d'Isaac Bayle :

Jean Bayle, ministre au Carla, 1609—85, ∾ (1643) Jeanne de Bruguière, morte en 1675.

Enfants de Jean Bayle :

Jacob Bayle, ministre au Carla, 1644—85, ∾ (1682) Marie de Brassard.	Pierre Bayle, 1647—1706, non marié.	Joseph Bayle du Peyrat, proposant, 1660—84, non marié.

Enfants de Jacob Bayle :

Un fils, mort enfant.	Pauline Bayle, morte en 1706, non mariée.

B.

Isaac Brassard, ministre à Montauban, 1620—1702, ∾ (1648) Constante de Constant.

Enfants d'Isaac Brassard :

Samuel, proposant, 1655—79.	Pierre, marchand en Hollande.	Antoine, marchand, également en Hollande.	Gabriel, 1660—1711, officier hollandais.	Marc, 1671—1720, officier.	Isabeau ∾ Guillaume Belvèze, ministre à Mauzac.	Marie ∾ Jacob Bayle (vécut à Montauban après la mort du mari).	Marthe ∾ (1691) J. J. Combes, marchand (leurs descendants existent encore).	Une fille ∾ .... Satur.

Remarques. Jeanne de Bruguière, la mère de notre Bayle, avait un frère, mort en 1697 (Bayle, Nouv. Lettr., II, 389), et une soeur nommée Paule, mariée à un Bayze (Saverdun). P. Bayle avait plusieurs cousins, des noms de Naudis et de Bruguière; l'un d'eux fut son héritier; un autre était capitaine, et deux neveux, du nom de Naudis, devinrent également militaires. Comp.: Nouv. Lettr. II, 286 sq., 313 sq., 322, 331 sq., 429, etc.

LETTRES DE P. BAYLE

I.

A SON PÈRE.

Monsieur et très honnoré père,

Si ie n'eusse pas toujours conserué pour uotre personne un respect le plus profond que l'on sauroit s'imaginer, et la uénération la plus parfaite que l'on ait jamais ressentie, il y a longtemps que uous auriez été importuné de mes lettres et que ie me fusse donné l'honneur de vous écrire, car il est bien certain que tout autre que moy qui auroit eu moins de considération et moins d'égard pour uotre repos, se seroit d'abord, après une conduitte semblable à celle que j'ay tenue, érigé en faiseur de remonstrances et uous auroit adressé de grands discours et de grandes lettres, soit pour s'excuser et pour se justifier dans uotre esprit, soit pour uous asseurer qu'il ne s'étoit aliéné de uous que pour s'approcher de Dieu, qu'il ne s'étoit exposé à uotre colère que pour éuiter l'ire à uenir, qu'il n'auoit détourné son oreille de uotre uoix que pour mieux écouter celle du Ciel, et cent autres choses de cette force qui eussent été incomparablement plus propres à aigrir uotre esprit qu'à l'adoucir, soit enfin pour uous suplier de modérer

uos ressentmiens, de prendre patience, et d'attendre de uotre uertu, de la force et de la solidité de uotre âme la consolation qui uous étoit enleuée par ceux là même qui uous en deuoient procurer le plus. Pour moy, je m'étonnerois de ce que j'ay suiui une route un peu différente de celle que vraysemblablement ie deuois tenir après en être uenu où j'ay fait, si je ne sauois pas que le respect que ie uous porte est si extraordinaire et d'un charactère si délicat, qu'il a deu produire un tout autre effet que le respect que l'on remarque ordinairement dans les enfans pour les pères, et qu'une cause qui est d'un ordre si exquis a mérité d'être suiuie de quelque chose qui ne fut pas commun, et qu'ainsi, pour agir conséquemment à une manière de uénération, de réuérence, d'amour et de respect, telle qu'est la mienne à uotre égard, i'ay deu me dispenser de ces deuoirs communs et usitez qu'un autre que moy auroit jugez inuiolables, puis qu'à parler raisonnablement, ce n'est qu'aux passions ordinaires et communes de se faire remarquer par des moyens ordinaires, et qūe ceux qui conseruent des sentimens un peu plus délicats que ceux qu'on voit tous les jours, doiuent aussi les faire paroître par des uoyes qui ne soient pas publiques, et d'une façon qu'ils ne partagent pas auec le premier uenu. C'est pour cela que l'on ne m'a pas ueu faire l'empressé à uous enuoier des lettres pleines de compliments et de protestations, ni à uous écrire cent choses inutiles et qui ne uous eussent été qu'à charge, veu l'état présent de uotre âme. I'ay laissé cette façon d'agir pour des gens qui n'ont qu'un respect ordinaire, et qui ne se sentent pas pénétrés d'un sentiment au dessus du commun, j'ay laissé, dis ie, à ces gens là, les hautes et éclatantes assurances de zèle, ie leur ay laissé les cris,

les clameurs, le bruit, les lettres, et les déclamations auec apparat, et n'ay gardé pour moy que le silence, la compagne inséparable des grandes passions. Si l'on trouue qu'en cela ie n'ay pas gardé les justes mesures de la bienséance, et que ie n'ay rien fait qui uaille, ie ne puis que me plaindre de mon malheur qui fait que l'on prend tous mes actions d'un mauuais biais, et que l'on interprète à indifférence et à mépris ce qui, dans la uérité de la chose, ne part que de l'estime et de la tendresse du monde la plus respectueuse. Ouy, mon très honnoré père, il n'y a que la passion que i'ay eu d'amoindrir autant qu'il m'a été possible uotre déplaisir, et le suprême respect qui s'est toujours conserué entier et sans diminution dans mon coeur pour uous, qui m'a fait garder le silence et qui m'a rendu muet, étant certain que si i'eusse peu me persuader, qu'en uous écriuant j'aurois fait une chose qui ne uous auroit pas dépleu, uous auriez eu de moy plus de cent lettres la dernière année qui se uient de passer, et que i'aurois fait ouyr mes sentimens autant que ie les ay fait taire, dans la pensée que, pour faire mieux ma cour auprès de uous, il n'étoit que de s'enfoncer dans un morne et sombre silence et ne rien dire du tout, de peur qu'un babil hors de saison ne passât pour audace et pour félonnie. En uérité, l'apparence étoit bien plus, que le parler passeroit pour iniure et pour manque de soumission, qu'il n'y en auoit que ne rien dire fût pris en mauuaise part. Aussi étoit ce en suitte des réflexions profondes que ie fis sur ce chapitre, que ie préféray ce dernier à l'autre, et si ie change présentement des mesures, c'est parce que les raisons de mon silence me semblent si propres à uous conuaincre de l'ardeur de mon zèle et à uous témoigner mon obéissance profonde,

qu'il ne sera pas inutile au dessein que i'ay, de faire en sorte que uous n'ignoriez pas à quel point ie uous honore et je uous respecte, que uous sachiez pourquoy ie me suis teu iusques icy et pourquoy ie n'ay pas protesté par écrit, comme ie fais présentement, que ie suis et seray toute ma uie,

Monsieur mon très honnoré père,

Votre très humble et très
obéissant seruiteur et fils

BAYLE.

A Tholoze ce 11. Juin 1670.

Auec votre permission, ie salue de tout mon coeur et auec toute sorte de respect ma très honnorée et très bonne mère et mes frères.

II.

A VINCENT MINUTOLI.

Monsieur.

I'ai été fauorisé d'un si bon succez la première fois que j'ay pris la liberté de uous écrire, qu'il y auroit plus de suiet de s'étonner si ie ne reuenois pas à la charge, qu'il n'y en a de ce que ie uous importune encore d'une seconde lettre. En effet, auoir receu pour un méchant galimatias qui ne uouloit rien dire et que ie n'entendois pas moy même, tant de iolies choses, tant de nouueautés curieuses et bien choisies, n'est pas

une petite tentation de gâter souuentefois du papier, et de uous écrire à toute outrance, si bien que ie me puis promettre qu'on m'excusera facilement, si dans une chose où il y a tant à gagner pour moy, i'ay un peu plus d'égard à mon intérêt, que ie ne ménage cet illustre amy qui m'accorde la liberté de luy écrire. Mais peut être que si i'appuyois dauantage sur ce chapitre, ie m'enfoncerois insensiblement dans une matière d'où ie ne pouuois me tirer sans uous donner quelques éloges, ce qui ne uous est pas autrement agréable, autant que ie l'ay peu connoître; il uaut donc mieux couler doucement sur tous ces endroits et se débarrasser de tout ce qui pourroit attirer dans le compliment, puis qu'ainsi est que uous ne uoulez pas qu'il ait place dans notre commerce. Je suis bien aise que uous mettiés la chose sur ce pied là, et ie uous auoue que si c'eût été à moy à poser quelques loix ou quelques statuts fondamentaux pour régler la forme de nos lettres, ie n'aurois pas oublié ce règlement, qu'on ne se seruiroit pas d'un stile de cérémonie et plein de façons. Jugés un peu, monsieur, quel doit être mon plaisir de uoir, que uous m'auez réduit aux termes que ie souhaittois. Il est uray que, si j'ay suiet, d'un côté, de me réiouir que nous ayons renoncé aux compliments, aux louanges, et à ce ieu de paroles ciuiles que tant de gens prenent pour la uraye mouelle de l'amitié, i'ay suiet, d'un autre, de ne m'en réiouir pas, puis que par là ie perds une bonne partie des choses que ie puis faire entrer dans une lettre, et que toute ma petite Rhétorique est mise a sec. Encore si ie pouuois nous rendre nouuelles pour nouuelles, ie ne serois pas si misérable, mais par malheur pour moy ie ne sçai rien de nouueau qui ne uous soit uieux, puis que les plus considérables nou-

ueautez qui uiennent récréer ma solitude, me sont communiquées par uotre Canal.

La figure de la république de Hollande malade [1]) a paru à quelques personnes, qui l'ont ueue dans votre[?] *) lettre, fort maligne et fort bien imaginée, et il y en a eu qui n'ont pas manqué de remarquer que c'est justement payer les Hollandois de leur propre monnoye, car uous sauez que le fort de leur satyre consiste, depuis quelque tems, en tableaux, témoin celuy de leur ambassadeur arrêtant le soleil comme un autre Josué, et témoin encore ce que le Roy d'Angleterre allègue dans son manifeste, qu'ils auoient choqué diuerses fois sa personne par des représentations odieuses et des tableaux iniurieux. Mais au reste, ne vous semble t'il pas, Mr., que ces lutins qu'on a aioutez à la figure, offrans des couronnes à la pauure malade, gâtent un peu la conduitte de la pensée? Ie n'ose pas en parler positiuement, parce que ie ne considéray la figure que ie uis à Genèue, que fort à la uolée, et par ce que ie ne leus ce qui est au bas, que fort en courant; toute fois il me semble que l'on y dit que L'Éuêque de Munster ne put rien obtenir du Diable qu'il a exorcisé, par ce que la ueue des couronnes que les lutins offrent à la Dame agonisante, réueillent son ambition et l'empêchent de uouloir restituer ce qu'elle a pris sur le tiers et sur le quart. Ie ne uoudrois pas iurer qu'il y a ainsi dans l'imprimé, parce que, comme ie uous l'ay déià dit, ie n'eus pas le loisir sur l'heure de bien examiner la chose, mais il me**)semble pourtant Or, s'il est ainsi que ie dis, il me semble que l'autheur

---

*) Déchirure.

**) Déchirure.

s'est coupé, ayant introduit la Hollande qui prie Mr. le prince d'Orange de rendre à Cæsar ce qui luy a esté ôté, et puis en suitte qui rend uains les exorcismes de l'Éuêque de Munster pour ne uouloir pas consentir à une restitution,

Mr. Banage uous aura sans doutte fait uoir la critique de l'une des traductions du sonnet françois de Mr. de Brianuille [2]). I'ay trouué ces obseruations en général fort ingénieuses et fort d'un homme qui a de l'érudition; i'en ay pourtant contredit quelques-unes selon la liberté que nous nous sommes données depuis longtems, d'être appointéz contraires en la plus part des choses. Nous tenons un peu l'un et l'autre de l'humeur de cet orateur dont parle Sénèque, qui ne croyoit pas être en compagnie si on ne le contredisoit, et qui prioit souvent son ami de dire quelquefois non, afin qu'il parût qu'ils étoient deux. Et, sans mentir, ie perdrois beaucoup si cette petite guerre n'étoit quelquefois excitée entre Mr. Banage et moy. Je luy enuoye 2 obseruations que i'ay faittes sur l'autre traduction, que uous pourrez uoir si uous uous en uoulez donner la peine. Je ne uous prie pas de ietter les yeux dessus, parce que ie connois trop la foiblesse qui les accompagne, et à la uérité i'ay fait cela tout a fait négligemment et plutôt pour remplir le papier que i'auois pris, que pour autre chose, outre que ie ne sai pas trop bien si i'aurois mieux fait en y apportant quelque soin, car il m'est arriué souuent d'être de ceux *Che saltano meno in camicia che in farsetto.*

Si uous auez quelques curiositez, continuez d'en régaler votre très humble seruiteur. On dit que les nouuelles de Hollande [3]) n'ont pas amélioré, cet ordinaire. Par des lettres qui en uiennent, nous aprenons

qu'à la vérité il y a du mal, mais qu'il s'en faut bien que les affaires n'y soient si désespérées qu'on l'auoit dit. Je souhaitte que nous ayons été allarmés à faux; quoi qu'il en soit, il conste quil y a bien du mal, puis que les troupes de France, selon l'aueu de tout le monde, ont passé le Rhin, et que la uille d'Utrecht, si elle n'est pas encore françoise, a du moins renoncé à l'union de Mssrs. les états. Par ces lettres particulières dont ie uous parle, et qui sont du 16. Juin, on n'y parle pas de l'assassinat commis en la personne de Mr. Wit le pensionnaire [4]), bien auoue t'on que la uictoire nauale [5]) est de peu de conséquence. J'attens de uotre bonté une petite gazete, auec laquelle et sans laquelle ie seray fort respectueusement,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant seruiteur

BAYLE.

Mr. Constans [6]), qui va passer quelques iours à Genèue et par le moyen de qui ie uous enuoye cette lettre, ne manquera pas de uous dire que nous nous entretenons fort souuent de uous.

A Copet le mardy 6. Juillet 1672.

III.

AU MÊME.

A Lamberuille [1]) ce Jeudy 27. Sept. 1674.

A M. M.

Vous êtes si accoutumé, mon cher monsieur, à mes compositions de Campagne, qu'il n'est pas besoin que ie uous fasse des excuses de ce que ie uous communique les pensées, qui me sont uenues dans un méchant petit hameau où i'ay passé une partie de cet été. Il y a long tems que ie uous puis dire, comme à un autre Pollion, *Pollio amat* etc. [2]) (Ecl. 3). I'aimerois pourtant mieux uous faire exercer sur une muse de uille la charité que vous exercéz sur une muse campagnarde, car franchement ce n'est pas trop mon fait que la Campagne; aussi ne m'y suis ie iamais pleu sinon lors que i'y ay été auec une troupe de bons amis ou avec quantité de liures, et si le séiour de Copet ne m'a pas semblé extrêmement fâcheux, ie uous en ay, mon cher monsieur, toute l'obligation, car le bon accueil que uous faisiés à mes lettres et la peine que uous preniez d'y répondre, me faisoient oublier toutes les incommoditez qui me pouuoient arriuer d'ailleurs. Ce Coup icy i'ay été relégué dans un uillage, où ie n'ay eu aucun commerce ni auec les amis uiuans, ni auec les amis morts, c'est à dire que mon imagination seule m'a tenu lieu et de lecture et de conuersation et de toutes choses. Vous allez sans doutte uous affliger de cette mienne déconuenue, mais consolez uous, mon cher mr.,

mon mal n'est pas sans remède, car dès le moment que mon imagination commence à s'épuiser, i'ay trouué par hazard 4 ou 5 des meilleurs poètes de l'Antiquité dans la maison d'un paysan, à demi rongés de uers, et portans de tristes marques du long combat qu'ils ont soutenu contre la fumée et les ordures d'une chétiue cabane. Ce lamentable état ne les empêche point de uenir à mon secours, le plus à propos du monde, car ie n'en pouuois plus, et ils y uiennent même fort utilement, puis que malgré toutes leurs mutilations, ie puis uoir tous les uers de mon cher Horace, lequel uous me permettrez, s'il uous plaît, d'apostropher en cette façon: *tale tuum carmen nobis diuine poeta* (Ecl. 5). Et comme un bonheur, non plus qu'un malheur, ne uient jamais seul, ie m'auise tout d'un tems du grand et souuerain remède de tous mes ennuys: c'est, monsieur, de me transporter dans uotre chambre, de m'y asseoir auprès de uous, et de uous dire, selon ma coutume, tout ce qui me uiendra à la bouche. Il ne faut, pour toutes ces opérations miraculeuses, sinon que ie m'imagine fortement, que ie uous dis tout ce que ma plume barbouille sur ce papier.

Sic me seruabit Apollo. [3])

Nous sommes, uous et moi, un peu Nouuelistes; c'est pour quoi uous ne trouuerés pas étrange que ie débute par des réflexions sur le Combat de Senef [4]). Il est assez plaisant de uoir que l'un et l'autre party s'attribue la uictoire auec des fanfares et des applaudissemens incroyables. On diroit que la Diuine prouidence a uoulu se ménager entre les 2 parties, ne faire point de mécontens et s'attirer des actions de grâces aussi bien en France, que dans tout le reste de la Chrétienté. On auoit cru iusques icy que le gain de

l'un étoit la perte de l'autre, et qu'en même tems qu'on se réiouissoit d'un côté, pour une uictoire remportée, on pleuroit de l'autre la honte et la malheur d'une défaite. Mais ces uieilles maximes ne sont plus de mise: notre siècle se conduit bien autrement, et en dépit du sens commun, on y uoit des triomphes et des uainqueurs, sans qu'il y ait de uaincus. C'est à mon auis le bel ouurage des Gazetes. Depuis qu'on s'est auisé d'en faire par tous pays, on s'imagine qu'il y ua de l'honneur d'une nation de la publier touiours heureuse et uictorieuse; au lieu de débiter cette sorte d'écrits dans la ueue d'instruire les curieux de tout ce qui se passe dans le monde, on ne se propose que d'abuser les peuples par un beau détail de mille prospéritez uraies ou fausses, et de flatter ceux qui ont part au gouuernement. C'est par cet esprit que se dispensent tous les éloges et tous les blâmes dont on est si prodigue dans les gazetes, et cela étant, quelle apparence que iamais un gazetier auoue de bonne foy les mauuais succez de son party? D'ailleurs on tire de si grandes conséquences du moindre mot d'une gazete, qu'on se garde bien d'y auouer aucune chose que les ennemis puissent interpréter à leur auantage. Par exemple, si le Gazetier françois auroit seulement dit, que l'auantage auoit été égal au Combat de Senef, les Hollandois n'auroient pas manqué de se préualoir de cet aueu, et de l'interpréter pour une ample et formelle confession de leur victoire. La Gazete de France auoit dit une fois, que nos troupes s'étant battues dans le Roussillon auec les Espagnols, les auoient enfin contraints de se retirer, mais que quelques uns de nos Escadrons, les ayant poursuiuis auec plus de courage que de prudence, en auoient été enueloppez, d'où étoit

arrivé que les Espagnols ne nous auoient pas laissé un auantage aussi plein et aussi entier, qu'ils auroient fait sans cela. Le Gazetier de Hollande trouua ces termes si significatifs qu'il publia que ce récit auoit fort l'air d'une déffaite. I'ay ouy dire cent fois à nos nouuelistes de Genèue: puis que les François ne se uantent pas d'auoir batus les ennemis, s'est signe qu'on les a bien batus. Tant il est vrai que l'on interprète le plus dés-auantageusement que l'on peut pour les ennemis, les moindres mots qui leur échappent dans leurs relations; c'est pour quoi, pour se mettre pleinement à couuert de la malignité de semblables interprétations, chaque parti ne parle que de ses uictoires, et cela auec les termes les plus forts et les plus emphatiques dont on puisse se seruir. Car ce seroit se rendre manifestement suspect de fausseté, que de n'affirmer pas les choses auec la dernière confiance, et de ne les pas appuyer de plusieurs circonstances étudiées. C'est icy qu'on pratique, mieux qu'autre part, cette règle, qu'il faut mentir tout à fait effrontément ou ne s'en pas mêler.

Nam cum magna malæ superest audacia causæ,
Creditur à multis fiducia.

(Iuuen. Sat. 13. Vs. 109).

Or quand une fois la raison d'État a uoulu que le Gazetier publiât une uictoire, c'est une suitte, qu'on face chanter le *Te Deum*, qu'on allume des feux par toutes les rues, qu'on tire le Canon, et choses semblables, car ce seroit trop uisiblement démentir le Gazetier et découurir l'artifice, que de manquer à ces cérémonies, et les ennemis ne s'oublieroient pas à tirer de là une nouuelle preuue de leur uictoire. C'est donc à qui fera mieux éclater sa ioye, à qui fera plus de

fanfares, car il est bien asseuré qu'on préiuge en faueur de celuy qui meine le plus de bruit.

Sur ce pied là ie ne doutte nullement que les Étrangers n'attribuent la uictoire du Combat de Senef aux troupes Confédérées; car les François ont incomparablement moins meiné de bruit que les autres. On s'en étonne, sur tout quand on uient à faire réflexion qu'ils ne sont pas les plus modestes du monde. Cependant ils se sont contentez de publier une relation à leur auantage, de faire des feux de ioye, de faire chanter le *Te Deum*, d'appendre dans les Églizes les Drapeaux pris sur les ennemis; au lieu que les Confédérez ont fait des relations hyperboliques presque en toutes les langues uiuantes. Cela ne leur a point paru suffisant. Il a falu que les langues mortes fussent de la partie, et ils ont employé la latine pour porter jusques au bout du monde les nouuelles de leur ualeur. Ie suis surpris que les Espagnols n'ayent pas fait composer par quelque Rabin une Gazette en Hébreu, afin de faire part de cette heureuse nouuelle aus suiets de leur maître qui sont dans son Royaume de Hiérusalem. Enfin on ne sauroit iamais dignement décrire, combien la ioye des Confédérez a été turbulente: Ils ont enuoyé des messagers exprès dans les pays lointains auec des relations à leur poste, on en a fait imprimer en une infinité de uilles, on en a communiqué de manuscrittes; Ils ont répété 2 mois de suitte qu'ils auoient uaincu, aioutant à chaque ordinaire quelque nouuelle circonstance et quelque nouuelle bonheur, comme pour insinuer à toute l'Europe que leur uictoire auoit été signalé par tant d'auantages mémorables qu'il n'étoit pas possible de les décrire qu'à diuerses reprises. Les magnificences de leurs feux de joye et le nombre des

lieux où ils en ont fait, sont au delà de toute expression, de sorte qu'il est fort probable que les cris de ioye des François ont été étouffés par un si furieux tintamarre de tant de peuples et de langues différentes.

I'ay ueu plusieurs personnes qui s'étonnoient que les François, ayant des plus solides marques de la uictoire que leurs ennemis, ayent fait pourtant moins éclater leur triomphe qu'eux. Ils ont pris 107 drapeaux ou étendards, qui ont été exposés à la ueue de tout Paris; ils ont quantité de prisonniers, parmi lesquels il y a 3 ou 4 princes; le général de l'armée d'Espagne est mort dans leur armée des blesseures qu'il auoit receues au combat. Les Confédérez n'ont rien de si effectif que cela; néantmoins ils crient uictoire bien plus haut. En uoicy quelques raisons. Premièrement ils sont composez de 3 nations dont chaqu'une pour le moins est aussi fanfaronne que la nôtre. On sait que l'Espagne est le pays des Hâbleries et des fanfaronnades. Il n'est rien de plus fier que les Hollandois, rien de plus entêté pour sa nation que les Allemans. Iugés un peu, quel effroyable fracas ne doiuent pas faire ces 3 nations iointes ensemble, pour prôner leur gloire commune. De plus il seroit si honteux aux confédérez si les troupes de 3 différentes nations se laissassent batre par la 3me partie des troupes françoises (on sait que l'armée de mr. le Prince n'est que la 3me de celles que le Roi a en campagne), qu'il n'est rien qu'ils ne doiuent faire pour persuader toute l'Europe, qu'ils ont eu l'auantage. Il ne seroit pas si honteux à mr. le Pce. Condé que 3 grandes armées iointes ensemble lui eussent arraché la uictoire, et dès là on uoit que les ennemis ont plus de besoin de falsifier leurs relations que nous, et que supposé qu'ils eussent été défaits, il est fort

probable qu'ils ne pourroient iamais se résoudre à se couurir de la honte de l'auouer. D'ailleurs, les ennemis du Roy ont fait si peu de chose dans toute cette guerre, que c'est presque le premier feu de joye qu'ils ont peu prendre prétexte de faire, si bien qu'il ne faut pas s'étonner s'ils éclatent extraordinairement. Vn bien qui s'est fait long tems attendre, qui a coûté tant de peine et de sueurs, et qui a été précédé de beaucoup de disgrâces, se fait sentir d'une façon si uiue, qu'il nous iette dans l'emportement et dans l'extase. Mais il n'en est pas de même ches nous, où on a ueu tant de feux de joye depuis 3 ans qu'on en est presque rebuté. On s'accoutume aus bons succez comme à toutes les autres choses, et la nouuelle d'une uictoire, de la prise d'une uille, est si familière aus François, qu'ils ne s'en emeuuent pas autrement. Enfin le Roy a plus d'intérest à uaincre ses ennemis qu'il n'en a à conuaincre toute l'Europe de ses uictoires. Il n'a déià que trop déchaîné l'enuie contre sa gloire; sa bonne fortune et sa ualeur ne luy ont déià suscité que trop d'ennemis, — que sauons nous s'il n'est pas plus expédient pour ses affaires que les Étrangers s'imaginent qu'il n'est pas le plus fort, afin que cette croyance les empêche de se liguer auec ses ennemis, ou les oblige de se joindre auec luy pour faire la balance égale? C'est pourquoi il se contente de faire sentir à ses suiets qu'il est toujours le maître de ses ennemis, sans se soucier de le persuader à cor et à cri à toutes les puissances de l'Europe. Si on eût laissé les Pces. d'Allemagne dans l'opinion où les gazetes d'Hollande et de Francfort les auoient mis touchant la bataille de Sintsheim [5]), on ne uerroit pas peut être au deçà du Rhyn cette prodigieuse armée qui menace notre frontière. Ces gazetes auoient

si bien déguisé la uérité, que toute l'Allemagne croyoit Mr. de Turene batu sans ressource, si bien qu'on ne iugeoit pas nécessaire de se remuer à son occasion; mais il a fait sentir par de si terribles et de si sanglantes marques, qu'il auoit eu la uictoire, et il a si bien désabusé le public de la fausse idée qu'on auoit conceue de sa foiblesse que tous les Pces. d'Allemagne, le uoyant ravager le Palatinat en uéritable uainqueur, sont uitement accourus éteindre cet embrasement. Ce n'est pas touiours le meilleur d'agir selon toute l'étendue de ses forces.

Il me semble, Mr., qu'il y a longtems que uous auez enuie de me faire une objection sur ce que i'ay dit, que les Gazetes sont cause que chaque parti prétend auoir eu le dessus. La uéritable cause de cela, me direz uous, c'est qu'il importe à un prince que ses suiets ne sachent pas ses disgrâces, parce qu'il pourroit arriuer que le uoyant malheureux, ils perdroient et la crainte et l'estime qui les tenoient dans l'obéissance. Ie uous accorde cela. I'auoue encore qu'il luy importe que les Étrangers soient persuadez de la gloire de ses armes (excepté lors que cette gloire, deuenant trop formidable, peut donner occasion à tous ses uoisins de se liguer contre luy), par ce que cette persuasion luy peut conseruer ses alliez, qui pour l'ordinaire ne sont bien fidelles qu'à ceux qui sont fauorisez de la fortune. Mais uoicy, Mr., coment je conçois que la gazette a part dans tout cecy. Ie conçois, que si on ne faisoit aucune gazete, la perte d'une bataille ne se répandroit pas facilement parmi le peuple, car encore que les uictorieux publiassent leur triomphe et fissent des feux de ioye, la nouuelle n'en seroit pas portée dans le pays ennemy, supposant, comme i'ay fait, que ce ne fût pas

la coutume d'enuoyer des nouuelles par tout où vont les postes. Or, comme ce n'est que pour abuser les peuples, que les uaincus publient qu'ils ont eu l'auantage: dès qu'ils n'y auroit point de danger que les peuples seussent, de quel côté auroit tourné la uictoire, on ne se mettroit pas en peine de faire imprimer une fausse relation, et cela ne seroit point suspect aux suiets du Pce. uaincu, parce que sachant qu'on ne publie pas les diuers succès de la guerre, il ne uerroit rien de nouueau dans cette conduitte. Ainsi uoilà un article vuidé à saque: ceux qui auroient été battus, se tairoient. Ce silence des uaincus rabatroit bien le caquet des uainqueurs, car dès qu'ils uerroient qu'on ne leur chicaneroit point leur auantage, ils ne s'amuseroient pas à des exagérations odieuses, ils n'insulteroient point à leurs ennemis par tant de traits de Rhétorique que l'on mêle auiourd'hui dans les relations, — enfin ils iouiroient de leur victoire sans outrager, par des écrits adroitement composez, ceux sur qui ils l'auroient remportée. Ce qui produiroit un bon effet, car les uaincus en garderoient d'autant mieux le silence, et par là les peuples sauroient moins le urai de la chose, qui est ce pour quoi on trauaille en faisant cette prodigieuse multitude de gazetes contra-dictoires. Voilà ce qui arriueroit, supposé que la gazette fut abolye; mais uoicy ce qui arriue dans la supposition contraire. 1t. Les peuples sont si accoutumez à sauoir toutes les grandes affaires qui se passent dans le monde, qu'il n'y a pas apparence de luy taire le succès d'une bataille. Si le Gazetier n'en fournissoit pas une relation, dès là l'on jugeroit qu'elle auroit été perdue, on se figureroit le mal plus grand qu'il ne seroit, on raisonneroit à tors et à trauers, si bien que c'est une nécessité qu'on

publie ce qui en est réussi, soit que le succez en ait été fauorable, soit qu'il ne l'ait pas été. C'est encore une nécessité que la relation qu'on publie ne contienne que tous bons et heureux succez: quel sens y auroit il de publier soy même ses disgrâces, et d'apprendre aux peuples un malheur que la politique ueut qu'on leur cèle? et quel auantage ne donneroit on pas aus ennemis si on en usoit de la sorte? Comme il est fort naturel de ne dire pas tout ce qui tourne à notre honte, ils paroîtroient très bien fondez de conclure que la relation ne contiendroit que la moindre partie du mal.

2[t]. De l'air dont i'ay déià remarqué qu'on compose la Gazette dans chaque pays, asavoir afin de faire l'Éloge du gouuernement, il arriue que ceux qui ont gagné une bataille, ne se contentent pas de s'attribuer la uictoire. Il faut de plus que le Gazetier les loue par tous les lieux communs de la Rhétorique, et auec des exaggérations si prodigieuses, qu'il ne demeure aus uaincus que l'honneur d'auoir bien fuy après une longue résistance. Il faut qu'ils perdent leur Canon, leurs Drapeaux, leur bagage; ce n'est pas assez: il faut qu'ils ayent été bien retranchés, auantageusement postez, une riuière deuant eux, le uent et le soleil par derrière, en plus grand nombre que leurs ennemis, et que malgré tous ces auantages, la ualeur de ceux, qui les ont attaquez, les ait mis en déroute. Toutes ces obseruations amplifiées et déduites le plus pompeusement que l'on peut, souuent même mêlées de railleries piquantes, exposent les uaincus à trop d'infamie pour demeurer muets. Voilà donc une seconde nécessité à ceux qui ont perdu une bataille: de se uanter qu'ils l'ont gagnée. Quand on est cocou dans un Liure, on en a iusques à la dernière postérité, disoit un Héros de Roman; disons

aussi que quand on est décrié dans une Gazette, on l'est iusques au bout du monde. C'est pourquoi les géneraus d'armée n'ont garde de se mettre pas à la discrétion d'un Gazetier ennemy; ils font imprimer des relations à leur poste, afin que du moins le iugement du public demeure suspendu entre les 2 Gazettes.

Permettés moi, monsieur, de remarquer en passant, que les anciens Romains auoient bien meilleure foy qu'on n'en a auiourd'hui. C'est par eux que nous auons apris les belles actions d'Hannibal et les signalées uictoires qu'il a remportées sur leur nation. Bien que ce grand Cap. ne n'ait point*) eu d'historien de son party, qui nous ait laissé sa uie, nous ne laissons pas de uoir tous les iours dans les histoires de ses ennemis, tous les maux qu'il a faits à la répub. Rom. et les

---

*) Cornelius Nepos dans la uie d'Annibal dit tout le contraire. *Huius bella gesta multi memoriæ prodiderunt, sed ex his duo, qui cum eo in castris fuerunt, simulque uixerunt quamdiu fortuna passa est, Philæus et Sosilus Lacedæmonius. Atque hoc Sosilo Hannibal literarum Græcarum usus est doctore.* On peut dire aussi des Romains que leurs relations étoient plus fidèles, car y ayant une loy qui n'assignoit le triomphe qu'à celuy qui auoit tué dans un seul combat 5000 hommes, *ne tam præclara lex* (dit Val. Max. l. 2 c. 8) *cupiditate laureæ obliteraretur, legis alterius adjutorio fulta est quam L. Marius et M. Cato Trib. plebis tulerunt. Pænam nam Imperatoribus minatur qui aut hostium occisorum in prælio aut amissorum ciuium falsum numerum literis senatui ausi essent referre. Jubetque eos cum primum vrbem intrassent, apud Quaestores urbanos iurare de utroque numero uerè ab his senatui esse scriptum.* Plutarque in vita Fab. Max. 6 remarque que lors de la bataille de Trebia ni le Général qui en écriuit ni l'Enuoyé qui en apporta la nouuelle, ne dirent la chose comme elle étoit. On feignit que l'auantage auoit été égal, de sorte que l'on ne sauoit à Rome lequel des partis auoit eu du meilleur; mais après la bataille du lac de Thrasimène, on y procéda de bonne foi et le peuple Romain seut son malheur.

auantages considérables qu'il a eu sur leurs troupes. En un mot, les Romains auouent de bonne foy qu'il les a batus à dos et à uentre dans 4 batailles consécutiues.

Le lendem. 28. — Où est présentement cette bonne foy Romaine? n'est il pas urai que s'il n'y auoit point d'historien en France, toutes les uictoires du Roi demeureroient enseuelies dans un profond oubly? Si ce grand Prince ne deuoit attendre son immortalité que des histoires étrangères, il n'auroit qu'à y renoncer dès à cette heure, car ie ne conçois pas qu'il y ait assés de sincérité parmi les ennemis ou les émules de notre monarque (et sous ces 2 noms je comprens toute l'Europe) pour laisser publier des histoires où on le louât selon son mérite. Vous le uerrez, Mr.: tous les Étrangers qui se mêleront de l'histoire, ou ne parleront qu'en gros des conquêtes du Roi ou mêmes en raualeront le prix autant qu'il leur sera possible par mille petites raisons friuoles; mais Dieu mercy, le Roi se peut passer d'eux, et comme sans leurs secours il a fait des actions dignes d'être consacrées á l'immortalité, aussi il les y fera consacrer sans leur entremise, et il trouuera parmi ses suiets d'assés bonnes plumes pour le louer dignement et pour confondre la malignité et la passion des histoires étrangères. Apparemment on ne dira iamais des François que — — — *omnes illacrymabiles urgente ignotique longa nocte carent quia uate sacro* [7]. Cependant c'est un désauantage considérable quand une nation n'est louée que par elle même, car si ses ennemis accusent ses historiens de flatterie, comment se justifieront ils, la présomption allant au plus grand nombre? Si toutes les histoires étrangères s'accordent à décrier la France, les François auront beau écrire à la Louange

de leurs compatriotes: on ne prendra leurs histoires que pour de fables. C'est pourquoi il est plus fâcheux qu'on ne pense, d'auoir afaire à des Confédérez et à des ligues, car non seulement on se uoit accablé d'une multitude d'ennemis, mais aussi on perd le témoignage des historiens non suspects. Par exemple, cette coniuration qui uient d'éclorre contre ce Roy nous ôte toutes les plumes Allemandes, qui auroient pû être désintéressées si la guerre n'eût été qu'auec l'Espagne, et propres par ce moyen à décider les diférens qui naîtront entre les historiens François et Espagnols. Nous serons obligez de recuser presque toute sorte d'histoires, parce que la faction Allemande entraînera tous les écriuains septentrionaus, l'Espagnole les Italiens. De sorte que, comme i'ai déià dit, il n'y aura de notre côté que des historiens de la nation, aus quels les étrangers feront difficulté de s'en tenir.

Je me souviens, que pendant le dernier siège de Besançon [8]) toutes les nouuelles qui uenoient de la part des Francs Comtois étoient si désauantageuses aus assiégeans, que des personnes d'ailleurs mal intentionnées pour la France plaignoient notre Roi d'auoir si malheureusement commis sa réputation. Au dire de ces nouuelistes, les trauaux des assiégeans n'auançoient iamais de 10 pas que les sorties des Assiégés ne les reculassent de 15. La disette étoit extrême dans le Camp; les Bourgeois témoignoient un courage de lyon; ils battoient les François dans toutes les sorties qu'ils faisoient sur eux; on ne sauoit où étoit le Roy; on coniecturoit seulement qu'il étoit retourné à Diion, uoyant le mauuais état de siège. Cependant il conste que S. M. a pris part à toutes les fatigues du siège et a uisité chaque iour tous les postes de son armée.

Mais qu'arriua t'il? c'est que 2 iours après toutes ces belles relations, on apprit que Besançon auoit capitulé. Ce qui conuainc les Franscomtois ou de mauuaise foy en ce qu'ils n'ont pas confessé, que le siège s'auançoit de jour en iour, ou de coyonnerie en ce qu'ils se sont laissé forcer dans si peu de tems, car il ne faut mettre en ligne de comte que le tems, où les ennemis ont gagné du terrein. Il me semble que ie uoi où estoit leur mal: pendant qu'ils ont peu cacher les progrès des assiégeans, ils l'ont fait. S'ils auoient peu aussi bien dérober à la connoissance publique la reddition de la place, ils ne l'auroient pas auouée. Mais ce sont de faits trop éclatants pour oser les nier.

Je dirai encore une chose que ma mémoire me fournit; c'est que pendant le siège de Candie [9]) toutes les nouuelles, qu'on en publioit, nous apprenoit les meilleurs succez du monde; que les maladies et les longueurs du siège désoloient l'armée des Turcs, qu'ils étoient repousséz dans tous les assauts, qu'on faisoit jouer contre eux des mines dont l'effet étoit admirable, qu'on éuentoit toutes les leurs, que les sorties des assiégez ruinoient tous leurs trauaux et ainsi du reste. Cependant il falut auouer enfin, qu'ils s'étoient rendus maîtres de la place. Dès lors ie pris en détestation les gazetes, car, disois ie en moi même, n'est ce pas se moquer de la crédulité du monde, de publier que les Chrétiens rendent inutiles tous les efforts des Turcs, et néantmoins les Turcs prenent la uille qu'ils assiégeoient. Il faut de nécessité qu'on nous cache les progrès des infidelles, puis qu'il n'est pas possible qu'ils réduisent une forte place à capituler sans auoir occupé tous les dehors. D'où uient donc, qu'on n'a jamais mis dans la gazete qu'ils s'étoient emparez de tel ou tel

bastion? C'est faire comme si en regardant iouer, on tenoit seulement conte des coups de perte; il se troueroit par une telle supputation que celui qui auroit le plus gagné, auroit fait des pertes considérables. Mr. Fouquet[10]), tome 1 de la suitte de ses deffens., se sert de cette pensée à l'occasion de ceux, qui ne mettoient en ligue de conte que ses dépenses, et non ses receptes.

Il n'est rien qu'un Gazetier doiue plus craindre qu'un siège, de quelque parti qu'il soit. Si la place est prise, le gazetier des assiégeans se tire d'affaire, parce que tous les grans succez, qu'il a publiez de iour en iour, deuiennent uraisemblables par la réduction de la place; mais l'autre Gazetier ne peut qu'être couuert de confusion et exposé à la risée publique, parce qu'il a hardiment asseuré, selon le deu de sa charge, que les assiégéz faisoient des merueilles et rendoient tous les efforts des ennemis inutiles. Mais si on est contraint de leuer le siège, la médaille se tourne; car alors Mr. le gazetier des assiégeans est à quia. Il auoit dit, comme de raison, que les attaques réussissoient à miracle, qu'on étoit maître de la demy lune, du bastion ainsi nommé, qu'on alloit attacher le mineur, que les batteries et les bombes foudroioient la uille; mais la leuée du siège dément tout cela d'une façon qui ne souffre point de réplique. Vous me direz, qu'il n'a qu'à dire, comme les choses se passent. Bagatelles! Il a son stile réglé pour les sièges et pour les batailles, et sans atteindre les nouuelles des lieux dont il faudra parler, il sait bien ce qu'il faut qu'il en dise, il se gouuerne par formulaire comme les procureurs, et il suppose que les assiégés, de son party, gardent bien la contrescarpe et font de uigoureuses sorties, et que les assiégeans, aussi de son party, s'emparent de tous les

dehors et font une brèche raisonnable. C'est ainsi qu'on taille les morceaux aux gazetiers. C'est pourquoi ils aiment touiours mieux qu'on fasse la guerre par des batailles rangées que par des sièges. Quand on donne des batailles, ils taillent en plain drap, ils employent hardiment toutes leurs phrases et tous leurs termes sans craindre d'être conuaincus de fausseté. Mais la prise d'une uille ou la leuée d'un siège étant des faits de notoriété publique, il n'y a pas moyen de les réuoquer en doutte. Il faut parler françois nécessairement.

Sur quoi, Mr., ie uous dirai la plaisante imagination d'un homme de ma connoissance. On s'étonnoit un jour de ce que présentement on s'attachoit si fort aus sièges et point du tout aus batailles. Voulez uous sauoir, dit il, la raison de cela? c'est que la prise d'une uille est un gage si asseuré de la uictoire, qu'il n'y a ni mauuaise foy, ni chicane, ni illusion des ennemis, qui puisse tenir contre. En montrant que uous aués garnison dans la place uous réfutés inuinciblement toutes leurs fausses relations, au lieu que quand uous gagnez une bataille, uous n'auez souuent à opposer que des paroles à l'impertinence de ceux que uous auez battus, qui souuent se glorifient plus hautement de la uictoire que le uainqueur. Ainsi, poursuiuit il, n'attendez pas qu'on donne de batailles rangées, à moins que d'auoir des iuges désinteressez pour témoigner du succez de la iournée et pour en donner le prix à qui le méritera. Je ne sai même, aiouta t'il, si, quand on trouueroit de tels iuges, on arrêteroit l'effronterie et la sotte uanité du parti uaincu; car du tems que les ministres et les prêtres disputoient en conférence réglée, bien qu'il y eût des commissaires pour iuger des coups, et des secrétaires pour écrire tout ce que les disputans

alléguoient l'un contre l'autre, on ne laissoit pas de uoir des imprimez, où chacun s'attribuoit la gloire d'auoir confondu son antagoniste, et ç'a été une des principales raisons qui ont fait cesser cette sorte de disputes. Il ne faut donc pas s'étonner (concluoit il) si pour une semblable raison on aime mieux prendre des uilles que se battre en rase campagne, car quand on tueroit 20000 Espagnols et autant de Hollandois, ils ne laisseront pas de faire courir des gazetes et des relations par toute l'Europe, où ils trancheroient des uictorieux auec toute la fierté imaginable.

Je le dis encore un coup: On ne sauroit assez blâmer l'institution de la gazete, de la façon qu'on la compose présentement. C'est le fléau et la peste de l'histoire. Car ceux qui en uoudront composer une, d'icy à cent ans, s'imagineront que pour y procéder en bonne conscience, il faudra consulter les autheurs contemporains, comme ceux qui ont eu le plus de facilité pour s'instruire du urai de la chose. Mais que sont, ie nous prie, les autheurs contemporains, sinon des rapsodeurs et des compilateurs de la gazete? ou bien, y at'il un honnête homme, soit en Hollande soit en France, qui uoulût présentement se hazarder d'écrire du combat de Senef autrement qu'ont fait les Gazetes? *Non tutum est scribere in eos qui possunt proscribere.* Ainsi, Mr., la postérité ne sauroit auoir qu'une histoire fabuleuse, puis qu'elle sera écritte sur de si méchans mémoires. Si en cela la postérité est à plaindre, ie uous asseure que nous ne le sommes guères moins, car quelle certitude auons nous de plus, nous qui uoyons chaque party narrer les circonstances d'un combat d'une manière toute différente? Dois ie aiouter plus de foy aus relations Allemandes qu'aux Françoises? Je le

ferai, mais c'est quand on m'aura bien conuaincu, qu'en Allemagne on écrit sans aucune préoccupation. L'entreprise ne seroit pas petite. Pour ôter les Esprits de l'incertitude, il faudroit qu'à la fin de la guerre les Plénipotentiaires de tous les partis fissent imprimer une uéritable relation de tout ce qui se seroit passé, et donnassent leur déclaration en bonne et deue forme, comme ils tomboient d'accord de toutes les choses y contenues, sans auoir égard à aucunes gazetes ou histoires antérieures, aus quelles par leur acte il seroit pleinement dérogé, sinon en ce qu'elles auroient de conforme à la relation. Il faudroit faire échange des ratifications de cette relation, non moins que du traitté de paix, en remettre l'original, scellé du seau des Potentats intéressez et signé de leur main, entre les mains d'un Prince non partial, et en fournir des copies, fidellement collationnées au susdit original en présence de tous Plénipotentiaires, à tous les souuerains qui auroient été médiateurs de la paix ou compris dans le Traitté. Moyennant ces précautions, il me semble qu'on mettroit à couuert l'histoire de la contagion de tant de flateries et de tant de fables dont les gazetes sont remplies.

Au reste, Mr., ce que i'ay dit à la louange de la sincérité Romaine, ne doit pas uous faire penser que ie me dédis de mes anciennes maximes, et que ie suis un Transfuge qui me range parmi les loueurs éternels de l'antiquité. Ce n'est pas cela, Mr.: ie crois fermement qu'on étoit aussi corrompu dans le siècle d'Hannibal que dans le nôtre. Mais uoici ma pensée. C'est que chaque siècle ayant pour ainsi dire un uice fauori et dominant, ou plutôt en ayant plusieurs qui tiennent le haut bout, chacun dans un certain ordre d'hommes,

celuy qui dominoit parmi les Romains du tems de la 2. guerre Punique n'étoit pas une fierté à nier impudemment toutes les uéritez désauantageuses. Quel que fût le péché régnant de ce tems là, il restoit assez de bonne foy dans Rome pour demeurer d'accord, que les Carthaginois batoient les Romains. C'est présentement qu'est uenu le tour de cette démesurée fierté, c'est présentement qu'il y a un certain esprit d'enuie et d'orgueil, qui préside dans les conseils de plusieurs peuples, lequel non seulement ne souffre point, qu'on se plaigne des coups qu'on a receu, mais qui oblige même ceux qui ont été batus iusques au sang, de s'applaudir d'un triomphe imaginaire et de le faire sauoir à tous peuples, nations et langues.

Le dimanche 30. Sept. — Mais c'est trop insister sur le chapitre de la gazete, et ie ne me souuiens pas, que ie me suis proposé de donner un air de conuersation à cet écrit. Pour cela il me faut souuent changer de Thème, car on sait bien que dans les conuersations on passe continuellement d'un suiet à un autre, et c'est ce qui en fait le principal agrément. Il n'en ua pas comme des disputes de l'école, où ceux qui attaquent toutes les Thèses, l'une après l'autre, et changent de *medium*[11]) à chaque réponse qu'on leur fait, sont insupportables à Mss. les Docteurs, Bacheliers, Licenciez et autres prétendans au bonnet et à la robe doctorale. Vn pauure maître ès arts enrage de tout son coeur, quand il entend disputer si pitoyablement, parce qu'il n'apprend rien de nouueau dans une dispute si uoltigeante. Trois ou 4 syllogismes ne sont pas son fait, il en feroit bien autant sans préparation. Il attend qu'un homme uienne à la maîtresse difficulté et qu'il renuerse tous les retranchemens qui la deffendent.

Et pour son malheur il uoit que Mr. l'Argumentant se retire auant que de l'avoir seulement enuisagée. Ce seroit pour faire déchirer son bonnet à un docteur Espagnol[12]), car dans leurs uniuersitez il faut pouuoir disputer 10 heures de suitte sans changer de *medium*. Mais grâces à la liberté françoise, nos docteurs ne sont pas si rigides, et ils ne se battent pas en désesperéz comme ceux qui s'enferment dans une cuue le poignard à la main. Ils donnent et ils prennent la liberté de reculer et d'aller chercher de nouuelles armes, lors que les premières sont émoussées. Néantmoins, comme ie l'ay déià dit, ceux qui se seruent de ce priuilège sans garder quelque meseure, courent risque de n'acquérir aucun los, ou même d'être traittez de ridicules. Et pour reuenir à mon point, ils font aussi mal que ceux qui dans la conseruation ne se seruent pas de la liberté qui y règne, de faire tourner le discours tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Ie profiterai désormais de cette pensée.

Il y a quelque tems que ie me trouuai dans une compagnie où l'on parloit de Luther et de Caluin un peu moins respectueusement qu'on ne fait à Genèue. Ils ont usurpé, disoit l'un, une charge qui demandoit bien d'autres gens, et ce n'étoit point l'affaire d'un petit compagnon que de refformer l'Églize. Encore, disoit un autre, pourroit on les excuser s'ils auoient procédé selon les formes. Vous en parlez bien à uotre aise, leur dis ie, Messrs, et il me semble que i'entens ces médecins de la comédie qui disent, qu'ils uaut mieux qu'un malade meure selon les formes, que s'il guérissoit contre les règles de la faculté. L'Églize étoit en un tel état qu'elle auoit besoin d'un promt

remède, et qui eût uoulu s'amuser à une scrupuleuse obseruation des moindres formalitez, c'étoit iouer à uérifier le prouerbe: après la mort le médecin. Dans une maladie désesperée, on est en droit de tout essayer, sans consulter si le remède uient de la part d'un docteur et si c'est la coutume d'en user de la sorte. On a ueu plusieurs malades, abandonnéz des médecins, recouurer leur santé par des remèdes que le premier uenu s'offroit de leur préparer à tout hazard.

Il n'est pas iusqu'aux médecins, si grands formalistes d'ailleurs, qui n'abandonnent leur pont aus ânes, c'est leur methode journalière, lors que le malade court risque de la uie: *medici leuiter ægrotantes leuiter curant, grauioribus autem morbis periculosas curationes et ancipitas adhibere coquuntur. Cicer. l. 1. de offic.*

La question est donc de sauoir, si le remède étoit nécessaire, et non pas s'il a été donné selon les formes, car quand il faut saigner un malade nécessairement, c'est tout un, pourueu qu'on le saigne, soit qu'un chirurgien luy frotte la ueine premièrement, puis luy lie le bras au dessus de l'ouverture, en suitte luy tâte l'endroit de l'ouuerture et enfin luy donne le coup de lancette, soit qu'un autre homme luy ouure la ueine sans l'auoir ni frottée ni tâtée ni liée. Ouy, mais il faloit appeller ceux à qui il appartenoit de faire l'opération. Où les chercher? répliquai ie. Vous uoudriez, ie croi, qu'on eût fait ce que firent 2 ou 3 grands seigneurs de la Cour de Philippe 3., Roy d'Espagne[13]). Ils aimèrent mieux que ce Prince endurât l'incommodité insupportable qui luy causoit un mortier plein de braise, que d'emporter ce mortier, se fondans sur ce que ce n'étoit pas à eux de faire cet office; ainsi parce que ce n'étoit pas de leur charge ni d'ôter

le mortier, ni d'appeller ceux qui le deuoient ôter, ils demeurerènt les bras croisés et laissèrent mourir leur maître. Fut ce bien fait à ces grands seigneurs? Et ne fut ce pas, à uotre auis, bien garder les formalitez? Ie croi pourtant, que tous les gens raisonnables m'accorderont qu'ils eussent mieux fait, dans un cas de nécessité comme celui là, de passer par dessus les formes et d'entreprendre sur l'office d'autrui. Car il n'y a point de loy, point de coutume, point de cérémonie, qu'on ne doiue sacrifier au salut de la république. Prenez garde, poursuiuis ie, à la conduitte de Xénophon, lorsque, uoyant le party du jeune Cyrus défilé, il conceut le généreux dessein de rameiner glorieusement ses compatriotes dans leurs pays. Il les assembla, il leur fit uoir le pitieux état où ils étoient, et les exhorta de contribuer tous, chacun selon son sens et ses lumières, à leur commune utilité. Cela montre que dans ces sortes de confusions toute personne est en droit d'agir selon qu'il uoit être le plus expédient au salut commun de tous, et uoudriez uous qu'où il s'agit du salut de l'âme et de la gloire de Dieu, il ne fut pas autant permis qu'en ce qui concerne le temporel? Quoi! dans un éuident péril de naufrage, il sera permis à un simple matelot de prendre le gouuernail, si le pilote néglige sa charge, et ce sera un crime qu'un bon Chrétien s'employe à retirer l'Église Chrétienne du chemin de l'enfer, lors que les guides sont dans un égarement dont ils ne ueulent pas reuenir? Cette prétension est tout à fait absurde. Cicéron, loco laudato, dit fort bien: *in tranquillo tempestatem aduersam optare dementis est; subuenire autem tempestati quauis ratione sapientis, eoque magis si plus adipiscare re explicata boni, quam addubitata mali.* En

un mot, on ne sauroit trauailler sous de meilleurs auspices que lorsqu'on agit pour le salut public. Cicéron in Cat. Mai.[14]) loue Q. Fabius Maximus: *quod Augur cum esset ausus est dicere, optimis auspiciis ea geri, quæ pro reipublicæ salute gererentur: quæ contra rempublicam fierent contra auspicia fieri.* Il dit au 3. des Off. que *semper officio fungitur utilitati hominum consulens et societati,* et que *communis utilitatis derelictio contra natura est.* Quelqu'un a dit fort sagement: *Salus populi suprema lex esto.* V. Naudé, Considér. sur les coups d'État.[15])

Ie uous demande, si le gouuerneur d'une uille de guerre amenoit la garnison aux ennemis, si cette uille étoit assiégée en même tems: les Bourgeois n'auroient ils pas le droit de créer un gouuerneur? pourroit on les blâmer de cette conduite? Ie ne le pense pas, cependant c'est contre les formes, parce que pour agir selon les formes il faudroit que le souuerain nommât gouuerneur, il faudroit que ce Gouuerneur s'en uînt dans la uille auec les ordres nécessaires, il faudroit qu'on luy fît une entrée magnifique, qu'on luy remît les Clefs de la place, et qu'il se mît en possession de son gouuernement. — (Le 5 oct.) En un mot, Mess.rs, uous trouuez étrange que Luther et Caluin n'ayent pas uoulu gober le boucon. Vous leur faites un crime de ce qu'ils n'ont pas uoulu boire à longs traits d'un breuuage empoisonné. Vous uous écriez comme cet Emp. Rom.: quoi? prendre des antidotes contre l'Églize Romaine? Cependant il n'y a rien de plus naturel que cela. Nous reiettons tous ce que nous croions nous être contraire, et personne ne s'en formalise, et personne ne prétend qu'il faille être authorisé du souuerain pour faire cette rejection. Par

quel droit pouuez uous donc dire, que ce n'étoit pas à de petits compagnons de reietter un culte idolâtre? Ils me repartirent à cela plusieurs choses qui n'étoient pas toutes à propos, et puis la conuersation porta sur de matières différentes, comme c'est la coutume; mais ie les auertis auparauant que tout mon discours n'étoit que le fameux *dato non concesso* des Logiciens, puis que ie croiois fermement que notre réformation s'étoit faitte auec les formalitez nécessaires.

Ie croi, M.r, que uous serez pour ce dernier trait beaucoup mieux que pour tout le reste, parce qu'effectiuement mes raisons ne sont pas tant solides, comme elles étoient proportionnées au lieu et au tems et aux personnes auec qui ie disputois. De sorte que, pour remplir le uuide de mes réponses caualières, il étoit à propos de faire comprendre à ces grans formalistes, que cela même où il faisoit consister le uénin, ne se rencontroit point dans la conduitte de nos réformateurs, puis que nous prétendons qu'il nous seroit facile de justifier qu'ils ont procédé selon les formes. Le mieux est, ce me semble, de s'en tenir là; car supposé que notre capital soit de prouuer que nous auons repurgé l'Églize des erreurs mortelles qui la trauailloient, c'est à nous à fortifier ce poste du mieux qu'il nous sera possible. Or, pour le bien deffendre contre les attaques des ennemis, il faut auoir des dehors et les garder à toute extrémité; il ne leur faut céder aucun pouce de terrain; il faut que la contrescarpe, qu'un ouurage à corne, qu'un rauelin, une demy lune ou un bastion épuisent toutes leurs forces, et alors la citadelle sera parfaitement en seureté. Cela ueut dire, qu'il ne faut pas accorder à M.rs de l'Égl. Rom., que la procédure de nos réformateurs n'ait pas été selon les formes,

car ce seroit leur abandonner les dehors de notre place. Il ne faut pas non plus leur passer que l'inobseruation des formalitez soit une nullité à la réformation de l'Églize; c'est encore comme un ouurage à corne dont il ne faut pas les laisser emparer. En un mot, il y a plusieurs questions moins principales, dans les quelles nous deuons garder très exactement tout notre droit, parce que c'est fermer d'autant à nos aduersaires les approches de notre principale forteresse. La dispute se doit traitter à la manière des ioueurs ordinaires, qui ne hazardent que l'argent qu'ils se trouuent dans leur bourse, et non à la manière des ioueurs qui, au rapport tiré d'un ancien poète, faisoient apporter leurs coffres dans le Brelan:

neque enim loculis comitantibus itur
ad casum tabulæ; positâ sed luditur arcâ.

(Iuuen. sat. 1.)[16])

Ce n'est pas que quelque fois ie ne uoulusse relâcher de cette rigueur et accorder aus aduersaires de se loger tout d'un coup près des murailles, — il ne faut pas touiours traitter comme de Turc à Maure; mais ce seroit seulement pour essayer s'ils sauent bien pousser leur pointe, et ie prendrois bien mes précautions pour les pouuoir faire retirer, en cas qu'ils me pressassent trop uiuement. Et pour me seruir encore d'une comparaison tirée du jeu, ie fairois une réserue semblable à celle que les ioueurs de paume font souuent: s'ils offrent à quelqu'un de iouer contre luy auec un batoir, ils se réseruent le droit de iouer auec la raquette, même en cas que la partie ne soit pas tenable autrement. C'est ainsi que i'en aurois usé, M.r, auec ces grans protecteurs des formalitez, des quels ie uous parlois naguères, car s'ils eussent été

plus forts que moi sur le chapitre de la nécessité d'obseruer les formes, i'aurois fait ualoir mes premières prétentions, qui sont que nos pères ont refformé l'Églize en bonne et deue forme. Mais il ne fut pas besoin d'en uenir là.

Le Samedy 6. Oct. — Si ces M.rs eussent été Espagnols, la dispute ne se seroit pas si tôt terminée, car uous sauez, M.r, qu'ils sont diablement opiniâtres à ergotiser. Comme ie l'ay déià dit, quiconque prétend à l'estime de bon disputeur parmi eux, doit pousser un même argument des 10 et 12 heures de suitte. Il s'est trouué des opposans à Salamanque, que toute l'authorité du Recteur de l'université n'a peu faire taire, et qui aimoient mieux être dégradez des lettres pour crime de désobéissance, que de ne disputer pas tout leur soû, à peu près comme cette seruante du Bourgeois gentilhomme qui consent d'être battue, pourueu qu'on la laisse rire autant qu'Elle uoudra. I'ay ouy dire, qu'on a été diuerses fois sur le point de demander, que la règle des 24 heures, si célèbre parmi les faiseurs des comédies, fut receuë dans les universitez d'Espagne en forme de loy, pour être la mesure des disputes publiques. Si quelque chose a fait obstacle à ce dessein, ç'a été sans doutte la considération de celuy qui soutiendroit des thèses, pour qui on a iustement appréhendé, qu'il ne succombât à une si longue couruée, car pour l'aggresseur, on sait bien qu'il ne demanderoit pas mieux que d'auoir un jour et une nuit à son commandement. En quoi l'on uoit une très grande différence entre le génie des soldats Espagnols et celuy des Docteurs de la même nation. Ceux là sont incomparables dans une uille assiégée et très médiocres dans une attaque; c'est le contraire de

ceux cy. Cependant il y a plus à gagner pour un soldat qui fait merueilles dans un assaut, que pour un docteur qui impugne uigoureusement une thèse; car, le plus souuent, s'il uous prenoit enuie de demander: ce Docteur qui crie et qui se débat si fort, quel suiet a t'il de se mettre tant en colère? — M.r, uous répondroit on, c'est pour un point le plus scientifique de l'école. *Quœritur enim utrum lapis per potentiam obedientialem sit eleuabilis ad uisionem beatificam, aut utrum existentia Dei sic dependeat à possibilitate muscæ, ut facta muscâ impossibili, Deus non futurus esset.* Si par Hazard la dispute ne portoit pas sur l'une ou sur l'autre de ces 2 questions, ce seroit au moins sur quelque suiet de semblable importance, peut être sur quelqu'un des problèmes que l'ingénieux Rabelais a mis en auant pour se moquer de la pédanterie de l'école. Voicy comme chante le premier: *Vtrum* une idée Platonique uoltigeant dextrement sur l'orifice du Chaos pourroit débeller les escadrons des atomes démocritiques. 17) Trouuez uous pas, M.r, que c'est se donner de la peine bien inutilement, et que le profit qui en peut uenir ne uaut pas le moindre cri et la moindre contorsion de corps qui se fait dans une dispute. Mais ces M.rs n'en iugent pas de la sorte, et ils sont de l'humeur de ce Romain qui sur la question, quel chemin étoit le meilleur pour aller à Brindes, ou celuy d'Appius et ou celuy de Numicus, n'auroit pas démordu de son opinion pour une 2e uie. Écoutons parler Horace là dessus:

Alter rixatur de lana sæpe caprina,
propugnat, nugis armatus: scilicet ut non
sit mihi prima fides, et uerè quod placet, ut non
acriter elatrem, prælium ætas altera sordet.

Ambigitur quid enim? Castor sciat an Docilis plus:
Brundusium Numici melius via ducat an Appi.
(Ep. 18. l. 1.)[18])

Au fonds ie pourrois bien m'être trompé quand i'ay dit, qu'il y auoit plus à gagner pour un soldat qui grimpe hardiment sur un bastion que pour un Docteur qui dispute à toute outrance; car il y en a plus de 4, à qui la profonde conoissance des chicaneries de l'échole a ualu un bon bénéfice, uoire même le chapeau de Cardinal. Combien y en a t'il, dont toute la science s'occupe à bien embrouiller la matière des Vniuersaux et du continu (i'ay ouy parler d'un Iésuite qui auoit medité 1000 heures de conte fait sur la diuisibilité à l'infini du moindre grain de poussière) et qui ne laissent pas de faire bonne chère, tandis que des beaus esprits, ennemis de la pédanterie et remplis de politesse iusques aus dents,*)

passent l'été sans linge et l'hyuer sans manteau,[19])
courent de toutes parts, crottez iusqu'à l'échine,
pour mendier leur pain de cuisine en cuisine
et n'ont le plus souuent que les os et la peau.

---

*) Il y a bien de gens qui ont parlé de la misère des beaux esprits, sur tout des poètes. Voici ce qu'en dit Régnier en sa sat. 2.:

Or auec tout cecy le point qui me console
C'est que la pauureté comme moi les affole,
Et que, la Grâce à Dieu, Phæbus et son Troupeau,
Nous n'eûmes sur le dos jamais un bon manteau.
Aussi lorsque l'on uoit un homme par la rue
Dont le rabate est sale et la chausse rompue,
Ses grègues aux genoux, au coude son pourpoint,
Qui soit de pauure mine et qui soit mal en point,
Sans demander son nom on le peut reconoître,
Car si ce n'est un Poète, au moins il le ueut être.

Il faut donc, pour accorder mes paroles ensemble, que ie dise qu'il y a plus à gagner pour un soldat qui monte brauement à la brèche, que pour un docteur qui bat en ruine un soutenant, non pas si l'on a égard aux récompenses que l'un et l'autre se peut promettre (de cette façon il y auroit du méconte pour le soldat, la plus part du tems), mais si l'on regarde la chose même qui est en question; car le soldat combat pour une uille qui est une chose réelle, au lieu que le Docteur dispute pour un être de raison, qui n'est à proprement parler qu'une imagination creuse et puérile.

Mais uoyez un peu, M.r, comme toutes choses changent. Rabelais[20]) ne fit l'histoire de Pantagruel que pour dédommager son libraire qui s'étoit ruiné à faire imprimer un très beau commentaire sur Hyppocr. de la façon de Rabelais, qui n'auoit eu nul débit. Et moi j'ay cognu un libraire à Thoulouse qui ayant fait de notables pertes, en faisant imprimer des liures de galanterie, fit un gain immense par l'impression d'un liure où les questions de l'école étoient poussées au plus haut point d'abstraction où elles puissent monter. On y donnoit de nouuelles idées de l'Être *in communi*, qui étoient d'un usage merueilleux pour démontrer que la matière première dépend de la forme quant à son existence, bien qu'elle soit le suiet d'éducation de ladite forme. Du commencement ce liure (l'autheur est le p. Réginald,[21]) Iacobin) ne se uendoit guère, mais comme l'intérêt nous ouure les yeux, l'imprimeur s'auisa d'en enuoyer quelques exemplaires en Espagne. Dès qu'ils parurent, on regarda ce liure comme un miracle de l'art, l'imprimeur n'en pouuoit plus faire tenir autant qu'on en uouloit, et il y auoit combat en Espagne à qui l'achèterait le premier. Tant y a, qu'en

2 ou 3 mois il s'en débita 4000 exemplaires. Pour moi, je crois fermement qu'il y a une étoile qui préside à la naissance de tous les liures et qui est la uéritable cause du bon ou du mauuais succez qu'ils ont, selon la diuersité de ses aspects. Car si d'un côté les liures plaisans ont enrichy le libraire de Rabelais, qu'un ouurage sérieux et docte auoit appauuri, de l'autre un liure de la plus guindée et de la plus abstraite métaphysique a fait remonter sur sa bête le libraire de Tholoze, que des pièces galantes auoient fort incommodé. Quand le libraire du P. Théophile Raynaud[22]) se plaignoit à luy, que ses liures n'auoient point de cours: Ie sai ce qu'il faut au public, luy répondoit le père, il luy faut des liures bouffons. Il est indigne que ie luy fasse part de mes ouurages; si c'étoient des sottises, uous les débiteriez fort facilement. Ouy; mais ie demande: le liure qui a tant fait gagner le libraire de Tholoze, n'étoit il pas semblable quant à la matière à ceux du P. Raynaud (le P. Réginald et le P. Raynaud étoient 2 scholastiques fieffés); pour la forme, il est sans doutte que ceux du Iésuite l'emportoient sur ceux du Iacobin. Cependant, celuy ci enrichit son libraire, l'autre le met à l'hôpital. N'est ce pas un caprice de l'étoile? Ie sai qu'on pourroit donner plusieurs raisons de cette différence de succez, tirées de la diuersité du tems, des lieux et des personnes, mais qu'importe? ie ne me dédirai pas pour le présent.

(Le mardy 9 oct.) On a raison de se plaindre que l'homme ne fait rien moins que ce où il deuroit s'attacher principalement. Les philosophes sont coupables de cette faute, aussi bien que le uulgaire: Ils donnent le meilleur de leur tems à la logique et à la métaphysique et laissent à l'abandon la morale qui

deuroit être le principal suiet de leurs études. Ce n'est pas qu'il ne se trouue quantité de liures de morale, mais ce que ie uiens de dire c'est ayant égard à la pratique des Collèges et des Vniuersitez. Vn professeur ne met guère plus d'un mois à dicter son traitté de morale, au lieu qu'il en employe 7 ou huit à la logique. Mais ce n'est pas là le grand mal. Ce qu'il y a de plus blâmable, c'est qu'au lieu de traitter de l'excellence de la uertu et de la nécessité de l'aquérir, on ne fait que disputer sur sa nature et sur sa définition. Aussi n'a t'on iamais ueu qu'un Écolier ait profité quelque chose pour ses moeurs par ce qu'on luy peut auoir dicté de morale dans son cours de philosophie. Vous me direz, Mr., que les professeurs laissent à d'autres le soin de rectifier notre uolonté et qu'ils se contentent de cultiuer notre entendement; mais ie les trouue en cela peu dignes d'excuse, car ou il faut renoncer au titre de philosophe, ou il en faut bien remplir les deuoirs les plus essentiels qui sont sans doutte de nous rendre sages et uertueux. Ie ne sai si la crainte que les philosophes ont eue de ne point réussir à imprimer l'amour de la uertu dans l'âme de leurs écholiers, leur a fait abandonner cette partie de la philosophie, mais une chose sai ie bien, c'est que cette crainte ne seroit pas sans fondement, car qu'a t'on gagné par tant de uolumes et par tant de prédications où l'on a excité les hommes à la uertu?

(Le 13 Oct.) N'a t'on pas employé inutilement et les exhortations sérieuses de la morale et les remontrances eniouées de la satyre et de la Comédie? On n'a presque rien oublié, on a tourné la chose de tous les côtéz, cependant le monde ua touiours son train,

et la uertu est touiours regardée comme un beau suiet de déclamation et rien d'auantage. Voilà de quoi faire enrager ceux qui employent tant de soins et tant de ueilles à écrire de la uertu; mais comme la plus part se proposent de faire admirer leur esprit et leur éloquence plutôt que de réformer le monde, pourueu qu'on leur accorde le premier ils se consolent facilement de n'obtenir pas le reste. De uérité, Mr., pensez uous que les autheurs qui traittent si grauement de la morale, ayent bien à coeur la réformation des moeurs? Ie n'y uois pas grande apparence, car si cette réformation leur touchoit si fort au uif, ils la commenceroient par eux mêmes, et ils nous donneroient un bel exemple de la perfection où ils nous inuitent. Ils ne font rien moins que cela, et ceux qui les obseruent de près, ne manquent pas de reconnoître qu'ils sont hommes aussi bien que nous et qu'ils ne diffèrent des autres qu'au langage. En effet, ils parlent de la uertu sur le ton affirmatif et auec les termes du monde les plus magnifiques, au lieu que les autres confessent de bonne foy que le uice a pour eus des charmes qu'ils ne sauroient parer. Ie suis du sentiment de Iuuénal, qui préfère un débauché paroissant ce qu'il est, à un coquin de Tartuffe.

Il a été bien dit récemment qu'on ne doit pas iuger de la uertu d'un autheur par ses liures. En effet, sur ce pied là Sénèque passeroit pour la uertu même.

— Ceux qui écriuent tant de belles choses pour la uertu et contre la uice et uiuent néantmoins d'une manière déréglée, font le plus grand préiudice du moude aus bonnes moeurs, car non seulement on se moque de leurs préceptes, par la raison qu'ils uiennent d'un maître qui en a autant de besoin que les autres, mais

aussi on s'imagine qu'il est impossible de uiure uertueusement et que la uertu n'est qu'une chymère, puis que ceux qui philosophent continuellement sur sa nature et sur ses propriétez, n'en deuiennent pas meilleurs. Or, dès le moment qu'on se figure une chose impossible, on cesse de songer à l'aquérir, car on ne trauaille qu'à proportion qu'on espère. Ie uiens peut être de marquer la principale cause de l'inutilité de tant de liures de morale; mais il y en a plusieurs autres qui concourent auec celle lâ. Ce seroit entreprendre une trop longue carrière que de uouloir les éplucher toutes. Ie me contenterai d'en toucher une qui me uient tout présentement dans l'esprit. C'est que ces Mes.rs, qui font profession de faire la guerre au uice, se seruent souuent des raisonnemens faux et les font ualoir comme des démonstrations incontestables. Par exemple, lors qu'ils déclament contre la haine du prochain, ils croyent que pour confondre un uindicatif, il ne faut que l'ameiner à l'école des bêtes et luy faire remarquer que les animaux qu'on nomme déraisonnables ont plus de raison que l'homme, puisqu'à tout le moins ils épargnent leur semblable, ce que l'homme ne fait pas.

Horace, ayant détesté les horreurs de la guerre ciuile, aioute:

Neque hic lupis mos nec fuit leonibus unquam,
nisi in dispar, feris. (Od. 7. Epod.)[23]).

Iuuénal sur le même ton:

Sed iam serpentum maior concordia. Parcit
cognatis maculis similis fera. Quando leoni
fortior eripuit uitam leo? quo nemore unquam
expirauit aper majoris dentibus apri?

Indica Tigris agit rabida cum Tigride pacem
perpetuam: sæuis inter se convenit ursis.
Ast homini etc. (Iuuen. saty. 15.)[24])

Mais bon Dieu! que cette uoye est oblique et que si on uous prenoit au mot, M.[rs] les censeurs, [il] y auroit bien du méconte de uotre côté! Car que peut on apprendre dans l'école des bêtes, qui n'authorise la tyrannie de ceux qui soumettent le droit à la force? Ne uoit on pas les petits chiens être souuent tuéz par des dogues? N'est ce pas une opinion commune, que les loups tuent celuy d'entr'eux que la louue a le plus aimé? Les coqs ne se battent ils pas tous les iours les uns contre les autres iusqu'à la mort? Les pigeons mêmes, le symbole de la débonnaireté et de la douceur, ne les uoit on pas s'entredéchirer à coups de bec?

La seconde femme de l'Empereur Sigismond[25]) demanda à ceux qui l'exhortoient de demeurer ueuue après la mort de son mary, à l'exemple de la tourterelle, pourquoi ils ne luy proposoient pas plutôt celuy des pigeons et des autres animaux.

Que peut on uoir de plus fort que la description, que Virgile nous a donnée du combat de 2 taureaux amoureux d'une même génice (Georg. 3)?[26]) Ie ne dis rien de tant de bêtes qui mangent leurs petits, comme les chats, les lapins et plusieurs autres. Il faut avouer que ces M.[rs] croient les gens bien faciles, s'ils espèrent de les conuertir auec d'aussi fausses et d'aussi méchantes raisons. C'est uouloir exterminer les monstres auec une mâchoire d'âne. Certes, bien loin que les uicieux redoutent l'échole des bêtes, à laquelle on ueut les ameiner, qu'au contraire, ils uoudroient apeller deuant

leur tribunal de tant de séuères sentences que l'on prononce contr'eux. Ils conuiendroient auec les plus rigides casuistes d'en user sur le chapitre de l'amitié du prochain, de l'air que font les animaux, car comme les uoyes de fait leur sont permises et que parmi eus le fort emporte touiours le foible, les hommes uiolens et uindicatifs trouueroient très bien leur conte à tout cela.

Mais, me direz uous, Mr., tout ce que uous uenez de dire étant contre le sage Salomon[27]), qui renuoye le paresseux à la fourmi, prenez garde que uous ne manquiez de respect enuers l'Écrit S.te! Je uous répons, Mr., que ie réuère ces liures sacrez et que ie renonce pour mien tout ce qui se pourra trouuer dans mes lettres qui ne témoigne pas assez nettement cette uénération. Ie dirai néantmoins, qu'un paresseux qu'on uoudroit trop presser par l'exemple de la fourmi, embarrasseroit peut être bien un homme, s'il luy répondoit: hé bien, puis que uous uoulez que i'imite cette petite bête, ie le ferai, ie prendrai à toutes mains dans le premier champ que ie rencontrerai; tout me sera de bonne prise, ie ferai ma prouision pour moi et pour mes enfans dans la grange qui me sera la plus commode; tout cela à l'exemple de la fourmi. On luy répliqueroit sans doutte, qu'il ne faut pas outrer les comparaisons et qu'il faut en toutes choses user de discernement; que la fourmi doit être imitée en ce qu'elle se sert bien de l'occasion, mais non pas en ce qu'elle prend le bien d'autrui. C'est à dire que ceux, qui n'ont point de bien, se doiuent mettre au seruice de ceux qui en ont, afin de gagner quelque chose. Ouy, mais qu'y a t'il de semblable au procédé de la fourmi? c'est bien plutôt fait de prendre comme elle où

on en trouue, et c'est bien mieux l'imiter que ne font les ualets des riches. Quoi qu'il en soit, Mr., ie uous prie de ne uous pas imaginer que i'en ueuille à tous les apologues et à toutes les ingénieuses fables de l'antiquité, car au contraire i'auoue qu'on peut tirer de ce que l'on uoit faire aus bêtes, des instructions merueilleuses pour la conduite de la uie, et pour la conuiction des uicieux. Par exemple, la fourmi est une bonne leçon à ces auares qui amassent touiours sans iamais iouyr de leurs biens accumulez. Elle les condamne en 2 manières: 1.t parce qu'ils ne mettent aucune fin à leur auidité, au lieu qu'elle se repose dès que la belle saison est passée; 2.t parce qu'ils n'osent toucher à leurs thrésors, au lieu qu' Elle se nourrit des grains qu'elle a amassés par sa diligence. Ces pensées, n'étant point fausses, peuuent à mon auis être employées contre les auares, sans craindre qu'ils en détournent le coup ou qu'ils y fassent une glose qui fauorise leur insatiabilité.

(Le 14.) Il y long tems que ie cerchois une occasion de uous parler de mon Horace; la uoicy finalement arriuée, car c'est de luy que i'emprunte ces 2 dernières pensées. Cet Horace donc, que i'ay icy rencontré iers dans ma solitude, n'est pas un Horace tel quel. Il est accompagné d'une uersion française qui me le rend extrêmement précieux, car c'est asseurement une version extraordinaire. Elle est en mieux Gaulois, et en uers; elle s'attache fort au texte, et quelque fois si scrupuleusement, qu'elle est aussi obscure pour le moins que le latin, Elle a été composée par Robert et Anthoine le Cheuallier d' Agneaux[28]), frères, natifs de Vire en Normandie. Ce qui est si glorieux à cette Ville que l'Autheur des Délices de la France[29]), trait-

tant de la Basse Normandie, dit en propres termes: Vire n'est considérable que pour auoir donné 2 Illustres Poètes à la France, qu'on nomme Robert et Anthoine. Le liure des délic. de la Fr. est imprimé à Paris ches Iaques Cottin 1670. Ce qu'il y a de rare, c'est que quand ie n'entends pas le traducteur, Horace me fait trouuer ce qu'il ueut dire, et lors que ie n'entends pas quelque endroit d'Horace, la traduction m'en explique tout le mystère. Mais afin que uous en iugiez par uous même, Mr., ie m'en uas uous en transcrire quelques passages. Ie m'asseure que uous trouuerez, que le sens d'Horace y est assez heureusement et assez fidèlement exprimé. — — —

Ie remarquerai en passant, que les anciens Gaulois 30) deuoient être et patiens et grans façonniers, ueu comme on parle d'eux dans ce passage. Apparamment les Romains les regardoient comme on regarde auiourdhui les Allemans, qui ont autant de patience qu'on ueut pourueu que tout se fasse auec poids et mesure, pourueu que la méthode et la cérémonie soient bien obseruées. Présentement les Gaules sont habitées par un autre espèce d'hommes, qui peut être à leur tour renuoiroient aux Italiens les femmes qui n'iroient pas uite en besoigne et qui marchanderoient trop longtems; si ce n'est qu'il fût iugé plus à propos de les laisser aux peuples du nort, amateurs des remises et des délais s'il en fut onques. Sur quoi, Mr., ie uous dirai la saillie d'un gentilhomme de cette prouince. Entendant lire un article de la gazette qui portoit que le Connétable Vrangel 31) se deuoit embarquer bientôt pour uenir commander une armée en Allemagne: par Dieu, s'écria t'il en se leuant de son siège, il seroit bien tems que cette nation fît quelque chose; il y a 3 ans qu'on dit qu'ils

uont commencer la guerre, F..... des Lanterniers! depuis qu'on parle de leurs préparatifs, les François auroient rauagé dix prouinces et nos généraux auroient usé 3 armées chacun. On rit prodigieusement de cette boutade, et celui qui lisoit la gazete se souuient d'une caiolerie qu'on auoit autrefois débitée à Mr. le Pce. de Condé, c'est qu'il y eut un Parasite qui lui uint dire un jour: Tu Dieu, monseigneur, comme uous y allez, uous usez plus d'armées que de botes, et 100 Régiments uous durent moins qu'un justaucorps. — — —*)

Ie croi, Mr., qu'en uoilà assez pour uous faire iuger de l'importance de cette traduction, car uous n'êtes pas comme ceux qui ne sauroient dire, combien une chose est longue, s'ils ne l'auoient bien mesurée. Vous êtes comme ce philosophe, qui connut au urai la taille d'Hercule, pour auoir ueu seulement la trace de son pied[32]. *Ex ungue leonem.* Au reste, i'aurois entièrement perdu le goût des bonnes lettres dans cette solitude, si ie n'eusse rencontré un Horace conditionné comme celuy dont ie me sers présentement. Chacun a ses appétits, mais il y a de certaines uiandes qui ont une uertu ragoûtante pour la plus part du monde,

et quibus assis
languidus in cubitum iam se conuiua reponit.
(Hor. Sat. 4. l. 2.)[33]

Le iambon et les saucisses sont assés de ce genre là:

perna magis ac magis hillis
flagitat in morsus refici. Quin omnia malit
quæcumque immundis feruent allata popinis.
(Hor. ib.)

*) L'editeur omet ici quelques citations horatiennes.

Par andouilles plutôt et par jambons en goût
Il ueut être remis, ainçois mieux aime tout
Ce que des cabarets sales chaud on apporte.

C'est justement ce qui m'est arriué: Il n'y a eu que des mets apportés d'une puante et hideuse cuisine qui m'ayent remis en appétit. Car uous uous souuiendrez, s'il uous plaît, Mr., que ie uous disois d'entrée de ieu, que i'ay fortuitement rencontré, dans la hute d'un misérable paysan, Horace, Virgile, Térence et quelques autres morceaux frians qu'on laissoit pourrir faute d'en connoître la bonté! Ce bon villageois nourrissoit son esprit d'une uiande horriblement grossière, tandis que les uers et la poussière faisoient gogaille sur de mets très délicats, qu'il négligeoit dans son coffre. A peu près comme font les auares, lors qu'ils couchent sur un fagot et laissent en proye aus tignes les plus beaux lits du monde:

si et stramentis incubet, unde
octoginta annos natus, qui stragula uestis
Blattarum ac tinearum epulæ putrescat in arca.
(Hor. Sat. 3. l. 2.)[34]

Cette comparaison uous surprendra, Mr., mais sur ma parole elle n'est pas si impertinente qu'on diroit bien, car un ignorant qui a des liures et un auare qui a de l'argent sont tout à fait semblables, puis que l'un et l'autre possède un bien qui lui est inutile et dont il ne connoît pas l'usage. En effet ie soutiens qu'un auare ne sait pas mieux se seruir de ses richesses qu'un homme qui n'a jamais étudié se sait seruir d'un liure. Si bien que s'il y a de la différence entre un paysan fourni d'une bibliothèque et un riche auare, c'est que celuy cy s'est bien donné de la peine pour une chose

qui luy est inutile, au lieu que celuy là se peut consoler de ce que ses liures ne luy sont d'aucun usage, par la pensée qu'ils ne luy ont rien coûté, et qu'il luy est facile de s'en défaire. Ie trouue qu'un auare qui se tue d'amasser du bien, est aussi fou que celuy qui feroit prouision de formes et de tranchets, sans auoir iamais appris le métier de cordonnier. C'est Horace qui me fournit cette pensée:

Si quis emat citharas, emptas comportet in unum etc.
(Sat. 3. l. 2.)[35]).

Ce qu'il y a de plus fâcheux pour les auares, c'est qu'ils amassent auec beaucoup de peine une chose dont la possession est autant ou plus pénible: *maiore tormento pecunia possidetur quam quæritur*, ou, comme le prononceoit Epicure: *multis parasse diuitias non finis miseriarum fuit, sed mutatio*[36]). (La Mothe le Vayer, lett. 149.)

(Le mecredi 17. Oct.) Il y a lieu de me faire une forte obiection, car enfin, me direz uous, quelle apparence que dans un pays de famine uous soyez deuenu si délicat, qu'il uous ait falu cercher de morceaus ragoûtans. Cela seroit bon, si uous auiez été dans quelque grande uille, où l'abondance uous eût creué les yeux. En ce cas là il est facile de comprendre, que les ragoûts uous eussent été nécessaires, et que pour uous régaler, il eût falu un raffinement de sausses miraculeux. Fou qui se mêle de traitter les gens de ce calibre:

Non prius exactâ tenui ratione saporum
(sat. 4. l. 2.)[37])

Plus fou encore celuy qui ne peut préuenir la satiété par une uariété prodigieuse de uiandes. C'est

un secret dont le rat de uillage se seruit, quand il conuia le rat de uille:

cupiens uaria fastidia coena
vincere tangentis male singula dente superbo.
(Saty. 6. l. 2.)[38]

On pourroit même comprendre que, regorgeant de choses délicieuses, un uil et puant aprêt uous eût remis en appétit, car c'est assés la coutume de demander une soupe à l'oignon quand on est soû:

putet aper rhombusque recens, mala copia quando
ægrum sollicitat stomachum: cum rapula plenus
atque acidas mauult inulas.
(Sat. 2. l. 2.)[39]

Mais que dans un lieu où uous manquiez de toutes choses, uous ayez été dégoûté, c'est ce qui passe la croiance. *Optimum condimentum fames* disoient les anciens.

Ieiunus stomachus rarò uulgaria temnit.[40]

On ne uoit guère les gens affamés faire des difficiles sur le chois des uiandes, et s'ils trouuent un morceau de lard, ils n'attendent pas à manger qu'on ait fait cuire une tourte, et si le sommeiller n'est pas au logis, ils se ruent touiours à bon conte sur le premier pain qu'ils trouuent. Les Écholiers qui sont en pension et qui n'ont quelque fois qu'une misérable épaule pour 9 ou 10, peuuent à peine attendre qu'elle soit cuite, bien loin qu'ils se donnent la patience qu'on y fasse de ragoûts. Puis quand ils sont à table, Dieu sait comme l'esclanche est balotée. Il lui en prend comme à celle dont Régnier (Sat. 10) parle:

Qui sur la nappe allant de quartier en quartier,
plus dru qu'une nauette au trauers d'un métier,
glissoit de main en main, où sans perdre auantage,
ébréchant le couteau, temoignoit son courage,
et durant que Brebis elle fut parmi nous,
elle sceut brauement se défendre des loups;
et de se conseruer elle mit si bon ordre,
que morte de Vieillesse elle ne sauoit mordre.

Quum labor extuderit fastidia, siccus inanis
sperne cibum vilem: nisi Hymettia mella falerno
ne biberis diluta: foris est promus, et atrum
defendens pisces hyemat mare cum sale panis
latrantem stomachum bene leniet.

(Sat. 2. l. 2.)[41])

Le meilleur cuisinier du monde est un sot en comparaison de la faim que l'on gagne en bien trauaillant:

tu pulmentaria quære
sudando: pinguem uitiis, albumque nec ostrea
nec scarus, aut poterit peregrina iuuare lagois.

(ib.)

Tâche en suant de rendre exquise la uiande
l'homme trop gras et palle à plaisir n'a manger
ni l'huître, ni le scare, on le lièure étranger.

Ie demeure d'accord auec uous, Mr., de toutes ces uéritez, et ie ne puis me deffendre qu'en disant, que i'étois tombé dans ce pitoyable état, où par un excez de pituite l'on a ueu de gens passer des années entières sans manger. Les histoires sont pleines de ces exemples. Cela me pourroit être aussi bien arriué qu'à un autre:

Cuilibet accidere potest quod cuiquam potest[42]).

Il n'y a rien d'admirable en cet accident, si ce n'est qu'il est arriué très à propos; la fortune qui se plaît si fort au contretems, ne pouuoit rien faire de plus commode que de me faire tomber dans l'inappétence, iustement lors que ie n'auois rien à manger. Ie luy suis très obligé de cette courtoisie, et ie n'oublierai jamais cette faueur, quoi qu'apparemment elle me l'ait faite sans y penser; car à iuger d'elle par ses actions, elle ne nous ôte iamais ses biens, sans tâcher de nous en laisser un grand désir. Elle aime bien mieux faire des Tantales, affamez de ce qu'ils ne peuuent prendre

(Tantalus à labris sitiens fugientia captat flumina)

(Saty. I. l.)[43])

que des indifférens et des insensibles à leur indigence. Et de urai, quel mal feroit elle à un homme, si en même tems qu'elle le priueroit d'une chose, elle luy en arrachoit de l'âme le désir et l'affection. C'est une grande pitié que de soupirer ardemment après un bien que l'on possède, comme font les riches auares; c'est un malheur que de souhaitter passionnément les biens que l'on n'a pas; mais d'être pauure sans se soucier des richesses et sans les désirer, c'est à mon auis une bonne fortune plutôt qu'une disgrâce, si bien que ie dois croire que quand mon capricieus destin m'a ietté dans ce désert, ce n'étoit pas sa pensée que i'y deuinsse dégoûté. Il n'est pas assez bien faisant pour un procédé si honnête, mais n'importe, ie luy en ueux tenir conte ayant plus d'égard à l'effet qu'à l'intention. Aussi bien n'est il pas sans doutte généreus au point celuy qui parle ainsi dans Térence:

---

*) Les Juifs donnoient de breuuages aus condamnez à mort qui leur ôtoient le sentiment du supplice. 44).

Ego Charine neutiquam officium liberi esse hominis puto
Cum is nil promereat postulari id gratiæ apponi sibi.
(Terent. Andr. act. 2 sc. 1.) [45]).

Je dirois uolontiers, que la fortune ne trauaille pas tout à aiguiser ses armes, lors qu'elle nous ueut nuire, qu'à nous attendrir le corps, et ie l'accomparerois plutôt à ces Serpens des Indes que l'on dit aualer des hommes tout entiers, et qui, pour le faire plus facilement, leur rendent lisse la peau à force de la lécher; ie l'accomparerois, dis ie, plutôt à ces Serpens qu'aux sangliers qui aiguisent leurs deffences quand ils ueulent se ruer sur leur ennemi. C'est pourquoi, si on m'en uouloit croire, l'on n'iroit pas apprendre à tirer des armes contre la fortune, mais au lieu de cela, l'on s'achèteroit un bon plastron, et sans s'amuser à la parade ni à la risposte, on luy présenteroit la poitrine bien cuirassée, et qu'elle s'escrimât là tout son soû. Ce seroit la traitter magistralement et luy apprendre son métier, et elle seroit bien attrapée, puis que nous ne sentirions aucun de ses coups, qui est pour tant ce qu'elle a pour but plus qu'aucune autre chose. Nous pourrions alors dire comme Anaximandre: frapez à uotre aise; ce n'est pas Anaximandre, mais l'étui ou le fourreau d'Anaximandre que uous frappez [46]). Que si la fortune uouloit ruser et porter ses botes au deffaut du plastron, il n'y auroit qu'à se bien couurir tout le corps, sans laisser rien à découuert, non pas même la Talon, nous souuenans du malheur d'Achille. Pour plus grande seureté il seroit bon d'auoir un plastron à queue traînante et aussi éleué par dessus la tête que ces bonnets, que les Princes Allemans mettent uolontiers sur l'écu de leur armes. Il uoudroit mieux pécher par excez, comme le Maltin d'Horace, que par deffaut:

Maltinus tunicis demissis ambulat, est qui
Inguen ad obscænum subductis usque facetus.

Malthin marche portant un habit qui luy traîne:
Vn autre en portant un retroussé iusqu'à l'aine
se rend digne de ris. (l. 1. Saty. 2.)[47])

Et quand on deuroit s'attirer l'indignation de tout un peuple, il n'importeroit aller comme cet affranchy de Pompée à qui le même Horace en ueut tant (ode 4. epod.)[48]):

Videsque sacram metiente uiam
Cum bis ter ulnarum toga
Vt ora uertat huc et huc euntium
Liberrima indignatio.

Pour peu que ie suiuisse mon génie, uous me uerriez bien tôt enfoncé dans la plus sublime morale et débiter des dogmes

qualia uincant
Pythagoram, Anytique reum doctumque Platona.
(Sat. 4. l. 2.)[49])

Mais il n'est pas nécessaire d'en uenir là, et uous uous passerez bien de mes réflexions. Outre qu'après la longue diète que i'ay faite, il n'est pas sain de manger à discrétion, et sur tout des uiandes aussi mouelleuses que celles, qu'on sert à la table des philosophes. Je uous ay fait grand plaisir, dites la uerité, Monsr., d'auoir quitté au meilleur goût, car uous disiez sans doute en uous même: cet homme cy se ua creuer de manger de la morale, il a l'estomac affoibli d'une longue abstinence, et il le ua charger d'une uiande trop forte; encore si on luy faisoit comme du bétail de Mésopotamie que l'on prend soin de retirer des pâturages

à bonne heure, crainte qu'il n'étouffe de graisse; mais il n'a pâtre qui luy puisse rendre cet office. Vous raisonniez ainsi tout seul, ce me semble; si bien que ma retenue a deu uous surprendre très agréablement.

(Le 18. Oct.) En effet, i'ay assez bien commandé à mon appétit, et après auoir seulement goûté du morceau, ie uous l'ay renuoyé tout entier; car, Monsr., ce que ie me suis arrêté en si beau chemin, c'est pour uous laisser faire toutes les réflexions dont ce beau suiet est capable. I'ay agi à la Hollandoise, faisant comme les filles du logis, qui pour faire boire leurs hôtes, boiuent les premières et puis leur donnent la canne, ou, pour me seruir d'une comparaison plus noble, i'ay fait comme Didon, qui ayant seulement touché du bout des lèures la grande coupe auec quoi ses Ancêtres faisoient les Libations, la donna à Bitias qui la uida très gaillardement (Œn. l. 1).[50])

I'ay ioué le rôle de Didon: c'est à uous, Mr., à iouer celuy de Bitias, car quoi qu'en toute autre chose uous soyez mon maître et moi votre très humble seruiteur, il ne se peut que sur le fait de la science ie ne prenne la part du Roy et ne uous laisse celle du chancelier. D'où il arriuera une chose assés inique, c'est que uous serez moins auantageusement partagé que moi, à cause que uotre mérite surpasse infiniment le mien.

Ce qui me remet en mémoire le biais dont ie me seruis un iour pour satisfaire un homme tout à fait scandalizé de ce que ceux, qui ont beaucoup de mérite, sont d'ordinaire plus mal dans leurs affaires que les sots. Ie luy dis, que Dieu étant le Père commun de tous les hommes, il ne falloit pas s'étonner qu'il fît plusieurs lots de ses faueurs, afin que tous y eussent

part. Qu'il faisoit un lot composé d'esprit et d'adresse, un autre de courage et de force, un autre de iugement, un autre de richesses, et ainsi du reste, et que cela étant, il deuoit arriuer, que celui qui n'auoit pas en partage ni l'esprit ni le iugement ni le courage, eût beaucoup de bien, et au contraire que le mérite et l'argent étant 2 facteurs différentes, c'étoit assez à un homme d'auoir ou la première au défaut de l'autre ou celle cy au deffaut de celle là. Qu'un père, qui a beaucoup d'enfans et beaucoup de biens, ne laisse pas tout à un seul; que s'il y en a quelqu'un d'estropié, il luy fait une portion beaucoup meilleure qu'à un autre, en qui il uoit des talens propres à luy faire faire fortune. Que Dieu faisoit justement cela même; qu'un sot receuoit de luy le partage d'un fils estropié, et qu'il luy donnoit des biens pour le récompenser de l'esprit et de la capacité qu'il ne luy auoit pas accordée; qu'un habile homme receuoit son habilité en tant moins de ce qu'il pouuoit prétendre; que c'étoit comme sa légitime, dont il deuoit se contenter; et qu'après tout il ne seroit pas raisonnable qu'il emportât toute l'héritage et que ses frères n'eussent rien. Mon homme m'auoua que mes réponses l'auoient plus touché que n'auoient fait les plus étudiées raisons des théologiens. Mais il auoit pourtant de la peine à digérer cette inégalité de partages qu'il prétendoit être dans le monde, et il en reuenoit touiours là que:

Et genus et uirtus nisi cum re, uilior alga est.[51])

Ie luy répondis que, comme notre corps seroit non seulement monstrueux, mais aussi incapable d'agir, si toutes les parties auoient la même figure et les mêmes qualitez que la tête, ainsi le monde ne sauoit subsister, si tous les hommes étoient égaux en toutes choses;

et qu'entre l'agent et le patient il est absolument nécessaire qu'il y ait différence de qualitez. C'est un Principe de l'École que *simile non agit in simile.* Le monde a besoin pour subsister, que les uns soient nécessaires aux autres, ce qui ne seroit pas si chacun auoit tout. Si les riches auoient l'industrie de se faire des habits et des souliers, que deuiendroient les tailleurs et les cordonniers? si ceux, qui ont le bonheur de commander des armées ou de présider au conseil des Princes auec gloire, écriuoient admirablement bien, que feroient les pauures sauans? C'est pourquoi pour le mieux Dieu a uoulu, que les uns seussent faire les belles actions, et les autres les bien décrire. La plupart des Capitaines (La Mothe le Vay., disc. de l'hist.)[52]) que nous sauons auoir le plus fait auec l'épée, ont eu d'ailleurs une fort mauuaise plume. Les liures de Pyrrhus et d'Hannibal furent tels qu'on ne peut pas dire qu'ils ayent rien contribuée à leur réputation (il cite en marge Denys d'Halicar. et Cornel. Nepos). Ceux d'Auguste, de Tybère, de Claudius et de tant d'autres Empereurs ont eu si peu de génie qu'il n'en est rien uenu jusqu'à nous. Asinius Pollio trouuoit les commentaires de César composez auec si peu de soin et de uérité, qu'il croioit qu'il les auroit corrigés sans sa mort précipitée. Sueton. in Iul. C. 56. C'est ainsi que toutes les grâces ne se trouuent que rarement en un même suiet, que le tempérament qui donne les unes nous enuie bien souuent la possession des autres, et qu'il semble que le Ciel n'ait pas uoulu permettre que ceux qui font les choses dignes d'être écrittes, puissent encore auoir la gloire d'écrire celles qui méritent d'être leues. *Hactenus* La Mothe le Vayer. Quant à Cornelius Nepos, il ne dit rien des liures d'Hannibal

qui marque qu'ils fussent peu ou beaucoup estimez. Voici ses paroles:

Hic tantus uir tantisque bellis distinctus non nihil temporis tribuit litteris. Namque aliquot eius libri sunt græco sermone confecti. In his ad Rhodios de C. Manlii Volsonis in Asia rebus gestis.

Là dessus uint un personage qui auoit à me parler, et notre dispute cessa, qui sans cela étoit pour durer iusques à la nuit, car mon antagoniste uouloit auoir raison et se préparoit à me répliquer plusieurs choses. Ie le quittai en luy disant que nous deurions nous faire iustice, qu'il y en auoit bien d'autres qui se pourroient plaindre plus iustement, et que pour l'ordinaire ceux qui crient tant, que le mérite n'a pas été consulté dans la distribution des biens du monde, ne sont presque pas dignes de la petite proportion qui leur est écheue. Il comprit que c'étoit une pierre dans son iardin, et il s'efforcea de m'arrêter pour me rendre ce coup de dent, mais il n'y trouua pas trop son conte:

— — *nam fragili quærens illidere dentè*
offendit solido. (Sat. 1. l. 2.)[53]

Celuy qui nous uint interrompre, m'ayant dit en peu de mots ce qu'il auoit à me communiquer, s'informa du suiet de notre contestation, et l'ayant apris: cet homme, me demanda t'il, ne croit il pas être bel esprit, n'est il pas poète, ne tranche t'il pas du Docteur? Ouy, luy répondis ie. C'est la coutume de ces gens là, poursuiuit il, de se plaindre qu'on ne fait pas conte des honnêtes gens. (Le 19 Octobre.) Il leur semble que quand ils ont fait un sonnet, les alouettes leur doiuent tomber toutes rôties dans la bouche, et si

l'éuénement ne répond pas à leur attente, ils maudissent la barbarie de leur siècle, ils l'appellent l'âge de fer, et c'est beaucoup s'ils n'accusent pas la diuine Prouidence de peu de discernement. Vous en parlez très bien, répliquai ie, pour un homme qui n'est pas du métier, et Horace qui, en qualité de poète, deuoit connoître le naturel des personnes de sa profession, n'en parloit pas autrement que uous; voicy ce qu'il en dit en écriuant à l'Empereur:

Multa quidem nobis facimus mala sæpe poetæ
(Vt vineta egomet cædam mea) — — — —
— — — — — — — — — — — — —
Quum lamentamur, non apparere labores
Nostros, et tenui deducta poemata filo:
Quum speramus eò rem uenturam ut simulatque
Carmina rescieris nos fingere, commodus ultrò
Accersas, et egere uetes, et scribere cogas.
(Epist. 1. l. 2.)[54])

Ce que uous dites là, repartit il, est de bon sens; ie m'étonne que M.[rs] les beaux esprits ne profitent de cette leçon que leur donne un de leur corps. Et, en bonne conscience, uoudroient ils bien que tous les bons poètes eussent 10 m. écus de reuenu? Cela seroit capable d'exterminer toute la poésie, car quand on se peut passer des étreines du grand monde, on ne se soucie guère de se tourmenter l'Esprit après une ode, un sonnet et un madrigal. C'est quand on a besoin d'excroquer quelques pistoles, que l'on s'éuertue, et que l'on fait bien ualoir le Parnasse. Le poète que uous uenez de citer ne s'est pas teu sur cet article, car uoici ce qu'il en dit parlant de luy même:

Vnde simul primum me dimisere Philippi,
Decisis humilem pennis, inopemque paterni
Et laris et fundi; paupertas impulit audax
Vt uersus facerem. Sed quod non desit habentem
Quæ poterunt unquam satis expurgare cicuta
Ni melius dormire putem, quam scribere uersus.
(Epist. 2. l. 2.)[55])

Vn poète qui a gagné beaucoup par le trafic de ses louanges, se repose finalement: dit à Dieu au Parnasse, et append sa plume au temple d'Apollon:

Nunc arma defunctumque bello
Barbiton hic paries habebit.
(oa. 26. l. 3.)[56]

Au lieu qu'étant pauure il rime jusques au dernier soupir. Pour couper court, si tous ceux qui sauent faire des uers étoient rentez de 10 ou 12 m. écus, qui seroit assez ennemi de son repos pour ronger ses ongles à trouuer la cheute d'un sonnet?

Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret? aut uiridi frontes induceret umbra?
(Virgil. ecl. 9.)[57])

Quand il eut cessé de parler, ie pris la parole pour luy dire, qu'il y auoit bien du pour et du contre à ce qu'il uenoit de mettre en fait, que ie me souuenois d'auoir leu dans la 7. satyre de Iuuénal l'opinion contraire à la sienne solidement établie, et que ie pourrois luy faire uoir que son sentiment étoit très incertain, si ie n'auois épuisé mon esprit de contradiction dans la dispute d'où il m'auoit retiré. En effet, continuai ie,

si le métier de poète étoit le grand chemin des richesses, tout le monde s'empresseroit à faire des uers; ceux là mêmes, qui auroient fait fortune par là, rimeroient à toute outrance, iusqu'à la fin de leur uie, soit pour n'être pas ingrats à leur Mécènes, soit parce que le talent de la poésie est si tenace, qu'il ne s'en ua qu'auec la pièce. D'ailleurs c'est un abus de s'imaginer, qu'il n'y a que les misérables qui riment. Plusieurs grands seigneurs s'y adonnent tout de bon, et autrefois à Rome il y auoit grand nombre de poètes qui faisoient plus de frais à s'aquérir les applaudissemens de leurs auditeurs, que des généraux d'armée à récompenser ceux qui faisoient de uers à leur louange.

Pour conclusion ie luy dis que les poètes étoient semblables aux chats, qui ne font iamais mieux la guerre aus rats que lors qu'ils sont bien nourris et engraissez; et sans luy donner loisir de me repartier, ie me séparai de luy au grand pas, maudissant de tout mon coeur tout opiniâtre qui se plaît d'aller iusqu'à la 3me et 4me réplique. Mais à peine eus ie soupé, qu'il m'enuoya ses réponses par écrit, ne uoulant pas que ie me couchasse auec la pensée qu'il eût auancé un sentiment sans auoir de très fortes raisons pour le soutenir; tant il est urai qu'il y a des personnes qui croient qu'il y ua de leur honneur de l'emporter dans toutes sortes de disputes. Ce n'est pas mon deffaut; i'ay été autrefois un peu martyr de mes iugemens, mais ie ne le suis plus, de sorte que pour le bien de paix ie consens facilement qu'un autre croie auoir plus de raison que moi. Si bien que ie fis dire à mon homme que ie luy donnois gain de cause, et que, puis qu'il uouloit que s'il n'y auoit point de

beaux esprits pauures, il n'y auroit point de poètes, ie n'auois plus le mot à dire.

Cependant, Mr., uous sauez bien, qu'il y a eu de Roys poètes, car sans aller déterrer dans l'antiquité un Denys le Tyran et cent autres, ne sait on pas que le Roi Iaques a fait un poème sur la uictoire de Lépanthe?[58]) Ce poème a été traduit par Du Bartas, et dès là il est facile de connoître qu'il étoit très bon. Les bons peintres ne copient jamais un tableau médiocre; quelle apparence qu'après tant de conformitez qu'il y a entre la peinture et la poésie, Du Bartas eût uoulu trauailler après un méchant original? Ie ne uoulus pourtant point opposer cet exemple aus raisons de mon aduersaire, de peur qu'il ne m'enuoyât un 2.d écrit, pire que le premier. C'est un homme à se deffendre iusqu'à la dernière goutte de son ancre. Remarquez, Mr., dans cette auanture que la prudence humaine est bien peu de chose. Ie quitte un chicaneur pour me sauuer de son importunité, et ie me iette entre les bras d'un opiniâtre qui me fit cent fois plus de mal que n'auroit fait le chicaneur. (Le 20. Octobre). Ie me repens encore de n'auoir pas imité ce gueux qui auoit la main effroyablement galeuse et qui ne chassoit pourtant point les mouches qui y uenoient faire curée, parce, disoit il, que s'il les eût chassées, il en seroit uenu d'autres à jeun et l'auroient plus tourmenté. Mon premier aduersaire étant déià fatigué, i'en aurois été quitte pour moins de souffrance, que ie ne le fus du second qui auoit toutes les forces. Ie me souuiendrai toute ma uie de cette journée, non sans beaucoup de chagrin, parce qu'il y eut un peu de ma faute. En effet, si ie ne me fusse point séparé du premier disputeur, l'autre seroit entré dans notre conuersation, et

apparemment ils se seroient bientôt acharnés l'un sur l'autre, et moi ie me serois tiré d'affaire, comme fit Horace, lors que ce maudit importun, qui le suiuoit, fut rencontré par sa partie.[59] Car il profita de la querelle qu'ils se firent, et se sauua: Entre uous le débat, M.rs

C'est l'ordinaire que ceux qui se battent ensemble, aprêtent à rire aux assistans. Quel plaisir pour bien de nations de regarder, comme du haut d'une montagne, la guerre qui est entre la France et ie ne sai combien de peuples, liguez et bandez contre elle.

C'est ce qu'on peut appeller:

Neptunum procul è terra spectare furentem.[60]

On se diuertit à uoir cela, comme faisoient les Romains dans l'Amphithéâtre. Mais si on pouuoit regarder tout ce qui se passe dans l'âme des spectateurs, toutes les desseins chymériques qu'ils se représentent, leurs pensées et leurs raisonnemens bizarres, ce seroit un spectacle plus risible que le spectacle même; et ie connoi des gens qui iroient dans l'Amphithéâtre plutôt pour y uoir les creuses imaginations des assistans, que pour tout le reste; comme Horace a creu que Démocrite se seroit mieux diuerti à regarder le peuple Romain qu'aux jeux mêmes qu'on luy représentoit:

Spectaret populum ludis attentius ipsis
Vt sibi præbentem mimo spectacula plura.
(Epist. I. l. 2)[61]

---

*) Combien d'Agamemnons qui roulent dans leur tête des entreprises qui ne seront iamais:
τὰ φρονέοντ᾽ ἀνὰ θυμὸν ἅ ῥ᾽ οὐ τελέεσθαι ἔμελλε.
(Il. *β*. v. 36.)

Mais ie ne m'apperçois pas que i'ay sauté sur une réflexion bien haute. Il n'y a que uous, Mr., qui me uoulût pardonner cette incartade; ie suis fâché de l'auoir faitte, car ie me pouuois bien passer des affaires générales. Mais ce qui est fait, est fait. Ie reuiens à mes disputeurs, et asseurement i'ay raison de me plaindre de moi même de ce que ie n'ay pas profité d'une occasion si belle, non seulement pour m'épargner du chagrin, mais aussi pour me diuertir parfaitement. Ces M.[rs] étant 2 grans parleurs et fort amoureux de leurs pensées, ils n'auroient pas été demi quart d'heure ensemble sans se contredire. Dès là, la guerre auroit été déclarée, car parmi des gens de cette humeur cela passe pour un acte d'hostilité et pour une rupture manifeste; les argumens, les obiections, les solutions, les instances et tout l'artillerie de l'esprit de contradiction eût été d'abord en état, si bien que ie ne pouuois manquer d'auoir de quoi rire d'un si grand chamaillis. Et cela seroit arriué pour si petite qu'eût été leur question. Car ils auroient crié, ils se seroient agitez et échauffés aussi bien pour une bagatelle que pour une terre de 1000 L. de rente. Ie le puis dire, moi qui en ai fait l'épreuue, ayant ueu disputer sur des uétilles auec toute la chaleur qu'on auroit seu emploier pour la deffence de sa religion. Ie ne peus me tenir de faire remarquer à ces uiolens disputeurs qu'ils se deuoient proportionner à leur suiet, leur demandant ce qu'ils feroient dauantage, si un Athée ou un impie raisonnoit auec eux sur des matières de foy; qui est la même demande que ie faisois un iour à l'autheur d'un panégyrique. Il s'étoit touiours expliqué par des superlatifs, il n'y auoit rien eu pour luy ni de grand ni d'intrépide, tout auoit été le plus grand et le

plus intrépide qui se puisse conceuoir. Auez uous bien regardé à l'auenir, lui dis ie, quand uous auez écrit auec tant d'exaggérations? et que feriez uous, s'il uous falloit faire demain le panégyrique du Roy? Vous ne uous êtes rien laissé de reste. Vous auez épuisé tous les termes de louange. Si i'auois été à uotre place, ie me serois mieux ménagé, car il n'est pas bon d'auoir un ordinaire si magnifique, que si un Prince uous faisoit l'honneur de uenir prendre un repas ches uous, il n'y eût aucun moyen d'enchérir sur uotre chière d'à tous les iours.

Mes interrogations déconcertèrent fort le Panégyriste, et comme il cherchoit dans son esprit de quoi se releuer de de sa confusion: Courage, lui dis ie, Mr., uous êtes plus heureux que uous ne pensés, car s'il uous faut un iour faire l'Éloge d'un grand Prince, ces 3 mots uous suffiront: ce que i'ay dit par flatterie dans mon premier panégyrique, conuient dans toute la rigueur de la uérité à celuy que ie préconise présentement; et pour luy faire trouuer la chose plus faisable, i'aioutay qu'elle auoit été pratiquée dans vne des uilles du monde où l'éloquense auoit été autant estimée. Car l'histoire nous apprend[62]) que les Athéniens uoulant faire trauailler à des ouurages publics, il y eut 2 personnes, qui en demandèrent l'Intendance. Le premier fit un très beau discours et rempli de magnifiques promesses; l'autre se contenta de ce peu de paroles: Seigneurs Athéniens, ce que celui cy uient de dire, ie le ferai.

Pendant que ie luy fis ce conte, son esprit luy reuint, de sorte qu'il prit la parole, dès que i'eus cessé de parler, et me dit, que le panégyrique étoit plus difficile qu'on ne s'imaginoit, et que les choses en

étoient uenues à un point, qu'à moins d'amplifier, on faisoit tort à celui pour qui on composoit un Éloge, parce que le monde étant accoutumé de prendre les louanges au rabais, on croioit faire assez de iustice à un homme de penser, qu'il n'étoit pas sot, lors que son Panégyriste se contentoit d'asseurer qu'il auoit beaucoup d'esprit. Qu'ainsi on ne uenoit iamais à bout de persuader le public du grand mérite d'une personne, sans se seruir d'un prodigieux entassement de superlatifs entrelardés d'aduerbes, de conionctions, et d'autres particules conuenables. I'en suis d'accord, répliquai ie, mais si pour conuaincre le public que quelqu'un a de beaux talens, il est nécessaire de représenter ces talens sous les plus magnifiques mots de la grammaire, comment pourra on louer dignement les uertus sublimes et miraculeuses d'un Roi? La difficulté demeure, c'est pourquoi il faudroit mettre le public sur le pied d'expliquer à la lettre les éloges qu'on donne aus gens, et pour cela il seroit absolument nécessaire que tout ce que uous êtes de panégyristes renonceat à l'amplification; peut être que dans un an uous rameneriés le public à la droitte et naturelle uoye de iuger du mérite d'une personne, qui est de s'attacher précisement aux termes dont on se sert pour le décrire. Ie me trouuai par hazard en humeur de critiquer, ce qui fit que ie n'épargnai pas les Loueurs de profession, iusques là que le panégyriste prit la chèure et me dit, que ie deuois réseruer une partie de mes railleries contre ceux qui empruntent les pensées d'un Autheur sans luy en faire hommage. Ie uous entens, répliquai ie, uous auez remarqué un trait de Molière dans ma petite critique, et parce que ie n'ay pas allégué mon auteur, uous me croiez digne de censure. Mais

uous deuriez un peu distinguer les tems. En conuersation, il n'est pas nécessaire de citer, et si i'étois pour publier une satyre contre les panégyristes, ie uous asseure bien, que ie ne me ferois pas honneur du bien d'autruy, et que ie rapporterois chaque chose à sa source. Il n'y a peut être homme sur la terre plus ennemy que moi de ces harpies. Et ie ne trouue rien de plus punissable que l'effronterie d'un autheur, qui usurpe un bien qui auoit coûté à un autre une infinité de méditations. Si on ueut se nourrir à la sueur du uisage de son prochain, au moins luy faut il payer sa peine et surtout lors qu'on la peut payer sans mettre la — — — — — — — — — — — — — — —*) car on est quitte de toute obligation pour dire seulement: un tel a dit cela. Quand il est si facile de s'aquitter de son deuoir, et qu'on y manque, c'est sans doutte que l'on a une sotte uanité. Des gens qui font de liures du soir au matin, auec des matériaux qui ont coûté cher à d'autres, deuroient à tout le moins auoir autant de discrétion que ce jeune débauché de la satyre, qui faisoit conscience de manger des uiandes très difficiles à attraper, sans récompenser ceux qui les leur fournissoient. (Horat. sat. 3. l. 3.).

(Le lundi 29 oct. 1674.) Il y a si long tems que les Œuures de Boileau paroissent[63]), qu'apparemment il en est arriué des exemplaires iusques ches uous. C'est pourquoi ie ne uous en parle pas comme d'une nouueauté. Ie ferai seulement une réflexion qui a sans doutte été déjà faitte et qui sera bonne en tout tems. C'est que les satyriques sont des uéritables boutefeux

*) Il manque ici une ligne dans le manuscrit.

et des perturbateurs du repos public; en effet ils allument la guerre dans tous les coins du Parnasse et donnent naissance à cent libelles diffamatoires. Tout cela, me direz uous, n'est pas un grand mal, puis qu'outre le plaisir que les personnes désinteressées s'en font, il y a touiours quelque sottise si bien bernée, qu'elle deuient pour l'auenir un écueil ou un banc de sable *metaue feruidis evitanda rotis*[64]), et c'est autant de pris sur les ennemis du bon sens et de la raison. Je uous l'auoue, Monsieur, et c'est ce qui m'a touiours fait approuuer la bonne critique. Cependant, il y a si peu de censeurs qui agissent sans haine ou sans enuie, qu'on ne uoit guère les iniures épargnées dans cette sorte d'écrits. Or, ces manières sont du tout uiolentes, car une iniure décochée par un poète n'est pas une moindre crime à luy, qu'à un soldat d'auoir frappé de l'épée. Et la raison la uoicy: c'est que le soldat n'agit pas moins selon la nature que le poète; l'un et l'autre se sert des armes dont il se fait seruir, et si le poète n'employe pas le bâton ou l'épée contre son prochain, il ne doit pas s'en faire un mérite, et on ne doit pas luy en sauoir meilleur gré qu'à un loup de ce qu'il ne rue point. En un mot, un Auocat qui menace quelqu'un de luy nuire dans un procez, ne témoigne pas moins de haine qu'un gentilhomme qui menace un paysan de coups de bâton, et un autheur qui diffame un homme dans un liure est aussi coupable de la transgression de la loy de Dieu, qu'un caualier qui bat son hôte. Mais l'autheur n'a pas rompu les bras de personne! Cela n'y fait rien; il n'est pas propre à cette sorte d'offense, il a d'autres armes offensiues qu'il fait bien ualoir. Pourquoi se feroit il honneur de n'auoir pas

fait une chose dont il n'étoit pas capable?*) Au reste, un satyrique, dès le moment qu'il a excité la guerre, n'a qu'à se bien tenir sur ses gardes, car non seulement ceux qu'il a touchez, le repoussent, mais aussi il s'attire la haine de ceux qu'il épargne.

Le mal qu'on uoit être fait à son uoisin, nous oblige de former opposition à l'aggresseur, encore qu'il ne témoigne pas en auoir à nous, si bien qu'un médisant ne doit pas plus conter sur ceux qu'il peut déchirer par ses railleries, que sur ceux qu'il a effectiuement noircis.

Il est urai qu'il peut arriuer que ceux, qui ont été épargnez, aiment mieux iouir de leur bonheur, que s'attirer l'orage sur la tête par trop de préuoyance; qu'il nous suffise, disent ils, d'auoir éuité la touche, et n'allons pas prouoquer un auersaire qui nous mangera.

Mais on ne raisonne pas touiours ainsi, et la méfiance oblige souuent les moins courageus à préuenir l'attaque: *in prœlia tradit inerme.* Le meilleur coup d'État que puisse faire un satyrique, c'est de ne se commettre pas à un plus fort que soi. On a creu que Boileau s'est serui de cette Politique enuers Molière[65]),

---

*) Vn censeur des liures d'autruy, qui n'est pas point autheur, n'a pas tant à craindre, car il est comme les Pyrrhoniens qui drapent toutes sortes d'opinions sans craindre qu'on drape la leur, parce qu'ils ne s'attachent à pas une. Tout demême quand on n'est pas autheur, ceux que uous bernez ne sauent par où se uenger. C'est pourquoi on les entend souuent dire, que ces censeurs fassent des Liures, on leur fera uoir à leur tour leur ignorance. Semblables à ce paysan d'Italie qui présenta un jour requête au pape, tendant à ce qu'il fût permis aux Prêtres de se marier

Afin, ce disoit il, que nous puissions, nous autres,
Leurs femmes caresser, ainsi qu'ils font les nôtres.

Cette pensée est de Régnier, satyre 9. adressée à Rapin.

à qui il a donné de l'encens auec profusion dans une de ses satyres; et ce que confirme la pensée de ceux qui ont fait ce jugement, c'est que, depuis la mort de Molière, Boileau a publié fort hardiment ce qu'il trouuoit à reprendre dans ses comédies. Quoi qu'il en soit, ie trouue Boileau fort digne d'excuse, car ayant fait uoir par la querelle qu'il a uertement poussée auec Scarron[66]), qu'il ne redoutoit pas d'entrer en Lice auec de uieux routiers et des gens de sac et de corde, il a peu se ménager en suitte. Mr. Pelisson en la préf. des œuur. de Sarrazin[67]) dit auoir ueu un uieux gentilhomme qui ne uoioit qu'à peine. Pour cacher ce deffaut à ses amis, il faisoit un effort extraordinaire pour découurir sur leurs habits ou une tache peu considérable ou un ruban qui ne fut pas en son lieu, ou quelque autre chose de cette nature; quand il leur auoit donné cette preuue qu'il uoyoit, il ne faisoit plus d'effort et retournoit auec moins de regret à son état. C'est plutôt fureur que courage que d'attaquer un Comédien de la force de Molière, et la partie est touiours malfaitte, quand il la faut soutenir contre un homme qui uous peut mettre en comédie, la plus mortelle sausse qui soit. Vn Comédien a de grans auantages, et riche tant qu'il uous plairra, il ne fait quartier à personne, non plus que ces plaisans uagabons et non domiciliez, qui gagnent leur uie en bouffonnant.

Ie ne connoi point d'homme, qui eût peu aussi iustement que Molière apostropher de cette façon un satyrique:

Quid immerentes hospites uexas, canis
Ignauus aduersum lupos?
Quin huc inanes, si potes, uertis minas
Et me remorsurum petis?

Nam qualis aut Molossus aut fuluus Lacon
(Amica uis pastoribus)
Agam per altas aure sublata niues
Quæcunque præcedet fera.

(Epod. 6.)[68])

Horace parloit ainsi à un poète de son tems nommé Cassius Seuerus. Pour reuenir aus poètes comiques, ils ont cela d'importun, comme ie l'ay déià dit, qu'ils tournent en ridicule les gens sans fin et sans cesse, au lieu que les Bouffons parasites, dès qu'ils ont mordu quelqu'un, ne s'amusent qu'à ronger les os qu'on leur iette.

Molière en particulier auoit la raillerie si forte, que c'étoit comme un coup de foudre d'effet: quand un homme en auoit été frappé, on n'osoit plus s'approcher de luy, et on le fuyoit *tanquam de celo tactum et fulguritum hominem.* Il perdoit même une bonne partie de son esprit, comme on le croyoit anciennement de ceux qui auoient été frappez de la foudre, ἐπιβρόντητοι[68]). Tout cela est arriué à l'Abbé Cotin[69]), car non seulement la comédie des femmes sçauantes aliéna de luy ses amis, mais aussi luy troubla le jugement.

(A Rouen le 13 Nou. 1674.) En fin me uoicy déliuré de ma solitude. Ie suis à Rouen[70]), par la grâce de Dieu, et i'y entens souuent prôner les belles actions de nos braues. Mais ie trouue touiours le même mal, dont ie me suis tant plaint au commencement de cette lettre, à sauoir que les Gazetiers corrompent et peruertissent la uérité de tous les grands éuènemens. En effet, celuy de France dit continuellement que nous battons les ennemis; celuy de Hollande, qu'ils nous battent par tout; l'un et l'autre accompagnant sa relation de tant de circonstances, que les plus

hupéz s'y trompent. Mais il faut auouer qu'ils nous donnent souuent de combats imaginaires; non pas qu'on ne se soit effectiuement battu, mais parce qu'on ne l'a pas fait de la manière qu'ils disent, soit à l'égard du lieu, soit à l'égard du nombre des troupes. Les personnes du métier se moquent auec raison d'une gazette qui se mêle de parler de l'ordonnance d'une bataille, et qui le fait souuent si mal qu'il est du tout impossible que la chose se soit passée ainsi. De quoi il ne faut pas tant s'étonner, puis que le gazetier n'a pas été présent aus coups, et quand même il auroit été présent, il pourroit bien s'embarrasser sa narration dans diuerses impossibilitez, comme il arriua à Callisthenes[71]), lequel, tout spectateur qu'il auoit été du combat d'Alexandre et de Darius aux détroits de Cilicie*), pour auoir ignoré la Tactique (l'art de ranger en bon ordre les batailles), en fit une narration, qui a été conuaincue d'absurdité, car on a fait uoir des impossibilitez en la description qu'il fit de cette journée. (La Mothe le Vay. disc. de l'hist. ex Polybio l. 12.) Mais ie sens que la colère me surmonte, ie laisse donc là le gazetier à l'exemple d'Archytas de Tarente[73]), qui dit un jour à

---

*) Sur quoi on peut dire en général, qu'un historien ne sauroit employer trop de diligence pour uoir, à tout le moins, les lieux où les choses se sont passées; ce qui étoit fort la coutume des Anciens, car ceux qui se mêloient d'écrire l'histoire étoient presque touiours en uoyage, témoin ce passage de Plaute[72]) où Messénion dit à Ménechme, qu'à moins que d'être dans le dessein d'écrire une histoire, il luy sembloit qu'ils auoient assez couru le monde. Polybe uient exprès en Gaule et passa les Alpes, pour pouuoir bien représenter le passage d'Annibal en Italie; il uisita toute l'Espagne et séiourna à Carthage, pour bien parler des actions de Scipion. On a loué dans Salluste, qu'il s'embarqua une fois tout exprès pour aller reconnîotre en Afrique les places dont il uouloit donner la description. La Mothe le Vayer, disc. des historiens.

son fermier qu'il l'assommeroit de coups de bâton, s'il n'étoit pas en colère. Je puis dire, que c'est un semblable motif qui me fait rengainer à l'endroit de la gazete. Il est urai que uous y entrez aussi, Mr., car la crainte que i'aurois de uous fattiguer trop inhumainement par une seconde querelle auec les gazetiers, me retient autant que tout autre considération. Joint que, n'étant plus en exil, il est iuste que ie cesse de rêuer. Et uous uoulez bien que, pour finir régulièrement une chose qui est toute pleine de fautes, ie uous asseure icy pour conclusion que ie suis &c. —

IV.

A JACQUES BASNAGE.

Le samedy 17 Nou. 1674.

A M. B.

Votre lettre (. . . .)*) uient de me tirer de la plus terrible peine du monde, car comme presque toutes les lettres, que i'ay fait porter de Lamberuille à la poste de Rouen, ont été perdues [1]), ie craignois auec quelque apparence de raison, que celle que ie uous auois écritte de mon exil, n'eût eu la même sort. Cette crainte me fit souffrir comme un damné. Il me sembloit que ie uous uoyois iettant feu

*) Ainsi dans l'original.

et flame contre ma négligence et tout armé de reproches, censurant mon ingratitude et ma bêtise. Vous troubliez mon repos, et auec une rigueur, qui n'étoit guère moins fâcheuse que celle dont un enfant menace la sorcière Canidie dans l'un de uos poètes:

Nocturnus occurram furor:
Petamque uultus umbra curuis unguibus
(Quæ uis Deorum est manium)
Et inquietis assidens præcordijs
Pauore somnos auferam.

(Hor. Epod. 5.) [2])

Pour uous expliquer en un mot la grandeur de ma souffrance, ie n'osois, mon cher Mr., penser à uous, m'imaginant que ie passois dans uotre esprit pour un criminel de lèze-amitié, ce qui est à mon auis la plus noire de toutes les infamies. De sorte que la fortune, uoulant épuiser tout son uénin et m'accabler sans ressource, ne s'est pas content de m'auoir relégué dans une solitude sans liures; elle a uoulu encore me priuer de l'unique consolation qui me pouuoit uenir de penser souuent à notre amitié et à uotre rare mérite. Elle a empoisonné ce remède, uous rendant un obiet terrible à mon imagination, et sa malignité s'est pleue à faire, que la source de tout mon bien deuînt un *noli me tangere*. Mais uotre charmante lettre à calmé tous ces désordres, m'apprenant que uous auez receu de mes nouuelles. Dès là ie me suis ueu aussi innocent dans uotre Esprit, que ie l'ay été effectiuement, et i'ay senti, sans aucun mélange d'inquiétude, le plaisir qu'il y a de posséder l'amitié d'un si honnête homme que uous l'êtes, mon cher Mr. Je uous rends très humbles grâces de uos belles Thèses [3]) et de uotre *quamquam* (Vous

sauez qu'on apelle ainsi dans les Collèges les harangues qui seruent d'entrée aux actions solemnelles de ce pays là): Votre éloquence n'y sent pas l'affectation, qu'y apportent ordinairement ceux qui font de semblables ouuertures. C'est quelque chose de noble et de libre, hardy et uigoureux, et qui sent son bien *degeneres animos timor arguit.* Vous ne craignez pas de uous commettre auec les Théologiens qui disputent sur de termes, et dans le urai ils ne méritent pas qu'on les épargne. Je les comparerois uolontiers à Ixion qui pensant embrasser Iunon ne tenoit entre ses bras qu'une nuée, car ces M.rs ne disputent que d'une uétille, d'un mot ou deux, si uous uoulez; cependant ils s'imaginent de déuelopper les plus profonds mystères de la philosophie ou de la théologie. Mais ie ne ueux pas courir sur Vos brisées, c'est à uous à leur dire bien fortement leurs uéritez. Ie m'en uai parcourir uotre lettre pour répondre à chaque article. Ce que uous me touchés de uos thèses, me fait souuenir que Mr. de Beaulieu [4]) a écrit en cette Ville, que uous les auez soutenues auec une très grande capacité, ce que ie croirois, encore qu'il n'en dît rien, et ceux qui uous connoissent aussi bien que moi n'ont pas besoin du témoignage de personne pour être persuadez de cette uérité. Il me fâche que uous ayez été malade, car ie ne trouue rien au monde de plus incommode que cela, non pas même la pauureté, quoi qu'elle soit un mal bien rude. Vous serez désormais un Oracle que ie préférerai aus lumières de tout le reste du monde. Mr. Chouet m'auoit asseuré qu'il auoit établi la chose à durer fort long tems, et qu'il auoit pris toutes les précautions nécessaires. Cependant uos soupçons ne sont que trop uéritables, et ie n'ay qu'à songer à ma retraitte. Vous

comprenez bien, Mr., à quel point cecy m'est préiudiciable, non seulement parce que i'ay quitté un poste qui auoit duré tant que l'affaire que uous auiez ménagée auec Mr. Mariocheau, étoit pour réussir, si ie n'eusse pas été engagé icy. Joint que le séiour que i'ay fait à Lamberuille près de 3 mois, de la manière que ie uous ay décrit, ne peut qu'auoir fort reculé mes études. Vne assiete fixe dans une ville comme Paris ou Rouen, auec la connoissance de quelques bons esprits et bonne prouision de Liures, me seroit tout à fait nécessaire, car il y a déià longtans que ie n'étudie qu'à bâtons interrompus. Il faut s'armer de patience: *Leuius fit patientia quidquid corrigere est nefas.* [5]) Je uous auoue que mon humeur rêueuse m'a été d'un grand usage. Aussi luy ay je donné tant d'occupation, que ie ne la quittois pas seulement lors que ie uoyois lier les gerbes, de quoi les glaneuses sauoient bien profiter, comme uous pouuéz croire. Et il ne faut pas le trouuer étrange, puis que les moutons de Démocrite, animal incomparablement plus sot que les paysans, auoient bien l'adresse de se préualoir des rêueries de leur berger,

Miramur si Democriti pecus edit agellos
Cultaque dum peregrè est animus sine corpore uelox.
(Hor. Epist. 12. l. 1.) [6])

Mais i'aurois été trop heureux, si la moisson eût été de 3 mois aussi bien que ma campagne de Lamberville, car ie m'ennuyois beaucoup moins allant uoir le trauail des moissonneurs, que ie ne faisois lors qu'il n'y auoit rien à faire aux chams. Comme la nécessité s'auise de tout, ie me mis à composer, croyant auec raison que c'étoit le urai moyen de bannir la mélan-

colie. Ie n'aurois garde de uous montrer ma composition, car elle sent trop une imagination déréglée et capricieuse. Et il n'est plus tems pour moi d'écrire de cette façon. Quand on a 27 ans il faut être sage et de corps et d'esprit; l'imagination, la plume, la pensée, le raisonnement, tout doit être dans la régularité. On ne pardonne les égaremens qu'à la jeunesse.

Tempus abire mihi est, ne potum largius æquo
Rideat et pulset lasciua decentius ætas.
(Epis. 2. l. 2.) [7])

Mais i'ay bien peur d'imiter Médée, qui connoissoit ce qu'il faloit faire et ne le faisoit pas pourtant: *Video meliora proboque, deteriora sequor* [8]). Ie connois que mon stile et ma composition sont tout à fait irrégulières, ie n'ignore pas qu'il seroit tems que i'écriuisse selon les règles, et néant moins ie perséuère dans mes mauuaises habitudes; tant il est urai qu'il est difficile de se défaire d'une première impression. Car, Monsieur, après auoir fait fort le précieux sur mes écrits de campagne et bien moralisé sur mes défauts, ie pense que ie uous accommoderai icy un salmigondi tout aussi méchant pour le moins que i'en aye jamais fait. Ne uous attendez pas, s'il uous plaît, à autre chose. Or, puis que uous iugez à propos que nous suiuions le branle général de l'Europe, c'est à dire que nous renouuellions nos querelles, pendant que tout le monde est sous les armes, ie uas me préparer incessamment ou à l'offensiue ou à la deffensiue. Et afin que uous ne m'accusiez pas de uous auoir surpris, ie ne ferai point d'esclandre pour ce coup. Tenez uous prêt pour un autre ordinaire. I'aime la bonne foi iusques dans la guerre, quoi que Lucain dise qu'elle ne s'y trouue

point: *Nulla fides pietasque uiris etc.* [9]) Mais pour ne uous renuoyer pas à vuide, ce coup icy, ie uous parlerai de 2 ou 3 liures que i'ay leus. Le premier s'appelle le Théâtre François [10]) et est diuisé en 3 parties: la première traitte de l'usage de la Comédie, la purge des blâmes qu'on luy donne, en fait uoir l'innocence et l'utilité; la 2. parle des Autheurs célèbres de ce dernier tems, qui ont écrit des pièces de théâtre, et la 3. de la conduitte des Comédiens et de la forme de leur gouuernement. Si uous n'auez pas leu ce liure, ie ne doutte pas que uous ne soyez bien affamé de le uoir après ce que ie uiens de dire; mais si i'aioute qu'il est de la façon de ... je n'ose m'expliquer: de, de, —, n'importe, ie ne ueux pas uous tenir d'auantage en suspens: de Chappuzeau; n'est il pas urai, mon cher Mr., ou que uotre curiosité cessera tout à fait, ou qu'elle deuiendra extrême. Si la connoissance du personage ne uous fait perdre l'enuie de uoir cet écrit, asseurement elle uous donnera un désir extraordinaire de uoir, comme il se tire de ce beau suiet. Le uoulez uous sauoir par auance, Mr.? c'est qu'il prodigue son encens aux Comédiens et les loue de la même force dont il a loué toutes les Cours de l'Europe, et particulièrement celles d'Allemagne. Il faut bien auoir la manie de faire des Panégyriques pour s'auiser de faire celuy des Comédiens, et ie ne pense pas que ces messieurs ayent iamais espéré qu'un Autheur feroit imprimer un jour leur éloge. Qu'ils disent donc auec Diogène [11]), lors qu'il uit des rats uenir manger les mietes qui étoient tombées de ses mains: et quoi, les Comédiens ont aussi des Parasites! Ie uous laisse à penser, quel sera le dépit des Princes Allemans, s'ils sauent un jour que la même main, qui a couronné

leurs Altesses Sérénissimes, s'est abaissée iusqu'à couronner des farceurs. On peut dire des louanges de Chappuzeau ce qu'on disoit des amours de Voiture, qu'elles s'étendent depuis le sceptre iusqu'à la houlette. Il ne luy reste plus que de se rendre l'Apologiste ou l'Élogiste des Bordels et de prostituer ses louanges aussi uniuersellement que faisoit son corps

La fameuse Macette à la cour si connue etc.
(Régnier, saty. 13.)

Dites moi, s'il uous plaît, Mr., uotre sentiment sur l'application de ces uers d'Horace, que Chappuzeau fait à M.rs Corneille: ayant parlé de Mr. Corneille l'aîné et se préparant à parler de son cadet, il rapporte ce passage de l'ode 12. l. 1[12])

Nec uiget quicquam simile aut secundum;
proximos illi tamen occupauit
alter honores.

Elle me parut assez ingénieuse, et ie me doutai que peut être uenoit elle d'ailleurs. Si Mr. le Fèure[13]) uiuoit et que le liure dont il est question luy tombât en main, dites moi de grâce ce qu'il deuiendroit en y lisant que Aristophane auoit gâté la Comédie. Ce grand critique, qui se uantoit que la lecture d'Aristophane luy auoit appris à être moqueur, et qui auroit préféré la lecture d'une de ses comédies à toutes les Homilies de S. Ambroise, auroit sans doutte apostrophé Chappuzeau à peu près de cette manière: *cum tu Inepte ac malè feriate homuncio Aristophanis uituperas licentiam*

væ meum
feruens difficili bile tumet jecur,
tunc nec mens mihi, nec color
certa sede manet. (od. 13. l. 1.)[14])

Mais il auroit suiet de se satisfaire de la réparation qui est faitte à Aristophane dans le même liure, car l'Autheur, soit par remords de conscience, soit par oubli de ce qu'il auoit auancé, nous fait un long détail des témoignages d'estime qu' Aristophane receut dans Athènes. Il raporte que par un Décret public ce poète fut honoré d'un chapeau fait d'une branche de l'oliuier sacré qui étoit en la citadelle de cette uille, qu'en disant de uéritez fâcheuses il ne laissoit de plaire, que l'on receuoit ses railleries de la même façon que les louanges des autres, qu'il s'instruisoit en diuertissant, donnant des conseils salutaires en reprochant aux Athéniens leur fautes. Est ce à uotre auis, Mr., gâter et déshonnorer la comédie? C'est assez sur ce liure. Ie m'en uas uous entretenir, mais plus brièuement, d'un discours de Mr. la Mothe le Vayer[15]) où il critique l'histoire de Charles 5. composée par Sandoual, Euêque de Pampelune. Que ie prens plaisir à le uoir dauber la partialité des historiens et que ie suis aise de me uoir déliuré, par la lecture de ce liure, d'une erreur où i'ay été fort long tems, de croire qu'il n'y auoit que les historiens françois qui mentissent en faueur de leur nation! — Sandoual témoigne une partialité si énorme pour l'Espagne et contre la France, qu'il me contraint d'auouer que notre gazete et son histoire ne s'en doiuent guère l'une à l'autre, et par conséquent que nos historiens, ie dis les historiens de nom, passèrent pour désinteressez au prix de l'Espagnol. Mais i'ay remarqué auec un coup d'ongle un endroit, où Mr. la Mothe le V. parle à peu près en ces termes: Sandoual luy attribue les paroles par lesquelles cet Impie est dit se moquer de la colère des Dieux dans Iuuénal: *bibit et fruitur diis Iratis*[16]). Selon la petite intelligence de

votre seruiteur, celui dont parle le poète n'étoit pas un impie qui se moquât de la colère des Dieux, mais quel qu'il fut d'ailleurs, il étoit assez sage pour profiter de son bannissement, car pour faire ualoir le prouerbe »à quelque chose malheur est bon«, il se mettoit à boire les 8 heures, ce qu'il n'auroit peu faire à Rome si tôt, et se traittoit plus mollement et plus délicatement, si uous uoulez, dans son exil, qu'il ne faisoit à la ville, à cause peut être de l'embarras des affaires. En cela ie ne uois pas la moindre ombre d'impiété, et la morale chrétienne qui ueut que nous sentions les iugemens de Dieu, ne nous défend pas de tirer de l'utilité des disgrâces qui nous arriuent. C'est une adresse des plus fines, comme aussi quand on fait semblant de faire de son bon gré et pour des raisons d'État ce que nos ennemis nous contraignent de subir. Cicéron (dit le p. Rapin[17]), Comp. de Démost. et de Cicér. p. 47.) étant obligé de sortir de Rome pendant la Dictature de Sylla, lequel il s'étoit rendu ennemi en deffendant la cause de Roscius, (accusé de parricide à la poursuitte de Chrysogonus affranchi et fauori du Dictateur), pour éuiter cet orage, eut l'adresse de faire courir le bruit qu'il n'en sortoit que par l'auis des médecins et qu'ils luy auoient conseillé pour sa santé d'interrompre pour quelque tems ses études. Il prit ce prétexte pour se retirer, afin de ne pas diminuer la gloire de son action par des apparences de crainte et de légèreté, qui peut être eussent été blâmées de ceux dont il auoit eu l'approbation. Votre sentiment, s'il uous plaît, là dessus, comme aussi sur une pensée qui me uient à l'occasion de la remarque, que i'ay leue dans les notes de Farnabius[18]). Cette remarque dit qu'à Rome il n'auoit peu se mettre à table deuant

neuf heures. I'auoue mon ignorance; ie ne sai pas, si ce Marius dont il s'agit dans ce passage de Iuuénal, auoit des charges publiques qui l'occupassent jusques à neuf heures, ie ne sai pas si neuf heures à Rome étoit la même chose qu'en ce pays, mais, auec toute la fierté d'un ignorant, ie suis prêt à dire que Marius pouuoit boire à Rome à 8 heures aussi bien qu'à la campagne, car il n'y auoit point de loi qui décernât châtiment contre ceux qui boiroient deuant neuf heures, et uraiment on auroit bien affaire, si on uouloit prescrire à chaque bourgeois une certaine heure pour prendre ses repas. On a touiours laissé cela à la discrétion et à la commodité d'un chacun. Ce que i'en dis, c'est foi d'ignorant sincère, comme à tâtons, et i'attens un senatusconsulte de uotre part qui règle cette difficulté. Auquel senatusconsulte ie n'aquiescerai pas si aueuglement, (puis qu' aussi bien faut il que nous guerroions par ensemble) que ie n'interiette appel ou quelque chose de plus, si cas y échet. En un mot, Mr., toutes ces honnêtetés que ie uous fai, uous demandant si ciuilement uotre opinion sur diuerses choses, sont un piège et une embuscade. I'obseruerai uotre contenance et uotre démarche, uous ayant donné cette tablature, puis ie me gouuernerai selon les occasions. I'ai oublié de remarquer un faux pas de Chappuzau; c'est quand il dit qu'on n'a iamais mieux parlé à Rome que sous l'Empire de Traian, et à Athènes que sous le règne d'Alexandre. Il dit cela pour prouuer une pensée que bien des gens ont débitée auant luy, assauoir que la langue suit le progrez et la fortune des États, en sorte qu'elle n'est jamais plus parfaitte, que quand les États sont les plus florissans. Il eût mieux fait de choisir l'Empire d'Auguste, qu'il

n'a fait de choisir celui de Traian, car on sait dès la 3e classe, que la langue Latine commencea à décheoir sous les premiers successeurs d'Auguste, en sorte que Lucain et Sénèque, qui ont uécu sous Néron, passent constamment pour barbares quand on les compare à Virgile et à Cicéron. Ie dis le même de Quintilien, de Iuuénal, de Martial et de Suétone, qui ont uécu ou peu auant ou peu après Traian. Ils parlent bien, à la uérité, mais ce n'est rien en comparaison des Autheurs qui uiuoient sous les 2 premiers Césars. Ie ne sai pourquoy Chapp. a laissé l'Empire d'Auguste pour prendre celui de Traian. Ie croi que c'est parce qu'il a leu, que l'Empire Romain n'a jamais eu de plus grande étendue que sous ce dernier. Plusieurs ont fait cette remarque, et il me semble même qu'il y en a qui ont dit que iamais les aigles Romaines n'auoient uolé au delà de l'Euphrate que du tems de Traian; mais cela est si faux, que la seule uie de Pompée et de Mc. Antoine par Plutarque suffit pour le démontrer. Car on uoit, que le premier poussa ses conquêtes non seulement au delà de l'Arménie, mais aussi assez près de la mer Caspienne, et que le dernier a été assiéger la capitale de Médie, ce qui est plus que passer l'Euphrate. Quant à l'autre article, savoir que la langue grecque n'a iamais été plus parfaitte a Athènes que du tems d'Alexandre, ie le luy accorderai, mais auec cette queue, que cela fait contre luy, parceque ce n'étoit pas le plus florissant état de la Rép. d'Athènes, puis qu'elle auoit été subiuguée par Philippe, père d'Alexandre, et par Alexandre luy même auant son uoyage de Perse. Il faloit prouuer que les Macédoniens parloient alors mieux qu'auparauant, et alors son raisonnement eût été solide, mais l'état où se

trouuoit la Répub. d'Athènes sous Alexandre, étant et moins libre et moins puissant, sans comparaison, qu'il n'auoit été autrefois, ôte au raisonnement de Chappuz. toute sa force:

— — nisi quid tu, docte Banagi,
dissentis[19]).

V.

AU MÊME.

De Rouen le 18 Janu. 1675.

Quid senties, amicissime Banagi, de ista Latinitate? parum aberit quin cachinnis me excipias tibi audentem scribere adeò ineleganter. Forte admirationem tibi pariat istius barbariæ temporis illius recordatio, cùm tu egregius dicendi arbiter non modo stilum meum non despiciebas, sed etiam laudibus extollebas. Mirum enim uideri debat, ac prope dixerim, portentosum, unum et alterum annum sic me mei dissimilem præstitisse, ut qui latinæ linguæ usum haberem non poenitendum iam latina uerba conando risum amicis moueam. Sed uereor, ne tibi iniurius sim, si meam infælicitatem tibi gaudio fore putem. Dico igitur, ingratum tibi futurum, quæ tua est amicitia, quod sic in peius ruerim, atque adeò duplici nomine has literas fore tibi molestas, tum quod agresti et rudi calamo sunt exaratæ, tum quod uiri tibi charissimi ab equis, ut aiunt, ad asinos delapsi calamitatem, tibi ponent ob

oculos. Quæ mecum ipse reputans, vix credibile quantis macerer ægrimonijs, eo magis quod mea infacundia demorsis unguibus mihi constat. Haud enim unquam oratores celeberrimi plus operæ et sudoris contulerunt in libris suis condendis, quàm ego in conscribenda ieiuna et pingui hac epistola. Exaruit mihi fons latinatis: uerba, quæ olim iniussa sese offerebant, uix multo labore elicere possum ex intimiori capitis recessu, et, ut omnia paucis complectar, suus cuique uoci labor tribuendus est. Saltem si mihi adesset solatium, quo tardiora ingenia operosas lucubrationes commendant, dum, quod olet lucernam, quod demorsos sapit ungues, tanquam exquisitâ eruditione refertum et perfectè emendatum uenditant, non equidem pessime mecum agi existimarem. Sed longè aliter mihi euenerit. Germanis recens è patria profectis similis sum, qui gallicè loquuntur ægerrimè iuxta atque imperitissimè. Meministi multos te uidere Geneuæ tantis conatibus tria aut quatuor uerba eaque prauè commissa proferentes, ut sudor ad imos manaret talos. Vidi egomet quosdam inter pocula (ubi solet esse lingua solutior expeditiorque: fæcundi calices quem non fecere disertum?) tam difficilè tamque inconcinnè eloqui, ut eorum causâ onus Ætna grauius sustinere mihi uiderer, interdum mappâ risum uix compescere possem; qui sane si me nunc aspicerent grauiter laborantem in contexendis literis mirum in modum inelegantibus, esset cur mihi par pari referent, risumque meum probè ulciscerentur. Legitur Sybarita [1]) quidem uiso fabro totis lacertorum uiribus ferrum tundente extemplo sudore maduisse. Is, »Si foret hoc nostrum fato dilatus in æuum«, haud sicco indusio uideret me nunc summa defatigatione animi sæpe caput scabentem, utque uerbis utar satyrici,

obstipo capite etc. [2])

Quod si forte roges, cur operosè nihil agam, cur nihil aliud quam magno conatu magnas nugas agam, atque istud pro tua charitate admoneas, nihil esse causæ quamobrem latinè scribam, præsto esse linguam uernaculam, quâ si non eleganter, saltem facilius explicare possim animi sensa. Fuisse non ita pridem uirum egregium, de quo Illustrissimus Cospeanus [3]), Lexouiensis Episcopus et in Balzacianis epistolis multum celebratus, dicere solitus esset, referente Costardo, quæ publici iuris faceret chariùs ipsi constare quàm, ut ea ratione mandatum legis diuinæ de charitate proximi præstare teneretur, proinde si se autorem uellet, cum longè aliud selecturum in quo operam suam probaret proximo.

VI.

A J.-G. GRAEVIUS.

Clarissimo celeberrimoque Viro
D. I. G. Grævio
Petrus Bælius s. p. d.

Quam jucundæ mihi fuerint literæ tuæ vereor ut unquam satis aperire possim, hinc quæso ipsemet argumenteris quod ita natura comparatus sim, ut præ cæteris bonis multi faciam viris sui sæculi ornamentis innotescere, eorumque amicitia et iudicio honorifico beari. Tu cum inter ævi nostri doctissimos viros, qui

sane quam plurimi sunt, fulgeas velut inter stellas luna minores, iudica amabo quanto me gaudio affeceris datis ad me literis, quæ testentur tuum erga me amorem singularem, laudesque insuper largiantur. Possem si vellem occasiones aucupari minuendæ grati animi necessitatis, isto argumento uti, me jam partem exsolvisse debiti, qui dudum te observantia eximia coluerim, et tui causâ quidvis facere paratum me sentiam, nemini cedens si quando (et sæpissimè redit hic sermo) de tuis laudibus et meritis agatur. Sed satis superque video leviora hæc esse officia quam ut me minus debendi reum apud te constituant. Proinde superest hæc tantum via, si me tibi devinctissimum deprædium, et propensissimum in ea omnia præstanda, quæ fidem faciant nec me ignorare quantum tibi debeant omnes Musarum alumni, et ego in primis qui suavem adeò amicitiam abs te impetrare potuerim. Gratulor mihi quod spem facias proximam fore ut nos tua præsentia refocilles. Clarissimi viri Jurieusius et Henricius [1]) hoc nuncio plurimum gaviti sunt dederuntque mihi in mandatis ut suo nomine tibi salutem dicam plurimam; fælicissimi quod sentiant se tibi esse cordi, nec memoriam sui aufugisse è pectore. At mihi vel potissimum fausta continget illa dies cum doctissimo iucundissimoque aspectu frui licebit, eaque audire de quibus monitum me cupis super Diario meo [2]).

Venio iam ad ea quæ tecum communicavit vir doctus Joh. Harduinus [3]). Velim ipsi testeris, cum primum rescripseris, summæ mihi fuisse curæ, ne quid ego dicerem quod de eius fama detraheret. Equidem publicas feci multorum doctorum virorum in eum querimonias, at, apposita istius modi præfatione, interesse virorum doctorum scire quid alii passim in eos

dictitent, nam sic occasionem præberi purgandi sese, et rumores omnes sinistros uno halitu dissipandi, atque diligentêr cavi ne in me reciperem fidem eorum quæ à doctis illis Antiquariis spargebantur. Credo itaque Harduinum mihi non esse iratum, præsertim cum is mihi sit animus, ut locum facere velim eius responsis. Sic spero rem totam dispositum iri, ut sibi satisfactum putet, et tu quoque iudices quanto apud me sint momento tua præclara consilia. Vale, vir Eruditissime, et me amare pergito, qui tibi sum ære et libra.

Dabam Roterodami ipsis Kalendis Iunii 1685.

VII.

AU MÊME.

Clarissimo et Doctissimo

I. G. Grævio

P. Bælius S.

(..... 1685).

Epistola, quam mihi non fuisse redditam intellexisti, allata mihi est ante sex septemve dies a Cursore sive Veredario quotidiano, et ubi primum observavi gratum Tibi fore opus postumum Vavassoris [1]), indagavi vias quibus ad Te mitterem. Defuerunt mihi huc usque, sed hodie unus ex nostris bibliopolis, fasciculum mittens Ultrajectum, promisit se hunc inclusurum, quem tibi dubio procul reddet is qui maiorem fasciculum

accipiet. Gratulor mihi inpensius, Vir Clarissime, quod libellum huncce tibi muneri mittere possim; neque enim ulla permutatione opus est. Vale et me ama, qui te magni facio et amo in paucis.

Dominus Iurieusius heri per vestram vrbem transiit, tendens Cliviam, salutatum Electorem serenissimum. Dominus du Bosc salutem plurimum tibi dicit, nec non noster Henricius, apud quem heri pransus sum una cum Gronovio [2]). Transacta res est magna hilaritate selectorum convivarum sex aut septem; qui numerus aptior est majore vel minore hilaritati fovendæ et excitandæ.

VIII.

AU MÊME.

Viro clarissimo

Ioh. Georgio Grævio

Petrus Bælius S.

Gestiunt omnes advenæ optimarum artium studio correpti te salutare in tuamque familiaritatem, si pote, admitti, quod satis nosti satisque expertus olim es, Optime et Illustrissime Grævi; Hinc adeo est cur mihi hodie suboriatur occasio te compellandi atque ex scripto salutandi. Degit nunc apud vos præclarus omnino vir ex Britannia oriundus, nomine dominus Coninghame [1]),

præfectus moribus et studiis Nobilissimi Adolescentis Scoto-Britanni, quem majorum gloria et res gestæ circumambiunt. Cupit ille nec in parva fælicitatis parte putat te videre, salutare et tecum consuescere, quoad manebit Vltrajecti, quemadmodum moris est illi innotescere quavis in regione quam lustrat viris illic fama et meritis insignibus. Multas orbis regiones iam peragravit summo emolumento, multis viris doctissimis suam probavit industriam, paucique adeò sunt Londini viri celebres qui eum non ament et multi faciant. Noster Allixius [2]), quem, ut probè scis, commendat rara et inusitata doctrina, huicque superstructa ingens fama impensius diligit. Nequaquam ergo tibi ingratum erit, si te enixè rogaverim, ut eum tua amicitia beare velis. Commendandus est ille de meliore nota, et brevi ut spero tute ipse agnosces non me hic indulgere amicitiæ, potius veritati litare, cum de ejus laudibus aliquid delibo. Nec tamen minorem mihi intelligam incumbere necessitatem gratias agendi ob benevolentiam quam ipsi extribueris. Vale, vir Eruditissime, et me ama.

Roterodami 4° Kal. Iun. anno æræ vulg. 1686.

IX.

AU MÊME.

Viro celeberrimo
Ioh. Georgio Grævio
P. Bælius s. p. d.

Cum literæ tuæ amoris et elegantiarum plenissimæ mihi impensius allubescant, non possum non summo

desiderio teneri ejus epistolæ quæ non mihi fuit reddita et in qua me admonebas eorum quæ dicebantur circa meum silentium de Harduïni Plinio [1]). Pereant malè qui tales thesauros sibi concreditos mihi invident et suffurantur! Quidquid id est, gratias ago plurimas, quod nos passus fueris, quantum in te erat, mihi talia Gallorum iudicia esse ignota. Vidisti, opinor, in Diario meo mensis Maii mentionem haud parum honorificam operis illius Harduini, cumque iuratus asserere possim non fuisse mihi redditam epistolam tuam, ubi ægre ferre meum silentium non paucos significabas, et literæ novissimæ quibus cognovi illud scriptæ siue post meum diarium Maii vulgatum, vides liquido, vir Eruditissime, sponte mea me loquutum esse de illo libro, neque provocatum sive querimoniis, sive admonitionibus quibus cumque. Opus illud sanè ego multi facio, nec alia de causa serius de eo sum loquutus, quam quod serius in meas manus venerit. Atenim mirari subit quod qui meum silentium malè interpretantur, non suo censeant Abbati de la Roque [2]), Autori Diarii Parisini, qui nondum mentionem fecit Plinii in vsum Delphini. Reddo tibi summis cum gratiarum actionibus Petiti lucubrationem. Non eam adhuc evolvi, quod necesse sit integrum volumen præsto mihi esse, quando excerpo articulos mei Diarii.

Nondum potui consulere Catalogum Francofurtensem [3]) in quo extat titulus istius libri. Spero integrum tractatum videre propediem. Aliis nominibus quibus agere tibi gratias debeo, ago libentissime, teque plurimum et diu valere opto, mei amantissimum.

Dabam Roterod. 14. Iulii 1686.

Origenis de oratione libellum [4]) remisi tibi dudum per Dom. Ianisson [5]) pastorem Gallum facundissimum.

X.

AU MÊME.

Celeberrimo Illustrissimoque D. Domino
Georg. Grævio
professori Dignissimo in Academia Vltrajectina.

Vir Illustrissime:

Multis de causis factum est, ut diù omnino penes me retinuerim Tractatum Thomasii de plagio literario,[1]) nam et significavit mihi Clarissimus noster Bauldrius[2]) festinato haud opus esse, et præterea dudum est cùm glacies incæpit obstaculo esse ne remitterem tibi hunc librum. At jam non obstat, proinde remitto, gratiasque maximas ago, quod Dissertationem de argumento amœnissimo et varia lectione non indiligenter refertam utendam mihi dederis. Audivi Autorem multis novis collectaneis potuisse eam locupletare, si typographus quispiam alteri editioni incumbare paratus ipsi occurrisset. Vellem sane ut alicubi occurreret.

Patiaris quæso, Vir non minus summa humanitate quam eruditione pollens, ut abs te rogem indicium alicuius Collegii Historico-politici haud valdè prolixi. Cupiunt enim aliqui Adolescentes, qui nunc apud me philosophiæ operam navant, post absolutum hocce Collegium, alteri studere, cujus spe simul aliqua addiscant ad politicam et simul ad Historiam pertinentia. Extant sine dubio talia Collegia typis mandata vel in Germania vel in illis provinciis; commodissimumque erit tum

Discipulis tum mihi uti ejusmodi opere quod viva voce ego explanem, si enim ego tale quid compingerem laborandum esset plus quam mea valetudo postulat, et ipsis describendi molestia intolerabilis incumberet. Indices ergo, si placet, aliquod opusculum quod ipsi emere voleant, ego explicare. Vale, vir doctissime, et me semper ama, qui te et amore et observantia summa persequor.

Dabat Petrus Bælius Rotterodami die
16 februar. 1689.

XI.

AU MÊME.

Vir Colendissime:

Vtinam nihil aliud mihi faciendum incumberet erga te, quam ut gratias agerem ob librum Menagii[1]) tam promptè et tam humaniter commodatum; sed ad tristiora officia me vocat luctus ille domesticus quo angeris, filio unico teque dignissimo orbatus,[2]) »quem non virtutis egentem Abstulit atra dies et funere mersit acerbo.« Haud mihi deessem, si non facultate poetica prorsus essem destitutus, quin ut factum à multis aliis nominis tui illustrissimi cultoribus, virtutes adolescentis ornatissimi carmine funebri celebrarem, simulque publice testarer quàm molesta sit mihi immatura eius mors, iactura sanè gravissima non modo tuæ familiæ sed etiam Reipublicæ Literariæ, quæ nihil non sibi

polliceri poterat ab eruditissimo illo Iuvene, paternis vestigiis ad gloriam et famam grassaturo, tuisque præceptis et cura iam multijugæ doctrinæ compote, ita ut publicis lectionibus illius daret egregia specimina. Tanto vehementius Deum Opt. Max. venerari debemus, ut te incolumem diu præstet, ac Nestoreos in annos, cum non amplius sperare fas sit, postquam necessitas lethi (quam tardam omnino experieris, si quid valeant bonorum vota) rebus humanis te exemerit, fore ut solatium afferat natus patrem regenerans, eiusque successor in cathedra quoque Vltrajectina. Vale, vir Amplissime, fortemque agas non minus quam eruditum virum in ista calamitate paterna. Opto Tibi divinæ bonitatis auxilia cæteraque omnia faustissima. Tuus ex asse

BAYLE.

Dabam Roterodami die 3. febr. 1692.

XII.

AU MÊME.

Vir Celeberrime, Colendissime:

Haud committere potui quin per istos ornatissimos adolescentes, non ita pridem Tuos, nunc meos discipulos, feriis præsentibus uti volentes ad Trajectum ad Rhenum excurrendum, quam officiosis verbis Te salutarem deque mea singulari observantia certiorem facerem, simul veniam rogarem retinendi adhuc per

aliquot tempus librum Menagii, heu nuper fato functi[1]), cujus usuram superiori hieme mihi concessisti. Pudet tamdiu servasse necdum tamen omnia deprompsisse quæ meum Dictionarium spectant. Sed ut probe nosti, si ea quibus indigemus in aliquo libro sint sparsa et multiplicia, modo ea excerpimus, modo illa, raro continuis laboribus omnia. Velim etiam, Vir summe, pro tua in iuvandis meis conatibus prolixissima voluntate, certiorem me facias, utrum vera sint quæ legere me memini non uno in loco, Annam Mariam Schurmanniam[2]) solitam fuisse audire lectiones Theologicas ex pulpito quodam, ubi lateret cæteros auditores (Galli vocant *une loge*), fenestris cancellatis et quidem arctis admodum intervallis reciprocam radiorum lucis trajectionem non permittentibus, sed facientibus solum, ut ipsa Auditorium cerneret. Quod in quodam libro Gallico nuper legi, fuisse doctam illam virginem more sollemni donatam in vestra Academia Doctoris titulo et laurea, tam suspectum mihi est falsitatis, ut vix sciscitari velim an verum sit, quippe indubius id esse falsum. Innumera sunt de quibus Te Oraculum certissimum consultum vellem, sed nolo fieri molestus atque importunus, et tua morari tempora in publici commodi detrimentum meis quæstionibus. Non possum tamen facere, quin hanc à te gratiam postulem, ut libellos quosdam singulares, continentes elogia vel etiam satiram quorundam virorum celebrium, quoties sese dabit occasio à Te utendos petere liceat, si forte reperiantur in tua instructissima Bibliotheca, nec metus erit ne diu illos retineam, cum enim haud multiplex est argumentum, paucis diebus uti possumus libro quantum necesse est. Et hodie quidem rogo, vir magne, ut mihi velis per hosce juvenes mittere ora-

tionem quam Alexander Morus[3]) habuit Amstelodami post suum ex Italia reditum; nec non Tractatum de vita et scriptis Schefferi[4]), tum vita Francisci Guyeti[5]) Autore Antonio Periandro Rhoeto (est fictum nomen), quam si non habes separatam, saltem habes ut credo præfixam editioni Terentii quam curavit Clarissimus Boeclerus anno 1657. in 8. Vale diu et fælix, ornamentum tui sæculi et decus atque columen Reipubl. Literariæ, mihique ad omnia obsequia devinctissimo fave. Annum quem proxime inibimus fælicem opto tibi et tuis.

BAYLE.

Roterodami 26. Dec. 1692.

XIII.

A DANIEL LARROQUE.

Le 13. Août 1694.

I'ay bien de la peine à croire, que vous vous soiez serui de votre sincérité, mon cher Monsieur, en me parlant des feuilles que vous auez parcourues[1]). Je vous puis protester, que ie n'en suis point satisfait et que ie ne regarde mon travail que comme un fatras, qui pourra seruir à fournir à d'autres des matériaux, auxquels ils pourront donner vne meilleure forme et auec plus de choix. Vous me ferez plaisir de m'en dire nettement les défauts, et c'est lors que ie croirai que vous me traitterés en ami et non pas en Auteur.

Je fais la même prière à notre illustre père de Vitry[2]), que ie vous suplie d'asseurer de mes respects très humbles et de lui demander, si l'Auteur dont le Sr. d'Orléans parle au 2. vol. des révolutions d'Anglet., p. 490, a raison de dire, que le Roy de Dannemarc a fait savoir aux princes Chrétiens, que Bothuel en mourant a déchargé Marie Stuart. C'est de Mr. Varillas[3]) qu'il veut parler; i'ai fait réflexion que cet Historien se sert de cette lettre du Roy de Dannemarc pour iustifier la Reyne d'Écosse, mais il n'aioute point si cette lettre est suspecte ou non; si elle est imprimée ou en quard. Ces circonstances ne devoient pas être oubliées sur un fait de cette nature, comme Mr. Varillas les a oubliées.

Le p. Colin[4]) sera vne matière d'Errata, puis qu'il n'est pas déchaussé comme ie croiois.

Je n'aurois pas oublié Iulien touchant Archilochus[5]), si i'avois seu ce que vous m'avéz apris. Ce sera vne addition à faire, dont ie vous serai redevable avec mille autres instructions. Je n'ai examiné dans Babylas[6]), si Philippe a été Chrétien ou non, i'ai seulement montré que S. Chrysostome a mal raporté cette histoire, lorsqu'on suppose que Philippe ait été Chrétien; lors qu'on ne le suppose pas, vous aviez déià observé, mon cher monsieur, que le narré de S. Chrysostome ne se peut accorder avec l'histoire, mais ie vous avoue que i'avois oublié que vous eussiez parlé de cela; i'y suis revenu depuis votre lettre et ai vu avec bien du plaisir ce que vous en dites, et avec bien de regret de n'avoir pas seu plutôt ce que c'est.

Je causerai un très grand plaisir à Mr. du Rondel[7]), en lui aprenant que son Épicure et sonprésent vous plaisent beaucoup.

On continue ici à réimprimer les petits livres nouveaux de Paris, et voilà tout ce que nous fournit la république de lettres.

Vn ieune avocat d'Vtrecht[8]) vient de publier *dissertatio de vectigalibus Romanorum.*

Mr. Basnage[9]) n'a rien publié depuis la réponse aux variations; mais il travaille à un livre qui sera de conséquence et de plusieurs volumes in 4°. Ce sera l'histoire des dogmes. Il y fera entrer ce qu'il a déià publié touchant la succession des Églises, en répondant à Mr. de Meaux. Si vous avez oui parler de quelque ouvrage latin de sa façon, ce n'est que celui qu'il publia auec la lettre de S. Chrysostome *ad Cæsarium,* il y a 7 ou 8 ans. On en a rafraîchi le titre avec un nouvel advis au lecteur, mais c'est toujours la même édition.

Je suis fâché que votre dessein ou marché ne tienne pas[10]).

XIV.

A GRAEVIUS.

Vir celeberrime:

Allata est mihi hodie mane epistola quam heri Leertius[1]) noster acceperat, in qua continebatur hæc charta Tibi à clarissimo Nicasio[2]) destinata. Rogat me ut se apud te purgem de non scriptis tibi literis, se enim torqueri gravissimis doloribus ac tandem stare lythotomiæ aleam subire. Videbis nihil esse causæ,

quamobrem de vertenda latine historia gallica magnorum itinerum ab Bergiero [3]) conscripta non cogitetur in hisce regionibus, cum nihil spei videatur superesse circa versionem quæ in Italia dudum promissa expectabatur. Autor est Nicasius, ut versioni adiungatur tabula Peutingeriana nec non Antonini itinerarium, et si quæ sint talia cum notis eximiis. Lubens assumpsi hanc occasionem Te, Vir Excellentissime, salutandi teque de mea perenni observantia certiorem faciendi. Vale plurimum, et vtere fausta valetudine quam tantopere soles consecrare Reipubl. literariae emolumentis. Jam notum mihi fecit ante quatuor vel quinque menses supradictus Nicasius, scriptum sibi fuisse abs te, Teissierium [4]) Gallum in eo esse, ut novum lexicon historicum conficiat, Moreriano sine dubio palmam precepturum. Sed vereor, ne memoriæ lapsu ille inverterit nomina et de Teisserio intellexerit quod de Chappuzeano [5]) lexico forte illi indicaveras, quippe anno superiore vulgavit Samuel Chappuzeau in Germania delineationem sui lexici historici, ex qua intelligere datur opus longe esse præstabilius Moreriano. Meum lexicon historico-criticum satis ac nimium lente procedit, vix pervenimus ad trientem operis, et me valde remoratur librorum inopia ac virorum ex quorum ore audire valeam ea, quæ scire plurimum operis ac consilii mei interesset. Nemo in ea classe virorum plus me iuvare posset quam Illustrissimus Grævius, si sæpe daretur eius frui alloquiis. Iterum vale pancraticè. Liceat mihi per tuam summam humanitatem salutare Dom. Bauldri et gratulari ipsi quod in professorum vt vocant ordinariorum album fuerit relatus.

Dabam Roterodami die 2. Aprilis 1695.

XV.

AU MÊME.

Vir Illustrissime:

Neque qui commodius Te neque qui libentius mihi queat tradere ea quæ Dominus Hartsoeker [1]) à me postulat quempiam mortalium nosco; quis enim Tibi similis in suppeditandis iis quæ Rempublicam literariam iuvare idonea sunt? Ille, ut probe novisti, Lutetiæ Parisiorum degens in rebus physicis et Astronomicis egregiam operam ponit, quod loquuntur scripta non pauca quæ iuris publici fecit. In eo est nunc, ut tractatum de Meteoris typis tradat excadendum. Vult autem meminisse procellæ illius seu turbinis vehementissimi, qui majus Vrbis vestræ Templum tantopere labefactavit ante 20 annos vel plures [2]). Quæ scire cupit exaravi in schedula hic opposita. Velis amabo, Vir Clarissime, pro tua in me benevolentia et ad studia literatorum fulcienda quavis ratione propensissima voluntate, certiorem me facere de his quæ illius Autoris scire interest. Si hoc tibi aliquid laboris creare posset, erunt sine dubio inter Collegas qui nullo negotio huic quæstioni facient satis, quique forte inter adversaria habent quæ eò pertineant, vel etiam in scripto publico meminerunt. Nicasius noster Tui memor et observantissimus satis feliciter agitat in oppido valde amoeno Burgundiæ [3]), et, ut solent plerique laudis exquisitioris nonnulla teneri cupiditate, libentissime vidisset quum nomen in præfatione operis de pictura veterum, quo in manuscripto indagando ille non parum laboris sumpsit,

me non ut repertum faceret ut typis daretur Impensius gaudet, quod nuper fato functus D. Nicolle eius meminerit non sine multis encomiis in præfatione operis adversus Quietistarum hæreses et deliria, quod paulo ante obitum autoris lucem vidit [4]. Vale, vir nobilissime et Amplissime, sæculi nostri decus, et me ama Tibi omni obsequio devinctissimum.

BAYLE.

Roterodami die 24. decembri*s* 1695 stilo Gregoriano.

Vellem scire an Callimachus [5] breui sit proditurus in lucem nec non Epistolæ ex bibliotheca Gudiana [6].

XVI.

AU MÊME.

Vir Illustrissime: 9. Aug. 1697.

Beverlandus [1], mihi fama tantum, neque ea multum secunda, notus, scripsit bis terue ex quo lexicon meum legit, et multas promisit se missurum memorias. Nuper significavit se Deo ita faciente et miserante totum esse immutatum, seque parare retractationem deplorabilem (sic loquitur); interim rogat me, ut Te per quidquid sacrum et inviolabile in terris et in cælis existit compellam et poscam, ut mihi mittas epistolam quam Tibi scripsit de Dodwello [2], Bernardo [3] etc. Si vero

semel accepero, petit à me, ut quamprimum ipsi remittam per postam, hæc sunt eius verba.

Fac quæso, Vir humanissime non minus quam doctissime, ut tribus verbulis sciam, idque vel per te vel per amicum Tibi amanuensem, quid respondere habeam. Periculum forte non est in mora, sed vellem cito exonerari ea cura. Vale et me ama

Tibi obsequentissimum

BAYLE.

Salutat te Basnagius noster qui
mihi hæc raptim scribenti assidet.

XVII.

A PINSSON DES RIOLLES.

Le 26. d'Août 1697. R. s. v. p.

Je prens beaucoup de part, Monsieur, à vos regrets pour la mort de votre ami, Mr. de Santeuil[1]), l'un des plus grans poètes de ce siècle. Je vous remercie très humblement des nouvelles particulières que vous m'avez communiquées sur ce sujet et sur beaucoup d'autres dans votre belle dépêche du 19. du courant. Je n'oublierai point de m'en servir dans l'article que ie destine à ce fameux poète dans la continuation de mon dictionaire. Je suis ravi que Mr. l'Abbé Faydit[2]) soit en liberté, ie l'en félicite de tout mon coeur. Vous trouverez cy ioint ce que Mr. Grævius m'a écrit touchant les lettres d'Hotman[3]) que vous communiquerez,

s'il vous plaît, à l'Illustre Mr. Baluze [4]) que ie salue avec beaucoup de respect. Mr. Iannicon [5]) m'a fait espérer des remarques de cet habile homme, tant sur les omissions que sur les fautes de commission de mon ouvrage. [Je]*) vous remercie par avant du nouveau paquet que vous m'avez envoyé, et [j'espère] qu'il n'aura pas le sort de l'autre que ie compte pour perdu. [Un de mes] plus grands regrets est que Mr. Galland [6]) et les autres dont ie devois [recevoir] des traittés n'ont point vu encore mes très humbles remercimens. J'attendois à les faire, que le paquet fût venu, et ie vous suplie de me disculper auprès d'eux et de leur marquer ma reconnoissance. Je suis bien aise de ce que vous me marquez de Monsr Ferrand [7]), que i'estime et que i'honore extrêmement. Vous ne me marquez point, quel est l'ouvrage dont il voudroit troquer 500 exemplaires: quand ie le saurai ie tâcherai de négocier cela. I'avois dessein de mettre sous ce couvert un billet pour notre ami de Saumur [8]), mais trois ou quatre lettres que ie viens d'écrire de suite m'ont ietté dans une migraine (il sait que ie suis suiet à ce maudit mal) qui me permettra à peine d'achever ceci. Rien n'excite davantage ce mal en moi que d'écrire plusieurs lettres; dont la raison est, qu'on veut se hâter et qu'on ne s'arrête pas de tems en tems comme quaud on fait un liure: on écrit et puis on prend un livre, et puis un autre. Ces intervalles ou ces changemens de travail sont pour moi une diminution de peine. Écrivez lui, ie vous en suplie, Monsieur, que i'ignore s'il a reçu ma dernière lettre qui étoit dans celle que i'écrivis à l'ami Mathématicien [9])

---

*) Déchirures.

par la poste au mois de Janvier dernier. Je leur disois à l'un et à l'autre que, dès qu'ils m'auoient indiqué la voie de mer que le Mathématicien se faisoit fort de trouver, ie leur enverrois un exemplaire. Dites lui que ie cherche de mon côté une voie, et que la paix qui va se conclure m'en fournira infailliblement, et qu'ainsi il se garde bien de l'acheter. Vn des amis du Mathématicien me dit l'autre iour qu'il devoit aller à Rouen, pour la retraite que l'institut impose après le cours des études. Assurez bien l'ami de Saumur qu'on ne peut être plus à lui que ie le suis. La migraine me force de finir ici en vous assurant, Monsieur, que ie suis tout à vous et avec une reconnoissance extrême de vos bontés infinies.

XVIII.

A J.-B. DUBOS.

---

29 d'Août 1697.

Je répons tout à la fois, Monsieur, à votre lettre du 9. et à celle du 19. du courant. J'ai été bien aise de savoir plus exactement ce qui concerne la version du liure persan de l'histoire de Tamerlan [1]), et j'en ai fait part à Monsieur le Comte de Pembroeck [2]). Je voudrois bien que ce livre là, celui de Mr. de la Croix [3]) le père et celui de Mr. Galland [4]) fussent publiez en François; et puis que les libraires de Paris ne sont pas accommodans là dessus, ie m'emploirois agréablement à porter ceux de ce pays à traiter de ces copies.

Mais ils sont en possession de contrefaire tout ce qui s'imprime en France, propre à être débité, c'est pourquoi ils ne veulent guère entendre parler de traiter avec les auteurs; ils espèrent de faire une édition sur la copie de Paris, à nuls frais par raport au manuscrit. I'ai été ravi d'aprendre qu'un manuscrit dont ie regrettois la perte, ne soit pas perdu, et plus encore de ce qu'il est entre les mains de Mr. Perrault [5]). I'avois toujours oui parler du travail de Colletet [6]) comme d'un liure où l'on verroit la vie des poètes François en perfection. Il me semble qu'on a dit dans Ménagiana [7]) que toutes les recherches de Colletet étoient perdues sans ressource, mais voilà votre lettre, Monsieur, qui me fait savoir que Mr. Perrault s'occupe à en tirer parti et à les préparer pour le public. Vous pouvez iuger par l'intérèt particulier que i'ai à un tel ouvrage si utile à mon dictionaire, combien ie souhaite qu'il le publie. Ie l'assure de mes très-humbles respects et le remercie très-humblement de l'exemplaire qu'il me fait l'honneur de m'envoier de son poème de la création [8]).

On ne sait rien encore de certain du p. Hennepin [9]) à l'égard des autres parties de la découverte qu'il a promises. Je voudrois pouuoir donner à Mr. Toinard [10]), que ie salue de tout mon coeur, un éclaircissement plus précis sur ce suiet.

Nos prophètes ne s'étonnent point de l'abiuration du Duc de Saxe [11]); ils espèrent que les effects s'arrèteront à sa personne et que les États d'Allemagne iouiront toujours de la religion protestante comme dominante. Ils ne croient point que le zèle lui fasse faire des demandes pour la conversion de ses suiets, et ils ont trop bonne opinion de sa prudence pour ne

iuger pas que l'exemple du Roi Jaques réprimeroit son zèle s'il en avoit. Je vous ai déjà dit que son élection à la couronne de Pologne est une consolation générale, qui fait un contrepoids beaucoup plus fort que le mal. Ils prenent leur bonne part à cette consolation: ils s'imaginent avec un plaisir très vif, que la supériorité des intrigues de la maison d'Autriche sera une mortification extrême pour la France, qui ne perdra pas seulement ses grans frais et la gloire d'avoir heureusement cabalé, mais qui sentira long tems et à son dam les liaisons très étroites du nouveau roi de Pologne avec l'Empereur et autres ennemis du nom François. Je ne laisse pas de croire qu'ils sentent quelque chagrin, mais soiez certain qu'ils feront paroître moins d'embarras et moins de contrainte dans leur langage, que vos nouvellistes publics, lors qu'il leur faudra charger de style après la paix et faire ce que St. Rémi dit à Clovis: *mitis depone colla Sicamber, adora quod incendisti etc.*[12]).

Vous m'avez fait iustice, Monsieur, vous m'avez rien iugé que de véritable dans le préambule de votre dernière lettre. C'est au suiet du mémoire qui sert de matière au papier cy ioint. Je vous suis très obligé de la peine que vous avez prise et de l'idée que vous avez eue de moi à cet égard. Mr. de Tourreil[13]) étoit déjà parti quand ie reçus votre lettre, mais ie vous promets de vous envoier le testament de Mr. Martin[14]) par le premier envoi que Mr. Leers fera à l'Isle, ou même par quelque autre voie plus courte si i'en découvre quelqu'une: vous me ferez beaucoup de plaisir de me donner souvent de pareilles commissions et i'accepte très volontiers d'en user de la même manière envers vous.

Mr. Pinsson m'a envoié diverses pièces sur la mort de Mr. Santeuil. On ne peut pas mieux iuger que vous faites du verbiage de Mr. Leti[15]). Vous le verrez plus qu'ailleurs dans sa critique des Loteries, ouvrage qui lui a fait de grosses affaires et dont il n'est sortie qu'en s'humiliant dans l'assemblée des Ministres et anciens de l'Église Wallonne d'Amsterdam. Il a publié une lettre d'une feuille pour se disculper. On la croit de la façon de Mr. le Clerc[16]) son gendre. Je vous l'enverrois, si elle n'étoit trop épaisse pour la poste. Ie ne saurois vous dire s'il parle dans son Philippe II. du dessein de ce Monarque de se transporter en Amérique: la version de cette Histoire pourroit bien être de sa fille, femme de Mr. le Clerc; mais elle ne paroîtra pas si tôt. — Il y a deux iours que ie reçus un paquet de Mr. Cuper, où ie trouvai la dissertation latine qu'il vient de publier *de tribus Gordianis*[17]). Il me charge de vous en faire tenir de sa part un exemplaire, et il en envoie un à Mr. l'Évêque d'Avranches[18]), un à Mr. l'Abbé Nicaise, et vn autre au p. Pagi[19]). Ils sont chacun dans un paquet cacheté, trop gros pour la poste, c'est pourquoi ie ne pourrai m'en défaire que par d'autres voies. Il vous réfute, mais avec toute l'honnêteté imaginable, ne parlant iamais de vous et de vos raisons sans des épithètes glorieuses, soit quand il examine ce qui concerne les Gordiens, soit quand il examine quelques autres choses avancées incidemment et qu'il ne iuge pas assez certaines, par exemple ce que vous dites que l'autorité des cohortes prétoriennes dura à Rome autant que l'Empire. Il dit qu'elle n'y dura que iusqu'à la translation de l'Empire à Byzance par Constantin. Ie ne veux pas prévenir votre iugement, Monsieur, il vaut mieux que vous lisiez l'ouvrage

sans avoir seu ce qu'il paroît à d'autres: ie voudrois bien avoir eu l'exemplaire que l'auteur vous envoie lors que Mr. de Torreil partit d'ici. Vous l'auriez présentement. Dès qu'il y aura quelque occasion, ie vous le ferai tenir. Ayez encore la bonté de m'excuser auprès du père Lami[20]) qui m'a offert si obligeamment un exemplaire de son traitté de la connoissance de soi même et de l'évidence de la Religion Chrétienne. Nous n'avons rien vu ici de ces traittez là, quelque bons qu'ils soient. Jugez par là du mauvais état de la librairie en ce pays ci et du mauvais goût des lecteurs. Pendant qu'un Roman, un libelle, un livre historique se débite jusqu'à la 2e édition, on ne fait pas venir de France un exemplaire d'un ouvrage de profond raisonnement. Je ne conois point de meilleure voie à lui indiquer que celle de Mr. Fiévet de l'Ile, quoi qu'elle ait été fort lente pour sa réfutation de Spinosa. On a rimprimé à Francfort sur l'Oder les harangues latins de Malagonelli[21]) *cum selectis epistolis Cardinalium.* Mr. Bentley[22]), bibliothécaire de Roi d'Angleterre, l'un des plus grans Grecs de l'Europe et dont les quelques notes sur la Chronique de Malala ont été si admirées, vient de publier un livre Anglais où il montre que les lettres de Phalaris, de Thémistocle, de Socrate, d'Euripide et les fables mêmes d'Ésope sont suposées. Lycophron[23]) avec les commentaires de Tzetzes et les notes des savans, Nicander[24]) auec ses scholiastes, ont été imprimez à Oxford en Grec et Latin in folio.

Voici le titre d'un livre nouveau, imprimé à Leide: *Jura Gulielmi III. restauratoris magni in regna Angliæ &c. ex fonte naturali et divino asserta iusti voluminis compendio, ab Henrico Hulsio Th. doct. et professore*[25]).

Van Helmont le fils[26]) vient de publier des pensées sur les 4 premiers chapitres de la Génèse.

Sans avoir vu ce livre de van Helmont ie vous garantis que c'est un amas de chimères.

Ce que vous me dites, Monsieur, qu'aussi tôt après la paix vous ferez un voiage ici, me fait souhaiter ardemment la signature du traité.

XIX.

A GRAEVIUS.

Vir Celeberrime:

Tria sunt propter quæ tua tempora parumper morer. I. Clar. Baluzius post visum exemplar epistolæ tuæ ad me de impressionis epistolarum Hottomanni conditionibus, significavit nihil esse quod ipse immutatum velit pactis oblatis, gratias tamen agere tibi pro officio præstito maximas. II. Elegantissimi vir ingenii et poetica facultate in paucis excellens, Dominus de la Monnoie Divionensis[1]), Nicasii nostri conterraneus et familiaris, postquam à me fuisset non raro consultus de Bandello, Monacho Dominicano, qui italice scripsit multa volumina narrationum tragicarum et amatoriarum, tandem misit mihi versionem metrice elaboratam abs se unius ex illius narrationibus, rogavitque ut tecum communicarem. Feci itaque lubens ut exemplar conscribendum darem mitteremque tibi, certus te harum rerum peritissimum arbitrum delectandum esse versibus illis

lepidissimoque argumento. III. Denique mitto tibi exemplar scripti Gallice a me vulgati contra importunas inimi [sic] mei declamationes[2]). Quia vero scripti ab ipso anonymo vulgati titulus extat in nova librorum bibliotheca quæ tuis auspiciis Vltrajecti adornatur, rogo ut titulus quoque mei responsi ibidem appareat. Vale plurimum, decus et ornamentum seculi, et me quod facis amato, omni obsequio devinctissimum Tibi

BAYLE.

Roterodami die 22. Octobr. 1697.

XX.

A DUBOS.

9. Juillet 99.

Vous avez fort bien fait, Monsieur, de répondre afirmativement à la question touchant le mémoire à insérer dans mon dictionaire au suiet du p. Serroni Archev. d'Albi [1]). Mais ie dois vous dire, que i'ai un mémoire là dessus, ample et exact, qui me fut envoié au commencement de l'an 1687, et dont i'insérai un abrégé dans mes nouvelles de la Rép. des lettres. Il y a long tems que i'ai dressé un article de cet Archevêque d'Albi, seulement pour renvoier à cet endroit de mes nouvelles, car je n'eusse peu tirer du mémoire que i'avois reçu, que les mêmes faits historiques que i'avois déjà publiez. Si le nouveau mémoire contient plus de particularitez que le précédent, i'allongerois

d'autant mon article. Je ne doute point que la nouvelle édition de Moréri ne soit enrichie d'un long article de ce prélat, et en ce cas là il ne me paroît pas nécessaire que ie m'y [mette], car personne n'a mon dictionnaire qui n'ait aussi Moréri, ainsi ie m'abstiens de tout ce que Moréri contient.

Vous m'avez marqué la page 156 du Parrhasiana[2]) comme contenant une inadvertance insigne. Je l'ai consultée et n'y ai rien vu qu'un exemple de la bonne foy de Polybe. Je n'ai pas vérifié si Polybe dit ce qu'on lui attribue et je ne croi pas que ce soit par là que vous aiez surpris en faute l'auteur; ie m'imagine que vous avez pris une page pour une autre. Éclaircissez m'en, ie vous prie.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de livres faites *ex professo* par les Jésuites contre les droits des Rois; ils ont débité leurs principes là dessus ou dans des ouvrages sur la puissance du pape, ou dans des livres qui traitoient toutes sortes de questions, et en son rang celle du devoir des suiets qui vivent sous des Princes hérétiques ou tyrans. Celui qui a le plus nettement parlé là dessus est Mariana dans son livre *de Regis institutione* [3]). Je ne parle pas du Jésuite Guignard [4]) qui fut pendu à Paris et dans le cabinet duquel on trouva un Manuscrit qu'il avoit composé pour prouuer, qu'on peut se défaire d'un Roi pérsécuteur de la foi ou suspect d'hérésie etc. Vous savez le bruit qu'on fit vers l'an 1626, contre les thèses de Santarel [5]). Vous savez aussi, qu'environ l'an 1610 et 1611 on condamna les Écrits de Bellarmin [6]) contre Daulai, celui de Deran [7]), où la souveraineté indépendante des Rois étoit combatue. Suarez [8]) a fait un livre aussi outré qu'il s'en puisse voir, sur la puissance

du pape à délier les suiets du serment de fidélité. Emanuel Sa [9]), Grégoire de Valence [10]), Lessius [11]) et plusieurs autres Jésuites décident nettement, qu'un prince légitime, mais qui règne tyranniquement, peut être déposé et destitué, et que les États aiant prononcé sentence de déposition, un particulier, et non avant cela, peut attenter à la vie de ce prince. Si j'avois plus de loisir aujourd'hui que ie n'en ai, ie vous pouuois marquer plus d'auteurs. Il n'y en a guère qui se soit mieux expliqué là dessus, que le Jésuite Scribani [12]) dans son *Amphitheatrum honoris*; vous savez l'embaras où l'a mis le père Coton [13]).

J'ay trouvé diversité de sentimens sur la patrie de Fernel [14]); les uns veulent que ce soit Amiens, les autres un bien au voisinage d'Amiens. Voilà pourquoi i'ai dit seulement qu'il étoit de Picardie.

Je suis bien confus de n'avoir pu encore vous envoier la lettre que toutes sortes de raisons m'engagent d'écrire à Monsieur l'Abbé de Camps [15]). Je m'en aquitterai au plutôt.

Voici une liste de médailles qui se vendront ici dans quelques jours.

XXI.

A GRAEVIUS.

Amplissime vir:

Aequo ænimo feras, si tibi molestus fuerim: duo sunt quæ abs te quod Tuo commodo fiat scire velim. Narrabat nuper Dom. de Beauval [1]) audivisse abs te,

8

falsum esse quod ego dixi in meo lexico, nullum extare librum continentem contumelias quas in se invicem publicarunt Clar. Theologi Gisbertus Voetius et Samuel Maresius [2]. Moneas me, si placet, de iis quæ talem collectionem convitiorum spectant. Velis quoque inspicere paginam 33 et 449 epistolarum Jo. Valentini Andreæ (quo libro per Te usus sum diu), ut certiorem me facias, an ibi fiat mentio libri egregii de republica Christiana vulgati ab Joanne Mariana 1615, et an ille idem sit ac Jesuita Mariana [3]. Ne vero molestia rescribendi Tibi incumbat, sufficiet viva voce respondere Dom. Placet qui hasce tibi tradet. Ignoscas istis importunis meis precibus, et me ad omnia obsequia Tibi addictissimum benevolentiæ tuæ ama prosequere.

BAYLE.

Dabam Rotterodami 5. Oct. 1700.

XXII.

AU MÊME.

Vir summe:

Gratissimo animo accepi tuas literas novissimas, una cum Magliabecchianis [1]. Illud vero quam maxime gaudio me affecit, quod cognoverim prosperam tuam valetudinem, per quam Tibi licet tribus simul operibus invigilare, cuilibet immortalitate dignissimo. Ego interim, postquam sub finem anni superioris ultimam

manum imposui secundæ editioni mei Lexici, nihil fere ago, et tantum non otio desidiæque me totum trado, sed post aliquot mensium relaxationem, ubi ver adoleverit, iterum me tradam studiis, et ea quidem lege, ut opinor, ut quæ iam usu mihi faciliora sunt reddita, tractem, nimirum supplementum lexici. Sedulus inquisivi, num hac in urbe globi terrestris et coelestis, quales designasti, comparari possint, et frustra fuit mea quæcunque cura. Leersius noster, qui te reverenter admodum salutat, non credit posse reperiri alibi promptius quam Amstelodami apud quemdam Gallum cui nomen la Feuille [2]). Sunt aliquando privati homines, qui tales globos hæreditate quæsitos et sibi inutiles vendunt libenter, quod etiam contingit in auctione bibliothecarum vel suppellectilis domesticæ. Hac via fortasse satisfieri posset promptius viro illi Illustri quam in officinis mercatorum.

Scripsit mihi nuper Dom. Simon Valhebertius audivisse se adornari in istis regionibus novam Theocriti Heinsii [3]) (sic ille loquitur) editionem; se vero habere notas manuscriptas in eum poetam, nunquam editas et compositas à viro quodam prædocto et Critices prope gnaro, quas libenter communicaret editori; qua de re ut moneam rogat. Nemo Te melius novit, quid moliantur ejuscemodi typographi. Itaque satis superque vota Simonis illius perficio, si Tibi eius mentem aperiem. Vale plurimum, Vir magne, et me amicitia tua cohonestare pergito qui

ad omnia Tibi sum
devinctissimus
BAYLE.

Dabam Roterodami die
12. Mart. 1702.

XXIII.

A DUBOS.

A Rotterdam le 7. de Nov. 1706.

Je vous rends mille grâces des deux Trévoux [1]) que i'ai reçus avec votre lettre du 14. du passé, et plus encore de la bonté que vous voulez avoir pour mon parent. Il ne manque pas de me marquer le bon accueil qu'il vous a plu de lui faire, et de s'en féliciter et de me remercier de lui avoir procuré un tel patron.

Vous me surprenez en m'aprenant, que le discours qui a couru et qui est, si ie ne me trompe, dans le Mercure galant, le discours, dis ie, de Mr. de Puisieux [2]) aux Cantons où il reconoît que les armes de la France ont été malheureuses, est une pièce suposée, et que Mr. de la Chapelle [3]) est l'auteur de la suposition. Il y a bien de l'aparence que la 40e lettre ne paroîtra de long tems, car que pourroit-il dire dans l'état present des afaires de la France!

I'ai vu un petit livret sur les Campagnes de Mr. de Vendôme en Italie, et j'ai été étonné que l'auteur et le libraire aient eu assez d'imprudence pour faire paroître une si brillante description de l'état florissant, où Mr. de Vendôme avoit mis les afaires, précisament lors que l'on venoit de recevoir la triste nouvelle de Turin [4]). Il n'y a rien, ce me semble, qu'un auteur doive plus éviter que le contretemps.

Ie vous envoie la pièce intitulée *Boileau aux prises avec les Jésuites* [5]). Vn Abbé François qui se retira de Bruxelles à la Haie, lors que les alliez prirent possession de Bruxelles, en est l'Auteur.

Ie remplirois avec plaisir le reste de ce papier, si ma santé me le permettoit; mais il faut que ie vous dise, Monsieur, que depuis près d'un an je suis persécuté d'une toux et d'une fluxion sur la poitrine, qui m'ont déjà fort abatu. Le travail de l'étude se joignant à cela, je serois bientôt à bas; c'est pourquoi je me reposerois entièrement, si ie ne me croiois obligé de répliquer à Mr. Jaquelot [6]). C'est à quoi i'emploie les forces qui me restent. Ie n'écris point à mon parent; si vous en avez l'occasion, ie vous prie de lui dire qu'il ne s'étonne pas de mon silence, et que, lors que i'aurai achevé ma réplique, ie serai ponctuel à lui donner de mes nouvelles. Je suis, Monsieur, etc.

XXIV.

AU MÊME.

A Rotterdam le 1. déc. 1706.

Le mauvais état de ma santé [1]) et la nécessité où je me trouve, nonobstant cela, de corriger des épreuves et de fournir aux Imprimeurs de la copie pour la réplique, que ie fais au Sr Jaquelot [2]), est cause, Monsieur, que ie ne vous écris que très peu de lignes pour vous prier d'agréer cet exemplaire du 4e tome de la Réponse au Provincial. Le sieur de Lorne [3]) est arrivé depuis quelque tems; ie ne sai s'il a aporté les livres que i'attendois par son retour.

LETTRES ÉCRITES A P. BAYLE

JACQUES ABBADIE.

I.

Quel homme fut jamais plus coupable que je le suis, Monsieur mon très cher ami; et que dirés vous de moy de vous écrire et de vous remercier si tart de toutes vos bontés? Vous me faites la grâce de m'escrire le plus obligeamment du monde; vous faites par bonté vn Panégyrique de mon Panégyrique [1]), commettant, en quelque sorte, la gloire de vostre discernement, toute bien établie qu'elle est, pour faire ce que l'amitié vous conseille et qu'vne préocupation d'affection vous inspire; vous me sollicités pour me faire recevoir de nouvelles grâces; vous estes vn ami illustre et considérable de toutes les manières; et dans le poste que vous occupés avec tant d'honneur dans l'Empire des lettres, dictateur de cet estat de lumière et de connoissance, et maître en quelque sorte, par la foy qu'on a en vous, de la destinée des auteurs, vous voulés penser que je sois au monde pour y faire penser les autres, parce que vous m'aymés et qu'apparemment vous vous faites vn point d'honneur de n'avoir que des amis qui vous ressemblent, — et avec tout cela, vne lettre

que j'escris pour vous remercier demeure dès trois semaines dans mon cabinet, elle se perd dans mes papiers, et je ne vous écris que lors que je ne peux plus m'en défendre.

Si ce n'est pas là estre ingrat, je ne sais ce que l'on peut appeller ingratitude, mais aussi, mon cher Monsieur, si vous n'estes pas généreux, je ne say où l'on trouvera la générosité. C'est ce qui me console. Je conte tellement sur vostre bonté que cela me rend vn peu trop hardi à manquer à mon devoir à vostre égard. J'ay leu vostre journal et, sans compliment, il m'a extrêmement pleu. Il y a par tout de la politesse, du tour, de l'esprit, de l'érudition, du raisonnement et vn certain discernement de Philosophe, vne sévérité de raison que tous les grans hommes n'ont pas, et qui font qu'on vous reconnoîtra dans les moindres choses que vous ferés.

Je ne say, si je dois vous satisfaire sur la demande que vous me faites, de vous envoyer le plan de mon ouvrage. Il me semble que j'y trouve peu mon conte. Cela vous surprend. C'est, mon cher Monsieur, que je pers vos belles parolles et que j'espéreroy que vous donneriés plus de jour et de force à mes principes, si vous vouliés vous donner la peine de leur prester quelque chose de ce qui vous est propre et qui ne se trouve pas dans les livres.

Je vous remercie mille fois des soins que vous prennés des exemplaires de l'oraison funèbre de la Défunte Électrice [2]). Vous aurés peut estre eu la curiosité de savoir, pourquoy vn si grand nombre d'exemplaires: c'est qu'on ne voulut point l'imprimer à moins. Cela est bizarre; mais telle est la méthode de nos imprimeurs. Aussi, serviteur auz imprimeurs de

Berlin! Je vous demande la continuation de vos bontés, en cela et en toute autre chose. Monsieur d'Artis [3]) fait venir pour moy vostre journal. Je me donneray l'honneur de vous écrire au premier jour.

Je suis, avec toute la reconnoissance et l'estime possible, tout à vous, mon cher Monsieur

ABBADIE.

De Berlin ce $^{1}/_{11}$ Octobr. 1684.

II.

(1686.)

J'ay mille pardons à vous demander, mon cher Monsieur: je suis bien le plus malhonneste homme du monde, puisque jay peu quitter la Hollande et même aller en dernier lieu à Roterdam sans avoir l'honneur de vous voir. Mais que voulés vous? Je suis ainsi bâti. Il ne me faut qu'vne très petite affaire pour me faire tout oublier, et même les devoirs les plus essentiels. Je n'ay point trouvé ici le gentilhomme que vous m'aviés recommandé je ne say pourquoy. S'il vient, je vous assure que je n'oublieray rien de tout ce qui est en mon pouvoir pour luy témoigner combien je vous suis aquis. Je dis de ce tout ce qui est en mon pouvoir, qui est fort petit. Car il n'y a assurément que l'impossible que je ne face pour vous.

Vous dire ici que je suis arrivé en bonne santé, Dieu merci; que j'ay fait vn second voyage à Brandebourg pour y voir Mr. Delaplacette [1]); que j'ay trouvé de grans changemens ici, *mutationes rerum et personarum* [2]); que chacun y fait sa Cour et s'y advance

quoussi que sio [3]); qu'on avoit trouvé le moyen pendant mon absence de faire passer Mr. Delaplacette pour vn homme dévoué à la Cour de France, et qu'on l'avoit envoyé dans la ville de Brandebourg, de peur que s'il demeuroit plus longtemps à Berlin, Mr. de Rébenac [4]) ne le séduisît et ne le fît retourner en France; et pour moy, de me proposer pour estre professeur à Francfort, sur la supposition que je n'estois allé en Hollande que pour estre professeur à Leyde, — tout cela, mon cher, est peu de chose, et je ne say comment je m'avise de vous le dire. C'est que je m'imagine, que comme cela m'a fait vn peu mal au coeur à mon arrivée, cela en doit faire à tout le monde comme à moy. Cependant tout est parfaitement redressé et va son train ordinaire; et son Altesse Électorale est si bien désabusée des impressions qu'on avoit eu la charité de luy donner, qu'il a refusé depuis peu Mr. Delaplacette à la Reyne de Dannemare [5]) qui le luy demandoit. Le même esprit occulte nous a empeschés d'avoir Mr. Claude [6]), luy faisant adresser vne vocation pour Francfort, au lieu que si l'on l'eût appellé pour Berlin, il seroit infailliblement venu. Je suis assurément très fâché de la perte que nous faisons de ce grand Homme. Mr. Gautier [7]) a ici beaucoup de crédit et est fort agréable, jusques à que je l'ay trouvé en possession de présenter les officiers et de les examiner *non sine magnâ invidiâ magnatum quorumdam*. Si vous envoyés ici quelqu'vn de vos parens ou amis, adressés vous à luy. Il peut beaucoup.

A Dieu, mon cher, je suis tout à vous

ABBADIE.

PIERRE ALLIX.

I.

Monsieur:

I'ay receu les deux Nouvelles que vous m'avés fait la grâce de me donner. Ie vous suis fort obligé de ce présent et vous en rens mes très humbles grâces. On y void votre esprit, votre jugement, votre savoir et votre délicatesse. M. le Prince [1]) les a leues avec plaisir et a donné ordre qu'on les lui envoyast régulièrement. M. Bernier le Philosophe [2]) en est très content, quoy qu'il souhaittast que vous ne l'eussiés point nommé, en quoy il a raison. Mrs. Théuenot, [3]) Auzoult [4]) et autres applaudissent. C'est ce que je say d'original, ces Mrs. étant de mes amis. Le P. Malbranche, [5]) quoy qu'un peu touché, est de leur avis. Voilà qui va le mieux du monde, dites vous.

Mais ie suis trop votre amy pour en demeurer là. I'ay à vous dire aprez tous ces justes éloges [6]): 1°. qu'il y a quelques endroits où vous vous donnés des libertés que personne n'aprouve. Vous savés ce que vous dites de l'éducat. de deux princes qui sont très connus. Le respect ne vous devoit pas permettre d'écrire ni de décrire même rien d'aprochant. 2°. Que vous prenés presque toujours party dans les questions qui se présentent, ce que vous ne devés pas faire dans la suite. 3°. Que la liberté de l'impression vous fait passer les bornes de votre prudence ordinaire, quant à faire les confesseurs dans un journal. 4°. Que vous loués un peu trop des autheurs dont le mérite est assés court: les héros, comme vous le savez, ne sont pas communs,

ni les grans autheurs non plus. 5°. Il semble encore que vous montrés un peu trop de chaleur contre M. Arnaud, et que vous exaggérés trop ses disgrâces, n'ayant point eu de querelle avec lui. 6°. Vous faites quelque usage de vos remarques de cabinet en divers lieux, mais il faut prendre garde que vous ne le fairés avec un peu trop de chaleur et d'affectation pour votre party.

Hé bien, Monsieur, sais je user de la liberté que mes amis me donnent? Je vous conjure de prendre en bonne part ce que je vous dis. Nous savons par expérience que la satyre ne réussit, ni au party ni à son autheur: si on fait rire, on se fait haïr sûrement, et il y a des gens qui ont des mains si longues, que quand on ne leur devroit point un respect inviolable, on en doit craindre le colère qui est comme le rugissement du Lion.

Je vous envoye les deux lettres que vous voyés, l'une pour vous, l'autre pour Mr. de la Bassecourt. 7) Celui qui vous les écrit, mérite fort qu'on le serve, et je vous conjure de ne vous y oublier pas et d'y vouloir agir de la bonne façon. J'attens avec impatience les autres Nouvelles que vous me faites espérer, et suis tout à vous.

A Paris ce 27 Juillet 1684.

II.

Ce 2 Nov. 1684.

Si l'autheur des Dissertations sur le Dictionnaire Persan [1]) eust voulu être nommé, je l'aurois fait; mais il souhaitte de n'être pas connu. Vous supplierés

quelques notes qui ont été jointes pour rendre l'ouvrage complet, et en ferés l'usage qui vous conviendra; vous pourés même l'adoucir. Je ne manqueray pas de faire vos complimens à M. de Frémont,[2]) qui est à présent hors de Paris. J'ay dit à M. de la Rocque de Rouen[3]) ce qui le regardoit. Ne publiés encore rien de la matière des fièvres dont M. Minot[4]) a écrit. On vous envoyera incessamment une jolie pièce là dessus toutte faite, qui vous soulagera. I'y joindray une lettre qu'un de mes amis m'a écrite, sur la vie et les œuvres d'un nommé Lyzerus,[5]) qui s'est rendu célèbre par divers ouvrages qui défendent la polygamie. Je tâcheray d'y joindre quelques pièces que j'ay prononcées il y a quelque temps, et qu'on vient d'acheuer. Je ne prettens pas m'acquiter par là de vos présens ni de vos éloges. Mais au moins je souhaitte de vous montrer que je ne suis pas insensible à tant d'honêtetez.

L'abbé Talment le père, c'est à dire le vieux,[6]) m'a répondu que Mrs. de l'Académie recevroient vos Nouvelles. Je luy ay communiqué votre scrupule, dont il n'a fait aucun conte: s'ils avoient été blessés sur le récit de la réception de M. Boileau, vous les avez guéris par le récit que vous faites de l'ouvrage de M. Charpentier[7]). Il me semble que l'abrégé de Gassendi par M. Bernier[8]) vaut bien la peine de n'être pas oublié, quoy que votre cœur se soit déclaré en faveur du P. Mallebranche et qu'apparemment il ait suivi les lumières de votre esprit. Je croy qu'il seroit bon aussi que vous parlassiés des divers ouvrages de deux Illustres d'Allemagne. L'un est M. Wagenseil,[9]) professeur à Altorph, qui est l'honneur des savans en Hébreu et qui a publié les disputes des Juifs contre les Chrétiens. L'autre l'illustre M. Knor,[10]) conseiller

d'état du Prince d'Anspach, qui vient de donner le Zohar abrégé après avoir donné le Cabala denudata. Il y a mille choses singulières dans les ouvrages de ces deux Messieurs, et si vous leur envoyés vos nouvelles, ils vous fourniront diuerses choses curieuses et savantes pour rendre vos nouvelles plus riches. Vous pouvés leur marquer que ie vous ay exhorté à le leur envoyer; ou, si vous l'aimés mieux, je vous feray faire les extraits de leurs ouvrages par eux mêmes et vous les envoyeray. Le dernier party me semble le meilleur.

AMELOT DE LA HOUSSAYE.

Monsieur:

Aiant apris, par votre mois de Novembre, la publication du livre intitulé *Perrot d'Ablancourt vangé* etc., [1]) et n'aiant pu encore en trouver aucun exemplaire, par la lecture du quel je pusse à peu près reconnoître, qui en est l'auteur, que quelques-uns disent ici être Pierre Richelet, [2]) et plusieurs autres le Neveu de d'Ablancourt, [3]) qui est en vos quartiers, — je vous suplie très humblement de vouloir diférer jusqu'au mois de Février prochain, ce que vous avez à dire de ce livre, espérant qu'entre ce tems-là il me tombera entre les mains, et que je pourai vous envoier la réponse que je jugerai à propos d'y faire pour joindre à votre article. Vous savez, Monsieur, que je fais bonne guerre, *non fraude, neque occultis, sed palam,* et que mes adversaires ne font pas de même, puisqu'ils sont toujours anonimes, soit par

modération ou par crainte. Pour de la modération, je ne sai pas, si celui-ci en aura plus que l'Abbé de S. Réal; [4]) mais quoi qu'il en soit, le public verra, si *Perrot d'Ablancourt* est bien *vangé,* si A. d. L. H. est bien *convaincu de ne pas parler François, et d'expliquer mal le Latin,* et si Richelet, qui n'est qu'un Grammérien de la dernière classe, est une assez bonne caution pour garantir les traductions du premier, et un assez bon maître des langues françoise et latine, pour les aprendre au second. Mais je suspens mon jugement jusqu'à ce que j'aie vu cete belle apologie.

Je quite mes essais de Morale [5]) (aussi-bien le second n'étoit-il pas fort avancé) pour travailler à une traduction exacte de Tacite, [6]) à la quelle il y a déjà longtems que m'exhortent des personnes, qui ont fait connoissance avec cet historien dans le cabinet des Princes, et dans les Ambassades. Ce que je vous marque ici, pour montrer, que les gens d'État ne sont pas ici les dupes des Versions de d'Ablancourt, que je soutiens être celui de tous les traducteurs modernes qui a le plus imposé au public, et non seulement dans son Tacite, mais encore dans toutes ses autres versions.

Quant à l'Abbé de S. Réal, dont vous doutiez que fût la letre qui vous fut adressée en 1685, je vous dirai, qu'après avoir été plusieurs mois à barguigner et à balancer entre la honte et le dépit, *confessionis gloriam amplexus est,* alégant pour excuse, qu'il y a été contraint par Mr. l'Archevêque de Paris, et autant le S[r]. Morange, secrétaire de ce Prélat, d'avoir ajouté à sa letre, qui, à ce qu'il dit, étoit modeste et mesurée, les injures qui y sont répandues. Circonstances, que j'ai aprises d'un Magistrat chez qui le dit Abbé a de grandes habitudes.

Il est tems de finir, et je le fais en vous souhaitant toutes les récompenses et tous les honneurs que le public doit à votre éminent mérite, avec le tems d'en jouir en parfaite santé. Continuez-moi, s'il vous plaît, l'honneur de votre amitié, dont je ferai toujours ma principale gloire; et soiez bien persuadé, que je suis plus que personne de la République des Letres,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

AMELOT DE LA HOUSSAIE.

Paris, 27. Déc. 86.

CHARLES ANCILLON.

I.

Monsieur:

Il y a un peu plus d'un an que Monsieur Daillé,[1]) Ministre de Paris, m'ayant enuoyé vne petite satyre fort spirituelle, faite par le sieur Mabre Cramoisy [2]) ou du moins sous son nom, contre le sieur Maimbourg, cest espèce d'hydre que Vous et l'Illustre Monsieur Iurieu [3]) aué trouué le moyen de détruire si glorieusement, je pris occasion, en vous en faisant part, de vous prier de vous souuenir que j'auois eu autres fois l'honneur d'estre connu de Vous. Je ne sçay, Monsieur, si ma lettre est paruenue jusqu'à vous, ou si vos grandes occupations ne vous ont pas permis d'y répondre. J'attribue à l'vne ou à l'autre de ces deux raisons le

malheur que j'ay eu de ne receuoir aucune de vos lettres, car je sçay si bien combien vous estes honnête, que je suis sûr que tout indigne que ie suis de l'honneur de votre souuenir, vous n'ussié pû me refuser les marques que je vous en demendois, sans vous faire violence à vous mesme. Qvoy qu'il en soit, Monsieur, je ne sçaurois laisser perdre le droit que ie m'imagine auoir d'y prétendre quelque place, sans faire tous les efforts dont je suis capable pour me la conseruer. Vous me feriez trop de grâce si vous croyiez que ç'a été par discrétion, et vous me feriez aussi vn tort signalé si vous croyiez que ç'a été par négligence, que ie ne vous ay pas pressé depuis si long temps à me rendre Justice à cest Égard. Nos troubles ont esté cause de ce grand silence dans lequel je suis demeuré. Le malheureux et le funeste Édict de réuocation de celuy de Nantes est venu; Notre Église, se flattant de ses grands priuiléges et des prérogatiues qu'elle auoit par dessus toutes les autres du Royaume, m'enuoya au Roy pour les luy représenter. Je m'acquittay de ma commission; du moins, m'estant addressé d'abord à Monsieur de Louuois, 4) il me dit qu'il ne me conseilloit pas de me présenter au Roy sans sçauoir auparauant s'il l'agréeroit; qu'il seroit à craindre pour moy que ma présence ne l'anima; il me promit de luy dire que j'estois à Fontainebleau et de luy faire le détail des raisons que ie lui auois attaqué. J'allay le lendemain chez Mr. de Louuois pour apprendre la réponse que le Roy auoit fait. Il me dit que c'estoit vne résolution prise, qu'il n'auroit plus d'Exercise de notre Religion dans le Royaume. Je le priay de faire ensorte près du Roy, que nos bonnes raisons seruissent au moins à nous exempter du fourragement des gens de guerre et

de la license des troupes, ausquels toutes les autres Églises du Royaume auoient esté exposées; et luy dis que dans l'Espérance que i'auois qu'on nous accorderoit cette grâce, je luy donnois des cahiers contenant plusieurs demendes tendentes à ce qu'on fît des règlements sur la manière auec laquelle nous aurions à viure et à nous conduire à l'auenir. Il porta mes mémoires au Roy, et à son retour me dit qu'il me donnoit la parole du Roy et la sienne propre, que l'on ne nous enuoyeroit point de troupes, et qu'on ne nous inquiéteroit pas; que pour mes autres demendes on me les accordoit aussy. On nous permettoit par Exemple d'enterrer nos morts à l'ordinaire, de nous aller marier à Sarbrik etc. Ie demenday qu'afin de pouuoir faire voir à notre assemblée, que je m'estois acquitté de ma commission, on mit ces réponses sur mes cahiers à la marge de mes demendes. Il me répondit, qu'auant que je sois à Metz notre assemblée seroit assurée de la parole du Roy et de la sienne, et ainsi qu'elle verroit l'Effect de ma commission. Il me dit que je pouuois retourner et assurer notre peuple et que je pouuois ne pas faire plus de frais à ceux qui m'auoient enuoyé. Je retournay à Paris, j'escriuis à nos gens de Metz tout ce qui s'estoit dit et fait, et leur demanday leurs auis. Ils me répondirent, que l'Intendant estoit venu par ordre de la Cour de Nancy à Metz, qu'il auoit fait assembler tous les chefs de famille et qu'il leur auoit dit, qu'encore que le Roy eût assuré leur député de ce qu'il auoit à leur dire, néantmoins il luy auoit donné ordre de les faire assembler tous et de leur donner toutes les assurances qu'il pourroit du dessain du Roy qui estoit de les laisser viure paisiblement, et de ne les point exposer à la licence des troupes. Il leur fit

mesme lecture de la lettre qui contenoit cest ordre et cette promesse; qu'ainsi ie pouuois reuenir. Je retournay à Metz incessament après cette lettre reçue. Je n'y fus pas plutôt de retour, qu'il y eut décret de prise de corps contre moy, de mesme que contre tous les pères qui auoient leurs enfants hors du Royaume. Plusieurs se laissèrent emprisonner, mais moy ie crû qu'il valoit mieux me cacher. Je me suis tenu clos et couuert pendant plus de deux mois. Enfin j'ay, grâces à Dieu, trouué le moyen d'échapper et de sortir du Royaume. J'ay tousiours cru qu'il ne falloit pas se fier à toutes les belles promesses que l'on nous auoit fait, et ie l'ay tousiours dit à tous mes amis. L'Éuénement n'a que trop iustifié que j'auois raison. Mon père s'estoit malheureusement retiré à Hanau [5]) dont le comte est luthérien, fort jeune et gouuerné par des conseillers papistes et luthériens, fort peu touchés de notre misère. Le peuple l'y auoit rétenu auec beaucoup d'empressement. L'amitié et l'estime que ce peuple luy a témoigné, luy a attiré la ialousie des deux autres Ministres françois, lesquels, quoy que l'vn soit beau frère et l'autre neueux, l'ont traité de la manière du monde la plus cruelle et la plus indigne, Mon père, ne pouuant se résoudre à l'âge de soixante et dix ans d'entreprendre d'autres voyages, souffroit tout, auec bien de la douleur pourtant, et me cachoit ses chagrins de peur que ie ne le pressasse à quitter; mais enfin, ces gens là ayant fait éclater leur rage et luy ayant suscité des procez, mesme ayant eu le front de l'accuser deuant le peuple de n'estre pas de la religion, ie le sollicitay tant, que je le disposay à venir en ce pays cy. Nous crumes que par notre départ nous mettrions fin à toutes ces hargnes, mais ces gens là

iram atque animos a crimine sumpserunt: ils ont poursuiui mon père partout et l'ont accusé dans toutes les Cours où ils ont cru qu'il pourroit aller. Mais, grâces à Dieu, leurs Calomnies ne nous ont fait aucun tort. S. A. É. de Brandenbourg a eu la bonté de nous receuoir plus fauorablement que nous n'eussions jamais osé espérer. Il a établi mon Père Ministre à Berlin, il m'a donné la charge de Juge des François dans la mesme ville et a enuoyé mon cadet [6]) à Francfort sur l'Oder acheuer ses Estudes à ses despens. Voilà, Monsieur, tous les chemins fascheux où nous auons passé, pour paruenir à l'estat heureux dans lequel nous sommes à présent par la grâce de Dieu.

Vous rendé tant de seruices importants et agréables au public, que ie crois qu'il n'y a personne qui ne doiue vous offrir les siens et chercher auec empressement les occasions de vous en rendre. Outre ce deuoir commun, l'honneur que vous m'aué fait autres fois, l'amitié que vous aué tousiours témoigné à mon père, et la reconnoissance que je dois auoir de ces deux grandes faueurs m'obligent à estre absolument à Vous, et à Vous en assurer. Si Vous souhaitté d'auoir ou de sçauoir quelque chose de ce pays cy, faite moy la grâce, Monsieur, de me donner commission de vous l'enuoyer ou de vous le faire sçauoir. Mon père prend la liberté de Vous demender vos nouuelles de la Répub. des lettres de chaque mois, les lettres pastor. de Monsieur Jurieu, [7]) celles de Monsieur Basnage [8]) et toutes les pièces curieuses que vous donnés tous les iours au public. Je vous prie de les enuoyer par les voitures ordinaires, par terre ou par eau, à Mr. Mesmin, Marchand à Hambourg. Ce sera luy qui aura le soin de satisfaire au payement du prix. Voilà vne prière qu'il

n'est guère séant de faire à vn homme occupé comme vous l'este; mais pardonné luy, Monsieur: l'enuie qu'il a de les voir et l'impossibilité qu'il y a de les auoir d'unne autre manière, luy font commettre cette incongruité là. Permettez moy, s'il vous plaît, Monsieur, d'assurer icy Monsieur Jurieu de la grande vénération que j'ay pour luy, et Monsieur Basnage (de qui i'ay l'honneur d'estre connu) de mes très humbles respects. Je suis auec vne très profonde soumission,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant seruiteur

C. ANCILLON.

A Berlin ce $^{8}/_{18}$ Décembre 1686.

II.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'auez fait l'honneur de m'écrire, et celle qui est adressée à S. E. Monsieur le Comte de D'hona;[1]) j'espère que Vous approuuerez que ie ne la luy rende que lors que votre Dictionaire sera arriué et que ie la luy présenteray de votre part. A mon égard, Monsieur, je suis si persuadé de votre amitié et de votre équité que je ne suis dans aucune inquiétude sur ce que vous me marquez estre dans les Additions au mot Ferry.[2]) Je vous prie très humblement et très instamment d'estre persuadé que je ne me suis chagriné que contre celuy qui vous a enuoyé les mémoires sur lesquels vous auez fait l'article, auec lequel pourtant je me suis très bien réconcilié moyennant

vn petit Éclaircissement, et que, s'il m'est arriué de dire à cette occasion des choses ou des mots qui vous ayent déplu, j'en suis très marry et tâcheray, comme je vous l'ay dit et écrit, de réparer cela dans le premier ouvrage que je feray. Je l'aurois desià fait si j'auois eu le temps de trauailler, mais mes employs m'occupent si fort qu'à peine ais ie le loisir de faire aucun proiet. Je n'ay pu songer à aucun ouurage qui soit de longue haleine, mais pour me diuertir et me délasser quelquefois, j'ay entrepris de traduire les Éloges des hommes illustres de l'histoire de Mr. de Thou, d'y faire des Additions comme Mr. Teissier en a [3]) fait aux Éloges des hommes sçauants. J'écris au Mr. Leers pour sçavoir de luy s'il voudra bien auoir à faire auec moy pour cela. Je suis surpris que Mr. le Duchat [4]) ne vous ayt point donné de ses nouuelles luy même. J'ay si peu de rancune contre luy que je me suis employé de mon mieux à l'établir, et que j'ay obtenu qu'il soit vn de mes conseillers assesseurs en la Justice supérieure de tous les François qui sont dans les États, et dont je suis le Chef. Je le verray mardy prochain au siège, et ie luy feray des reproches de son silence. J'attens votre dictionnaire, que i'ay demendé à Monsieur Leers et ie me fais vne grande joye de le voir. Honorez moy touiours, ie vous en supplie, de vos bonnes grâces, et soyez persuadé que ie suis d'vne manière qui est au dessus de toute expression,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant seruiteur

C. ANCILLON.

A Berlin ce 11 féurier 1702.

Il est bon que je vous dise encore, que les lettres que vous et Monsieur Leers me faites l'honneur de m'écrire, courent risque de se perdre, parce qu'il n'y a personne de mon nom qui se qualifie Docteur en droit. Je suis conseiller de Cour et d'Ambassade du Roy, et Juge supérieur de la Nation françoise.

J'oubliois de vous dire que le célèbre Mr. Dartis, qui m'a fait autrefois vne si grande affaire d'auoir dit dans vne Épître dédicatoire au Roy de Prusse, qui si on a dit de Traian qu'il estoit vn Dieu Mortel, on pouuoit le dire de luy à plus forte raison, renouuelle auiourd'huy sa querelle contre moy; cette querelle et son opiniâtreté à la soutenir ont esté cause qu'il a esté congédié il y a douze ans. Il ayma mieux perdre son établissement et son poste de Ministre ordinaire de Berlin que de me laisser en repos. Il est icy sur le pied de solliciteur, il redemende sa pansion et sa charge, et, pour faire sa cour, il a fait vn discours au Roy sur ces paroles de Samuel: Qui suis je et quelle est la maison de mon père? etc., qui a esté le premier texte sur lequel le Roy a voulu qu'on préchât dans tous ses États, le jour de l'Anniuersaire de son Couronnement, et dans ce discours, entr'autres impertinences, il y renouuelle sa calomnie contre moy. Je luy réponds par des petits discours en forme de lettres que ie publie toutes les semaines; ie n'en ay encore donné que deux, parce que tous ses amis tâchent de m'appaiser. Ie vous enuoyeray toutes les petites pièces que i'ay fait depuis mon retour icy, par la première commodité qui se présentera. Monsieur de comte d'Enhof, [5]) gendre de Mr. le comte Dhona et commissaire général des guerres, a demendé son congé à la cour et s'est retiré à Mümmel dont il est gouuerneur. On a rapellé

Monsieur D'Ankelman, [6]) qui a eu cy deuant cet employ, et on l'a rétabli; on coniecture que c'est vn acheminement au rappel de Mr. D'Ankelman l'aisné qui est encore en prison à Paitz. Tout cela n'est point agréable, moins pour moy que pour aucun autre; ce n'est point vne nouuelle qu'on fasse semblant de sçauoir, et que ie ne vous écrirois pas, si ie ne sçauois la part que vous prenez à ce qui concerne l'Illustre maison de Dhona. Je ne vous dis rien de mon frère, par ce qu'il est encore en Suisse, où on l'enuoya l'année passée. Si vous voulez bien me suggérer quelqu' ouurage qui ne soit pas de longue haleine et qui soit à ma portée, vous me ferez plaisir. Mes Éloges ne m'occuperont pas tousiours.

JEAN ANISSON.

De Paris le 26 Janvier 1697.

Je vous rends mille grâces, Monsieur, de l'honneur de votre Souvenir et de vos Complimens obligeans pour la nouvelle année; je vous la souhaite plus heureuse qu'à moy même.

Je croiois répliquer plutôt à votre obligeante lettre du 3e de ce mois, mais j'attendois de vous donner des nouvelles certaines du Succez de ma négociation pour faire entrer vn nombre de vos Dictionnaires à Paris. [1]) J'auois deux veues dans ce plan là: la première, de procurer votre livre aux gens de lettres de cette ville à bon compte ; car ils achètent les livres qui entrent

par les fenêtres terriblement chers; et la seconde, j'espérois que moyennant cette permission, il s'en répandroit assez pour en empêcher la contrefaction à Lyon ou à Genève. Mais Mr. Leérs m'a si mal secondé là dedans qu'il m'a été impossible de proffiter de la bonne volonté, que Monseigr. le Chancellier[2]) a pour moy; et en effet il auoit tant d'envie de me faire plaisir dans cette occasion, qu'il me donna à choisir de trois Censeurs, qu'il me nomma, et comme de ceux là, il y en auoit vn amy de Mr. Leérs, mais amy intrinsèque[3]) (à ce que m'a dit autrefois Mr. Leérs, et à ce qu'il m'en a paru depuis), je préféray celuy là aux deux autres, quoyque je fusse d'ailleurs en quelque deffiance de sa part sur mon chapitre; ce que n'ignore point Mr. Leérs, car pendant son séjour en cette ville et dans le tems que je luy livrois tous mes amys et tous mes patrons, je priay Mr. Leérs de me renouer auec cet homme, mais je ne reçus jamais de réponse sincère là dessus de Mr. Leérs. Je ne vous le nomme point, parceque vous l'aurez appris par Mr. Janisson.[4]) Cependant je me flattois toujours qu'en considération de Mr. Leérs il passeroit par dessus les Règles, puisque Mgr. le Chancellier y vouloit bien passer en ma faveur. Je fus donc voir cet homme, je luy parlay au nom de Mr. Leérs, et je le priay de faire distinction de la permission d'imprimer, qu'on demanderoit à vn Chancelier, d'auec la tolérance dont il s'agissoit en ce cas, pour l'entrée de quelques Exemplaires d'vn livre composé d'ailleurs par vn galant homme, et d'vn mérite singulier. Mr. R. . . . . me donna les meilleures parolles du monde, et ne parut pas éloigné de la chose, de sorte que j'eus dès lors espérance du Succez, et d'autant plus que je luy allégay l'Exemple de feu

Monseigr. l'Archevesque de Paris,[5]) qui auoit permis par mes mains l'entrée du Livre de Mr. Simond,[6]) cydevant de l'Oratoire, et imprimé en Hollande, et dont on auoit icy refusé le Privilège.

Ce fut donc auec vn grand Étonnement de ma part, que Mgr. le Chancellier me dit, quelques jour aprez, qu'il étoit surpris que je l'eusse fait solliciter pour l'entrée d'vn aussy mauvais Livre que celuy là; que l'auteur y parloit mal du Roy; qu'il y déchiroit mille particuliers honnêtes gens; qu'il y auoit ramassé toutes les saletez et les ordures imaginables; que le Prince de Galles y étoit maltraité,[7]) et qu'enfin le Livre étoit si mauvais qu'il alloit faire mettre aux Cartons celuy que Mr. Leérs luy auoit envoyé, et qu'il inviteroit les autres personnes, à qui Mr. Leérs en envoyoit, d'en faire autant. Je ne pus répondre que sur l'article du Roy, et je dis que l'auteur étoit trop sage pour parler mal d'vn aussy grand Roy, de qui il étoit né Sujet, et qu'il falloit distinguer les matières de Controverse d'auec les prétendues injures alléguées par Mr. R. . . . Encore vn coup, je ne suis point revenu de ce coup là.

Je pense que Mr. Janisson vous a mandé que *Mr. R. . . . étoit fâché que vous eussiez appellé Mr. Arnaud et Mr. Nicole Jansénistes, et que vous ne voudriez pas qu'on vous appellast relapse.* Y a-t il quelque endroit de votre Livre qui regarde ce Mr. R. . . . ou Mr. son Père? je vous prie de me le dire, et comptez que je ne vous feray point d'affaires.

Il résultera néanmoins plus d'vn bien de tout cela à Mr. Leérs: 1° on aura plus d'envie de voir le livre, à cause de la deffense que Mgr. le Chancelier m'a dit qu'il alloit faire de le distribuer; 2° les Imprimeurs de

Lyon seront retenus de le contrefaire, et j'y ayderai de mon mieux pour l'empescher et pour faire plaisir à Mr. Leérs, quoyque je sois peu content de luy; mais, Mr., les Hollandois ne sont pas fait [sic] autrement, et nous sommes trop délicats en amitié pour luy.

J'ay envoyé à Mr. Fiévet de Lisle vn *Raynaudi apopompæ*[8]) in fol. en feuilles; comme Mr. Fiévet est accablé d'affaires, ayez soin de le solliciter pour vous faire tenir ce livre.

Je vous remercie de vos soins obligeans pour me procurer les livres de Monsr. Depontchartrain;[9]) je n'ay plus besoin que des cent nouvelles nouvelles, de l'heptaméron de la Reyne de Navarre in 4° et du Marot de lettre ronde, et les vns et les autres avec vn peu de marge, et le Plutarque d'Amyot de Vascosan in 8°.[10])

Il ne me reste plus de papier que pour vous asseurer qu'on ne sçauroit vous honorer et vous estimer plus que je fais, et que personne au monde n'est plus que moy, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

ANISSON.

ADRIEN BAILLET.

I.

(Janvier 1686).

Je ne puis me dispenser d'interrompre vos importantes occupations pour un moment, ni de rompre le

silence dans lequel j'ay résolu d'honorer vostre mérite, pour vous prier de recevoir avec vostre bonté ordinaire un exemplaire de la continuation de mon ouvrage. Ce sont les jugemens des Sçavans sur les principaux ouvrages des Poëtes[1]), en cinq volumes, que j'ay prié Mr. Dezallier de vous faire tenir par la première commodité. Mais comme elle ne sera jamais aussi promte que je le souhaiterois, je vous demande excuse par avance d'un retardement que j'appréhende si fort, auquel je pourray d'autant moins remédier, que je m'en vais à la campagne pour tout le temps des vacations. Vous verrez à la teste de l'ouvrage un assez grand Discours divisé en deux parties, mais j'espère que vous n'en serez pas surpris, lors que vous considerés qu'il m'a fallu répondre à certaines Gens qui avoient bien souhaité me nuire en plus d'une manière. Quoique de trois ou quatre pièces de vers que quelques Mécontens avoient faits contre moy il n'y ait eu que *l'Asinus in Parnasso*[2]) qui ait esté imprimé, j'ay cru néantmoins qu'il estoit bon de parler des autres, dont la plus considérable est l'épigramme de Mr. Ménage, qui l'a fait imprimer à la fin de la nouvelle édition de ses Poësies, si le bruit commun ne nous trompe. Il vous paroîtra mesme que le Discours est pour la plus grande partie composé contre luy, parce que non seulement Mr. Ménage a excité Mr. Valois[3]) à faire son épigramme contre mon livre sans l'avoir vu, et dont il a témoigné du déplaisir depuis, et les jésuites mesmes à composer les leurs, sans en excepter le P. Commire[4]); mais qu'il a encore inventé le *Bajuletus*, dérivé de *Bajulus*[5]), sur quoy roulent tous ces vers, hors *l'Asinus in Parnasso* que vous avez peutestre vu

et qui est un songe de 65 vers Iambes Latins. Les autres, qui n'ont pas vu le jour, ne sont que de petites Épigrammes qui sont tombées dans leur naissance, et qu'on m'a toujours conseillé de négliger sans les relever, sans en excepter mesme *l'Asinus in Parnasso*, qui n'a pas laissé de faire assez de confusion à son Auteur, comme on aura pu vous le dire, non obstant le beauté de quelques uns de ses vers. Aussi est ce plustost pour me divertir des Poëtes, que pour témoigner mon ressentiment aux jésuites et à Mr. Ménage, que j'ay composé la plus grande partie de mon Discours préliminaire, et pour faire voir que je me soucie peu d'une Nation qui se croit si formidable à tout le monde. Je me suis trouvé d'ailleurs soutenu et encouragé par les divers témoignages que je n'ay pas osé espérer et que j'ay pourtant receus de diverses personnes de mérite, soit de Robe, soit d'Épée, de la Ville, de la Cour, des Provinces et des pays étrangers mesme, et nommément de Mr. de Montausier, de Mr. Huet, de cinq ou six des premiers Prélats du Royaume, de Mr. Spanheim, de Mr. Racine, de Mr. Despréaux, de Messrs de l'Académie de Caen, de quelques Sçavans de Rouen, de Dijon, de Lyon, de Grenoble, de Montpellier, de Tours, d'Orléans, des Bénédictins, des Chanoines Réguliers, de quelques jésuites mesme secrètement; j'ajouteray de Messrs de Rome (où je n'attendois autre chose que l'honneur d'estre mis à l'Index), et particulièrement du Cardinal Ottobon, du Card. d'Estrées et de Mr. Slusius[6]). Mais quelque vanité que m'aient donnée tant de témoignages avantageux, ils m'ont toujours paru peu de chose auprès de ceux dont il vous a plu m'honorer en diverses ren-

contres, et pour les quels je ne puis vous témoigner avec combien de reconnoissance et de respect je suis,

Monsieur, Vostre très humble et très obéissant Serviteur

ADRIEN BAILLET.

J'ay ordre de Mr. l'Avocat Général[7]) de vous faire souvenir de la disposition où il est de vous rendre service en toute rencontre, et de Mr. son fils de vous présenter ses civilitez.

II.

(1695).

Il y a long temps que je ne suis plus surpris de trouver en vous tant de modestie avec tant de capacité, mais je ne puis rien diminuer de l'admiration qu'elle me donne, et je ne sçaurois vous dissimuler que j'en suis de plus en plus édifié. Ce qui m'afflige et qui me fait honte, est de voir qu'un si bel exemple soit si fort au dessus de ma portée. Car encore que je sçache un peu me faire justice sur mon ignorance universelle et sur les fautes dont mes écrits sont remplis, j'ay toutes les peines du monde à domter la vanité qui m'empêche de les avouer à la face de l'univers, comme j'y suis obligé, et de remercier en public ceux qui me les reprochent publiquement. C'est ainsi que sont bâtis ceux qui n'ont ni vertu ni science. Mais quand on est également vertueux et sçavant, on pense, on agit et on parle comme vous faites, quelque part qu'on ait à l'infaillibilité et quelque sujet que l'on ait de parler autrement. Vous connoissant donc égale-

ment vertueux et sçavant, comme j'ay l'honneur de vous connoître, je m'étonne que vous vous serviez à mon égard de votre modestie pour me faire des reproches que j'eusse voulu vous épargner, sur ce que vous avez pu dire du sentiment de Mr. Descartes touchant l'Ame des Bêtes[1]). J'avoue bien le vol que j'ay fait de vos paroles à la page 51 du 1r tome de la vie du Philosophe, mais ç'a été pour m'exprimer plus noblement contre ses Adversaires que j'ay emprunté vos termes. Vous deviez bien plustost vous reconnoître à la Page 537 du 2d tome, avec le Public, à qui je rends témoignage de ce que je vous dois.

J'ay conjecturé sur le petit mot que vous dites de la Dévotion à la Ste Vierge[2]), que l'exemplaire du livre que je vous en avois envoié, il y a plus d'un an, pourroit bien avoir été égaré. Vn mot d'éclaircissement que j'ay eu là dessus avec Mr. Janisson, qui avoit eu la bonté de s'en charger, n'a fait que me confirmer dans mon soupçon, et il paroît qu'un voiage qu'il fit l'année passée à Bourdeaux en Guienne, dans le mesme temps, aura pu donner lieu, par son absence, à la négligence de ceux à qui il avoit confié l'exemplaire pour vous le faire tenir. Je ne prétens pas que vous ôtiez du temps que vous devez au grand ouvrage de votre Dictionnaire, pour le donner à la lecture de ce petit livre, car si le Public venoit à sçavoir que je luy eusse fait un tel vol, il me feroit peut estre lapider. Mais si le hazard vous faisoit tomber sur la page 197 et sur la 129, vous trouveriez que les mille ans de retardemens que Mr. de Beauval me fait attribuer à la feste de l'Assomption, ne tombent que sur celle de la Conception; et comme l'ouvrage de Mr. de Beauval sera toujours lu beaucoup plus que mon petit livre,

les Mécontens ne demanderont pas mieux que de me condamner sur le témoignage d'un si sçavant homme. Si j'avois à être condamné, je voudrois que ce fust de vous, par ce que l'opinion que j'ay de l'équité de vos jugemens, mesme dans les choses qui font matière de séparation entre les deux communions, me fourniroit un sujet suffisant de consolation, et que votre censure seroit pour moy une instruction fort utile.

Je n'ay pas osé abandonner le Ms. que j'ay fait de la vie de Richer[3]), à Mr. Leérs, non obstant la sollicitation de M. Janisson, par ce que les Jésuites ont eu vent que j'avois travaillé à cet ouvrage, et qu'ils m'ont fait faire des menaces terribles, si l'on voioit jamais la vie de Richer, de quelque part qu'elle pust venir. En effect ils y sont fort interessez, aussi bien que la Cour de Rome, celle de France en Minorité, les Ministres d'État, et le Conseil, les Cardinaux du Perron, de Retz, de Bonzi, de Bérulle, de la Rochefoucaut et de Richelieu, le clergé de France en général et plusieurs Évesques en particulier, la Sorbonne et toute la Faculté de Paris, les Prêtres de l'Oratoire, et beaucoup de Messieurs du Parlement, outre la personne de l'Archevesque de Rouen, François de Harlay, et celles du Père et du frère de Mr. l'Archevesque de Paris d'aujourdhuy. Car aiant reconnu sur la vue de mes originaux, qu'on ne pourroit servir la vérité comme elle le mérite, et rendre en mesme temps l'ouvrage propre à l'impression, j'ay mieux aimé renoncer à l'espérance de toute impression que de manquer de fidélité. Je vous prie, Monsieur, que tout cet article concernant Richer demeure entièrement étouffé et comme non dit entre vous et moy.

J'ay fait une histoire *des Démeslez de Boniface VIII avec Philippes le Bel*[4]), que j'aurois pu donner à Mr. Leérs au lieu de l'autre, si ses affaires et mon départ pour la Campagne nous avoient laissé plus de loisir de nous voir.

J'aurois pu faire imprimer ici cet Esté un Écrit *de la soumission et de l'obéissance que nous devons à nos Directeurs et Supérieurs Ecclésiastiques*[5]), si Messieurs les Censeurs royaux, nommez par M. le Chancelier, n'avoient voulu me faire retrancher deux chapitres importans, le 1r: Que *la sentence du Pasteur n'est pas à craindre quand elle est injuste;* le 2d: Que *l'autorité d'un Directeur spirituel n'est ni absolue ni arbitraire, et que le gouvernement des Supérieurs Ecclésiastiques doit dépendre de la bonne volonté de leurs Inférieurs.* On a trouvé cela un peu trop libre et un peu trop hors de saison; et par ce qu'il y avoit dans mon écrit un trop grand enchaînement de ces deux chapitres avec ce que j'avois dit de la soumission aveugle dans les autres, il vaudra peut estre mieux ne rien publier que de faire paroître un ouvrage estropié par un si grand retranchement. Vous voiez, Monsieur, avec combien de naïveté je vous raconte mes bagatelles; prenez la, je vous prie, comme une marque de la confiance que j'ay en votre bonté, et de l'estime et du respect avec lequel je suis,

Monsieur,

Votre très humble et très
obéissant serviteur

BAILLET.

III.

A Paris ce XV de Mars 1697.

Je vous dois, Monsieur, de grands remercimens pour le riche et honorable présent que vous m'avez fait de votre Dictionnaire[1]). Car les obstacles que l'on a formez à l'exécution de vostre volonté, loin de diminuer l'obligation que je vous en ay, serviront encore à augmenter les mouvemens de la reconnoissance, où je suis pour toutes vos bontez et pour l'honneur de votre amitié, que vous voulez bien m'accorder, quoique je n'aye point d'autre titre pour vous la demander que celui d'estre parfaitement votre serviteur.

Je vous en dois aussi pour l'honneur que vous m'avez fait de me citer[2]), plus honorablement que je ne le méritois et que je ne devois le souhaiter, comme il m'a déjà paru par la lecture de votre projet, qui m'a laissé une avidité pour tout l'ouvrage et une faim qui me ronge, jusqu'à ce que la Providence me fasse naître une occasion de la satisfaire.

Mais je vous en dois principalement pour les services réels que vous m'avez rendus dans tous les endroits où vous avez eu la charité de me corriger et de marquer mes fautes[3]). J'avois témoigné autrefois, dans l'éclaircissement qui est à la teste de mes Poëtes, que mes adversaires, en se chargeant de me faire connoître mes fautes, usurpoient un droit qui appartient légitimement à mes amis. Je les avois reçus par provision, comme suppléant au défaut de ceux cy. J'y trouvois mesme un avantage, qui étoit de n'avoir pas besoin de précaution contre eux, par ce que leur qualité d'adversaires ne me les rendoit point suspects de cette fausse tendresse qui surmonte souvent les plus

fermes et les plus incorruptibles de nos amis. Une autre commodité que j'y trouvois étoit de me voir dispensé de leur côté de reconnoître publiquement ces services comme des faveurs, parcequ'ils ne songeoient que se satisfaire eux mesmes; ce que nous ne pourrions pas dire de ceux de nos amis qui prendroient le mesme soin, sans tomber dans l'ingratitude. N'allez pas conclure de là, Monsieur, que l'obligation de vous remercier me soit une chose onéreuse, ni que j'aimasse mieux qu'un adversaire eust pris la peine que vous vous êtes donnée, pour me voir dispensé de la reconnoissance qui est due à des services de cette nature. Car je vous proteste non seulement que c'est avec une sincérité parfaite, que je vous remercie, mais que je ressens en mesme temps une joie très particulière de ce que vous avez eu la bonté de vouloir bien être cet ami, mais un ami éclairé, que je cherchois; quoique, sans avoir lu votre excellent ouvrage, je ne laisse pas de présumer, que vous aurez toujours eu trop de complaisance pour mes foiblesses, et que, pour avoir voulu me ménager, vous donnerez peut estre à penser, que les endroits où vous m'avez épargné pourroient être exemps de fautes.

Après vous avoir remercié pour moy, je m'acquitte de la commission que m'a donnée Mr. Corbinelli[4]), de vous remercier aussi pour lui de l'éloge que vous lui avez donné dans votre Dictionaire. Comme il fait profession de se trouver tous les aprèsmidys dans les compagnies de personnes qualifiées, curieuses et savantes, il a entendu des discours de quelques uns de ceux qui se sont laissé prévenir à ces rapports injustes et passionnez, dont vous m'avez fait l'honneur de me parler dans votre lettre. Mais il me charge de vous

assurer, qu'il prendra vostre cause en main et qu'il saura bien vous défendre envers tout et contre tous. J'oubliois presque de vous complimenter sur ces vains efforts de l'envie: plus ils éclateront, plus ils fourniront à la matière de votre triomphe. Je suis, Monsieur, avec toute l'estime et tout le respect possible,

Votre très humble et très
obéissant serviteur
BAILLET.

HENRI BASNAGE DE BEAUVAL.

Samedi 1. de Déc. (1696).

J'ay trouvé icy votre présent[1]), à mon retour d'Amsterdam. Je vous en rends mille grâces, mon cher monsieur. C'est un trésor de science et de littérature, mise en œuvre fort agréablement. J'avoue pourtant qu'il m'auroit fait moins de plaisir, si je le tenois d'une autre main que la vôtre. Il m'est d'autant plus cher, qu'il m'assure de votre amitié. Ainsi, à tous égards, vous ne pouviez m'obliger davantage. Votre livre[2]) est attendu et souhaité avec tant d'impatience que ie ne sçay si m. Leers poura venir à bout de contenter les Curieux. Vous ferez bien de le hâter un peu, car il s'élève bien des plaintes contre sa négligence. Je ne dis pas seulement là dessus. En particulier m. du Fay[3]) me le fait bien comprendre par sa dernière lettre, qu'il en est mal content; car en me parlant de quelques livres qu'il veut faire venir de

Hollande, il me dit: *ie m'adresserai à d'autres qu'à M. Leers, qui a trop d'affaires.* Je lui ay déià donné des advis sur cet article; donnez lui les vôtres si vous le iugez à propos.

Je ne sçay si m. J[urieu] répandra son procez contre vous pour se venger des coups que vous lui portez en tant d'endroits. Je n'ay pourtant pas remarqué, qu'il puisse avoir prise directement. Car vous avez pris soin d'adoucir les endroits sur lesquels on eût pu vous attaquer. Par ex. l'article de David[4]). Comme on le propose pour un modèle de piété, il n'est pas fort édifiant de le voir représenté en scélérat, qui a plus commis de crimes que beaucoup de Princes qui passent pour des Tyrans. Il est vray que ce n'est pas votre faute. L'histoire sainte a rapporté les faits, et c'est aux Théologiens à nous expliquer, comment la piété s'accorde avec tant de crimes.

Vous avez bien relevé les disputes entre m. S[aurin] et m. J[urieu] sous l'art. de m. Nicolle[5]). Je voudrois que dans l'intervalle de loisir que vous devez vous donner, vous fissiez quelque pièce là dessus, et que vous usassiez les advantages que les incrédules peuvent tirer de l'aveu que fait m. J., que les preuves de l'Écriture sont inévidentes. Il me semble qu'il y auroit matière à faire une bonne pièce. Il faudroit mettre à quartier tout ressentiment personnel et le presser, en badinant, de la part des Incrédules.

Mr. le Clerc m'a dit à Amsterdam, qu'il sçavoit que m[rs] Huguetans avoient dessein de faire transporter dans leur Dictionnaire[6]) les Articles et les notes critiques du vôtre, mais qu'il refuseroit d'y travailler. Il ne trouve point honnête, qu'on mette ainsi en pièces votre ouvrage et qu'on fasse perdre et à vous et à

m. Leers le fruit de votre travail à l'un et à l'autre. J'approuvai fort la générosité de ses sentimens. Je ne sçay, si les autres persévéreront dans leur dessein.

Recommandez, ie vous en prie, à m. Leers le présent que vous destinez à m. Janisson. Je voudrois bien qu'il eût le plaisir de le recevoir des premiers.

Adieu, mon cher monsieur, soyez très persuadé que ie suis fort sensible à tout ce qui me vient de votre part, et que vous me trouverez touiours prêt à vous donner des marques, que ie suis très sincèrement votre très humble et très obéyssant serviteur.

P. S. Je voudrois que vous pûssiez vaincre votre paresse, et venir rendre visite à me. la Comtesse de . . . . . .[7]. N'oubliez pas de donner les mémoires de M. Harsoeker[8]) pour le quartier qui s'imprime. Il n'y a rien de nouveau à Paris que les mémoires du Comte de Bussy Rabutin[9]), et la vie de Charles 7°, in 12°, en 2 tomes.

JACOB BAYLE.

I.

(A JOSEPH BAYLE.)

Au Carla, le Lundy 14. féur. 1684.

La grande rigueur du tems a empêché tout commerce d'icy à Toulouse. C'est vne légitime excuse pour mon silence, Mon très cher Frère. Je vay ré-

pondre à tes lettres de Paris, et en suitte je te parleray de ce qui se présentera à ma mémoire, sur toutes les affaires de ces quartiers, autant qu'elles peuuent mériter de t'être enuoyées après celles de ce lieu et de notre famille.

Mais auant cela, il faut parcourir les dernières que tu m'as enuoyé de Genèue et que i'ay trouuées à Toulouse 2 fois que j'y ay été pendant les 6 semaines de mon voyage. I'y en trouuay vne au commencement de novembre que i'accompagnay Mr. Brassard[1]), que tu écriuois à ma femme pour la féliciter de la naissance de notre petit. Elle estoit du $^{19}/_{9}$ octobre 1683 et toute pleine, comme les autres, de mille marques de bonté, dont ma femme est extrêmement reconoissante, ainsi qu'elle veut te le faire paroître dans vne de ses lettres. Tout ce que tu as écrit sur sa grossesse, sur son accouchement, est fort galand et fort agréable, et la conteste entre la Comtesse Louise[2]) et toy, sur l'auanture de l'Enfant, nous a infiniment diuertis. Tes souhaiz sur la bénédiction de ce petit sont vn effet de ton affection, mais la multitude des enfans que tu y aioutes n'est pas bien du goût de la mère, qui se souuient trop longtems de ses longues souffrances. Elle est infiniment obligée à leurs Excellences de ce qu'elles ont daigné s'abaisser iusques là que de parler de cette naissance, et je les en remerciray, s'il plaît au Seigneur.

L'accablement de ma femme rendit le remède, quoy qu'excellent, tout à fait inutile. Son mal au sein et sa délicatesse l'ont empêchée de nourrir, et nous auons pris La Rare dans la maison, qui est vne très bonne nourrice et dont le lait, quoy que de 14 mois, a esté tout à fait propre pour notre enfant, qui surpasse

en force et en viuacité tous ceux de son âge, par vne bénédiction de Dieu toute particulière. On peut dire qu'il est très bien fait, d'vne blancheur fort grande, mais rehaussée par vn coloris fort animé. Il a les yeux bleus, les cheueux d'vn très beau blond, il est fort potelé, sans être fort gros ni gras. Il aura les mains très belles et propres pour vn prédicateur, si Dieu luy faisoit la grâce de l'être, selon nos souhaitz et nos espérances. Il sera apparemment d'vne riche taille; son front est comme celuy de mon Frère, et il y a quelque chose de sa phisionomie. Il a aussi quelque chose de ton air dans le bas du visage et aux yeux. On n'a pas voulu qu'il sortît encore, à cause du froid, et d'ailleurs les enfans ne font que causer du désordre dans le Temple, et on auroit de la peine à empêcher les femmes de le faire passer de main en main. Nous auons lieu d'espérer que les voeux qu'on fait par tout pour luy, luy attireront les grâces du Ciel. Tu ne manqueras pas de ta part de luy rendre ce bon et ce saint office. Pour les jolies choses que tu luy promets, ma femme et moy te prions de ne te mettre pas en fraix, et, s'il y a occasion fauorable, de te contenter de quelque petit turban à peluche, dont le tour soit noir et le haut bleu. Si le Sr. Bardon 3) ou Du Roy 4) vont faire emplète, tu pourras le mettre dans vn de leurs cofres, bien cacheté, auec vn éuentail modeste et joly et propre pour vne femme de Ministre.

Tu te pourras seruir de cette mesme voye pour m'enuoyer quelques imprimés, car je ne doutte pas que tu n'en faces amas, te conoissant curieux comme tu es. Mais il ne se faut pas seruir de la poste pour cela, puis que la lettre où estoit la condamnation de la Critique a esté marquée au double plus que les

lettres ordinaires. A propos d'imprimés, je me souuiens qu'vn cayer du Journal[5]) de 1680 marquoit, qu'un fameux libraire de Paris donnoit gratis la 1ère partie de son catalogue; tu ne négligeras pas de l'auoir, aussi bien que les cayers du Journal pendant ton séiour. Il ne faut pas faire comme notre Cous. Bourdin[6]) qui n'en sçeut jamais auoir vne feuille. Pleût à Dieu que Mr. Le J. Maq.[7]) les eût et qu'il les voulût bailler, aussi bien que le Mercure galant. Ce sont des liures que doiuent voir les beaux Esprits, s'ils n'ont pas de quoy les acheter tous les mois.

Le projet de la filleule que tu destinois à Mle. la Comtesse Louise et son cousin, est très galand, et nous en sommes fort diuertis. Son amitié pour ma femme et pour nous est au dessus de notre reconoissance. Son humeur, ses excellentes qualités nous rauissent, et ce qu'on a voulu receuoir mes lettres auec tant de bonté m'engage à les en remercier dans la suitte.

L'automne a esté fort belle. Ma femme n'en a pas profité comme nous. Le tems dont elle eut besoin à se remettre, l'empêcha de manger de nos figues, de nos muscats, de nos raisins et de nos pauies les plus belles du monde. Mr. Brassard et ma belle soeur ont trouué tout notre fruit d'vn goût plus exquis que celuy de Montauban, et nos prunes ont plus de douceur que les leurs, mesme lors qu'elles sont cuites. Si ma femme ne mangea pas du fruit dans l'automne, elle a mangé des raisins et autres choses qu'on a gardé, et toute la ménagerie a esté bien reiglée pour cet hyuer. On fit plusieurs confitures, jusques là qu'on a fait l'honneur à 5 ou 6 oyes de les confire, pour rendre la soupe meilleure. Nous auons voulu que Mlle. Marthe[8])

passât icy l'hyuer. Ma cousine d'Oliuers y est encore, et son mary, qui vint auec moy, veut la rameiner. Mais peut être ne partira elle qu'après pâques, qui est le tems où ma femme espère d'aller voir sa mère, en luy rameinant sa cadette. A propos de notre fruit, il n'est rien de meilleur que nos longues pommes rouges; nous en auons encore vne corbeille que nous auons garenty des gelées. Le seul arbre que nous auons, nous en a plus donné qu'à ceux qui ont des vergers, en quoy il semble que Dieu veuille suppléer au larcin de ceux qui nous dérobent tous les ans nos entes, comme on l'a fait mesme cette année.

Le paquet que je trouuay à Toulouse le 12e décembre, en m'en reuenant de Montauban, mérite que je le parcoure. Il est du $^{23}/_{13}$ novembre 1683, veille de ton départ pour Paris. La satisfaction que cette nouuelle m'a donné, me fait oublier le chagrin que j'auois de te voir en danger de perdre l'employ que tu as (car Mr. Dusson[9]) m'auoit écrit plusieurs plaintes obligeantes, mais fortes, là dessus) et de plus de te voir endetter tous les jours, ce qu'il faut éuiter comme vn précipice. Tout y a que Dieu t'a fait la grâce de partir auec l'approbation générale. C'est beaucoup, et quand on a proposé souuent en françois et en latin et qu'on a disputé et soutenu des Thèses, on s'aquiert l'Estime des gens. Leurs Excellences, dans les lettres dont elles m'ont honoré, me marquent vne grande affection pour toy, dont je bénis Dieu incessamment. La lettre de la Comtesse Louise est pleine d'esprit et d'vn tour fort facile et fort dégagé, ce qui prouue qu'elle a l'esprit beau. La générosité de cette maison à ton égard est grande. Ce qu'on a fait en te conduisant à Mâcon et sur leurs terres en est vne forte preuue.

Je suis fâché que tu doiues tant à Genève et que mes affaires soyent si en désordre, que je ne te puisse secourir de rien, tant il est vray que je ne reçoy pas la maille d'icy et que les intérez m'absorbent. Tu feras bien de ménager ton tems pour écrire souuent à Mr. Dusson. Il t'aime fort, et les nouuelles que tu luy donneras de son fils et des choses de litérature te seruiront bien auprès de luy. La ballade de Mr. de Francheuille[10]) est d'vn tour délicat. Si j'auois mes petiz ouurages dans vn bon ordre, je satisferois du désir de Mad^e^. Mais je n'ay aucun loisir ni aucune liberté pour retoucher aucune pièce. D'ailleurs c'est si peu de chose que de se faire conoître par vn sermon, que cela n'en vaut pas la peine. Il faut étudier ciuilement et adroitement ces demandes. Je me dispose à lire les lettres de notre amy de R.[11]) et d'en faire vn Indice, pour y recourir au besoin et sans peine. Alors je te parleray de l'Endroit qui regarde les États de Foix & Larbonts[12]). Je ne suis pas fâché que tu te sois exercé à décrire la fête galante du prince d'Anhalt[13]). Il faloit voir, si les vers dont est question y alloyent bien. I'ay esté bien aise d'auoir veu le Catal. des liures qu' Amaulry a fait imprimer. J'aurois voulu ceux que les libraires des Genève font imprimer au retour de Francfort. Celuy que tu enuoyas à La Riuière[14]), en contient de très curieux, et dont Mr. Charles[15]) m'auoit parlé, comme le *rasibus* au procès fait à la barbe des capucins. Dans celuy d'Amaulry il y a des dialogues de morts qu'on dit être de Mr. Boileau[16]). Il y a aussi les oeuures du mesme, augmentées d'un quart. Mr. de Pradals[17]) m'en parla, et je croy qu'il les a. Il nous récita son compliment pour Mr. d'Aguaisseau[18]), qu'il auroit fait

s'il eût esté ministre. Il est plein de morismes et de traits de Mr. du Moulin[19]), et tout cela bien tourné. Il y est parlé d'vne lettre d'vn Docteur à Mr. Joux, Ministre de Lyon[20]). Je ne say sur quel suiet cette lettre est faite, et je n'auois pas ouy parler de ce ministre; tu me le déchifreras. Il y est parlé du Nouvel estat de la France de l'an 1683[21]). Mr. Goty m'a prêté vn des tomes de celuy qu'il acheta à Paris. I'y ay remarqué que l'auteur dit au 2d tome (car je n'ay pas veu le 1er et ne say si le nom de l'auteur y est à la tête), qu'il a prononcé autrefois (aux cordeliers je pense) vn sermon qui se fait tous les ans en grec. C'est au chapitre des universités ou professeurs Royaux etc. Par là on pourroit sauoir, qui est celuy qui a fait ce liure; si c'est l'abbé Besoigne ou quelque autre. I'ay curiosité pour cela, et elle est née en la lecture de ce liure. Il est fâcheux qu'on ne puisse auoir diuers liures défendus, où il y a mille curiosités. Je t'enuoye la lettre en vieux galois, peut être qu'aussi ce stile est trop vieux et trop inintelligible, mais je ne le fis que pour te complaire à la Comtesse Célestielle. Le désir que tu auois de venir faire vn tour icy, n'estoit pas trop bien fondé. Nous eussions esté charmés de te voir, mais cela t'eût engagé à trop de peine. Tu as bien fait de prendre la résolution que tu as exécutés. Je t'ay déjà répondu sur le désir que tu as d'enuoyer vn habit à ton petit neueu; quand le tems viendra, nous consulterons cette affaire, pourueu que les marchans de Montauban aillent à Paris, car autrement la douane est fort chère pour faire passer de cette sorte de mercerie. C'est alors que tu pourras m'enuoyer vn exemplaire de la fête galante que tu as décrite; et non, s'il te plaît, par la poste, veu la

peine qu'on a de ramasser ponctuellement ce qu'il faut pour rembourser le Sr. Passet[22]), que j'ay toujours bien satisfait néantmoins. *Sed hoc per transennam.*

Les 2 lettres de R.[23]) du 8. et 11. Oct., que tu as mises dans le paquet qui a précédé ton départ, parlent de quelques liures fort curieux. Par des telles lectures on se distingue du commun, et cela aprend à bien penser et à bien méditer, fait mesme des ouuertures pour plusieures remarques et découuertes, et sur l'Écriture et sur les autres sciences. Mais on a le malheur de ne conoître ces liures que par le titre, ce qui donne pourtant quelque petite satisfaction. Il parle du Sr. La Mothe qui veut des crépons. Je voudrois sçauoir s'il est frère du ministre de la Cabarède[24]). Les 3 fois qu'il dit que ce Mr. La Mothe t'écriuit par la poste, montrent qu'il estoit fort empressé, ou qu'il auoit besoin de ton seruice, car autrement on ne va pas tuer les gens et les accabler de fraix pour des bagatelles, en écriuant simplement pour écrire, chose qu'on abhorre sur tout de la part des personnes indifférentes. Pour moy, je n'entretiens commerce qu'auec peu de gens, par ce que la plus part des gens qui vous écriuent ne vous apprenent rien que l'état de leur santé; or (à mes frères près) je suis content de l'apprendre par autre voye, les parens disant assés que leurs parens se portent bien, puis que c'est vn lieu commun de conversation. Ce qu'on nous dit des libraires fait voir qu'on ne peut pas attendre, que les auteurs qui traitent auec eux, puissent donner leurs liures. Il faut songer d'en acheter, si on en veut, soit qu'on soit amy d'ailleurs. Il est parlé d'un liure que Mr. Allix fait imprimer à Genève; peut être c'est vne préparation à la cène, où il fait des remarques très

jolies. Je l'ay veu à Montauban, et je l'achetay à 5 s. chès Brasonier. On parle de la réponse à Mr. d'Aguesseau et des lettres à la maison Dona bien auantageusement pour l'auteur dans ces 2 billets. Les copies que tu en enuoyas grossirent trop le paquet, et quand on a à enuoyer de telles choses, il se faut seruir de quelque voye d'amy. Dis moy, si la réponse de Mr. L'Enfant à Mr. de Brueys est imprimée, et quel est le nom du jeune ministre, qui en a fait vne qu'il dédie à notre amy[25]). Il est parlé dans ces 2 billez de plusieurs personnes que je conoîtray, s'il plaît à Dieu, auec le tems par ce que tu m'en pourras apprendre.

Je viens aux lettres que tu m'as écrites, et à mon frère, depuis ton arriuée à Paris. La 1re, qui est du sam. 11. Dcbre 1683, me fut rendue le 23. du mesme mois, par le valet de Mr. Riuière, qu'il enuoya au Mas. J'eus par là de quoy répondre à Mr. Dusson, qui s'étoit plaint vn peu fortement de ton procédé, quoy que pourtant fort obligeant; et ton voyage, que tu apprens à mon père, fut vn suiet de consolation pour toute la maison. Il faut cultiuer soigneusement les 2 plantes qu'on commet à ta culture[26]). C'est vn malheur, qu'il y ayt tant d'exemples dans la famille, des gens qui suivent la fortune. J'auois meilleure opinion du dernier. Il ne nous reste que l'aîné, que Dieu veuille fortifier. Nous sommes en peine de tes hardes et de tes liures. Appren moy à ton loisir ce que tu as emporté de Genève, ou manuscrit ou imprimé. Je te félicite du quartier où tu loges, et de l'honnête veufue où sont tes disciples. Je suis fâché des autres incommodités que tu auras à souffrir, et des fraix immenses qu'il te faudra faire. Je te conjure toujours de te ménager le mieux que tu pourras, et de ne faire aucune dépense

inutile, estant important de se bien conoître et l'Estat où on seroit, s'il faloit se nourrir à ses propres fraix. Pour la dépense de Charenton[27]), il faut qu'elle aille auant toutes choses. Souuiens toy d'écrire toujours tout ce que tu trouueras de curieux dans les conférences, aux prédications, aux liures que tu liras. Cela sert toujours et on se repend de ne l'auoir pas fait. On doit mesme écrire les choses que des grands hommes dissent dans les entretiens. Si on va en Sorbonne, on doit noter les argumens les plus forts. Il n'est pas iusqu'au théâtre qui ne serue vn prédicateur, sans parler que les sermons des auersaires peuuent fort seruir pour l'extérieur et pour le pathème et la morale, pour la iustesse des pensées, pour transitions, diuisions etc. Mad. La Comtesse de Dona t'a marqué son affection par mille endroits. La belle montre et la belle bague que tu as receu de sa générosité, font voir que son âme est grande et libérale. Nous ne douttons pas que Dieu ne te face la grâce de voir à Paris Mrs. les Ministres et plusieurs personnes de qualité. Ce qui est arriué à Mr. Du Bourdieu fils[28]), montre que la conduitte du bas Languedoc nous a rendus puans aux habitans du païs, et que l'Esprit de violence n'est pas approuué à la Cour.

[Le reste manque.]

II.

Au Carla ce Mardy 23. May 1684.

Monsieur et très cher Frère. Je vous préparois vne grande dépêche après cette pentecôte, et je deuois l'enuoyer à nostre cher Josef pour vous le faire tenir.

Mais la funeste nouuelle de sa mort nous fut donnée hier au soir par Mr. de Pradals que Mr. Dusson chargea de la lettre de Mr. de Fréieuille [1]) du samedy 13. May, où il marque que dans 5 Jours de maladie il a esté emporté et qu'il mourut le mardy 9me à 4 heures du matin, et qu'on l'enterra le mecredy soir 10. au faux-bourg St. Germain, après que Mrs. Alix et Ménard [2]) l'eurent veu dans les 2 derniers jours de sa vie auec des dispositions tout à fait chrétiennes. Le dit Mr. Fréieuille marque, qu'il vous a écrit pour vous apprendre vne si triste auanture. Je m'imagine quelle aura esté votre surprise, ayant tant d'amour pour luy et le regardant comme vn Jeune home de belle espérance, et auec qui vous auiés vn commerce si reiglé et si tendre. Pour moy je vous auoue que ce coup m'accable, parce que ie le regardois non comme vn frère seulement, mais comme vn fils, dout j'auois vn peu procuré l'auancement. Notre bon et très honoré père en est mortellement affligé. »Pour vray Joseph a esté déchiré; la mort, ce monstre furieux, l'a déuoré!« Ce sont ses plaintes, comme celles du bon vieillard Jacob, et ie crains que cela face descendre ses cheueux blancs au sépulcre. Ma femme, qui l'auoit fort conu et qui l'aimoit tendrement, en pleure comme pour la mort de son frère le proposant, [3]) qui mourut aussi à Paris, il y a quelques années; et en général nostre parenté et ce pais en sont extrêmement affligés. Mr. Dusson m'a témoigné qu'il a fort perdu pour son fils, et je croy qu'il a raison; mais pour moy, qui le regardois auec vous comme vn moyen dont Dieu pourroit se seruir pour l'auancement de mon enfant, et des autres que Dieu me donnera de sa grâce, je me trouue priué de cet appuy, et il ne me reste plus que vous, qui par

malheur du tems n'êtes pas à portée de me donner et à ma famille les soins que vous n'épargneriés pas, si nous étions près l'vn de l'autre. Dieu l'a fait; son nom soit bénit. Il m'auoit donné ce frère, Il vient de me l'ôter; il est ainsi, parce que tel a esté son bon plaisir. Que i'auray de consolation, si sa miséricorde vous conserue, et si elle vous donne les moyens de seruir aux miens, qui seront les vôtres par l'attachement que je leur inspireray, si Dieu me fait la grâce de viure.

Je reuiens à notre Cadet. Comme son humeur estoit généreuse et obligeante, il estoit chargé de commissions qui l'ont fatigué extrêmement. Cela l'a empêché de nous écrire reiglement, comme autrefois, et il auoit renuoyé les longues lettres à la belle saison. Il en écriuit vne à mon père, du 24. auril, où il luy parloit de l'auteur du Journal des Sauans de Hollande [4]) et de ce qu'il souhaittoit notre approbation pour vn tel dessein. Nous souhaittons qu'il luy réussisse en toute manière. Il me promettoit, par la voye dont il se vouloit seruir pour enuoyer les liures achetés à Mr. Dusson, de m'enuoyer vn rôle des liures qu'il auoit acquis à Genèue, et des manuscriz qu'on luy auoit donné sur plusieurs matières curieuses de Théologie et autres sciences. Cela m'oblige d'écrire à Mr. Fréjeuille pour le prier de prendre soin de son cofre et de ses papiers, afin que rien ne s'écarte. Si Mad[le]. Goulous, ches qui il logeoit, a de l'exactitude, elle en aura pris sans doutte quelque soin. Voyez d'en écrire à quelque bon amy. Pour moy j'écris à Mr. Milhau [5]) qui est encore à Paris depuis la mort de son frère. I'écris à Mr. Alix et à Mr. Ménard et à la dem[le]. Goulous [6]), et peut être que de tous ces endroits on tirera des éclair-

cissemens de tout ce qui appartenoit à notre frère. Ie ne say s'il vous auoit dit dans quelque lettre que Mad. de Dona luy fit présent d'vne belle montre, et en suitte d'vne belle bague, à son départ. Il écriuit à ma femme qu'il la luy vouloit enuoyer, pour remplacer la perle qu'il auoit emporté auec quelques autres petits bijoux. Ie luy dis qu'il les gardât encore pour ses besoins, et que, quand s'offriroit occasion pour enuoyer ces choses seurement, cela se pouuoit faire. Ce que je vous marque suppose qu'on doit auoir quelque personnes de conscience et affidés, qui prennent soin des hardes et des papiers et en vn mot de tout ce qui appartient au défunct. *Frater erat, fraterna peto* [7]). J'aioute qu'il auoit esté en peine de ses hardes portées à Lyon, mais qu'il auoit eu nouuelles que cela s'étoit conserué et qu'il attendoit de les receuoir. Ainsi cela ne peut pas auoir esté dissipé en si peu de tems. Les frays de la maladie n'ont pas esté grands, puis qu'elle n'a duré que 5 Jours; et s'il a fait quelques dépenses, elles sont sans doutte sur ses appointemens de cinq mois. Ce qui fait que i'ay écrit à Mr. Dusson d'engager Mr. de Fréjeuille de nous apprendre l'État des affaires du Cadet et ce qui a esté fait de ses hardes et de son cofre.

Vne chose m'auoit fait de la peine par les Soubçons de Mr. Dusson: c'est qu'il y a 3 semaines que le dit Sr. m'enuoya chercher à Bonac [8]), et ce fut pour me montrer vn paquet auec le cachet de mon frère et la suscription de sa main, qui contenoit vn Imprimé de ceux qu'on débite pour la profession de foy de ceux qui changent etc. Ce qui causa l'allarme est qu'il n'y auoit point de billet de celuy qui l'enuoyoit. Je rasseuray le gentilhomme, et cependant nous écri-

uîmes le mardy 2. may de Bonac, pour luy faire reproche de l'allarme qu'il auoit donnée, et pour le railler de son peu de mémoire, d'auoir oublié de mettre sa lettre dans le paquet où estoit la dite profession etc. Je conte que ces lettres peurent arriuer auant sa mort, car le courrier arriue dans 5 Jours de Toulouse à Paris; mais peut être ne fut il pas en estat de les uoir. Je prie Mr. Fréjeuille de m'en éclaircir et de les renuoyer à Mr. Dusson. Quelques jours après nos lettres, le dit Mr. Dusson receut nouuelles du Cadet, qui s'excusoit sur sa migraine de ne luy écrire pas amplement et d'auoir oublié de mettre le billet dans le paquet dont j'ay parlé. Depuis cela, j'attendois par la voye de Toulouse d'auoir vn paquet de luy. Mais, ô Douleur! d'autres écriuent pour nous apprendre sa mort. Consolons nous, Mr. M. T. C. F., par des prières ardentes l'vn pour l'autre dans notre éloignement. Ècriuons nous plus souuent et adoucissons les ennuys de cette vie par vn commerce assés reiglé. Le célèbre Mr. Jurieu uous seruira beaucoup dans votre deuil; faites luy bien mes complimens et à Mad[le]. sa femme au nom de toute la famille. Vous saués aussi bien que moy, que celuy que nous pleurons est mort auec le regret de ne vous auoir pas veu, ni le célèbre amy dont je vous parle. Dieu ne l'a pas voulu, par les raisons de la sagesse. Il sait plus maintenant que ne sauent tous les Docteurs et tous les professeurs les plus habiles du monde, et c'est ce qui me console de ce que Dieu n'a pas voulu qu'il ayt exercé la charge de pasteur. Il eût publié l'Éuangile à des pécheurs, et il sert Dieu Jour et nuit en son Temple, en luy chantant allelujahs immortels. Je suis si rempli de l'Idée désolante qui nous met en dueil, que je ne suis capable

que de faire icy des voeux pour vostre prospérité, priant Dieu de conseruer chèrement vostre vie et la mienne, pour la consolation de ceux à qui nous appartenons. Le paquet enuoyé à Montauban est encore dans vn cofre; on ne me l'enuoyera que lorsque ma femme y ira faire voyage, et ie croy que ce sera dans huit ou dix jours.

Tout vôtre.

P. S. On craint fort pour la librairie à Montauban. Il y a 2 ou 3 mois qu'on y brûla l'apologie pour Hérodote, que quelque curieux faisoit relier [9]).

III.

(A FRANÇOIS JANIÇON.)

Au Carla le 3e. Xbre 1684.

Monsieur,

Vostre nom m'étoit déjà cher il y a longtems, par tout le bien que j'auois ouy dire de vous, mais depuis que ie sçay l'étroite amitié qui est entre vous et vn de mes intimes amis de Hollande, et encore les marques sensibles de vostre bonté dont vous aués honoré mon pauure cadet, décédé à Paris au mois de may dernier, je vous auoue que je vous regarde auec vne estime et vne tendresse, qu'on ne sent que pour peu de gens. Voylà, Mr., tout ce que je prétens vous dire auec la dernière sincérité, pour tous les soins obligeans que vous aués pris pour 2 personnes si chères. Tous les complimens que je pourrois y aiouter (n'étant pas assés heureux de vous remercier par des seruices effectifs) ne seroyent que pure façon.

Je répons au reste bien tard à vostre lettre du 14° aoust dernier, dans laquelle vous me parliés des affaires de nostre colloque [1]). On est heureux d'auoir vn solliciteur si éclairé que vous, et d'vne aussi bonne conscience, mais nos Églises sont dans vne espèce de sérénité, et quoy que je les somme de s'évertuer pour enuoyer de l'argent qui est nécessaire à la poursuite de telles affaires, je les vois auec regret tomber dans vne indolence criminelle, Mazère [2]), le chef du colloque, ne s'y intéressant pas comme elle deuroit. On regrettera, quand il ne sera plus tems, d'auoir négligé les moyens de nostre conseruation, bien qu'au fonds tout soit inutile du côté des hommes. Pour moy, je ne croy pas mon Église plus asseurée que les autres, et il est à craindre que, quand nostre tour viendra, on frapera à tors et à trauers, si Dieu, qui doit faire le grand chef d'œuure de la résurrection des morts en vn clin d'œil, ne fait renaître son peuple en vn moment par vne nouuelle déliurance.

I'ay fait sçauoir à nostre amy de R[otterdam] les obligations que nous auons à Mrs. Monginot [3]) et Mesmin [4]), afin qu'il se mette en estat de les en remercier, ce que j'aurois fait aussi sans mes continuelles occupations. Je ne doutte pas que vostre absence, au tems de la maladie du pauure Du Peyrat [5]), ne luy ayt donné bien de la douleur, puis qu'il me paroît par ses mémoires et papiers que i'ay receus pour la plus part depuis 15 Jours, qu'il auoit un grand attachement pour vous, et que c'estoit vn jour de fête pour luy, comme il le marque dans son journal, toutes les fois qu'il auoit l'honneur de s'entretenir confidemment auec vous sur les affaires de nostre amy de R.

Si je ne craignois d'abuser de vostre patience et de vostre amitié, je vous entretiendrois icy au long des affaires qui regardoient nostre défunct. Mais comme on dressa vn inuentaire par les soins et l'exactitude de Mr. de Fréjeuille, je n'attens sinon de sçauoir ce qu'il y aura de reste, ses appointemens présentez, pour nous acquitter enuers Mr. Dusson, qui veut être payé des 200 ₶ que le défunt toucha. Je croy que pour le faire il faut voir le rôle des liures achetés pour luy; c'est ce que Mr. Vignau a fait. Il faut y aiouter les autres dépenses pour Mr. Dusson et pour les enfans, et en suitte, distraction faite de tous les frays faits pour le défunct, on verra ce qui est deu à Mr. Dusson. J'en ay écrit depuis 3 semaines à Mr. de Fréjeuille et à Mr. Vignau; j'attens de leurs nouuelles là dessus.

On a négligé de m'enuoyer l'adresse d'vn coffre que le défunct auoit à Lyon, et je ne l'ay sceu que depuis 15 jours par son journal, Mr. Milhau de Mazère, qui m'auoit promis de me le faire porter, ne l'ayant pas fait. Je ne sçay si ce cofre seroit à Paris, et si le messager de Lyon ou quelque autre voiture l'y a porté. Il faudra que celuy qui en est chargé à Lyon éclaircisse cette affaire. J'ay fait écrire pour cela au S^{r}. Chicot, marchant, rue Tupin.

Vous me parliés des Nouuelles de la République. Je n'en ay veu que les 2 1^{rs} cayers, Mars et Auril; j'attens May, Juin, Juillet et Aoust. Je ne sçay si depuis on a veu les cayers de septembre et d'octobre. Dites m'en, s'il vous plaît, ce que vous en sçaués. Je croy au reste qu'il faudroit conseiller l'auteur de faire imprimer ces cayers à ses dépens ou de quelque amy, et en les vendant à bon marché, on en débiteroit vn

prodigieux nombre, car si on les vend 2 ℔ chaque cayer, comme on l'a écrit de Paris, les acheteurs se refroidiront. Du reste, il faut que l'auteur profite des auis qu'on luy donne, pour empêcher que ce liure ne soit de contrebande, car si cela est, on lira ce Journal par tout auec plaisir. Le poste où je suis, est si reculé que les choses ont vieilli, auant que je les voye. Ainsi je crains de ne voir pas de long tems le recueil que le fils de Made Moured au cadet qu'il luy portoit de R. Comme il n'étoit pas parmi les liures du défunct, quand on fit l'Inuentaire, je ne sçay si depuis le 23. auril que cela luy fut dit à Charenton, il eût esté de santé pour le retirer des mains de celuy qui l'auoit porté. Je vous prie de vous en informer; car comme il y a des Thèses de philosophie à la fin, je vous auoue que j'auois conté sur ce recueil. Le défunct auoit aussi acheté pour moy vne méthode de Mr. Lefèure pour les humanitez [6]), 2 ou trois sermons de Mr. Allix et de Mr. Jurieus, et quelques autres que j'ay marqués à Mr. Vignau. S'ils n'étoyent pas perdus, je serois bien aise de les recouurer, auec 2 ou 3 de feu Mr. Daillé, que je demande à Mr. son fils [7]). J'aioute, que je vous seray obligé, si vous ou Mr. Vignau prenés la peine de vous faire donner à Charenton vn extrait de l'acte de sépulture de mon frère, que je souhaitte d'auoir signé du secrétaire.

Donnés moy vos bons auis sur la manière dont il se faut conduire, quand on demande à voir les Regîtres du Consistoire et les contes que la déclaration en faueur des Hôpitaux engage à montrer, sur peine de cessation de l'exercice jusqu'à ce qu'on ayt satisfait [8]). Apprenés nous, si on l'a encore exécuté et comment

on s'y prend, et depuis quel tems il faut montrer les regîtres.

Je suis parfaitement,

Mr., votre etc.

BAYLE.

IV.

Ce Samedi 12. May 1685.

J'arriuay hier au soir de Toulouse, Monsieur et très cher frère, où je fus voir aux Hautmuraz [1]) Mr. Beluèze [2]), mon beau frère, et Mr. Riuals [3]), mon bon amy, qui sont là auec Mr. Martel [4]) et Péres [5]), professeurs, Mr. Arbussy [6]), Mr. La Vernhe [7]), ministre de Reuel, et Mr. Quinquiri [8]), son collègue, et Mr. Causse [9]), ministre de Sorèze. Mon dessein estoit de vous écrire de là mesme, pour ne pas perdre le courrier; mais comme il y eut occasion de parler à plusieurs de Montauban, qui peuuent me seruir à l'affaire du consulat de feu mon oncle, je fus contraint, malgré moy, d'employer le tems à faire vne acte à mes garens et à écrire plusieurs lettres et diuers mémoires sur ce sujet; et ainsi le tems fut absorbé. Si j'eusse peu aller iusqu'à Montauban, j'aurois eu le loisir d'écrire. Mais je n'ay pas cru, qu'il falut passer Toulouse, et tout le moude m'a confirmé dans ce dessein. Ma 1ère raison est, que j'auroit fait perdre à toutes les Églises voisines, qui n'ont plus que mon troupeau, la consolation qu'elles reçoiuent (or, j'aime mieux abandonner à la fureur des poursuiuans ce que j'ay à Montauban, que de priuer de mes exhortations Chrétiennes tant de pauures amis

désolés, qui sont à la veille de les perdre). La 2., que le clergé de Montauban faisant derreter les Ministres qui paroissent là, bien que ce ne soit pas pour y chercher domicile, je me serois exposé au danger d'être derreté et cela sans auoir la consolation de l'être pour la cause commune, qui expose tous nos ministres à la prison. Je suis donc reuenu, grâce au Seigr., pour prêcher demain 2 fois à ceux des Bordes[10]), de Sabarat[11]), Camarade[12]) et Gabre[13]), qui se rendront icy au dimanche qui leur est marqué; Le Masdazils[14]) y ayant esté Dimanche dernier, selon l'ordre que nous leur auons donné, de ne venir pas icy tous à la fois, tant pour que le Temple ne les peut pas contenir, quand il seroit vne autre fois aussi grand, que pour que la grande foule empêcheroit de bien discerner ceux que l'on pourroit faire glisser, ou comme relaps ou comme fils de conuertis, ou autrement; ce qui attireroit plus vite la ruine de ce petit lieu, réserué encore par vne grâce du ciel toute particulière. Par ce que je viens de vous dire, vous conceués l'état où nous nous trouuons. Mr. de Larbont, de Miramont[15]) et autres gentilshommes les plus éloignés viennent à nos exercises auec leurs familles. Je tâche de les édifier selon ma petite portée. Je me souuiens, qu'en donnant la cène de pâque au 1er Dimanche (car nous l'auons donnée 3 dimanches de suitte) j'exposais les paroles de J. Ch.: »Or depuis cette heure Je ne boiray plus de ce fruit vigne« etc.[16]), et dans l'application je fis voir à chaque communiant, que si toutes les fois qu'on célèbre la communion on doit penser que ce sera la dernière, l'Exemple de tant d'autres Églises qui n'ont plus l'auantage d'y participer, nous doit presque persuader, que depuis celle cy nous n'en célébrerons aucune autre etc.

Cet endroit fut fort touchant et fit pleurer amèrement l'auditoire. Le soir ie prêchay sur ce que l'on chanta le cantique et que Jésus alla à la montagne et qu'il dit: »Je fraperay le berger et les brebis du Troupeau« etc.[17]). J'appliquay cela à la mort du fils de Dieu, mais en suitte je l'appliquay à l'état de nos pasteurs et de nos troupeaux; et enfin (car c'étoit le 1er jour que je prêchay depuis mon retour après la mort de mon père) je l'appliquay à ce qui regardoit cette affliction particulière, et je montray qu'en frapant le pasteur, le troupeau estoit dispersé, et qu'il n'auoit peu s'assembler ni pendant sa maladie, ni depuis sa mort. Ces circonstances estoyent extrêmement touchans. Je vous en diray vne autre, pour que je sçay que ces particuliarités ne vous déplaisent pas. Le dimanche de la 2de cène j'expliquay le passage de Jérémie[18]) sur ce qu'il est prédit, qu'on verra celuy qui aura esté percé et qu'on en sera en amertume etc. Dans l'application je montray que l'agneau ne pouuoit estre mangé sans les herbes amères, et que présentement Dieu nous faisoit tremper le morceau dans ce plat amer, d'vne manière plus particulière, pour rendre notre pâque plus conforme à celle de son Israel. Je représentay, à propos de ce dueil, que pour aller à la table il falut passer par la valée de Baca, que tous ceux qui venoyent de leurs demeures les plus éloignées pouuoyent bien s'appliquer le ps. 84[19]) que l'on fit chanter à mesure qu'on communia. Le soir je prêchay sur Hébr. 11 où il est dit que par foy Moyse célébra la pâque, afin que celui qui détruisoit les 1er nés, ne touchât les Israél[ites][20]). Je fis dans l'application vne comparaison de notre état auec celuy des anciens, et, pour le bien appliquer à la dispersion de ce colloque, je remarquay que le petit

canton, composé de sept Églises comme L'Asie mineure[21]), estoit maintenant réduit à vne seule, les six ayant esté frapées. J'aioutay qu'il faloit craindre que le mesme glaiue que Dieu auoit mis en la main d'vn ange pour abatre les autres, frapât sur nous, et que nous ne serions pas épargnés. Je remarquay, que la gloire de Dieu qui estoit dans le Temple, ne disparut pas tout à coup, qu'après auoir quitté la porte orientale etc. elle se posa sur un montagne[22]). »Cette gloire (aioutois ie) a disparu déjà dans les autres endroits; la voicy posée sur cette montagne. Mais hélas, je crains que c'est pour nous quitter bien tôt.« Ce morceau fut si sensible pour les plus ignorans d'entre le peuple, qu'outre les pleurs que cela arracha des auditeurs sur le champ, chacun parla en suitte et plusieurs jours après, de ce que la gloire de Dieu s'estoit arrêtée pour quelque tems sur notre petite montagne.

Du mardy soir 5. Juin 1685.

Je voulois continuer ma réponse, croyant d'auoir vne occasion fauorable à vous l'enuoyer promptement; mais ayant eu auis qu'on ne partiroit pas si tôt pour Toulouse, j'interrompis dès lors mon occupation et pensay aux prédications qu'il me faloit faire le lendemain. Depuis cela, il m'a esté impossible de reprendre cette tâche si douce pour moy, parce que les affaires domestiques et le soin de toutes nos Églises voisines m'ont assiégé, et insensiblement i'ay veu couler quelques semaines sans pouuoir vous écrire de la manière que je l'auroy résolu. Il est mesme arriué vne chose qui nous a mis dans vn trouble effroyable, et ie m'en vay vous l'apprendre en peu de mots. Le Jeudi matin

24. du mois de may, ie fus me promener à la vigne qui nous reste encore à Icart auec mon C. de Naud.[22]), contre ma coutume. Vn quart d'heure après que nous y fûmes, on me fit apeller deux ou 3 fois de suitte, et mesme auec beaucoup de presse, parce que quelques Mrs de Montauban estoyent à la maison. La prouidence de Dieu voulut que ie ne m'en pressasse pas à répondre à tant de sollicitations. Ce délay seruit à découurir la trahison de ceux qui me demandoient, qui sous prétexte de ciuilité me vouloient mettre la main au colet, comme il parut en ce que, tandis que le chef faisoit des honnêtetés à ma femme, 4 ou 5 autres se tinrent aux portes et au degré, et sous prétexte de prendre vn déserteur mirent le pistolet sur l'estomac de Sr. Oliuier, Bourgeois, croyant que c'étoit le ministre. L'allarme fut donnée, et l'on m'enuoya des gens qui me firent retirer doucement aux P[?]oisiez chez le Sr. de Sedailhan, et de là au bois de la Gréside, à Castanés[23]) et au voisinage du Fustié. Nos parens demandèrent au préuost de Montauban, nommé St. Sauueur, ce que c'étoit; il dit qu'il n'y auoit rien contre moy, qu'il cherchoit vn déserteur qui s'étoit refugié chez moy, à ce qu'on luy auoit dit, qu'il ne vouloit que parler à moy et me faire vn acte de la part de Mr. le procureur général, pour sçavoir en vertu de quoy je receuois les Églises du voisinage etc. On ne se fia pas à ses protestations, on luy demandoit son pouuoir; Il ne montra rien, mais il dit que si on alloit à Pamiés et à Toulouse, où il seroit, on en seroit pleinement instruit. Ses archers vouloyent rompre les portes, il leur dit qu'ils n'auoyent point d'ordre et qu'il le leur défendoit. Il se retira à 4 heures, pour aller à Pamiers, et fist faire mille excuses à ma femme de

l'allarme qu'il luy auoit causée, dans l'état où elle est. Il dit à quelques Mrs de mes amis, qu'asseurement il ne mettroit rien dans le verbal qu'il luy faloit faire, qui me portât aucun préiudice.

Comme toutes ces choses se furent passées de cette sorte, on voulut que je me tinsse caché, de peur que ces gens n'eussent quelque pouuoir qu'ils auoient refusé de montrer, pour reuenir et pour me surprendre par cette feinte, ou dans mon lit, ou lors que je serois au Temple. Ainsi on trouua bon d'enuoyer à Pamiers chez Mr. le gouuerneur et à Toulouse, pour sçauoir si c'estoit par l'ordre du parlement, que ce préuost auoit fait cette incartade. Il n'y eut rien au parlement ni chez Mr. le gouuerneur. On sceut mesme, que Mr. de Rieux[24]) en auoit esté surpris et qu'il auoit protesté qu'il n'en sçauoit rien. Le Conseil de Toulouse fut que, rien n'ayant paru, je prêcherois le dimanche suiuant, comme je le fis, par la grâce de Dieu, et le matin et le soir. Le lundy matin on fit partir 2 hommes pour aller à Montauban voir si cela s'étoit fait par l'ordre de Mr. l'Intendant. On sceut qu'il n'en scauoit rien; et le Sr. St. Sauueur, Préuost, montra à ses amis le verbal, où il déclaroit seulement, qu'ayant enuoyé, 3 semaines auparauant, 4 ou 5 archers pour prendre vn déserteur (c'est le Sr. Étienne Dumas), on luy auroit rapporté, que la foule des gens de la Relig. P. R. qui se rendoyent audit lieu et chés le Sr. B[ayle], ministre, auoyent empêché qu'ils ne l'eussent pris, que sur cela il estoit venu luy mesme pour le chercher, et vn homme, qui a du pouuoir sur l'esprit du Préuost, vit ledit verbal, et on trouua que ce n'étoit rien. Le procureur du Roy de Montauban, entre les mains de qui il le mit, dit que cela n'engageoit ni peu ni trop

le ministre etc. Ces Mrs estant de retour, i'ay continué mes fonctions, dans toute la semaine passée, et Dimanche dernier 3. Juin ie donnay la 1re cène de pentecôte, espérant, auecque la grâce de Dieu, de la donner, si nous subsistons, 2 ou 3 dimanches encore. Il est vray qu'on nous menace de Jour en Jour, et qu'on tâche de nous faire coupables de quelques contrauentions. Mais on n'a pas peu encore y réussir, Dieu ne l'ayant pas permis, par ce que notre heure n'est pas encore venue. Vous iugés bien, que toutes ces choses, auec les exemples de ce qu'on fait à nos frères, me disposent assez bien à me tenir prêt pour quand il faudra. L'affaire du Masdazils n'est point iugée. On croit qu'on demande le Temple au Roy pour en faire vne Église; après cela le parlement jugera la contreman[de], car le conseil n'a pas esté que Mr. Bourdin se remît. Il se tient caché. On me dit qu'il vint dimanche incognito et qu'il ouyt le prêche du matin de la maison du Sr. Mar[tin] qui ioint le Temple, et qui est comme celle de Simon qui touchoit à la synagogue[25]). Il se retira, et je ne l'ay point veu. Le Sr. La Riuière est allé faire la cène à Mazères, auec plusieurs Mrs et dames de Toulouse. Car Mr. le gouuerneur a eu ordre de permettre à ceux de Mazères de receuoir tous ceux des autres lieux qui y voudront aller. Nous auons eu Mrs Passet et vne de leurs femmes, auec plusieurs autres étrangers. Madle de Brassard, ma belle mère, est icy depuis 5 ou 6 Jours. Elle y sera iusqu'aux couches de sa fille, qui iront apparemment au mois de Juillet prochain.

Tout ce qui m'est arriué, a donné lieu à mille coniectures sur mon suiet. Les vns pensoient que c'estoit vn ordre du Conseil, que peut être j'auois écrit

quelque chose etc. Moy, qui ne me sentois en rien coupable et qui sçauois que mes lettres expliquoient mes sentimens respectueux à l'Égard des puissances, estois dans vne fermeté inébranlable. Je sauois que toutes mes lettres m'auoient esté rendues, et que toutes les vôtres étoyent venues jusqu'à moy. Ainsi je ne craignois rien, et ce qu'on détient Mr. de Brueil, frère de Mad^e de Rambouillet[26]), sous prétexte de commerce de lettres, ne m'allarme pas, ni l'affaire de Mr. Guignard, ministre d'Agen, qui est aussi aux Hautmuraz pour auoir la commerce auec le dit Mr. de Brueil; parce que nos lettres étant purement d'amitié et de litérature et ne parlant ni peu ni prou des affaires d'État, j'auois l'asseurance qui naît du *nil conscire sibi nullâ pallescere culpâ*[27]). Cela n'empêcha pourtant pas, que le mesme jour de l'esclandre on ne fit vuider la maison par les soins de quelques amis affidés. Tous les liures et MS. furent cachés soigneusement; les meubles ont aussi esté presque tous emportés, et cela *ob majorem cautelam*, bien qu'on asseure que dans le Jugement des parlemens on n'en veut pas aux Ministres ni a leurs biens. Nous sommes heureux d'auoir vn Éuesque qui a beaucoup d'honneur et de conscience, et qui, bien qu'il souhaitte la destruction de nos Temples, dit qu'il n'emploira jamais des moyens tels que ceux que d'autres ont employés. Il a Les Nouuelles de la Rép. des lettres. Il loue l'Esprit de l'auteur et dit qu'il parle très bien. Si l'auteur auoit occasion de parler de luy d'vne manière adroite à sa façon, apparemment cela luy seroit agréable. Il sçait l'hist. Ecclésiastique et s'y pique; c'est vn endroit propre à le louer, comme on l'a sceu faire à l'égard de Mr. le Bret[28]), quoy que quelqu'un m'a dit que l'auertissement qui

fait la rétractation n'est pas assez fort pour rétablir l'auanie faite au 1er ou 2^d cayer, dans l'Endroit où on parloit de son histoire vniverselle. Mais comme ie n'ay encore veu que les 2 1ers cayers, ie ne puis pas dire ce que j'en croy. Je vis à Toulouse, entre les mains d'vn des ministres des Hautmuraz, les dites nouuelles, que Mr. de Larger ou Mr. de Rapin auoit prêtées aux prisonniers. Tous en parlèrent auec grand éloge, et mesme les professeurs en Théologie. Asseurément le stile et les manières de l'auteur et le tour fin qu'il employe presque par tout, luy attireront de grandes louanges. Je serois bien malheureux que cela m'attirât des affaires, et que mon attachement aux intérez d'un tel écrivain fût cause d'vne disgrâce, telle que plusieurs, mesme à Toulouse, soubçonnèrent d'abord, sans fondement. Si j'auois eu quelques momens à moy, j'aurois dressé vn petit abrégé de la vie de mon père pour vous l'enuoyer; mais comme il eût falu parcourir ses papiers, ie n'ay peu le faire. Cela vous sera enuoyé, s'il plaît à Dieu, en son tems.

Je vay parcourir votre lettre du 12. Mars, où il y auoit vne petite page pour ce cher défunct. On m'a dit que le paquet des nouuelles a esté rendu à son adresse. Je ne l'ay pourtant pas receu, mais seulement vne petite méthode de M. le Fèure pour apprendre les humanités greques et latines, et le sermon de Mr. Jurieu qui est à la tête de son Examen de l'Eucharistie[29]), dont le Sr. Lafage[30]) se chargea à Paris. Cette méthode seruira pour les enfans du cousin de N. Je seray bien aise de receuoir l'autre, et qu'il contînt la dernière Édition de la Critique et les 2 tomes qui la suivent[31]). Comme cela m'étoit promis, sans doutte je le receuray. Vos éclaircissemens sur le

nom des auteurs de plusieurs liures nouueaux, me donnent beaucoup de plaisir et me sont d'vne vtilité considérable; continués toujours à me les donner ainsi. Mr. Martel me fit voir les prophéties de Cotterus[32]), de Christine[33]) et de Drabicius[34]), que Mr. Justel[35]) luy donna, l'ayant eu de Coménius[36]), qui le porta luy mesme à Paris et qui y en débita plusieurs exemplaires. Puis que vous aimés les particularités qui regardent le petit neueu, je vous apprens qu'il est fort grand pour son âge, qu'il est agréable, et qu'il fait déjà notre diuertissement et celuy de tout ce lieu. Il a beaucoup de viuacité, et j'espère qu'il aura, si Dieu le bénit, quelques dons considérables. — Je vous préparois les 14 tomes des gaz. reliés, et mesme les 8 ou 10 tomes qui sont venus depuis et qui ne sont pas reliés, mais tout cela est pêle mêle dans des quaisses et dans des sacs. Je voudrois auoir fait exactement mon catalogue tandis que j'étois en repos. Ne négligés pas de faire vne copie du vôtre, quand vous aurés quelque loisir, ce qui ne vous arriuera guère.

Au 1er Jour je répondray à celle du 9. auril. Si i'auois les papiers que i'ay laissés à Montauban, je saurois où c'est qu'on parle du *Syllabus librorum et Epistolarum.* Mr. Du Bourdieu fils auoit choqué beaucoup de gens par sa conduite. Je suis bien aise qu'il ayt édifié les gens en faisant la cène à Lunel; car il protesta de luy mesme deuant la table de la communion, que tous ces bruiz étoyent faux, et que, s'il ne disoit pas la vérité, il vouloit que le sacrement luy tournât à condamnation etc. Son père a fait, dit on, quelque liure d'vsage pour les lieux priués de l'Exercice, car on dit qu'il montre le moyen de pratiquer les vertus chrétiennes en vn tel État. Je fis voir à Mr.

Beluèze, que l'on ne doit pas penser à chercher de l'Employ en Hollande. Son affaire a esté iugée. On a interdit l'exercice de Mausac parce que le p. Videt, doctrinaire, ne s'assit pas dans le banc des catholiques, par ce que le dit banc estoit rempli. L'Information n'étoit fondée que sur cela. J'ay les 2 petiz factums dressés auant le Jugement.

Comme je receus samedi dernier, des mains de Mr. Passet, votre dernière lettre en datte du 14. may, je dois vous le faire sçauoir. Ce que vous y dites de la mort de notre très bon et très honoré père m'a fort consolé. Puis qu'il n'y a plus que vous et moy de toute nostre famille, vnissons par de nouueaux noeuds nos coeurs et nos affections. Ma femme y tiendra bien sa partie, car elle a pour vous vne estime et vne tendresse tout particulière. Notre cher cousin de N. nous rend mille bons offices. Notre petit est de jour en jour plus aimable; il fait des plaintes lors qu'il void le cabinet dépourueu, et qu'il n'y trouue que des planches et point de liures, où il puisse trouuer ce qu'il appelle *moumeres*. Je répondray à tout ce que vous me marqués dans cette lettre. Je ne vous diray pour la fin sinon que notre cousin de Cabanac[37]) est parti pour le rendés vous des troupes, qui se fait près de Bayonne sous Mr. de Bouflers[38]). Le Sr. Lafage est icy pour reigler ses affaires. C'est vn bon garçon, mais malheureux et étourdi. Le Sr. Dutilh a pris 4 cens francs, qu'il disoit auoir enuoyés au Sr. Carla[39]). Il est cause que ce pauure garçon est revenu icy. Il a iouy du reste de ses biens, et il n'est pas en estat de luy faire raison. Mr. Dusson a receu visite de Mr. de Bonrepos[40]) et de Mr. de St. Martin, Colonel. Ce Mr. de Bonrepos a affecté des manières de grandeur, qui ont choqué

la parenté. Je croy que l'occupation du frère à receuoir ces nouueau venus m'a donné quelque relâche pour payer 62 ₶, qui luy sont deues des 2 cens qu'il bailla au pauure cadet par lettre de change. Jamais homme plus interessé que celuy là sur vn tel chapitre. Mes respects très humbles au célèbre Mr. Jurieu et à son illustre épouse.

Tout à vous, M. E. T. C. F.

ISAAC BEAUSOBRE.

A Desseau le 27e Juin 1686.

Je ne sçay, Monsieur, comment on m'aura aquitté auec vous au sujet de vos liures, et si l'on aura bien suiui tous les ordres que je donnay pour cela auant que de partir d'Amsterdam. Mr. Desbordes ne m'en a rien mandé dans l'auis que j'ay receu du départ des autres liures que j'ay pris de luy, et Mr. de Superville [1]), que j'auois prié de s'en informer, ne m'a point encore fait de réponse. Mais, monsieur, ce n'est pas sur cet article que je deurois être le plus en pène; on fait bien d'autres dettes auec vous pour peu qu'on ayt l'honneur de vous connaître; et, sans conter ce que je vous dois auec tout le public, qui reconnaist, le mieux qu'il peut, les bons liures que vous luy donnés, je me trouue chargé de bien des obligations particulières, qui, venant d'un homme de grand mérite, m'embarasseroient fort, s'il étoit aussi rigoureux créancier. Car enfin,

Monsieur, je conte vn peu sur votre bienveuillance, et je me serois difficilement consolé de quitter Roterdam, si je n'eusse cru qu'elle me suiuroit au fond de l'Allemagne, et plus loin même, si la Prouidence m'y vouloit enuoyer. Je ne m'imagine pas pour cela, que votre amitié soit d'aussi grande étendue que votre réputation, qui vole tous les jours en de nouuelles prouinces, portée par vos ouurages: Ils pénètrent partout où la langue franceoise est connue. J'ose même assurer que l'amour de les lire contribue fort à l'étendre, et qu'elle vous deura quelque jour vne partie des conquêtes qu'elle fait sur les langues étrangères. Cette connaissance de notre langue me rend le séjour de Desseau bien plus agréable qu'il n'eût été. Monseigr. [2]) est vn Prince d'un fort grand commerce, qu'il entretient auec la dernière régularité. Il a des correspondances jusques parmi les Turcs et les Tartares, et dans tous les États Chrétiens; et comme la plus part de ses nouuelles s'écriuent en franceois et qu'il a la bonté de me les faire communiquer, nous apprenons ce qui se passe de plus important dans notre monde. Nous auons même la satisfaction de sçauoir ce qui se peut dire de ces relations, longtems auant qu'on le publie, outre quantité de particularités assés secrettes, ou du moins qui ne sont pas seues fort généralement. Vous qui êtes au pays des Proféties, ne sçaués point peut-être celle qu'on a écrit à Mr. le Prince sur la maladie du Roy: son correspondant luy mande qu'il a oui dire à Paris à vn homme de probité, que le Roy commenceroit à se trouuer mal le 1[r] d'octob. ou de nouemb. et qu'il mourroit à pareil jour en 86. Celle de Mr. van Buningue [3]), qu'on écriuit en même tems de la Haye, vous est sans doute connue; on mandoit que

ses amis étoient surpris au dernier point de son mariage, puis qu'outre la répugnance qu'il auoit toujours témoignée pour cette condition, il leur auoit dit plusieurs fois, que son horoscope portoit qu'il épouseroit vne putain et qu'il auroit le Col coupé; que pour le 1r il feroit mentir le destin en ne se mariant jamais, mais que pour l'autre il ne pouuoit l'empescher.

Je ne sçay, si vous pourrés vous taire dans vos nouuelles au sujet de la Thèse des Minimes de Marseille [4]). Ils n'attendront pas la mort du héros pour faire son Apothéose. Le Père Rapin luy auoit déjà donné de l'ineffable et de l'incompréhensible, dans le petit traité dont vous m'auez fait vn présent. Il en est de ces louanges outrées comme du faux sublime qui dégénère dans le puérile et le ridicule; *γελοῖοι γὰρ φαίνονται πρὸς ἡμᾶς ἀναφέρομενοι* [5]), dit Aristote des louanges des Dieux quand on les attribue aux hommes. Voyez, Monsieur, comme on fait ces remarques selon le tems. I'aurois passé cent fois les yeux sur ce mot sans y prendre garde, mais venant de lire l'inscription profane des Thèses, Ie fus frapé de cet endroit que je trouuay au 12. chap. du 1r liure de la morale, examinant ce que ce Philosofe auoit dit du souuerain bien.

Au reste, Monsieur, Ie n'ay pas dessein de vous fatiguer par des lettres trop fréquentes et fort inutiles, quoy que j'aye la commodité de les enuoyer jusques à la Haye sans qu'elles coûtent à mes amis. C'est les acheter trop cher que de prendre la pène de les lire, et quelque fois peutêtre celle d'y répondre. C'est pourquoy, Monsieur, je vous prie de me croire sur le témoignage de cette lettre, comme sur celuy de mille autres, plein d'estime et de considération pour vous,

mais de la plus forte et de la plus parfaitte; et, pour finir à l'ordinaire, c'est, Monsieur, que je suis très passioné votre très humble et très obéissant seruiteur

DE BEAUSOBRE.

Mes complimens, s'il vous plaist, à Mrs Ferrand et Maurice. Ie ne sçay comment je vous ay mandé la profétie de Mr. van Buningue. I'écriuois vn peu sans y songer. Il est plaisant de vous dire des choses de chés vous. Mettés cela au rang des fautes, ou dans l'errata; car il seroit trop vilain de rayer cinq ou six lignes.

FRANÇOIS BERNIER.

Monsieur,

Nous nous sommes acquittez de vostre commission auec autant de diligence et de soin qu'il a esté possible. Il est vray, qu'il manque vn liure qui est le 3e tome des lettres de Descartes; mais comme il ne vaut pas 50 s., je n'ay pas trouué à propos d'en donner 9 ₶; peut estre le trouuera-t'on chez nos Regrateurs. Vous en auez pour vos 57 ₶, et sans conter quelque menu graphignage qu'on n'a pu éuiter, nous auons veu charger et partir le petit ballot, et il doit présentement estre entre les mains de Mr. Parmentier, Marchand à S. Valéry, auquel j'ay écrit de le faire tenir au plustost à Mr. Maurice, Marchand à Roterdam, suiuant vostre ordre. Ne Vous pressez point, s'il Vous plaist, et pour cause, de nous faire rembourser.

Je ne sçais si Madame de la Sablière [1]), vostre bonne Amie, a bien fait, et pour elle et pour moy, d'auoir donné à Mr. de Bonrepos [2]) vostre Lettre, et quelques pistoles dont elle Vous prie de lui achepter quelques Liures: ces Messieurs les Enuoyez des Princes tardent quelque fois plus dans leurs Voyages qu'ils ne pensent; je n'entens encore point dire qu'il prenne la route d'Hollande. Il me deuoit apporter 25 ou 30 Exemplaires ébarbez et battus de mon petit Liure que j'attens auec impatience, et il en deuoit donner 15 ou 20 s. de la pièce, selon qu'il plairoit à Mr. Desbordes. Si cependant il luy estoit possible qu'il en fist passer quelques vns par vne autre voye que par la Poste, Vous auriez la bonté de le plus payer à sa volonté; en tout cas, lassé d'attendre, je le prie de m'en enuoyer désormais, à chaque Ordinaire, deux feuilles jusques à la concurrence d'vn Liure entier, dont j'ay les deux premières feuilles qui me coûteront, si j'ay bonne mémoire, 55 s. de port, ce qui me rébuta. Tout le monde m'en demande depuis ce que Vous en auez dit dans les Nouuelles de Décembre [3]): il est déjà par auance dans l'estime de nos Sçauans qui sont persuadez, que jamais homme n'a mieux sceu que Vous pénétrer le fond d'vn Liure, et luy donner son juste prix. Mais ils ne sçauent pas ce que je leur diray pour sauuer vostre honneur à mon égard: Que Vous estes du moins aussi bon Amy que bon Juge. Cependant je suis seur que je ne leur osteray pas de la pensée, que jamais homme ne reconnut mieux le fort et le foible d'vn Autheur que Monsieur Bayle, et que personne n'a jamais mieux entendu la Langue, ni écrit plus finement. Ce qui me fasche, c'est que tout cela n'aboutit à rien, pas mesme à pouuoir faire entrer

librement vos Nouuelles. Voilà des volontez fort efficaces!

Après tout, je Vous puis assurer, que Vous auez icy de très bons Amis qui Vous estiment, qui Vous aiment, qui voudroient bien Vous seruir, qui ne sont pas mesme sans pouuoir, et qui Vous voudroient bien icy. Mais c'est vn étrange homme, leur dit-on, que vostre Monsieur Bayle! dans son Liure des Comètes, et dans tout ce qu'il écrit l'on y voit véritablement la finesse de Mr. Pascal, mais l'Esprit et le génie de Montagne se fait connoître clairement.« Admirable manière de blasmer les gens!

Adieu, je suis rauy de la justice que l'Académie de Leyde rend au mérite de Monsieur Jurius [4]); je souhaite que du moins il Vous en arriue bientost autant. S'il y a quelque autre nouuelle commission, ne nous épargnez point.

F. BERNIER.

A Paris 28 Feurier 1686.

II.

Monsieur,

Je ne sçais, si je ne seray point enfin obligé de renoncer à vostre connoissance, par l'importunité des Autheurs qui tremblent de peur du coup de plume. En voici vn [1]) qui est fort embarassé, comme Vous verrez par les billets et le long procez qu'il m'écrit et que je me suis enfin résolu de Vous enuoyer, à condition pourtant que Vous ne manquerez pas de mettre

sur mon conte tous les ports de lettres que Vous auez receu et receurez de moy. La vérité est, que le bon Père a esté terriblement daubé sur ce dernier Ouurage, et qu'estant Jésuite et sur le bord de sa Fosse, il se seroit bien passé d'entreprendre tous ces Panégyriques, qui contre son espérance n'ont, à ce que l'on dit, pas trop pleu à Monsieur le Prince. Cependant c'est vn fort bon homme, et qui est de nos bons Amis, à Madame de la Sablière et à moy, et s'il estoit possible (*saluo honore*) de faire vne partie de ce qu'il souhaite, il nous en seroit fort obligé, et Nous à Vous.

Vous deuez auoir receu vne lettre de Madame de la Sablière en mesme temps que la mienne; la rencontre est plaisante, que le mesme jour que je vay lui dire, que je Vous ay écrit, elle commence par me dire qu'ennuiée d'entendre, que Mr. de Bonrepos est encore en Angleterre, elle Vous auoit écrit vne grande lettre. Hyer nous dinasmes chez Elle, où il fut beu à vostre santé en fort bonne compagnie: le pot de terre à la soupe aux herbes et au beurre, en bons hermites et en bons Catholiques, sur la table, auec vne grande culière de bois dans le pot, pour y prendre chacun sa portion à sa phantaisie. Mais ie ne sçais comment ie m'allay souuenir, que la culière de la marmite de Platon [2]) estoit de figuier, ce qui nous embarasse fort, car on en veut absolument vne de mesme nature au premier jour, et cependant on a de la peine à croire, qu'vn tel bois soit propre pour cela. Ce sont là de grandes nouuelles à Vous dire! Nous verrons, si ce bois de figuier n'auroit point quelque propriété particulière pour la soupe.

J'oubliois à Vous dire, que le Père Rapin m'a donné vn liure pour Vous; je Vous l'enuoyray par la

première commoditê. J'ay fait chercher et rechercher ce beau liure de trois écus; il n'y a pas vn moyen de le trouuer. Cependant, si Vous le désirez absolument, je Vous l'enverray. Si Mr. de Bonrepos est en Hollande, Vous n'auez qu'à le laisser faire, sans dire que vous ayez vn fond d'argent à moy. Adieu, c'est

Tout Vostre

F. BERNIER.

A Paris 10e Mars 1686.

III.

Monsieur,

Il y a justement aujourdhuy six jours que le petit Ballot de Liures est parti, selon vostre adresse, pour Rouen, de façon que, si vostre Correspondant et Neptune ont fait leur deuoir, Vous pouuez déjà l'auoir receu. Il n'a pas tenu à vous qu'il ne soit party plutost, mais vos lettres selon l'adresse estoient un peu vieilles, et ces Messieurs de Cour ne se pressent pas trop. Je Vous aurois aussi écrit plutost, sans que le Correspondant n'a pas esté ponctuel à me faire réponse. J'ay enfin receu 40 Exemplaires du Liuret; je m'en vay après ces festes en faire présent aux *magni-magnos*. S'il estoit tel que Vous le faites, tout iroit bien. Un peu moins de tendresse pour les Amis ne gasteroit rien: ce que vous aviez dit du Sublime suffisoit, et Monsieur Jurius à l'égard de Monsieur le Prince pouroit bien n'auoir pas tout le tort; c'est là le sentiment de l'Héroine [1]). Nous Vous trouvons naturellement comme le

bon vin d'Italie: *dolce picquante;* et nous Vous voudrions mesme plustost, malins comme nous sommes, *picquante dolce.*

L'on commence fort à crier contre le Malbranchisme [2]). Je ne sçais, comment Vous racommoderez tout cela; cependant il y en a qui disent à l'égard des deux tenans, que c'est la pèle qui se mocque du fregon. L'on dit, que c'est Vous qui est cause de ces grands et longs combats, et que Vous auez animé les Dogues qui ne faisoient que se regarder de trauers.

Nous auons icy depuis 15 jours le R. Père Couplet [3]), reuenu de Rome, où il a fait son petit Chinois Jésuite comme luy. Nous espérons qu'ils nous donneront toutes les oeuvres de Confusius traduites: il y auroit grand plaisir de voir ce que ces Messieurs de l'autre monde pensoient de leur costé sur la Morale, à peu près au mesme temps que Socrate y pensoit du sien.

L'Histoire de Mr. de Thou, que je Vous enuoye, est de la meilleure édition au sentiment de nos Bibliothécaires [4]); il y en a bien une austre qui seroit à meilleur prix, mais elle n'est pas complète. J'y ay ajouté l'Index des mots difficiles; c'est un Liure rare, et comme il n'estoit pas trop cher, j'ay cru bien faire, si bien qu'ayant le liuret de *Thuanus restitutus,* imprimé en Hollande, Vous aurez tous les Ouurages de Mr. de Thou. Vous donnerez, s'il vous plaist, dix écus à Monsieur Desbordes. Adieu, C'est

Tout Vostre

F. BERNIER.

A Paris XI Auril 1686.

IV.

Monsieur,

La vérité est, dit-on, que le petit Liure [1]) est trop long, et qu'assurément Vous n'auez pas voulu Vous donner le loisir de le faire plus court. Cependant on revient volontiers à cette longue Préface, on la relit auec plaisir, on voudroit qu'elle ne finît point sitost, et l'on ne sçauroit s'empescher de Vous pardonner de bon coeur vostre prétendue longueur. L'on dit aussi, que Vous auez raison, et qu'un Mr. Arnaud deuoit, en bon Janséniste, prendre les paroles du P. M. dans le sens que Vous les prenez; mais ce que je trouue de bizarre en cecy, c'est que quelques vns des plus fins Disciples de ce Père suruienent à la trauerse et soutienent, que de les prendre dans vn autre sens que celuy de M. A. c'est n'estre pas initié dans les Mystères Malbranchistes, et que s'endormir doucement et agréablement quand on en a bien enuie, ou que boire un grand verre d'eau quand on meurt de soif, c'est là alors le souuerain Bonheur, la souveraine Félicité. Admirable Doctrine!

J'enuoyay hyer le petit Liure à l'Héroïne, nous verrons ce qu'elle en jugera. Vous donnerez, s'il Vous plaist, encore de mon thrésor à Monsieur Desbordes trente sols pour les deux petis Liures, qui se sont échappez auec le vostre; j'ay fait rendre les deux autres à Mr. de Vizé [2]). Je crois que Vous aurez présentement receu vostre dernier Ballot de Liures, parce qu'il y a déjà du temps que Mr. le Gendre de Rouen [3]) m'a écrit qu'il l'auoit receu, et qu'il Vous l'enuoyeroit au plustot. Ayez, je Vous prie, la bonté de faire tenir seurement l'incluse à Madame du Fresne, elle a épousé

le fils d'un Monsieur de Late, Hollandois, elle s'est sauuée depuis deux mois comme les autres, et c'estoit une de mes meilleures Amies. Souuenez vous toujours de mettre sur le *conto* du Philosophe aisé [4]) tous les ports de Lettres. Ne Vous lassez point de nous donner icy de vos commissions; nous nous en acquitterons toujours auec bien du plaisir.

C'est tout votre

F. BERNIER.

A Paris 15. May 1686.

V.

Monsieur,

Il a long tems que Vous ne nous ordonnez plus rien par deçà. Je ne sçais, si je vous l'ay déjà dit: n'ayez pas de peur de m'importuner, et donnez vous bien de garde de vous adresser à d'autres; je vous estime, je vous aime, je suis assez accommodé pour un Philosophe Indien, — que faut-il dauantage! Nostre Héroïne lit toujours vos liures auec beaucoup de plaisir; elle a esté indisposée, mais elle se porte mieux. Mon petit liure [1]) m'a pensé faire des affaires; cependant on commence à s'y accoutumer, et on commence à ne dire plus sinon que cela est vn peu trop hardy. J'attens auec impatience ce que Vous m'enuoyez par la voye de Mr. de Bonrepos. Vous payerez, s'il Vous plaist, les petis liures à Mr. Desbordes au mesme prix que les précédens. Je doute fort que Mr. Jurius ait pris votre conseil auant que d'entreprendre son

dernier ouurage [2]), mais ne luy en dites rien: ce qui est écrit, est écrit. Faites luy seulement bien mes complimens. Faites aussi, s'il vous plaist, sçauoir à Mr. Desbordes, que si j'attens si longtemps à luy faire réponse, ce n'est point par oubly, ni par paresse, mais c'est qu'on ne sçauroit rien tirer de positif de Mr. l'Abbé Furetière [3]). Il espère toujours d'obtenir le Priuilège de faire icy imprimer son Dictionaire, et il est à craindre qu'il n'attende encore long temps. Dieu veuille, qu'il ne meure point auparauant! Enuoyez moy, s'il Vous plaist, par la première commodité l'Histoire de Chine en Latin par Martini, les nouueaux Interests des Princes de l'Europe, la Vie de Mr. de Turenne, et sur tout le dernier Liure de Mr. le Clerc contre le P. Sirmon [4]); le tout à mes risques et sur ce qui Vous peut rester de mes finances.

C'est toujours une chose bien fâcheuse à tous nos Sçauans, qu'il y ait tant de peine à auoir vos Nouuelles: »jusques à quand est-ce?« etc. Ma dernière, qui passa par vostre Canal à la Dame à Amsterdam, a bien fait du fracas, dont je ne suis pas trop fâché. Le mal est que tout cela n'aboutit à rien: le pauure Mogol sera toujours la duppe, — grande piété, grande Religion, mais garde la bourse, s'il y a seulement le moindre petit prétexte. Voilà comme beaucoup de gens sont faits. Je ne sçais pourtant, si je ne me mettray point enfin en colère. Mais, qu'auez vous affaire de tout cela? Adieu, *Valete et gaudete.*

F. BERNIER.

A Paris 26e Juillet 1686.

VI.

Monsieur,

Je vois bien que Vous auriez bonne enuie de me seruir; aussi Vous en suis-je autant obligé que si Vous le faisiez. Mais cela ne se pouroit sans découurir la turpitude de gens, qui autrefois ont esté de mes amis, et puis je ne sçaurois me résoudre à affliger l'affligé; je n'ay pas mesme le courage de m'en prendre à ce vieillard mourant qui est icy, quoy qu'il le méritast assez. J'aime mieux attendre; peut estre qu'un jour le remord les prendra, et qu'ils feront réflexion sur les bons offices que j'ay toujours rendu à toute la famille et sur le mal qu'un autre, moins Philosophe, leur auroit pu faire.

Je fus hyer dîner auec l'Héroïne; il fut conclu, qu'on ne se lasseroit point de lire Monsieur Bayle, de l'estimer et de luy vouloir du bien, quelque chose qui pust arriver. Nous auions résolu de Vous enuoyer une petite Pièce manuscrite, qui apparemment auroit esté de vostre goust, mais nous dîmes »mais«, et puis »mais«. De tout ce qui nous deuoit venir par la voye de Monsieur de Bonrepos *ne folium quidem, — patientia!* et ce qui doit venir par Mastrik a la mesme sort; il faudra encore dire *patientia!* Je ne suis point si fort abymé dans la Philosophie, que je n'aye déjà écrit en Angleterre pour les nouuelles Lettres du Surius à Vossius [1]) et je Vous prie bien fort que je ne sois pas des derniers à auoir celles de Grotius [2]); je ne crois pas qu'on fasse difficulté de laisser passer ces sortes de Liures là. Si je sçauois que Monsieur du Rondel agréast un de nos Abrégez et qu'il me voulust marquer

la voye, il m'en reste encore quatre; je luy en enuoyerois très volontiers vn. Je pensois Vous écrire par Monsieur de St. Didier [3]), mais je n'eus pas le loisir. *Vale, sapere aude.*

F. BERNIER.

A Paris 12e Septembre 1686.

SAMUEL CHAPPUZEAU.

[Mai 1699].

Monsieur,

Je deuois vous avoir rendu, plutôt que je ne fais, très humbles grâces de l'obligeante manière, dont il vous a plu de parler de l'ouurage [1]) auquel je trauaille incessamment, dans la belle Préface de l'excellent Dictionaire Critique, dont après tant d'autres doctes écrits vous auez enrichi la République des Lettres. Je le vids la première fois à Hambourg, chez vn de vos amis, à qui vous l'auiez enuoyé il y a vn an; et depuis à Berlin dans la Bibliothèque de Mr. de Spanheim [2]), où je l'ouuris en diuers endroits pendant vne après-dînée. I'y remarquay par tout vne profonde et singulière érudition, sans toute fois auoir dessein de m'en préualoir, ni de vous rien dérober de la gloire qui vous est due; et c'est par cette vnique raison que je n'ay point voulu en auoir vn exemplaire, de peur d'être tenté de mettre la main sur tant de richesses que j'y aurois vues. Ie doute même, Monsieur, qu'on vous ait

fait de larcin considérable pour la dernière edition du Dictionaire de Moréri [3]), où j'ay remarqué qu'il y a très peu de changement, très peu d'additions ou de corrections, puis qu'on a suiui par tout la septième édition, page pour page, et qu'il y a pareil nombre de feuilles dans l'vne et dans l'autre. On assure toutefois au grand titre: *Qu'on a corrigé les fautes censurées dans le Dictionaire Critique de Monsieur Bayle, et grand nombre d'autres, et ajouté quantité d'articles et de remarques importantes;* ce que je n'ay pu encore bien découurir, et ce qui aussi ne s'y peut trouuer. Ainsi il est facile d'imposer à l'acheteur, qui croit de bonne foy qu'on luy donnera dans le livre ce qu'on luy promet au titre. Il est certain, Monsieur, que dans mon Ouurage je donne plus que je ne promets. Si vous en auez encore quelque bonne opinion sur le projet que j'en publiay il y a trois ans, et que vous aurez peut être lu, je prendray la liberté de vous prier très humblement de vous dérober quelques momens pour jetter les yeux sur les papiers qui accompagnent vne lettre que j'écris à Mr. Leers. C'est mon même projet, mais de beaucoup augmenté et manuscrit, auec quelques cahiers de chacune des trois premières lettres, afin que si vous jugez, Monsieur, qu'un Dictionaire Historique, Géographique, Chronologique et Philologique, fait exactement sur ce plan-là et sur les échantillons que j'enuoye, sera vtile et agréable au public, et surtout aux Protestans, vous ayiez la bonté d'en dire votre sentiment à Mr. Leers, auec lequel pour de bonnes raisons j'aimerois mieus traiter qu'auec aucun autre. Au reste, Monsieur, je ne dois pas me flater que vous approuuiez toutes mes délicatesses sur les mots *Église, Religieux, Catholique, Terre Sainte* etc., quoy qu'au fond,

si je ne suis pas dans ces rencontres les routes vulgaires, je ne m'éloigne toute fois pas de l'vsage reçu, même dans la Communion de Rome; et ainsi il me semble qu'on ne me peut raisonnablement blâmer. Quand, sur la fin du même projet, je viens à parler de le Critique, je n'entens parler que de celle, qui n'est ni solide, ni raisonnable; et je conclus que sans être bon critique on ne peut être sçauant. C'est en cela que j'ay eu particulièrement en vue le célèbre Polygraphe monsieur Bayle, dont les ouurages sont généralement estimez de tous les doctes, qui sont auec cela honnêtes gens, au nombre desquels je ne compte pas ni l'Injurius ni ses adhérens. Car ce n'est pas le tout d'être sçauant: il faut aussi être bon chrétien et honnête homme, qualitez incompatibles auec vn zèle indiscret, vne trop forte opinion de soy même, et vn désir effréné de vengeance qui ne se rallentit point. Quoy que, malgré ces gens là, votre réputation, Monsieur, soit bien établie dans le monde, et que vos excellens ouurages parlent hautement pour vous, je n'ay pu me dispenser y parlant de quelques illustres qui portent le nom de Bayle, de vous donner aussi vn article dans mon Dictionaire, si ce n'est que vous croyez, qu' *Ab illaudato laudari vituperium sit.* Quoy qu'il en soit, l'éloge que j'y donne au célèbre Mr. Bayle est très bien fondé, et je l'ay fait d'aussi bon coeur, que je suis,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant seruiteur

CHAPPUZEAU.

JEAN ROBERT CHOUET.

I.

Nous sommes, malheureusement pour moy, si éloignés l'vn de l'autre, Monsieur, et depuis quelques années les Postes sont devenues si incommodes, que ie n'oserois prendre la liberté de vous escrire aussi souuent que ie le souhaitterois: c'est cette seule raison, qui est cause que ie n'ay pas encore répondu à la lettre, que vous me fistes l'honneur de m'écrire il y a quelques mois, et mesme que ie ne vous ai pas témoigné plustost le sensible déplaisir que m'a causé la mort de Monsr vostre Frère [1]). Je suis persuadé, Monsieur, que vous me faittes la faueur de me regarder comme vn homme, qui s'intéresse très-particulièrement en tout ce qui peut vous toucher; mais d'ailleurs i'auois tant d'estime pour l'honnesteté et mille autres bonnes qualités du poure Défunt, que ie ne sçaurois vous exprimer, combien i'ai esté sensible à la perte que nous en auons faitte. Ie n'entreprendrai pas, Monsieur, de rien dire ici pour vostre consolation, parce que ie sçai que vous sçauez envisager ces sortes de malheur de la manière qu'ils doivent estre regardés; vous me permettrés donc plustost de vous parler de vos ouurages, et de vous remercier particulièrement du beau présent que vous m'avez enuoié, aussi bien qu'à Madame De Windsor [2]) et à Mr. Tronchin [3]), à qui i'ai remis vostre Paquet. Mad^e De Windsor vous en fait sans doute ses complimens dans la lettre que ie vous enuoie de sa part. Vous la trouuerés, Monsieur, de vielle datte; et

la vérité est qu'il y a long temps, qu'elle m'a esté remise entre les mains, mais i'ai creu qu'il valloit mieux la ioindre avec celle-ci pour en charger nos Marchands de Francfort, que de l'enuoier par la Poste.

Quoy qu'il en soit, Monsieur, i'ai leu vos Pensées diuerses sur les Comètes auec vne incomparable satisfaction; et comme le plaisir, que m'a donné cette seconde lecture, a esté plus grand que celuy que i'auois receu de la première, ie me prépare à les lire vne troisième fois, estant persuadé que i'y découurirai touiours de nouuelles beautés. I'y ai sur tout admiré l'étendue de sçauoir que vous y faittes paroistre, aussi bien que la viuacité de vostre expression et cette agréable variété de choses que vous y faittes venir auec tant d'adresse. Après cela, Monsieur, ne feriés vous pas vn tort irréparable au Public, si vous vous confirmiés dans la résolution que vous dittes que vous avés prise de n'estre plus Autheur? I'espère que la gloire, que vous vous estes acquise de ce costé-là, et vostre humeur naturellement bienfaisante vous feront changer d'auis. Ne dittes pas, ie vous prie, que vous auez besoin d'étudier pour vous mesme; on est content de ce que vous aués de sçauoir, et il est vn peu iuste, ce me semble, que vous faciés céder vostre intérest particulier au désir vniuersel de toutes les personnes, qui ont veu et la Traitté des Comètes et la Critique généralle. L'aueu que vous m'aués fait, sur ce dernier liure, m'a donné vne ioie inconceuable: ie ne pense pas d'en auoir iamais leu, qui m'ait donné plus de plaisir et plus d'admiration toute ensemble; ainsi ie suis raui qu'il soit parti de la plume d'vn de mes meilleurs Amis. I'en attens auec vne extraordinaire

impatience la dernière édition, que ie n'ai point encore veu. Mais on m'a dit, Monsieur, que vous auiés fait vne espèce de Journal sçauant depuis quelques mois; si cela est, i'espère que nos Marchands nous l'apporteront à leur retour.

J'ai leu *L'Esprit de Mr. Arnaud* [4]) auec beaucoup de satisfaction: i'y ai appris bien des choses qui n'estoient pas venues à ma connoissance, et ie ne suis pas fasché de voir battre quelques fois les Jansénistes, aussi bien que les Jésuites. Mais i'y trouve vn peu trop de chaleur, et mesme vn peu trop de liberté contre les Puissances. On nous promet les Préiugés légitimes [5]) de Mr. Jurieu contre l'église Romaine. Je suis bien aise qu'vn aussi habile homme trauaille à cela; ie croiois pourtant qu'il en auoit assez dit dans sa seconde partie contre Mr. Maimbourg, mais il faut qu'il ait encore des choses nouuelles à dire. Vous aurez veu, Monsieur, vn petit démon de liure, où il est incessamment attaqué, qui est intitulé *Le Protestant Pacifique* [6]); faittes moy sçauoir, ie vous prie, s'il n'y fera aucune réponse, et qui passe pour l'Autheur de cet ouurage; i'en soupçonne Mr. Aubert de Versé.

Le cours de Mr. Régis, dont vous me parliés, Monsieur, est assurément vn bon ouurage, et Mr. Leers, à mon auis, n'y perdra rien; car, encore que ce qu'il y a de nouueau ne soit pas grand chose, cependant, comme c'est vn cours complet, et qui est escrit auec beaucoup de netteté, il sera recherché. Je serai aussi bien aise de voir ensemble toutes les oeuures du Père Malebranche: c'est vn Autheur, que i'estime infiniment en bien des choses; mais en d'autres, et sur tout en ce qui regarde la Métaphysique, ie le trouue souuent trop subtil.

Je ne vous parle pas, Monsieur, des affaires de Mr. Leers auec Mr. Dufour; vous n'aurés que trop sceu par Mr. Léonard Chouet, que tout est désolé. Faittes moy touiours la grâce de m'aimer, et de croire que ie suis parfaittement, Monsieur, votre très-humble seruiteur

R. CHOUET.

Le 29 Aoust 1684.

II.

Vous aurés sans doute, Monsieur, receu la Paquet, que ie fis addresser par mon Frère à Mons. Desbordes pour vous, il y a près de deux mois. Je me donnai l'honneur de vous escrire particulièrement pour vous faire l'Histoire de cette lumière, qui paroît depuis deux ou trois ans sur l'Horizon, ou le soir ou le matin; parce qu'il me sembloit que cette matière n'estoit pas indigne de vos nouuelles. Monsr. Cassini[1]) escriuit, il y a dix où douze iours, à Monsr. Fatio, pour luy donner auis qu'estant sur le point de mettre au iour vn Traitté sur ce suiet là plus ample que celuy qu'il fit insérer dans vn des journaux de Paris 1683, il luy feroit plaisir de luy faire part de ce qu'il auoit médité de nouueau sur ce Phénomène. Monsr. Fatio luy enuoia donc la semaine passée ses Obseruations, auec diuerses Réflexions, qui expliquent amplement son Hypothèse, en rendant Mr. Cassini le Maistre absolu de cela, ou pour le supprimer, ou pour le faire imprimer, soit le tout, soit quelque partie. Nous verrons ce qui en arriuera.

Cependant, Monsieur, ie suis dans vne très-grande impatience de voir la suite de vos Nouuelles; tout ce qui en a paru iusques ici par deçà ne va que iusques à la fin de Juillet. Elles vous déliurent de mon costé (et vous deués mettre cela au rang des auantages que vous en tirés) de plusieurs questions importunes, que ie ne manquerois pas de vous faire sur diuers liures nouveaux. Car, comme ie m'attens à en voir vostre iugement dans La Rép. des Lettres, ie crois que ie ne dois pas vous attaquer, comme ie ferois sans cela. Je ne sçai si le chagrin qu'a l'Abbé de la Roque[2]) de voir le succès de votre ouurage, n'est point encore allé iusques à vous: Monsr. Fatio en a senti vn petit contre-coup, car cet Autheur, aiant sçeu par vn de mes Amis, à qui ie l'auois escrit, que ie vous auois enuoié le gros de ses pensées sur le Phénomène lumineux, il l'en gronde, comme si Mr. Fatio luy auoit fait grand tort. Je crains, Monsieur, cependant, que vous ne soiés accablé par la foule de tous les Autheurs, et bons et mauuais; car on commence à croire qu'on n'a qu'à estre placé dans vos Nouuelles pour voir sa réputation establie. Vn jeune Médecin de cette ville, nommé Mr Beddeuole[3]), m'a dit qu'il auoit remis à Mr. Minutoli certains *Essais d'Anatomie* qu'il a composés, pour vous les enuoier, afin que vous prissiez la peine de les faire imprimer et de les mettre par conséquent dans quelqu'vn de vos Mois, et comme il sçait que i'ai l'honneur d'estre de vos Amis, il m'est venu solliciter d'appuier d'vne de mes lettres la prière de Mr. Minutoli. Mais, Monsieur, vous en ferés tout ce qu'il vous plaira; ie n'ai pas assez veu l'Ouurage pour vous en dire mon sentiment, et l'Autheur me paroît

encore bien jeune. Il vaudroit mieux, à mon auis, vous entretenir du Tremblement de Terre, qui se fit en Suisse il y a près d'vn mois; mais, comme il n'a esté accompagné d'aucune circonstance fort extraordinaire, ie ne pense pas qu'il mérite qu'on en face part au Public.

J'ai leu ces iours passés *Les Caluinistes conuaincus de schisme* que Mr. Nicole [4]) a fait à la sollicitation de l'Archevesque de Paris. Ce liure me paroît l'effort d'vne grande méditation; il ne fera pourtant pas à mon auis vn effect considérable. En mon particulier, il me persuade peu, et ce grand titre de *schismatiques*, dont ces Messrs nous honorent perpétuellement, ne m'en fait pas plus de peur. Je commence la lecture des chicanes de Mr. Arnaud et du P. Malebranche [5]) *sur les vraies et les fausses idées*: ie n'ai peu la faire plustost, parce que iusques ici ie n'auois peu voir les Traittés du Premier. Nous auons eu ces iours ici le déplaisir de voir démolir dans nostre voisinage les deux seuls Temples, qui restoient dans le païs de Gex [6]); et mesme l'Intendant de Bourgongne, qui a fait cette exécution, en a fait fermer vn, qui est celuy de Mouin, qui appartenoit à Messrs de Genèue, sous prétexte qu'il est enclaué dans le Balliage de Gex. Il est fort à craindre que nous n'en aions aucune raison; et les conséquences mesmes en sont très-dangereuses pour l'auenir. La maison de Dona, qui se souvient de vous auec beaucoup de plaisir, a esté dans la ioie pendant plusieurs iours, par le mariage de Mademoiselle Louise auec vn jeune comte de Dona son cousin [7]), qui est parfaittement honneste homme. Madame de Windsor m'a chargé aussi de vous faire ses complimens; et moy,

Monsieur, ie vous prie très-humblement de croire que ie suis touiours plus que personne,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant seruiteur

CHOUET.

A Genève le 25. Mars 1685.

III.

Je croirois mal répondre à l'amitié, dont vous m'honorés, Monsieur, si ie laissois partir nos Marchands pour Francfort sans vous assurer de la continuation de mes très-humbles seruices, et mesme sans vous faire part du changement, qui est arrivé dans ma condition depuis deux mois. On m'a tiré, Monsieur, comme malgré moy, de l'Académie, pour me donner vn Emploi Politique et pour me faire Conseiller d'Estat. Il est vrai qu'après la triste réuolution qui vient d'arriuer en France, nostre Auditoire de Philosophie se réduisoit à rien; ce qui me faisoit appréhender, auec quelques autres raisons, que ie ne receusse quelques dégouts dans ma charge. Cela est peut-estre la grande cause de ce que ie ne me suis pas encore repenti du changement; mais, Monsieur, ie m'en repentirois, s'il diminuoit le moins du monde les sentimens, que vous avés eu iusques ici pour moy: ie vous en demande la continuation de tout mon coeur.

La chaire de Philosophie se dispute ici vigoureusement: il y a trois Prétendans, qui sont Messrs. Sarrazin

et Léger, Ministres, et Mr. Beddeuole, Médecin. Il y a beaucoup d'apparence que le second l'emportera; et ce sera auec vne entière iustice: la différence qu'il y a entre luy et ses concurrens est très-sensible. Je crois, Monsieur, que vous n'en serés pas fasché; car ie sçai que vous avés de l'estime pour luy et qu'il est de vos Amis.

Si vous avés quelque habitude auec Monsr. Le Gendre, ci-deuant Ministre de Rouen, faittes moy la grâce de luy demander, si la Réponse, que ie me donnai l'honneur de luy faire il y a quelque temps, est venue iusques à luy. A tout éuénement, ie vous prie, Monsieur, de luy dire que nous auons ici dans nostre ville vne des Filles de feu Monsr. De la Roque [3]); mais que l'autre et Mad^elle. leur Mère ont eu le malheur d'estre arrestées à Lyon, où elles sont encore Prisonnières: voila à peu près ce que ie luy en escriuis, et les choses sont encore en cet estat-là [?]*).

Vous verrés bien tost en vos quartiers le célèbre Docteur Burnet [4]), auec Mr. Fatio de Duilliers, dont ie vous ai parlé autres fois; ils doiuent partir d'ici ensemble dans un mois. Je suis,

Monsieur,

Vostre très-humble et très-obéissant seruiteur

CHOUET.

A Genèue, le 10. de Mars 1686.

---

*) Déchirure.

IV.

Monsieur,

Je me suis acquitté iusques ici, le mieux qu'il m'a esté possible, de la commission que vous m'aués fait la faueur de me donner. Mais ie ne suis pas pour cela content de moy, parce que ie n'ai pas trouué d'occasion, telle que ie souhaitterois, pour faire voir à Messrs. Le Gendre le pouuoir qu'vne recommandation comme la vostre a auprès de moy, et le désir que i'aurois de rendre seruice à des gens comme Eux. On ne peut pas voir, Monsieur, deux jeunes hommes plus honnestes. Mais ils sont extrêmement à plaindre dans leur embarras: ils n'ont pas esté plus tost dans ce païs, que Monsr. leur Père les a persécuté pour en sortir et pour l'aller ioindre à Rouen. Monsr. Le Résident de France, qui est en cela son Agent et vn des hommes du monde des plus persuasifs, continue encore ses sollicitations plus que iamais. Il est vrai que Monsr. Tronchin fait aussi de son costé ce qu'il peut pour les raffermir. Chascun de ces deux Messrs. les tient à son tour: le second détruit presque tousiours ce que le premier auoit édifié; mais enfin ie crains tousiours vn peu l'éuénement, quoy que i'espère beaucoup de leur piété et de leur sagesse. On voit bien, Monsieur; qu'ils ont receu leurs Principes de Morale d'vne habile main; aussi me paroissent-ils extrêmement sensibles aux obligations qu'ils vous ont. Je ne les vois iamais, Monsieur, que ie ne m'entretienne auec Eux de vous, et que ie ne leur témoigne combien ie m'estime heureux d'auoir vn Ami de vostre mérite. Mes complimens, ie vous en prie, à nostre bon Ami Monsr. De Hautecourt [1]). Et permettés, Monsieur, que ie finisse en vous priant d'auoir soin de vostre santé et de considérer que quel-

ques vtiles que vos ouurages soient au Public, vous luy rendrés vn seruice encore plus important en modérant vostre trauail et ménageant vostre Personne.

Je suis, Monsieur, Vostre très-humble et très-obéissant seruiteur

CHOUET.

Le 22 X^bre [1686].

V. [En 1694.]

Monsieur,

J'ai appris auec vn sensible déplaisir le jugement, que vos Persécuteurs ont obtenu contre vous[1]); car ie crois que vous estes persuadé de la part que ie prens et que ie prendrai tousiours, en tout ce qui peut vous concerner. Ie ne me serois iamais attendu qu'on vous eût attaqué sur vostre Traitté des Comètes, surtout après vn silence de dix ou douze ans; mais la vangeance emploie tout, lors qu'il est question de se satisfaire. Ce qui console vos Amis, Monsieur, c'est de voir que vous prenés la chose en homme d'esprit, et d'vne manière parfaittement digne de vous; iusques là qu'on m'assure, que cela ne vous empesche point de trauailler tranquillement à l'impression de vostre Dictionaire Critique, sans négliger pourtant vostre iustification, car on m'a aiousté que vous aviés donné au Public vne petite Apologie du Liure des Comètes, et mesme que vous en auiés ioint vn Exemplaire pour moy à ceux que vous enuoiés ici à quelques autres de vos Amis. Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de cette nouuelle marque de vostre souuenir; mais ie souhaitte fort de n'auoir pas le mesme malheur dans cette occasion, que i'ai eu lors qu'il a esté question de

l'Essai de vostre Dictionaire et de diuers autres de vos Ouurages, que vos auiés eu la bonté de m'enuoier depuis quelque temps, mais qui ne sont point venus iusques à moy. Si vous auiés pris la peine de me faire sçauoir ceux, à qui vous les auiés remis, ou à qui vous les auiés addressés, ie vous assure, Monsieur, que ie n'aurois point manqué de leur intenter vn gros procès, pour les obliger à la restitution; tant i'estime toutes les productions qui partent de vostre plume.

Au reste, puis que vos Ennemis, Monsieur, ont trouué à propos de vous attaquer sur vos Pensées des Comètes, il y a de l'apparence qu'ils vous laisseront à l'auenir en repos sur l'Auis aux Réfugiés [2]). A la bonne heure! i'en suis raui, particulièrement après auoir veu, comme la Multitude parmi Nous a regardé ce poure liure. Car pour moy, ie vous auoue que ie l'ai regardé auec d'autres yeux, et qu'en demeurant dans la supposition, qu'il a esté fait par vn Autheur de nostre Religion, i'ai tousjours conceu qu'il auoit peu estre fait fort innocemment et dans vn très bon dessein. I'ai creu que cet Autheur estoit vn homme équitable et sans passion, qui voioit auec déplaisir les fautes que les nostres auoient souuent faittes et les excès aux quels se sont portés la plus part de Nos Réfugiés depuis leur malheur; qu'il vouloit les leur faire remarquer, afin qu'ils s'en corrigeassent; que pour le faire plus viuement, il auoit trouué à propos de prendre le personnage d'vn Catholique; et que pour donner à ce[ci]*) plus de vraisemblance, il faisoit débiter à ce prétendu Catholique certaines choses manifestement fausses et calomnieuses, mais dans le

*) Déchirure.

dessein de réfuter le tout dans vn Ouurage Apologetique, qui auroit suiui. Si la chose est ainsi que ie me la suis imaginée, il me semble qu'il n'y a rien là de fort criminel; mais il faut auouer que la plus part des Théologiens sont des gens bien dangereux, et qu'on est bien malheureux quand on tombe entre leurs mains. Je vous prie, Monsieur, de m'honorer tousjours de vostre Amitié, et de croire que ie suis plus que personne

Votre très-humble et très-obéissant seruiteur
CHOUET.

ISAAC CLAUDE.

De la Haye ce . . . May 1684.

Je vous rends très humbles grâces, Monsieur, de toutes les peines que vous prenez pour mon frère. Non seulement moy, mais toute nostre famille ressentira viuement tout ce que vous voudrez bien faire pour luy. Et il n'y a aucun de nous, qui pour vous témoigner la sincérité de sa reconnoissance, n'embrasse auec joye toutes les occasions où il s'agira de vous en donner des marques.

Ie luy représentay, le plus doucement qu'il m'a été possible, le tort qu'il se faisoit en perdant vne grande partie de son tems, et auec ces deux garçons dont vous me parlez, et dans la lecture qu'il fait des livres de bagatelle. Je luy ay reconnu cette enuie de lire les Romans et toutes les sottises de cette nature.

J'en ay vsé enuers luy à cet égard, pendant le tems qu'il a demeuré chez moy, comme mon père en vsa autrefois au mien sur le sujet du jeu. C'est à dire que je luy ay lâché la bride là dessus, afin qu'il se soulage de ces sortes de livres. Je suis cependant bien marry, que mon stratagème n'ait pas produit en luy le mesme effet qu'il produisit en moy. Je feray de mon côté tout ce que je pourray pour le changer; ayez la bonté du vostre, de luy représenter le tort que cela luy fera, s'il continue, et j'espère qu'on fera quelques progrez dans son esprit. Il a besoin de surueillans et de gens qui le picquent sans cesse, ainsy je l'estime bien heureux d'estre sous vos yeux et sous vostre main. Je ne souhaiterois pas, qu'il fist de voyages fréquens, ni icy, ni ailleurs. J'aurois mesme abrégé celuy cy, n'étoit qu'on a eu besoin de son corps pour luy faire vn habit, et pour voir si cet habit luy va bien. Ayez donc la bonté de l'empescher d'en faire, le plus qu'il se pourra. Vous auez raison de dire qu'il est fort satisfait de vostre pension. Il l'est en effet, et encore plus de vous, Monsieur, dont les manières douces et honnestes l'ont gagné entièrement. Je le confirmeray de plus en plus dans ces sentimens, parceque je désire, qu'en cela il épouse les miens.

Je ne sçay, si nostre illustre ami vous a répondu; il me dit, lors que je luy rendis vostre lettre, qu'il le feroit.

J'oublioy de vous dire, que mon frère a vne démangeaison continuelle d'acheter des livres. Marquez luy seulement ceux qui luy sont nécessaires; ayez mesme la bonté d'en faire vn petit billet, lors qu'il leur en faudra; et en me l'envoyant, je les acheteray.

Car autrement ce seroit tous les jours à payer des parties de libraire, ce qui n'est pas agréable.

Je suis dans vne grande impatience de voir vostre journal. Dèz que je l'auray, je ne manqueray pas de l'envoyer à Paris, parce que je suis assuré que je feray vn sensible plaisir à mon père[1]), n'y ayant personne qui estime plus ce qui sort de vostre plume, que luy. Il me parle dans sa dernière lettre du liure de mr. Jur[ieu] contre Maimbourg, d'une manière que je ne sçaurois m'empêcher de vous transcrire mot à mot ce qu'il m'en dit. »Je lis pour la 2de fois la réponse de M. J. à M., et j'en suis charmé. Je n'ay jamais vu ni tant d'esprit ni tant de bon sens ni tant de sçauoir et de lecture. C'est vn des beaux ouurages qui se soit fait il y a bien longtems, vn ouurage qui ne mourra jamais, car c'est vn vray original pour estre mis dans les Bibliothèques et pour y auoir recours en tems et lieu. Nos Églises luy ont vne infinie obligation de cette apologie, et si tout le monde en connoissoit le prix comme moy, on luy en feroit des remercimens publics et éternels.« Je suis, Mon cher Monsieur, très sincèrement vostre etc.

CLAUDE.

DAVID CONSTANT DE REBECQUE.

J'ay toujours attandu, mon très cher Monsieur, de répondre à votre lettre du 24 May, que j'eusse receu des nouuelles du balot que vous dittes avoir confié à

M. Wettsten[1]), sous mon addresse. Mais comme le tans est passé, il y a plus d'vn mois, au quel les bales de Francfort arrivent, il faut croire que celuy cy a eu la même fatalité que les autres, et que votre libraire ne s'est pas acquitté fort fidellement de votre commission, puis que s'il l'avoit envoyé, je l'aurois receu sans doutte. Mr. le Profess. Wettsten, son frère, étant de mes amis, n'auroit pas mancqué de me l'addresser, comme il a fait en d'autres occasions. C'est cela, M. t. c. M., qui fait que ie vous prie très humblement, que quand vous aurez dessein de me faire voir quelque chose de votre fasson, de l'addresser à Mr. Henry Samuel Cromelin, Marchand à Harlem, pour Mr. Sauuage L'ainé, Marchand à Lausanne, qui me le remettra sûrement, et celuy cy n'a pas mancqué de donner ordre au premier, de mettre dans ses bales ce qui luy sera confié pour moy. J'ay grande envie surtout de voir votre addition aux pensées sur la comète, et vous avez intérest que nous soyons bien instruits de vos véritables sentiments sur la préférence que vous donnez aux Athées sur les superstitieux et les Idolâtres. Car bien des gens vous font vn crime de ce que vous avez écrit là dessus; mais d'autres vous font justice, et nous avons icy Mr. Currie[2]), Prof. en Théologie, qui a enseigné la même chose que vous dittes, et moy dans vne dispute, soutenue il y a quelque tems, je n'ay pas fait difficulté d'adopter ce corollaire, que des vices opposéz à la Piété la superstition étoit le pire, sans que personne y ait trouué à dire. Mais les partisans de votre fanatique crient au feu et au meurtre, quand ils ont lu dans votre ouurage le sentiment que vous y soutenez. J'ay lu votre *Janua reserata*[3]) il y a déjà

assez lontans, et nous l'avons dans cette ville. Je n'ay pas eu le coeur de vous écrire sur l'injustice qu'on vous a faitte; j'en ay été sans doutte plus touché que vous même, qui avez l'âme dans vne Situation qui vous met au dessus de ces bourrasques. Je me figure que quand on vous signifia cet arrêt, vous disiez avec vn de nos amis: *ne metue clades fortiter feri asperas; non imparatum pectus ærumnis gero.* Cela n'a pas empêché, que ie n'aye biffé tout ce que vous dittes à l'avantage de ceux qui vous ont jugé, dans vne de vos préfaces de votre Républ. des lettres, et que je ne me sois écrié plus d'vne fois: *o auris batava!* Ils se sont fait plus de tort qu'à vous, car ils vous ont fait conoître par votre bel endroit, et on découure par là leur turpitude et leur foiblesse. J'ay eu le plaisir d'être confirmé dans ces pensées par mon beaufrère, quand il m'a parlé de vous et qu'il ma dit, avec quelle fermeté vous aviez receu cette disgrâce. Il m'a dit aussy, et ie l'ay lu dans votre lettre, auec quelle tendresse vous luy avez parlé de moy et auec combien d'empressement vous pensiez à la proposition, que ie vous avois faitte. J'y suis sensible, mon très c. M., autant qu'on le peut être, et autant que ie le serois sans doutte si la chose réusissoit; peust être, que *poenam pro munere posco,* mais je ne suis pas le premier qui a sacrifié son repos et son ayse pour sa famille. J'ay vu vne lettre de votre ville du 24 Juill., qui me dit que M. de Beauval avoit été fort mal mené par votre Timon[4]), qui le convaincquoit dans vn écrit de plusieurs faux faits dont il l'avoit chargé, et que cela faisoit beaucoup de tort à notre amy. Mais ce sont des *Psaphonis aves*[5]) qui chantent de cet air là.

Je voudrois bien cependant être instruit de la chose. Je suis très humble serviteur à tout ces Mess. Banage, et surtout à M. de Flottemanville[6]). — Mon *Systhema Ethico-Theol.* est presque achevé; il y en a déjà 19 disputes publiées, il en reste encore 5 ou 6. J'espère de vous l'envoyer sur la fin de l'automne. — L'abondance est par la grâce de Dieu revenue, et le pain ne vaut plus que 2 sols la liure. L'Empire a deffendu tout commerce auec Genèue; cela ne s'accomode guères auec l'avidité pour le gain de ces Mess[rs] là. On fait icy du monde pour L. H. P.[7]), qui va en Piémont; mais que toutte la nation y seroit, les armes à la main, il n'en feroit pas de plus grands progrès, et il ne faut assurément rien attandre de ce côté. *Ipsos ignavia fluxit in enses,* pour ne rien dire de pis. Nous sommes dans l'attante d'vne action en Flandres. Dieu conserve la personne de S. M. Britann., et le reste ira comme il pourra. — Nous n'avons pas des nouuelles à vous mander. Mr. Currie a déjà fait quattre disputes *de Veris Profetis*, où ie suis sûr que votre homme ne trouuera pas son cense; quoy que selon mon sens, il donne trop dans l'opinion commune sur le sujet des Esprits et de leur apparitions. Si vous avez la bonté de m'envoyer vos additions sur la comète, demandez, je vous prie, à Mr. De Beauval les 3 derniers mois de 93 des ouurages des sçavans; on ne veut pas icy, non plus qu'à Genèue, séparer l'année, ...*) et les autres 9 mois. Ma femme [et] ma famille vous font mille et mille compliments et vous assurent de leurs soumissions. Pour moy ie suis autant qu'on le

---

*) Déchirure.

peut être auec vn inviolable attachement, Mon cher Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur

B. C. De R.

A Lausanne 7/17 Aoust 94.

HENRI DESMARETS.

I.

Monsieur,

Puis que vous avez dessein de déterrer feu mon Père[1]), par vne inhumanité bien glorieuse pour ses enfans, et que vous témoignez avoir besoin de quelque secours, pour le mieux exposer sur le lit de parade que vous luy préparez, je prens la liberté de vous envoyer son Système de la dernière édition, son Oraison funèbre, le Catalogue des Livres qu'il a publiez, avec la datte de leur impression, et enfin les vocations qui luy ont été adressées dans le tems qu'il a servi l'Académie de Groningue. Vous trouverez, Monsieur, dans son Système, parmi les différentes Épitres dédicatoires, vne Inscription qui s'adresse à mon Frère et à moy, qui vous fera conoître, que mon frère, qui naquit à Maestricht l'an 1635, après avoir servi l'église Françoise de Groningue quelque tems, fut apellé en 1654 au service de l'église de Middelbourg, d'où il a été tiré en 1662 à celle de la Haye, en laquelle *Principibus placuisse viris non infima laus ipsi fuit*, et c'est le point qui l'a fixé. Pour moy,

Monsieur, j'ay peine à vous dire ce que j'ay été, si ce n'est que je n'ay rien été, et que je ne suis encore rien. Feu mon Père m'a laissé en partage tous ses manuscrits, comme les croyant mieux employez qu'à mon frère; mais je suis retourné sur mes pas, pour avoir remarqué peu de sincérité et de générosité, au contraire beaucoup de haine, d'envie, de malignité parmi les gens de lettres, et sur tout parmi les Théologiens; ce qui donne hautement le démenti à ce mot: *Didicisse fideliter artes emollit mores* etc.[2]). C'est de quoy nous pouvons bien nous plaindre, mon cher Monsieur, mais que ni vous ni moy ne redresserons jamais. Au reste, après que Dieu vous aura fait la grâce d'achever heureusement le grand travail que vous avez en main, qui est ce qui aura soin après votre mort de faire votre Portrait en miniature, vous rendre ce que vous aurez prêté à tant d'autres, et conserver à la Postérité les hautes idées quelle doit avoir de vos excellens dons? Est ce qu'à l'imitation du ver à soye, à qui l'on donne ce mot »*Sibi vincula nectit*«, vous vous ensevelirez dans l'or et dans la soye que vous vous serez fournies par votre mérite à vous même? Ou bien faudrat il que la Postérité attende, que longtems après elle voye renaître de vos cendres vn nouveau Phoenix, qui dans l'Empire des lettres ait quelque rapport à vos admirables qualités? S'il s'en rencontre vn qui vous soit en tout semblable, il aura comme Vous sa bonne part et aux Louanges des gens d'esprit et aux persécutions des malhonêtes gens de son siècle. Comme c'est là votre sort, je vous prie, Monsieur, de ne point perdre courage: Les tems pourront changer et vous rétablir avec honeur *invitâ ipsâ invidiâ. Si res mei foret arbitrii, etiam plus obtineres quam amisisti, et*

pro securi ferreâ auream referres. Quicquid sit, Tu Regum opes æquas animo. C'est ce qui est aussi véritable que je suis et seray inviolablement,

Monsieur,

Votre très humble et très
obéissant serviteur

DES MARETS.

De Noortwyck ce 22 de Janvier 1696.

Monsieur, Dans le paquet ci joint vous pourrez voir, d'vne même perspective et sans perdre de tems les dattes des vocations adressées à feu mon Père à Lauzanne et à Leyde. Et parce que vous me parlez de ma vocation au pays de Hesse, vous trouverez de rang, sans peine et sans déplier aucun papier, ma première vocation à Groningue, en suitte celle de Cassel, de Boleduc, de Delft, enfin celle de Leyde, que j'excusay honêtement.

Ne croyez pas, Monsieur, que je désire que vous me marquiez dans vos Fastes, autrement que comme fils d'un Père que vous trouvez bon d'y graver; mais j'ay voulu seulement vous faire voir, et à vous seul *vnâ fideliâ* par tout le cours de ma vie, que si vous me faites l'honeur de m'aimer, je n'en suis pas tout à fait indigne. J'ay ajouté exprez vne lettre singulière de feu mon oncle à feu mon Père, qui sert à vous prouver, que si j'ay quitté le Barreau pour la Chaire, ce n'a pas été pour n'avoir pas eu espérance d'y réussir, mais seulement parce que Dieu m'avoit tourné le coeur du bon côté

J'espère de renvoyer dans trois semaines le même Batelier qui a porté ce paquet chez Mons. Leers, pour

savoir de luy, quand il pourra me le rapporter. C'est le Bathelier ordinaire de Noortwyck à Rotterdam, homme affidé.

II.

Monsieur,

A mon retour d'vne visite à la campagne, j'ay trouvé celle dont il vous a plû de m'honorer, qui m'apprend que votre Esprit inquiet[1]) menasse de remuer contre votre Dictionnaire. J'ay peine à croire qu'il aille au delà de la menace, parce que, comme vous l'avez placé assez souvent dans vne juste perspective, s'il lève le Casque, les moins pénétrans jugeront, qu'il pèche contre le 3e commandement, et que tout le feu de son zèle ne va qu'à la vengeance de ses propres intérêts. Au reste, mon cher Monsieur, vous vous expliquez si sagement sur la conduite que vous avez gardée dans la déduction des différentes matières que vous traittez, soit purement philosophiques, soit Historiques, ou vous avez cru devoir répandre quelque fois quelques grains de sel, pour les rendre de meilleur goût à vos Lecteurs, en réservant par tout à la parole de Dieu son autorité et la vénération qui luy est deue, que je prétens garder précieusement votre dernière lettre et en faire bouclier envers ceux de mes amis, qui voudroyent vous condamner sur l'étiquette du sac. Soyez seur, mon cher Monsieur, que je m'employeray à ceci de toutes mes forces et que j'y joindray par tout celles de mes amis, sur lesquels je puis avoir quelque ascendant. Tenez vous, s'il vous plaît, dans votre retraitte et dans le silence, sans songer encor à préparer aucun exorcisme contre aucune sorte d'Esprits.

Ce sera le vray moyen de justifier à toute la terre votre modération et la mauvaise humeur de ceux qui voudront vous attaquer. En tout cas, vous n'avez pas moins de courage pour dire ce que Brutus dit, comme vous savez, à son Esprit inquiet qui le menassoit la veille de la bataille: *Videbimus Philippis.* Conservez moy, s'il vous plaît, l'honeur de votre sainte amitié, et croyez que je suis très sincèrement,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

DES MARETS.

De Noortwyck ce 21 de May 1697

L'ABBÉ DE VILLE.

De Chambéry, le 31 aoust 1686.

J'ai suiet de me plaindre, Monsieur, de la manière peu honneste, dont uous parlés de moi dans l'article des nouuelles de la république des lettres du mois de iuilliet au supplément. Vous me faites autheur d'un liure où mon nom n'est point, et sur une lettre borgne uous me uoulés donner un air ridicule. En uérité, Monsieur, uous uous faites tort en faisant des extraits des misérables mémoires qu'on uous fournit, qui n'ont rien de commun auec les préiugés contre le Jansénisme, et, si ie le puis dire sans uous fascher, qui n'ont rien digne d'estre connu des sauans de l'Europe. J'espère,

Monsieur, que uous ne me citerés à l'auenir que quand uous serés sûr que ie suis auteur et qu'alors uous ne publierés point de misérables reproches personnels. En uérité, pourquoi attaqués uous un homme qui ne uous a iamais rien fait et qui n'est coupable que d'auoir découuert les urais caractères du plus grand ennemi des protestants et du plus insigne trompeur qui ait iamais esté dans l'église romaine? Ne violés pas le droit des gens; gardés des mesures d'honnesteté dans uos nouuelles; obseruės les règles de la charité chrétienne; ne parlés que des ouurages, laissés les personnes des auteurs anonymes en repos, et uous en serés beaucoup plus approuué. Mes religieux uous remercient de ce que uous les mettés dans les nouuelles de la république des lettres; quoiqu'ils ne soient pas de grands hommes, ils sont de fort honnestes gens, qui uous remercient de uostre obligeant souuenir. Au reste, Monsieur, la protection que S. A. R. de Sauoie a donné à cet ouurage, m'a fait croire, que uous uous repentiriés d'auoir parlé dans uostre supplément si malhonnestement de celui que uous en faites l'auteur. Quoi qu'il en soit, souuenés uous de ces deux paroles: *diligite homines, interficite errores*[1]), et me croiés uostre très humble seruiteur

L'ABBÉ DE VILLE.

Si la lettre apologique uous tombe entre les mains, ie uous prie d'y faire attention, au moins quant à la dernière partie; mais, au nom de Dieu, laissés le prétendu auteur en repos et ne parlés que de l'écrit; uous saués que ce sont là les bornes de l'empire de la république des lettres.

D'HARMONVILLE.

I.

A la Haye, ce lundy [1682].

Je dois response, mon cher Monsieur, à deux de Vos Lettres. Je n'aurois pas tant tardé à Vous escrire sur la première, sans l'ambaras où je me suis trouvé à l'arriuée de mon Père. Je vous suis infiniment obligé de la part que Vous y prenez, et il se fait vne joye particulière de l'honneur de Vostre connoissance.

Dans les entretiens que j'ay eus cy deuant auec Mr. Desmarets[1]) sur l'employ d'historiographe, il ne m'a jamais parlé, qu'il y eût nécessité d'entendre la langue du pays, et je ne crois pas qu'il voit à propos d'esmouuoir cette difficulté. Il y a quelque temps que, parlant là dessus, il me dit qu'outre cet essay en françoys il en faudroit faire quelque autre en Latin. Je luy respondis qu'après que Vous auriez achevé La Vie de Gustaue[2]), s'il estoit nécessaire, Vous la pourriez aussy donner en Latin, et je pris cet expédient pour Vous espargner de nouvelles Lectures. Par là Vous pouuez voir 2 choses: L'vne que sa pensée n'est pas absolument de Vous attacher au prince, puis qu'il ne peut pas estre Juge d'vn Ouvrage Latin; L'autre que ne m'ayant formé d'autre difficulté que sur la langue Latine (qui n'en est pas vne à Vostre Égard), il faut bien que la connoissance de la langue flamande ne soit pas si absolument nécessaire. Quoy qu'il en soit, Nous le verrons venir là dessus, et je Vous auertiray de tout.

Je viens présentement à Vostre dernière et au premier Chapitre de Vostre ouvrage, que Mr. Claude[3]) me remit samedy au soir et que je n'ay fait que lire auec rapidité, le luy ayant rendu le lendemain matin pour le donner à Mr. Desmarets. Je ne conçois pas qu'en si peu de temps Vous ayez pu si fort auancer cet Ouvrage, et en cela il y a, sans hyperbole, du prodige ou fort aprochant. Lors qu'il nous repassera par les mains, Nous le lirons ensemble, Mr. Claude et Moy; et puisque Vous le voulez ainsy, Nous Vous dirons franchement Notre pensée sur les endroits que nous croirons deuoir estre retouchez, sauf à Vous d'y auoir tel égard que Vous jugerez bon. Car lors qu'on en est paruenu où Vous estes, on se doit contenter de Vous proposer des doutes, et ce doit estre à Vous de les résoudre.

J'ay ouy dire qu'il y auoit vn des tomes du Mercure françoys[4]) presque tout remply des actions de Gustaue, je crois que Vous n'aurez pas grande difficulté de l'auoir. A Nostre première entreueue, Nous parlerons de la longitude et latitude de la Zone Torride, de mesme que des Nouueautez dont Vous me faittes part.

Je Vous prie, mon cher monsieur, de me croire tout à Vous

D'HARMONVILLE.

Mr. du Breuil[5]), qui est de retour, Vous fait icy ses très humbles recommandations. Vous pouuez à l'auenir m'escrire à droitture: *in de Nieuwe Molstraet in 't lant van beloofte.*

II.

A La Haye, ce 22 Jan^er 1684.

Je Vous suis infiniment obligé, mon cher Monsieur, de touttes Vos honnestetez, quoy qu'elles sentent vn peu trop les compliments, qui doiuent estre bannis d'entre Nous. Je le dis ainsy pour m'excuser en quelque manière d'auoir tant tardé à Vous donner de mes nouvelles et à Vous souhaitter vne heureuse année; je crois cependant que Vous estes bien persuadé des sentiments de mon coeur pour ce qui vous regarde, et de peur de tomber dans l'Inconuénient des compliments je ne Vous en diray pas dauantage. Mon Père Vous rend aussy très humbles grâces de l'honneur de Vostre souvenir.

Depuis Vostre départ je suis encore retourné à Amsterdam, et ce Voyage et quelques autres occupations m'ont vn peu dissipé. J'ay essayé vainement assez long temps de pouvoir joindre Mr. Dallonne[1]), qui de son costé a eu ses dissipations. Je voulois Luy remettre ses remarques sur Vostre ouurage, affin qu'il m'en fît mieux connoître les conséquences, mais ce qui a esté en quelque manière la cause principale de ma négligence, c'est que Mr. de Beaumont m'a fait part de quelques considérations que Vous faisiez sur la publication d'vn ouvrage de cette nature. Je suis entré comme je le deuois dans ces considérations, et je trouve qu'effectiuement dans vn temps comme celuy cy il n'est pas à propos de se faire des affaires de gayeté de Coeur, et sans vne aparente vtilité. Quelque bonne Intention qu'ayt Mr. Desmarets, elle peut estre infructueuse, ainsy l'on ne sçauroit mal faire de garder des Mesures. Je me destinois d'aller passer quelques

heures auec Vous pour nous entretenir de touttes ces choses à fond et songer comme quoy Nous ferions entrer Mr. Desmarets dans tous ces ménagements; mais le temps a esté trop rude. Sur cela je trouue qu'il y auroit deux routtes à tenir: l'vne d'en demeurer à ce que Vous auez fait, et faire sentir à Mr. Desmarets ce qu'il faut pour Luy faire aprouuer Vostre retenue; ce qui ne sera pas bien difficille, lors qu'on y aura vn peu pensé; l'autre d'acheuer l'ouvrage, la communiquer, mais ne le point donner au Publiq, que l'on ne voye quelque chose de sens. C'est à Vous à choisir de ces deux Routtes ou à m'en ouurir d'autres, et je ne manqueray pas d'agir suiuant Vostre Intention, Vous priant d'estre persuadé que, quoy que je Vous aye en quelque manière inspiré cet ouurage, je ne me feray jamais de la peyne de Vous le voir quitter par des raisons qui soient capitales à Vostre establissement ou à Vostre satisfaction, et c'est pourquoy Vous me pouuez dire sur cela librement Vostre pensée. Au reste, ayant rencontré Mr. Dallonne, je luy ay remis Vostre manuscrit et ses remarques. Il deuoit venir dans cette après dînée, et Nous en deuions conférer ensemble, mais quelques affaires l'en ont aparemment empesché. Que si Vous estes pressé du manuscrit, faittes le moy sçauoir; car il me sera facile de le retirer sauf après d'auoir ses remarques. Vn mot d'auis là dessus, s'il Vous plaist.

Je n'ay point encore veu Les Dialogues de Mr. Frémont[2]). Il me paroît vn peu froid pour les ouvrages de Raillerie. Lors que j'estois à Paris, il trauailloit à vne Traduction des Liures de Salomon, auquel, pour éuiter toutte dispute, il ne vouloit donner que le nom de parafrase. Cet ouurage est bien différent de celuy

dont Vous me parlez, qui ne m'a point paru encore icy. Je ne sçay, si L'histoire de France, à laquelle travaille Mr. de Courdemoy[3]), n'est point vne suitte de celle de Du Chesne[4]), dont Mr. Colbert auoit recouuert les manuscripts. Pour les traittez de Mr. Charpentier[5]), j'ay peu de Curiosité de les voir.

J'ay leu quelque chose de la response du P. Mallebranche à Mr. Arnaud[6]). Tout ce qui n'est point métaphisique m'en plaist extrêmement; pour le reste, il n'est pas fait pour vne teste comme la mienne, et je m'y perds. Voilà Mr. Arnaud accablé de touttes parts.

Je suis, mon cher Monsieur, tout à Vous

D'HARMONUILLE.

Mr. du Breuil, qui est icy depuis deux jours, me charge de Vous faire ses recommandations.

III.

Ce samedy au soir [2. Juillet 1684].

Il est vray, mon cher Monsieur, que je me suis donné la liberté de faire vn auertissement au deuant des contes de Mr. de La Fontaine. Je l'ay cru absolument nécessaire pour le justisfier, autant que la matière le peut permettre. Lors que j'y trauaillay, je n'auois pas l'ancienne édition où il y a deux préfaces de Luy, et je Vous auoue franchement, que les ayant reueues du depuis, je les trouuay si viues et si pleines, que je fus tenté de supprimer ce que j'auois fait, porté à cela par vn petit sentiment d'amour propre; et si j'ay résisté à la tentation, c'est que j'ay cru: 1° qu'un très médiocre

auertissement ne pouuoit faire aucun tort à vn exellent ouvrage, et enfin que l'opposition de mon stile à celuy de Mr. de La Fontaine le justisfieroit pleinement de la part qu'on luy pourroit donner à l'Impression qui en a esté faitte. Je Vous diray de plus, que tout cela a esté fait sans Luy en auoir rien mandé. J'ay cru en deuoir vser ainsy, pour ne luy point attirer d'affaire sur les bras, car, comme Vous le sçauez, nous sommes dans vn temps de circonspections et de ménagements. Il y a quelques jours qu'il m'escriuit sur l'auis qu'il auoit eu à Paris de cette Édition, affin de la faire supprimer, s'il se pouuoit; mais je me suis moqué de cette pensée. Il est vray qu'il ne croyoit pas qu'elle fut auancée et que j'en eusse pris le soin. Car à Vous parler franchement, Je me suis donné la liberté de faire quelques retranchements par cy par là, surtout aux contes qu'il n'auoit pas encore reueus; peut estre en seray je grondé. Dans le pénultiesme Article de l'auertissement j'ay aduerty du retranchement de plusieurs pièces, qui estoient dans l'ancienne Édition, qui seroient mieux placées ailleurs, je veux dire dans le Volume des poésies diuerses; par Exemple les amours de Mars et de Vénus [1]) font partie du songe de Vaux [2]). Enfin ce premier Tome ne contient absolument que les contes et quelques Épigrammes. Il faut que Vous ayez cherché le bon mot de Mlle D'Alix malade sur le Confesseur, mais je le trouve fort bon sur la Malade qui vouloit faire accroire, que ce Père André estoit son confesseur ordinaire [3]); cependant il y auoit dix ans qu'il estoit mort, et comme ce conte n'est point trop eslogné de la vraysemblance, ce pourroit bien estre vne histoire véritable, que Mr. de La Fontaine a

voulu mettre en Vers. Vous sçauez que les Casuistes relâchez, qui permettent d'auoir deux confesseurs, vn ordinaire et vn extraordinaire, disent qu'on peut réseruer certains cas au confesseur extraordinaire, pour se maintenir en réputation auprès du confesseur ordinaire. Peut estre eût il esté à souhaister, que Mr. de La Fontaine n'eût pas finy si court; mais d'vn autre costé il faut fuir touttes les circonstances inutiles, outre que je n'ay pas reconnu jusque à présent, que cela eut fait de la peine à personne. Comme j'espère d'aller Lundy à Roterdam, je Vous expliqueray les Tailles douces, qui vous auront fait quelque peine. C'est vn grand Inconuénient que cela soit ainsy. Peut estre que le Titre est ce qui Vous a fait de l'embaras; j'ay prié Mr. des Bordes de le supprimer tout à fait, car c'est la plus inpertinente chose qui aye esté fait et vn peu Galimathias du Graueur, qui a voulu faire la chose de son chef. Il sera bon, que Vous insistiez auec moy pour le faire supprimer. Quant au reste des planches, il y en a de très bien exprimées, beaucoup de médiocres et quelques vnes de très méchantes. Comme il n'y en a encore que 250 Exemplaires de tirez, on prétend les faire retoucher. — Parlons d'autre chose. J'ay déuoré Vos Nouvelles Lettres[4]), et elles m'ont extraordinairement diuerty. Jamais je n'ay veu tant de matières en si petit espace. Il y a telle Lettre qui méritoit d'estre imprimée à part, et qui à mon sens perd quelque chose d'estre placée auec le reste de l'ouvrage. Mais cette perte Vous regardera personnellement, car l'ouvrage n'en est que plus prétieux. J'auray l'honneur de Vous en dire dauantage à nostre première entreueue. Vous auez pris coeur [?] sur le fait de Mr. Le Noir[5]), qui n'est pas encore arriué et

que j'attends du jour à autre; si je le vois auant Vous, je Luy feray part de touttes Vos honnestetez. Bonjour, mon cher Monsieur. Je suis tout à Vous

D'HARMONUILLE.

Mr. Bernier[6]) est passé en Angleterre et ne tardera pas de venir en ces quartiers. Mes saluts s'il Vous plaist, à Monsieur Briot et à Vos autres Messieurs.

Mr. Texier[7]) de Nismes, qui a fait l'Éloge des hommes illustres du siècle passé, doit enuoyer en ce pays à Mr. Petit[8]) vn coppie augmentée pour la faire imprimer, et jusques alors Mr. Petit Vous supplie de ne pas parler de son ouvrage, au moins de ne le pas faire qu'il ne Vous aye fourny quelque Mémoire.

JEAN D'OULÈS.

I.

A la Haye ce mardy 9 d'octobre 1696.

Voicy le passage de Mr. de St. Éuremont[1]), dont nous parlâmes hyer. Vous le trouuerés dans la p. 29. du 4. tome. »Un diable de philosophe m'auoit tellement embrouillé la ceruelle de premiers parens, de pomme, de serpent, de paradis terrestre et de chérubins, que j'estois sur le point de rien croire. Le Diable m'emporte, si je croyois rien. Depuis ce tems là je me ferois crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voye plus de raison. Au contraire, moins que

jamais: mais, je ne saurois que vous dire, je me ferois pourtant crucifier, sans sauoir pourquoy.«

Tant mieux; ce ne sont point des mouvemens humains, cela vient de Dieu, dit le Théologien (je croy que ces derniers [sic] paroles que je viens d'écrire, ne sont pas de Mr. de St. Éuremont, mais de moy; vous le pourrés vérifier, si vous en aués enuie, car je n'ay plus en mon pouuoir les deux volumes de ses ouurages, que j'ay leus depuis assés long tems et que j'ay rendus à celuy qui me les auoit prestés.) »Point de raison, c'est la vraye religion cela; point de raison. Que Dieu vous a fait vne belle grâce! *estote sicut infantes,* soyés comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence; et pourquoy? par ce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu,* bien hevreux sont les pauures d'Esprit. Ils ne péchent point; la raison est, qu'ils n'ont point de raison. Point de raison, je ne saurois que vous dire, je ne say pourquoy. Les beaux mots! ils deuroyent estre écrits en lettre d'or. Ce n'est pas que j'y voye plus de raison; au contraire, moins que jamais. En vérité, cela est diuin pour ceux qui ont goût des choses du Ciel. Point de raison. Que Dieu vous a fait une belle grâce!«

Je ne say, mon cher Monsieur, ce que vous ferés de ce méchant passage, qui semble fait exprès contre la théologie fanatique de Mr. J[urieu]; mais tout tel qu'il est, je vous l'enuoye. Qu'on inuectiue tant qu'on voudra contre la raison, il faut enfin, malgré qu'on en ait, reuenir à elle, quand ce ne seroit que pour reconnoître qu'il est juste et raisonnable de se défier d'elle et de s'en rapporter à la réuélation. Au moins en cela faut il reconnoître qu'elle porte un jugement, toute déprimée qu'elle est depuis la faute de nostre premier

père. Autrement tout est renuersé, et s'il falloit encore se défier de ce jugement qu'elle fait: qu'il faut se défier d'elle et s'en rapporter à autruy, — il n'y auroit plus aucun fondement de croire, et nous deurions vivre dans le plus affreux de tous les pyrrhonismes, et come des homes et come des bestes. De sorte, Monsieur, que tout bien considéré, il semble que la dernière analyse de la foy et le dernier fondement sur lequel elle repose, c'est la raison, qui nous dicte très justement et très raisonnablement, comme tous les Chrétiens l'auouent, qu'il ne faut point s'en rapporter à elle en matière des loix diuines, mais à Dieu qui nous parle dans sa parole. Elle fait encore dauantage, cette raison. Car comme nous n'auons point une connoissance, que Dieu nous ait en effet parlé dans un tel liure, il faut que la raison nous l'apprenne, et qu'elle nous montre que ce liure est en effet digne de Dieu, qu'il porte des caractères qui démontrent inuinciblement son origine céleste, et, en un mot, qu'il nous fasse voir cette origine céleste par telles preuues qu'on voudra, soit extérieures, soit intérieures, prises des miracles qui ont autorisé cette doctrine, ou de la considération de la doctrine mesme, pourueu que ces preuues soyent bonnes.

Ainsi, voilà déjà deux bons offices que nous rend la raison pour établir nostre foy. L'un est, qu'elle nous montre que Dieu est infaillible, comme estant l'estre souuerainement parfait, et que par conséquent il est très raisonnable de lui soumettre toutes nos lumières [?]*) et cette mesme raison, qui renonce elle mesme à la jurisdiction pour reconnoître vniquement

*) Déchirure.

celle de Dieu. L'autre est, qu'elle nous fait toucher au doit, par manière de dire, la révélation de Dieu, et nous la fait distinguer, par des caractères indubitables, de toutes les autres réuélations prétendues diuines.

Il m'importe peu de sauoir, quels moyens de conuiction elle employe pour cela, pourueu que ces moyens soyent bons et receuables, et au dessus de toute exception.

Voicy encore pour le moins un 3e office que la raison nous doit rendre dans cette affaire; c'est que, comme la réuélation est susceptible de diuers sens en beaucoup d'endroits très importans, il faut que la raison nous conduise au véritable, à cause que la réuélation ne s'explique pas toujours suffisamment elle mesme, et que le sens qui est mauuais y règne quelquefois à l'égard des plus importans articles, plus que le véritable. Ce sont les trois premiers pas que la raison nous fait faire pour arriuer à la foy, sans lesquels nous n'y arriuerions jamais.

Mais de quoy m'aduise je d'écrire icy à celuy que je reconnoîtray toujours pour mon maistre, quand je viurois autant que Métusalem et que j'étudierois toujours! C'est un artifice innocent, dont je me sers pour auoir le plaisir de m'entretenir un peu plus de tems auec lui, et que je say qu'il me pardonnera aisément. Je suis toujours le plus fidèle et le plus attaché de ses amis et de ses seruiteurs.

II.

26. de 9bre 1696.

Je n'ay receu vostre lettre qu'auant hyer au soir, mon très honoré Monsieur, par ce que Mr. Constans[1])

a esté obligé d'aller faire un tour à Amsterdam auant que de me la rendre. Vous m'aués fait plaisir de me procurer la connoissance de cet honneste homme. La pension de Leyde ne tombera pas, comme je l'auois cru, entre les mains de Mr. B.[2]); on m'a dit qu'elle est destinée à quelque autre, et que Mr. B. n'y a pas voulu songer. C'estoit ses amis prophètes qui trauailloyent fortement pour luy auprès de Mr. le Pensionnaire, mais Mr. B. n'approuuoit pas leurs démarches et n'estoit nullement en humeur de quitter la Haye pour si peu de chose, quand mesme on le lui auroit offert soubs cette condition.

Je n'ay pas encore lu la réponse au Com[mentaire][3]). Un étourdi et homme de petite teste, qui a bien tost assemblé son conseil, me disoit l'autre jour, que comme il n'estoit guères préuenu en faueur de cette réponse, quelque grand que soit le mérite de celui qui en est l'auteur, il ne s'estoit pas fort empressé de la lire. Je croi fortement, ajoutoit il, qu'il seroit plus facile de trouuer la pierre philosophale, que de bien répondre au Com. La première de ces deux choses n'est pas absolument impossible comme la dernière. Il y a là des difficultés, continuoit il, que l'on n'a jamais résolues, et la présomption est qu'on ne les résoudra jamais, non pas simplement pour cette raison que jusqu'icy on l'a tenté inutilement, car la conséquence ne seroit pas tout à fait bonne, mais principalement par ce qu'en considérant la chose en elle mesme, ceux à qui il reste quelque liberté d'esprit voyent clairement, qu'on ne sauroit en venir à bout. Ces difficultés sont ce grand nombre d'observations que l'on trouue dans le Com. auec la réponse aux exceptions, pour montrer que les sectes les plus ténébreuses sont dans la bonne

foy, et qu'elles n'errent point volontairement et malicieusement; des quelles obseruations la dernière et la plus pressante et celle qui est proprement le *jugulum causæ,* après quoy il ne reste plus rien à dire si on n'y répond, c'est que l'erreur en matière de religion est absolument inuincible, quand mesme les errans se l'imagineroyent autrement, parce que la vérité est introuuable, et là dessus viennent toutes les difficultes de l'examen particulier que l'on peut appliquer au principe de l'autorité; si bien que toute sorte de voye pour arriuer à la vérité est fermée. C'est à quoy, dit il, on n'a jamais répondu qu'en abandonnant sa propre cause, et en la liurant aux incrédules auec celle des aduersaires, par la voye des retorsions. Ce n'est pas un préjugé qui me soit venu du Com. J'ay lu les réponses de Mr. Pajon[4]) et de Mr. Claude là dessus et n'y ay rien trouué de direct qui ne fasse pitié. Aussi passent ils sur ces méchans endroits auec une rapidité incroyable, comme un chat sur la braise. Mais n'auouons nous pas la dette, je veux dire que nous somes incapables de répondre, lors que pour nous tirer d'affaire nous auons enfin recours à la grâce, c'est à dire à un principe d'autorité et d'infaillibité particulière communiquée aux élus. N'est ce pas déclarer ouvertement, que l'on succombe aux difficultés de l'examen, lors que, pour s'en tirer, on abandonne les loix de la dispute, qui demandent que l'on n'oppose aux aduersaires que de bonnes raisons, et que l'on est réduit à dire qu'ils nous en doiuent croire, et que nous somes dirigés infailliblement vers la vérité? Nous rejettons l'autorité et l'infaillibilité des autres comme une prétention chimérique et extrauagante, et un moment après nous faisons valoir auprès d'eux nostre autorité

et nostre infaillibilité particulière, et nous nous fâchons de ce qu'ils traittent cela d'esprit particulier et d'illumination insensée. Nos disputes procéderoyent auec beaucoup plus d'ordre et de sagesse, si nous ne disputions plus que sur ces prétentions respectiues, qui sont l'analyse et le dernier fondement de la foy des uns et des autres, à quoy par conséquent il faudroit réduire toutes les controuerses. Mais au lieu de cela, nous agitons de part et d'autre une infinité de questions, et après auoir fait mine de les décider par de bonnes raisons, nous n'alléguons au bout du comte que nostre autorité, nostre direction, nostre grâce, nostre infaillibilité, soit celle de l'église, comme les autres, soit celle de chaque particulier fidèle, comme nous. Sans nous apperceuoir, que la grâce ne prouue rien si on ne la prouue, comme disoit autrefois Mr. Pelisson[5]), en nous expliquant cette maxime, laquelle peut estre aussi bien expliquée à lui qu'à nous. Car nous ne saurions prouuer cet admirable priuilège les uns ny les autres, que par des signes très équivoques et par conséquent illusoires. Bien loin de le prouuer aux autres, nous ne saurions nous le prouuer à nous mesmes, ni le sentir autrement que comme les fols, qui sentent certaines choses sans en auoir de bonnes raisons. Mr. S[aurin][6]) a trouué icy un autre antagoniste que Mr. J[urieu]. On peut se battre auec celuy cy et lui porter pour le moins des coups fourrés, si on ne le peut terrasser entièrement; mais il n'en est pas mesme du premier. Mr. J. soutient, que l'Écriture et la religion qui en dépend n'ont point de preuues, et que la foy ne dépend que d'une grâce et d'une inspiration sans preuues. On peut et on doit lui nier cela, et lui soutenir que c'est détruire l'Écriture et la

religion, et qu'une grâce et une inspiration sans preuues est un vray fanatisme, produit par la mélancolie et par le désordre d'un esprit qui fait des châteaux en Espagne. Cela est tout au moins fort plausible, s'il n'est pas conuainquant, quand on ne le prouue pas et qu'on ne répond pas aux objections de son adversaire. C'est montrer seulement le droit, et c'est lui abandonner le fait. C'est prétendre par de belles déclamations, que la chose doit estre autrement que Mr. J. ne dit. Ce n'est pas montrer, que la chose soit autrement. Voilà le résultat de la dispute de ces deux grands Hommes, et c'est ce qui fait voir que la sentence du dernier synode à l'égard de l'un et de l'autre est plus judicieuse qu'on ne pense. Le synode a fait une espèce de compensation de ce qu'il y auoit de bon et de mauuais dans la dispute de l'un et de l'autre touchant le principe de la foy, et les a renuoyés absous tous deux, à mon aduis fort légalement. Mr. J. auoit auancé des propositions infiniment injurieuses à l'Écriture et à la religion. Voilà vn horrible attentat. Mais il auoit appuyé ces propositions de raisons très embarrassantes. Cela diminue beaucoup l'atrocité de son attentat. Mr. S., d'autre costé, auoit repoussé très fortement les calomnies de Mr. J. contre la religion et l'Écriture. On ne peut pas conceuoir de dessein plus juste. Mais il n'a pas répondu aux difficultés embarrassantes de Mr. J. Cela diminue beaucoup le mérite de son dessein. Que pouuoit faire de mieux le synode que de les mettre tous deux hors de cour et de procès, après auoir tant balancé de part et d'autre. Je ne saurois que louer et qu'admirer sa conduite, et si j'eusse esté à la place du synode, j'en eusse fait autant. — Là dessus j'ay interrompu mon causeur, lequel, come je croy, auroit

encore continué de me rompre la teste, tant il estoit en bonne humeur; et j'ay voulu vous faire part de ce discours extrauagant, afin que vous admirez de plus en plus la bizarrerie de l'Esprit humain. Je me suis fait prester la réponse de Mr. S., et je m'en vay la lire, ayant conseillé à nostre étourdi de la lire aussi, pour voir s'il changera de sentiment. Je m'en vay relire en mesme tems le com., que je n'ay point leu depuis 4 ou 5 ans. — Je suis tout vostre.

CHARLES DRELINCOURT.

I.

A Leide ce 18e de l'An 1685.

Je suis de ceus qui veulent connoître avant que d'aimer et avant que d'estimer. Ainsi, Monsieur, je Vous déclare, à coeur-ouvert, que tandis que Votre mérite m'a été caché, je n'ay eu pour Vous ni amour, ni estime; sur-tout, parce que j'étois préocupé de Votre passion contre Mr. du Rondel[1]).

Mais, Monsieur, le caractère d'habille-homme, et d'honnête-homme, qui reluit dans vos Journaus, et où je Vous vois si-bien avec Mr. du Rondel, éface, tout-à fait, de mon Esprit les impressions que j'y avois, et m'oblige à Vous ofrir mon coeur et mon estime.

Comme Vous êtes accablé d'affaires, je Vous déclare, tout net, que ce Billet n'est nullement pour m'en atirer un autre, de Votre main. Je Vous-en dispense

donc absolument, car mon but n'est que de Vous remercier d'avoir si bien analysé mon Histoire des Oeufs [2]). Ce n'est-rien, que Charas [3]) ne m'ait pas nommé; mais, c'est qu'il m'a fait répondre pour luy chez Mr. Commelyn à Amsterdam, où il m'a fallu payer 330 florins. J'avois mon recours à Charas, mais il nioit la dette. Par bon-heur, j'avois gardé l'une de ses Lettres, où il me supplioit de le cautionner, et en vertu de cette Lettre j'ay obtenu de la Justice mes 330 fl.

Voilà pourquoy je le traite *d'ingratus* et de *calcitrosus* p. 3. Son *ingenium dromatarium* est, qu'il n'étoit qu'Apothicaire et que ces 330 fl. étoient pour des drogues de la Thériaque, dont il a publié un livre, que j'ay eu la pène aussi de luy corriger mot-à-mot, aussi-bien que de l'instruire pour son traité des Vipères.

II.

A Leide 22e de l'an 1685.

L'erreur de fait [1]) étant éfacée, et le mérite inconnu étant reconnu, tout-ira bien, Dieu aidant.

Ce n'est point de la plume, mais du coeur, que je Vous avois dispensé d'une Réponse. Car, de bonne-foy, Monsieur, je Vous plains dans Votre-travail excessif; et Vous y succomberez, si Vous ne Vous-y ménagez-pas.

Il faut avoir le discernement aussi-fin que Vous l'avez, Monsieur, pour m'avoir reconnu dans des Billets qu'une Excellence de la Haye Vous a envoyez. C'est un Récit ou un Raport de l'état de feue Mademoisellé

la Comtesse de Bréderode [2]), qui est morte icy, et qui étoit la bellesoeur de Mr. le Marquis de Mompouillan, mon ancien Amy, et avec qui il paroît par mon 1r Billet que je m'étois entretenu.

Comme cette Académie fourmille d'envieus, l'on y crevoit de dépit de ce que la Défunte rejettoit tous les autres Médecins. L'on a donc éte ravy de pouvoir publier qu'on avoit trouvé ma Malade morte dans son Lit.

Je réplique, qu'il me sufit d'avoir un si bon-Garent et un si fidèle Dépositaire de mes pensées que Mr. **, qu'il n'y a pas-un de mes Billets qui se démente: qu'on les confronte tous, qu'ils sont tous-funestes, et même ceus qui sont écrits lors que les aparences nous flatoient le-plus etc. Sic pag: 30, 40 et 42, où j'écris en des termes de la Guerre à mon Guerrier, et où je luy raporte une Comparaison de Vienne assiégée [3]), qui a confondu ceus qui luy promettoient une guérison de Me sa Soeur.

Je crois donc, Monsieur, qu'il sufit de dire *qu'une Personne de qualité, étant malade hors de chez-soy, son Médecin a pris la pène d'en écrire, tous les jours, au Beaufrère de la Malade, quelques Billets, qui sont autant de Pronostics fidèles, non seulement de la Mort, mais du genre de Mort, qui luy a ravy son Illustre Demoiselle* etc. Car ce n'est-pas à des Gens de Votre trempe, Monsieur, qu'on trace un Plan de ce qu'ils doivent construire.

DRELINCOURT.

[P. S.] Puisque Vous acceptez mon coeur et mon estime, mon Amour ne sera plus un Amour, mais une Amitié.

III.

17. Juin 1685.

Si j'avois quelque soin de ma réputation, je ne me laisserois pas-emporter à de telles boutades, que celles de Vendredy dernier. Car, au retour d'une Dispute Académique, que j'avois l'esprit tout remply de chicane, je vous fis mille chicanes sur mille petites vétilles.

Pour vous en venger, Monsieur, je vous conseille deux choses. L'une est de ne rien croire de tout ce que je vous ay débité; l'autre est de vous deschaisner [1]) contre mon Latin, contre ma Laconicité, et contre tant de procès que je fais à de pauvres innocens, qui n'ont eu aucune jouissance de choses de ce monde.

Si après cela, Monsieur, vous ajoutez le mauvais traitement que je fais à mes Auteurs, et sur-tout à Fallope [2]), que je poursuis, l'épée dans les reins, jusques dans ses derniers retranchemens, ce sera le véritable moyen de déchirer pitoyablement toutes mes chétives membranes.

Mais, du moins, Monsieur, gardez-en quelque lambeau, où vous marquiez d'un caractère inéfassable l'honneur que j'ay rendu à ces mêmes Auteurs dans mon traité des Oeufs [3]); et que ce que j'en dis, à présent, n'est-pas pour flétrir leur réputation, mais seulement pour découvrir aus yeus de tout le monde, tant de Véritez Physiques qui doivent paroître à nud dans leur beauté naturelle. Or je ne puis lever le voile dont on les couvroit, sans montrer au doigt la véritable Main qui nous cachoit ainsi toutes ces beautez, que je recherche dans la Nature.

DRELINCOURT.

Si cet-Acte de ma mortification ne vous sufit-pas, Monsieur, je le feray reconnoître par devant les Notaires.

IV.

21 May 94.

Me voilà de retour de la Haie, peu satisfait de ma négociation; car n'aiant pu dire à Mylord de P.[1]) ce que je devois, je me suis contenté d'un Plasset. Mais, ce Placet ne me découvre point les pensées du Personage, s'il a quelque penchant à nous servir, ou non.

On lit ces sortes de Requêtes, puis on les brusle, sans y répondre. Mais je tâcherai d'aposter quelcun, qui en sollicite l'exécution.

Que faire dans un tel acablement d'affaires, par le peu de séjour de S. M.[2]) à la Haie?

Un feu violent ne se peut cacher; je ferai donc éclater toujours, soit à la Cour ou ailleurs, l'ardeur de mon zèle pour l'Illustre Mons. Bayle, que j'honore de toutes les puissances de mon Ame.

V.

26. Juin 95.

Coûte que coûte, mon cher Monsieur, je n'adresse plus de billets à Mr. Basnage.

On connoît ici l'historien Jésuite, dissimulé, artificieus; et on y rit des Députez du Synode et de

feu Mr. Nievels, qui nous a privé de Mr. Basnage. Car aussi tôt qu'il sut que Mr. des Rameaus, le beau fils de notre Oficier, atiroit ici Mr. B., il le retint à Roterdam, non pas par afection pour notre Ami, mais pour morguer notre Oficier[1]).

J'avois 960 pages de vos Cayers[2]). Hier, au-lieu de recevoir la suite, je receus la pag. 993. J'en ai écrit à Mr. de Leers, mais je ne lui ai pas mandé l'extase où je suis de voir votre adresse à nous donner un si admirable précis de toute la famille de feu mon Père. Rien n'y est oublié, et vous y couronnez les Ancêtres, les Descendus et les Alliez.

Si les morts avoient quelque part à ce qui se passe sous le soleil, ils se joindroient aus survivans pour vous témoigner notre reconnoissance sincère, vive et éternelle. Mais comme nous manquons ici d'expressions énergiques, ils nous assisteroient de leur langue céleste pour publier à toute la terre les obligations que vous vous êtes aquises sur nous et l'impuissance où vous nous jettez à les reconnoître qu'en dressant des Statues à Votre Génie, avec des Inscriptions que l'Éternité même n'éfaceroit pas.

Que de surprise, de trouver tant d'Articles dans une enchaînure si délicate! Sans Votre avis du *D* retardé, je ne comprendrois rien à vos Articles de 1694 et 1695 dans les Notes.

Si le reste de la Famille vous doit une Statue d'or, je vous dois une Couronne de diamants. Que de bonté! que de générosité dans tous vos traits! Et comment est-il possible que Votre Esprit vous ait pu fournir tant d'idées, et dans un tel ordre! Je n'y comprens rien. Mais je comprens bien qu'on découvrira, par-tout, la beauté et la fécondité de votre Génie,

sans découvrir l'objet que vous avez eu en vue, et que d'autres ne pouront voir, à faute d'y reconnoître vos caractères: charitable, obligeant et généreux au dernier point.

JEAN-BAPTISTE DUBOS.

I.

A Paris, ce Lundi dixneufuième Décembre [1695].

Monsieur,

Un liure aussi chétif que le mien[1]) ne méritoit pas un compliment come le vostre. Que diriez vous de plus à un autheur in folio qui auroit excellé! Aussi je le reçois come une pure civilité françoise: outre la viuacité et l'agrément de la nation qu'il paroist par vos liures que uous aué conseruée parmi les frimats d'Hollande et au milieu des brouilliards de la Meuse, je vois encore que vous en aué gardé l'honesteté et la courtoisie. A propos de la nation, je fus surpris, lisant un de ces jours la quatrième partie de l'Euphormion de Barclay[2]), d'i voir dans le chapitre qui traitte le caractère des François, l'exacte description de la conduite de l'illuminé monsieur Jurieus à vostre égard. Excusé le *sproposito*. C'est à Mr. de Tillemont[3]) que j'en ai voulu, lorsque j'ay parlé des réflexions enuieuses sur les injustes, sur les égarements des payens. Ces réflexions se voient dans les endroits de son histoire des empereurs, où il parle de l'apothéose de ces princes.

Au reste, l'histoire des Gordiens perd beaucoup d'estre venue trop tard pour entrer dans vostre dictionaire critique, qui sera un liure de touts les temps et de toutes les nations. Tout le monde l'attend ici auec la dernière impatience: l'on ne s'imforme des nouuelles politiques au peu d'estrangers qui nous uiennent de chez vous, qu'après leur auoir demandé si ce liure ne paroist pas encore en Hollande.

On imprime peu de liures en France présentement, mais en récompense l'on n'a jamais tant imprimé de liurets[4]). Outre les Lettres amoureuses d'Héloise et d'Abaillard et leur histoire, assez mal écrite, il vient de paroistre celle des amours de Jules César dans les Gaules auec Murcie. Vous auré entendu parler de l'histoire secrète de Henri 4., roy de Castille; c'est un roman assez bien escrit, il est de madame de Briou, si connue sous le non de M[lle] de la Force et dont le mariage a faict tant le bruit. Il i a un an qu'elle a fet encore imprimer l'histoire secrète de la maison de Bourgogne. Il semble que les femmes veuillent remonter sur le Parnasse. On vient d'imprimer les poésies d'une M[lle] Lhéritier, et nous aurons bientost une paraphrase de quelques pseaumes par M[lle] Chéron. Vous aurez vu à présent en Hollande le second tome des poésies de Madame Deshoulières, où mademoiselle Deshoulières a joint un recueil des siennes; ce second volume n'est pas aussi estimé ici que le fu le premier, Madame Gilhon a mis en françois moderne les memoires de Commines, qu'elle va faire imprimer. Il me semble, qu'il faut laisser parler au Seigneur d'Argenton son vieux langage, qui sert à rapeller le temps dont il escrit l'histoire. Mr. Bourdelot vous est fort obligé de vostre honesteté, il a épousé depuis quinze jours m[lie]

Hélyot, niepce de la béate, que nous apellons ici madame Hélyot aux escrans, parce q'un hyver ou deux touts nos escrans estoient décorez auec son portrait. Nous auons un noueau traitté de la pasque, où l'on réfute la système du docteur espagnol, qui publia son livre il i a quelques mois. Le docteur espagnol est le p. Daniel, et celui qui escrit contre lui Mr. Vitasse, autrefois professeur en philosophie à Montaigu, à present docteur en théologie et attaché auprès de l'abbé D'Auuergne, nepueu du Cardinal de Bouillon. Mr. Hure vient de faire imprimer le noueau testament en latin, auec des notes courtes et judicieuses. Le liure ne contient que deux volumes in 12. Mr. Hure est un professeur émérite de l'uniuersité, qui a régenté au Collège des Grassins. Je passe quelques autres liures de médecine et de théologie, pour venir au liure d'un Jésuite, *Conduite pour parler et se taire.* Aseurement, come vous l'aué remarqué, si le monde va de trauers, ce n'est pas la faute de Messieurs les autheurs, qui escriuent journellement de beaus et de bons liures bien capables de le redresser, s'il vouloit en profiter, témoin celui ci. Combien de dèsordres seroient bannis du monde, si chacun se taisoit et parloit tousjours à propos! Ce liure n'est q'un petit in douze; il passe pour bien escrit, et c'est le coup d'essay de son autheur, don j'ay oublié le non. — L'on n'entend parler que de mandements contre le quiétisme[5]). J'obserue dans nostre siècle un certain esprit de contradiction, qui me fait craindre, que malgré l'éloignement que notre nation a naturellement pour les principes de Molinos, nous n'aions enfins ici des quiétistes. L'année dernière, les théâtres estoient dézerts, il n'i auoit point de moines qui n'eût un auditoire mieux garni. Depuis que l'on

s'est auisé d'escrire contre et de damner ceus qui alloient à la comédie, la fureur des spectacles est deuenue une mode que tout le monde suit auec exactitude. Les gens qui estudient Paris, remarquent come un phénomène la foule qui journalement se trouue au théâtre; voilà l'effet de l'inondation des petits et gros liures qui ont paru cet esté contre les Spectacles, et des déclamations que touts les prédicateurs firent alors contre le théâtre, par ordonnance du feu archeuesque. Come les nouuelles du théâtre[6]) font partie de celles de la république des lettres, je vous diré, que l'on vient de jouer aux comédiens françois »Bradamante«, tragédie nouuelle de Thomas Corneille. Quoyque la pièce soit bien conduite, que les sentiments en soient naturels et tendres et la versification corecte, cela n'a pas fort réussi. Aparament c'est la suposition de deux breteuses, qui ne cherchent que à déguaisner, qui a étrangé le spectateur, come trop éloigné de nos moeurs et peu vraysemblable. On va jouer sur le même théâtre »Sésostris, roy d'Égipte«, tragédie nouuelle de Mr. de Longepierre, qui ne vous est pas inconnu. A l'année dernière il donna »Médée«, qui eut beaucoup de succez, et il seroit à souhaitter qu'il ocupât tousjours ainsi le loisir que lui a rendu son éloignement de la cour. C'est l'histoire de Gnémon et de Ménète, qui sert d'épisode au roman d'Héliodore, qu'il a acomodée au théâtre sous le non de Sésostris. Les comédiens ont encore une autre pièce, dont l'on dit beaucoup de bien; c'est »Polixène«. Le sujet est bien choisi, et l'autheur, nommé Daubigny, passe pour un homme très capable de bien faire. On joue [à] l'opéra auec succez »le ballet des saisons«, dont les parolles sont d'un monsieur Pic, autheur de certains

dialogues de morale qni se débitent ici touts les mois. A propos d'opéra, j'oubliois de vous dire que madame Gilhon, qui traduit Commines, est mère de madame Xaintonge qui a faict les parolles de deux opéra, »Didon« et »Circé«, dont le dernier fut joué au comencement de cette année. Après »le ballet des saisons« l'on donnera à l'opéra »Jason«, don Mr. Rousseau a faict les parolles, et ensuitte »Iphigénie en Tauride«. Mr. Duche, autheur des vers, a déjà faict quelques opéra qui ont réussi, et come il a eu deuant les yeux un modèle aussi excellent que Euripide, tout le monde est fauorablement préuenu pour sa pièce.

Mr. Galland 7) escrit contre l'histoire des Gordiens. C'est un homme de mérite, bon antiquaire et consommé dans les langues orientales. On espère qu'il succédera à Mr. d'Herbelot dans sa chaire de professeur en Sirique. Ce dernier a laissé sa bibliothèque mahometane acheuée; elle paroistra cet hyuer. On va imprimer un nouueau volume des essais de morale, trouué après le décez de Mr. Nicole parmi ses papiers 8) On i a aussi trouué une théologie morale, qui fera trois in 4.°, et un traitté de la grâce, qui en tiendra deux, *si luminis auras attigerit.*

Mr. Perrault 9) va faire imprimer son quatrième volume des paralelles. Il i traitte de l'astronomie, de la géographie, de la nauigation, de la guerre, des quatre parties de la philosophie, et de la musique. Come il entend les arts, ce volume doit estre bien curieux. Ce liure auroit déjà paru, s'il n'estoit pas ocupé après les Illustres de Mr. Bégon. Il n'a encore pu rien voir de ce qui s'est imprimé en Hollande et en Angleterre à l'occasion de sa querelle. Quel sujet d'imprécations contre la guerre pour un autheur! Il

vit à présent en bonne intelligence auec Mr. Despréaux, que je trouué chez lui la dernière fois que je le fu voir. Mais en vérité, si la playe est fermée, il reste encore une grande cicatrise, et vous aué eu grande raison de dire que la haine d'érudition estoit implacable. M. Despréaus va faire imprimer une nouuelle satyre. Après auoir dit:

Enfin vous le voulé, ma remontrance est vaine;
allez, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine,

il leur représente cependant l'injustice auec la quelle le public les traitte, qu'ils voient que chacun en médit sans les entendre, et:

vostre autheur, jadis à Reignier préféré,
aux Perrains, auz Coras, aux Renards comparé.

Renard[10]) est un de ceux qui ont escrit contre la satyre des femmes; c'est lui qui a faict la satyre contre les maris. Voilà le plan de la satyre de Mr. Despréaux, sur la quelle je vous entretiendrois dauantage, si ma lettre estoit moins longue. Excusez, si elle est si bigarée; je n'ay pas eu le loisir de l'aranger. Mr. Dacier va estre reçu jeudi prochain à l'académie; Mr. l'abbé Clérambaut[11]) répondra à sa harangue. Cest abbé est bien disant, et vous aurez vu la harangue qu'il fit à l'académie lors de sa réception, dans le recueil de cette année.

Je suis auec passion vostre très obéissant et très affectionné seruiteur

DUBOS.

Ce vendredi 23., ma lettre n'estant pas partie l'ordinaire dernier, j'ay encore l'occasion de vous dire, que il paroist ici un liure de contrebande, *l'apothéose*

de l'académie ou son expulsion du Parnasse[12]); c'est une critique de son dictionaire. Il a encore paru depuis: *Mémoires sur la vie du Comte D****, que l'on dit estre rédigez par St. Éuremont[13]). Le parlement a espargné le liure de l'archeuêque de Valence, Rocaberti[14]), contre les 4 propositions du clergé, sur ce que Mr. le premier président a représenté, que Sa Sainteté, à qui il est dédié, l'auoit aprouué par un bref dont il auoit régalé l'autheur. On s'est contenté de le deffendre, sans quoy il eû pu estre ars en Grèue.

Mr. L'abbé Nicaise m'escrit, que l'on lui mande de Rome, que Mr. Bellori[15]) est tous jours infirme et que l'on apréhende bien qu'il ne puisse point acheuer l'explication des planches de Pietro Bartoli, qui sont les antiquités de Rome. Mr. Bellori a acheué son dernier volume de la vie des peintres; il voudroit faire réimprimer en même temps les premiers qu'il a fait, augmentez, et il est tout disposé à les enuoyer en païs estrangers, s'il i trouuoit un libraire. On fait ici trois éditions du Gusman d'Alfaracho [sic] sur la traduction d'Hollande[16]). Nous aurons aussi bientost la suitte du cinquième volume du Don Quichotte[17]); c'est de Mr. des Billets, frère de Mr. de la Chaise, autheur de la vie de St. Louis, et de Mr. de St. Martin, traducteur du Don Quichotte de Ceruantes.

II.

A Beauuais, ce dixième féburier 1696.

Après vous auoir remercié de vos honêtetez et de vos nouuelles littéraires, je vous diré, Monsieur, qu'elles

n'ont pas esté pour moy seul, et que j'en ai faict part à quantité de *virtuosi*, qui vous ont en vénération. Mr. Perrault, à qui j'ay enuoié vostre lettre, m'escrit du huitième de ce mois, qu'il croit faire une très vilaine figure dans le démeslé de Mrs. Francius et Perizonius[1]), et que, quoyque ils se querellent, ils sont aparament d'acord à dire du mal de lui. Je ne sçais, si les vers de Monsieur Perizonius sur la prise de Namur par les alliez, l'occasion de la querelle, ne sont pas six vers latins qui nous sont venus ici de Hollande, comme fort estimez au païs:

Liliger invictas Namurci credidit arces.

Voici, Monsieur, ce que m'escrit Mr. Perrault, après m'auoir mandé que ce qui empêche son 4e et dernier volume des paralelles de paroistre, est l'occupation que lui donne le premier volume de ses hommes illustres, déjà sous la presse. (Je pense que vous conoisé le liure). »Faites, je vous prie, mes baisemains à Mr. Bayle quand vous lui escriré, et aseuré le, qu'il n'i a que la seule crainte de lui estre importun au milieu des trauaux qu'il a entrepris, qui m'empêche de lui escrire, aiant une extrême vénération pour son mérite et une extrême reconoisance des choses obligeantes qu'il a bien voulu escrire en ma faueur. Je voudrois bien que lui et moy pussions viure assez pour voir mourir le pédantisme, nostre enemi commun. Ne croié pas par là, que je demande à viure encor bien lontemps; non, je suis come aseuré que lors que le reste d'une certaine génération, dont les plus jeunes ne le sont guère, sera éteint, il ne s'élèuera plus

de nouueaux pédants; car je ne vois point de jeunes gens qui ne les aient en horeur, ou s'il en germe encore quelq'un pour conseruer l'espèce, ils ne seront pas moins rares que ces animaux que l'on monstre à la foire.« Il est vray, que Mrs. Despréaux et Dacier, chefs du parti opposé à Mr. Perrault, passent la soixantaine; mais lui en a soixante et neuf bien comptez! Ce qu'il dit du pédantisme est très véritable, et il faut voir combien nos jeunes gens, qui se piquent de lettres, sont curieux d'auoir les manières du monde, la politesse dans les conuersations, éuitant auec soin le ton dogmatique et certain air crasseux tant reproché aux pédants. En interprétation de l'endroit de sa lettre, où Mr. Perrault parle des choses obligeantes que vous aué escrites de lui, je vais hazarder de vous escrire ce que vous deué déjà sçauoir. Lorsque Mr. Despréaux fit r'imprimer ses ouurages en 1694, il i adjouta des réflexions critiques sur Longin, dans les quelles Mr. Perrault, auec qui il estoit pour lors en guerre ouuerte, se trouua fort maltraitté. Monsieur Perrault fit imprimer une response aux réflexions critiques sur Longin[2]), où il raporta l'extrait d'une lettre que vous auiez escrite à Monsieur Pinsson le 19 Nou. 1693, dans la quelle vous vous déclariez pour son sentiment. Vostre déclaratîon fut d'un plus grand poids pour la cause de Mr. Perrault, que vous ne vous l'estiez imaginé. Enfin, peu de temps après, Mr. Despréaux fit faire sous main des propositions d'acomodement, et Mr. Racine s'estant faict médiateur, la paix fut conclue entre les deux partis et publiée dans l'épigramme de Mr. Despréaux que vous auré vu:

Tout le trouble poétique à Paris s'en va cesser.

L'on vient d'imprimer le discours de Mons. Dacier à sa réception à l'académie. Il ne s'est pas mal tiré d'affaire; l'éloge de son prédécesseur[3]) et celui de la dernière campagne estoit une besogne assez rude. Vous sçaué le mot de Mr. de Nismes[4]) lorsque l'on lui proposa l'oraison funèbre de ce prédécesseur: qu'il n'i auoit que deux raisons qui l'empêchassent de l'entreprendre: la vie et la mort du deffunct. Mr. Dacier louait fort son Zèle contre le quiétisme. Dans le receuil de l'académie de cette année, il i a un ou deux discours présentez pour le prix, où vous trouueré encor le Quiétisme. En vérité, si je n'estois pas sur les lieux, je m'imaginerois les Quiétistes déjà en aussi grand nombre dans ce royaume que l'estoient les protestants, et multipliant come ces derniers sous François premier; cependant je n'en connois pas un.

M. L'abbé de Clérambault a faict aussi imprimer sa réponse à Mr. Dacier; elle est pleine de sens et d'éloquence. Madame Dacier a sa part au gasteau, pas si grande qu'elle le mériteroit. — Madame de Briou est fille de Mr. le duc de la Force deffunt, et vous ne vous trompé point: le roman le plus réjouissant qu'elle puisse faire, seroit son histoire, si elle vouloit l'escrire sincèrement. Le président de Briou, père de son mari, fit casser d'abord le mariage qu'elle auoit contraitée auec son fils encore mineur; ce fils, ariué à 30 ans, l'a épousé une seconde fois, pourquoy il a esté déshérité. Cette auanture a esté précédée de quelques autres, et Mr. Talon[5]) la compara, dans son plaidoyer, à la Samaritaine; il estoit encore alors auocat général.

Le premier volume des poésies de Madame Deshoulières a esté imprimé dès 1689, du viuant de cette dame. Le second n'est imprimé que depuis quatre

mois, par les soins de sa fille. Madame de Xaintonge[6]) vient de faire imprimer un recueil de ses poésies; je n'ay pas encore lu le liure, mais j'en ai oui dire du bien. C'est un petit in douze. Madame de Bouillon, Madame de Créqui, et autres amis de Mr. de St. Éuremont ont demandé la supression du livre donné sous son non, dont je vous parlé dans ma dernière lettre, come d'un méchant escrit qui déshonoroit la réputation de celui à qui l'on l'attribuoit. Ie ne sçais point ce que l'on aura obtenu de Mr. le Chancelier.

Le sujet qui fit proscrire en France la response aux prouinciales[7]), que l'on vient de rimprimer chez vous, est l'impudence de son autheur qui eut l'effronterie de traitter de fable l'histoire des bombes trouuées dans le collège des Jesuites de Namur, lors de la première prise de la place; quand non seulement toute l'armée, mais le roy lui même, qui faisoit le siège en persone, estoit témoin de la vérité du faict. Le liure passa pour estre du p. Daniel, et le bruit fut comun ici, que sa majesté en auoit témoignè sa surprise au p. de la Chaise. En fin le liure fut si exactement suprimé qu'il ne se sauua du naufrage que dixsept exemplaires.

J'auois enuie de vous enuoier l'arest du parlement contre le liure du p. Rocaberti, mais je viens de le voir imprimer dans le Mercure politique de mois de Ianuier. *Histoire secrète du Conétable de Bourbon*[8]), c'est le titre d'un petit Roman que l'on vient de publier. Il me semble que les examinateurs des liures, qui ont ordre de Mr. le Chanceliér de ne laisser rien passer que d'utile, deuroient empêcher la plus part de ces petites historietes, lors qu'elles n'ont pas au moins le mérite d'estre bien escrites. Cela ne seruira que à

embrouillier encore l'histoire, qui n'est pas déjà trop claire. Ce que vous aué dit là dessus à l'occasion de Cara Mustapha, grand vizur, lors du siège de Vienne, deuroit auoir décrédité ces liurets et les auoir mis hors de mode.

Monsieur Prost[9]), médecin, a traduit le cours d'anatomie de Diemerbroek, professeur de vos quartiers; on vient d'imprimer son ouurage.

Mademoiselle Lhéritier[10]), tous jours m'enuoie t'on la pièce come d'elle, vient de faire en vers l'éloge de Mademoiselle de la Charse à l'occasion de la tragédie de »Bradamante«. Il est trop long et trop médiocre pour que je vous l'enuoie; cela va bien à deux cents vers. Cette Mlle de la Charse est une amazone, qui lors de l'irruption du duc de Sauoye en Dauphiné se mit à la teste des milices et fit des merueilles. Je l'ay vue à Paris; son air et son port font foy de ce que l'on en dit.

On a imprimé *Furetierana*[11]) depuis quinze jours ou trois semaines. C'est un receuil de bons mots etc. Celui dont on a receuilli les matériaux de ce liure doit estre un autre que l'académicien, autheur du dictionaire uniuersel. La plus part des faits qui i sont repris sont postérieurs à sa mort, ariuée en 1689. Mais moy, qui conois assez les gens de lettres, je ne sçais point quel est ce Furetière. Le Liure contient peu de faits concernant la république des lettres, et les bonnes choses n'en font pas la dixième partie. C'est un in-douze.

Je ne sçais si vous estes instruit que à la fin du liure Marcelli Ancirani, qui est de Mr. Boileau[12]), jadis doyen de Sens, à present chan. de la S^te^. Chapelle de Paris, il i a une dissertation en forme de

dialogue *de sphalmatis virorum in re litteraria illustrium.* Cela conuient assez à votre occupation présente. J'en ai un à vostre seruice, il est imprimé depuis 3 mois.

On a imprimé à Caen la philosophie de Mr. Calli[13]), en un corps, comprenant quatre volumes in quarto. Il i a lontemps que l'on en auoit imprimé différents morceaux. Vous conoisé l'autheur, curé et professeur à Caen, pour un apostre et même un martir du Cartésianisme. Il fut exilé, il i a enuiron quinze ans, par lettre de cachet; ses aduersaires, qui n'estoient pas si habiles que lui et qu'il obscurcissoit, aiant eu plus de crédit que lui à la cour. Sa philosophie est ici en réputation, la plus part des professeurs de l'université le lisent plus que St. Thomas. Pour vous le dire en passant, il n'i a plus que le non de péripatétisme qui i règne: tout le monde, jusques aux cordeliers, enseigne la philosophie nouuelle. De temps en temps il en ariue quelque tempeste, mais la tempeste passe et chacun continue. Il n'i a plus que ceux qui ont enuie de passer bachelier en théologie, qui aprenent la chicane, à cause de certains vieux barbons de docteurs, par les mains de qui il faut passer. A la première occasion comode je vous enuoierai une douzaine de différentes thèses de philosophie, qui se sont soutenues ici.

L'on vient d'imprimer à Marseille in 4° un projet de l'histoire de la nature[14]).

Mr. Dupin[15]) continue sa bibliothèque eclésiastique, sous le titre de *histoire des controuerses et des matières eclésiastiques traittées dans le douzième siècle.* C'est celui de la première partie de la continuation, qui vient de paroistre. Vous jugé bien que ce volume est des plus curieux; je n'ay pas encore pu le voir.

Monsieur l'abbé Nicaise m'escrit, que M. Perizonius lui escrit de Leyde: *nostrates typographi progrediuntur sedulo in Thesauuro antiquitatum typis mandando.* Je ne sçais, si dans ce *thesaurus antiquitatum* est comprise la traduction latine de Berger[16]) *des grands chemins de l'empire,* à la quelle on dit ici qu'il trauaille depuis lontemps. C'est un autheur rempli d'excellentes choses. J'ay faict autrefois quelques remarques dessus. La lettre de Mr. Galland contre l'histoire des Gordiens vient de paroistre; j'en laisse le jugement aux persones désintéressées. Jusques ici, Mr., vous aué peutêtre cru, que l'on ne pouuoit pas citer un autheur si l'on n'auoit escri depuis lui. Mr. Galland vous désabusera: selon lui c'est Zosime que cite Capitolin, dans un endroit où ce dernier ne nomme pas son autheur.

Nous attendons auec impatience le *specimen* de Mr. Morel[17]); nous ne sçauons plus quand nous l'aurons, à cause que l'abbé Bizot, à qui il est adressé, est disparu pour le désordre de ses affaires. Je ne sçai si un certain escrit, intitulé le détail de la France[18]), sera paruenu jusques à vous. Il est imprimé ici, sans non de libraire. L'autheur expose d'abord que les reuenus depuis 1660 sont diminués en France de moitié; il déduit les causes de cette diminution, et dans la troisième partie il propose le remède, qui doit tout d'un coup rétablir le corps de l'estat dans sa première vigeur. Ce qu'il dit sur les dépérissements ariués au royaume, est véritable, mais il tait quantité d'améliorations: les manufactures, par exemple, établies sur tout en Languedoc. A Elbeuf en Normandie il i a présentement deux milles mestiers à drap, où il n'i en auoit pas deux cents, il i a quinze ans. Les remèdes

que propose nostre autheur, paroissent fort efficaces à ceux qui conoissent la constitution du royaume; la question c'est si ceux qui sont en place voudront les apliquer. Enfin, le liure est d'un homme qui sçait les affaires et qui en parle juste. Souuent un particulier réflexif a des vues qui échapent à la pénétration ou à l'ocupation des ministres. Vous auré lu à la fin du premier vol. des mémoires de la cour d'Espagne, de madame Daunoi, l'histoire d'un Marco Dias [19]) qui, s'il n'eût esté asasiné, alloit rétablir l'ordre dans les finances du roy Catholique, où il i a tant de désordres qui paroissent irémédiables. A propos de liure de politique, ce nous est un grand divertissement de voir les liures de cette matière qui nous viennent de temps en temps d'Hollande. Il faut voir come vos ministres, qui en France ne faisoient que leurs prêches, i décident des finances et des resources de l'estat, et come ils se trompent. Je lisois dernièrement le »testament de Mr. de Louuois« [20]); son autheur, par exemple, dans le titre du liure, lui donne le titre de premier ministre d'estat, quoyque M. de Louuois n'en ait jamais eu le titre ni faict les fonctions. Je ne vous parle point de l'histoire de la médecine de Mr. le Clerc de Genèue [21]).

Je suis auec passion vostre très humble et très affectioné seruiteur

DUBOS.

»Sésostris« n'a pas eu le succez de »Médée«; il est tombé: l'autheur auoit faict ses personages trop scélérats. »Jason« a eu le même sort. Rousseau, autheur des parolles, est fils d'un serrurier. On a faict là dessus l'épigramme suiuante:

Jadis le fils de Cythère
fit un peintre excellent d'un artisan grossier*).
Aujourdhui l'intérest veut faire
un poëte d'un serrurier.
Mais c'est en vain qu'il a l'audace
de s'éleuer sur le Parnasse:
il est tombé, le misérable autheur,
et la toison, jadis si prétieuse,
loin d'auoir du soleil l'éclat et la splendeur
ne paroist que la peau d'une brebis galeuse.

»Polixène« a mieux réussi; on représente la pièce auec succez.

III.

Ce vendredi 27 auril [1696].

Vos interrogations, Monsieur, me font trop d'honneur pour me plaindre jamais, que vous soyez *troppo interrogativo*; si j'ay à me plaindre, c'est de n'estre pas aussi capable de satisfaire, que je le voudrois bien: si j'auois autant de capacité à vous estre utile que j'ay de zèle pour vostre seruice, je serois tout à faict content de moy.

La pièce de vers que je vous enuoie, assez bizarement escrite, est le dialogue de Mr. Despréaux et de son Jardinier; son onzième satyre, qui ne paroist pas encore, imite l'épître d'Horace à son liure:

Vertumnum Janumque liber spectare videris,

---

*) Maistre Quintin d'Anuers, *ingeniosus amore.*

et ce dialogue est fait à l'exemple du *Villice Syluarum* etc. Vous remarqueré dans cet ouurage le caractère de ce grand poëte, le seul des nostres,

Pindarici fontis qui non expalluit haustus,

et vous i remarquerez aussi des négligences qui témoignent, que l'autheur n'a pas encore mis la dernière main à sa besogne. Aussi c'est malgré Mr. Despréaux que ces vers courent manuscrit: Mr. le prince de Conti[1]) lui en a dérobé une copie. Ce prince marche dignement sur les traces de son oncle; les gazettes vous auront apris qu'il l'a presque atteint dans le métier, et je vous diré ici qu'il aime les lettres autant que ce héros, et que sa passion brilleroit dauantage, si l'érudition n'estoit pas hors de mode. On dit qu'il est de même en vos quartiers; à dire vray, il seroit difficile que dans les conjonctures présentes les choses allassent autrement. Le Roy Guillaume passe ici pour ne les point aimer, peut être est ce faute de loisir qu'il les néglige.

Je me suis trompé à l'égard de l'âge de Mr. Dacier[2]); mais pour l'âge de Mr. Perrault, je le sçais de lui même; il vous salue de tout son coeur. Mr. D'Hénault[3]), autheur du sonnet sur Melle de Guerchi, et maistre de Madame des Houlières, a eu assez de réputation à Paris de son viuant, et elle subsiste encore, quoyqu'il soit mort il i a quatorze ans. Il est vray que son mérite n'estant pas imprimé, pour parler M. Ménage, sa réputation n'a pu s'estendre come celle de bien d'autres, qui à Paris n'ont jamais joui d'une réputation aussi grande que la sienne. C'estoit un homme d'esprit et d'érudition, aymant le plaisir auec rafinement, et débauché auec art et délicatesse. Mais

il auoit le plus grand trauers dont un homme soit capable: il se piquoit d'athéisme et faisoit parade de son sentiment auec une fureur et une affectation abominable. Il auoit composé trois différents systèmes de la mortalité de l'âme et auoit faict le voyage d'Hollande exprès pour voir Spinosa, qui cependant ne fit pas grand cas de son érudition. A la mort, les choses changèrent bien: il se conuertit et vouloit porter les choses à l'excez; son confesseur fut obligé de l'empêcher de receuoir le viatique au milieu de sa chambre, la corde au col. D'Hénault n'estoit point de naissance; son père estoit boulanger, et lui auoit esté d'abord receueur des tailles en forest, où il n'auoit pas bien faict ses affaires. Il a montré à Madame des Houlière tout*) ce qu'il sçauoit et croioit sçauoir; on prétend qu'il y paroist dans les ouurages de cette dame. J'ay vu, entre autres, remarquer ces vers de l'idille du Ruisseau**), T. 1 p. 164: »Courez, ruisseaux, courez, fuiez et reportez vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez, tandis que, pour remplir la dure destinée où nous sommes asujetis, nous irons reporter la vie infortunée dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.«

Nous ne sommes pas ici si chagrins que où vous estes: s'il i auoit une académie françoise à la Haye, nous en lirions les receuils auec plaisir. L'oraison funèbre de Mr. Abbadie[4]) a esté lue et aplaudie de tout Paris, quoyque nos connoisseurs i croient voir quelques défauts. Si nos libraires eussent esté libres,

---

*) Dubos avait écrit: »C'est vray qu'il a esté le pédagogue de Mad. des Houlières à qui il a montré tout« etc.; Bayle l'a corrigé.

**) Vous trouverez cet Idylle dans le Courier Galant du mois de May 1693 p. 552. (Ajouté de la main de Bayle.)

come en Hollande, il i en auroit eu vint éditions. Où est Mr. Abbadie, et que fait il à présent? — Je suis surpris quelquefois come vous des éblouissements qui suruienent aux meillieurs autheurs, bien moins souuent, s'entend, aiant la vue bien courte en comparaison de la vostre. Je lisois dernièrement dans le discours sur l'histoire uniuerselle de Mr. Bossuet, dans l'exposition de ce qu'estoit olympiades, que les jeux olympiques se célébroient d'abord à Élide et puis à Pise, au lieu de dire: à Pise en Élide. Ce matin, lisant le premier volume de l'histoire des empereurs de Mr. de Tillemont, j'ay trouué que dans sa dernière note sur Vitellius il veut corriger le texte grec de Joseph, qui dit que ce prince a esté tué *τρίτῃ ἀπελλαίου*, parce que constament Vitellius fut tué le 20 décembre, come si l'*ἀπελλαῖος* des Juifs començoit toujours en même jour que le décembre des Romains; au contraire cette année de Rome 821 le 3e de *ἀπελλαῖος* tomba justement le 20 décembre. Mr. Dandilli, que j'ay esté consulter, pour voir s'il auoit faict la même faute, l'a comise. Mr. de Tillemont, dans ses notes sur la ruine des Juifs, *eundem errorem errat*; il faict comencer entre autres le *Xanticus* des Iuifs, dont se sert Ioseph tousjours, auec l'auril des Romains, et il faut voir dans quelles difficultez cela l'embarasse. Ce qui m'estone, c'est que, de trente raisons qui lui devoient découurir son erreur, il n'ait pas du moins senti celle ci, que si le mois Xanticus començoit tousjours le 1er auril, les Iuifs eussent tousjours célébré la pasque le 14 auril, puisqu'ils la célébroient tousjours le 14 de la lune du premier mois de l'année eclésiastique, qui est le Nisan ou leur Xanticus. Je ne puis quitter Mr. de Tillemont sans vous entretenir encor d'une bévue plaisante de

son 3e volume. En parlant de Vabalath, fils de l'ilustre Zénobie, il explique V. C. R. I. M. R qui se trouue dans la légende des médailles de ce prince, par *Verim. R., Verimonum rex*, peuple qu'il cherche je ne sçais où et qui n'exista jamais; au lieu que ces lettres, qui se ponctuent ainsi: V. C. R. I M. R., veulent dire: *vice Cæsaris rector imperii Romani*, qualité que lui auoit donné Aurélien, et non point encore, come le veut le p. Hardouin dans son *Antirheticus*: »*imperii Orientis*«, en prenant une R pour un O, la distribution de l'empire en empire d'orient et en empire d'occidant estant même postérieure au grand Constantin.

Je ne sache pas, que Mr. Guillat de St. Georges[5]) ait faict aucun liure postérieur à sa critique du voyage de Mr. Spon, que le dictionaire des arts de l'homme d'espée, en 3 vol. in 12. Encore il vient de me venir un scrupule, que ce liure ne soit antérieur aux autres. Cet autheur est présentement secrétaire de l'académie de peinture. Je n'ay pu encore trouuer persone qui m'ait pu aprendre, quel est le Mr. Perron[6]) du *Ménagiana*; mais je m'en informeré à tant de gens, que à la fin je vous en rendré bon compte. Mr. l'abbé Nicaise m'escrit, qu'il vient de receuoir des nouuelles de Rome qui lui disent la mort de Mr. Bellori, fameux curieux et sçauant illustre.

Vous connoistré par la coppie de la lettre de Mr. de Lauardin[7]), que je vous enuoie, ce que l'on aura adjouté au prodige de Bretagne, dans les différents païs où la nouuelle en a passé pour arriuer jusques à vous. Persone n'a vu ici d'autre coppie de lettre de Mr. de Lauardin, que celle que je vous envoie, et s'il a escrit au Roy là dessus, come il i a aparence, la lettre n'a esté vue que de S. M. Pour vous faire l'histoire de

cette nouuelle, je vous diré qu'elle fit d'abord quelque bruit ici: pendant deux ou trois jours tout le monde la disoit, mais persone ne la croioit; c'estoit après auoir pris la précaution de bien aseurer que l'on n'en croioit rien, que l'on osoit la raconter; le menu peuple même ne l'a pas cru, peutêtre parce que persone n'a eu intérest de lui persuader ce prodige. Enfin, après trois jours, la nouuelle a esté entièrement enterrée, et je pense que persone n'en parlera plus que Devizé. Je remarque, généralement parlant, que l'auanture de la baguette de Iacques Aymar a mis tout le monde sur les gardes, dès qu'il s'agit de prodige. Vous auré leu que cet homme, après auoir passé pour miraculeux pendant un an, fut mandé à Paris par Mr. le prince; il i réusit d'abord et en imposa presque à tout le monde. Après deux petits liures déjà imprimez sur ce sujet, Vallemon en fit un troisième, contenant 600 pages in 12, pour expliquer mécaniquement le tournoiment de la baguette divinatoire. Le p. Legendre, de l'oratoire, le réfuta et prouua fort bien que la baguette ne pouuoit tourner sans l'interuention du Diable. Enfin, après ces beaux liures, il se trouua, que Iacques Aymar estoit un fripon que Mr. le prince fit chasser, en faisant insérer dans le Mercure galand et dans le Journal des sçauants les preuues indubitables qu'il auoit eu de la fourberie. Si nostre siècle eût esté tant soit peu plus facile, voiez quel droit eussent pris les amateurs des prodiges, dans les siècles suiuants, sur un homme roué à Lyon et sur les liures imprimez du temps. Ce qui est de plus plaisant pour un philosophe dans cette histoire c'est que Vallemont aseure au comencement de son liure, que l'auanture de la dent d'or raportée par M. Vandale, l'a rendu

sage, et que auparauant entreprendre l'explication du prodige il s'est aseuré de son existence. Fiez vous après cela aux dépositions des autheurs! S'il doit i en auoir de certaines, n'est ce pas celles d'un philosophe qui dépose l'existence d'un prodige? Pour reuenir à l'apparition ariuée à Ruvengal, un de mes amis a vu l'éuesque de Vannes sur ce sujet. Ce prélat lui a montré la lettre du curé du lieu, qui est de son diocèse, la quelle raconte la même chose que celle de Mr. Lauardin, auec cette circonstance, omise par ceux qui n'ont pas voulu gaster le merueillieux de leur récit, que quelques païsans plus hardis que les autres, s'estant auancé vers l'endroit où l'on voioit les armées, paraissoient à ceux qui estoient restez sur les hauteurs au milieu de la meslée, tandis que à costé d'eux ils ne voioient q'une espèce de brouilliard. Enfin, la vision passe à present pour une chimère, ausi bien en Bretagne qu'à Paris. L'air de France ne vaut rien à présent pour les prodiges; ils ne sçauroient plus mal choisir leur temps et leurs lieux. Les réflexions qui ont authorisé tout le monde à rejetter ce prodige: les armées n'ont point paru en l'air come jadis, mais sur terre, et dans une lande, païs sujet à quantité d'exhalaisons sulphureuses; il n'i a que des païsans qui les aient vu, et encore ce sont des païsans bretons, après midi, un jour du Carnaval. Les deffenses de Mr. de Chaulnes[8]) de parler de ce prodige sont de l'inuention du gazettier d'Anvers. Ce duc n'est plus gouuerneur de la province, c'est le Comte de Thoulouse, en faueur de qui il a faict sa démission. A propos de Mr. Crizzo je vous diré, que M. de Crizzo a amené d'Italie son confesseur[9]), qui a prêché ce caresme en Italien et à l'Italiene. Tout Paris i a

couru come à une espèce de comédie; c'est un des défauts de nostre nation de plaisanter des manières des autres. Ce prédicateur s'apelle il padre Conneliano et est capucin de son mestier.

Les députez de Genève nous ont aporté quelques exemplaires de l'Histoire de la médecine de Mr. le Clerc. Ceux qui ont lu le liure l'estiment fort et souhaittent que l'autheur ne fasse pas languir après la suitte. Vous auré déjà entendu parler de la nouuelle Histoire de France du p. Daniel[10]) mais je ne sçais si vous l'auré vue. L'autheur, fort éloigné du système du p. Jourdan[11]), son confrère, qui multiplioit nos roys et donnoit des prédécesseurs à Pharamond, comence la monarchie à Clovis. Son premier volume, qu'il vient de publier, est un in 4° de près de six cens pages, qui contient, outre les règnes de Clovis et de ses enfans, 8 dissertations sur l'histoire de France. La préface est hardie et paroistra même quelque chose de plus à bien des gens. Après auoir faict voir, que les comencements de la monarchie françoise sont plus dignes de la Curiosité des gens qui lisent, que les comencements de Rome, il conclut que la lecture de cette partie de nostre histoire n'est si fort négligée que par la faute de ceux qui l'ont escrite. L'un a manqué par un tel endroit, celui là par un autre; enfin, vous i trouueré Mézeray, M. de Vallois, son confrère, et plusieurs autres au nombre des délinquans. Il ne les nomme pas, à la vérité, mais il les désigne de manière qu'ils ne sçauroient estre méconus. Bien des gens ont de la peine à croire que le p. Daniel ait assez d'érudition pour bien remplir son projet: il est jeune et jusques ici auoit paru se donner à la philosophie. C'est une assez plaisante métamorphose que celle d'un

philosophe en historien; il i a là dessus bien des choses à dire. Il me souuient que vous fîtes quelques réflexions sur ce sujet dans la république des lettres, lorsque l'Histoire de France par Mr. Cordemoy parut.

Nous auons encore deux nouueaux volumes des lettres de Patin[12]), le quatrième et le cinquième. C'est dommage que ce galand homme n'ait esté plus exact.

Je ne sçais si vous aurez déjà l'histoire éuangelique du p. Pezeron[13]), en deux volumes in douze. Le liure est fort estimé; je crois cependant auoir de bonnes raisons de penser qu'il se trompe dans sa chronologie. Il met la passion de J. Christ sous les deux *Geminus*, contre le sentiment des plus habiles.

Mr. Pourchot[14]), ancien recteur de l'université et professeur en philosophie au Collège Mazarin, vient de faire imprimer son cours. S'il paruient jusques à vous, vous verré que son autheur a plus lu Mr. Descartes et le père Malbranche qu' Aristote et Porphire[15]). C'est un fort honeste homme que Mr. Pourchot, et qui a beaucoup de réputation dans l'université. Au reste, le stile de sa philosophie est aussi peu barbare que le dogme.

Les oeuures postumes de Mr. de La Fontaine viennent aussi de paroistre. Ce sont différentes pièces en vers et en prose, les quelles jusques ici n'ont pas encore esté imprimées pour la plus part. Come c'est un liuret que vos libraires réimprimeront incessament, je ne vous en diré rien dauantage.

Mr. de Longpré[16]) a entrepris la défense du quatrième Gordien contre la critique de Mr. Galland. Mr. de Longpré est un fort honeste homme, qui a une des académies du Fausbourg St. Germain; mais son escrit, entre nous, me paroist bien foible. Il est difficile de

se tenir en repos quand l'on voit, comme dit Cæsar, *suum periculum in aliena virtute consistere*; cependant je ne me sens point de tentation de repousser les traits de Mr. Galland: ils me semblent qu'ils tambent d'eux mêmes. Je suis infiniment obligé à ceux de vos messieurs qui veulent bien aprouuer l'histoire des Gordiens; je crois cependant que c'est en considération de celui qui la leur fait voir. Je vous ai trop parlé de Mlle. de la Force pour ne point vous aprendre un nouuel incident de son histoire. Mr. de Briou la quitte et faict casser ce mariage qui lui couste si cher; il a épousé Mlle. de Cesserin, autre auanturière. Elle n'est pas, à beaucoup prest, de si bonne famille que l'autre, mais elle a amassé du bien au seruice de feu Mr. de Seignelay, qui l'auoit agréée à Brest, son païs, où il la vit dans son voyage de 1689.

»La mort du jeune Agrippa«, tragédie qui fut représentée peu deuant la clôture de Théâtre, est tombée; elle estoit de l'abbé de Riousperoux[17]). On jouera après les festes une comédie de l'abbé de Brueis dont j'ay oublié le non. Cet abbé est le même qui escriuit lors de la réuocation de l'édit. Il a faict depuis deux ou trois comédies qui ont eu beaucoup de succez, entre autres »le grondeur«. On représentera à l'opéra immédiatement après les festes »la naissance de Vénus«, Ballet dont les vers sont de la composition de l'abbé Pic, Chanoine de Laon. Cela ne fait pas autrement honneur à l'église gallicane.

Vous aurez oui parler du différent de Santeuil[18]) auec les Jésuites, touchant l'épitaphe de Monsieur Arnaud faite par le premier. L'on a imprimé un receuil de toutes les pièces qui ont paru de part et d'autre, le quel sera peutêtre paruenu chez vous. L'autheur de

ce receuil, qui est l'abbé Faydit, n'a pas jugé à propos d'i insérer une des meilleures, qui est le *Santolius pendens* ou Santeuil pendu. Il i a d'excellentes choses dans cette pièce et entre autres quelques portraits des Jésuites, bien touchés. On l'attribue à Mr. Rollin, professeur de Rhétorique au Plessis et recteur de l'université. Quoyque Mr. Arnaud soit oncle de Mr. de Pompone, on ne croit pas ici que l'on laisse apposer l'épitaphe; mais la réputation de ce grand homme n'est pas à une épitaphe près. Il sera vray de lui ce que dit Tacite (Ann. 2): *Huic negatus honor gloriam intendit.*

Les ducs et pairs ont perdu le procez qu'ils auoient contre le duc de Luxembourg[19]), fils du maréchal mort l'année dernière. Come ce procez rouloit sur une question assez curieuse, je pouré bien vous enuoier un mémoire q'un de mes amis a faict dessus. S'il ne vous reuenoit pas, ce seroit tousjours une friandise pour Mr. de Beauual. Je ne sçais si l'on est possédé chez vous de la manie des nouuelles, come ici. Je vois tout le monde en mouuement, parce que auanthier au soir le Roy reçut un courier dépêché par Mr. de Châteauregnaud[20]), qui lui mandoit qu'il auoit rencontré l'amiral Rook et qu'il l'alloit attaquer. Pour moy, je n'écoute les nouuelles q'un mois après que l'action s'est passée, quand on peut ouir les deux partis et qu'on est informé des détails. Come je suis plus des trois quarts du temps à Paris, je vous prie d'i adresser les lettres que vous me faites l'honneur de m'escrire. Je suis logé au milieu de la rue du Roule, chez M. de Montour.

Je suis, Monsieur, etc.

IV.

Ce Lundi 25 Juin [1696].

Si je sçauois faire des compliments, c'est par là que je comencerois toutes mes lettres. Vos honêtetez en méritent des meilleurs; c'est un malheur pour vous que je sois peu propre à en faire.

Auant de répondre à vostre lettre du neuf de ce mois, je vous diré que je vous ai envoié un petit pacquet de curiositez, par Mr. Bousseau de Dantzic, qui est parti ce matin pour Hollande. Vous i trouueré l'histoire du desmeslé de Santeuil et des Jésuites, d'une meilleure main que la première, qui estoit de l'abbé Faydit. La traduction du *Santolius poenitens* passe ici, malgré ce que dit l'autheur de l'histoire, pour estre de Mr. Racine; ce qui est certain c'est que madame de Maintenon lui en a faict froid trois ou quatre jours durant. J'i ai joint le *Santolius pendens;* je pense vous auoir mandé que tout le monde le donne ici à Mr. Rollin, recteur de l'université. Vous croyé bien que il n'a garde de l'auouer. Vous n'auré pas de peine à conoistre, que *l'histoire du démeslé* vient de chez les Jésuites. Vous trouuerez aussi dans le pacquet l'éloge de Mr. de Court par l'abbé Genest[1]), et la réponse de Mr. Perrault aux réflexions critiques de Mr. Despréaux sur Longin, que vous m'aué témoigné auoir envie de voir. J'i ai joint le portrait de Mr. Perrault que je lui ai demandé pour vous. Le latin de Mr. Francius ne l'a point du tout chagriné: lors qu'il a embrassé le parti qu'il a pris, il a dû s'attendre d'estre bien injurié des pédants, et il s'i est attendu. On va imprimer incessament son 4e des paralelles, et ses éloges des illustres François sont imprimez et vont

paroistre. Ceux qui aiment l'honneur de la nation apréhendent bien que l'on n'en oste Mr. Arnaud et Mr. Pascal, sur ce q'un misérable docteur de Sorbone nommé Précellés[2]) a esté remontrer à Mr. le Chancelier. Ce magistrat a conseillé à Mr. Perrault de le faire, en lui disant bien néanmoints qu'il l'en laissoit le maistre. Mais le plus grand danger vient de ce que Mr. Bégon, homme de faueur qui fait faire ce receuil, apréhendera par là de blesser la délicatesse des Jésuites. Ce n'est pas que ces derniers n'aient pris la chose en galants hommes. Le p. Bouhours, lorsque Mr. Perrault lui fit montrer ces deux éloges par Mr. l'abbé Dumaz, les aprouua autant q'un Jésuite peut aprouuer l'éloge de l'autheur des prouinciales et de la fréquente comunion, soupçoné d'auoir part encore à la morale pratique. Mais, come il dit, Mr. Perrault ne prétend point donner, par une place dans son liure, un titre d'orthodoxie. Je lui ai conseillé, moy, pour faire passer Mr. Arnaud et Mr. Pascal, d'emploier aussi feu Mr. Claude, homme de mérite, illustre en son genre. C'est après tout à un faiseur de tels éloges que conuient le

Tros Rutulusve fuat, multo discrimine habebo[3]).

Mr. Varillas[4]) mourut la semaine dernière. Il estoit âgé, infirme et nécesiteux; ainsi je ne sçais si l'on doit le plaindre d'estre mort. Il i a dix ans, l'on auroit plaint le public de l'auoir perdu, mais il semble estre déchu du droit de se faire regretter. Après tout, si les habiles doiuent mésestimer ses ouvrages, le grand nombre continuera tousjours à les lire. En vérité, cet homme auoit de grands talents pour écrire agréablement l'histoire; c'est dommage pour lui de ne l'auoir point fait sur des mémoires plus exacts ou du moins de n'auoir pas paru dans un temps moins

éclairé et moins, si j'ose le dire, éplucheur. Mr. l'abbé Fleuri[5]) est plus que désigné successeur de Mr. de Labruyère, quoy qu'il ne soit pas encore élu, et l'on ne parle point qu'il se présente aucun compétiteur. Je vous eusse point faict payer le port de la satyre de Mr. Despréaux, si j'eusse cru que vous l'eussiez eu en Hollande. Elle n'a jamais esté imprimée dans le Mercure galand; l'autheur ne l'auroit point souffert. Je sçais enfin, quel est Mr. Perron[6]), autheur du petit liure de l'histoire de Marcoussi; c'est un homme d'enuiron soixante et dix ans, grand nouueliste et principal support du comitté tenant ses scéances au jardin du Luxembourg. Il a esté autrefois précepteur de Messieurs d'Entragues, à qui apartient Marcoussi, et c'est ce qui lui a donné moyen de fouillier dans les archiues de cette terre. Ceux à qui je me suis imformé, ne sçauent point qu'il ait fait aucun autre liure que cette histoire. J'ay à vous aprendre sur l'affaire de Bretagne ce que je sçais par madame la marquise de la Chastre, fille de Mr. de Lavardin, le quel s'est fâché tout de bon de ce que M. l'abbé de Lafayette auoit montré sa lettre et donné occasion à son impression dans le Mercure galand, qu'il lui auoit mandé cette nouuelle pour le réjouir et non pas qu'il la crût. Je ne connois q'un des autheurs, contre les quels escrit vostre ami, autheur de la dissertation sur la pronontiation de la langue françoise[7]), l'abbé Dangeau; si le non de vostre ami n'est pas un mistère, je vous prie de me l'aprendre. Vostre professeur de Tubinge[8]) parle t'il de l'apologie que publia Marc Antoine de Dominis à son retour dans l'église Romaine? Nous l'auons ici. Apropos de Bergier, Mr. Oudinet, antiquaire du Roy, m'a dit q'un de ses amis de Rheims, son païs et celui de Berger,

auoit son liure, plein de corections et de notes, de la main de l'autheur. Il doit escrire à Rheims pour l'auoir, et nous en aiderons Mr. Henninus, s'il i a quelque chose de bon pour lui. Ce traducteur deuroit faire mettre les médailles, dont parle son autheur; nostre siècle aime fort ces sortes de monuments dans les liures. Je ne puis vous taire sur Berger une histoire que je sçais d'original. Don Mabillon[9]) m'a conté plusieurs fois, qu'estant au Mont Cassin en 1687, un Religieux de cette abbaye, qui le vit plus habile que ceux qu'il auoit coutume de voir, lui fit confidence d'un ouurage qu'il auoit composé en latin sur les grands chemins de l'empire Romain. Don Mabillon fut fort surpris de voir, que naturellement il auoit distribué son ouurage en 5 parties, come Berger, quoy qu'il vît manifestement, par ce qu'il omettoit, qu'il n'eut jamais vu le liure. Le moine Italien fut encore bien plus surpris lors qu'il aprit la nature du liure de Berger, et remit à croire ce que lui en disoit don Mabillon, qu'il l'eût vu. Ce père le lui fit venir de France, et ce fut Boudot qui le lui enuoia. — Mr. Leti[10]) na plus ici q'un reste de réputation, qui ne se soutient qu'à peine. Son histoire de la reyne Elizabeth lui a fait si grand tort que c'en estoit fait absolument, si son Cromwel n'eût un peu racomodé les choses. J'en demeure d'acord: en bonne politique l'on n'auroit pas dû souffrir ici le liure du p. Simon[11]); c'est sacrifier l'intérest public à l'animosité d'un particulier. Le liure de Mr. Arnaud fait trop d'honneur à l'église Romaine pour souffrir en païs de Catholicites que l'on escriue contre; mais dans quelle comunion ne fait on pas des fautes et ne va t'on point souuent contre l'intérest du parti? On peut dire des disputes de religion ce que

Mr. de la Rochefoucault[12]) à dit de nos dernières guerres ciuiles: chaque parti se soutient moins par sa bonne conduite que par les fautes de ses aduersaires.

Iliacos intra muros peccatur et extra[13]).

Qu'il vous souuiene d'auoir apliqué judicieusement ce vers aux matières dont il s'agit.

Le p. Le Comte[14]), Jésuite, reuenu de la Chine depuis environ un an, va nous régaler de mémoires sur l'estat présent du païs. Ils sont distribuez en forme de lettres. Dans une, qui est adressée à Mr. de Pontchartain, il parle des finances du païs; dans une autre, écrite à M. de Bouillon, des meubles etc. Quelques changements qu'il a fallu faire à ce liure ont empêché qu'il n'ait encore paru, quoyque imprimé depuis un mois. Le p. Hardouin, confrère du p. Lecomte, menace le public de quelque ouurage considérable et extraordinaire, et cache auec soin le sujet sur lequel il trauaille. Je crois estre bien fondé à vous dire que c'est sur les Constantins. Je ne vous parle point des panégiriques de Mr. Fléchier; ils doiuent estre paruenus chez vous, et le mérite de leur autheur est connu depuis longtemps. Nous auons aussi quelques nouueaux petits Romans, come »Ines de Cordoue«, dont je ne diré rien, par une raison toute opposée. Mr. l'abbé Cordemoy vient de publier un in 12. contre les Sociniens. C'est une chose étonante, que l'on ne puisse escrire contre ces gens là sans se rendre suspect d'estre de leur parti et de préuariquer. Nous verrons si l'on fera le même jugement de Mr. Cordemoy. Les principes de philosophie de Mr. Haersoeker sont fort estimez ici, quoyque peu de gens entrent dans ses sentiments. Le liure est un in 4° assez mince. Nous sommes surpris ici de voir un hollandois escrire en françois si

purement et d'un stile si aisé. Un docteur en médecine de la faculté d'Angers, nommé Hunault, vient d'escrire un discours phisique sur les fièures qui ont règné les années dernières; les gens du métier l'estiment assez. Monsieur Mallement de Messange, dont le non vous sera connu par son histoire de la création, où il a sur le mouuement du soleil des pensées si extraordinaires, et par son liure de la quadrature du cercle, a publié une response à la critique du dictionaire de l'académie. L'un et l'autre sont ouurages assez médiocres. L'un ne dit que ce que tout le monde sçait, et l'autre ne répond que ce que persone n'ignore. Un homme de foy vient de m'aseurer, que Pézante, sieur de Guillebert, estoit l'autheur du détail de la France. Il est lieutenant général au président de Rouen. Le Roy vient de faire frapper soixante médailles qui contienent les principaux éuénements du comencement de son règne, qui n'auoient pas encore esté illustrez par de semblables monuments. Voilà de quoy faire un autre volume à l'histoire du p. Ménestrier; mais je crois que reconoissant son incapacité il laissera faire cette besogne à messieurs de l'académie des médailles, qui i sont beaucoup plus propres que lui. Ce sont eux qui ont donné le dessein et les deuises de celles que l'on vient de frapper. Nous auons reçu de Rome, depuis quelque temps, des discours latins à la louange du pape d'aujourdhui, d'Alexandre 8., de la reyne de Suède et d'autres, d'un nommé Malagonelli. C'est un petit in douze, dont la latinité est fort élégante mais un peu empoulée. J'oubliois à vous dire que j'ay mis dans le paquet que je vous ai envoié un mémoire concernant le procez que Mr. le duc de

Luxembourg a gagné contre les autres ducs et pairs; peutestre l'affaire aura t'elle fait assez de bruit chez vous pour que vous aié souhaitté d'en estre instruit.

V.

Le 23 de Septembre 1696.

J'estois sur mon départ pour la prouince, quand je reçu vostre lettre du troisième de ce mois; ainsi je n'ay point pu voir mr. Pinsson, mais monsieur Jannisson s'est chargé de la comission. J'ay reçu de Lisle auec quelqu'autres liures l'histoire de la campagne de Namur[1]); ce n'est que la première édition in douze. Je trouue, comme vous, l'ouurage assez bien escrit, mais je uoudrois que l'autheur eût lu ou profité d'un certain endroit du Liure de Mr. de la Bruyère[2]), qui n'est pas le moins judicieux: Amas d'épithètes, mauuaises louanges; ce sont les faits qui louent et la manière de les raconter. A propos de Mr. de La Bruyère, je vous diré que la neuuième édition de son liure paroist; il n'i a rien de changé, mais la dixième paroistra cet hyuer auec augmentation. L'on a faict cette augmentation sur quelques mémoires trouué dans l'apartement que monsieur de La Bruyère auoit à Chantilly. On sçait ici le non de l'autheur de la campagne de Namur, qui est assé proche parent de Messieurs de Dangeau. Sur ce que j'ay entendu dire de ce siège si mémorable aux officiers qui ont esté dans la place, je crois son récit assez sincère; cependant l'abbé Renaudot[3]) se vante d'auoir de quoy lui faire un bon procez. La véritable response à la campagne de Namur, ce seroit l'histoire de la paix de

18

Savoye. Le duc de La Feuilliade [4]) est un jeune seigneur aussi plein d'esprit que de brauoure; mais excepté ce qu'il peut auoir apris de fortifications, je le crois fort ignorant en mathématiques. Aussi ce n'est pas lui dont j'ay entendu vous parler, c'est du viel duc de Roannez [5]), le quel n'a plus que le titre de cette duché, cédée au Maréchal de La Feuilliade dans son contract de mariage. Nostre duc de Roannez est fort agé et aueugle, il faut auec cette incomodité une grande force d'imagination pour réussir dans la mécanique. L'ingénieur qui conduit l'ouurage du canal de Troye est Monsieur Basile de Dieppe, homme d'un génie rare. Nous auons vu de lui à la Foire St. Germain une main qui escriuoit et d'autres curiositez mécaniques, qui ont esté admirées des connoisseurs. Que vous connoissez bien la bonne ville de Paris, quand vous dites que vostre médecin de Frise i feroit bruit! Pour la crédulité aux médecins et aux charlatans, elle i est aussi grande qu'elle l'estoit autrefois à Rome pour les astrologues. Il semble que l'on ne s'i soit désabusé de quelques autres erreurs que pour donner d'auantage dans celle là. Tout récement on vient d'établir des voitures publiques pour aller à Chandray, village à trois lieues de Magni en Normandie. Il n'i a point de semaines qu'il ne s'i transporte deux ou trois cens persones pour i consulter un paysan, nommé Ozanne, que la sottise publique érige en Esculape. C'est un ignorant qui ne sçait au plus que ce que sçauent les écoliers de médecine; mais il est à la mode, et vous sçaué à quel point l'on est ici esclaue de la mode. Ceux qu'il n'a point guéri, qui sont trente contre un, n'oseroient s'en uanter; ils sont des premiers à crier miracle: il i a une espèce de mérite d'auoir esté guéri

par un médecin qui est à la mode. J'ay rendu vostre lettre à Mr. de Longepierre le jour même que je l'ay reçue; il n'est point rentré dans son employ, come ses amis le souhaitteroit [sic], mais il est assez bien auprès des Enfans de France, à qui il fait régulièrement sa cour. Son employ estoit auprès du comte de Thoulouze, en qualité de gentilhomme. Le P. Dorléans[6]), Jésuite, autheur des réuolutions d'Angleterre et de quelques autres liures, qui ont esté assez lu, vient de donner un traitté de la déuotion à la Vierge, où Mr. Baillet n'est point repris comme l'on s'i attendoit. Peut être est ce à cause de cela. Je crois que vous sçaué que, non obstant tout le scandale que le liure de Mr. Baillet auoit donné au [sic] moines, l'on en fait une seconde édition depuis quatre ou cinq mois. A propos de la nouuelle version du Nouveau Testament par Mr. Martin, je vous aprendré que celle du p. Bouhours paroistra pour les estrennes. Elle sera bien châtiée, si l'on n'i trouue point de défauts. Une ordonance de nostre archeuesque qui condamne un liure instituté *Exposition de la doctrine catholique sur la grâce*[7]), imprimé à Mons chez Gaspard Migeot, faict ici grand bruit parmi les gens qui se meslent de ces curiositez. L'ordonance est assé bizarre, on ne sçait à quoy s'en tenir après l'auoir lue. C'est un véritable édict de Tibère. Monsieur Janisson a vu chez monsieur de Rheims le liure *Querela infantium sine baptismo mortuorum aduersus Dei judicium*[8]). C'est un in douze de quatre feuilles, relié auec d'autres traittez. Vous aué conjecturé juste sur le parti que prend l'autheur, car après auoir bien plaidé pour et contre il conclu en faueur de la Justice de Dieu.

En 1673 au mois de Mars[9]) le Roy deuant aller tenir son lit de Justice au parlement, Messieurs les cardinaux de Bonzi et de Bouillon demandèrent à Sa Majesté de l'i acompagner. Le Roy, auec sa prudence ordinaire, leurs [sic] répondit qu'il en parleroit à son conseil. Mr. de Rheims qui pénétroit, que leur intention estoit d'i précéder les pairs, fit faire le mémoire dont vous parlé, dans lequel il prouue que les pairs ne le doiuent pas céder dans le parlement aux cardinaux, qui en vertu de leur chapeau n'i ont aucune scéance. Il faict voir que si les cardinaux Richelieu et Mazarin i ont eu scéance deuant les pairs eclésiastiques, cela a esté par ordre exprès du Roy, qui leur i donnoit place come à ses premiers ministres. Il pense vous auoir déjà mandé la rimpression des conciles du p. Sirmond[10]) aux [sic] Louure, et celle des mémoires de Bussi chez Anisson et de ses lettres chez les Delaulnes. Ainsi j'auré bientost fini l'article des liures noucueaux. Un des meillieurs est le recueil des ouurages du p. Sanlec[10]), chanoine régulier de la congrégation de S[te] Genneuiefue. C'est l'autheur de la satyre contre les directeurs et d'une autre contre les prédicateurs et ne peut pas vous estre inconu. *Histoire de Rimski Georgiene,* c'est une de ces petites nouuelles historiques qui sont tant à la mode. Barbin imprime les mémoires de M. de la Comtesse de C.; ce sont des auantures imaginaires, mais où les mouuements présents de Paris sont assez justement décris. Ce même libraire imprime aussi les contes de ma mère l'Oye par monsieur Perrault. Ce sont bagatelles aux quelles il s'est amusé autrefois pour réjouir ses enfans. Il m'a chargé de vous faire ses compliments. Mr. le chancelier a refusé le priuilège pour les *Cheverotiana.* Il semble véritable-

ment que ces sortes de mémoires ne doiuent s'imprimer que après la mort du héros; c'est une espèce de canonisation, et Mr. Cheureau est encore plein de vie. L'abbé Fleury a fait imprimer sa harangue et l'abbé Régnier la response. Il court en manuscrit une requeste en vers du p. Sanlec au Roy sur la capitation des curez, mais elle court depuis si lontemps que je la crois paruenue à une place dans quelqun de vos receuils; c'est ce qui m'empêche de vous l'enuoier, car elle mérite que vous la lisié. L'on a ici depuis peu le 8. volume de la morale pratique; ce liure est aseurement plus recherché et plus estimé à Paris que aux pais d'où il vient. On peut dire des Jésuites ce que Mr. Racine faict dire des Romains à Mithridate [12]):

et de près inspirant les haines les plus fortes,
tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Je n'ay point reçu encore Bergier [13]) apostillé de la main de l'autheur, que monsieur Oudinet doit m'envoyer; dès que je l'auré, nos messieurs seront serui promptement. Je vous enuoie ce qui dépend de moy: les vers du p. Commire [14]) et celles des remarques que j'auois faites autrefois, qui m'ont paru le mériter.

VI.

Le Lundi dixneufuieme de Nouembre [1696].

Les Vacances seules, monsieur, sont causes que je répons si tard à vostre lettre du 29 d'octobre. Je ne suis ariué de prouince que depuis quatre jours; en ariuant j'ay trouué vostre lettre et l'incluse, que monsieur de Longepierre auoit envoiée dès le lendemain de mon départ. S'il i auoit de ma faute, je serois

inconsolable de vous auoir fait attendre si lontemps sa response. Nous attendons icy vostre dictionaire critique auec une impatience qui a encore esté redoublée par l'extraict que nous en auons vu dans le mois de Juillet des ouurages des Sçauants [1]). Je suis fort obligé à monsieur Basnage de la mention honorable qu'il i a faite d'un liure aussi chétif que le nostre; je vous suplie de lui témoigner, que j'ay toute la reconoisance possible de son honêteté. Si vous pouué emploier, dans la continuation de vostre dictionaire, quelques mémoires sur monsieur Herman [2]), mon compatriote, et sur l'abbé Gendron [3]), je vous les envoieré par la première occasion d'ami. C'estoient un théologien et un médecin des plus orthodoxes. Monsieur Perrault vous remercie auec passion des marques d'estime que vous lui donné. Il a cherché vainement dans touts les historiens conuenables, quel marquis de Saluces auoit épousé Grisélidis [4]); il ne connoît d'autre liure où il soit faict mention de cet éuénement, que le décameron de Bocace, dont le papier bleu est une traduction abrégée. Mr. Perrault a embelli la narration de Bocace, et il donne un amant à la princesse, afinque, après auoir esté mise en mouuement de nopces, elle ne rentre pas dans la solitude du conuent: c'est à peu près come Térence en a usé dans son »Andrienne«. Son quatrième volume du Paralelle se débite, et ses illustres François paroistront la semaine prochaine. La supression de l'éloge de Mr. Arnaud est arestée, mais on espère d'i conseruer celui de monsieur Pascal. Les mémoires de Bussi paroissent en deux tomes in 4°. Come c'est un liure qui se réimprimera incessament chez vous, je ne vous en diré rien. Le Roy, pendant sa maladie dernière, s'est faict lire par mr. Racine,

quoyque il i ait deux lecteurs de la chambre en titre d'office, Mr. de Bonrepaus et l'abbé de Vaubrun. Mr. de Rheims aiant offert à S. M. la campagne de Namur, de la seconde édition, elle se la fit lire toute entière, et après en auoir examiné les plans, dit en la rendant, qu'ils n'estoient pas fidelles. Par ce que vous me mandé de la conduitte de vostre Synode à l'égard de M[rs] Saurin et Jurieus, je voy qu'il i a des moines dans toutes les religions, s'il n'i a point de frocs. Il i a trois ans que la raison de monsieur Hartsoeker[5]) pour sortir de France estoit une bonne raison; mais les choses sont présentement passées à l'autre extrémité, et jamais les viures ne furent à meilleur compte; à moins que l'on ne compte le vin de Champagne parmi les viures, car il est fort cher. Pour ce qui est des liures qu'il faut faire icy pour escrire auec succez, je suis de son sentiment. Quoyque tout le monde lise, persone n'aime la fatigue en matière de lecture, et tout liure qui n'est pas diuertissant, pourit chez le libraire. Les liures de déuotion, quoy qu'ils ne se lisent pas plus que les autres, sont mieux vendus: c'est un titre de déuotion d'achepter régulièrement les liures nouueaux de piété, et il est à la mode d'estre déuot. Voici ce que nous auons de liures nouueaux:

Le dictionaire des Halles ou extrait du dictionaire de l'Académie françoise[6]); c'est un petit in douze qui se vend sous le manteau, composé de touts les prouerbes des halles dont le dictionaire de l'académie françoise est enrichi. La préface dit, que l'autheur de ce receuil s'est résolu à le faire, parce que le dictionaire de l'académie, où tout le monde trouue son compte, est d'une trop grande despence pour le petit peuple, qui

trouuera dans son extrait ce qui lui convient particulièrement. Après auoir parlé de quelques défauts du dictionaire de l'académie, qui l'obligent d'en faire une réuision, l'autheur finit sa préface fort satyrique et fort fine par dire: voilà ce que c'est que d'aller si viste en besogne. C'est dommage que l'on ne puisse point faire tenir un exemplaire de ce liure au deffunt abbé Furetière: il seroit d'un grand rafraîchissement pour lui en l'autre monde. Son grand grief contre le dictionaire estoit le défaut que l'on i attaque.

Deuoirs de l'homme d'espée. C'est un in douze, dont est autheur mr. de Rémond[7]), gentilhomme champenois. Il escrit d'un style vif et agréable; vous auré vu la traduction paraphrasée de la première lettre d'Héloise à Abaillard, dont il est autheur. Les autres lettres et responses ne sont pas d'une aussi bonne plume que la sienne.

Nouuelles découuertes et sur l'estat de l'ancienne Gaule du temps de César, in 12. L'autheur est monsieur de Mandajors, maire d'Alez[8]). Il croit faire bien des découuertes géographiques et renvoie Mr. de Valois et le p. Labbe à leur A. B. C.; entre autre il soutient que Alexia n'est point Alise en Bourgogne près Flavigny, mais la ville Alez.

Suitte des mémoires du comte D. rédigez par St. Éuremont, deux volumes in 12. Je vous parlé suffisament de ce liure lors de l'édition de la première partie. C'est un trait d'impudence rare, que l'on continue à suposer à un autheur viuant un liure qu'il a désauoué d'abord et que le public auoit auant lui désauoué pour lui. Voilà matière à bien des réflexions.

L'on a réimprimé ici *incognito* le testament politique du dernier duc de Lorraine[9]), dont nos connois-

seurs ne font pas grand cas, et ne doutent point que ce ne soit une pièce supposée. Dans le paragraphe de la guerre l'on s'i sert du mot *recruter*, qui n'estoit point aseurement en vsage lors de la mort du duc de Lorraine. Ce seroit une grand auantage pour le public que toutes ces suppositions de testaments politiques aus grands hommes, si la crainte, que l'on ne leur imputât un mauuais ouurage, pouuoit les engager à en laisser un véritable.

Histoire de la république de Gennes[10]. Cet ouurage aura déjà préuenu en Hollande ce que je vous en pourois dire.

Le liure de la sagesse mis en vers. C'est l'ouvrage d'un monsieur du Vernay, auocat en parlement. S'il i auoit des vers médiocres, on pouroit mettre au nombre ceux de mr. du Vernay, qui aseurement ne sont point excellents.

La science des confesseurs, par mr. Grandcolas, et *l'octaue des morts ou relation de la pénitence des âmes en purgatoire.* Voilà deux liures qui ne seroient bons chez vous que pour estre portez à la descente de la barque:

in vicum vendentem thus et odores
et piper et chartis quidquid amicitur ineptis[11].

Aussi je ne pense point qu'ils passent le 49e degré de latitude, non plus que les suivants: *conduitte pour une vie chrétiene; relations de la mort de quelques religieux de la Trappe; annus apostolicus ou prédications pour touts les jours de l'année.* Si Dieu ne nous asiste, on mettra bientost la moitié de la ville en couuents, et la moitié des bibliothèques en liures de déuotion. Vous auré seu qu'enfin la censure de Marie d'Agréda

a esté publié. La préface a este dirigée par mr. l'archeuêque; l'assomption de la Vierge est mise au nombre de ces croiances pieuses dans les quelles on ne doit point aller troubler les fidelles.

On a réimprimé depuis peu de jours »les vacances«[12]), comédie en prose, et »les eaux de Bourbon«, ouurage de la même espèce, qui ont eu assez de cours. Je ne sçais si vous lisez ses sortes de liurets; de temps en temps il en échape de fort bons et où les mouuements présents sont bien repris. Aujourd'hui les comédiens françois donnent la première représentation d'une nouuelle comédie de cinq actes en prose, »le flatteur«. C'est un caractère qui est devenu ici bien à la mode. L'autheur est le même Rousseau qui a faict les vers de »Jason«. Quoyque fort jeune, il est déjà habile homme;

sed habet comoedia tanto
plus oneris quanto veniæ minus[13]).
(l. 2 epta 1[a]).

L'art militaire françois[14]) *enrichi de planches,* in 12. Ce liure est dédié à Mr. le maréchal de Bouflers. L'estime où l'on voit l'art militaire françois chez toutes les nations, le fera bientost réimprimer chez vous. Le cardinal de Richelieu, lui qui deuoit si bien connoistre la nation, ne seroit pas peu surpris s'il pouuoit voir comment le mestier se pratique aujourd'hui icy, et il se repenterois aseurement de n'auoir donné, dans son testament politique, aux François que la brauoure, de toutes les qualitez qui font le soldat. Mr. Dugonô, secrétaire du Roy, faict imprimer ses projets de littérature[15]). Ce liure contiendra une grande quantité de sujets, sur les quels peuuent trauaulier [sic] ceux qui

sont tourmentez de la maladie de faire des liures. Vous ne vous estes point trompé au stile du sieur de Pépinoncourt [16]). Son liure n'a pas eu icy grande vogue. Auprès des caractères de Labruière et des réflexions sur les défauts d'autrui de l'abbé de Villiers, c'est une enseigne à bierre contre un Titien.

Il i a tant de choses à dire sur les moeurs et sur les manières d'aujourd'hui, que c'est plûtost la matière d'une conuersation que d'une lettre. Il est vray, que depuis huit ou dix ans, il i a bien des choses de changées; ce n'a pas tousjours esté en bien. Il semble que les femmes aient oublié qu'elles sont d'un autre sexe que les hommes, tant elles cherchent à en prendre les manières, et tant elles se sont familiarisées auec eux. Ces respects et ces déférences que leurs mères exigeoient des hommes, les gesneroient trop; on vit auec elles sans façons come d'ami à ami. Aux jeux, à l'opéra, aux parties de promenades, elles payent aussi exactement leur escot et leur contingent que les hommes, et tiendroient à injure que l'on voulût, hors quelques raisons particulières, payer pour elles. L'usage des suiuantes est banni; un caualier va teste à teste auec une femme, sans que l'on i prenne garde, et aux filles de chambres ont succédé des valets de chambres. Au lieu des enfans qu'elles auoient autrefois pour laquais, elle choisisent à présent les plus grands garçons et les mieux faits. Il est impossible que cette familiarité auec les hommes ne donne lieu à bien plus de galanteries que la réserue de nos grand'mères. Il est certain cependant q'un extérieur fort libertin ne marque pas tous jours une vie débauchée. Mais ce qui est de certain c'est qu'il n'ai rien de si facile à présent à une femme que de se satisfaire et la mode lui a aplani toutes les

voyes du vice. »Le qu'en dira-ton«, la terreur de leurs mères, est un retranchement de la pudeur mis à bas par la même mode qui a rendu les dehors æquiuoques. Ce luxe des habits, des meubles, des équipages, acrû du prodige depuis huit ans, est encore un puissant enemi de l'honneur d'un sexe *qui suo luxu cupidinibus alienis exponitur,* come le dit Tacite. Que la guerre ait enfanté, pour ainsi dire, d'une même portée, le luxe et la misère, cela ne vous surprendra pas. On a tousjours compté le luxe pour un des fléaux que la guerre cause; et les mouuements qu'elle produit dans un estat, en faisant passer l'argent en des mains peu propres à en faire un bon usage, doit vraysemblablement le produire. Si les femmes ont oublié les droits qu'elles ont sur les hommes, les hommes ne s'en souuiennent point dauantage. Ils ont pour elles les mêmes honêtetes que pour leurs amis, et rien de plus. Ils ont auec les femmes des amitiez débauchées, mais cela ne va point à la passion; malgré l'humeur inquiète et breteuse de la nation il n'est pas faict mention en un an de temps, que deux riuaux se soient battus pour une maîtresse. Cependant l'on est aussi poli que jamais, et l'air naturel et aisé, auquel on est reuenu par rafinement, vaut bien les manières fardées et le stile empoulé de la vielle cour. Pour ce qui est de boire, les femmes se sont mises là dessus au niueau des hommes, et si elles ne s'enyurent pas de vin, c'est que la mode de s'enyurer est passé. Elles en boiuent autant qu'eux, et plus qu'eux de tout ce que l'on apelle liqueurs; ce sont vins estrangers, ratafiats et autres compositions d'eaux de vie, que l'on sert aussi régulièrement à la fin d'un disner que la souppe au commencement. Aussi la quantite d'eau de vie qui se consome

à présent dans le royaume est elle quadruple à celle qui se consomoit il i a dix ans. Pour le tabac, excepté quelques débauches de dames de qualité que leur condition authorise à tout faire, je n'ay pas oui parler que les femmes en prisent en fumée; mais pour le tabac en poudre, dont l'usage est deuenu absolument général, elles en usent aussi librement que les hommes, portent des tabatières come eux et s'en seruent en public. L'esprit du jeu a esté porté à un point de rafinement qu'il ne sçauroit passer. Tout le monde joue, et joue bien. Les échetz sont deuenus un jeu d'antichambre, et les laquais le pratiquent. Aussi faut il dire, qu'il i a parmi la nation des domestiques beaucoup plus de sçauoir viure et d'éducation qu'autrefois. Le marquis de Vardes[17]) disoit, que rien ne l'auoit plus surpris à son retour à la cour. Un petit bourgeois ne receura pas un laquais, même une cuisinière, qu'ils ne sachent lire et escrire. La musique est deuenue la maladie de la nation; tout le monde l'aprend, et on l'enseigne aux enfans en même temps qu'à lire. Deux nouueautés qui frapperoient fort un homme absent depuis quinze ans, seroient la place et les caffez. L'on ignoroit presque, auant la guerre, l'art de faire ualoir son argent sur la place par billets payables au porteur. C'est aujourd'hui le commerce de tout le monde. Il i a cinquante millions qui profitent de cette manière. Les cabarets à caffé sont présentement au nombre de plus de deux cents, où les plus honestes gens de toutes conditions ne font pas scrupule d'aller passer leures heures perdues. Aussi est ce une grande commodité q'un lieu neutre, où l'on entre et d'où l'on sort à son poinct, et où l'on trouue compagnie. Je lisois dernièrement à une dame d'esprit et du grand monde l'endroit

de vostre léttre qui dit, que nous ne voions pas de vos liures où les femmes du Septentrion soient scandalizées come celles de Paris dans les nostres. J'entends, répondit elle, ce qu'il veut dire auec ses femmes du Septentrion qui ne font point parler d'elles; mais c'est que les femmes du Septentrion sont des femmes du Septentrion. P. Bouhours a contesté aux allemands de pouuoir estre bel esprit, et si jamais j'escris, je prétends mieux prouuer, q'une hollandoise ne peut estre une jolie femme. Jolie femme et femme jolie ne sont pas la même chose icy. Qu'il i ait des païs où les moeurs soient plus corrompues que dans d'autres, on n'en doute point, mais je vois les autheurs fort partager, s'il en est de même des siècles. Le cardinal Pallauicin[18]) prétend, come bien d'autres, *che il dire ch'el mondo presente sia peggiore dell' antico son prouerbie delle comedie* (il n'a osé adjouter *e delle prediche*), *e querelle del volgo.* Ces messieurs là me semblent auoir tort et faire tous jours un paralogisme. Ils aportent pour iustifier nostre siècle l'exemple d'un autre encor plus corompu, celui de Catherine de Médicis par exemple; come si le monde auoit tousjours esté aussi méchant que pour lors. D'autres, qui ne sont pas moins injustes, parlent come s'il suffisoit à un siècle de uenir après un autre pour estre plus corrompu, et come si le vice auançoit tousjours sans jamais rétrograder:

aetas parentum pejor, auis tulit
nos nequiores mox daturos
progeniem vitiosiorem.

(od. 6, L. 3).[19])

Il faut voir, comme le p. Mallebranche fait valoir cette maxime pour apuir son explication du péché originel,

dans son premier volume de la Recherche de la vérité. Il me semble, qu'il n'ia pas moins de préjugé dans cette opinion que dans l'autre, et qu'il en est du viel come des autres choses qui vont en augmentant, jusques à un certain point pour décroistre ensuitte. L'exemple d'un prince aura mis en vogue un vice que l'exemple de son successeur met hors de mode et exile. Tacite dans ces annales nous aprend que le luxe de la table, poussé jusques à l'extrauagance sous les empereurs précédens, après auoir résisté aux vains efforts des reformateurs, échoua contre la frugalité de Vespasien. Or, qui doute qu'il ne soit du vice en général come des vices particuliers dont il est composé? Je ne désespère pas de voir renaistre en France la modestie. J'oubliois le liure d'un docteur contre le luxe, où l'on examine par les sentiments des pères, si le passage de St. Paul[20]) contre la dorure des habits des femmes est un précepte ou un comandement. Cela est bien docteur. Come si ce qui est parure outrée dans un temps, ne deuenoit pas permis et bien scéant dans un autre! Il me semble que l'on deuroit un peu plus consulter là dessus la disposition de l'estat où l'on vit, que ne font les prêcheurs, tant en chaise que dans les liures; et aseurement le royaume se trouueroit fort mal, si les prestres estoient venus à bout d'empêcher le port des dorures. Pour reuenir aux opinions sur la coruption des moeurs: comme la réfutation des préjugez me paroist le uray patrimoine d'un dictionaire critique, j'espère que dans vostre continuation vous voudrez bien dire quelque chose sur celui cy. L'endroit de vostre dictionaire, où vous parlé de l'exemple des bestes que l'on allègue sans fin aux débauchez, ne sera point aseurement le moins goûté; c'est celui dont parlent d'abord ceux qui

ont lu l'extrait de monsieur Basnage. Je ne connois pas le païs où vous estes, mais je vous suis garant, que l'on vous lira icy auec beaucoup plus de joye lorsque vous releueré des solescimes contre le bon sens et la droite raison, que quand vous corrigeré une date ou une citation. L'estime extraordinaire que l'on fait icy de vos pensées sur la comète, doit vous persuader de ce que je vous auance. En effet, ces sortes de réflexions, en faisant paroistre l'esprit et la pénétration de l'autheur, forment la raison du lecteur et donnent de l'étendue à son imagination. Mais, pour en reuenir à la coruption des moeurs encore une fois, coment ne disputeroit en pas, si elle est égale en touts les siècles, puisque les autheurs d'un même temps et d'un même païs ne sont pas d'acord entre eux très souuent sur ce qu'ils doiuent voir touts les jours. Les uns font leur siècle l'exemple des siècles vertueux, dans le temps que les autres en abandonnent le règne aux vices. Il vous souuiendra de ce que vous dites dans la république des lettres sur ce sujet dans l'extrait du liure de Mr. de la Chétardye de l'éducation d'une jeune princesse. Souuent même un autheur n'est pas d'acord auec lui-même là dessus. Entendez Horace dans son *Carmen sæculare:*

jura fides et pax, honor et pudorque priscus etc.;

cependant dans un autre endroit (od. 6, L. 3) rien n'est si corrompu que son siècle, et il fait une ode pour le dire.

J'attends incessament les notes de Mr. Oudinet[21]), que son voyage de Fontainebleau m'a empêché d'auoir. Elles ne resteront pas un jour entre mes mains, et nous auons touts les jours des occasions.

Monsieur Toinard[22]) entre dans ma chambre à l'instant, qui vous salue; il m'a dit que le p. Tallemand de St. Genneuiefue seroit substitué à la place de monsieur Arnaud. Les capucins et les vrsulines débitent un in 16. de 136 pages, fort chargé d'impression, intitulé »questions importantes sur les Jansénistes, proposées à un ancien docteur en théologie par un jeune catholique«, en fort méchant petit caractère, où il i a tout ce que l'on a dit autrefois contre mr. Arnaud, p. Huselius et tout le parti. L'autheur est un Jésuite, apellé le p. Mailliard[23]). Il i a aussi des questions proposées à Mr. de Rouen sur les liures qu'il auoit indiqué pour estre lus par les eclésiastiques, entre autres le p. Alexandre. L'autheur est un jeune jésuite, p. Gouttier[24]), supérieur du Séminaire de Joyeus à Rouen. On fait relier à grand force les 4 éuangiles traduits par le p. Bouhours[25]). Son non n'i sera point, parce que Mr de Paris lui a dit que le nom de Bouhours n'estoit pas assé sérieux pour estre mis à la teste de l'escriture sainte; et sur le verset *peccatori dixit Deus: cur enarasti justitias meas,* on a parodié *grammatico dicit præsul: cur enarasti justitias Domini.* Il n'i a que un peu plus de 590 pages in 12, dont il i en a déjà cent de réimprimées en cartons. On dit q'un certain abbé Albigeois, qui ne vous est pas inconu, a part à ces cartons là et que le p. Simon se prépare à escrire contre. Le liure paroistra pour estrennes. On a imprimé le liure des secrets du p. Rousseau[26]), un des capucins du Louure. On a mis au titre: par Mr. Rousseau, ci devant capucin.

VII.

Le premier Mars 1697.

Je comenceré, monsieur, par vous parler de ce que je vous envoie, pour venir à ce que je vous deuois envoier, et que je ne vous envoie point. Le succez de la comédie du Flatteur a esté assez médiocre. Je ne vous diré rien sur le mérite de la pièce: en faict d'ouurage d'esprit vous voié aussi loin et plus distinctement que aucun autre. D'ailleurs vous ne conoisé ni l'autheur ni ses riuaux, et rien ne tente vostre æquité. Je pense aussi, qu'il en est de juger des ouurages d'esprit come de juger des procez: la pratique donne une certaine justesse que les autres n'ont point. Je crois, après cela, estre encore en droit de vous demander vostre sentiment, car si je ne vous dis pas le mien, ce n'est point par réserue, mais à cause de la conoisance de l'autheur. J'ay pour les ouurages de mes amis un foible, dont je me défie terriblement. Encore m'en défier est tout ce que je puis faire, et après auoir trouué à coup seur leurs ouurages bons quand ils ne sont pas touts mauuais, mes réflexions vont au plus à me conuaincre que je puis bien me tromper, mais elles ne sçauroient me ramener à l'indifférence; mon préjugé est à leur épreuue, Cela va même au point de n'en pas mésestimer les gens qui me ressemblent:

Vellem in amicitia sic erraremus et isti
errori virtus nomen posuisset honestum [1]).

Mais, par malheur, mon défaut s'apelle encore come du temps d'Horace du vilain non de préuention aueugle;

aussi je suis trop glorieux pour m'en confesser à tout le monde, comme je fais à vous.

La lettre est du père Doucin [2]), Jésuite; vous ne pouué pas ignorer le commencement de la querelle, et elle vous instruira distinctement de la suitte.

Tout le monde doute bien ici du succez du placet de monsieur le comte de Tonerre [3]), ou, pour mieux dire, persone ne doute qu'il n'en ait pas beaucoup. Un de mes amis, en lisant le sot marché d'Aymard de Clermont [4]) auec le Dauphin, dit que ce n'estoit pas d'aujourd'hui, qu'il i auoit quelque chose d'extraordinaire, tirant sur le faux dans l'esprit de ceux de cette maison.

La lettre du docteur de Sorbone contre le président Cousin est du père Doucin, autheur de la précédente. Vous le pouré voir bientost en vos quartiers, car il sera à la suitte de monsieur de Créci [5]).

Je ne connois point l'autheur des lettres contre la response aux prouinciales [6]). Quand la prudence ne sçauroit empêcher de composer de pareils escrits, du moins elle oblige de se cacher.

La traduction du p. Bouhours faict ici bruit, et presque tout le monde la critique; les uns le font sérieusement, les autres en plaisantent. On fait contre, des chansons et des liures. Il est bien capable de se deffendre sur le ton qu'il sera attaqué, et de repouser ses aduersaires auec les mêmes armes. Je ne veux point vous préuenir sur cet ouurage; je vous diré seulement que dans la page 119 il i a ou de l'étourderie ou de la mauuaise foy. Il plaisante sur la traduction de ces parolles de la Vulgate *quousque animam nostram tollis* [7]), jusques à quand nous feré vous ainsi mourir, et il trouue que c'est le langage affété des

prétieux. Il a raison, mais le p. Bouhours auoit corrigé dans son errata: *pourquoy nous tené vous en suspens.* Dans la page 82 l'autheur dit, en parlant au p. Bouhours, uous ne deuié pas croire si facilement cet abbé Albigeois qui faict profession de ne rien sçauoir en théologie; sur quoy cet abbé, qui est de vos amis et des miens, dit à l'abbé de Longerue, de sainct Magloire (qui est intéressé pour un troisième denier dans cet ouurage, l'autre est à Mr. Pic, ex-bibliothécaire des quatre nations), qu'il ne voudroit pas auoir donné ce qu'il sçait de Théologie pour ce que monsieur Simon en sçait, mais qu'il donneroit bien tout ce qu'en sçauent les docteurs de Sorbone, les pères de l'Oratoire et les pensionaires qui sont chez eux pour ce que monsieur Simon en croit sçauoir. Page 89 il dit que l'abbé Albigeois a couru tout le païs des Rabbins pour expliquer ce que signifie le mot *ventilabrum*; il faut qu'il ait lu le liure de l'abbé Albigeois auec des lunettes à facettes: un seul Rabbin i est cité. Je vous prie, lorsque vous auré fini la lecture de ce liuret, de le faire tenir à Vtrecht à monsieur Grævius de la part de l'abbé Albigeois. Il est encore si rare, que je n'en ai point pu recouvrer un exemplaire pour vous. Je vous l'enuoiré à la première occasion; elles vont deuenir fréquentes.

Ceux qui me deuoient donner les mémoires, dont je vous parle dans ma dernière lettre du mois de Ianvier, ne me les ont pas encore fourni. L'excuse est légitime pour ne point vous les envoier. Ce que vous m'aué mandé du p. Lami [8]) empêche que je ne vous enuoie un exemplaire de son traitté contre Spinosa, come je me l'estois promis. Je ne sçais, si un pareil liure est fort à propos dans vos quartiers, mais il

semble à bien des gens que l'on s'en seroit bien passé ici. Pour lire Spinoza et pour l'entendre il faut estre faict à la fatigue en matière de lecture, et quoyque l'on n'ait jamais tant lu, l'on n'a jamais lu auec moins d'aplication. Ainsi nos libertins sont gens qui viuent come s'il n'i auoit point d'autre vie, sans s'embaraser de creuser la matière, et aseurement ils ne liront pas le liure du p. Lami. Il me semble, que ce sentiment est celui de gens qui ne préuoient point. Qui sçait, si le goût de lecture ne se changera pas en goust d'estude? et c'est une prouision pour la bonne cause. Monsieur Perrault vous fait milles amitiez; son quatrième volume des paralelles doit estre à présent aussi commun à Rotterdam que à Paris; ainsi je ne vous l'envoie point, crainte de ne vous rien envoier de nouueau. Je crois la traduction de monsieur Henninus acheuée d'imprimer; ce sera bien de l'honneur à mes notes d'estre emploiées par ce sçauant homme. Mademoiselle de la Force va faire des liures plus que jamais, elle est en lieu où elle ne sera plus distraite. Le Roy lui a donné ordre de sortir de Paris et de se retirer à l'abbaye de Malnoue, si elle vouloit conseruer sa pension de milles escus comme nouuelle conuertie. Pour ne pas mourir de faim, elle obéit au précepte et au conseil, et s'en va viure à Malnoue. Ce ne sera point viure pour elle, ce sera ne pas mourir. Outre ses déportements passés, elle est chargée du crime d'auoir fait quelque couplets des Noëls, qui ont trop couru ici pour n'auoir pas esté jusques chez vous. Je dis crime, car il i a eu des couplets atroces. Madame Daunoy adjoute un second volume aux contes de ma mère l'oye de monsieur Perrault. Nostre siècle est deuenu bien enfant

sur les liures; il lui faut des contes, des fables, des Romans et des historietes:

Hic meret æra liber Sosiis hic et mare transit[9]).

Ce sont ceux là qui enrichissent les libraires et que l'on rimprime en Hollande. Mais le vers suiuant ne leur conuient pas. Les lettres de monsieur de Bussi paroissent en quatre volumes. On les loueroit dauantage, si l'autheur ne s'i louoit pas tant; mais il i a des traits de vanité capables de décrier un Plutarque. Son esprit, sa famille et ce qu'il apelle ses importans seruices mal récompensés, ocupent toutes les pages, même toutes les lignes. Si l'on pouuoit contester à l'autheur d'auoir eu de l'esprit infiniment, on le feroit après auoir lu son liure, car on a toutes les enuies du monde de le faire, et l'esprit réuolté tombe d'acord au plus, qu'il mérite d'estre aplaudi, mais il ne sçauroit aplaudir. Ses mémoires, qu'il auoit composé pour estre imprimez, sont du même stile. Je dirois volontiers à ses mânes ce que disoit Martial à Fabulla[10]):

Sed dum te nimium, Fabulla, laudas,
nec diues neque bella nec puella es.

Le Roy i est loué, come il mérite de l'estre, et par un conoiseur. Mais j'aplaudirois de meillieur coeur à ses pensées justes et à ses expressions délicates et nobles, si les louanges déclarées du prince n'en couuroient pas tousjours de secrètes pour l'escriuain. A tout autre que à monsieur de Bussi l'on apliqueroit les vers de Despréaux:

et mesle se louant soy même à tout propos etc.

Monsieur l'archeueêque de Cambray[11]) vient de faire imprimer un liure de déuotion dont j'ay oublié le titre. Monsieur de Meaux en paroist fort scandalizé. Il a composé un liure contre les quiétistes, qu'il donna à lire à monsieur de Cambray il i a quelque temps, pour auoir son aprobation, qui ne pouuoit point ne pas faire un bel effet à la teste de son liure. Cependant le liure qui vient de paroistre peut passer pour une réfutation indirecte du liure de monsieur de Meaux. Je ne sçais si j'ay bien compris cette histoire, que j'ay aprise ce matin d'un bredouillieur. Si cette secte fait autant de progrez en France que le veulent ceux qui escriuent contre, ce sont des progrez bien invisibles, car quoyque j'aye des yeux, je ne m'en suis pas encore aperçu. Mais je pense qu'ils imitent les médecins, qui pour s'atirer plus de considération comencent par trouuer la maladie douteuse et périlleuse deuant les parents. Une dame de mes amies, après s'estre faite instruire de ce que c'estoit que le quiétisme, et après quelles épreuues et quelles circomspections et quelles précautions ils permettoit la débauche, répondit, qu'il i auroit moins de peine à bien viure. — Je ne vous diré rien sur ce qui s'est passé au sujet de vostre liure[12]). Le compliment est trop délicat pour moy. Tousjours j'ay vu auec satisfaction bien d'honestes gens prendre vostre parti auec chaleur et témoigner pour vous toute l'estime et la considération possible. Si après cela les choses n'ont pas réussi, comme l'on se l'estoit promis, c'est qu'il faut cent choses pour faire prospérer un dessin, et qu'il n'en faut q'une pour le déranger. On ne lira vostre liure que auec plus d'auidité pour estre deffendu. Mais c'est un mauuais

compliment à vous faire, car il n'a pas du tout besoin de ce ragoust.

Je ne doute point que l'on n'ait eu autant d'impatience chez vous de voir ariuer nos plénipotentiaires, que nous auons eu ici de les voir partir. Dans les deux partis on doit estre également fattigué de la guerre. Il n'i a point de prince qui ne doiue dire ce que Tacite fait dire à Othon, quand il parle à ses soldats auant de se tuer: *satis experti inuicem sumus, ego et fortuna* [13]).

La paix une fois conclue, je ne sçais coment monsieur Iurieux se tirera d'affaire, après toutes les prophéties. Je ne sache q'un moyen pour lui, c'est de mourir la veille de la signature du traitté, come fit le cardinal Pelleué [14]) le lendemain de la reddition de Paris à Henri quatre. Copernic [15]) est encore un exemple pour lui. La paix auec la France, à quelques conditions qu'elle se conclue, lui doit estre au moins un objet aussi formidable que à l'astronome l'impression de son liure. — Je vous prie de faire mes compliments à monsieur de Beauual, lorsque vous escriré à la Haye.

Je suis, monsieur, vostre très humble et très obéissant seruiteur

DUBOS.

VIII.

Le vendredi 14. de Iuin [1697].

La datte de ma lettre, monsieur, m'a faict rougir en l'escriuant: c'est mal mériter l'honneur de vostre corespondance que d'estre un grand mois à répondre à

une lettre aussi remplie et aussi honête que vostre dernière. Je pourois bien ramasser de méchantes raisons pour m'excuser, et peut être vous les trouuerié bonnes, mais ce n'est point ma manière; quand j'ay tort, je l'avoue, je demande que l'on m'excuse, en promettant de faire mieux. — J'adjouteré à ce que je vous escriuis sur le liure du p. Lamy contre Spinoza, lors qu'il parut, que l'autheur ne répond point à la principale difficulté des Spinozistes de vos quartiers, que les difficultés sont plus grandes et plus incompréhensibles dans le systeme ordinaire que dans le leur. Ce père n'a nullement songé à répondre à leurs objections tirées du malheur des créatures, des défauts de l'univers et de l'impossibilité d'acomplir la loix. Je vous en dirois dauantage sur cet article, si je ne croiois que vous aué présentement ce liure, que vous attendié incessament le 13 de May; c'est la datte de vostre dernière. Les lettres de monsieur de Bussi Rabutin sont ici beaucoup plus estimées que ses mémoires, où il n'i a que de la jactance. Le stile de ses lettres peut passer pour modèle dans le genre épistolaire; il n'est point donné d'escrire auec plus d'esprit et de délicatesse. Bien des gens même les préfèrent à celles de Voiture, où il paroist de l'affectation de briller, outre qu'elles sont vides de sentiments. Je vous ai déjà entretenu de la vanité de l'autheur moderne, elle paroist à chaque page. Vous trouueré, dans le premier et le second volume de ce receuil, des lettres de madame de Séuigni et de Madame de Grignan, qui pouroient faire honneur à un académicien. Ces lettres et celles de quelqu' autres femmes qui sont dans les deux autres volumes, montrent bien que nos dames n'ont pas moins d'esprit et de génie que leurs mères,

mais ce n'est plus de ce costé là qu'elles ambitionent de briller.

Vostre dictionaire est lu de touts ceux qui le peuuent faire, et estimé de touts ceux qui le lisent. J'ay vu la copie du mémoire présenté à monsieur le Chancelier par l'abbé Renaudot, et celle de vostre lettre. Il a faict son mémoire le plus violent et le plus satirique qu'il a pu, et vous aué faict vostre lettre la plus douce et la plus retenue qu'il vous a esté possible. Tout le monde lui veut mal ici d'auoir malignement dissimulé dans ce mémoire ce que vous dites dans vostre préface sur les passages libres raportez dans vostre dictionaire. Nous auons vu ici la relation du p. Hennepin [1]); come nous i auons apris qu'il estoit *D'Ath*, nous en sommes demeurez moins surpris de son épître dédicatoire au Roy Guillaume. Cette exhortation d'envoier prêcher l'éuangile, faite par un moine à un prince protestant, me paroît cependant bizarre, de quelque foy que l'on l'entende. A propos du changement de Religion du Capucin de Mastricht, on a débité ici pendant un lontemps, que l'abbé de Lanion [2]) s'estoit faict protestant. Présentement on dit ici le contraire, et deux lettres que j'ay reçues de la Haye, parlent si directement de ce qui a donné lieu à ce bruit, que l'on ne sçait à quoy s'en tenir. L'abbé de Lanion est homme de qualité de Bretagne, frère du marquis de Lanion, maréchal de camps. Il a comencé à se faire conoistre dans les mathématiques, qui lui procura une place dans l'académie des sciences. Il fut encore plus illustre par son intrigue auec la présidente Ferrand. Les amours de cette dame auec le baron de Breteuil furent publiés, il i a cinq ou six ans, sous le titre de »Cléanthe et Bélise«; le pédant dont il i est

faict une si vilaine mention est l'abbé de Lanion. Madame Ferrand aiant esté mise dans la suite en couuent, cet abbé l'en tira auec une lettre de cachet contrefaite, ce qui le fit bastiller. Il s'estoit mis, après cette auanture, dans la haute déuotion, mais il estoit outré, quand il partit, d'auoir esté joué pour l'éuêché de Tréguier. Tant ceci est pour vous seul. — Quand je vois la baguete diuinatoire faire présentement bruit en Hollande, je m'imagine voir vos bourgeoises se parer d'une mode vieillie à Paris. Persone ne doute plus ici que Jacques Aymar n'ast esté un fripon, et il ne trouueroit plus une dupe parmi les sauetiers — Monsieur Iannisson m'a auerti que monsieur Clément, nostre ami commun, auoit répondu à ce que vous me demandé de la bibliothèque de monsieur l'archeuêque de Rheims. L'empressement où l'on est de vous seruir, qui faict que chacun à l'enui se dérobe vos comissions, doit vous faire quelque plaisir.

Je passe, monsieur, à nos nouueautés. A propos du liure latin sur la crêche de Iésuschrist [3]) j'oubliois à vous dire que j'en ai ici un françois d'une seconde édition à Cologne en 1677; c'est un in 12 de 330 pages, mais qui ne contient guère que des exhortations pieuses.

Nous allons voir incontinent une seconde édition des éuangiles du p. Bouhours; apparament, il aura profité des critiques. Il paroist une cinquième lettre d'une dame de prouince [4]), mais il n'i est plus parlé du nouueau testament de ce père. Apparament celle ci où il est traitté du différent des Jésuites auec Mr. l'archeuêque de Rouen, à l'occasion du p. Buffier, sera la dernière, car l'imprimeur a esté arêté.

Mr. Simon a publié deux nouuelles lettres contre la traduction du p. Bouhours; je vous les envoieré à la première occasion, et je pense que vous en seré content.

L'illusion de l'oraison de Quiétude. C'est le titre d'un liure que Desprez vient de faire afficher. Je ne me suis pas encore imformé, si ce n'est pas celui de Mr. Nicolle réchauffé. On vous aura peutêtre déjà fait sçauoir, que madame Guyon [5]) a esté remfermée. C'est un apostre de cette secte, autheur de trois escrits, dont le plus fort qui est intitulé »*des Torrents*« n'a pas encore esté imprimé. On l'auoit mise à la bastille d'où elle sortit il i a quelque temps, mais comme elle ne s'abstenoit pas de dogmatiser, on l'a renfermée. Après tout, il n'i a guère que quelques recluses ou quelques déuots spéculatifs qui donnent dans ces visions; vous voié à quoy cela se réduit en France. Vn anonime vient de publier un in 12, d'enuiron cinq cens pages, qu'il a apellé *bibliothèque des autheurs* [6]). Ce sont, par exemple, ce que Plutarque, Sénèque etc. auront dit de meillieur sur la colère, sur l'amitié etc.

Les Cheuræana [7]) paroissent enfin en un seul volume in 12; il i a de bonnes et de mauuaises choses, come dans touts les *ana* du monde.

Le premier volume du théâtre Italien [8]) doit vous estre connu. C'est un receuil naïf des sottises du temps, plein d'un sel françois qui vaut bien celui d'Athènes. L'on vient d'en donner un second, mais fort inférieur aux premier. Aparament qu'il ne sera jamais suivi d'un troisième, ce théâtre aiant esté fermé par ordre du Roy, et les comédiens congédiez.

On vient de réimprimer une relation de Pologne, par le sieur Hauteville [9]), à la faueur des conjonctures présentes. Ce sieur de Hauteville estoit le masque de monsieur de Tendes, qui auoit demeuré lontemps aux païs. Il est mort depuis enuiron deux mois. C'est le même qui auoit donné les règles de la traduction, qui passe pour un ouurage de Port royal, sous le non du sieur de Lestang. Il se maria à Port royal, où il s'estoit retiré, auec une demoiselle de madame de Longueville, qui lui fit auoir la charge de thrésorier de la reyne Marie, qu'il suiuit en Pologne. — Je ne vous parle point de nos liures de déuotion; je ne les lis point, et d'aillieurs, come la plus part portent les liurées du parti et discourent de pratiques inconues chez vous, je vous crois peu de curiosité pour les conoistre.

On reçoit demain monsieur le président Cousin à l'académie; monsieur Dacier lui répondra. Je vous ai parlé par auance des traittés d'Hippocrate que ce dernier vient de publier; il doit incessament en donner la suitte.

Madame Daunoy donne un troisième volume des contes des fées. On imprime encore un autre ouurage de cette Dame, »Ponce de Léon«; le non de l'autheur vous avertit assez, que c'est un roman.

»La princesse Agathonize« et »L'illustre Mousquetaire« viennent encore de paroistre; ce sont deux liures de même espèce.

Un monsieur de Monfort, autheur de quelques comédies, vient de publier une apologie du marquis Daronchez [10]), ambassadeur de Portugal à Vienne, pour le justifier de l'asasinat dont il a esté acusé, jusques à estre obligé de se retirer de cette cour.

Je ne puis m'empêcher de vous faire part de la conuersation que j'ay eue auec un de mes amis sur le mémoire de Mr. l'abbé R[enaudot]. Quand mr. l'abbé, dit il, escrit, que le dictionaire critique n'est q'un ramas de receuils distribué par ordre alphabétique, il ne songe point, qu'en lui apliquant la définition véritable du dictionaire, il ne lui dit pas plus une injure que s'il apelloit quelq'un, contre qui il seroit fâché, un animal raisonable. Ce n'est point assé, adjouta-t'il, de dire pour blâmer Mr. Bayle, qu'il a raporté le mal que l'on dit de nos derniers roys; il faudroit faire voir, qu'il n'a pas de même raporté le bien, car ayant faict également l'un et l'autre, il faut louer son exactitude, et non pas l'acuser de partialité. S'il consulte les autheurs récents préférablement à ceux qui sont un peu plus anciens, c'est que, pour un homme qui ramasse, les plus récens critiques sont tousjours les meilleurs: outre les sources montrées par les autres, ils en indiquent tousjours quelq'unes découuertes par eux. Pour ce qui est des opinions impies, qu'il raporte en les qualifiant, on pouroit le reprendre, s'il auoit voulu faire un cathéchisme pour estre mis entre les mains des enfans.

IX.

A Paris le lundi dix neufuième d'aoust [1697].

Je vous prie, monsieur, de regarder mon hardiesse à vous enuoier ce que monsieur l'abbé R[enaudot] a escrit contre vostre dictionaire, comme un témoignage

indubitable de la grande et véritable estime que j'ay pour vous. Sur quelque impertinent fondement que soit apuié le décri que l'on fait de uos ouurages, les entrailles en sont émues chez les sçauants d'un mérite ordinaire; et sans qu'ils s'en aperçoiuent, leur chagrin passe jusques à la persone, qui leur a raporté ce que l'on publioit d'eux. Je suis là dessus fondé en expérience, et puis même employer ce mots[sic] au pluriel, car j'en ai fait plus d'une. Mais je suis bien convaincu que je ne risque rien auec vous, et il n'est pas besoin que vous prenié la peine de me raseurer, pour me mettre hors de toute crainte. Je ne me suis fié à persone pour copier le jugement que je vous enuoie, tant j'apréhendois que l'on n'i changeât quelque chose, et vous le pouués compter de la dernière exactitude.

Je vous remercie par auance des liures que vous m'enuoié par monsieur de Toureilles, et je comuniqueré promptement au père Lami l'escrit sur le Spinozisme. Je lui ai fait faire vos compliments, car il ne demeure pas à Paris, mais à Sainct Denis, sans quoy je les lui eusse porté moy même. Je suis fort curieux d'un liure imprimé à Utrecht, la traduction du nouueau testament par monsieur Martin. S'il en estoit encore temps, je uous suplierois de me la faire tenir par monsieur de Toureilles. C'est à condition que lors que vous auré enuie de quelque liure imprimé ici, vous en useré auec la même liberté. Je chargeré la première persone de conoissance qui partira, d'un autre exemplaire des lettres d'Aristenète. Je ne laisseré point de faire escrire à monsieur Girardeau, qui reuient incessament d'Angleterre en Hollande, lors qu'il sera à la Haye, et de lui escrire moymême que vous n'aué point reçu celui dont il s'estoit chargé. Il me semble qu'il escriuit

l'auoir mis entre les mains de monsieur de Beauũal pour vous le rendre.

Après que vous aué vu monsieur Desforts, tout ce que je vous puis dire, c'est que plus vous le verré plus vous l'estimeré.

Vous auré apris, il i a lontemps, la mort de Santeuil de Sainct Victor, décédé à Dijon pour i auoir trouué de trop bon vin. On pouroit mettre sur sa tombe l'*est est est* de Montefiascone. Voici un épitaphe qui court, le quel n'i sera point mis asseurément:

Aprenant la mort de Santeuil,
Poëtes et fous, prenez le deuil!

Je uous enuoierois sa dernière pièce sur le chien de madame la duchesse du Maine, si je ne croiois que vous l'aué déjà vue. Elle est pleine d'un feu si vif, qu'il n'i auoit pas d'apparence qu'il dût s'esteindre si tost. Ses vers qui ne déplaisoient que à ses riuaus, vont estre à present goutté ici de tout le monde. Je les crois en même estime chez vous.

L'abbé de Lanion est bien à plaindre, que sans aucun sujet sa réputation ait esté si fort blessée. Pourveu qu'il ne lui en reste point de cicatrise, il deura s'en consoler.

Monsieur Perrault vous salue, mais il ne vous croit point. Il dit que vous n'aué point raison, parce qu'il aura esté assez bonhomme pour escrire des contes, de penser qu'il puisse croire vostre compliment. Il vous destine un exemplaire de son poëme de la création, dont je me chargeré. Monsieur Toinard vous remercie de vostre honêteté. Il trauaille tousjours à son harmonie des Éuangiles; mais, come le cardinal

Noris l'escriuoit dernièrement, c'est *partus Elephantinus.* Il est vray que *ultra nonum annum premit.*

C'a toujours esté le défaut de monsieur Leti que la prolixité. Il est aussi diffus dans les narations des faits les plus connus, que s'il écriuoit pour des lecteurs qui ne lussent que ses liures; encore i trouueroient ils des pages à sauter, s'ils auoient bonne mémoire. On m'a dit ici que c'estoit madame Leclerc, sa fille, qui auoit traduit son Philippe second. Voilà matière à un beau sonnet Italien. Parle-t'il dans cette édition du dessein de son prince[1]) de transporter le siège de son empire en Amérique? C'est dans cette vue qu'il i a dépensé en bastiments des centaines de millions. Je voudrois que vous vissié les descriptions qui nous sont venues de Cartagène, un de ses ouurages.

Je uous ai parlé de l'apologie de Mallement de Mezange pour le dictionaire de l'académie[2]). On vient d'i répondre par un liuret intitulé »le tombeau du dictionaire de l'académie«. C'est un in 12 de deux ou trois cents pages, qui comprend des remarques sur les premières lettres.

Je me mesle peu de politiques, mais quand j'auré l'honneur de vous voir (ce sera immédiatement après la paix), je vous en diré bien sur les fautes de comission et d'omission des alliez dans cette guerre, si vous estes d'humeur de m'écouter. Je me contenteré de vous marquer ici la bataille de Fleurus[3]), qui donna le bransle aus affaires et décida en nostre faueur de la supériorité des troupes, jusque là bien incertaine.

Je uous ai escrit le 9e de ce mois une lettre en explication de ce que je uous auois mandé sur l'histoire de Tamerlan[4]).

X.

Ce 25 Juillet [1705].

Quelques voyages, qu'on ne sçauroit s'empêcher de faire pendant la belle saison, m'ont empêché, Monsieur, de répondre plustost à vostre lettre du huitième de ce mois. Je le fais aujourd'hui avec beaucoup de plaisir.

Quand monsieur Le Clerc[1]) auroit réfuté les propositions qu'il a extraites du livre des intérêts d'Angleterre, il n'auroit pas mesme touché au livre. Jamais on ne rendit un auteur plus infidellement qu'il l'a fait. Il n'auroit pas parlé du livre plus fausement, quand il l'auroit eu en manuscrit, et que lui seul auroit pu le lire.

J'ay lu les mémoires du Marquis de Guiscard[2]). Ce liure n'est pas mal escrit; c'est ce qui me feroit croire que quelque charitable Ministre y auroit mis la main, car cet autheur n'a jamais passé ici pour un grand clerc. Nous croyons fort volontiers, que le beau projet dont il se vante, est une chimère dont il veut se faire honneur, pour se procurer les bienfaits des Alliez. Il faut que l'abbé de la Bourlie ait caché ici son sçavoir faire avec bien de l'affectation, s'il en avoit autant qu'il le dit dans cet écrit. Au reste, il est bon de vous instruire des prétendues injustices qu'on avoit faites à sa famille et qui l'ont fait devenir un nouveau Pazzi. Ce fut quelques procédures criminelles faites contre le Comte de la Bourlie son frère, sur un fait pour le quel il auroit esté pendu en Hollande et en Angleterre aus premières Asisses. Ce Comte, ayant esté volé, avoit fait donner la question, et une question

très rigoureuse, de sa propre autorité et dans sa Maison, à tout ceux qu'il croyoit auteurs et complices du vol. Consultez le cas, Monsieur, à vos Échevins. Le coupable, qui en a esté quitte pour la prison, ne nioit pas le fait.

J'ay lu aussi la réponse au Manifeste de l'Électeur[3]). Touts intérêts à part, elle est bien mauvaise. L'auteur ignore les choses les plus communes. Il va dire, à propos de rien, que le dernier Électeur de Cologne n'estoit pas aussi Évêque de Liège. Il ne sçait pas qu'il y a eu un premier traitté de partage, signé en Septembre 1698, pour faire le prince Électoral de Bavière, qui vivoit alors, Roy d'Espagne, après que ce traitté a esté mis sur la table de communes en Angleterre. Il fait une infinité de raisonnements, qui deviennent ridicules dès qu'on allègue ce traitté. Il dit deux ou trois faussetés sur le dédommagement en argent que la France devoit donner à la Branche d'Inspruck pour l'Alsace. Il parle de la condition des Princes de l'Empire, en homme qui n'en a jamais lu les Constitutions, et en termes dont je ne doute pas que les Ministres Allemands, qui sont à la Haye, ne se plaignent. I'obmets son raisonement, qui ne conclut jamais rien contre la cause de l'Électeur.

Ie vous envoye, par le Canal de Mr. le Chevalier des Tournelles, la trente troisième lettre du Suisse[4]). N'allez pas croire, parce que son auteur prend le Statholder pour un officier de la République, comme l'est le Capitaine général, que nous soyons là dessus dans l'ignorance en France. Cet auteur, mieux averti, se corrigera apparament dans la lettre suivante de la faute qui lui est échappée.

Ie vous envoye aussi May et Juin du Journal de Trévoux[5]). Vous verrez dans le dernier mois l'extrait de la continuation des pensées diverses. Ie vous aurois envoyé aussi le mois d'Avril, si je n'avois cru que vous l'auriez déjà vu. Il y a une explication de la fameuse médaille de Catherine de Médicis, par le Père Ménestrier. C'est un ouvrage posthume.

Monsieur de Lorme d'Amsterdam m'escrivit, il y a trois mois, qu'il adresseroit l'exemplaire de vostre liure chez le directeur des postes de Valenciennes. Depuis ce temps, on y a esté chercher trois ou quatre fois chez ce directeur, qui ne les avoit pas encore reçus. Ie les ai lu d'emprunt.

Ie vous offre mes services pour les confrontations des passages de Philostrate, que monsieur Olearius[6]) voudra faire faire à la Bibliothèque du Roy.

L'abbé Faidit[7]), qui ne peut se tenir à rien faire, vient de publier des réflexions sur Homère et sur Virgile, où il ne s'agit presque point de ces auteurs, mais de St. Amable de Riom et des autres choses qu'il a en teste. Cet auteur, aussi bien que trois ou quatre autres que je nommerois bien, auroit beaucoup mieux fait de ne jamais mettre de titres à leurs ouurages que celui d'Oeuvres de Monsieur un tel. Le livre de l'abbé Faidit contient beaucoup de choses très hardies.

Persone, que vous sachiez, n'a-t'il répliqué en Hollande à une Réponse qui s'imprima ici l'année dernière, à ce que Leydecker[8]) a dit dans son histoire du Iansénisme, sur la souveraineté conditionelle des Roys? Ie serois surpris, que ce livre n'eût point trouvé de contradicteurs en Hollande, vu ce qu'il avance et

que — — — — — —*) mesme assez bien des Injustices, que les États des Provinces unies ont faites aux Catholiques du pays. — Je salue mr. — — — —**) des Tournelles et suis, Mr., etc.

On vient d'imprimer des Élements de Géométrie composez par monsieur le Duc de Bourgogne[9]) lui mesme. Ce n'est pas le seul ouvrage de ce Prince. Il a écrit un traitté contre les Spectacles; mais je ne sçais, s'il convient au rang qu'il tient et qu'il doit tenir un jour, que ce traitté se publie.

XI.

Ce 29 Avril [1706].

Ie me flatte, Monsieur, que vous aurez reçu le Iournal de Trévoux, mois de Mars, que je vous envoyé il y a quinze jours. Voici une trentehuitième lettre du Suisse, dont monsieur de Guédreville ne sera pas plus content que de la précédente. Ie ne vois pas qu'il puisse défendre son stile, ni par le fait, ni par le droit.

Monsieur Baillet n'a jamais fait imprimer des Iugements de sçavants que les neuf volumes que vous connoissez. L'endroit du Mercure galand, que vous me citez, est une faute de Monsieur de Vizé. Véritablement on a trouvé parmi les papiers de Monsieur Baillet treize volumes de cet ouvrage, prests à voir le jour. Ces papiers sont restez entre les mains de Monsieur le président de Lamoignon, dans la maison du quel Mon-

*) Déchirure,

**) Déchirure.

sieur Baillet demeuroit. Je ne sache point, que Monsieur de Lamoignon ait pris encore aucune résolution touchant l'impression de cet ouvrage.

Le livre que monsieur du Fay[1]) vous demande, est la traduction d'un livre Hébreu, écrit contre la Religion, qu'un Suisse fit imprimer à Leyde, il y a environ un an, avec une réfutation de l'ouvrage. Il me souvient, Monsieur, que vous m'en parlastes dans vos lettres.

Le Père le Gobien[2]) ne dit pas un mot de la Religion des Insulaires des nouvelles Philippines. Vous en tireré la conclusion qu'il vous plaira. Il dit seulement, pag. XXII de l'Épître dédicatoire, qu'il employe à l'explication de sa carte: que ces peuples sont ensevelis depuis tant de siècles dans les ténèbres d'une profonde ignorance. Il ne parle en aucun endroit de leur Idolâtrie.

Je n'adjoute pas beaucoup de foi à vos journaux de Catalogne[3]), lors qu'ils parlent de tant d'événements dont nos nouvelles, ou publiques ou particulières, n'ont fait aucune mention. Nous sçavons ici les mauvaises nouvelles aussitost et aussi exactement que les bonnes. Si Peterborough eût gagné des combats en Catalogne et à Valence, nous eussions esté les premiers à vous l'aprendre. Je vous renouvelle ma prière pour avoir, s'il estoit possible, les mémoires de l'Église Anglicane et les autres livrets imprimez à cette occasion.

Un peu de réflexion me fait sentir que les éclaircissements que je vous donne à l'égard du P. le Gobien, sont bien bornés par rapport aux vues que vous pouvez avoir. Il vaut mieux vous envoyer le livre, et j'espère que mr. le Chevalier des Tournelles me pardonera d'en grossir aujourd'hui mon pacquet. Je vous prie, monsieur, de lui faire mille compliments de ma part.

J'aime à voir mr. Le Clerc si jaloux des intérêts du ciel, dans des questions purement philosophiques, lui qui n'écrit, depuis vint ans, que pour réduire la Religion Chrétienne au seul dogme de la mission de Jésus Christ. Ce sentiment n'est point avancé formellemente dans aucun de ses ouvrages, mais il n'y a persone qui, après les avoir lu, ne soit persuadé qu'il est celui de l'auteur. De toutes les véritez du Christianisme, la mission est la seule qui soit demeurée à l'abry de ses raisonements sceptiques, et que ses comparaisons tirées des Religions payennes n'ayent pas attaqué! A quoi s'expose t'il, si vous avez du temps à perdre!

S'il s'imprime quelque chose contre Mr. Benoist[4]), j'auré soin de vous l'envoyer exactement. Le traité de la Grammaire Françoise de l'Abbé Régnier[5]), dont je vous parle en passant dans ma dernière lettre, mérite que j'y retourne. C'est un in 4° de prez de huit cent pages, où les choses sont traittées méthodiquement et par principes. L'ordre et la netteté règne dans cet ouvrage. Je ne le crois pas exempt de toutes fautes, mais il pose des fondements. L'auteur l'a écrit par commission de l'Académie Françoise, dont il est le Secrétaire perpétuel. — Je suis etc.

XII.

Ce 4 Juin [1706].

Je réponds, Monsieur, à deux de vos lettres, la première du 9 May et la seconde du vintsept du mesme mois.

J'ai lu avec plaisir et avec surprise vostre Réponse à Mr. le Clerc. Est-il possible qu'un homme se sou-

vienne aussi peu, en écrivant les derniers livres, de ce qu'il a mis dans les premiers, et qu'il entreprenne de jouer un rolle si différent de celui qu'il a fait pendant vint ans? On me l'a demandée pour en parler dans les journaux.

Mr. Boudot[1]) est encore indéterminé, s'il fera rimprimer à Trévoux le 2 et le 3 volume de la Réponse au Provincial. Il se servira, s'il prend ce parti, des corrections que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Je vous crois trop galand homme, Monsieur, pour penser que rien de l'éclaircissement que je vais vous donner, soit jamais publié. Vous n'aviez pas besoin de faire aucune promesse ni protestations à cet égard. Le père du Maréchal de la Meilleraye[2]) estoit un simple Avocat en Parlement. Il devoit sa fortune à la Galigay, avec qui il avoit fait connoissance en une petite Maison de campagne, qu'un de ses amis avoit prez de Fontainebleau, d'où cette favorite de la Reyne mère venoit s'y promener quelquefois. Cet ami estoit Barbin, depuis Intendant des finances, dont Barbin le libraire estoit fils bastard. Le Cardinal de R., attentif à tout ce qui pouvoit lui ouvrir le chemin de la faveur, se mit bientost de la partie et vint à l'appui de son oncle. Le grand père de l'avocat La Porte estoit Maréchal ferrant à Parthenay en Poitou. Il avoit un autre nom, mais on lui avoit donné celui que sa postérité a porté, parce qu'il demeuroit auprez de la porte de la ville.

Ie découvre, du premier coup d'oeil, des inconvénients infinis dans le sentiment de Mr. Dodwel[3]). Selon lui, ce seroit le plus grand malheur du monde que d'estre baptizé, à moins d'estre du petit nombre des Élus. Je ne devine point, par quelles raisons il peut

appuyer une hypothèse aussi étrange que la sienne, mesme philosophiquement parlant.

Ie vous rends mille grâces, Monsieur, de l'attention que vous avez eue pour les Pamphlets Anglois. Il n'y avoit que vous qui pussié me rendre ce service. Monsieur le Chevalier des Tournelles me marque, par un mot qu'il adjoute à vostre lettre, qu'il me fera venir incessament le Saint Évremond. Je vous prie, Monsieur, de le bien remercier des obligations que je lui ai, et de l'assurer de mes services en toutes occasions.

J'envoyé l'incluse à Mr. Pinsson, dès Lundi dernier.

Si la perte de la bataille de Taviers[4]) et la levée du siège de Barcelonne pouvoient avancer la paix, je me consolerois de ces disgrâces. J'oserois dire avec Lucain: *scelera ipsa nefasque hac mercede placent.* Mais je vois au contraire qu'on ne songe ici qu'à réparer ces pertes. Nous sommes dans le principe des Turcs, qu'il ne faut jamais faire la paix dans les disgrâces. Ce principe avoit esté déjà celui des Romains. Ce seroit assez mon sentiment de ne point parler de paix, qu'on n'eût fait sentir aux Alliez ce que peuvent faire des troupes Françoises sous des Généraux et des officiers généraux, en qui elles ont confiance et qui sçavent les mener conformément au génie de la nation. S'il s'imprime chez vous quelque relation un peu détaillée de cet événement, je vous prie d'avoir la bonté de me l'envoyer. Est-il vray ce qu'on dit ici d'une médaille satirique frappée en Hollande, qui représente d'un costé le Roy et de l'autre la Reyne d'Angleterre?

Je me dépesche de vous envoyer le Journal de Trévoux du mois de May, où vous estes trop intéressé pour n'en avoir pas au plûtost connoissance. Avez-vous entendu parler d'ailleurs du livre Anglois touchant la

réunion des Églises Romaine et Anglicane? [5]) L'auteur de ce livre me paroist un homme qui se flatte et qui s'aveugle pour se faire plaisir. Est-ce que les passages des auteurs Anglois favorables à quelquuns de nos dogmes, ne sont pas démentis par les trente neuf articles de la confession de foy de l'Église Anglicane? J'ai bien une ferme résolution de ne point mourir sans fonder aus Mathurins une Messe du Saint Esprit, pour prier Dieu touts les ans, qu'il daigne rendre la raison aus gens de lettres qui travaillent à la conciliation des Religions, à la pierre philosophale, au mouvement perpétuel, à la quadrature du cercle et à l'invocation des Génies.

JACQUES DU RONDEL.

A) Lettres datées par l'auteur lui-même.

I.

J'avois raison, mon cher Monsieur et vray Ami, de me démener, comme vous avez veu dans la lettre que je me donnay l'honneur de vous écrire, au sujet de Barent Béek [1]). Je me doutay bien, que les Estrangers y seroient pris, et qu'ils croiroient facilement que l'Édition de Hollande seroit l'Édition promise chez Théophraste. Quoy que ce ne soit pas une chose de grande importance, néanmoins je me figuray que quelque personne y seroit attrappée, et que l'on m'attribueroit un travail, dont il est juste que Mr. Des Coutures [2]) ait la gloire, s'il est bon, ou dont je n'aye

point à me défendre, s'il ne vaut rien. J'ay effectivement, mon cher Monsieur, de quoy faire une seconde édition de la Vie d'Épicure, meilleure que la première, par l'endroit que je vous ay marqué touchant la Providence qui auroit esté creue par Épicure. Mais comme je voudrois avoir encore plus de preuves que je n'ay, parcequ'elle n'est fondée que sur la généalogie de la Fortune, j'attendois à quelque coup impréveu de Lecture, qui m'offrît de quoy accabler tous les Ennemis de ce Vieux Philosophe. Je vous remercie de la bonté que vous avez eue d'informer le Public touchant Barent Béek. Si j'eusse veu vostre seconde Édition du Janvier 1686, je vous en aurois remercié, comme je le doibs. Cependant, si vous trouvez à propos d'en dire encore un mot dans vostre Mars prochain, vous le ferez; sinon il faudra moy mesme dégager ma parole, et c'est ce que je suis tout prest de faire, et ce que j'aurois desja fait, sans le peu de Livres qui est icy, et le peu de loisir que j'ay, et l'ennuy mortel où je suis de voir que je ne suis pas payé ponctuellement.

A propos de paye, Mr. Trouillart[3]) (il est icy), au défaut de Mlle Cosnard, s'est chargé dans les comptes qu'il a à vuider avec mon nepveu Van Eys, de vous faire tenir vostre argent. Jeudy 14me il receut Lettre d'Amsterdam, que vous estiez payé. Je vous supplie de croire, que les obligations que je vous ay, sont de nature à ne soufrir jamais que je vous doibve de l'argent déboursé. Mr. Trouillart m'assure, que vous aurez receu vostre argent. Je vous supplie très humblement de m'en écrire un mot, car j'ay desja donné mon argent à Mr. Trouillart.

Je brusle de voir ce que le brave Tollius[4]) aura écrit contre moy. Je ne doute point de sa science;

mais dans les Ténèbres de l'Antiquité, il luy sera toujours aisé de se sauver. Vous m'envoyerez, s'il vous plaist, son ouvrage, et je vous le payeray aussi bien que vostre Journal de Janvier, 2de Édition, et vostre Octobre, Novembre et Décembre de la mesme année 1686, 2de Édition, s'ils sont dégagez. Ce misérable Jonathan a battu avec tant de force sur ces trois Mois, qu'ils sont entièrement défigurez. Les Lettres de l'Impression sont entrées dans les pages opposées, à tel poinct que vous pouvez lire une page pour l'autre, fort aisément. Ces trois Mois me sont absolument inutiles. Ils sont pourtant reliez avec les autres du Sémestre, et de mesme parure; ainsi il faut qu'ils demeurent en leur estat. Il y a, je croy, de la faute à vostre Des Bordes. Il ne fait assurément qu'appuyer légèrement les feuilles sur la couche; et tout l'encre, sur le papier fin, comme il est, demeure aisément de part et d'autre.

Au reste, je puis vous dire, mon cher Monsieur, de n'avoir rien receu de Mr. de Jandun ni d'aucune fille de Sedan. Quand Mr. de Jandun passa par icy, et que je luy donnay à desjeusner et à plusieurs Officiers, il ne me parla de quoy que ce soit, concernant le Mercure. Vous sçavez l'estime particulière que j'ay et que j'auray pour vous, ou, pour mieux parler, l'amitié sincère et inviolable que j'auray toute ma vie. Ainsi, mon cher et illustre Ami, si j'avois receu quelque chose, je vous l'aurois envoyé incontinent. C'est une de mes maximes, de servir les Gens à leur fantaisie, et sur tout au plustost. Je vous supplie de croire cela, et en mesme temps de croire que je suis toujours etc.

Ce 19: febv: 1687.

J'oubliois de vous féliciter sur vostre espèce de réconciliation avec la grande Christine[5]). Si je n'eusse pas esté travaillé d'une fluxion sur la gencive, je ne sçay si je n'aurois point grimpé sur le Parnasse, pour vous témoigner la joye de voir qu'elle auroit entendue vos paroles du mois d'Aoust 1686 de la manière qu'il faut. J'ay oui dire autrefois à Mr. Des Préaux, que quoy que Christine entendît nostre Langue, elle n'en sçavoit pas pourtant les finesses à tel poinct, qu'il ne luy échapast plusieurs choses. C'est là sans doute la cause de sa petite béveue. Mais, au fonds, il y a de quoy estre surpris de voir une Lettre si bien faite que celle que vous avez publiée et ne sçavoir point entièrement la valeur des termes.

Vos Ennemis n'auront ils rien [dit?] à Amsterdam touchant les Louanges de Christine? Il a fallu que je les aye deffendues contre des maladroits d'icy.

Je viens de relire la Lettre de Mr. Trouillart. Mon nepveu mande avoir donné ordre à Roterdam pour vous payer.

Je croy que ce que vous mettez dans Janvier 1686, 2de édition, doibt sufire, jusqu'à ce que j'écrive moy mesme.

II.

A la fin le pacquet est arrivé. Mille et mille actions de grâces, mon cher Monsieur, pour l'Avertissement du Libraire[1]) et pour la liaison de l'Éclaircissement. Tout cela est très bien et très digne de vous; mais je ne sçay si j'en suis digne. Cet *ingenti flumine Literarum* me fait peur, parce que, franchement, je n'en ay qu'un filet et bien trouble. Bien vous en prend de

ce que Pétrone ne resçussitera pas pour cela; car je ne sçay ou vous vous foureriez. C'est Vous, mon cher Monsieur, qui avez de l'abondance, et outre cela du choix et de régularité. Encor une fois, mille et mille actions de grâces. Mais que vous diray je du dessein que vous avez [2]), et dont vous me parlez? Je ne sçaurois, en vérité, vous en bien tesmoigner mon ressentiment, car tout ce que je sçay est bien au dessous de ce que je pense. A ce que je vois, vous agissez avec moy à la Louis XIII, qui disoit du grand Armand [3]):

Enfin il m'éleva ce pompeux monument;
Et pour rendre à son nom mémoire pour mémoire,
Je veux qu'avec le mien il vive incessament.

Tant mieux pour moy, d'aller chez la Postérité par vostre moyen. Je m'impatiente, d'une terrible et quasi forcenée manière, après vostre Ouvrage.

Exoriare Liber, qui, famæ et nominis ultor,
Mnemosynes fastis me potes asserere.
En ego te votis solemnibus usque lacesso;
Omnigenâ arte madens, exoriare Liber.
Quamvisnam veniat citò, semper tu mihi serus
Veneris, atque moram secula credidero.

Tout à Vous, mon cher et illustre Monsieur.

Ce 6me Xbre 1690.

Si vostre Ouvrage ne commence qu'à poindre *dias in luminis ora* [4]), ayez la bonté de m'envoyer les premières feuilles; cela fera, possible, grand bien à mon impatience. Mais s'il est achevé, envoyez le moy, s'il vous plaist, par la Poste, hardiment par la Poste.

III.

Vous m'avez sans doute oublié, Mon cher Monsieur; car vos pacquets n'ont pas coustume d'estre dixneuf jours en chemin. Tout le monde, que j'avois desjà régalé de vostre Response aux Factum [1]), m'en demande tous les jours des nouvelles; et c'est à quoy je ne sçay que répondre. Il n'est guères croyable, que vous ayes changé d'advis. Rien que l'Amitie ne vous obligeoit à me faire part de vos Nouvelles; et comme je n'ay rien fait qui vous puisse obliger à changer de Sentiment, je ne sçay que deviner d'un pareil retardement. Peut-estre que vostre Response est restée dans quelque bureau ou chez quelque facteur; mais si vous sçaviez, combien je m'impatiente après, vous m'en escririez deux mots. Je souhaite que ce soit selon mon coeur, et que je puisse toujours et toute ma vie me dire Vostre etc.

Ce 5me Sept. 1691.

IV.

A propos d'Accius [1]), ne croyez pas, s'il vous plaist, que dernièrement j'aye voulu faire l'entendu avecque Vous: Je sçay trop que vous estes plus sçavant que moy; mais Casaubon en fust cause. Il prétend que Pacuve et Actius sont homochrones, et cite à ce sujet vos vers de Martial. Mais, mon cher Monsieur, il y a bien pis. Cicéron fait Pacuve aussi vieux que Cæcilius, ce Cæcilius si vieux, si silicerne [2]), si tymbogère [3]), qu'il estoit desjà carcasse dès l'Hécyre de Térence.

Voilà ce que c'est que d'estre homme de Lettres. On ne tient que par un bout à la Chronologie, tandis qu'une foule de Bréteurs ensceptrez concentrent autour d'eux une Légion d'Escrivains.

»Rire à l'Andromaque« 4) est un hémistiche de Despréaux, autant qu'il m'en peut souvenir. Je n'ay plus ses oeuvres. Et l'Andromaque est assuréement celle de Racine. C'est un Jeune Marquis Qui plein d'un grand sçavoir chez les Dames acquis . . . qu'à grand bruit il attaque, Va pleurer au Tartufe et rire à l'Andromaque. Peut estre cela n'est il que dans les premières Éditions.

Il ne me semble pas, mon cher Monsieur, que vous debviez changer de manières. Seulement seroit il besoin d'entremesler les articles réels parmi les personels, afin de plaire davantage; car on ne se soucie guères aujourd'huy des avantures des Poëtes, des Scipions et de l'Advocat Lælius, quoy qu'au fonds il faille avoir bien de l'esprit et de l'érudition pour desmesler tout cela. Je suis fasché de ne vous pouvoir ayder. Ce me seroit bien de l'honneur et de la joye; mais je n'ay pas seulement le Vossius *de Poëtis et Historicis* 5), bien loin d'avoir une jolie bibliothèque. Et puis la vieillesse qui me talonne, me donne de toutes autres pensées, que je n'ay encore eues jusqu'icy. Cependant, vieux ou moribond, sain ou malade, malheureux ou bienheureux, je seray toujours, mon cher Monsieur, vostre etc.

Ce 2me Janv. 1694.

V.

J'ay receu vostre Lettre sur Boissat, mon très cher Monsieur, et vous en remercie très humblement. Je vous l'aurois tesmoigné plutost, si je n'avois fait conscience de vous dérober à vostre temps, qui vous est si cher, que vouz employez si bien et dont vous voulez bien pourtant estre comptable au Public, pour les belles choses que vous nous donnez de fois à autres.

Je vous rends grâces avec toute la reconnoissance d'un homme absolument touché jusqu'au fonds du coeur, de l'honneur que vous me faites de me citer dans l'Article d'Épicure. Mais vous m'eussiez obligé sensiblement, en brave homme et en vieil Ami, si vous m'en eussiez envoyé la maculature, comme vous avez fait autrefois d'Accius et de Balzac. Il me semble, mon très cher Monsieur, que je gouste et que je savoure assez bien le plaisir que vous me faites, pour que cela vous eust engagé et vous engage doresnavant à me régaler d'une demy feuille de papier, toutes les fois que mon Nom s'y rencontrera heureusement. Jamais Lettres ne seront mieux payées ni plus guayement que celles là; assurez vous de cela, mon très Illustre Ami. De quelque façon que vous ayez pu me mettre dans l'Article, je vous diray une chose que je trouve vraye de plus en plus tous les jours. C'est que le Sçavant Gassendi [1]) a expliqué Épicure selon Lucrèce, et presque point selon le texte de Diogène [2]). Gassendi ne parle point d'Oeconomie dans les Cieux, ni de Sympathie, ni de Symphilie, ni d'Atomes apotélestiques, je dis apotélestiques pour soy mesme et qui marquent presque un dessein; et c'est ce qui m'a fait citer, p. 130, cinq ou six lignes de Pacatus [3]), lesquelles, aussi bien que

21

les paroles d'Épicure, sont des allusions aux dogmes de Pythagore et de ceux qui croyent l'Ame du Monde. Pour ce qui est de Lucrèce, il suit plustost certains Interprètes d'Épicure, qu'Épicure mesme, qui estoit un bon homme et un bigot outré. Car enfin, s'il est vray selon Aristote, ou plustost selon la Raison, qu'on ne sçauroit juger des gens que sur leurs Paroles ou sur leurs Actions, de quelle façon est ce que Gassendi a pu soustenir, qu'Épicure n'a point creu la Providence, puis qu'il a fait des Livres de Piété et que toute la vie il a esté attaché au culte de ses Dieux? A vostre advis, auroit on bonne grâce de soustenir, que Durand de S. Porcien 4) seroit un Impie, parce qu'il auroit creu la Providence d'une autre façon que les autres Hommes? veu qu'il a fait des Livres de Théologie et qu'il a vescu en homme de bien. Car de vouloir juger de l'intérieur des gens, c'est révoquer en doute la Conscience et la Vertu des Payens, des Juifs, des Mahométans etc., et il n'y a personne de qui on ne puisse dire tout ce qu'on voudra. Si j'avois à faire une traduction de Diogène, je rendrois l'Innocence d'Épicure si claire, ce me semble, qu'un Aveugle l'appercevroit:

Prendere quæ possis oculorum lumine operto.

Mais j'ay renoncé à l'Impression, si ce n'est à une seconde édition d'Épicure; et c'est pour cela que l'autre jour j'escrivis à Vascosan. Ce n'est pas que je n'aye encore quelque chose d'assez bon, et peutestre fort curieux. C'est une grosse et grande Dissertation étofée et diversifiée de bien des choses, mais hideuse et terrible pour estre hérissée de Grec. Je croy vous en avoir parlé autrefois. C'est sur l'Agamemnon d'Aeschyle, que j'ay traduit aussi, et qui se font compagnie. Mais,

après le peu de service, *à quo minime oportuit, minimissimè debuit,* dans l'Édition d'Épicure, je sois Cuistre, Goujat ou Schelme, si je me hazarde à un nouvel Ouvrage, ou bien l'Imprimeur sera au bout de ma rue et quasi dans ma dépendance. Épicure m'a appris à vivre. Il est vray que, décrié comme il est, il falloit s'apprester à quelque disgrâce; toute matière paradoxe a cette destinée la. J'ay creu pourtant le contraire, et sur quelque fondement. Personne jusqu'icy n'a voulu prendre la peine de lire exactement Diogène, et il n'y avoit rien de si aisé que de prendre garde aux mots particuliers de la Secte: c'est par là qu'on peut découurir un Système. Voilà qui est fait, et il n'en faut plus parler. Mais j'ay à vous dire, que la Lettre que vous m'escrivistes incontinent après l'édition de mon Livret, me fust d'une grande consolation. Je vous en ay béni mille fois, et vous souhaite toujours toute sorte de prospéritez. Il me faloit cela pour sortir du désespoir.

Je vous remercie encore une fois, et très humblement, de m'avoir cité dans l'Article, et vous supplie de croire que je suis par estime, par inclination, par intérest, par mesme mestier, par mesme séjour, par mesmes amis et ennemis, par mesmes infortunes etc.

Vostre très humble et très obligé serviteur
DU RONDEL.

A Maestricht ce 28 May 1695.

Je ne sçay, si vous voudrez prendre la peine de me réfuter à l'article de Lucrèce; mais au cas que cette pensée vous vienne, n'ayez point peur que je me formalise. Pourveu que j'aprene quelque chose, il me

sufit. Mais, s'il vous plaist, envoyez moy la maculature, afin que j'aye le plaisir de me voir avant tout le monde.

VI.

Auriez vous daigné lire un peu exactement la page 754 de Diogène Laërce? Il me semble, mon cher Monsieur, qu'il y a bien des Réflexions à faire sur *λογισμὸς* et sur *παρεγγυεθέντα*; et quiconque voudra songer à la ressemblance des Stoïciens et des Épicuriens, trouvera, malgré tout ce qu'en croit le Vulgaire, que ces deux Philosophies s'approchoient de bien près. Cela m'estoit monté en l'esprit, avant que j'escrivisse pour Épicure; mais je n'osois me croire et n'ay esté confirmé dans mon opinion qu'après avoir leu une seconde fois Diogène; et c'est là que j'ay veu, que le Héros de Gargette [1]) avoit emprunté de Zénon aussi bien que de Démocrite force choses pour bastir son Système. Bien des Sçavans dans l'Antiquité ont remarqué la ressemblance du Portique et du Jardin; mais au commencement, je croyois que c'estoit un Paradoxe, et sans l'examen du septiesme Livre du Biographe Philosophique, je le croirois encore. Je ne vous diray point icy, mon cher Monsieur, ce que je trouve de conforme entre les deux sectes, au sujet de *λογισμὸς*. Je ne veux songer à Epicure que pour le réimprimer, comme je l'avois escrit, à trois ou quatre lignes près, que j'avois oubliées, et encore ne sçay je ce que je feray là dessus. Car à le bien prendre, il y aura plus de satisfaction pour moy, de voir que tout le monde se trompe, que de désabuser trois ou quatre Curieux.

Je suis bien fasché, mais ce qu'on appelle bien fasché, de n'avoir pu deviner la diligence des Imprimeurs. Je vous aurois prévenu pour une maculature, et vous me l'auriez sans doute accordée. Car que ne donne t'on point à un Ami si ardent, si passionné et si constant que moy? Si par hazard vous me trouviez doresnavant sous vos yeux pour quelques pages futures, ayez la bonté de m'y mettre et de m'envoyer ces pages. Vous me rendrez heureux malgré la Fortune, et je trouveray dans la possession de ma gloire de quoy me consoler de toutes les avanies qu'on m'a faites. Ce n'est pas, mon cher Monsieur, que quand vous ne feriez jamais mention de moy, je n'acquiesçase à vostre volonté, et que je n'eusse toujours pour vous toute l'estime, toute l'amitié, et tout le respect, que je vous doibs. Je suis de la Classe d'Épicure, si je ne suis de mesme rang: Car asseurez vous, que je sçay adorer gratuitement, et que j'aurois du Culte, quand il n'y auroit point de Félicité.

Je vous remercie de vos bonnes Nouvelles Litéraires, et vous supplie de fois à autres de m'en mander, sur tout de vostre grand Ouvrage; car je brusle encore plus que nostre Ami de Piémont [2]), de le voir dans la pompe. Cet Ami m'escrivit de Turin l'autre jour, et à mon ordinaire je vous envoyerois les Lignes qui vous concernent, mais sa Lettre, de quatorze pages quarto, est une espèce de Dissertation. Il vous ayme assurément, et vous baise les mains avec toute sorte de respects. Je suis, Monsieur, et comme il faut, Vostre etc.

A Maestricht ce 23 Juillet 1695.

J'ay félicité le Patron [3]) sur sa prédiction masculine de son Carolus Quintus, il y a bien six semaines. Je

suis son très humble serviteur et vous prie de l'en assurer, parce que je ne sçaurois luy escrire, estant dans l'embarras des Nopces de mon Nepveu et de ma Niepee.

VII.

Je debvrois attendre jusqu'aux responses de Leyden, avant que de vous escrire. Mais, mon cher Monsieur, ce que vous venez de m'envoyer [1]) est si beau, si bien escrit et si fortement raisonné, et d'ailleur si honorable, si glorieux et si satisfaisant pour moy, que, bien que ce ne soit qu'*ablatum mediis incudibus opus* et une partie destachée de son tout, qui ne sçauroit paroistre dans tout son jour, je me suis imaginé qu'à diférer ma reconnoissance à une autrefois, j'en ferois esvanouir la fleur et tout le bon goust et ne répondrois pas au ressentiment, où je suis d'une honnesteté si extraordinaire et si peu méritée. Bénit soyez vous, mon cher et Illustre Ami, d'avoir songé à moy, qui languissois depuis trois ans dans l'incertitude du Jugement qu'on debvoit faire de mon Ouvrage [2]). Puis que vous vous déclarez en ma faveur, on va suivre vostre opinion par tout. On va trouuer des beautez extraordinaires, où l'on n'auoit pas creu qu'il y eust seulement du sens commun, et je m'en vais *vivus volitare per ora virûm* [3]), après avoir esté mort en naissant, *dulcis vitæ exsors et ab ubere raptus* [4]). Je vous en rends un million de grâces et vous prie de croire, que s'il se fait une seconde édition d'Épicure, la mesme main, que vous avez qualifiée de Maistresse dans la version de la préface de l'Index d'Achille [5]), sera une main Héroïque dans la version de

l'article d'Épicure et de Lucrèce. J'y mettray tout mon Grec et mon Latin.

Mais, mon cher Monsieur, comme je suis encore plus curieux de vostre gloire que de la mienne, j'ay peur qu'on ne vous chicane sur ce que vous dites: Que la foy de l'existence d'un Dieu, sans la foy de la Providence, ne peut pas estre un motif à la Vertu [6]).

Car à Siam et en autres Païs, où l'on croit en Somnokodom [7]), c'est un Dogme incontestable, que ce Dieu ne se mesle de quoy que ce soit dans son Nireupan [8]), et laisse aller sur la terre toutes choses à leur gré; et cependant on ne laisse pas de le prier, de l'invoquer et de tascher, par toute sorte d'efforts, de l'imiter dans la pratique des Vertus. Voyez le 1[er] Tome de La Loubère [9]). Mais quand il n'y auroit ni Somnokodom ni tout autre Dieu en ce Monde, de cela seulement qu'on parle des Dieux et qu'on attache à ces idées là toute la beauté des Moeurs, il se trouveroit parmi les Hommes force gens qui aspireroient à ce degré de gloire, et ce seroit assez pour eux de pouvoir représenter par des Actions ce que les Peuples n'auroient figuré qu'avec des Idées et des Paroles. C'est une des plus anciennes passions du genre Humain, que de vouloir estre Dieu: Vous serez comme Dieux disoit ce Maistre fourbe dans le jardin d'Éden. Tellement que, Monsieur, qu'il y ait des Dieux, ou qu'il n'y en ait point, — puis qu'il y a de la Louange et de l'Honneur à estre ce que l'on en dit, cela suffit. Vn Bramen, un Jogue [10]), un Bonze, un Talapoin [11]), qui n'ont l'esprit tourne que vers certaines vertus sombres et retirées, tascheront d'imiter les Dieux dans l'Autarkie [12]). Ils vivront en des Solitudes afreuses et

vivront quasi d'un rien et porteront la chose jusqu'au Miracle. Des Princes, des Rois, des Conquérans qui ont l'âme tournée vers les actions de grand esclat, feront tout ce qui se pourra faire entre les hommes, pour imiter la Toutepuissance, de sorte que dans les desseins où ils debvroient périr sans ressource, vous les en verrez sortir à leur honneur, comme s'ils avoient la Fortune à leur solde. Les Sçavans ont fait autrefois et font tous les jours des choses si estranges et si merveilleuses, qu'on est excusable de les attribuer quelque fois à la Magie. Et ainsi des autres personnes; car, comme vous bien sçavez:

On trouve des Héros d'une douce manière;
Il en est de Justice, il en est de Bréviaire.

Je croy, sauf vostre advis, que l'Admiration toute seule est capable de nous porter à cela. Escoutez ce que dit un homme, que vous avez loué [13]) dans vostre Lettre du 19 May 1690 et qui est vostre Ami passionné:

L'Admiration n'est pas une chose qui dépende de nous. Le Mérite et la Beauté se saisissent de nostre coeur et de nostre esprit, d'une manière si hautaine qu'on ne sçauroit leur résister. Aussi tost qu'on a monstré à Thémistocle les trophées de Miltiade, ce n'est plus ce Thémistocle si paisible, si tranquille, si modéré. Il ne dort plus, ni nuit ni jour. Il ne parle que du combat de Marathon, il n'a en la bouche que le nom de Miltiade, il est la trompette de ses Louanges. Ce n'est plus estime ni vénération ce qu'il fait: C'est fureur, c'est transport, mais une fureur illustre, mais un transport magnanime. (Pag. 34, 35 *De Gloria,* et pag. 59 et 60).

Effectivement, l'Admiration à cela de particulier, qu'elle saisit l'objet qu'elle regarde et l'incorpore à son spectateur, soit par le charme impérieux qui brille dans la Merveille que l'on contemple et qui se rend maistre absolu de nos sentimens, soit parce que nous sommes naturellement Imitateurs de ce qui nous frape les sens, et que nous nous transformions insensiblement aux manières de ce qui nous environne.

Que pensez vous qui ait mis en teste à S. Dominique, à S. Ignace, à S. Catherine de Sienne et à tant d'autres saints du Tiers Estat, la fantaisie d'estre canonisé? Rien autre chose que d'avoir veu force hommes et femmes sur les Autels, environnez de Cierges, invoquez un jour de feste, faire subsister des troupes entières de gens etc.

Mais, me direz vous, ce ne sera pas une véritable vertu, telle que je la conçois et comme elle doibt estre. Je le croy, Monsieur; mais cela luy ressemblera tellement, que horsmis vous et quelques autres en très petit nombre, il n'y a qui que ce soit, qui ne s'y trompe. Peut estre mesme, qu'à la fin ces Gens là deviendront ce qu'ils contreferont. A force de remplir son debvoir, à force de bien faire, à force d'imiter les grands Originaux qu'on se propose, on se fait homme de Sanctification: *frequens Imitatio transit in Mores,* dit Quintilien [14]).

Voilà, mon cher Monsieur, ce que j'ai peur qu'on ne vous dise. Il est vray que je ne debvrois pas en avoir peur. Car, comme vous avez mille fois plus d'esprit que moy, vous aurez préveu toutes ces petites difficultés et avez, pour y respondre, un λόγων θύλακον [15]). J'ay creu vous le debvoir dire, quand ce ne seroit que pour vous monstrer que je ne vous lis pas sans réflexion.

Je vous demande pardon de vous escrire si fréquemment; cela ne m'arrivera pas souvent. Mais j'ay esté enchanté de l'honnesteté que vous m'avez faite sur un sujet où je commençois à me croire dans l'Oublie. Je vous en remercie encore une fois, et suis de toute mon âme vostre etc.

Ce 28 Janvier 1696.

Je vous remercie de la nouvelle de Mr Van Dale [16]. Ce qu'il fait est d'ordinaire très bon et très sçavant.

Je ne sçay, si vous me ferez l'honneur de parler de moy dans l'article de Lucrèce Femme [17], comme vous venez de faire dans celuy de Lucrèce Poëte. Mais quand vous m'y debvriez percer comme un crible, ne m'espargnez pas, s'il vous plaist. Vous venez de me faire assez d'honneur pour ne vous sçavoir jamais mauvais gré de quelque petite honte que vous me pourriez faire, puis que cette honte ne me seroit que salutaire et que j'apprendrois bien des choses, en vous obligeant à estaler de la Litérature.

Si vous pouvez, faites mention de moy à Musée le Poëte [18]. Ce que j'ay fait autrefois sur cet Autheur m'a valu la connoissance de Mr Huet. Mais possible que je ne vous en ay point donné d'exemplaire.

Ne m'oubliez pas, mon cher Monsieur, à Pereira, à Pythagore et à Théophraste [19]. Et quand je vous dis: ne m'oubliez pas, je n'entend pas aucune forme d'Éloge; deux lignes suffiront.

VIII.

Bien loin de me formaliser de ce que vous me mandez sur mes Objections[1]), je vous en remercie, mon cher Monsieur. C'est leur donner du poids et du lustre, que de les insérer dans vostre Livre. Sans cela, on n'en sçauroit jamais rien dans le Monde, et je ne croirois jamais qu'elles valussent quelque chose. De quelque manière que vous vous y soyez pris, n'appréhendez pas que je vous en sçache mauvais gré. Je suis trop sensible à l'Amitié dont vous m'honorez, pour n'estre pas à vous toute ma vie, et suis trop persuadé que vous avez plus d'esprit que moy, pour ne pas acquiescer à vos Responses. Et puis, mon cher Monsieur, de qui tiens je ma petite renommée? N'est ce pas de vous? Auroit on jamais parlé de OVARNM de Mithra[2]), sans les Nouvelles de la Rép. des Lettres? Sçauroit on ce qu'avoit pensé Diogène sur les Bestes, sans le secours du mesme Livre? Et n'est ce pas à l'esclat de vostre nom, qu'est redevable celuy du Chénix? Ne doutez donc point, mon cher Monsieur, que je ne reçoive avec tout le respect que je vous doibs, ce que vous escrivez contre moy. Il suffit que j'y puisse apprendre quelque chose, pour estre satisfait en cette rencontre, et pour vous en remercier de tout mon coeur. Je vous supplie très humblement d'en estre persuadé. — Mais, comment vous remercier de vostre Dictionaire? Où trouver des paroles qui soyent assez dignes pour exprimer la moindre partie de mon ressentiment?

Quis tanta relatu ... aequet?
Nec laudare satis, dignasque rependere grates
Sufficiam; referent Superi.

Je le souhaite de tout mon coeur; car il m'est absolument impossible de pouvoir jamais reconnoistre, comme il faut, la moindre de vos grâces, et je ne croy pas qu'il y ait d'homme qui le puisse, quand je substitueroïs le Genre humain à ma place.

Hier, je fus voir Mr. le Grand Doyen[3]), à qui je leus le commencement de vostre Lettre. Il vous remercie très humblement, mais ce qu'on appelle très humblement.

Je feray relier le Dictionaire; mais ce ne sera pas au compte de Mr. Leers, ni d'aucun autre, que de moy. Adieu, mon cher Monsieur. Tout à Vous.

Ce 29 Octob. 1696.

J'escriray un de ces matins au Patron. Je vous remercie de vos Nouvelles Litéraires.

IX.

C'est cette fois là, mon cher Monsieur, que j'ay vostre Livre. Vous ne sçauriez vous imaginer l'aise où je suis, et je ne sçaurois non plus ni vous exprimer comme il faut ma joye, ni vous la tesmoigner par aucun service qui responde à mon ressentiment. Ce n'est pas seulement plaisir, contentement et satisfaction; c'est ravissement, c'est transport, c'est une espèce de fureur, mais une fureur que l'Amitié a toujours approuvée et que la Sagesse n'a jamais pu condamner. En vérité, je ne me sens pas. Je feuillete ce beau Livre Je cours d'un bout jusqu'à l'autre. Je vais et reviens sur mes pas; et je me trouve très bien partout, mais nulle part si bien qu'à É p i c u r e. Je vous re-

mercie très humblement de tout le bien que vous y dites de moy et de tout l'honneur que vous m'y faites. Je ne le mérite pourtant pas trop, franchement; mais, mérité ou non, je ne vous en ay pas moins d'obligation, et j'en suis, je croy, à vous plus que je n'estois l'autre jour; du moins me trouvé je plus esmeu, et il me semble que j'ay cette fierté, qui ne manqua jamais à ceux qui ont esté bien receus d'un grand Prince. De vostre grâce, je suis tout au moins dans une Chaire Curule, aux endroits où vous me placez; et je m'y plais tant, que s'il falloit qu'on m'offrit tout l'or du monde pour quitter un moment un si glorieux avantage, on me verroit non seulement rougir de honte, mais mesme mourir de regret d'avoir esté creu capable de tentation: *Dignus an suspicione ego?* Je vous jure

Per genium Famæ Castalidúmque gregem[1]),

que j'estime plus pareille demeure, quoy qu'elle ne soit que d'encre et de papier, que les Palais et les Basiliques, où l'on ne voit que marbre et que porphyre. Ces Basiliques et ces Palais seront abatus un jour, et il n'en restera aucune trace; mais vostre Livre est à l'épreuve de tous les Siècles, est sous le sçeau de Pérenna, est escrit du doigt des neuf doctes Fées. Qu'il est beau, mon cher Monsieur, cet excellent Livre! Et que vous estes heureux de produire avec tant d'abondance, tant de solidité et tant d'agréments! Je l'ay sur ma table, et en suis tellement exstasié, que je ne le croy pas où je le vois: *novum dictu, præsens desideratur.* Je n'en ay encore leu d'attache que six Articles; mais dès le premier, qui fust celuy de Rorarius[2]), que je ne connoissois point et que je trouve admirablement bien commenté, je ne pus m'empescher de dire, en me tournant vers Moréri:

Cede bonis: Laudum debet te Bælius hæres[3]).
Vous estes, en vérité, autant au dessus de ce Prestre et de son Vicaire[4]), que je suis en Amitié au dessus de tous ceux que vous venez d'obliger. Je vous en remercie cordialement et respectueusement et suis pour toute ma vie vostre etc.

A Maestricht ce 3me Décembre 1696.

Je vous remercie aussi de vostre réfutation; car je vois bien que vous m'avez espargné, et tant mieux pour moy.

J'ay trouvé par hazard l'endroit où vous parliez de Mr. de S. Maurice[5]), et luy ay monstré. Il doibt vous en remercier. Je ne sçay, s'il y a d'autres gens de ma connoissance; car il n'y a que trois jours que j'ay vostre Livre. Mais si j'en trouve, je ne manqueray pas de leur monstrer l'endroit et de les en régaler.

Mr. Barthélemi[6]) est enchanté de Rorarius. Il vous baise très humblement les mains.

On va mettre un de vos Exemplaires à la Bibliothèque publique. Ainsi tout le monde aura le loisir de vous lire.

X.

Ce fust de mémoire que je vous escrivis l'autre jour, touchant les Gymnosophistes, Spinosa et Héliodore[1]), parceque, mon cher Monsieur, cinq ou six jours après que j'eus receu vostre excellent Livre, je l'envoyay chez le Relieur. Depuis ce temps, ô prodige, ô horreur! ce n'est que d'avant hier que j'ay vostre 1er tome. Ce misérable De Lessart avoit à faire deux encans de deux pauvres Prestres, qui se sont laissez

mourir pour aller en Paradis, de sorte qu'il a fallu attendre, malgré moy et tout mon saoul, après la diligence qu'il vient de faire. Dans vostre 1er tome, j'ay leu ce que vous y dites de Gymnosophistes. Il y a plus qu'il ne faut pour me convaincre; mais vostre Philostrate[2]) est un mauvais Romancier, à ce que j'ay oui dire autrefois à Paris, et prenez y garde. J'ay reculé à l'article d'Égialée[3]) où vous parlez de Déipyle. En trois éditions que j'ay de Stace, il y a Déiphile: Rare et sublime effort d'un esprit sans pareil! Il y a pourtant des Grammairiens qui s'applaudissent de semblables coyonneries que je viens de faire. — Je suis revenu à Ésope[4]), où j'ay veu tout le contraire de ce qui se lit chez Arrian. Selon le texte, c'est des Payens que l'on a emprunté le mot de *κύριος* dans les Prières, et mesme la formule du Kyrie eleïson (Arrian L. 2. C. 7., pag. 142, 8vo, edit. Col.) Prenez la peine de le lire.

Voicy un billet de Mr. le grand Doyen, qui est vostre admirateur, vostre Panégyriste et vostre serviteur, tout comme moy. Il m'a promis de vous servir comme il faut et plus heureusement, croit il, dans l'affaire du Seigneur de la Rovere[5]), que dans l'affaire de Guastalla. *Vale benè ut valeam.*

A Maestricht ce 3 Janv. 1697.

J'ay payé la relieure; et c'est une chose dont je ne vous donnerois pas advis, si ce n'est que mon Libraire pourroit bien estre assez Diable pour mander tout le contraire à Mr. Leers. Christine de Suède[6]) n'est pas encore arrivée.

XI.

Ce que vous me mandiez de Mr. Allix[1]), me surprend; car il me semble, mon cher Monsieur, que vous luy avez fait tous les honneurs imaginables dans vos Journaux, et que vous luy en faites encore dans vostre Dictionaire. Mais il est Caloyer, Démagogue, Apoclet etc., et c'est assez. Il ne faut rien à Gens comme cela pour les mettre hors des gonds. Le zèle de la Maison les échaude à tel poinct, qu'ils en ont fort souvent la cervelle toute cuite. Je ne vous consoleray point, s'il vous plaist, là dessus. Ce n'est pas une mauvaise marque de déplaire à semblables Gens.

Pour ce qui est de la Cour de France[2]) et de ce que vous m'en mandez, cela ne me surprend point. Je l'avois deviné à Henri Quatre, lorsque vous dites que si on l'eust etc. Mais quand j'eus veu comment vous finissez Louis XIII, j'en fus asseuré. Je ne sçay pourtant, à quoy ils songent tous. La fin de David avoit de quoy les appaiser ou les amuser. Mais ne seroit ce point un ramage de ces Oiseaux de nuit ou de lit, qui sont si funestes aux Princes? Il y en a à cette Cour, qui pourroient s'estre reconnus en bien des endroits, et c'est un outrage impardonnable. Puis que Vous et Mr. Leers ne courez aucun risque dans cette avanie, je m'en resjouis et vous en félicite. Si vous n'avez pas la France pour vous, vous aurez tout le reste de l'Europe; et pour combien pensez vous debvoir compter tant d'honnestes Gens en tant de Royaumes? Cela, ce n'est pas tant perdre une partie, que gagner une moitié et triompher de tout le reste. Et puis, vous sçavez bien qu'il y a des pertes triomphantes, qui vallent plus que des victoires complètes.

J'ay veu Mr. le grand Doyen et luy ay leu vostre Lettre, c'est à dire ce qui le concerne. Et comme il s'apprestoit à escrire sur son Agenda, je luy mis une copie que j'avois en soin de transcrire, afin de soulager sa mémoire. Dès que Madame la Comtesse de Tilli[3]) sera icy, il ne manquera pas de l'aller voir et de luy lire ce que vous me mandez. Il m'a promis de s'y comporter de tout son coeur et de toute son âme, comme un homme qui vous estime et vous estimera infiniment toute sa vie. Il ne sçait pas encore, si ce sera luy ou le grand Prévost qui ira à la Haye après Pasques; mais il se fait une joye de songer que ce pouroit estre luy. Assurément il est tout à vous, aussi bien que moy. Je vous fais icy ses baisemains bien passionnez et y adjouste les miens. Vostre Lettre à Mr. de Reckem[4]) a esté portée, et ce fust ma petite Niepce et une de mes servantes. Madame la Comtesse de Tilli les remercia au travers des vitres de sa Salle.

Je n'ay rien veu de Mr. Gronove depuis longtemps. Mandez moy un peu, si dans l'édition nouvelle de Censorinus[5]) il y auroit une bonne Note sur la primauté de l'Oeuf ou de la Poule. J'ay leu cet Autheur, commenté, ce me semble, par Lindenbroge, mais il y a si long temps que je ne m'en souviens plus. Adieu, mon cher Monsieur. Faites moy toujours l'honneur de m'aymer.

Si je puis, j'escriray aujourd'huy au Patron.

Ce 11me Mars, 1697.

XII.

Je vous ay toujours entre les mains, mon cher Monsieur, soit pour apprendre quelque chose de nouveau, soit pour me ressouvenir de ce que j'ay appris; et je m'acquitte si fidellement de cette tasche que je me suis imposée, que je croirois avoir perdu la Journée, si je ne vous avois point leu. A l'ouverture du Second Tome, je suis tombé à l'article de Péricles, p. 800, où vous attribuez à Claudien ce qui est assurément d'Ovide, de Ponto L. 1. El. 3. J'ay peur qu'on ne vous reproche cela, à cause de ce que vous dites auparavant de Mr. Le Febvre[1]). Prenez la peine de revoir cela.

Mr. De Rouen commence à se mieux porter. Il m'escrivit l'autre jour et vous asseure de ses très humbles respects. Dans une Visite qu'il receut, on y parla fort de vous; et il y eut un homme qui asseura que de nouveau certaines Gens s'estoient bandez pour empescher l'entrée à vostre Livre, sur quoy un autre homme dit que c'estoit là le moyen de faire souhaiter vostre Ouvrage avecque plus d'empressement, et qu'au lieu de 20 escus cela le feroit vendre 40. C'est effectivement une bien grande folie que de s'opposer au débit d'un Livre. Plus on le décrie, et plus on le veut lire. On se roidit contre la défense; et de ce que des Dévots veulent supprimer un Ouvrage, on s'imagine que la Vérité y est estalée avecque toutes ses circonstances. Jamais Hommes ne haïrent tant la Sincérité, que ces Gens là. Ils la défigurent de toutes manières et la persécutent en tous lieux. Ce ne sont que Chicanes, Supercheries, Courtes Reveues, Petits Livrets, Cabales Invisibles, Émissaires déchaisnez etc. Autant vaudroit Goulu[2]) avec ses Novices et ses Frères

Lays! C'est un vray Orkianisme[3]), un vray Repaire de toute Iniquité. Vous avez passé par là, mon cher Monsieur, et vous n'en estes pas encor fort éloigné; mais vous vous estes consolé, comme la famille de Grotius dont vous parlez p. 1312. Continuez; on en reviendra à la fin, et tout le monde vous fera justice:

Perfer et obdura: dolor hic tibi proderit olim.
Sæpe tulit lassis succus amarus opem[4]).

Dans ma dernière Lettre, je vous priois, mon cher Monsieur, de m'envoyer la maculature de ce que je vous écrivis autrefois sur Balzac et qui ne vous a pas dépleu. Je vous en prie encore aujourd'huy très humblement. Vous ne sçauriez croire combien vous m'obligeriez. Mais peut estre que cela ne se peut.

Tous nos Illustres vous baisent très humblement les mains et vous asseurent de leurs respects. Adieu, mon cher Monsieur. Je suis toujours, à mon ordinaire, Vostre très passionné et très fidelle Serviteur

DU RONDEL.

Ce 28 Juin, 1700.

Des gens revenant d'Aix ont conté icy que Mr. Le Clerc alloit lascher un 4to contre Mr. Van der Vayen[5]). Au compte là, voilà véritablement Les Entre-mangeries et Guerres Ministrales de vostre Feuardent[6]). Mais, dites moy un peu d'où je sçays, que ce Cordelier s'appelloit ou qu'on l'appelloit φερώνυμος? Il ne me souvient point où j'ay leu cela.

XIII.

Enfin l'Apophrade[1]) Delessart a fait venir un Vigneul-Marville. Depuis hier je le lis, et je viens de l'achever. Je vous remercie, mon très cher Monsieur, de m'avoir indiqué un Livre si joly, si agréable et si curieusement escrit. Il vaut en son genre plus que tous ceux qui ont paru jusqu'icy; plus que les Scaligerana, Perroniana[3]) etc. Je luy donne mon sufrage et mon estime, et m'en vais le publier de tous costez. En vérité, il le mérite. Il y a des Apophthègmes que Plutarque auroit mis au dessus de ceux des Lacédémoniens. Il y a des Historietes qui valent plus que toutes celles d'Athenée; et il y a certains raisonnemens de Physique, qui seroient adoptez en un besoin par les plus glorieux de nos Philosophes. Ce qu'il dit de l'apparance du Soleil au haut du Ténérif, est une chose que Gassendi eut payée cent ducatons, et s'en seroit servi, comme il faut, à la défense d'Epicure. C'estoit un Maistre homme, comme vous sçavez, et il l'a bien monstré au sujet de cette espèce d'Estres, que vous dites qu'on ne sçauroit trouver au deçà de Dieu.

Ce que Vigneul dit de la Bruyère m'a infiniment resjoui[4]). O le brave garçon que Vigneul! Que je luy sçais bon gré d'avoir monstré la vanité d'un faux Sage, qui avoit forcé la Renommée a parler de luy! Si vous connoissez quelque parent de cet homme, je vous supplie de luy dire, que si jamais il passe par icy, il me face l'honneur de me venir voir: nous célébrerons, comme il faut, la mémoire d'un si bon Critique.

Il y a bien d'autres choses qui me plaisent dans Vigneul; mais il y en a deux ou trois qui ne me plaisent trop, entre autres ce qu'il dit de Balzac. On ne debvroit parler de cet homme qu'avec respect et vénération. Sans luy, nostre Langue seroit encore incertaine et chancelante, et nous luy avons l'obligation de sçavoir parler et escrire. Il est vray, que dans les Exemples qu'il nous a laissez, il paroist nous avoir plustost bravez qu'instruits. Son élévation est si grande, si forte, si majestueuse, et il se maintient si bien dans sa hauteur et son estendue, qu'il n'y a point moyen d'y pouvoir atteindre; mais au fonds ce n'est point sa faute. Pour n'avoir personne qui le suive, cela n'empesche ni la rareté de son mérite, ni la vigueur de la course, ni la beauté de sa carière; il n'en est que plus remarquable. Permettons aux Voitures d'escrire joliment, naturellement et en style d'à tous les jours: cela leur sied bien, et ils ne sçauroient mieux faire. Mais ne haïssons pas Balzac, pour s'estre mis au dessus de tous les Hommes, par le plus beau, par le plus noble, par le plus glorieux attentat qui se commettra jamais.

Vous le sçavez mieux que personne, mon cher Monsieur. Avant Balzac, le Style Sublime estoit inconnu en France, et l'on s'imaginoit mesme que nostre Langue en estoit incapable. Mais cet homme a bien monstré le contraire; et parce qu'en nous désillant les yeux, il feit paroistre son adresse et son courage, on ne luy a pas pardonné nostre bestise et nostre lâcheté. Voila ce qui arrive dans le commerce des Stupides. Nous les éveillons à nostre dommage; et parce qu'ils ne sçauroient nous mespriser, ils ne manquent point de nous haïr.

J'ay copié pour Mr. De Recheim les lignes qui le concernoient, et les luy ay envoyées. J'ay creu debvoir agir comme cela, afin qu'il ne veit rien de Claudien, qui dans le fonds est une affaire de bibus. J'y ay joint les deux Nouvelles Litéraires. Je vous remercie très humblement du tout, mais principalement de ce que j'avois dit de Balzac, et vous me faites trop d'honneur: je ne me souvenois plus de mes paroles. Vous estes trop bon d'avoir pris tant de peine, et je vous demande pardon de ma liberté. Je suis toujours avecque respect et avecque reconnoissance, mais avecque plus d'amour que jamais,

Vostre très passionné et très
fidelle Serviteur.

A Maestricht ce 10 Juillet 1700.

Tous nos Illustres vous asseurent icy de leurs respects.

XIV.

C'est aujourd'huy, mon cher Monsieur, que je debvrois vous demander pardon de vous escrire une troisième fois. Et en vérité, il valoit mieux demeurer en repos et vous y laisser, que de me fatiguer si inutilement, si niaisement, si cheftivement; car enfin je ne vous envoye rien qui vaille. Mais vous voulez que je parle; et comme je suis persuadé qu'il n'y aura que vous qui verrez mes vétilles, je les hazarde sans m'en soucier. Souvenez vous, s'il vous plaist, de mon ancienne manière. Je critique sans rien prétendre, sinon que, si je ne vous dis rien davantage, c'est que tout

le reste me plaist extrêmement. C'est pourtant mal parler à moy. J'ay admiré certaines pages et ay esté transporté à certaines autres; et quoy que ce ne soit guères vostre coustume de toucher le coeur, vous avez pourtant touché le mien par vos sentiments naturels et par vos expressions vives et nouvelles. L'Érudition est par tout en vostre livre [1]), et elle m'a enchanté en cent endroits, sur tout en ce que vous dites de la Magie. Je ne me souviens point, si vous avez parlé des Psylles, qui estoient des Magiciens de haute Gamme; mais il me semble que vous ne parlez point des Magiciens de Mréo [2]), qui font disparoistre le pain aux yeux de ceux qui le tiennent entre les mains, sans y laisser que de l'apparence. Personne ne s'estoit advisé anciennement d'un pareil aphanisme; mais Rome est toujours feconde en Miracles, et nous luy avons l'obligation du plus surprenant des Paradoxes. Il me reste encore à lire un bon quart de vostre Ouvrage; car j'ay enjambé sur force chapitres: mais comme je suis persuadé que je ne vous envoye rien qui vaille, je vous demande la permission de ne vous envoyer rien davantage.

Je vous remercie encore une fois, et de tout mon coeur, de vostre bon livre, et vous supplie de me mander si vous ferez un second volume. Adieu mon cher Monsieur. *Vale et me, ut facis, ama.* Vostre etc.

Ce 24 Oct. 1703.

Pag. 15:

Inter cæcos regnat Strabus. Au royaume des Aveugles les Borgnes sont Roys.

Je ne croys pas que vous ayez eu dessein de traduire; car il s'en faut bien que *Strabus* ou *Strabo* soit un Borgne. On peut estre Lousche et avoir pourtant

de bons yeux. Le Père de Pompée estoit *Strabo*, et Horace l'Anti-Porsena estoit *Cocles*. Le Seigneur Bigle, qui dessus le promontoire de Lilybée voyoit les Vaisseaux de Carthage, avoit de bons yeux. Mais peut estre que le mot Strabo est un nom de famille.

Pag. 15:

Ayment mieux estre les derniers du secoud ordre que les premiers du troisième etc.

En jureriez vous bien, mon cher Monsieur? Permettez moy d'en douter. Vous estes trop sage et trop judicieux pour vous émanciper à de telles libertez. Quelque honneur qu'on vous feît en cela, de pouvoir remarquer si finement les choses, et quelque tiltre qu'on vous donnast d'estre un *Princeps Subtilitatum*, vous ne vous le pardonneriez pas d'avoir fait tant de mescontents, en assignant à chacun sa place. Vous vous reprocheriez éternellement cette vanité. De fait, les Derniers du Second Ordre et les Premiers du Troisième sont si proches, sont si voisins et se touchent si fort, que dans ces dégrez assignez au Mérite, il y a plus dégoust superbe que de vérité bien éclaircie. Le Plus et le Moins peuvent faire et font assurément de la distinction, mais il ne font point de séparation. Ils n'écartent point ce qui se ressemble, ils ne placent point aux pieds ce qui se peut mettre aux costez. Si la droite est pour les vns, la gauche est aussi pour les autres. Et n'est il pas vray, tout habile homme que vous estes, que vous seriez bien empesché à donner la juste place à nos Romanciers? Balzac est pour Gomberville, Sarasin pour la Calprénède et Conrart pour Mlle de Scudéri. Prononcez, si vous l'osez.

Pag. 79:

La rigueur qu'ils exercèrent sur leur corps, n'avoit point d'autre principe que le mespris qu'ils avoient pour les richesses etc.

Point du tout. Voyez Xénophon, Plutarque, Élien etc. Ils vous diront, que c'estoit pour les accoustumer à toute sorte de fatigues, sur peine de n'estre point avancez aux charges, s'ils ne passoient par une telle espreuve. Or, quelle fatigue y a-t-il à mespriser les Richesses, les Voluptez et le Luxe? Il n'y a qu'à en estre sevré de bonne heure, ou estre instruit dès le bas âge dans une pratique opposée. Cela ne couste pas plus de peine à un Lacédémonien, qu'à un Iroquois de n'avoir point de dentelles ou de galons d'or. Songez à l'*Ignoti nulla cupido* [3]) et à ce qu'on a dit de l'heureuse Ignorance des Scythes.

Pag. 304:

Il est indiférent pour la qualité d'un Acte de l'Ame, que son Objet existé réellement ou n'existe qu'en Idée etc.

A cause de Grotius, je ne puis estre de vostre sentiment. Voyez, Monsieur, le 18e parag. du 20 Chap. de son Livre *de Jure Belli* etc. Il y a en un mot tout ce qu'on pourroit dire de bon sur ce sujet.

Et certes, semblables Actes n'estant que des Pensées ou des Désirs et tout ou plus des Préparatifs sans suite, sans effet, sans exécution, ils ne sont point du tout du ressort de la Justice. Ces sortes de choses sont trop déliées pour pouvoir estre appréhendées. Cela n'a ni corps ni substance; et s'il faut qu'il y ait quelque existance, cela ne peut ressembler qu'aux vains

efforts d'un homme qui lutte contre son ombre, contre lequel, jusqu'icy, personne ne s'est encor advisé d'intenter un Procés.

Quand ces Soldats d'Espagne voulurent desmolir le Ciel, ils s'y apprestèrent de tout leur coeur; qui une échelle, qui une hache, qui une doloire; — c'estoit à qui pis feroit. Les augures, bien seurs que les Soldats ne réussiroient point, ne se trémoussèrent aucunement ni ne taxèrent cette action d'Impiété et de Sacrilège. Ils se contentèrent de s'en mocquer et creurent que le mespris estoit le seul digne supplice de pareille extravagance: *facetiis insectari satis habuerunt* [4]).

Or, dans l'article de question, le cas des Sorciers Visionaires est encor plus favorable que celuy de ces Soldats. Ces Sorciers n'ont point d'objet réel, sensible ni palpable. Tout est en Idée et dans l'Imagination, et c'est là que dans les vastes Campagnes des Resveries, ils abattent, ils accablent, ils tuent sans miséricorde leurs Ennemis, qui se portent bien ou leur envoyent mille malheurs qui n'arriveront jamais. C'est une terrible Fée que l'Imagination. En un moment elle consume les Enfans qui sont en Chartre, elle empesche d'accoucher les femmes qui ont esté concrètes, elle mine les Hectiques et les Phtisiques: C'est pis mille fois qu'Arimanès. De bonne fortune, cela n'arrive qu'au fantosme que ces gens ont forgé, sur lequel ils exercent leur fureur; car on a remarqué cent fois que ceux qu'ils tuent, se portent le mieux du monde. De sorte que toute la différence qu'il y a entre nos Songes et les Visions de ces Sorciers (car il nous arrive quelque fois en dormant d'égorger nos Voisins et nos Amis), c'est que nous serions bien faschez que nos Songes fussent vrays, et qu'en nous reveillant nous sommes

convaincus que ce ne sont que des Illusions du Sommeil, au lieu que les Sorciers Visionaires se resjouissent de leur prétendue méchanceté et ne sçauroient croire que les Gens qu'ils ont tuez soyent encore en vie, bien qu'ils les voyent et qu'ils leur parlent.

Pag. 325:

C'est à moy que vous vous adressez, du moins ay je la vanité de le croire. Je vous diray donc, Monsieur, qu'entre autres mots de la version de Du Pinet[5]), il n'a pas compris que *Regum Regibus imperat*, c'est du Roy de Perse ou des Parthes dont Pline parle en cet endroit, comme on le peut voir chez Onésicrite[6]), Strabon etc., lors qu'il est question de ce Tiltre si superbe. Il y a trop de périphrase en cette version.

B. Lettres non datées, dont l'éditeur a pu fixer la date avec plus ou moins de certitude.

XV.

Encore une fois, mon cher Monsieur, je vous remercie de vostre Dissertation[1]). Elle me semble toujours belle et bonne, et quoy que ce ne soit pas une nouveauté pour moy, je l'ay releue avec autant d'avidité que la première fois. Cette netteté d'esprit, cette douceur de style et ces divers agrémens qui éclatent dans vostre Ouvrage, engagent le Lecteur avec tant de plaisir, qu'on se trouve au bout de cent pages sans s'appercevoir comme on y est venu. C'est ce qui m'est arrivé. Me voila en moins d'un rien à la page 335, où vous dites que le Diable aymeroit bien mieux partager avec

que Dieu le culte des Hommes, que de les voir tous dans l'Athéisme. Oseray je vous le dire, Monsieur? Cela m'arreste. Qui vous en a informé, s'il vous plaist? Est ce luy mesme? A-t il pris la peine de sortir de l'Abysme pour venir en personne vous le dire?

Ou bien, est ce un essor de vostre esprit et un jeu de vostre plume? Il faut croire plustost le dernier. Quel apparence, en effet, que Mr Bayle, si honneste homme et si sage, soit un secrétaire d'Enfer et sçache toutes les profondeurs de Sathan? Sans doute, vous avez voulu éguayer vostre matière et dire un paradoxe en chemin faisant, afin de tenir vostre Lecteur en haleine et le mener où bon vous sembleroit. Car enfin, Monsieur, le Diable sçait trop bien ses intérests pour n'aymer pas mieux que tous les Hommes deviennent Athées, que d'aller partager niaisement avecque Dieu un honneur, qui ne s'adresseroit pas à luy. Je ne me connois pas en Diables. Je m'imagine pourtant que cela le debvroit faire enrager. Il seroit toujours pris pour un autre; et quel crève-coeur n'est ce pas à un Glorieux, comme luy, de voir qu'on ne luy fait civilité que par méprise? Pour concevoir ce que je dis, imaginons nous la bonne femme qui offre en mesme temps un Cierge à Mr S. Michel et à son Dragon. Qu'est ce qu'en doibt penser le Diable? Une femme à genoux, une Kyrielle de prières, un Cierge, un Temple; tout marque l'adoration. Cependant ce Dragon est sous les pieds de S. Michel. S'il partage l'honneur du Cierge, s'il a des prières, si c'est à trois pas de J. Christ qu'on luy fait la cour, — il ne laisse pas d'estre vaincu; il est le trophée d'un Archange; il est la risée du Ciel et le jouet des Chrétiens; et, s'il faut qu'il ait encor du crédit en ce monde, c'est auprès d'une

Vieille à cervelle moisie, qui croit le debvoir plaindre dans son désastre, à peu près comme nous voyons encore tous les jours celles de son âge pleurer ceux qu'on mesne à la potence. Mais si ce Dragon étoit un franc Diable: »Quoy, vieille carcasse«, luy diroit il, »viens tu m'offrir un Cierge pour éclairer ma honte et pour luire à ma défaite? N'est ce pas assez d'estre un marchepied sans servir encore de quintaine? Veux tu adjuster la mocquerie à la rage, et ne sçaurois je estre malheureux sans que tu t'en mesles? Reprends ton Cierge, et laisse moy à moy mesme. Je suis Diable, et Diable vaincu. Il ne me faut plus que les Ténèbres«. Il auroit raison; n'est il pas vray, Monsieur? Il n'y a rien tel que d'estre soy mesme, et c'est le plus grand désordre qui puisse arriver à une personne, que de sortir de son caractère. Voilà qui ne va pas tant mal, me direz vous. Vous accomodez les choses à vostre théâtre. Mais, [direz vous], quand je dis que le Diable est friand d'honneur, c'est lors qu'il se déguise en Dieu; c'est lors qu'il a des Prestres, des Temples, des Sacrifices et tout l'attirail de la Religion, et qu'il fait l'entendu dans une Pagode, autant ou plus qu'un nouveau Canonisé dans la Basilique de S. Pierre. C'est à dire, Monsieur, que quelques fois le Diable est Dieu, et Dieu le Diable. Bon. Mais comment est ce que vous ajustez cecy? Quand le Diable se déguise en Dieu, il ne commande que la Justice, la bonne foy, la Pudeur, la Tempérance; toutes sortes de Vertus. Quand le Diable est Diable, ce n'est qu'Ordures, Infamie, Violence, Rapioes, Meurtres; toutes sortes de Vices et de Crimes. Le Diable est il double? et y auroit il en luy, comme en Sylla, deux personnes différentes? Où est le Diable, quand je ne vois que la Vertu? Où est Dieu, quand

je ne voy que le Vice? Ajustez moy cela, s'il vous plaist, Monsieur. Ajustez le vous mesme, me répondrez vous. L'Antiquité ne parle d'autres choses que de la paillardise authorisée par Vénus, de l'yvrongnerie par Bacchus, du vol par Mercure etc. Et qu'estoit ce, ces Dieux là, que des vrays Diables? Je n'en sçays rien, Monsieur; car c'est une grande question, selon moy, de sçavoir si ce n'estoit point de fausses idées de la Divinité, que tous ces Dieux des Anciens. Mais j'ay à vous dire que Vénus, Bacchus, Mercure etc. favorisoient aussi peu le Vice ou le Crime, chez les Anciens, qu'aujourd'huy chez les Catholiques Madame S. Reyne favorise les vérolez et la S. Vierge favorise les Débauchées. C'estoit la frayeur d'avoir offensé le Ciel, c'estoit la confession des péchez, c'estoit les effets de la piété, qui plaisoient à ces personnes célestes des siècles passez et du nostre. Preuve de cela, c'est qu'une Déesse disoit à une pécheresse:

Veniam tuis, temeraria, dictis,
Supplice voce roga: dabit veniam illa roganti etc.[1])

Et puis, autrefois comme à présent, on faisoit conscience de se présenter devant la souveraine Divinité, quand on étoit dans l'impureté ou dans le crime. Il falloit s'adresser à des Dieux subalternes et du second ordre, lesquels par une charité incroyable ne manquoient jamais de faire la paix des pécheurs avecque le Monarque des Dieux et des Hommes. *Vectores hinc precum, inde donorum, qui ultro citroque portant hinc petitiones inde suppetias, ceu quidam utrinque interpretes et salutigeri.* On trouve, à la vérité, chez les Historiens, de certains sacrifices à Vénus Erycine, qui sont tout de fait drôles; mais au fonds, quoy que les prostituées

y assistasseut et qu'elles feissent les frais de la Feste, il n'y avoit que les femmes de bien qui osassent se charger de l'offrande et le mettre dans le giron de la Déesse. Il seroit donc plus à propos, pour le compte du Diable, que le monde devînt Athée. Il y gagneroit le genre humain et verroit avec une maligne joye, que Dieu se seroit trompé dans le dessein de la création, que les hommes seroient en proye à sa rage et qu'on n'auroit travaillé que pour luy. Il y pourroit perdre quelques honneurs superficiels et équivoques; mais qu'est ce que de perdre des révérences et des génuflexions, et gagner un monde? N'est ce pas aller au solide et entendre l'art de règner? N'est ce pas laisser les dehors de l'authorité ambitieuse et acquérir sans bruit des sujets et un Royaume? Je ne suis donc point de vostre advis, et d'autant plus que j'ai veu des Diables incarnez raisonner de la façon que je vous le dis. Ils étoient enragez et véritablement endiablez, lors qu'on les saluoit en foule et avecque leurs Maistres; et j'en ay veu un chez le Chancelier Séguier [3]), qui se tenoit le plus loin qu'il pouvoit derrière son Patron, afin que l'honneur qu'on luy pût rendre, fût entièrement à luy. Au reste, Monsieur, ne croyez pas, que ce soit pour m'inscrire en faux contre vous, que je vous écris cecy. C'est que je suis toujours le mesme que vous m'avez veu, lors qu'à grands pas dans vostre chambre je vous contredisois pour tuer le Temps. Vous sçavez mon humeur pyrrhonniene. Elle croît tous les jours; mais ce n'est que sur des sujets de Philosophie. Car pour ce qui est de vostre mérite, je n'en sçaurois douter, après le beau Livre que vous venez de faire, non plus que de vostre amitié, après la conduite que je vous ay

veu tenir dans mes desmeslez de Sedan. Conservez la moy, Monsieur, et croyez que je suis toujours etc.

Je n'ay point receu vos Thèses [4]).

J'oubliois de vous remercier de vostre bonne exhortation. J'en profiterois, je vous assure; mais à gens comme moy, il leur faut pour le moins une demy bibliothèque. Qu'est ce que ce Spinoziste [5]) dont vous me parlez? Ayez la bonté, lors que vous ne sçaurez que faire, de me mander des Nouvelles de la Rép. des Lettres. Je ne sçay point du tout ce qui se passe. Ne faites vous rien de nouveau? Marsilly [6]) m'écrivit une fois, que vous vous enfermiez un peu trop soigneusement pour n'entreprendre pas quelque Ouvrage. Si cela est, je vous supplie, mon cher Monsieur, que je ne sois point des derniers à le sçavoir, puis que je fais gloire d'estre de vos Amis.

XVI.

[1683?]

Si dernièrement ceux qui s'en allèrent à Sedan eussent voulu se charger du pacquet de Mr. Perou [1]) ou de Mr. Servas, ce serait une affaire faite. Au lieu qu'à présent, à cause de l'interruption du commerce [2],) je ne sçay quand ni à qui je le pourray donner. Je le garderay jusqu'à nouvel ordre, et ne manqueray pas, à qui me présentera un mot de votre sainte et sacrée pate, de le rendre tel que vous me l'avés envoyé. Je vous remercie, mon cher Monsieur, de vos belles Thèses. Je les trouve très bien écrites et fort philosophes, mais un peu trop pour moy. Il y a deux ou trois choses,

que je n'entends absolument point. C'est ma faute, sans doute. J'ay achevé de lire votre Dissertation, où je ne trouve rien à dire, si non à ce que vous tâchez de prouver de Lucrèce. C'est, selon moy, le plus haut exemple de vertu et en mesme temps du plus grand malheur, qui puisse arriver à une femme. Il faudroit estre de leur sexe ou avoir meilleur opinion de leur honnetteté que vous paraissés n'en avoir, pour sçavoir la confusion et le désordre, où est un esprit en semblables rencontres. Je les conçois, pour moy, assez vivement, parce que, depuis que je suis au monde, je suis toujours avec les gens de la vieille Rome et me suis à peu près, sur les conversations des Sénèques, formé des idées de leur vertu. J'avois barbouillé trois ou quatre pages sur ce sujet; mais comme, après les avoir leues, j'ai creu que tout ce que je vous y disois, pouvoit vous avoir passé par l'esprit, je les ay laissées, avec mes autres paperaces, luter avec la poussière et les vers. J'ai leu depuis quelque temps Figueroa [3]). J'y ay apprit de quoy vous foudroyer sur cet argument que vous me faisiez toujours, de la nature des pluyes, qui auroient diminué les montagnes, si le monde était de toute éternité. Il a veu des montagnes qui se grossissent à force de pluyes. Quand je dis que j'ay apprit, c'est à dire un exemple fameux, car vous ne vouliez point croire les exemples que je vous citois. Adieu, mon cher Monsieur.

Dites moy un peu, s'il vous plaît, si on pourroit trouver chez vous la Logique et la Morale de l'Esclache [4]) en tables et avec les discours. Je suis obligé, comme vous sçavez ou comme vous ne sçavez pas, d'enseigner les fondemens ou une Introduction à la Logique, et il

me semble que ces Livres là, que j'ay eus autrefois, pourraient m'ayder.

Qu'est ce que les dialogues de J. Nicius Erythræus [5]) et l'Histoire de Louis treize de Gramondus? [6])

— — — — — — — — — — — — — — — — — — *)

Voilà un billet de l'archichiragre Mr. Du Plessis [8]). Je vous envoye une lettre de Mr. de S. Maurice, et vous supplie, mon cher Monsieur, de ne point oublier le Spinosiste et le compère Patin. Ce soir part votre lettre pour Sedan. Le Potier d'estain m'a manqué; mais Mr. de S. Maurice me marque une autre adresse. Je m'en serviray. Adieu, mon cher Monsieur. J'ay si froid que je ne sçaurois écrire, soit par l'intromission des corps tetrahédriques, ou par le repos forcé de mes doigts. L'Eau est drosle en ce temps cy; elle n'a qu'à se tenir en repos, la voilà aussitôt glace, qui s'élève au dessus du goulet de la bouteille et la casse en suite par le milieu. Ma cave est aujourd'huy une des plus belles choses de la ville. Tous les esprits architectoniques du Démorgorgon se sont arrêtés à l'entrée, et ont dépeint sur la porte les plus belles fleurs que j'aye jamais veues; c'est l'admiration de tout le monde. Si j'eusse pu deviner cela, j'aurois enterré plusieurs animaux, afin d'en voir la mignature sur cette porte et preuver par expérience la conjecture de Borelli [9]).

Vostre pacquet pour Mrs. de St. Maurice et Fetison [10]) est partie.

---

*) L'éditeur supprime ici la lettre de Du Plessis (voir le texte).

XVII.

[1684].

Je croy, mon cher Monsieur, avoir receu vos deux Lettres, dans la dernière desquelles vous me parliez d'un pacquet pour Mr Perou. Comme les personnes que Mr Servas me proposait, étoient gens à les laisser venir demander le pacquet sans les avertir de ce que c'estoit, j'ay attendu jusqu'à cette heure, et vainement. Aucun ne s'est présenté que la Mère de Mr Mallet, qui se chargea dernièrement de deux on trois petits livres, sans oser prendre tout le reste. Il m'est donc demeuré. Or, parce que Mr Perou et Mr Servas étoient informez du pacquet, j'ay creu qu'il était à eux deux, ou qu'ils avoient charge de vous de le recevoir l'un pour l'autre.

C'est pour cela, mon cher Monsieur, que je vous ay parlé de ce pacquet là en commun. Je ne manqueray pas de présenter votre dernier à un nommé Des Bans, potier d'estain, lequel s'en retourne à Sedan. — Si votre »Prosélyte abusé [1]) fût arrivé plustost, j'en eusse chargé un de mes bons amis. C'est un joly livre et tout à fait dans l'air qu'il faut pour traitter un faquin comme Brueys [2]). J'en félicite votre ami, et vous aussi. C'est un plaisir d'estre loué par un homme louable. Mais il debvoit vous nommer. C'est trop de modestie à Vous. Quand on peut paroistre dans le monde aussi dignement que vous, on doibt le faire à visage découvert.

J'attends avec bien des impatiences le Discours Historique [3]), dont vous me parlez dans vostre avant dernière. Je l'ay desjà annonce icy à plusieurs personnes, entre autres à Mr du Plessis Rambouillet. C'est un réfugié de France, pour je ne sçay quelles affaires,

lequel a beaucoup d'esprit et qui est plein d'estime pour Vous. Il a leu quatre ou cinq fois vos ouvrages, et toujours avec un nouveau plaisir, dit il. Je luy envoyeray ce soir vostre Prosélyte. Je ne me souviens plus des difficultez sur vostre thèse, parce que Mr Le Faucheur 4) est sur le pied de m'enlever vos ouvrages quand il les a perdus. Mais il me semble que je n'avois pas tout à fait tort. Je dis plus pour ma Lettre, sur Lucrèce. J'ay absolument raison; car les Anciens, si vous ne le sçavez, mon cher Monsieur, étoient comptables de leur réputation après leur mort. Ainsi, Lucrèce n'a agi que par un principe de Religion, et point du tout par un principe de gloire. Je prouve cecy par le passage d'un vieux Scholiaste, sous l'authorité duquel vous seriez assurement foudroyé. Mais comme je vous ayme mieux en vie qu'autrement, j'ay creu que vous vous passeriez aisément d'une Lettre qui peut être vous déplairoit. Je suis fasché de ce qu'on n'ait pas trouvé L'Esclasche; mais il s'en faut passer. Je vous remercie pourtant de la peine que vous avez prise, et suis toujours tout à Vous. A force d'enseigner les commencemens de la Philosophie, croyriez vous bien, mon cher Monsieur, que je prends goust au mestier, et que si Dieu n'a pitié de moy, je deviendray Philosophe. Je ne lis quasi plus que des Logiques; et bien que je ne trouve mon compte en pas une de celles que j'ay entre les mains, j'aspire pourtant et je halette toujours après des Logiques. Si vous en sçaviez quelque bonne et qui vraysemblablement vous pût satisfaire, vous m'obligeriez fort de me l'indiquer. Jusqu'icy on m'a voulu faire lire cette Logique du Port Royal; mais j'ey trouve trop de géometrie. Il faudra pourtant s'y résoudre ce printemps. Adieu, mon cher Monsieur.

Mes baisemens à vostre Autheur, quelque qu'il puisse estre. J'oubliois de vous remercier de vostre *messer Vittorio*; [5]) mais c'est qu'il fait si froid que rien plus. Vous avez tort de douter qu'on puisse comprimer l'air. Ce tourbillon de la petite Ourse est ce qui le comprime aujourd'huy et c'est pour cela qu'il fait si froid. Je vous en jure *Cartesialiter*. Ce maudit froid est cause que je ne puis décrire mon Épicure que j'ay mis en Latin et que j'ay amplifié honnestement sur le commendement de Mr Groulart [6]), mon patron.

XVIII.

[Été de 1684].

Il n'y a rien à dire, au moins selon moy, à vos deux derniers ouvrages [1]), si ce n'est sur la révolution des âmes, où, quelque peine que vous ayez prise pour éclaircir les opinions de cet Autheur barbare, j'ai bien peur que vous n'ayez pu tirer aucune lumière de sa fumée [2]). C'est, je croy, mon cher Monsieur, trop d'honneur que vous luy faites, que de le mettre avec les braves de votre Livre. Vn semblable visionnaire doibt pourir dans l'obscurité. Mais est il possible que le Docteur Moure [3]) ait eu l'opinion que vous citez! A ce que je voie, le bon sens n'est pas toujours le partage des Docteurs, et il y a bien de la différence entre un Métaphysicien et un homme raisonnable. Dieu le convertisse, aussi bien que tous ceux qui vous attribuent le Mercure [4]). Icy on ne l'a creu qu'un jour ou deux; encore a ce esté par la faute de Graef, qui ayant mandé à Pilon, qu'on n'appelloit plus »Mercure« les Mercures, mais »Nouvelles de la Rép. de Lettres«, le

bruit courut que les deux Livres étoient de vous. Mr Du Plessis vous a deffendu d'une force terrible parmy les Gens d'épée, et moy parmy les Gens de Lettres. Mais j'y aurois extrêmement bien réussi, si j'eusse leu le Mercure, comme Mr Du Plessis. Il n'y en avoit qu'un Exemplaire en Ville, au Comte de Carelson [5]), lequel a bientôt changé d'opinion à la lecture de vos ouvrages; et encore cet exemplaire est il perdu. Je vous diray icy, en vieil ami, qu'il y a un peu de votre faute. Vous debviez faire imprimer vos ouvrages chez un autre que Des Bordes, puis que c'est luy, à ce qu'on m'a dit, qui a imprimé le Mercure. Au reste, vos Livres courent tout Maestricht et au delà. Celuy que vous avez eu la bonté de me donner, est à Dalem et doibt aller à Liege, et vos derniers, que j'ay acheptez, iront demain à Aix. Mr Du Plessis vous a acquis le Comte de Carelson, et moy l'advocat Nizet, très savant garçon et tout à fait sage. Il faut que Graef envoye toujours six exemplaires, parce que le pauvre Pilon est obligé de m'emprunter vos livres, pour les loer; et je les luy prête de bon coeur, afin qu'il gagne sa vie. Il doibt envoyer cinq ou trente escus à Graef dans sept ou huict jours. Il seroit à souhaiter que Leers et Graef n'envoyassent que de jolies choses à ce pauvre Diable, car il ne vit quasi que du loage de ses livres. — Adieu, mon cher Monsieur. Je vous remercié très humblement de la bonté que vous avez de vouloir parler à Des Bordes pour Épicure. Si je puis me résoudre à le décrire, je luy envoyeray et luy en achepteray une bonne cinquantaine. J'écrirai à Mr. Jacquelot [6]) de Vassy, c'est luy qui m'a parlé de certains manuscrips de Théologie. A propos de Théologie, sçavez vous bien que πϱηνὴς γενόμενος[7]) veut dire au passage contesté *cernuum suspendi,*

estre pendu la teste en bas ou les pieds en haut, comme on fait encore aujourd'hui en France, à ceux qui se sont désesperés. Mais il ne faut quereller personne. Tout à vous.

A Maestr. ce 8 Juill. 1684.

Mr Le Faucheur et Mr Du Plessis vous baisent les mains. Le premier a parlé à Pilon, et comme il faut.

XIX.

[Eté de 1684].

Je ne sçavois rien du tout, mon cher Monsieur, des nouvelles de la Rép. des lettres. Pilon ne m'en avoit rien dit, soit qu'il l'eut oublié ou, ce qui est plus vraysemblable, qu'il n'eut rien conceu à ce que vous luy dites sur ce sujet. Je vous remercie très humblement du présent que vous m'en faites, et en mesme temps vous félicite sur ce nouvel employ, que vous avez bien daigné prendre et qui étoit si nécessaire dans un Païs de Litérature comme celuycy. Il me semble que vous faites fort bien le Photius [1]), et que les extraits que vous nous donnez des Autheurs sont les plus belles analyses du monde. J'ay peur pourtant, mon cher Monsieur, qu'il n'y en ait d'un peu longuetes et qu'on ne vous reproche d'y fourer un peu trop souvent de petites réflexions.

Ce n'est pas qu'elles ne soient justes et très joliment dites; mais, au fonds, dans le poste d'Épitomateur où vous vous retranchez, il ne faut que rapporter simplement et naïfvement un autheur, sans l'étofer de ses remarques, comme dans la page 78: Tant il est

vray que le Monde fait etc., pag. 81: Voilà de quoy exciter l'émulation des habiles Gramm. J'ay peur encore, qu'on ne trouve vostre Éloge de Mr de la Roque [2]) un peu diffus. Ces sortes d'ouvrages, dans un journal s'entend, doivent estre courts, serrez et fort laconiques. Il y en a un bel exemple, si je ne me trompe, chez Patercule touchant Cæsar, et, autant qu'il m'en peut souvenir, cet éloge est de deux pages [3]). — Je ne connoissois point Mr Cuper [4]). C'est un brave homme. J'achepteray au premier jour son ouvrage, dès que j'auray de l'argent un peu plus que je n'en ay. Mais quand j'en aurois beaucoup, ce ne sera pas pour Darmanson [5]). L'Enragé! Aller mettre Dieu en jeu pour prouver une extravagance, et employer sérieusement la Théologie dans un sujet si frivole! Il faut que ce soit une Théologie de bestes que la sienne.

Excusez la liberté que je me donne. Vous voulez que j'agisse comme cela avec vous, et vous avez raison au fonds, car on ne peut pas estre avec plus de franchise, que je suis et que je seray toujours à Vous.

J'obliois de vous dire, que vous ayez la bonté de mettre un Exemplaire pour moy, dans le pacquet de Mr Le Faucheur. Je ne manqueray pas de les payer à Des Bordes, à qui je pourrois bien un de ces matins envoyer Épicure, si je pouvois me résoudre à le décrire. Mais un de mes amis de Champagne me doibt envoyer un gros pacquet d'Escritures théologiques, et si Des Bordes est d'humeur à imprimer, je les luy envoyeray; car il me semble qu'un Libraire à qui Pilon en a parlé en Hollande, ne s'empresse guères à en demander des Nouvelles.

Mr Le Faucheur doibt donner l'exemplaire à Mr Du Plessis.

P. S. Il l'a receu et vient de chez moy pour me remercier de l'honneur de vostre connoissance. Il estime beaucoup vostre ouvrage. Voilà encore son lacquais qui m'apporte un billet.

XX.

[1684].

Trois jours après, mon cher Monsieur, que je vous eus écrit d'un météore [1]) que je m'imaginois assez extraordinaire pour estre échapé à la diligence de bien des gens, j'en ay trouvé à peu près la description dans Sénèque [2]). Je ne suis pas fasché, comme vous pouvez croire, car au moins je me suis trouvé en mesme chemin avec un grand homme; mais le nom qu'il luy donne après Aristote ne me plaist point du tout. J'aimerois mieux m'en tenir au mien, qui est celuy que luy a donné l'autheur du Livre *De Mundo* attribué à Aristote. Je vous supplie donc très humblement, puis que mon météore est une vieille nouveauté, de ne luy point faire l'honneur de le mettre dans vos Journaux. C'est un Sycophante de m'avoir attrappé de cette manière là. Quand vous m'écrirez, faites moy la grâce de me mander, où se vend l'abrégé de Gassendy, de la révision de Bernier [3]), dont vous avez parlé à Mr. Le Faucheur. Adieu, mon cher Monsieur. Je suis toujours tout à vous.

A Maestricht ce 19 Septemb.

XXI.

[Commencement de 1685.]

J'achève vostre premier Tome[1]) avec quelque espèce d'enthousiasme. Jamais, je croy, on n'a plus admiré Livre ni esté plus touché des belles et bonnes choses qu'on y peut trouver, que je le suis de la lecture de vostre Ouvrage. Je vous remercie d'un si excellent présent; mais comme la joye que j'ay me sembleroit imparfaite, si j'estois seul qui en eus, je m'en vais prester vos Lettres à tous mes Amis. Mr. Le Faucheur les a leues, et m'a témoigné, que ç'avoit esté avec un singulier plaisir. Il y a appris, et moy aussi, bien des choses. Il s'estoit, à la vérité, un peu arresté sur l'amour paternel et sur le mariage[2]); mais ce n'a esté que quelques momens. Il m'a advoué, qu'après avoir médité un peu scientifiquement sur vostre opinion, il l'avoit trouvée très raisonnable et très judicieuse. Bien des gens, sans doute, auront les mesmes pensées; mais aussi reviendront ils bien viste, et reconnoistront qu'il faut lire ces deux Lettres avec application, pour en voir la véritable beauté. Quelque beau que ce soit le second Tome, je croy pourtant que le premier a quelque avantage sur luy. Vous y estes, ce me semble, plus fort, plus sçavant et plus durable dans l'effort de vos argumens; Vous les poussez aussi loin qu'ils peuvent aller. La huitième et la neufvième Lettre me paroissent des chef-d'oeuvres de la Raison humaine, et celles contre Mr. Arnaud d'une force à abysmer ce Héros du Jansénisme[3]). J'en suis, je vous assure, comme exstasié. Je vous croyois bien un agréable Écrivain et qui sçaviez répandre un air de délicatesse dans vos ouvrages; mais je ne vous croyois pas si fort

ni si terrible dans les combats. Je vous en félicite, mon cher Monsieur, et me félicite en mesme temps moy mesme d'avoir un ami de tel prix, lequel me distingue de la foule de ses autres amis. Je vous remercie encore une fois, et très humblement, de vostre excellent présent.

J'oubliay de vous remercier l'autre jour de l'honneur que vous avez fait à Rampalle[4]) de le citer. Je l'ay connu. C'estoit un fort honneste homme, qui avoit du génie pour les sciences, particulièrement pour l'Astrologie, qui luy valoit bien du bon argent, bien qu'il se mocquast de cette science en particulier. Ses Poësies, c'est à dire ses Idylles, sont bonnes. Je n'ay plus tous ces Livres là. Je les ay perdus il y a long temps avec bien d'autres choses de plus grande conséquence; je croy vous avoir dit, que j'ay esté ruiné trois fois.

Il faut pour me revancher en quelque façon, que je vous avertisse de ce qu'il se dit de vos Nouvelles afin que vous y remédiez avec un seul mot. Il y en a qui sont surpris de ce que vous insérez plusieurs Lettres[5]), — celles de Mr. Levenhoeck, celles de Grævius sur la Tartarie, celles de Mr. Spon etc. —, comme si c'estoit manque de travail. Vous pourrez, mon cher Monsieur, leur citer le premier Homme de vostre métier, qui estoit un très habile homme et très laborieux. C'est le Patriarche Photius, chez qui j'ay veu des pièces entières, trois fois plus grandes que le Discours de Mr. de la Chambre[6]). Il me semble entre autres y avoir veu des déclamations d'Himérius[7]) et un petit Roman d'Antonius Diogénès[8]). Vous pouvez avoir Photius, et par conséquent voir encore d'autres Extraits ou Pièces, qui fermeront la bouche aux superbes

dégoustez de vostre Ville, si par hazard il y avoit, comme je l'ay fermée icy à certains petits connoisseurs. Je vous baise très humblement les mains, et suis toujours etc.

Mr. Le Faucheur vous baise très humblement les mains et vous remercie de l'honneur de vostre souvenir.

XXII.

[1685.]

Ni moy ni bien d'autres, mon cher Monsieur, ne croyons guères que la Jouissance soit un plaisir de l'Ame[1]), et encore moins que la friction et l'éjaculation ne soient point des sentimens. Mais c'est qu'il faut estre Malbranchiste pour concevoir ce que vous me dites, et malheureusement je ne le sçaurois estre. Les Anciens, c'est à dire les Stoïciens, m'avoient dit ce que je vous écrivois l'autre jour, et le disoient après tous les Philosophes des autres sectes; de sorte que je croiois estre assez bien fondé pour vous faire une objection dont vous debvriez avoir peur. Mais puis que vostre Malbranchisme vous en garantira, à la bonne heure! je ne souhaite que vostre gloire. Ces Messieurs définissoient l'amour ou la Jouissance ἐντερίου παράτριψις etc. ...... Au reste, ne me croyez pas assez niais pour avoir entendu au sujet de la Jalouzie, qu'elle n'est point la cause des Mariages, selon l'Histoire de la Bible. Je vous parlois en Philosophe. Je sçay que, chez certains Peuples, la Jalouzie est une passion nouvelle, et depuis seulement que nous autres Européans avons fait des farces de ce qu'ils nous laissoient

jouir de leurs femmes, le plus paisiblement du monde. Et de plus, c'est que, selon Hobes[3]), le monde n'ayant pas la mine d'avoir commencé, les choses ont toujours esté plus ou moins sur le pied où nous les voyons. Or vous sçavez bien, que l'on se marie aujourd'huy pour de bien différentes causes que la Jalouzie. De l'argent, de l'appuy, un employ etc. sont presque toujours ce qui porte nos jeunes Gens à entrer dans la nasse. Je vous fais grâce d'un Épigramme ancien, lequel vous assommeroit de son authorité, en confirmant ce que j'avance. Laissons cela là. — Je connois fort bien Périplectomenès[4]) et croy connoître Chrisante comme vous. C'est un brave homme, et je souhaiterois fort qu'il s'advisa d'écrire cent Volumes contre vous. Cela seroit joliment écrit et tout à fait selon mon humeur, et peut-être qu'à l'âge de l'un et de l'autre *non exarescerem ex amoenis rebus et voluptariis*[5]) et que je me trouverais un vieux Verd-Galand.

Je vous remercie de m'apprendre que c'est Mr. Cuper qui a fait la Lettre Latine de Tartarie. Je l'ay admirée et l'ay louée de toute ma force, et ay trouvé des gens qui m'ont creu. La netteté qu'il y a et l'admirable simplicité qui s'y trouve, me font souvenir de vos Thèses. C'est le mesme caractère. Elles sont tout à fait belles, tout à fait bonnes, et il n'y a qu'un endroit qui m'a arresté. C'est l'expérience de Guerick: je ne sçay ce que c'est. Je remercie Mr. Briot de m'avoir envoyé une si bonne chose, et luy baise les mains. J'en fais autant à Mr. de Marzilly et le supplie icy de mettre au jour ses mémoires. Mais s'il en vouloit faire une Relation et me l'adresser, il m'obligeroit fort. Je ne sçay, en vérité, que dire de ce Mr. de Marzilly. Il m'a aymé autrefois, du moins ay je esté

assez beste pour le croire; mais depuis qu'il s'en est allé en Amérique sans me dire adieu, et sans m'avoir écrit de Surinam, je doute fort qu'il m'ait aymé un moment. Qu'il face comme il luy plaira. Pourveu que vous m'aymiez toujours, ce me sera assez. Je vous compteray toujours pour un Peuple d'Amis, et trouveray toujours en vous de quoy me consoler de la perte de tous mes camarades.

Ce seroit avec bien de la joye que je voudrois servir Mr. de la Bignotte, mais après ce qui m'est arrivé une fois, pour un passage de Virgile, sur lequel Rainssant[6]), André, Marzilly etc. me firent l'honneur de me consulter, je ne me mesleray plus de répondre à qui que ce soit. Je trouvay un sens tout nouveau au passage, et cependant on ne voulut non plus me croire, que si je n'avois dit que des choses triviales. C'est pour cela, mon cher Monsieur, que j'ay juré en mon ire: si jamais je récris à savantasse ....

Vous me réjouissez fort des Dialogues Anti-Trappes[7]). Je brusle de les voir. Dites, je vous prie, à Mr. de la Roque qu'il se depesche, mais qu'il n'oublie pas Rainssant. Je connois cet illustre Médailliste. Il fut mon auditeur une fois à Sedan, lors que j'y leus mon Panégyrique de Théodose. Il en a dit du bien à Marzilly. Mais, ce qui ne me satisfait pas trop (il faut tout vous dire), il trouva que ce qu'il pouvoit avoir admiré, venoit d'un certain beau ton de voix, que j'ay effectivement quand je veux, lequel l'avoit enchanté à tel point, qu'il ne se souvient pas que Mondory[8]) ni Floridor[9]) eussent pu approcher de moy. Bel effet d'une Version!

Mon nepveu Hamal a passé par icy. Il m'a advoué que c'estoit luy qui avoit perdu la Lettre, que

vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire sur Théophraste. Je vous en demande très humblement pardon, et vous prie de ne vous point mettre en peine de m'en refaire une nouvelle. Mes Notes ne valent pas le travail que vous prendriez. Et puis, vous avez autre chose à faire. Adieu, mon cher Monsieur. Aymez moy toujours, et du bon du coeur. La Petite[10]) et Dom Falcario[11]) vous baisent les mains. La Lettre de Mr. Janiçon partira ce soir, par la voye de Sedan et sous l'enveloppe de ma soeur Hamal. On me vient de prester les anecdotes de Varilas[12]). Ma phrase de C'est, C'estoit avec des pluriels commence à s'établir. Mr. de Comdom l'employe par tout. Mes baisemains à Mr. de la Roque.

XXIII.

[1685.]

Je vous remercie, mon très cher Monsieur, de la bonté que vous avez eue de m'envoyer nostre dernier pacquet, et Mr. Tugnat[1]) vous remercie aussi autant que moy, c'est à dire: et très humblement et du bon du coeur.

Il m'a donné douze escalins[2]) pour vous; mais je ne sçay, si douze escalins est ce qu'il vous faut? Ayez la bonté de me le mander, lors que vous m'envoyerez la 1ère feuille de Théophraste[3]): Je suis bien aise que cet ouvrage soit à peu près à vostre goust. Je vous l'aurois adressé, avec vostre nom entier à la teste; mais comme je tâche, quoy qu'en peu de mots, de montrer que les mystères de la Trinité et de l'Incarnation n'ont pas esté inconnus aux Anciens, et que je défends Lucrèce contre vous, quoy qu'avec le respect

qui vous est deub, j'ay eu peur d'un scrupule de conscience, si vous voyiez vostre nom à découvert dans un Ouvrage un peu hardi, sçachant d'ailleurs la répugnance que vous avez à paraistre l'Auteur de la Comète, qui est pourtant un Enfant à faire honneur à quiconque voudra l'adopter. Je vous remercie encore, mon cher Monsieur, des petits poëmes et des petites oraisons du pacquet. Je ne vous les avois demandé que pour montrer à Mr. Groulart, ce que font d'ordinaire les Recteurs des Collèges de ce Païs cy; parce que nous avons un Recteur le plus indocile et le plus bouru qui soit au monde. Il y a une harangue en vers, qui a esté ou faite ou récitée par Mr. Hermès[4]), Advocat de cette Ville, passionné admirateur de vos Ouvrages, et qui est assez de mes Amis. Vous ne sçauriez croire, combien cela va l'engager de nouveau à lire vos journaux. Ce Mr. Hermès a infiniment de l'esprit, et entend très joliment nostre langue. Il a refusé un Professorat en droict en Hollande, par l'amour qu'il a eu de servir nostre pauvre Ville, sa patrie. Je vous remercie aussi de la citation de Mr. Reiselius[5]). Mon nom veu de fois à autre dans vos ouvrages me sert de consolation dans mes petites calamitez; et quoy que depuis l'heure que je lis des Philosophes, je debvrois appercevoir qu'il y a bien de l'opinion à mon fait, je trouve cependant tant de joye et de douceur à me voir dans vos Livres, que, quand mesme j'y debvrois me voir maltraité, je ne sçay si j'aurois le courage de m'en fascher. Mais, mon cher Monsieur, que je vous remercierois, si vous vouliez fouiller dans vos thrésors historiques, et me dire si je ne me suis point trompé sur Witsliputzli et Tagatanga[6])? Je cite ces deux Idoles comme des images de la Trinité, et je ne me

souviens point de ces deux mots, que parce qu'autrefois j'ay leu le premier chez Acosta[7]), que Mr. de S. Maurice m'a presté, il y a plus de vingt ans, et je croy n'avoir veu le second que dans l'Histoire de la Chine, il y a bien autant de temps. Cependant, si cela n'estoit point vray, *ruit alto à culmine Troja*[8]). Mais, que faire! je n'ay point de Livres, ou quasi point, et la Ville aussi peu que moy.

O felix Libros potuit qui noscere plureis[9]).

C'est le moyen de ne point languir. — Mes baisemains à Mr. de la Roque et à Mr. de Marsilly, à Mr. de Villemandy[10]) et à Mr. de Rochefort, l'Advocat. Je ne sçay s'il se souvient encore de moy. La Petite vous remercie de l'honneur de vostre souvenir, et vous souhaite une santé parfaite et toute sorte de prospéritez. Tout à Vous.

Théophraste est descrit; mais je ne sçay, quand je pourray décrire Epicure, à cause de mes Leçons publiques. Je vous rends grâces de l'advis que vous me donnez, à propos des vostres.

A Maest. 12 Sept.

Mes baisemains, s'il vous plaist, à Mr. Drelincourt. Il y a près de dix huict mois, qu'il me fait bramer après deux ou trois Livres, qu'il me menace de m'envoyer. Je ne sçay ce que ce peut estre; mais il faut, sans doute, qu'il les tienne un peu sacrez, pour me préparer pendant un temps si considérable à les recevoir. J'en ay fait venir deux de Paris, dont je me repens tout mon saoul, sur tout du *Virtutum Exempla* d'Erythræus. Ce n'est que le Pædagogue Chrétien[11])

en beau latin. Est il possible que cet homme se soit monachisé à ce poinct! Je ne sçay si je doibs luy associer ses Dialogues. J'avais mandé l'Anacréon de Mlle Lefebvre[12]). On m'a justement envoyé celuy de M. De L.[13]), lequel, quoy que fort joly, ne peut pourtant que me chagriner, puis que je voulois l'autre. Vne autre fois, je m'adresseray à d'autres qu'à des Libraires. — Vous n'aviez que faire de ces Nouvelles cy; mais vous ayant autrefois parlé d'Erythræus, je croy que vous ne serez pas fâché d'apprendre que j'en ay passé mon envie à mes dépends, et que vous ne prendrez pas la peine de me faire chercher ses ouvrages. Son Eudémie[14]) est fort bonne, et c'est ce qui m'a duppé. Je vous remercie pour Me. Pilon et Mr. de la Roque, pour son livre. J'attends la 1re feuille de Théophraste, après quoy, si les caractères, que je souhaiterois estre un peu gros, me reviennent bien, je vous envoyeray le reste des feuilles, que je recommende à vostre Amitié; c'est tout dire. Envoyez la moy, je vous prie, par la Poste.

XXIV.

[Commencement de 1687.]

De quelque manière que ce soit, je vous supplie, mon cher Monsieur, que j'aye l'ouvrage de Tollius, *vel clam, vel vi, vel precario*[1]). Que si cela ne se peut, ayez la bonté de me mander, s'il me dit bien des injures ou des duretez, et s'il me réfute en diable.

N'y auroit il pas moyen de corrompre l'Imprimeur et d'avoir les feuilles qui me concernent? Je donnerois un bon escu, quoy que je n'aye guères d'argent.

De quoy diable s'advise Tollius d'écrire contre moy, au bout de trois ans?

XXV.

[1687.]

A la fin je vous aurois trouvé, mon cher Monsieur; mais jamais pourtant où vous me marquez. C'est en Févbrier[1]), s'il vous plaist, que vous parlez de l'aventure de question et qui m'avoit laissé une si jolie idée. Dès que je pourray, j'iray chez Mlle Barthélemy voir son Théophile Bonnet[2]), afin de satisfaire mon envie et celle d'un Honneste homme de cette Ville. Je vous remercie très humblement.

Vous m'avez mis, pendant quelque temps, à deux doigts du désespoir, mon cher Monsieur. Moy vous demander vostre nouveau Livre! Moy vous solliciter à me l'envoyer! Car vostre Lettre veut dire tout cela. Je vous puis jurer par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré entre les Hommes, que je n'y a pas seulement songé. Je ne suis ni si rustre ni si impudent que de descendre jusqu'à telle villenie; *frontis ad urbanæ præmia nunquàm descendi*[3]). J'ay trop de respect et de vénération pour vous, pour m'émanciper jusqu'à semblable liberté. Et puis vos bienfaits sont d'une nature à produire une estime profonde, et non pas à porter les Gents à badiner avecque vous. Après vous avoir aymé et honnoré à Sedan sans avoir rien receu de vous, vous pouviez bien vous imaginer en ma faveur, que je n'estois point interessé et que j'avois l'âme assez bien faite pour ne vous considérer que par vous mesme. Mr. Despréaux, que j'ay aymé trente ans

durant, avant qu'il fust Autheur, debvroit bien vous convaincre que je puis aymer gratuitement. Mais je ne suis pas si heureux que je croyois. Il est vray que je vous ay parlé de mon Libraire; mais j'avois tellement sur le coeur de ne vous point avoir une seconde fois, à cause de son escorcherie, qu'à propos ou non, je me suis tousjours plaint de luy. C'est un maudit que mon Libraire, pire mille fois qu'Orkius; et je luy souhaite toutes les malédictions imprimées et imaginables. Excusés ces paroles; je n'en suis pas moins, mon cher Monsieur, vostre etc.

XXVI.

[1690.]

Je ne me souvenois plus de Paulhan[1]), mon cher Monsieur, et franchement je le croyois mort il y a longtemps. Puis qu'il a creu m'obliger en me citant, je luy en sçay fort bon gré; mais je voudrois que c'eust esté en tout autre sujet. Pourveu que cela face chevreter Orkius, cela n'ira pas mal, car il n'y a rien qui me resjouisse davantage que de voir un Caloyer en fureur, qui renonce à la Débonnaireté et à l'Attrempance, pour se ruer sur son ennemi. C'est une estrange beste que Orkius. Il ne sçauroit demeurer à rien faire; et dès qu'il veut faire quelque chose, il se jette sur le premier qu'il trouve, *quœlibet in quemvis opprobria fingere sævus*[2]). Mandez moy, s'il ne s'abonist point, et s'il y a espérance de le voir encore fougueux à soixante ans.

J'ay parlé à Mr. Niset[3]) de Guillaume Grotius; mais je ne sçay à quoy il se résoudra. Il vous baise les mains, et vous prie d'insérer le présent billet à

l'article d'Aix. Il voudroit bien sçavoir, et moy aussi, ce que c'est le Suétone de Samuel Pitiscus[4]); s'il vaut mieux que celui de Schildius et de Grævius. Car de la manière dont le Bibliothécaire universel[5]) en parle, ce doibt estre quelque chose.

Nous ne voyons quasi rien de nouveau icy, sinon des Déserteurs de France, qui ne sçavent non plus ce que c'est que de Livres, que si on n'en imprimoit pas. Il y en a pourtant, parmy eux, qui ont étudié; mais je croy qu'ils ont changé pour leur rapière *Libros Panæti Socraticam et domum*[6]), et, sans doute, *ad majorem Musarum infamiam*[7]). Les pauvres Muses! On ne les regarde non plus que des Vieilles sans dent; et cependant, il n'y a rien de si beau ni de si charmant. Ce n'est que grâces et qu'appas, et une certaine fraischeur de jeunesse qui ne flestrira jamais. *Le bausme est dans leur bouche et les roses dehors; Leur parole et leur voix resçusite les morts.* J'en suis aussi féru que si je ne faisois que d'arriver au Parnasse, et n'ay point de honte de l'advouer. Je sçay à qui je parle. Il y a long temps que vous estes un de leurs favoris. — Adieu, mon cher Monsieur, je vous remercie très humblement de la ligne de Zimmerman[8]). Je luy souhaite un bon Professorat de mille escus.

Dites moy, je vous supplie, ce que c'est que les Observationes Miscellaneæ du Médecin Petit[9]). Sont elles seulement sur des Autheurs de Médicine ou sur d'autres Autheurs? Cecy à vostre loisir. Tout à vous.

XXVII.

[1691.]

Voicy enfin la Lettre du Caloyer. S'il eust esté moins paresseux, vous l'auriez eue il y a huit jours; mais peut estre que l'affaire ne presse pas tant que je m'imagine. Tant mieux, mon cher Monsieur; car il n'y a rien où je me plaise davantage, qu'à servir au plus viste mes amis.

Je suis bien fasché de ce qu'on veut vous remettre bien ensemble avec Orkius. Cela nous va priver de vostre Response, qui eust mieux valu, assurément, que celle de Costar[1]), et mesme que les Lettres Provinciales; et par conséquent, nous allons estre privez du plus grand plaisir du monde. Il faut que vostre Consistoire[2]) ait une grande complaisance pour son Prophète, car il ne se pourra jamais voir de réconciliation plus fausse et plus déguisée, ni plus perfide que celle d'Orkius. Assurez vous, qu'il ne vous recherche que pour s'en faire honneur en suite et vous perdre ou vous décrier avecque plus de seureté. Mais je crois, que vous sçavez bien tout cecy, et encore autre chose; vous qui avez eu l'honneur, pendant tant d'années, de voir un Prophète naissant et s'eslevant dans son Zénit avecque toute sa pompe mystérieuse, et qui de plus avez eu le courage d'essuyer ses saints caprices et son orgueuil pontifical. Pourveu que vous m'aymiez toujours du bon du coeur, je n'auray point de peur de vostre réconciliation, quoy qu'à vous dire vray, j'aurois, ce me semble, esté bien plus en repos, si vous l'eussiez haï autant que moy. C'est un vilain Démagogue, et le Bourgeois de Mer, qui luy trouvoit la physionomie d'un crapaut, n'exprime qu'imparfaite-

ment l'idée qu'il en faut avoir; car il est véritablement le *Homo inexplicabilis* des Anciens. Adieu, mon cher Monsieur.

XXVIII.

[1691.]

Vous me mettez en peine, mon cher Monsieur, quand vous me dites que Mr. Jacquelot est assez heureux pour avoir des patrons. Il semble par là, que vous n'en auriez peut-estre point, et que vous pourriez estre en proye à Orkius, qui doibt dire encore pis en particulier que dans son Libelle. J'ay de la peine à croire cela de la populace, et quoy que je sache que c'est une de ses coustumes de laisser sa créance entre les mains des Démagogues, il y en a pourtant un petit nombre qui leur eschape et qui ose envisager les choses, comme on le doibt. Vous en avez veu un eschantillon dans le billet de mon Nepveu; et j'ay à vous dire que mon Nepveu n'est pas le seul de son sentiment. Il y en a bien d'autres, qui ne paroissent pas et dont vous ne vous douteriez jamais, et qui sont pourtant dans vos intérests. La Vertu n'est pas si effacée de l'âme des hommes, qu'elle n'y puisse se remonstrer encore une fois. Elle peut déchoir, elle peut s'amoindrir; mais elle ne peut jamais s'esteindre. Ce seroit quelque chose de bien estrange à Jurieu, s'il avoit fait mentir Pline, en emmenant tout le monde à son opinion: *nemo omnes, omnes neminem fefellerunt*[1]). Vous aurez des partisans, mon cher Monsieur, et mesme dans la populace; n'en doutez pas. Ce prophète de Roterdam n'est pas creu prophète partout. Je sçay plus d'un mal-converti de France, qui doute fort de

son onction et qui est sur le poinct de relier son apocalypse avec les Centuries de Nostradamus. *Incredibile est plerorumque civium, latronibus exceptis, odium in Antonium.* Et puis, mon cher Monsieur, quand le malheur de n'estre pas creu innocent vous arriveroit, seroit ce pour vous un exemple nouveau? Vous debvriez considérer cela comme un Ostracisme et vous consoler avecque la sage et adorable Antiquité, qui nous asseure qu'il n'y a point de plus grand Théâtre à la Vertu que la Conscience. *Sed quid ego sus Minervam?*[2]) *Fac valeas, meque mutuò diligas.*

J'attends le Prodrome[3]) avec une impatience incroyable. Adieu, mon cher Monsieur. Tout à Vous.

Ce 23 May.

Je viens de rencontrer Mr. Le Faucheur dans les rues, qui m'a entretenu de vos affaires et de celles de Mr. Jacquelot. Il ne m'a point paru fort Orkiste. Il vous baise les mains.

Nostre ami de Leyden[4]) m'escrivit, l'autre jour, d'une manière à espouvanter quasi tout homme qui voudroit révéler quelque chose contre Orkius. Je ne sçay pourquoy. Je me soucie de Jurieu comme de Colin Tampon. Il paroist, par la Lettre de nostre ami, que le bonhomme S. M[aurice] ne veut rien dire. Je ne sçay pas pourquoy, car autrefois Orkius l'a pensé faire enrager.

Je vous remercie de la nouvelle de Leipsich[5]); Mr. de Jandun m'en avoit desjà donné advis. J'auray ce journal aux premiers jours.

XXIX.

[1691.]

Il y a minutie et minutie, et je croy que vous le sçavez fort bien, mon cher Monsieur. Mais de celles que j'estime, et où je prends intérest, il n'y en a pas une qui n'ait droit de me plaire et qui ne m'occupe autant que toute autre chose de conséquence. Ce qui m'a mis en cette humeur, c'est qu'à Saumur[1]) j'appris mille curiositez dans l'Hypobolimæus de Scioppius[2]). Je ne doute point que je n'en trouve dans vostre response aux factum d'Orkius; car vous avez plus d'esprit que Scioppius, et vous estes plus honneste homme que luy. Envoyez moy donc, mon cher Monsieur, vostre ouvrage, et joignez y, s'il vous plaist, la Lettre enjouée et railleuse contre Dalin Lineville[3]), car je croy avoir la première du brave Mr. de Beauval[4]), si tant est qu'elle commence: C'est avec une extrême répugnance. Mon Nepveu me l'apporta l'autre jour. Elle est effectivement très bonne et très bien tournée, et il y a toujours cette vivacité naturelle et ces agrémens aisez qui distinguent tant Mr. de Beauval. Vous ferez, s'il vous plaist, un pacquet de tout cela, et l'adresserez à Mr. Van Eys à Bolduc, pour nostre Post-Wague. Je croy que vous voudrez bien me donner une de vos Responses pour Mr. de Marsilly. Il m'est venu voir, et durant tout son séjour nous n'avons fait que parler de vous et de l'Horace de Mr. Dacier[5]), qu'il avoit apporté avecque luy. Il m'a dit que Mlle Dacier avoit traduit deux ou trois tragédies grecques. Comme je ne les ay point veues, vous m'obligeriez fort, au cas que cela se trouve à trois pas de chez vous, de me les achepter et les envoyer dans le pacquet. Je vous

rendray l'argent. Mes baisemains, s'il vous plaist, à Mr. de Beauval et à Mr. Basnage, qui debvroit, ce me semble, m'avoir envoyé sa Lettre Chrysostomique[6]), quand ce ne seroit que pour me bien remettre avecque la Démagogie, que je n'aymay, que je n'ayme et que je n'aymeray jamais bien, c'est à dire, pour la plus part du temps. J'ay leu le Dialogue du Duc d'Alençon[7]), manuscript, et je conclus à la supression; mais on ne voulut pas me croire. Tant pis pour l'autheur, que je ne connois pourtant point; car ce fust Lessart le libraire qui vint me l'apporter un beau matin. Je n'y trouvay ni stile ni pensées, ni aucun de ces engagemens qui nous portent quelques fois jusqu'à nous hazarder à des Folio *formà Atlante*. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de faire rayer tout ce qu'on y disoit contre la Reyne Élisabeth, qui estoit fort énorme.

Je croy avoir connu Mr. Le Senne[8]); et autant qu'il m'en souvient, il avoit de l'esprit et debvoit un jour en avoir davantage, parce qu'il estudioit beaucoup. Je ne connoy point du tout Mr. Bernard[9]), et quoy qu'il puisse avoir du mérite, je suis bien trompé, si la Bibliothèque Vniverselle, chancelante depuis quelques années, ne tombe bien tost en ruine.

Felix qui potuit libri nutante ruina,
Quo jaceat jam scire loco!

C'est à dire, que je souhaite un fort bon établissement en Vtopie à Mr. Le Clerc. La Philosophie de Maistre Silvain[10]) est arrivée Samedy dernier. Je n'en suis pas fasché, car comme nos Leçons vont recommencer, je ne pourray le lire. Il y a long temps que Mr. de Grand-Champ me menace d'une Lettre. Dites

luy que je l'en défie. Je suis toujours, mon cher Monsieur, Vostre etc.

J'ay donné vostre lettre à M. de St. Maurice.

Ce 22. Aoust.

XXX.

[1691.]

Je croy, mon cher Monsieur, que c'est cette Lettre cy qu'il faut vous renvoyer; car elle est contre ce Limeville, dont me parle vostre Lettre. C'est, en vérité, une jolie pièce; et il seroit à souhaiter que Orkius eust par toute l'Europe de semblables ennemis. Peut estre que siflé, bourré, aculé et terrassé de tous costez, il renonceroit une bonne fois à la rage qu'il a d'affronter les Honnestes gens. Je dis peut-estre; car vous sçavez bien, mon cher Monsieur, qu'il y a des gens malades de la Glossalgie, et dont la bouche ne sçauroit se fermer, *ἀπύλωτον στόμα* [1]). Si rien est capable de la boucher à Orkius, ce sera les escrits de Mr. de Beauval et de Vous. Vous avez l'un et l'autre un caractère d'ironie tout à fait fin et élégant; Vous sur tout, qui avez encore par dessus une érudition exquise et qui semble n'avoir esté faite que pour Vous, par le don d'application que vous avez. Je seray bien aise de voir toutes ces pièces dont vous me parlez; mais je seray ravi de voir l'Ouvrage que vous tesmoignez avoir encore quelque envie d'achever. Comme vous ne m'en parliez plus depuis huict ou neuf mois, je n'osois vous en faire souvenir, sçachant très bien, mon cher Monsieur, que je ne mérite pas fort cet honneur là. Je vous rends un million de grâces de ce

que vous persistez toujours dans la mesme pensée, qui me seroit toujours bien glorieuse, quand elle n'aboutiroit à aucun effet. Ce seroit un Tesmoignage clandestin, dont je me tiendrois aussi honoré que de l'applaudissement d'un peuple entier.

J'ay leu la défense de Mr. Jacquelot. Elle est effectivement un peu négligée, mais elle n'en est pas moins bonne. Je luy souhaite bonne issue.

Je n'ay rien oui dire à M. de St. Maurice sur le sujet que vous me marquez; et il auroit mauvaise grâce, après l'empressement qu'il eust pour le Concurrent.

Quand je vous ay demandé un exemplaire pour Mr. de Marsilly, je ne croyois vostre response que de deux ou trois feuilles. Mon exemplaire sufira pour nous deux; aussi bien ne sçait il point que je vous en ay demandé. Tout à Vous.

Ce 12 Sept.

P. S. Je viens de parler par hazard à Mr. de S. Maurice touchant ce que vous me marquiez. Bien loin d'en estre fasché ou de prendre mal la chose, il en a mesme régalé le Docteur Barthélemy qui luy a escrit en galant homme là dessus.

Mr. Groulart vient de me faire appeller, pour me monstrer le Dictionnaire de Moréri-le-Clerc[2]). Nous avons esté bien surpris de n'y voir que de petites additions, qui ne valoient pas la peine de l'Imprimerie, mais sur tout de ce qu'on y avoit laissé les fautes dont on s'estoit plaint; par exemple celles de Maestricht. J'ay respondu qu'il falloit de nécessité, que vous n'eussiez eu aucune participation à l'édition du Dictionaire, parce que vous n'estiez pas homme à ne pas insérer

ce qu'on vous envoyoit. Ayez la bonté de m'escrire un mot là dessus, à vostre loisir.

Mr. Groulart enrage contre Mr. Tugnat, de luy avoir vanté Moréri-le-Clerc.

XXXI.

[Automne de 1691.]

J'ay receu, le 21. du courant, ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer le 13me. Quelle diligence à M. van Eys! et que c'est prudemment fait à luy de choisir un charetier de Bolduc, au lieu du Post Wague! Tant y a, mon cher Monsieur; j'ay vostre Livre[1]), et j'ay avecque luy tout ce que je pouvois souhaiter contre Jurieu. Le 1er Entretien me paroist une bonne *promulsis ad saliares dapes, pipere et sinapi sparsas.* Vous nous en régalez en effet dans le 2e et le 3me Entretien, surtout depuis la pag. 104 jusqu'à la 111. La 120 etc. est une très bonne chose, et je consens à la charge de P. Titrier[2]). Ce qui concerne M. de la Conseillère[3]) est encore très bon et très bien dit, et je vous en remercie; car M. de la Cons. est un de mes vieux Amis. Que vous diray je de la 179? C'estoit un scrupule qui m'estoit venu d'abord en l'esprit, et je suis bien aise que vous m'en ayez tiré. J'eusse voulu pourtant, que vous eussiez traité vostre homme plus indignement, et faire voir que le mespris seul vous avoit empesché de le sacager:

Nunquam animam talem dentrô hac, absiste moveri,
Amittes: habitet tecum et sit pectore in isto,

qui estoit ce que vous luy debviez dire. Cette page 179 plaira fort au Jeune Brazi[4]) de Vésel. Il m'advoua, l'autre jour, que cela l'avoit tourmenté aussi. Ce jeune homme vous admire. Depuis la 217 on ne peut mieux, *nil prius neque fortius.* Puisse le Monde vous faire enfin justice, comme à vostre Illustre Camarade de bronse[5]); mais cela arrivera tost ou tard: *Veritatem laborare inimicitiis sæpe aiunt, extingui nunquàm*[6]). La 98, 99 et 100 sont très bonnes, très judicieuses, comme j'aurois souhaité que vous les feissiez. Il n'y a que deux choses où l'on pourra vous chicaner. C'est à la p. 139. Il est certain, Monsieur, que Jurieus a non seulement de l'onction, mais qu'il sent mesme le vieux oingt. Il a toutes les inclinations des anciens Juifs, toutes leurs manières et toutes leurs visions. Promission, Chiliasme, Prophéties, gloire d'un Messie. Ce qu'il y a d'inconcevable à luy, et qui est pourtant vray, c'est qu'il veut renchérir sur l'ancien Duc de Clarence[7]), et qu'il a résolu de se crever de baume dans une cuve de Galaad. L'autre chose est touchant la destruction de nos Ennemis. Assurément, Monsieur, vous vous estes trompé dans ce que vous dites p. 90, 92 etc. Vous n'avez pas compris vostre Docteur. C'est en qualité de Législateur qu'il parle, et vous debvez sçavoir, ce me semble, qu'on ne s'abaisse point à des détails, quand on est une fois revestu de ce caractère, ou du moins quand on croit l'avoir. Il sufit de s'expliquer en général, ou de prendre la plus considérable espèce; et chacun est tenu de suppléer à ce qui n'est pas énoncé. Est il possible que vous n'ayez pas remarqué cette prétendue dignité dans vostre homme? Je m'en apperceus une fois chez luy, lorsque dans sa bibliothèque, où nous nous promenions, un nommé

Varnier[8]) et moy, avecque luy, il nous parloit assez humainement, quand nous arrivions au bout; mais que, dès qu'il venoit à se regarder au miroir, qui estoit à l'entrée de la chambre, il prenoit un ton plus eslevé et nous parloit de haut en bas, comme à des petits garçons. Je reconus à la fin, que lors qu'il se contemploit, il apercevoit ces deux rayons si fameux et que cela le faisoit mosaïser incontinent. Si je l'eusse pu visiter plus souvent, je vous en pourrois dire plus de particularitez. Mais je ne l'ay jamais esté voir que quatre ou cinq fois en ma vie; encore a ce toujours esté pour affaire. Je ne luy ay jamais rendu qu'une visite. Il y avoit une antipathie naturelle entre nous deux. — Adieu, mon cher Monsieur. Je vous remercie très humblement de vostre bon Livre.

Le bon homme S. Maurice est devenu fier au dernier poinct, par l'honneur que vous luy avez fait de le citer dans vostre préface et dans le Livre. Que seroit ce, si vous l'aviez nommé? Que seroit ce, si vous luy aviez promis une dédicace?[9])

Mr. Nisi[10]) vous baise les mains et vous prie d'avoir soin de son affaire.

Je vais porter vostre Lettre à Marsilly.

XXXII.

[Automne de 1691.]

Mocquez vous, mon cher Monsieur, de tous les Libelles de vos Ennemis[1]). Ou ils ne vaudront rien qui vaille, et on ne daignera pas les lire; ou s'ils vallent quelque chose, on se lassera dès les premiers. Les bonnes choses mesme dégoustent, comment voulez

vous qu'on ne se dégouste pas des passables? Et puis, Orkius n'est pas si considérable dans le monde chrétien, que l'on prenne par tout fait et cause pour luy. Il a des Ennemis, jusques dans son sanctuaire; et s'il paroist jusqu'icy avoir triomphé de plusieurs personnes, c'est que le temps de sa Visitation n'est pas encore venu. Mais assurez vous, que Dieu le réserve à un grand exemple et que vous aurez la satisfaction de le voir puni. Il ne faut qu'une scène des affaires changer, et vous verrez ce qui luy en prendra. Quelqu'un m'a dit: *Promitto ultorem, et verbis odia aspera porto.* Pleut à Dieu que ce fust dès demain! mais cela arrivera. Orkius a fait trop de niches et trop d'outrages, pour qu'on ne luy rende pas la pareille. En attendant, consolez vous du tesmoignage de vostre conscience et de l'amitié de vos bons amis, et demeurez ferme au milieu de cet orage:

Haud secus ac moles quam magno murmure fluctus
Oppugnant: manet illa, suoque est pondere tuta[2]).

Je ne sçay pas fort bien les coustumes du Païs, mais je ne croy pas qu'il y ait à appréhender touchant une Lettre de Cachet, du moins de la part du Prince[3]) dont vous me parlez. Il a bien autre chose en teste, à l'heure qu'il est, et il est trop au dessus des passions d'un Prédicant pour se ravaler jusqu'à estre l'Exécuteur du Démagogisme. Sans doute, mon cher Monsieur, on vous a fait peur. Cependant, apprenez moy l'histoire des fureurs de vostre Roland Théologastre, et envoyez moy au plustost vostre Lettre imprimée. Si vous en voulez envoyer à vos amis d'icy, adressez les à Mr. Van Eys à Bolduc, pour nostre Post-Wague. Adieu, mon cher Monsieur. Ayez bon courage:

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito,
Quam tua te fortuna sinet[4]).

J'ay donné vostre Lettre à Mr. de S. Maurice. Au reste, je n'ay veu aucun des Libelles chez nos Libraires; ce qui marque que ce sont des monstres, qui ne vivront guères après leur naissance. J'ay envoyé à Mr. de Marsilly Frémin vostre réfutation Orkiale. Il l'estime fort et vous baise les mains, et ma petite bonne aussi, qui vous a toujours plaint d'avoir communication avec Orkius, parce qu'elle en appréhendoit toujours quelque perfidie, comme nous le voyons. Elle prie Dieu pour vostre affaire et vostre conservation.

XXXIII.

[1691].

J'achève de vous lire [1]), mon cher Monsieur, et suis ravi de voir que vous ayez fini par une pensée de Scaliger et de Cicéron. C'est signe que vous ressemblez à ces grands hommes, et qu'en un besoin vous monstreriez toutes leurs forces, si vous aviez à combattre un Ennemi d'importance. Vous estes véritablement *contrà audaciam fortissimus et ab innocentia clementissimus* [2]); car Orkius méritoit la mort et cent coups après sa mort, et vous vous estes contenté seulement de le punir: *haud jugulo se polluit isto Hæc tua sacra manus.* Je vous remercie tout de nouveau d'un si bon et bel ouvrage, et espère bien de la relire un de ces matins pour me régaler. Tout m'y paroist juste et d'un bon sens et rempli d'esprit et d'adresse, sur tout ce que vous dites p. 223 et 224. Vous m'y avez espou-

venté, car on ne peut guères porter l'Art conjecturel plus loin, ni se hazarder davantage sans se perdre. Il me sembloit lire quelque confession de Monsieur Crisante, tant j'y trouvois de veues, d'intentions, de desseins etc. Je n'en ay pu revenir qu'après la Lettre du beau frère de Martin [3]: vous estes un rude topiqueur. Il n'y a qu'une petite chose que je voudrois qui ne fust pas dans vostre Livre. C'est qu'il semble que vous preniez pour estre de Balzac ce qui est originairement de Catule. Et puis en laissant malis, le phalenque de ce Poëte est estropié. Il y a au texte: *Quur me tot malé perderent libellis* [4].

Je suis bien aise que vous travaillez au Dictionnaire de Furetière [5]. Il y a, effectivement, bien des mots oubliez, comme prestige, que j'y cherchois l'autre jour à la Bibliothèque. J'y remarque une fausse citation au mot usure. On y allègue comme de Malherbe des vers qui sont de Chapelain. Il y a trop souvent, ce me semble, »un tel dit agréablement«. Furetière n'avoit qu'à citer tout plat: Corneille dans le Cid, Malherbe dans ses stances. Il veut faire passer le mot de tendreur pour une nouveauté nécessaire. Je l'ay oui dire mille fois, et Bèze l'a mis dans les pseaumes. Je voudrois bien qu'on fist passer blondeur, qui est un mot de l'Évesque de Sées, Bertaut [6]. Je ne sçay, mon cher Monsieur, s'il ne faudroit point mettre au Dictionnaire tous les vieux mots d'Amiot, à cause de son Plutarque, qui a toujours esté en vogue chez les Estrangers et qui est mesme cité par les Interprètes Latins, comme ayant traduit sur les MSS. grecs qu'il avoit.

A propos de gros et de petits Livres et que j'ay chez moy ou à la Bibliothèque, j'ay rapetassé mon

Musée 7); et si la 1ère édition m'a valu la connoissance de Mr Huet, celle que je prépare me vaudra son estime. Épicure est achevé, ou autant vaut. J'ay commencé une assez grande Dissertation sur l'Agamemnon d'Éschyle, et j'aurois pu la finir, sans l'avis qu'on m'a donné que Mr Spanheim travailloit sur ce Poëte. Je vous dis cecy, mon cher Monsieur, afin que si vous aviez quelque chose sur ces Autheurs, vous eussiez la bonté de me les communiquer. Je vous souhaite le bon jour et suis toujours etc.

Ce 3me Octobre.

XXXIV.

[1691.]

Mr. de Marsilly passa l'autre jour par icy et ne manqua point de me venir voir et de me parler de vous, à sa mode, c'est à dire en homme d'esprit et en ami. Je luy prestay les »Entretiens« 1) pour son voyage d'Aix, et il les a trouvé si beaux et si bons, que bien qu'il n'aye pu se déterminer sur leur Autheur, il les a acheptez à son retour chez nostre de Lessart. Je ne luy ay point voulu dire ce que je sçavois, parce que je crois que c'est assez qu'on estime les Entretiens. M. de S. Maurice est à peu près dans la mesme erreur. Vous verrez icy son Jugement. L'un et l'autre vous baise les mains, aussi bien que Mr. Niset qui est le premier qui a leu les Entretiens, et qui les estime encore plus que Mr. Le Faucheur. Ce Mr. Niset m'apporta l'autre jour deux lignes de Vous, qui me donnèrent bien de la joye et de la confusion. Je suis bien aise, mon cher Monsieur, que vous me faciez

toujours l'honneur de m'aymer, mais de me traiter d'Illustre, cela me rend tout honteux, à moins que vostre ancien dessein[2]) ne dure encore pour mon immortalité. Au reste, Camarade de Bronze, quoy que phrase dure, a pu trouver sa place où il me semble l'avoir mis, car je ne m'en souviens pas trop. J'estois en train de rire de Jurieu, et il ne m'importoit de quelle façon je m'exprimasse, pourveu que je me resjouis et que cela vous feit rire. Il me semble, qu'alors je vins à songer au gros volume d'Apologie d'Érasme[3]), et que vous estiez obligé, comme luy, à vous défendre contre des Ecclésiastiques, et comme il se présenta avec son attirail de bronze, je le baptisé de vostre camarade, parce que l'un de ces matins, on pourroit bien vous mettre *fratres inter ahenos*. J'ay escrit à Berlin au sujet de l'Éschyle de Mr. Spanheim. On n'a sceu que me dire. Ainsi j'espère continuer ma Dissertation. Adieu, mon cher Monsieur.

XXXV.

[1691.]

Tandem venit exoptatus Liber tuus[1]), simitùque cum eo et literatura et doctrina et sapientia et bona gaudia mentis. Gratulor tibi, Vir Clarissime et Amicissime, tantum laborem tam gloriosè exantlatum; gratulor quoque mihi tantam lectionem tam voluptariè oculis usurpatam nec facile unquàm dixero, plus ne tibi lætitiæ contigerit talia tamque argumentosa scribendo, au mihi obvenerit gaudii legendo subtilitatem inventionis, dexteritatem dispositionis et elegantiam elocutionis. Non frustrà dictum fuisse vides Anteces-

sari tuo Pithoysio[2]). *Te semper dicturum quicquid volueris.* Nam operis hujus explicationes, evolutiones et inversiones spontè penès te fuere; et quicquid super argumento excogitari potuit, liberaliter cerno expromptum fuisse et eruditè. Gaude sorte tuâ, eò magis quo si tibi unquàm Jurieus ignominiæ causâ satisfaciat, hocce procul dubio tempore faciet, quùm de eo ludis tanquam de corio alieno. Ignosce non ignoscenti tibi. Jam incipio Jurieum amare, ex quo scriptum elicuit à te sic politum, sic eruditum, sic favorabile. *Peccetur adversum Te, dum semper dignus sis, cui ità satisfiat.* Habet profecto βέλος ἐχεπευκὲς omnium bipedum verberabilissimus Jurieus. Primam duntaxàt operis partem legi; vel potiùs percucurri propter Christi natalia, queis interfuisse necesse fuit, ob religionem quâ me nosti abundare. Relegam, et coeteras absolvam hac hebdomadâ.

Quod ad historiolam Romualdo[3]) laudatam, nihil habeo dicere, nisi illam non exstare in meo *Principe*[4]). Fortitam ex editione in 4[to] descripsit Monachus[5]); quod miror tamen, quando quidem in suo Thesauro Chronol:[6]) eam arcessit ex Johanne Villano p. 136 tert. Vol. Verùm quoad Agathonis[7]) dictum, videbis 24. Cap. Lib. 2 Rhetoric. Arist.

Vale Vir Doctissime et Amicissime. Dedi Concionali nostro tuum exemplar, ac statim atque legero quæ mihi legenda restant, volitabunt per ora virûm Trajectensium[8]).

26. X[bris].

XXXVI.

[1693.]

Non, mon très cher Monsieur, Je ne sçavois rien du tout de ce que vous me mandez[1]). Je n'ay de commerce en Hollande qu'avecque vous, le Patron[2]) et mes parens; et comme ces derniers ne sont point gens de Lettres et que nostre Ami estoit malade et que vous ne m'aviez rien escrit, il eût fallu estre plus que devin pour sçavoir ce qui s'est passé à la fin d'Octobre. J'en suis, je vous asseure, dans une douleur inexprimable; car je vous estime et vous ayme au dernier poinct et voudrois rachepter d'une partie de mon sang cette cruelle avanture. Je sçais, que vous avez assez de sagesse pour supporter avecque magnanimité vostre malheur; mais il vous expose aux caquets de tout le monde et à la joye d'Orkius; et c'est plus qu'il ne faut pour moy, pour ne pouvoir estre en repos. Je m'imaginois que vous estiez paisible possesseur de vostre gloire, que vous goustiez tous les fruits de vos travaux et que, dans l'attente de vostre excellent Livre[3]), on n'estoit occupé dans la Rép. des Lettres qu'à faire des voeux pour vostre santé. Et voilà des je ne sçay qui, qui viennent vous troubler dans vos desseins si honnestes, si louables, si instructifs, et qui vous jetteront, peut estre, dans un dégoust à vous faire quitter une si glorieuse entreprise. Vous m'asseurez pourtant bien que non. Mais j'ay peur, mon très cher Monsieur, que l'indignation ne face en vous ce que la trop grande sensibilité fait dans les autres, et comme j'ayme beaucoup, je ne crains pas petitement. Cependant, si vous persistez dans la sagesse ou, comme vous parlez, dans l'indolence, je suis persuadé, mon très cher Monsieur, et le coeur me le dit, que vous vien-

drez à bout de vos Ennemis et que vous rentrerez dans vostre charge. On ne trouvera jamais d'homme qui vous approche, bien loin de vous égaler, et on sera contraint de vous remettre. Je le souhaite de tout mon coeur et suis toujours tout et uniquement à Vous.

J'escris au Patron. Nous verrons un peu ce qui en sera.

Ce 18. Nov.

XXXVII.

[1694, Septembre.]

C'est un homme d'esprit et fort sçavant que Mr. De Laroque; cependant, mon cher Monsieur, j'ay bien peur que l'amitié ne luy ait falsifié les yeux en ma faveur et ne m'ait presté des agrémens que je n'auray jamais[1]). Franchement, je me connois un peu; et si je ne suis un Calomniateur de moy mesme, je suis du moins un assez rigide estimateur. Je sçay, que mon Ouvrage n'est pas indigne de Louanges; mais je ne croy pas qu'il en mérite de fort grandes. Quoy qu'il en soit, j'ay de l'obligation à Mr. de Laroque des bons sentimens qu'il a de moy, et le supplie de me continuer son amitié. Je luy baise très humblement les mains. Je ne manqueray pas de faire les vostres à Mr. de Marsilly, dès que je luy escriray, ce qui sera aux premiers jours, et les luy aurois faits, quand bien vous ne m'en auriez pas adverti; *hæc talia continentur bonæ fidei judiciis, et præstanda sunt etiam citra conventionem.*

Je ne sçay ce que c'est que les Journaux de Mr. Chauvin[2]). On n'en a point veu encore icy, et vraisemblablement on n'en verra point. Nos trois Libraires sont terriblement saouls des Nouveautez qu'on leur envoye, et dont ils n'ont aucun débit.

Ils pestent et jurent d'une grand force, et contre Autheurs et contre Imprimeurs et contre Libraires; et si Dieu n'a pitié d'eux (ce qu'il y a assez d'apparence qu'il ne fera pas, car il n'est aujourd'huy que le Dieu des Armées), ils s'en vont quitter le mestier, brusler leurs Livres et bombarder le Parnasse. Il y en eut qui me dit l'autre jour, dans son patois, qu'il feroit le diable à quatre, qu'il dévirgineroit les Muses et qu'il dépudiqueroit Apollon. *O pudor! ô scelus! ô labes!*

Je croy avoir veu la Lettre de Bussi sur les adversitez[3]). Elle m'a fait souvenir du vers d'Homère *Ἥμισυ τῆς ἀρετῆς* etc.[4]). Je suis bien aise de vostre Père de l'Oratoire[5]); mais je vous admire de me dire qu'il gouste fort vostre conseil pour Angleterre. C'est à quoy buttent tous ces Explorateurs. Ils ne sortent de chez eux que pour aller jouir de la liberté de cette bienheureuse Isle, où les belles Lettres sont sur le thrône; et quand ils paroissent balancer, c'est qu'ils ont peur qu'on ne les devine. — Adieu, mon cher Monsieur. Aymez moy toujours, puis que je suis si fort à Vous.

Ce 22.

XXXVIII.

[Fin de 1695.]

J'estoys sur le poinct de vous escrire ce que vous me dites de la nouvelle Année, où nous allons entrer. Puissiez vous, mon cher Monsieur, l'avoir belle et bonne, heureuse et tranquille, pleine de gloire et d'honneur, comme vous le méritez et selon mes voeux. Il ne vous arrivera jamais tant de biens, que je ne vous en souhaite toujours davantage, et que je n'intéresse tous les jours le Ciel par des prières à vous faire largesse de ses faveurs, au delà de ce qu'on a encore veu entre les Hommes.

Dî tibi se tribuant cum Consule semper Amicos;
Non potuit votum plenius esse meum.

Ce seroit, à dire vray, la plus grande de mes joyes, si je vous revoyois encore comme vous avez esté, et si vostre Magistrat pouvoit, à la fin, se rendre une bonne fois à la Raison. Mais il faut prendre patience. Ce que nous ne croyons encore que dans les préparatifs de l'Advenir, est possible sur le poinct de se monstrer, et vos Ennemis, qui vous ont insulté si barbarement et si vilainement, sont possible à la veille de reconnoistre vostre Innocence. Je l'espère plus que jamais; et quoy que je n'en sçache pas trop bien la raison, je ne laisse pas de l'espérer. Je croy que Dieu, pour l'honneur de sa Providence, se doibt à soy mesme un aussi grand exemple que celuy de vostre Justification, et qu'après vous avoir laissé si longtemps en proye à la Calomnie, il faut qu'aux yeux de toute l'Europe il vous tire de l'opprobre, pour couronner vostre Patience, pour vous faire satisfaction de son

Espreuve, pour s'acquitter envers nostre Piété. Tous, tant que nous sommes de vos Amis, mon cher Monsieur, avons espéré ce que je vous dis, et c'est pour cela, que nous n'en aurons point la honte ni la confusion. Et quoniam *Res est Sacra Miser*[1]), et qu'ainsi vous appartenez à Dieu de plus près qu'auparavant, nous ne doutons point qu'en vostre faveur il ne fasse paroistre sa puissance, et qu'il ne vous rende à vous mesme avecque toute l'usure de l'Amour:

Sæpe venit magno foenore tardus Amor[2]).

O, que n'en puis je dès demain apprendre la nouvelle! *Assem jam paravi; pararem Evangelium.* — Adieu, mon cher Monsieur. Je suis toujours vostre très humble et très passionné Serviteur

DU RONDEL.

J'ay receu vostre Lettre touchant le Dictionaire de de Fabro-Cellarius[3]), et vous en remercie très humblement, et encore plus de la nouvelle de la centième page de vostre Grand Oeuvre. Mais d'où vient, que vous ne m'avez pas envoyé la page de l'article d'Épicure ou de quelque autre article, comme je vous en avois tant prié?

XXXIX.

[Printemps de 1696.]

Vous souviendroit il, mon cher Monsieur, de vostre Journal d'Avril 1685, pag. 425, où vous dites: qu'il ne resteroit plus qu'à mettre en question si

les Passages de Mr. Du Rondel, rapportez dans les Nouvelles d'Octob. p. 291, prouvent bien ce qu'il prétend.

C'est ce qui me feit alors travailler sur ces misérables palimpsestes[1]), dont je vous ay parlé. Il y a bien dixsept pages quarto, petite lettre; mais comme elles sont entièrement moisies et rongées par les souris en plusieurs endroits, voicy tout ce que j'en ay pu tirer de raisonable. Si cela vous peut servir à Pereira[2]), tant mieux; sinon vous le bruslerez. Je n'ay jamais pu desbrouiller ni deviner ce que je disoit sur les passages de Sénèque; et d'escrire de nouveau sur ce sujet là, c'est de quoy je me trouve incapable.

Adieu, mon cher Monsieur. Toujours tout à Vous. Vostre Lettre à Mr. le Comte de Rekem a esté donnée à Madame de Tilly. Je vous remercie de vostre dernière. Elle me comble d'honneur et de joye; mais il en eust fallu oster le mot de Savantissime. **Franchement** je ne le mérite point.

Vos Typothètes sont des villains, de vous harceller comme ils font. Si j'estois de vous, je les planterois là; car ce ne sont que des Avares, des Aisχrokerdes[3]), des Carcinomes[4]), en un mot *pus et venenum.*

XL.

[Été de 1696].

Vous estonnez vous d'un tel manège? Le Zélandois[1]) ne seroit pas Caloyer autrement. Je ne sçay ce qu'il faut à cette race d'hommes; mais il est rare de les voir agir avecque franchise. Tout bien compté,

je croy que nostre homme y perdra plus que moy. Ainsi, mon cher Monsieur, me voilà plus que consolé.

Je serois surpris de ce que vous me dites de Mr. Tollius[2]), si Platon ne m'avoit appris que Personne ne meurt Impie, quand sur tout on a le loisir de mourir. Mr. Tollius estoit sçavant homme, bon Poëte et bon Orateur, et qui auroit paru avec éclat dans le Monde, s'il n'eust voulu se mesler que d'une chose. L'ambition l'a poussé dans toutes les Disciplines; et comme par sa fortune et par son humeur il n'y pouvoit faire que des Courses impétueuses, il n'en est pas revenu avec des Despouilles Opimes; il s'est affoibli en s'estendant. La Chymie, je croy, l'a gasté. C'est dommage. Il avoit de très beaux talens. Je souhaite que les Caloyers l'ayent mené où ils n'iront jamais.

Je ne sçay que vous dire de Bussy Rabutin[3]). Mr. Des Préaux me rabroua si fort, une fois que je louois cet homme là, que depuis ce temps là je n'ay osé lire ses ouvrages. Sur vostre parole, je hazarderay une aprèsdisnée; et si je m'en trouve bien, je continueray, et vous en remercieray; car vous estes un vray Tarpa[4]). Témoin ce que vous m'avez dit du Jésuite Historien d'Angleterre[5]), lequel est un brave homme.

Où en estes vous, à cette heure, dans vostre excellent Ouvrage? Avez vous transigé avec vos Muses, et avez vous adjousté la grande Journée à tant de veilles et de travaux? Je le souhaite de tout mon coeur. Adieu, mon cher Monsieur. Tout à Vous. Tout à Vous. Tout à Vous.

Je plains Mr. de la Roque[6]), et vous supplie, si faire se peut, de l'asseurer de mes amitiez.

XLI.

[Fin de 1696?]

Ce que vous m'avez dit, mon cher Monsieur m'est arrivé. L'odeur de la chaux de ma cheminée s'est enfin exhalée entièrement, et je puis respirer dans ma chambre, tout comme par le passé. Cependant il m'en a cousté bon pour rentrer dans mon premier estat; car la Gelée dernière, à qui j'ay cette obligation là, a failli à me geler dans toutes les formes, aussi bien qu'elle fait à ce pauvre marchand qui arriva roide mort chez luy. Je vois bien que ce qu'a dit Q. Curce est vray: *Nunquàm simpliciter indulget Fortuna;* car elle ne m'a pas plustost fait une faveur, qu'il semble qu'elle s'en repente par quelque calamité, qu'elle ne manque jamais de m'envoyer; de sorte que ma Vie est une Tragicomédie de je ne sçay combien d'Actes estranges, dont le moindre seroit capable d'estrapader la sagesse d'Épictète. Non que je sois plus sage que ce Bonhomme; mais le mespris que je fais de moy et la nonchalance où je me mets, ne manquent jamais de me mener où ce Stoïcien arrivoit par la Raison. Pourveu que j'échape toujours comme dernièrement, hazard à tout.

J'ay toujours quelqu'un de vos Ouvrages entre les mains, et les trouve toujours très beaux, très sensez et très bien escrits. Il y eut pourtant quelque chose qui m'arresta l'autre jour dans vos Pensées Diverses [1]). Je creus y voir une espèce de contradiction entre ce que vous avancez p. 334 de ce Livre et ce que vous escrivez p. 1274 de vostre Dictionnaire. Quelque Hibernois pourroit bien vous entreprendre là dessus; car à proscrire, comme vous faites, toute Réalité dans l'Appa-

rence, il se trouvera que vous pourriez bien n'avoir rien escrit de Diogène, et que je ne l'aurois point leu.

Je ne sçay pourquoy ni Moréri ni Vous, mon cher Monsieur, n'avez point parlé d'un certain Othryadès[2]), dont Plutarque fait mention dans ses Parallèles. C'estoit assurément un vaillant homme, et dont la valeur debvroit estre incontestable, bien qu'il y ait eu force gens partagez sur son avanture. On en a dit bien des choses, et il n'est pas jusqu'à moy qui n'en ay dit ma ratelée. Si par hazard (ce seroit un terrible hazard) vous vouliez voir ma petite Réflexion, je tâcheray de la décrire.

Nous voicy au déclin de l'Année, durant la quelle vostre Vertu a esté exercée en mille façons, et rien ne l'a pu esbransler. Dieu veuille que la prochaine vous soit plus douce, et que j'aye moins de sujet d'admirer la grandeur de vostre courage. Soyez heureux de tout poinct, et je le seray par réflexion; car je ne sépareray jamais mon interest d'avec le vostre. C'est Balzac qui dit cecy à Chapelain[3]); et je croy pouvoir vous le dire, parce que je suis, autant que mon Héros envers son Ami, vostre très humble et très passionné Serviteur.

DU RONDEL.

Tous vos Amis vous baisent les mains et vous souhaitent toutes prospéritez, sur tout le Docteur Barthélemy et Monsieur Hermès.

XLII.

[1696.]

Vous disiez, mon très cher Monsieur, à la p. 434[1]): Que pour convaincre un Honneste Homme on n'a qu'à luy monstrer qu'il combat l'Expérience, et dans la p. 1275 vous vous mocquez de Diogène, vous le traitez de Sophiste, et vous dites que c'estoit par système que cet Philosophes de l'Antiquité croyoient que l'Existence du Mouvement n'estoit que mentale. J'ay toujours oui dire, et mesme au Païs de la Chicane, que ce qui n'existoit que *per Mentem*, n'existoit point *à parte Rei*, et par conséquent ne pouvoit avoir aucune Apparence, parce que l'Apparence est du nombre des Choses Sensibles et dont on peut faire Expérience. De sorte qu'en vous déclarant contre l'Apparence, il se trouvera toujours que vous pourriez bien n'avoir point escrit la p. 434, non plus que la p. 1275, et que je ne les aurois pas leues, parce qu'il n'y a que les yeux qui pourroient nous en convaincre, chose que vous rejettez entierement sans une sauvegarde métaphysique. Au reste, j'ay dit, ce me semble, que c'estoit une espèce de contradiction; et comme c'est de la plus petite et de la plus déliée, il la faut laisser aux Hibernois.

Je suis bien fasché de vostre »très inquiet quiétisme«, car je sçay par expérience ce que c'est du Rhume. Au bout de trois Ans que je fus icy, j'en fus attaqué d'une grand force. Je n'y ay point trouvé d'autres remèdes que de me couvrir beaucoup le col et la teste. A l'heure que je vous escris, j'ay cinq bonnets, et quand il fait plus froid, j'en ay jusqu'à sept; et avecque tout cela, je ne croy pas que mes

sept bonnets vaudront jamais les trois grosses Calotes de Balzac[2]), car la laine n'approche pas du cuir, sur tout quand il est fouré.

Comment est ce donc, qu'avec tant d'envelopes je pus estre gelé dernièrement? C'est, mon cher Monsieur, que je m'opiniastray à vouloir achever de lire un Livre, fenestres ouvertes, de peur d'estre estoufé de la fumée de la chandelle. Le froid me perça insensiblement, et à peu près comme au fils de Ravaud, ce fameux Inquisiteur de la Comté de Chiny, lequel ne put estre réchaufé sufisament en arrivant à Rheims. J'estois courbé de froid *(frigore duplicatus)*; mais le feu de houille, qui est un feu prodigieux pour la chaleur, mais le vin, mais autre chose me feirent rentrer dans la Vie le plus gentiment du monde. Je suis bien aise d'y estre, puis que je pourray encor, de fois à autres, me promener sur nos Montagnes avec quelqu'un de vos petits Livres dans la Poche.

Je suis presque toujours tout seul; et si ce n'estoit un peu de courage (car ce n'est ni Philosophie ni Sagesse), je me serois laissé mourir il y a long temps.

C'est ce que voulut faire d'Ablancourt[3]), et si on en croit le Ménagiana, il ne le feit point bien du tout; au moins il me semble l'avoir leu comme je le dis.

Tous ces Messieurs, dont vous me parlez dans vostre Lettre, vous remercient très respectueusement de l'honneur de vostre souvenir, et sont, comme moy, vos très humbles Serviteurs.

Othryadès est un peu trop long et encore trop mal ajusté, pour paroistre devant un homme comme Vous.

Je vous supplie très humblement d'asseurer de mes respects Mr. Basnage et Mr. de Marsilly. Adieu, mon très cher Monsieur.

Ce 31 Décemb.

XLIII.

[Commencement de 1697.]

C'est assez vous laisser en repos, mon cher Monsieur; je recommenceray, s'il vous plaist, à vous escrire. Aussi bien sens je trop de déchet à mon fait, quand je ne m'entretiens point avecque vous. Je ne sçauray jamais vous le dire; mais il est certain que dès que j'ay receu une de vos Lettres, je me trouve plus honneste homme de moitié qu'auparavant, et je m'apperçois quelque air de cette noble fierté que l'on sent à la lecture des bons Ouvrages. Mais possible qu'après le Dictionaire vous entreprendrez quelque chose d'aussi grande conséquence, et je seray forcé de me taire encore. J'en serois certes bien fasché; mais il faudroit vous laisser faire, puis que ce seroit pour le Public que vous travailleriez, et que je serois moy mesme tout des premiers à profiter de vos Livres. Cependant vous pourriez mettre quelque intervalle. Vous sçavez ce qui a esté dit d'un homme à peu près basti comme Vous, qui estoit toujours en colère contre le repos: *Strenuum hominem et nunquàm cessantem! Sed tempus saluti suæ tantâ jam partâ gloriâ parcere;* et sans préjudicier à vos desseins, vous pourriez vous reposer quelques années.

Vsibus edocto si quidquam credis Amico,
Vive tibi (du moins quelque année) *et longé nomina*
magna fuge[1]).

Ces *nomina magna,* c'est la grande réputation qui vous attend au sortir de chez Leers:

Scena manet dotes grandis, Amice, tuas.

Vous allez estre accablé de Louanges, d'Éloges, de Panégyriques, de Remercimens etc., et je ne sçay où vous vous fourerez pour toutes les Lettres qu'on va vous escrire. Consolez vous en pourtant: peu de personnes ont ce malheur.

Mais dites moy un peu, vous qui parlez de Brutus Politique[2]) et de tant d'autres Livres inconnus à nous autres Sçavans de Campagne, si dans vostre Dictionaire vous n'auriez point parlé du Zundavastaw?[3]) Un Ecclésiastique de grand mérite, et dont le Libraire de Lessart a pu vous parler, me le demanda l'autre jour. Il y auroit effectivement bien de belles choses à dire sur l'antiquité de cette Bible des Indes. Mais comme on n'a guères de connoissance de la librairie de ces Païs là, et que vous n'y avez aucune habitude, non plus que vos Amis, j'ay bien peur que vous n'en ayez pas dit un mot. Je vous baise très humblement les mains et suis toujours vostre etc.

Mes baisemains au Patron.

XLIV.

[1697?]

Nostre Illustre et nouvel Ami[1]) ne sçait rien du Zundavastaw que ce que vous en dites dans vostre

Dictionaire de Furetière; et comme il m'en parloit, il y a desjà du temps, je luy dis et vous le dis à cette heure, mon cher Monsieur, que c'estoit Herbert[2]) qui dans son Voyage nous avoit appris, icy en Europe, ce que l'on en pensoit aux Indes. Avanthier, je remarquoy à la Bibliothèque, que Mr. Huet insiste assez sur l'Autheur de ce Livre. Il croit que c'est Zoroastre; mais comme il est persuadé qu'il y a eu plusieurs personnes de ce nom, je vois bien que *servit hypothesi,* quand il ne veut pas que ce soit du vieux Zoroastre; car il se trouveroit un Livre creu descendu du Ciel avant les avantures du Mont Sinaï. Prenez la peine, *si tanti est,* de lire la Démonstration Evangélique[3]) et le Voyage de Herbert et quantité d'Autheurs Arabes que vous entendez, je m'asseure, comme l'*Adieu sias*[4]).

Nostre mesme Ami, (car Mr. Le grand Doyen est entièrement vostre Ami, mais vostre Ami d'admiration et de vénération) Mr. Bonhomme, dis je, m'a révélé ce matin que Mr. de Reckem n'est plus Chanoine ni de Cologne ni de Saltsbourg, parce qu'il a servi avec un peu trop d'ardeur son Oncle le Cardinal de Furstemberg. Le comte ne laisse pas d'avoir certains revenus, qui luy font encore faire une belle figure à Rome.

Mr. Bonhomme a escrit sur son Agenda la congrégation de la Comtesse de Guastalla, et dès qu'il en aura appris quelque chose, vous le sçaurez. Il vous baise très humblement les mains et vous assure de ses respects.

Autant qu'il m'en peut souvenir, c'est au Xme des Loix[5]), que Platon dit ce que je vous escrivis l'autre jour. A la vérité, ce n'est pas en termes formels; mais tout le monde, je dis tout le monde, l'interprète comme cela. Voicy les paroles: ὦ παῖ, νεὸς ἐι etc. .... *O adolescens, ju-*

venis es etiàm; et sequens ætas efficiet, ut multa quæ **nunc** *sentis in* **adversa** *commutes. Differ igitur in id tempus judex de rebus maximis esse. Maximum autem est, quod nunc pro nihilo ducis, de Diis recté opinantem, Vitam recté instituere.* C'estoit, comme vous voyez, ce qu'on disoit à un jeune homme qui régimboit contre la Théologie. Il me semble que Lipse l'entend comme je vous le marque icy; mais n'ayant escrit ce Passage que sur un Palimpseste, il m'est impossible que je vous puisse dire l'endroit. Mecredy après disné j'iray à la Bibliothèque, et s'il faut que Marcille Ficin l'entende autrement, je vous en escriray; sinon, point.

C'est la pauvre Didon qui parle du pouvoir des Dieux à l'article de la Mort:

Dii longæ noctis, quorum jam numina nobis
Mors instans majora facit; precor, inquit, adeste;
Et placidi victos ardore admittite manes,
Æneæ conjux, Veneris nurus etc.

Et c'est au 8me de Silius Italicus, p. 136 de l'édition de Rapheleng[6].

Je ne sçaurois vous rien dire de précis touchant les facultez du jeune homme de question; car ce n'a jamais esté mon naturel de m'imformer du bien d'autruy. Mais il est assez vraisemblable que le jeune homme n'a pas grand chose. Cela soit dit selon que vous me le mandez, sans en rien redire.

Je vous remercie très humblement du Poëme de Mr. Rollin[7]. C'est une des plus belles pièces que j'ay leues depuis longtemps.

Ce 13 Aoust.

JACQUES GARREL.

A Amsterdam ce 21me Auril 1690.

Monsieur,

Je vous suis très obligé de l'auis que vous m'auez donné à l'égard de lettre du père Bergier. Je l'ay cherchée en ville, mais inutilement, peut estre que dans quelque temps ie pourrai la découvrir; si par hazard elle vous tomboit entre les mains, obligez moy de la retenir. J'ay parlé à Mr. Brassard [1]), qui m'a dit vous auoir escrit depuis quelques iours. Je me suis acquitté aussy de la commission que vous me donniez, de parler à Mr. Daspe [2]), qui m'a dit que la lettre de Mr. le Docteur Burnet [3]) ne lui auoit pas esté rendue, et qu'on pourroit la rauoir si vous la souhaittiez.

Au reste, Monsieur, je ne doute pas que vous n'ayez leu vn petit liure qui a paru depuis quelques jours, intitulé Auis aux réfugiez [4]). On en fait beaucoup de cas, mais l'autheur déchire cruellement ceux à qui il addresse son escrit. Voudriez vous pas, Monsieur, vous donner la peine d'y répondre? vous en cognoissez le fort et le foible; ainsy, Monsieur, donnez y quelques heures pour terrasser cet ouurage, vous rendrez vn seruice signalé à toute la nation. J'aioutte à cella, Monsr., que ma prière que ie vous fais sera *sub pedibus*, et *inter nos* vostre response là dessus, et ie vous prie de me croire auec attachement vostre très humble et très obéissant Serviteur

J. GARREL.

JEAN GRAVEROL.

Monsieur,

On ne peut se résoudre qu'avec peine à vous écrire, parce q'on craint de vous faire perdre des momens que tout le monde a sujet de ménager. C'est ce qui a suspendu jusqu'icy les remercîmens que je vous doy pour l'honeur que vous m'avez fait dans vos nouvelles lettres. L'acueil que mon »Église Protestante justifiée par l'Église Romaine« a reçu du public, m'a esté moins sensible que l'aprobation que vous donnez à l'endroit de ce livre, que vous avez jugé digne de faire entrer dans le vôtre. Cet acueil a esté néanmoins si favorable, qu'il m'a esté impossible de trouver chez les libraires un seul exemplaire de ce petit ouvrage, pour porter avec moy dans cette heureuse et agréable retraite où la Providence de Dieu m'a conduit.

Si mon frère aîné [1]) estoit en estat de vous remercier de la manière honeste et obligeante dont vous avez parlé de luy dans un des derniers volumes des Nouvelles de la République des lettres, je ne doute pas, Monsieur, que vous n'eussiez reçu desjà des marques de sa reconnoissance. Mais, suivant les dernières lettres que j'ay reçues du Languedoc, la violence qu'on fait à sa Conscience le rend incapable, non seulement d'achever ses notes sur les lettres de Sadolet, qui n'ont point encore vu le jour, mais aussi d'en écrire luy même aux personnes qu'il honore le plus. Il n'avoit rien oublié pour se garentir de la cruelle nécessité où l'on a réduit une infinité de personnes. Il avoit tâché de se sauver sous l'habit d'un laquais. Ce moyen

n'ayant pas réussi, il s'estoit rendu marchand, vendeur d'estampes et de petits livrets. Quelque déguisé qu'il fût, on le reconnut dans quelcun des lieux écartez où il alloit vendre sa marchandise, en s'aprochant peu à peu des limites du Royaume. Il s'avisa d'un autre expédient, si grande estoit l'envie qu'il avoit de mettre au large sa Conscience! Vn jeune homme de ces Provinces, nommé Monsr. Tollius, devoit revenir dans son païs. Il le pria de souffrir qu'il l'acompaignât, comme s'il eût esté son gouverneur. Cette nouvelle métamorphose n'eut pas plus de succez que les deux autres. L'Église Romaine, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, qu'il devînt sa proye, luy fit dresser tant de pièges, qu'il ne peût éviter de tomber entre ses mains. Les efforts des Prestres et des moines et de l'Évêque de Valence, le fameux orateur du clergé de France, le judicieux auteur de la harangue qui a tant fait de bruit dans le monde, ce nouveau Sinon qui par ses ruses fut cause de nos premiers malheurs; le noir cachot où il le fit ensevelir; les soldats dont on remplit sa maison; les grandes promesses qui luy furent faites; la peur qu'on luy donnoit de luy faire finir ses jours dans le fort de Bresson; la perte de son bien; la dispersion de toute sa famille, — tout cela ne fut pas capable de l'affaiblir. Il n'a pu se laisser gaigner qu'aux larmes de sa femme, qui le conjuroit d'avoir pitié d'elle, par l'enfant qu'elle estoit sur le point de mettre au monde et que ses grandes souffrances ont fait mourir dans ses entrailles. Il n'eut pas plûtôt cédé à ce puissant stratagème que les ennemis de sa foy firent agir, qu'il se repentit de l'avoir fait. Dans peu de momens sa conscience se réveilla. Et pour réparer le tort qu'il luy avoit fait, il dit hautement

qu'il n'iroit jamais à la Messe. Vous savez, Monsieur, que nous ne sommes plus au temps de ceux qu'on appelloit *libellatici*[2]). Il faut assister au sacrifice, ou estre sacrifié au ressentiment de la plus cruelle de toutes les Religions. On a eu pourtant quelque indulgence pour mon frère; car on s'est contenté de le reléguer à Carcassonne*) . . . . .

Pardonnez, s'il vous plait, la longueur de ma lettre au plaisir que je me suis fait de m'entretenir avec vous. Je briguois depuis long temps l'occasion de vous faire connoître que je suis avec une très parfaite estime

Monsieur

Votre très humble et très
obeïssant Serviteur

J. GRAVEROL.

A Amsterdam le 9 de Février 1686.

GÉDÉON HUET.

Le 8 de l'année 1696.

Votre Lettre, Monsieur, selon la destinée ordinaire de toutes celles que vous m'écrivez, ne m'a été rendue qu'après 12 jours de date. Comme je ne laissois pas de travailler en l'attendant, je me suis formé sur le

---

*) Le reste de cette lettre, contenant l'éloge de Spon, le célèbre antiquaire, est imprimé (avec quelques légères modifications) dans les Nouvelles de la Rép. des Lettr., Févr. 1686, art. IX.

modèle que j'avois, autant que je l'ai pu; et j'avois déjà fait la Table de 30 feuilles lorsque j'ai reçu vos éclaircissemens sur mes doutes. J'en ai lu 20 autres depuis, où j'ai tâché d'entrer dans vostre pensée plus précisément que je n'avois fait auparavant. Cependant, comme je ne suis pas assuré d'avoir tout à fait bien rencontré (surtout ne pouvant être de votre avis en tout), je vous envoyerai à la première commodité la Table des dites 50 feuilles que j'ai lues, afin que vous preniez la peine de l'examiner et d'en corriger ou même effacer tout ce qui ne vous en plaira pas. Il me sera bien plus facile de juger de vos intentions par la correction de ce que j'ai fait, que par tout ce que vous me pourriez dire d'ailleurs. Je ne puis obtenir de moi d'être content que l'on fasse de votre Dictionnaire une Table aussi sèche que celle là sera. Et pardonnez moi, si je vous dis à mon tour, que vous jugez mal de la manière dont vos Lecteurs s'y prendront pour consulter votre Dictionnaire. Vous vous imaginez qu'ils liront d'abord ce gros Livre tout d'une suite, et qu'après cela ils n'auront recours à la table que pour se rafraîchir la mémoire des choses qu'ils auront déjà lues. Mais vous ne songez pas, que de 100 Lecteurs il n'y en aura tout au plus que 10 qui s'y prendront de la sorte, et que tous les autres commenceront par lire la Table, afin de n'ouvrir votre Dictionnaire que dans les endroits où ils croiront trouver quelque chose de curieux. Combien y en a-t-il, par exemple, qui, nullement excitez à lire ce que vous dites du Veau d'or[1]) par la matière dont il a été fait, le seroient infailliblement si la Table leur indiquoit quelques unes des autres choses curieuses que vous en raportez dans le corps du Livre? Aussi veux je bien

vous dire, qu'en vue de cela, j'ai un peu passé les bornes que vous me prescrivez, et que je continurai de même, à moins que vous ne vous y opposiez de nouveau, de quoi je jugerai par vos corrections. Au reste, vous n'avez pas bien compris ma pensée (ou je l'ai mal exprimée) sur l'article de David[2]) qui ne fut point reconnu par Saül. Je n'ai pas prétendu, que ce ne fut là une difficulté à soudre, mais seulement que vous vous plaisiez trop à la faire valoir et à mettre l'Histoire profane en opposition à la Sainte. Au moins est ce ainsi que vos ennemis en jugeront, et vous devez penser que leur chef ne manquera pas de se servir de ces sortes d'endroits pour fortifier les préjugez qu'il veut donner de vous. En un mot, c'est, comme je vous l'ai déjà dit, votre manière de dire les choses, plutôt que les choses mêmes, qui me fait craindre pour vous. Par cette même raison, je voudrois encore que vous vous abstinssiez d'un certain air qui est répandu dans tout ce que vous dites, toutes les fois qu'il y a occasion de parler de galanterie et de cocuage. J'ai peur que cela fasse mal juger de votre coeur; et je suis assuré que tous ceux qui ne vous connoîtront pas, vous croiront tout autre que vous n'êtes. Cependant, songez que vous serez vous même quelque jour inséré dans les Dictionnaires Historiques. — Je ne vous parle icy que des choses que je trouve un peu à redire, selon la Liberté que vous m'en avez donnée, et nullement de celles qui me plaisent, qui me charment et que j'admire, parce qu'il m'en faudroit faire une liste beaucoup plus ample que ne sera la Table de tout le Livre. Ainsi, pour continuer à vous faire mes remarques sur le peu que j'ai lu, je trouve que votre stile est en plusieurs endroits un peu trop

négligé. Il me semble aussi, que vous avez très mal jugé de la Satire des femmes[3]), quand vous avez dit qu'elle est le chef-d'oeuvre de Boileau (page 463, A). Enfin j'ai trouvé une contradiction entre votre Texte et vos Remarques sur l'article de Monsr. Beverningk[4]). Vous dites dans le Texte (pag. 571): Il a toujours réussi dans ses négociations etc.; et dans les remarques, (pag. 572) où vous raportez l'Éloge qu'en a fait Mr. de Wicquefort, vous dites: S'il n'a pas réussi à Cologne etc. Or n'avoir pas réussi à Cologne, c'est n'avoir pas toujours réussi. Il ne faut pas dire que je presse trop le mot de toujours. Votre intention est, qu'on le prenne à la rigueur, puis que vous en faites la matière d'un éloge singulier. Il ne faut pas, que j'oublie de vous donner encore un avis pour votre Préface (car c'est là qu'il faudra renvoyer tout ce que vous aurez ou à excuser, ou à justifier). C'est que dans l'article de Bême[5]) (page 539) vous faites une espèce d'apologie de ce que vous parlez de cet Homme; et après cela, vous dites que vous faites cette apologie vne fois pour toutes. Or, comme ce seroit une espèce de miracle si votre Lecteur tomboit justement sur cet endroit pour y trouver l'apologie de ces sortes d'articles, il me semble que cet avertissement seroit bien mieux placé dans une préface que tout le monde lit, que dans les endroits où vous le donnez.

Je ne puis m'empêcher de vous remercier de l'Honneur que vous avez fait à L'Apologie pour les vrais Tolérans[5]) et à son auteur, de les avoir citez dans votre Dictionnaire et les avoir écrits, par conséquent, sur le Bronze: *exegisti monumentum ære perennius*[6]). Mais j'aurois envie de vous quereller de l'excuse que vous me faites d'avoir critiqué la petite

Histoire d'Héloïse et d'Abélard[7]); quelle opinion avez vous donc de moy?

M. Leers et moi convinmes, qu'après quelques feuilles d'essai nous pourrions traiter de tout le reste. Mais je voudrois bien que vous fissiez ce petit traité là pour moy, parce que je ne sçay pas bien ce que je lui dois demander. Tout ce que je sçai, c'est que ces sortes d'ouvrages, quand on y veut être exact, consument plus de tems qu'on ne se l'imagineroit. Avant qu'on ait lu avec atention le Texte, les remarques et les notes marginales; que l'on ait fait choix des choses dont on veut parler; qu'on ait réduit de longues réflexions et moralitez à un abrégé qui ait quelque air de maximes; qu'on ait vu, sous quelle Lettre de l'Alphabet on les rangera; qu'on ait bien pris garde à coter juste les pages et les colonnes (M. de la Boulonnière s'y est trompé en quelques endroits), avant, dis-je, que tout cela soit fait, il se passe des Heures entières qu'on n'a pas seulement mis la main à la plume. Quoi qu'il en soit, je vous en laisse le maître. Souvenez vous seulement de faire le traité à tant par feuille du Dictionnaire et non pas de la Table (c'est tout ce que je puis faire que d'en lire six feuilles par jour, à travailler depuis le matin jusqu'au soir); car c'est ainsi que Mr. Leers et moy sommes convenus qu'il falloit faire. Adieu.

Pour peu que ce que vous aurez à me dire soit utile et pressé, ne faites point de difficulté de m'écrire par la poste. Je suis dans le Moolestraat.

JOLLYVET.

»L'histoire générale de Suède« que Monsieur de Puffendorff[1]) a mise au jour depuis peu, me fait songer, que feu Monsr. Jollyvet, l'advocat, pourroit bien dire dans son tombeau *Hos Ego*, et je suis persuadé, que lorsque Monsr. Bayle sçaura la raison que J'ay de le croire, Il n'en doubtra pas luy mesme et rendra la mesme Justice aux morts, qu'il rend tous les jours aux vivans dans ses Nouvelles de la Rép. des lettres, faisant voir au Public, selon que sa Prudence le jugera à propos, que le dit sieur de Puffendorff pourroit bien auoir joué ce tour là à la mémoire de feu Monsr. Jollyvet. La voicy. Estant en Hollande en 1668 et 69 auprez de Monsr. Le Chev[er] Temple[2]) Ambassadeur de Sa Maj[té] Brit. à la Haye, Je fis venir d'Orléans l'histoire générale de Suède en françois (qui a cousté plus de 20 ans de temps et plus de deux Rames de papier), pour voir si ces Messieurs les Elzevirs et Blau m'en voudroient donner quelque douceur et la faire imprimer à leurs dépens, pour faire voir au public la peine que mon Père a prise pour luy donner une histoire générale de Suède, qu'on n'auoit point encore veue en France. Ces Mess[rs] n'estant pas d'auis de me rien donner, ny moy de leur laisser un si grand trauail sans quelque avantage, Je résolu de la porter en Suède, trouvant l'occasion fauorable de Monsr. Le Chev[er] Werden[3]), qui s'y en alloit en qualité d'Envoyé Extra-ord[re] d'Angleterre en 1670, lequel Je fus rencontrer au Passage du Sundt. Pour cet effet, Je m'embarquay à Amsterdam pour Elsignor, où, huit jours après estre

arrivé, parut l'Yacht »Anne« où estoit Monsr. le Chevalier Werden, qui me fit l'honneur de me receuoir à sa suitte. Estant arrivez à Stockholme, Je m'enquis si les grands que feu Mon Père auoit eu l'honneur de connoistre, estoient encore en vie, comme Monsr. Le Comte Magnus Gabriel de la Gardie, Gr. Chancelier, Monsr. Le Baron de Rosenhan, Monsr. Le sénateur de Biorenklow, Monsr. de Grippenhielm, Précepteur du Roy[4]. Je leur fis à tous la Réuérence, et me firent mille honnestetez pour l'amour du desfunt, qu'ils auoient connu pour un bon Suédois, témoin son *Fulmen In Aquilam* et son histoire générale de Suède, que Je présentay à Monseigr. le Gr. Chancelier (le Roy estant alors mineur), un peu deuant le. départ de Monsr. le Chev^er^ Werden de Stockholme. Toute la Reconnoissance que J'en eus fut 200 Ducats, peu de chose pour un si grand trauail. Il est vray que Monsr. Le Comte Magnus de la Gardie me fit un compliment, m'assurant que si Je voulois demeurer à la Cour de Suède, qu'il se faisoit fort de m'y faire auoir de l'employ. Je remerciay son Ex^ce^ et luy dis, qu'estant né dans un pays chaud je ne pouuois pas m'accomoder à la Rigueur du froid qui règne en ce Pays là; ainsy je pris congé de luy, laissant entre ces mains l'histoire dont est question, que j'auois communiquée à Plus^rs^ de ces grands de Suède, qui ont admiré, commant vn homme qui n'est jamais sorti du Royaume de France, ayt si bien écrit et si bien entendu les affaires de Suède, ce qui deuoit donner de la Confusion à leurs sçauans. Remarquez que Monsr. de Puffendorff estoit en mesme temps en Suède, — jugez du reste. Je vous escris toutes ces circonstances, afin que vous voyez que c'est la vérité tout pure.

DANIEL LARROQUE.

I.

J'ay long-tems différé à vous écrire, mon cher Monsieur, parce que j'attendois toujours le départ du jeune Baron; mais enfin, voiant qu'on luy faisoit circuire les provinces avant que de l'envoier en Hollande, je me suis impatienté et vous ay fait ce billet dès que j'ay esté arrivé à Paris. Tout le monde m'y demande de vos nouvelles et de celles de votre plume. Si vous en croiez le public, vous desterrerez livre sur livre, car il est affamé des vôtres, il attend vos journaux avec impatience. Quoy que je sois icy fort particulier, contez moy pourtant en cette occasion comme membre du public, et croyez que je ne suis pas moins impatient que luy. La République des lettres est bien morfondue en ce païs, où l'on ne fait que de méchans livres de dévotion. Si on continue à nous en accabler, comme on a fait jusques icy, on sera obligé de faire de cela un état à part et d'ériger une république de piété comme une république des lettres. Mr de Varillas vient de nous donner un nouvel in 4°, qui a pour titre »la pratique de l'éducation d'un Prince« [1]); ce que j'en ay desjà lu m'a assez plu; je vous manderai s'il plaira ou non aux gens de bon goust. L'ouvrage de Mr Nicole [2]) est sous la presse; il paroîtra dans un mois. Je vous prie de me mander, qui est l'autheur du »Protestant pacifique« [3]) et si ce n'est pas Aubé de Vercé. On m'a dit, que vous ne parlez point dans vos journaux de »l'esprit de Mr Arnaud« [4]); je ne say si cela ne paroîtra point trop affecté

et s'il n'eust pas mieux valu en faire une petite critique et blâmer la license de l'autheur. Quelque envie que j'aye de vous marquer, combien je m'interresse à tout ce qui uous touche, cependant, de peur de renouveller votre douleur [5]), je ne vous diray point combien j'y ay esté sensible, parce que j'ay appris par expérience que dans ces occasions les témoignages d'amitié ne sont proprement que des aiguillons, qui ne servent qu'à ranimer les douleurs, que le tems plustost que les réflexions diminue. Je suis tout à vous D. L.

A Paris le 10me de Juin [1684].

Mon adresse est chez Mr Bacq au Dauphin dans la rue de Harlay proche la cour neuve du Palais.

II.

A Paris le 6me de Juillet [1684].

J'ay reçu, mon cher Monsieur, le journal [1]) que vous m'avez fait la grâce de m'envoier; j'y ay lu avec de grands sentimens de reconnoissance, l'éloge que vous y avez fait à la gloire de mon Père. Mais pour celuy qui me regarde, permettez moy de vous dire que je n'en suis pas content, parce que je me connois assez pour savoir qu'on ne me doit point encore immortalizer, et que mesme on ne le devra jamais, au moins selon toutes les apparences. Je fis hier voir l'un et l'autre journal à un conseiller de mes amis, chez qui je trouvay l'Abbé de Furetière, Académicien, qui fut fort satisfait de ce qu'il en lut devant moy, mais qui les trouva un peu trop gros pour des journeaux. Il en eut grande

opinion, quand il sut que vous estiez l'autheur du livre des Comètes, qu'il attribuoit à Mr Jurieu; car il est charmé de cet ouvrage. Il m'apprit que Mr Boileau avoit esté reçu samedy dernier à l'Académie françoise, quoy que Mr de Montausier et plusieurs autres se fussent fort opposez à son installation. On voulut exiger de luy, qu'il iroit voir Mr Quinaud avant d'estre reçu au nombre de ses confrères, mais il le refusa absolument, promettant toutefois de le faire après sa reception, ce qu'il a exécuté ponctuellement. Les sentimens sont partagez sur le discours qu'il fit; les uns l'approuvent et le prônent partout, et les autres n'en parlent que pour dire qu'il estoit médiocre. Pour celuy qu'y fit l'Abbé de la Chambre [2]) pour réponce, tous s'accordent à n'en dire point de bien et à souhaiter qu'il eust esté plus court. Un Académicien disoit, il n'y a que deux jours, que c'estoit plutôt un factum qu'une harangue, parce qu'il ne s'estoit presque arresté qu'à faire un catalogue en forme d'éloge de ceux qui estoient morts, et sur tout de Mrs Conrart et de Besons [3]). Je ne say, si l'éloge de ces illustres morts n'estoit point un reproche pour les vivants et une plainte adroite de la décadence de l'Académie. Mr Boier [4]) y lut 3 sonnets qui furent trouuez bons; et Mr Benserade 3 des pseaumes pénitentiaux qu'il a mis en vers et qui ne furent point goutez de l'assemblée. Vous savez que Mr de la Fontaine avoit esté reçu quelque tems auparavant, au préjudice de Despréaux, ce qui les avoit un peu aigris l'un contre l'autre; j'oubliois à vous dire, que ce fameux faiseur de contes en avoit lu un dans la dernière assemblée, et qu'il est en partie redevable de sa promotion à Madame de Montespan et de Thiange [5]). On

fait espérer au jeune Corneille la première place vacante.

Vous paroissez en peine, dans votre premier journal, de ce qui fait le retardement du livre de Mr Nicolle; le voicy en peu de mots: l'autheur a travaillé avec tant d'ardeur, qu'il en est tombé dans une grande maladie, que les Médecins ont jugé provenir, de ce qu'il s'estoit excessivement échauffé; après en avoir esté presque guéry, voulant travailler à quelques cartons pour mettre la dernière main à son ouvrage, il est retombé, mais cependant la chose s'avance fort, et le libraire dit que dans 15 jours on commencera à faire les présents. Il n'y a rien icy que 4 dialogues de l'abbé d'Angeau [6]), au moins Mr Furetière me dit qu'il en estoit l'autheur; je vous en parleray la 1ère fois que je vous écriray. On est fort content de vos ouvrages, mais on souhaiteroit les avoir plutôt; envoiez moy le dernier par la poste, je verray si l'on peut les avoir ainsi sans trop de frais, et les faire courir. Mon logis est à présent dans la place Dauphine à la Croix blanche, à Paris. — Les Jésuites ont voulu, depuis peu, s'établir à Troies en Champagne; mais quelques instances qu'ils aient faites, Mr l'Archev. de Reims, sollicité par les bourgeois, les en a empeschez. Les habitans de cette ville ont fait souvenir ce prélat, que ces mesmes Pères ayant voulu s'établir en ce lieu, dès le tems du Cardinal de Richelieu, ils s'y estoient opposez et que ce Cardinal leur ayant dit, qu'il leur enverroit, pour les punir, un régiment à discrétion, ils avoient répondu qu'ils aimoient mieux en avoir, non seulement un, mais 2 et trois, et ne point voir de ces Pères.

Quand vous m'enverrez votre journal, écrivez le moy, mais comme si je ne vous l'avois point demandé,

afin que, si par hazard la lettre estoit ouverte, cela ne me fît point d'affaires. Au reste, je me plains de ce que vous m'avez caché, que vous soiez l'autheur du recueil des pièces qui regardent le Carthésianisme [7]). Je ne dois pas oublier, à propos de cela, que Mr Rhégis [8]) est icy, et que Mr l'Archev. de Paris, ayant su qu'il vouloit faire imprimer son cours en Holande, avoit dit à Mr de Vardes, que le Roy s'en ressentiroit, et que quand il deffendoit à ses sujets de faire imprimer un livre dans son royaume, il ne prétendoit pas qu'on fût libre de le faire en païs étranger.

III.

[28 Juillet 1684].

Mr de L'Esseville [1]) est si raisonable, mon cher Monsieur, que vous avez eu raison de ne pas craindre, qu'il trouvât mauvais que vous ayez retranché de ses mémoires. Et puis que vous aviez à ménager la France et la Hollande, vous ne pouviez faire autrement. Je vous envoie encore des mémoires que vous reconnoîtrez facilement estre de la mesme main, dont vous en avez desjà reçu. Le père Cantel [2]), Jésuite, qui est l'autheur d'un livre qui paroît depuis peu et qui a pour titre *historia Vrbium Metropolitanarum,* m'a donné un petit abrégé de son livre pour vous l'envoier, mais quelque petit qu'il soit, je l'ay trouvé trop ample pour vous, c'est pourquoy je le réduiray plus en petit, avant de le mettre à la poste. L'autheur est un homme d'esprit, savant en latin, en grec, qui sait de l'hébreu et du Syriaque et qui fait paroître de la connoissance de

l'antiquité; mais j'ay trouvé un grand défaut dans son ouvrage, c'est qu'on n'y trouve nulle citation en marge, quoy que tout en dût estre plein, l'autheur raportant une infinité de faits qu'on seroit bien aise de trouver dans leur source.

Quoy que je n'aye pas encore reçu les journeaux que vous me devez envoier, cependant je n'ay pas laissé de les lire par le moien de Mad. de Varennes. Je trouve que vous allez de mieux en mieux. Je ne suis pas le seul à le remarquer: Mr. Bernier me dit l'autre jour la mesme chose et adjouta mesme, pour tout dire, que vous alliez le chemin des lettres provinciales; il me parla de vous avec de grands éloges. Le livre de Monsr. Nicole paroît enfin; c'est une réfutation du livre de la défence de la réformation, car pour ce qui regarde de livre des considérations, il n'en parle presque pas. Au reste, l'ouvrage est digne de son autheur, et on y reconnoist partout la manière de raisonner de Port Roial.

. . . . *). Voilà ce qu'on peut dire de ce livre, qui, quoy que bon, n'a pourtant rien d'extraordinaire. Il languit, il traîne en plusieurs endroits, et il a des endroits pleins de fiel, quoy qu'il promît beaucoup de douceur dans la préface. J'oubliois à vous dire, que votre critique du Calvinisme [7]) y est citée à la pag. 212 pour vous accuser sur votre pyrronisme historique. Dans un autre endroit le livre du préservatif [8]) y est traité de libelle. — Il y a cinq déclarations [9]) sous la presse contre nous, lesquelles sont terribles. L'une deffend de s'assembler en consistoire sans commissaire, et l'autre ordonne aux Ministres de changer

*) L'éditeur supprime ici l'extrait du livre de Nicole.

de trois en 3 ans d'Église, dans lequel changement ils ne pouront pas demeurer plus proche de 20 lieues de leur première Église.

IV.

Vn voiage de quinze jours, que j'ay esté obligé de faire à Rouen pour mes affaires, avec de nouveaux chagrins qui se présentent à moy à toutes heures, m'ont si fort osté au monde depuis quelque tems, que j'y semble un nouice, tant j'ignore ce qui s'y passe. Je vous diray pourtant, mon cher Monsieur, pour satisfaire votre curiosité, que je me suis instruit de diverses choses que vous souhaitez savoir de moy. La première, qui est les dialogues qu'on vous a mandé estre imprimez à Paris, dans lesquels on parle fort librement du Pape, est un conte fait à plaisir, à ce que m'ont dit et Catholiques et Protestans. Pour ce qui est des Antagonistes, dont on vous a multiplié le nombre, sans doute pour voir si la multitude seroit capable de vous épouvanter, ils sont réduits à deux, savoir l'autheur de »la France toute catholique« [1]), ouvrage, pour le dire en passant, qui fait si peu de bruit, qu'aucun Catholique ne le connoît encore; et Mr Ferrant[2]) le compositeur du livre qui s'imprime chez Michaelet, lequel n'écrit que pour se vanger de Mr Jurieu, dont il dit avoir esté attaqué mal à propos. L'orage, comme vous voiez, ne vous menace guère; mais en tout cas, si le second n'est pas plus dangereux que le premier, il ne sera pas besoin de faire sonner les cloches. Il y a une réponce au livre de Mr Nicole; celuy qui m'en a assuré,

a bien la mine d'en estre l'autheur. Mad. de Varennes a esté plusieurs fois chez Barbin, pour avoir les feuilles que vous souhaitez, mais après plusieurs délais il l'a renvoiée à Mr Charpentier luy mesme, qui a fait faire l'édition à ses dépends, de sorte qu'elle m'a promis d'aller chez l'académicien 3), qui est interressé par les louanges que vous luy répandez *larga manu,* à parfaire un livre auquel vous faites tout l'honneur qu'il mérite.

Mr Richelet, qui vous honore et qui vous veut citer en réimprimant son dictionnaire, m'avoit promis de me donner quelques mémoires sur un livre qui n'est pas grand chose en soy, mais qui s'est débité à cause des intrigues qu'il cachoit. Le livre de Médailles du Père Hardouin luy a fait une affaire avec Mr Vaillant 4), qui se plaint que ce Jésuite a cité en quelques endroits mal à propos des médailles comme estant dans le cabinet du Roy, qui n'y ont jamais esté. C'est ainsi qu'on en fait, tous les jours, accroire au public, en citant des manuscrits de ces grandes bibliothèques vénérables par leurs noms, quoy que la plupart du tems on n'y ait pas mis le nez.

A Paris le 27 de nouembre 1684.

Le peu de repos que j'ay eu, m'a détourné de ce que j'avois commencé des mémoires de mon père.

V.

Je vous envoie, mon cher Monsieur, dans cette lettre l'abbrégé du livre du Père Cantel, en partie pour vous donner lieu d'en parler, et en partie pour me

justifier auprès de l'autheur, qui, quoy que de ma connoissance, n'est pourtant pas si fort de mes amis que vous le diriez bien.

— — — — — — — — — — — — — — — —

Voilà, mon cher Mr, à quoy se réduit le grand extrait du Père Cantel, qui mérite de la louange par l'audace qu'il a eue, de travailler sur un si grand dessein, et par l'effort qu'il a fait pour y réussir, mais qui je croy estre digne de censure, à juger des choses par le succez. Votre cher amy Mr Mainbourg avoit voulu faire l'histoire des Investitures, afin d'avoir occasion de se vanger de la cour de Rome, mais Sa Majesté, qui a cru que ce Mr l'abbé se passeroit bien de vengeance, l'a prié de chercher une autre matière à sa plume. Il à obéi, quoy qu'à regret; mais cependant, afin de ne rien perdre de ses écrits, qu'il prend un singulier plaisir à composer, comme ce poëte dont parle Catulle [1]) quand il dit:

neque idem unquam
aeque est beatus ac poëma cum scribit,
tam gaudet in se tamque se ipse miratur,

il a pris vn sujet voisin de celuy là, qui est l'histoire de l'Église de Rome. On m'a dit que l'ouvrage est fort avancé; il revient de là une bonne Epistre dédicatoire au Roy, avec de l'encens, recriblé apparemment, car on ne peut pas touiours fournir à tirer d'un mesme thrésor choses nouvelles. La Critique contre vous et Mr Jurieu, faite par l'ordre de l'archevêque de Paris, est sous la presse; vous savez apparemment, que c'est une anticritique pour réfuter ce que vous avez dit tous deux contre le Père M. et l'église Romaine. Votre amy, selon toutes les apparences, en souffrira plus que

vous, parce qu'il a avancé divers faits qu'on seroit assez embarassé à prouver, et il est impossible que cela n'arrive dans un aussi long ouvrage, composé dans aussi peu de tems.

Je suis ravy, que Mademoiselle Rou[2]) se souvienne de moy, ou, pour parler comme Voiture, de »n'estre pas encore hors de l'honneur de son souvenir«. Elle m'obligera infiniment de m'y garder toujours quelque part, car j'en fais un cas singulier; et s'il m'estoit permis de finir votre lettre, comme j'en finirois une, si je me donnois l'honneur de luy écrire, je luy dirois que je suis avec respect son très-humble et très obéissant Serviteur D. L.; mais puisque la coutume ne permet pas cela, faites luy, je vous prie, un compliment pour moy, qui soit des plus honnêtes. Et pendant que vous serez en train, souvenez vous que j'en dois un aussi à vos illustres amis. Je suis bien aise, que Mr Du Rondel se réimprime, en réimprimant Épicure[3]), et qu'il applique toujours ses soins généreux à deffendre un si homme de bien, condamné par tout le genre humain et réhabilité par Gassendy, autre personnage d'une piété rare. Je suis tout à vous.

J'oubliois à vous dire, que malheur à vous, si vous avez loué les dialogues de l'abbé de Danjeau, car le public les déloue par provision, et les deux abbez en sont si honteux, qu'ils dèsavouent l'enfant. L'abbé de Choisy proteste que c'est l'autre, et l'autre soutient qu'ils n'ont jamais parlé de piété quand ils ont esté ensemble; et ils n'ont pas eu de peine à le faire croire. On a fait là dessus une chançon.

Depuis ma lettre écrite, j'ay été chez Michaelet, libraire, pour savoir quand paroîtroit l'ouvrage qui doit servir d'apologie au père Mainbourg et auquel 5 ou 6

personnes ont travaillé; et il m'a dit qu'il venoit d'avoir le privilège et qu'il n'attendoit plus que le manuscrit.

VI.

[A Oxford 25 févr. 1685].

Il y a une certaine fatalité, mon cher Monsieur, sur les lettres que je vous écris, qu'aucune ne peut parvenir jusqu'à vous. Car toutes les fois qu'elles ont esté en état d'estre envoiées par amis, il s'est toujours trouvé que ces amis là se sont bottez pour demeurer au logis. A présent que j'ay l'occasion de Mr Westein [1]), je ne la veux pas laisser passer sans vous remercier, mon cher Monsieur, du soin que vous avez pris de m'informer de votre santé. Je partis avec un chagrin extrême de Hollande, puisque ce fut sans avoir eu le plaisir de vous voir parfaitement guéry. Je suis un peu consolé de ce malheur par les bonnes nouvelles que vous me donnez de votre état présent. Jouissez en, croyez moy, sans toutes ces longues veues d'avenir qui ne servent qu'à troubler le présent. Contentement passe richesses. Vous avez de la réputation pour quatre, et pour du bien, si vous n'en avez que pour un, ne vous en chagrinez point: cela suffit.

Je ne say pourquoy Mr Papin [2]) vous a dégoûté d'Angleterre; ce qui peut estre pour luy un sujet de départ, n'en doit point estre un pour vous de changement de dessein. Il a bien du mérite, mais il n'est pas éclatant; et ceux qui en ont, de ce dernier genre, le font remarquer partout. Cette remarque n'entraîne pas toujours la fortune avec elle, mais quelquefois aussi

elle le fait. Si vous m'en croyez, venez vous montrer icy ce printems avec Mr Banage. Je seray à tous deux votre interprète indigne.

Il y a 4 mois que je suis à Oxford; je pars dans 3 jours pour Londres. J'ay icy pour compagnie françoise Mr Fatio Dhuillier [3]); c'est assurément une personne d'un grand mérite. Il vient de publier, dans le traité *de ponderibus et mensuris* du Docteur Bernard [4]), une petite dissertation sur les dimensions de la mer d'airain. Mais c'est un point de science que je laisse aux experts. Nostre Evêque [5]) icy nous menace chaque jour de quitter ce monde; mais je croy que l'autre n'en veut point, puisqu'il est toujours icy bas. On est dans un déchaînement furieux contre luy. Et toute bonne âme se fait un point de conscience d'en dire tout. C'est un étrange christianisme que cela. Mais quoy! c'est celuy à la mode.

VII.

[15 oct. 1685].

Quoy que je vous aye écrit il y a peu de tems, mon cher Monsieur, je ne veux cependant pas perdre l'occasion qui se présente, outre que j'ay dessein de vous recommander les deux Messieurs, qui vous rendront ma lettre. Ils sont fils de Mr Bircherod [1]), Professeur célèbre à Coppenhague, qui a écrit contre la *theoria sacra telluris* de Mr Burnet [2]), dont vous avez parlé dans une de vos nouvelles. Les Enfans marchent de bien près sur les traces du Père: ils ont extrêmement voiagé et étudié; le désir qu'ils ont de connoître les

gens d'esprit et les savans, leur a fait naître celuy de vous voir. Je souhaite qu'ils puissent *explere desiderium*[3]) et en prendre à Gogo. Je vous prie de les mener chez Mr Jurieu, dont ils veulent avoir une vue et qu'ils content avec raison comme un homme extraordinaire.

Je crains que Mr de Coningham[4]) ne soit party pour Hollande sans m'en avertir; je ne vous dis rien sur son sujet: vous jugerez vous mesme si je vous en ay parlé comme il faut. Je luy ay infiniment de l'obligation et luy suis redevable des meilleures connoissances que j'ay. J'ay lu ce que le docteur Bernard[5]) a fait sur Josèphe; ce n'est pas un commentaire, c'est une critique sur le texte, et où il s'agit *tantum de vocibus*. Il y a desjà d'imprimé les 5 premiers livres des antiquitez. Quoy que ce soit un folio, il y a cependant quelquefois tant de matière, qu'il n'y a qu'une ligne ou deux du texte dans une page. C'est un ouvrage tout différent de ce que Petit avoit fait sur le même sujet et dont j'ay à present en ma chambre les commentaires manuscrits sur cet historien, ce qui fait trois gros vol., fol. J'en ay desjà lu quelque chose; cela est furieusement diffus et abondant en conjectures, qui n'estoit pas le fort de l'autheur, à ce qu'a écrit Mr Bochart[6]). Il y a à Londres un docteur anglois, homme d'esprit, qui entend bien le françois; il veut avoir commerce avec vous et vous instruire de ce qui se passe dans la répub. des lettres d'Angleterre. Un de ses amis me l'a dit icy; je l'ay assuré, qu'il vous feroit plaisir. Je ne say si je me trompe. Le Doct. Smith[7]) m'a dit, qu'on traduisoit en latin la Chronologie de Mr de St Asaph[8]), à mesure qu'il la faisoit en Anglois. Il en fait les mesmes éloges que le Docteur Cave[9]); il faut les en croire. Ils en ont plus vu et sont plus capables d'en

juger que moy. J'ay reçu votre livre [10]), dont je vous rends grâces: vous avez fait une bonne réponce à un mauvais écrit. Il n'y a pas moien d'aprivoiser icy nos doctes avec le titre du livre de Mr Jurieu, qu'ils ont tous condamné sur l'étiquette du sac, et cela sans appel. Ce que j'en ay lu, m'a extrêmement plu; l'endroit du Père Simon m'a bien réjoui, quoy que je n'en aye ni guères d'envie ni guères de sujet, car j'ay reçu depuis peu une lettre de ma mère et de ma soeur [11]) la plus affligeante du monde. La sentence du procureur du Roy alloit à la corde pour l'une et pour l'autre, et les avis qu'on attend de la cour, pour savoir quelle prison les doit tenir cachées trois ans, avec obligation de vivre du travail de leurs mains, me met dans une douleur que je ne saurois vous exprimer. Elles m'ont écrit cela depuis 15 jours ou trois semaines. Il faut avoir un grand fond de patience dans ces tems icy!

Adieu, mon cher Monsieur; je suis tout à vous.

VIII.

[1686].

Je vous suis fort obligé, mon cher Monsieur, de prendre la peine de m'instruire de ce qui se brasse contre moy, et d'en détourner les coups. Je ne croiois pas qu'on trouvât dans mes dialogues le tour de moine, mais vous savez que dans un livre on y trouve tout ce qu'on veut. J'ay fort envie de voir le livre de Mr de Bryeis [1]), mais il n'est point icy, non plus que le vôtre contre Mr Arnaud [2]), que je souhaite fort de lire, quoy que le raisonnement métaphisique soit peu de mon gibier. — Mr Papin le célèbre vous fait ses complimens;

il nous mena hier, le jeune Mr Paëts et moy, à la société roiale, et nous y fit voir tout ce qu'on y peut montrer. Il nous fit diverses expériences dans sa chambre, où nous vous souhaîtames bien des fois. Je croy que vous devriez à quelque heure exaucer les voeux que nous faisons, de vous embrasser icy. Le lieu mérite d'estre vu d'un savant comme vous, tout le monde vous y connoît et y lit vos nouvelles, car il n'y a pas un docteur dans ce païs, ny pas un Évêque, qui n'entende le françois dans les livres.

Vous avez sans doute ouy parler de ces 2 papiers[3]) qui ont esté trouvez dans le Cabinet du feu Roy d'Angleterre, l'un dans un coffre fort, et l'autre dans le dit Cabinet, et qui marque, comme il est mort dans le sein de l'Église Romaine. Je vous en envoie la traduction, que je fais à la hâte pour vous; quoy qu'elle ne soit pas fort exacte, vous pourez toujours voir ce que c'est.

P. S. Quand vous l'aurez lue, brûlez la; je n'ay seulement pas le tems de la relire.

IX.

Si je n'avois pas esté depuis un mois à Oxford, mon cher Monsieur, je n'aurois pas esté si longtems sans vous écrire, parce que je trouvois tous les jours à Londres des occasions des vous faire tenir mes lettres sans vous en faire coûter du port, ce qui ne peut arriver que rarement icy. — Je suis à présent dans le païs de la science, on n'y voit que Docteurs et livres. Je loge avec le Docteur Bernard, qui a desjà plus de

cent feuilles de son Josèphe imprimées; il m'a promis de me les donner à lire; il y a une infinité de remarques, qui grossissent assez l'ouvrage pour en faire deux volumes considérables. Je ne say s'il restera après cela à Mr le Moine [1]) quelque chose à glaner; l'autheur ne l'espère pas. C'est un homme fort savant; il est de l'opinion de Mr Huet à l'égard du passage touchant J-C. On travaille icy à un Athlas anglois, dont il y a desjà trois volumes, mais il y a bien des bévues. Le Docteur Walker [2]), principal du collège de l'université, depuis qu'il s'est déclaré catholique, n'a aucune société avec ses confrères, qui ne le visitent plus. Tout est fort tranquile icy, et ceux qui vous représentent l'Angleterre comme un païs de troubles futurs, sont de mauvais astrologues. La Chronologie de l'Evêque de St. Asaph s'imprime, mais en Anglois; j'en ay vu environ trente feuilles qui me paroissent ne promettre rien d'extraordinaire. Peut estre que la fin justifiera le jugement du Docteur Cave. Je me suis informé de Mr Carera à un gentilhomme de mes amis qui le connoît fort, c'est un athée de profession, intime de Beverland, et qui vit conformément à sa croyance. — Je vous remercie du soin que vous prenez de me faire connoître au public. J'ay vu l'ouvrage de Mr de Brueys, à l'occasion duquel vous avez sans doute parlé de moy. Pour les Liègeois, je m'en moque. L'ouvrage, pour le dire entre nous, a esté assez goûté icy, et Mr de St. Évremont m'a fait d'abord l'honneur de dire, qu'il ne croioit pas que cela fut de moy. Les bons moines en ont esté contens à Paris, et ont mandé à Mr Alix de me tenir en haleine. Je pouray envoier dans deux mois en Hollande à Mr Leers de quoy m'acquitter de la promesse, que vous avez donnée au public pour moy, à l'égard des oeuvres po-

stumes de feu mon Père. Je crains bien qu'on n'y trouve parmy un peu trop de mon crû, du reste il y a de bons morceaux. Les adorateurs de Mr le Sueur [3]) gémiront plus d'une fois, quoyque j'envelope assez la critique.

X.

Le $^{22}/_{12}$ de Juillet $\frac{\text{nouveau}}{\text{vieux}}$ stile [1686].

Il me seroit fort difficile, mon cher Monsieur, de vous dire l'ordre dans lequel mes lettres ont esté écrites; ne me parlant que de deux, cela me fait conjecturer que vous n'en avez pas reçu une, par la poste, et qui avoit précédé les deux autres. Ce n'est pas une grande perte, ainsi il faut s'en consoler. Je suis ravy que Mrs de la Société [1]) vous ayent donné une marque de leur estime, en vous faisant présent d'un de leurs livres, ce qu'ils ont fait à très peu d'autres. Comme cela leur vaudra une lettre de votre part, j'aurois esté bien aise de voir ce remerciement. Je fus hier toute l'aprèsdiné avec le docteur Smith, où nous parlâmes longtems de vous. Il a tous vos journeaux jusqu'au mois d'Avril inclusivement. Je luy monstré l'endroit de votre lettre où vous parliez de son livre, que vous n'aviez encore pu trouver. Le libraire luy avoit dit, qu'il en avoit envoié en Hollande. Je ne me ressouviens point, si vous avez parlé du traité de la prière d'Origène, grec et mis en latin avec des diverses leçons, par Mr l'Évêque d'Oxfort, Prélat pour qui j'ay une vénération qui ne se peut exprimer, et que je regrette desjà par avance, le croyant attaqué d'une maladie mor-

telle. Je ne croy pas, qu'on ait jamais vu tant de vertus Chrétiennes ensemble et portées jusqu'à un si haut point. On peut dire, que si quelque chose a hâté le cours de ses jours, on ne s'en doit prendre, humainement, qu'aux malheurs de l'église, auxquels il est si sensible, que chaque mauvaise nouvelle qu'il en aprend luy cause toujours quelque fâcheux symptôme; ses grandes austéritez jointes à tout cela, l'ont mis aux bords du tombeau. Vous connoissez son savoir, ainsi je ne vous en parle point. Je suis bien aise que vous ayez parlé de Mr Doduel, ce savant laïque et ce terrible Épiscopal. Il y a desjà quelques années, qu'il a fait un livre contre les presbytériens, pour prouver qu'ils ne sont point sauvez, et qu'ils ne le peuvent estre. Ses argumens ne sont pas des plus forts, mais en récompence l'autheur a l'intention bonne. Je le vis dernièrement dans la bibliothèque, sans deviner qu'il fut un savant. Je voiois un homme fait et habillé comme un païsant et que je croiois plûtôt un copiste qu'un autheur, mais enfin luy voiant manier tant de manuscrits grecs d'où il faisoit des extraits, j'eus la curiosité de vouloir savoir quel il estoit, ce que l'on m'apprit. C'est du reste un honneste homme et d'une vie sans reproche; il a toujours refusé les ordres jusqu'icy, par humilité. Le docteur Wallis [2]), connu par toute l'Europe pour le plus fameux mathématicien, fait imprimer une logique, dont il y a desjà 4 feuilles tirées; c'est un homme savant en tout, bon théologien, grand jurisconsulte et un peu presbytérien, ce qui a esté un obstacle à son avancement. Le Docteur Pockoc [3]), qui a traduit de l'arabe les Dynasties d'Albufarage et un traité en particulier du mesme autheur, de la religion des mahométans devant et après Mahomet, avec des remarques de

tous les auteurs Arabes qui peuvent aider à faire connoître cette religion, vient de publier un fort savant commentaire sur Osée en Anglois, où le docteur Bernard a joint, je ne say si je vous l'ay desjà mandé, un traité latin *de ponderibus et mensuris,* savant mais très obscur, ce qui vient de ce qu'il a voulu estre trop concis. Mr. Boyle[4]) vient de donner au public un nouveau livre, qui a pour titre Recherche touchant la signification qu'on donne d'ordinaire au mot de nature. Je n'en ay lu qu'une petite partie, estant occupé à autre chose. Le docteur Smith qui l'a tout lu, y trouve beaucoup d'érudition. En vous parlant de ce docteur, j'ay oublié à vous dire, qu'il a beaucoup de manuscrits grecs, qu'il mettroit en état de voir le jour, si, cela soit dit entre nous, il estoit plus content de sa fortune. Il y en a un entr'autres, que le Docteur Cave, son grand amy, luy a demandé pour le publier, et où il mettra une traduction latine, qui est le testament des 12 patriarches, tiré d'un manuscrit grec, écrit il y a environ douze cent ans. Je l'ay vu copié au net de la propre main du doct. Smith. Je dois partir dans trois jours pour aller faire un petit tour à Londres, où j'ay quelque affaire. J'y verray le docteur qui veut avoir commerce avec vous[5]), et luy montreray ce que vous me mandez. — Je suis si lassé d'écrire, depuis cinq mois bientost, que je n'en peux plus. Je regretteray toute ma vie tout le tems que j'ay passé hors d'Oxford. Si j'y avois esté depuis deux ans seulement, je sens bien qu'il y auroit de l'amendement en moy. Ce n'est pas à la vérité un lieu à faire fortune, ce qui m'est pourtant bien nécessaire, mais il est bien propre à devenir quelque chose. Plus je voy les anglois et plus je les admire; générale-

ment parlant, ils nous passent en tout. Les langues grecques et orientales fleurissent en Angleterre plus qu'en aucun lieu du monde. Le Docteur Castel[6]), qui a fait ce terrible lexicon de la polyglotte angloise et qui luy cousta la vue, est mort depuis 3 mois. Le N. Test. d'icy avance[7]). Le Docteur Mill, qui est celuy qui y travaille, est un fort savant homme et surtout en grec; il est fort gay, ce qui n'est pas fort ordinaire aux anglois. Mr. Allix est en grande réputation icy, et on luy conférera le doctorat quand il y viendra. Je suis tout à vous de tout mon coeur. Mr. de la Rivière est icy, qui étudie comme un perdu; il vous fait ses complimens. —

Depuis avoir écrit ma lettre, je ne saurois m'empêcher de faire ce supplément. Je l'avois commencée à Oxford, et je la finis à Londres. Je le commenceray par vous dire, que quoy qu'on m'eust desjà mandé à Oxford que vous aviez inséré dans vos nouvelles la lettre de Mr. Jurieu contre Mr. Alix, je ne l'avois pu croire. 1° je vous croiois ami commun des deux, et je ne me pouvois m'imaginer que vous voulussiez publier un écrit où un des premiers hommes de l'Europe, pour qui vous aviez toujours marqué de la considération, est décrié d'une manière aussi indigne et contre laquelle tout le monde généralement se récrie, et par lequel l'autheur se déshonore d'une si terrible manière. 2°. Ce que vous aviez déclaré dès le commencement, que vous ne publieriez jamais les écrits satyriques et injurieux, m'empeschoient encore d'adjouter foy à cette nouvelle. Pour vous l'avouer franchement, mon cher Monsieur, j'ay esté fâché que mes yeux ayent vu dans vos journeaux ce que je n'aurois jamais attendu de votre complaisance pour Mr. Jurieu, laquelle

ne devoit assurément pas aller si loin, Je vis hier une lettre d'un des plus beaux esprits de France, que vous connoissez et qui est dans vos quartiers, qui marquoit positivement que Mr. Claude, quoy qu'ennemy de Mr. Allix, avoit dit que l'autheur avoit la cervelle démontée; ce sont ses propres mots. Je lus dernièrement quelque chose de votre journal d'Avril chez le Dr. Smith, où vous y parlez, si je ne me trompe, d'une personne qui vante, comme une pièce fort rare, un manuscrit de Bocace, savoir *de casibus virorum illustrium.* Il y en a plus de six pareils dans Oxford, comme vous le pouvez voir dans un ancien catalogue de manuscrits, fait il y a 40 ans par un ancien bibliothécaire d'Oxford. Je suis surpris, que vous ne sachiez pas, comme il paroît dans votre ouvrage de Juin, que Mr. l'Évêque d'Oxford est celuy qui a publié le traité d'Origenes, dont vous parlez. C'estoit la modestie de ce prélat qui l'a empêche de mettre son nom à tant de pareils ouvrages qu'il a publiez. Sachez, s'il vous plaît, mon cher Monsieur, de Mr. Leers, s'il voudra imprimer ce que j'ay de feu mon Père; cela ira à 3 mains et demy de papier de mon écriture. Je suis tout à vous. Pardonnez moy ma liberté à vous dire mes sentiments: si vous ne m'estiez pas aussi cher que vous l'estes, de ma vie je ne vous aurois parlé comme j'ay fait.

XI.

J'ay fait un voiage de 4 jours à Windsor, pour laisser passer quelques fêtes académiques qui avoient fermé pour ce tems la bibliothèque d'Oxford. J'y ay

vu le Docteur Vossius[1]), qui est assurément un homme d'un caractère fort singulier, mais pourtant fort agréable; j'ay passé chez luy toutes les après-dinées et y ay beaucoup ry. Il est fort communicatif et a l'esprit remply d'une infinité de choses propres à instruire et à divertir. Sa bibliothèque, quoy qu'il y en ait de plus nombreuse, est pourtant parfaite en un genre, c'est qu'elle ne manque d'aucun bon livre et qu'elle n'en a presque pas de mauvais; il a des manuscrits rares et en grand nombre. Mr. Bonnet, qui le voit tous les jours, m'a dit que le Docteur avoit refusé des Jésuites, depuis deux mois, 20000 écus de sa bibliothèque. Il me monstra un fort beau Froissart manuscript, du tiers plus ample que celuy qui est imprimé. Depuis que je ne vous ay écrit, j'ay aussi vu les manuscripts de la bibliothèque du Chevalier Cotton[2]), dont vous connoissez sans doute le nom; il y en a un grand Cabinet tout remply, mais la plus grande partie regarde l'histoire saxone et angloise, qui, comme vous savez, a une grande affinité. Le fils de ce chevalier doit estre à présent en Hollande, avec le Doct. Chamberlane[3]), dont vous avez parlé dans vos nouvelles, et le Docteur Smith, dont vous considérez le mérite par luy mesme et que je vous prie de considérer pour l'amour de moy; c'est un parfaitement honnête homme, fort savant, qui connoît parfaitement bien les livres et qui est pour les étrangers d'une civilité extraordinaire. Il a esté fort content de ce que vous avez dit de son dernier ouvrage. Nous devons avoir icy le Doct. Parker[4]) pour Évêque; c'est un habile homme et de beaucoup d'esprit, ennemy irréconciliable des presbytériens et pas épiscopal comme les autres. Il dit, que l'Église Anglicane est divisée

en 2 branches, savoir l'ancienne et la nouvelle; la 1ère, à ce qu'il prétend, croioit la transubstantiation, et il se dit, à ce que l'on m'a assuré, chef de celle là; et l'autre ne la croit pas; il nomme celle cy la nouvelle, et dit que le Docteur Steeleengfleet[5]) en est le chef. Je ne croy pas avoir grand commerce avec ce prélat, à qui sans doute feu mon père a déplu.

XII.

A Paris le 23 avril 1691.

Comme le monde littéraire fournit bien moins de nouvelles que celuy où l'on fait jouer les bombes et les Carcasses[1]), il ne faut pas vous étonner, mon cher Monsieur, si vous ne recevez pas souvent de mes lettres. Le nôtre est si stérile, que sans un missionnaire Récolet, qui vient de donner une relation de la Gaspésie, je ne vous parlerois d'aucune nouveauté. Savez vous bien où est ce païs là? Il ne fait pas bien du bruit dans le monde, à cause qu'on ne s'interresse pas à présent beaucoup dans le Canada, dont ce subject historique fait une petite partie. — Enfin j'ay vu le dictionaire de Furetière, d'impression de Lion. On peut dire qu'il est jouxte la copie, car les Imprimeurs ont affecté de suivre pied à pied l'Édition de Mr. Leers, duquel, par parenthèse, je suis très obéissant serviteur. L'on le vend vint ₶ icy, ce qui n'est pas trop cher, vu qu'il est de contrebande.

Celuy de l'académie ne sera publié de plus de deux ans, à cause des Cartons dont il a besoin. Mr. Reinier des-Marais est chargé de la préface et de

l'Epître dédicatoire au Roy. Sa Majesté a rembaré tous les harangueurs, les tenant quite de leurs complimens sur sa nouvelle conquête. Vous ne sauriez croire l'alarme que cela a jetté parmy eux, et combien ils regrettent ces nuits si fâcheuses qu'ils avoient employées, depuis le départ du Roy, à pressurer leur esprit pour louer en termes nouveaux notre monarque, trop accablé de Lauriers pour pouvoir soutenir le faix de leurs louanges. Au reste, je vous félicite de vous être déchargé du joug pesant de l'amitié du prophète. C'est depuis long tems un rude fardeau pour tous les gens de bon sens. Mr. Téron fit, l'année passée, des vers où il disoit au prophète: »qui ne te croiroit sur la foy d'un tel commentaire«[2]), il parloit de votre héros. Toutes les fois que cette pensée me revient en l'esprit, elle me fait rire, parce que je trouve que la glose est aussi mauvaise que le texte, et que personne ne commente si bien que le Roy, qui travaille aussi, comme vous voiez, *in usum serenissimi Delphini.*

Le P. Harduin vient de perdre sa régence de Théologie, quoy qu'il fût au milieu de son cours. Ce changement étonne d'autant plus qu'on n'en sait point encore la raison. Je vis hier le P. Bouhours chez un de nos amis; on luy parla de sa traduction du N. T. Il parut par ses réponces, qu'on ne luy faisoit pas plaisir de luy en parler. Je ne say, si vous avez vu l'ouvrage Latin sur les Pseaumes. Il ne fera pas grand honneur à son autheur. Il y a une réponce de luy à Mr. Basnage. Mr. Legrand[3]) l'attaque aussi, ce dernier, dans la préface de ses deux nouvelles lettres à Mr. l'Évêque de Salisbury. Voilà bien des combats pour une *Lana Caprina;* mais *sic vivitur hodie!*

On m'a dit, qu'il y avoit une nouvelle réponce à l'»avis important«[4]. Mandez moy ce que c'est. On m'assure que vous estes aussi de la conjuration et que vous y voulés répondre. *Et tu fili!* Permettez moy ce mot de l'Empereur Romain.

XIII.

Je ne say, mon cher Monsieur, si je dois m'affliger de la persécution que vous fait souffrir le prophète, ou m'en réjouir; j'ay plus de penchant à l'un qu'à l'autre, estant persuadé que ses versions ne trouvent plus lieu que chez des gens sans crédit et sans esprit, et que vos ouvrages serviront à désabuser le reste de ses croyans, que j'ay touiours regardéz comme des fous. J'avois apris toute la procédure du personnage par une lettre de Mr. Chouet à l'abbé Nicaise, qui l'en instruit de la même manière que vous m'avez fait. Le Marchand[1]) dont est question, va devenir un homme bien fameux, d'avoir mis ainsi les armes à la main à deux redoutables champions. Vous ne sauriez croire, avec quelle impatience j'attends votre ouvrage. Au reste je puis vous assurer, qu'il n'y a point de Mystère à avoir mis un privilège[2]) aux 1ères feuilles d'un livre, et il n'y a au monde qu'un mystique, à qui l'apocalipse ait fait tourner la cervelle, qui y en trouve. Les Libraires m'ont assuré qu'il y en a autant devant qu'à la fin; cela dépend de leur fantaisie et de ce que, quand à la 1ère ou à la dernière feuille il reste une page vuide, pour épargner un carton où une feuille, alors ils mettent le privilège à cette page, en sorte

que quand l'épistre dédicatoire ou la préface n'occupent pas toute la 1ère feuille à deux pages près, alors on y met le privilège, et de même à la fin, si la 1ère feuille se trouve toute remplie. Mr. l'abbé Nicaise m'a dit, que le privilège de l'ouvrage qu'il imprime, seroit au commencement. N'est ce pas là vous imprimer des raisons exprès? Si la république des lettres a produit, depuis peu, quelque nouveauté, elle n'est point venue à ma connoissance; ainsi je n'ay rien à vous apprendre, mon cher Monsieur, pour cet ordinaire. Je suis tout à vous.

A Paris le 9 Juin.

XIV.

[1694.]

Je vous envoye, mon cher Monsieur, une lettre de Mr. Pinson luy mesme, qui vous dira son sentiment sur les deux docteurs que vous croyez avoir professé à Bourges, ainsi je ne vous diray rien sur cet article.

Pithæus[1]) non plus que Balæus[2]) ne fait nulle mention de vos heroïnes angloises[3]), que je n'ay trouvées mentionnées dans aucun des historiens anglois que j'ay lus. Je parcourus encore dernièrement tout l'indice de Jean Speede[4]), le plus diffus de tous ceux qui ont écrit en langue de son païs l'histoire de sa nation, et je n'y ay rien trouvé d'approchant. Je ne me souviens non plus, qu'Érasme, qui a écrit à tout ce qu'il y avoit de savans anglois de son tems, en ait parlé, à moins qu'elles ne soient venues après luy. Le beau sexe doit vous savoir gré du soin que vous prenez à déterrer ces nouvelles muses. Si elles me

tombent par hazard entre les mains, j'en feray cas pour l'amour de vous.

J'ay fait mettre dans le journal des savans de France, du mois de mars, la solution d'un problème autrefois proposé par Galilæi et qui a esté donnée par Mr. Leibnits[5]), qui me l'envoya il y a trois mois, pour en faire part aux sauans de France. Adieu, mon cher Monsieur, je suis tout à vous.

ce 9me avril.

Si personne n'ignore icy, à quel ouvrage vous travaillez, prenez vous en à Mrs Basnage et non à moy, qui vous avois gardé le secret. Ils l'ont écrit à Mrs Ménage et Janisson, les trompettes littéraires de France.

XV.

Je ne doute point, mon cher Monsieur, que vous n'ayez reçu mes dernières lettres et qu'ainsi Mr. Leers n'ait enfin pris son party. J'ay bien envie de le voir. Voicy une petite commission qu'on m'a donnée; si elle se peut faire sans peine pour vous, vous m'obligerez d'y donner vos soins. — On imprime chez Barbin une suite de Dom Quichot[1]), composée par feu St. Martin, traducteur de ce Roman. Les Discours de Mr. de Bussy[2]) à ses enfans sur l'adversité ne trouvent pas tant d'approbateurs que ses amours des Gaules en ont trouvé. L'air de dévotion qu'il y a voulu répandre par tout, et souvent mal à propos, y révolte fréquemment le lecteur, qui ne peut souffrir qu'un homme qui l'a tant diverty, le veuille affliger. Je vous diray en con-

fidence, mon cher Monsieur, qu'un libraire d'Avignon, à la sollicitation d'un de mes amys, à qui je ne peux rien refuser, m'a engagé à corriger quelques sornettes au Moréri d'Hollande, qu'il veut imprimer en faveur de l'Italie. Il m'a offert une somme assez honnête, mais je n'en ay accepté qu'une partie, luy ayant déclaré que je ne voulois que raccommoder et rejoindre ce qui me paroît mal tissu et y mettre ce qui est de prêt dans mes recueils. J'ay fait ce sot marché depuis quinze jours, et je l'ay fait avec d'autant plus de répugnance que je m'étois mis en tête de travailler à quelques vies et à quelques paralelles de nos autheurs modernes, dont je say assez de particularitez. J'ay fait celle de Mézeray[4]), qui je croy vous réjouiroit si vous la voyiez. Tout cela, je vous prie, sous le sceau de la confession. Que mon dessein ne vous empêche pas de me consulter, quand vous aurez besoin de quelques livres; je say ce que je dois à notre amitié. Pour répondre à votre question, je vous diray qu'Hermolaus Barbarus[5]) n'est point fils de François, mais son petit-fils. François Barbarus eut 2 fils: Daniel, patriarche d'Aquilée, et Zacharie, père d'Hermolaus. Mr. Joly[6]) prouve fort bien cette filiation, dans la préface de sa traduction *de re uxoria*, par deux lettres, l'une de Bossus à Hermolaus, où il luy dit, parlant de François: *les lettres que vous m'avez envoyées de votre ayeul paternel*, et l'autre de Brentius[7]), médecin de Padoue, écrivant à Zacharie, lequel luy dit: Hermolaus, votre fils, ne dégénère point. Il y a desjà quelque tems que j'avois remarqué, que dans le Catalogue de la bibliothèque du Roy on s'estoit trompé sur cette matière, comme sur bien d'autres (cela soit dit entre nous). Cette préface de Mr. Joly est curieuse et

débrouille bien d'autres faits concernant les vies de quelques hommes illustres.

à Paris le 8me Juin 1694.

XVI.

Qu'il y a long tems, mon cher Monsieur, que j'aurois répondu à votre lettre si tendre et si remplie de sentimens généreux, si j'eusse cru le pouvoir faire aussi commodement qu'aujourd'huy. J'aurois, ne pouvant alors rien de plus, au moins payé d'une prompte réponce un souvenir qui m'est si cher. Quoy qu'il en soit je me flatte, qu'à votre égard, plus qu'à qui que ce soit,

est seris sua gratia pomis,

et qu'un bon coeur vaut mieux qu'un exact cérémonial. J'apprends avec bien du plaisir, que vos travaux prospèrent et que le Dictionnaire critique marchera plus vite que celuy de l'Académie. J'attends cette production en vieillissant, car il me semble que l'impatience que j'ay de le voir me rend chaque année plus longue; qu'elle ne doit être. Je serois ravy d'apprendre que les fureurs du prophète ayent cessé et que vous jouissez de la tranquilité nécessaire aux muses. Je ne parle pas de celle de l'esprit, c'est votre compagne fidelle; j'entens celle où je vous ay vu. Je suis icy dans le séjour de mon enfance depuis trois semaines ou un mois, je veux dire le château de Saumur; celuy d'Angers me sembloit si triste, que je me suis résolu de faire demander celuy cy à la Cour, qui m'a fait la

grâce de me l'accorder. Notre illustre amy[1]), par qui je vous écris, est toujours le même, excepté qu'il renchérit chaque jour sur les bons offices précédens. J'en suis si confus, que je n'ay plus de langage pour luy rendre grâce, étant réduit à dire, comme le bourgeois gentilhomme: très humble serviteur, serviteur très humble. Le commerce de lettres qu'il veut bien entretenir avec moy, est un vray commerce de charité et qui répond à sa profession, car quel plaisir d'écrire à un homme qui ne sait plus rien de ce qui se passe dans le monde, qui ne paye son écot qu'en disant: »j'ay reçu l'honneur de la vôtre!«

Je seray furieusemeut endebté, si jamais je reviens sur l'eau. — Adieu, mon cher Monsieur, aimez moy toujours et me mettez au nombre de ceux *quos irrupta tenet copula nec suprema citius solvet amor die*[2]).

Le 7me Juin 1696.

JEAN LE CLERC.

I.

A Amsterdam le 26 Auril 1683.

Voici, Monsieur, le mémoire que ie vous auois promis touchant le Teatro Brittanico de Mr. Leti[1]). J'ay fait vn abrégé de ce qu'il y a de plus curieux dans l'ouurage et des singularitez que l'on y trouue. J'ay cru aussi, qu'il étoit bon de faire vne petite His-

toire des auantures de l'Auteur et de la destinée de son ouurage. Cela ne contribue pas peu, à mon auis, à exciter la Curiosité du Lecteur, qui est bien aise qu'on luy particularise vn peu les choses. On lit auec plus de plaisir vn ouurage dont l'on connoît en quelque sorte l'auteur, et l'on apprend aussi auec plaisir la destinée d'vn auteur dont on lit les ouurages. Du reste, il n'y a point de flatterie dans ce mémoire, et lors que vous aurez leu le Liure, vous tomberez d'accord avec moy, que je n'en ai pas assez dit. L'auteur m'a chargé de vous faire ses ciuilitez et de vous dire, qu'à la première occasion il vous enuoyera son Ouurage. Je vous enuoye en même temps vn titre de son »Ceremoniale«, qui est présentement sous la presse. Si vous le iugez à propos, vous en pourrez aiouter vn mot à la fin de la Relation du Teatro, iusques à ce que vous en donniez vn extraict, lors qu'il paroîtra, ce qui ne sera que dans quelques mois d'ici. L'Auteur est vn fort honête homme, que vous ne serez peut-être pas fâché de connoître. Je crois qu'il retournera en Angleterre bientôt et qu'il rentrera en faueur plus que iamais. Il a vu le mémoire que i'avois fait de son ouurage, et il n'en a fait corriger [que] quelques endroits. Si i'auois eu le temps de le mettre au net, vous ne le verriez pas si griffonné; mais en vérité, outre ma paresse naturelle[2]), ie n'ay pas eu le loisir de le transcrire. Je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant seruiteur

J. LE CLERC.

II.

A Amsterdam le 3 Juin 1684.

Vous fîtes fort bien, Monsieur, de corriger quelques endroits du mémoire que je vous enuoyai, il y a quelque iours, touchant le Theatro Brittanico. Si i'auois eu le temps de le transcrire, vous n'auriez pas eu cette peine là, outre que peut-être i'auois parlé vn peu trop hardiment de la Conspiration d'Angleterre, qui fait vn article du Credo de quelques personnes zélées. — Je ne sai point de liure nouueau que l'on imprime ici, si ce n'est les Épîtres de Grotius, qui ne sont pas encore achevées, et qui ne le seront même de long temps Je vous enuoye vn titre des oeuures du Chancelier Bacon[1]), qui verront bien tôt le jour. C'est vn ouurage qui n'est pas nouueau, mais que l'on n'auoit iamais imprimé en cette forme et dont les parties n'auoient iamais été ramassées en vn même corps. Vous trouuerez aussi dans ce paquet le titre d'vn ouurage Anatomique qui paroîtra bien tôt[2]). C'est vn recueil de diuers traitez particuliers des Anatomistes modernes, où il y aura diuerses pièces de Malpighius etc., qui n'ont point encore vu le iour. Toutes ces pièces ensemble feront vne Anatomie complette, composée des plus excellens traitez que l'on trouue des plus célèbres Anatomiciens de toute l'Europe.

C'est là tout ce que je vous puis dire de nouueau. Il se peut faire qu'on imprime des choses que ie ne sai point, parce que ie n'ay accoutumé d'aller que chez quelques libraires. D'ailleurs ie ne suis curieux que pour vne certaine sorte de liures, et ie ne m'informe pas des autres, que l'on imprime tous les iours.

Si l'on imprimoit ici quelque liure de Mr. Arnaud, ce seroit la veuue Schiper; et vne personne qui la voit assez souvent, m'a dit, qu'il ne croioit pas qu'elle eût rien sous la presse de Mr. Arnaud. On a bien parlé, il y a quelque temps, de faire imprimer de nouueau le iournal de S. Amour, auec quantité d'autres pièces des Jansénistes, qui feroient en tout troix volumes in folio, mais ie ne sai pas assurément s'ils exécuteront ce dessein. Quoy qu'il en soit, si ie découure quelque chose de tout cela, ie ne manquerai pas de vous en auertir.

Mr. Desbordes m'a dit, que vous seriez bien aise d'apprendre ce que l'on dit de vos Nouuelles[3]); et vous connoissant comme ie fais, ie croi que vous ne serez pas fâché, si ie vous dis ce que i'en ai oui dire. On dit en général, que l'auteur des nouuelles s'étend trop sur des choses qui ne sont pas si nécessaires, et qu'on pourroit aisément réduire les cinq feuilles à troix, ou même à deux. Et je crois qu'il suffiroit d'auoir, au bout de l'année, de quoy faire vn volume, au lieu que sur ce pied là, il y en aura deux gros. Quelques autres disent, que ce que l'on souhaite n'est pas d'auoir tous les mois des réflexions de l'Auteur sur les liures qu'on imprime, mais des extraits fidèles, par où l'on puisse voir s'ils méritent qu'on les achette ou qu'on les lise. On en saura bien iuger en suite, sans les lumières de l'auteur, qui débite mal à propos (ce sont les propres termes d'vn homme d'esprit) ses lieux communs à l'occasion du titre des liures. On dit aussi, qu'il paroît clairement qu'il y a de certains liures, dont l'auteur n'a vu tout au plus que la Préface, et dont on souhaiteroit d'avoir des extraits. On aioute encore, qu'il y a des nouuelles ridicules et diuerses remarques

inutiles sur des choses de nulle importance. On trouve mauuais, qu'on fasse des extraits du Journal des sauans, et l'on dit que ceux qui l'impriment ici tous les ans, s'en pourront bien plaindre[4]. On dit aussi, qu'il est inutile de parler d'vn liure deux fois, et que les renvois que l'auteur fait, de parler de certains liures à vne autre fois, fait voir qu'il ne les a pas lus, et qu'il suffiroit bien d'en parler après les auoir lus. On se plaint, que l'auteur mêle trop de médisance dans ses iugemens, et l'on dit que plutôt que de médire d'un liure, il faudroit l'omettre. Le soin que l'Auteur prend de iustifier par tout la Religion protestante, est louable dit on, mais il n'est pas de raison; et il doit réseruer les remarques, qu'il peut faire sur ce suiet, pour quelque livre de Controverse. Voilà tout ce que i'en ai oui dire en général. Voici en particulier quelques endroits qui ne plaisent pas universellement. — Dans la Préface, que l'on trouue trop longue, p. 10: Je ne comprens pas comme i'ose etc. On trouue, que ce compliment sent un peu le Galimathias, et qu'on pouvoit dire sans détour les raisons que l'on peut avoir de faire un iournal ici, quoy qu'on en fasse diuers ailleurs.

p. 19. et seqq. Les Réflexions que l'on fait à l'occasion du liure de »la Bête transformée« etc. paroissent trop longues.

p. 22. Mr. Descartes ne bâtit pas son système dans son imagination sans penser à l'âme des bêtes, puisque c'en est vne grande partie; et l'on ne voit pas, que l'on puisse dire que le sentiment commun est revêtu de quelque certitude et de quelque évidence. La Réflexion de Morale qui est ici, seroit

mieux placée dans quelque autre liure que dans celuy-ci.

p. 62. Qu'vn gros rat s'est accouplé etc. Cette nouuelle paroît fort apocriphe, et l'on ne comprend pas, comme le rat et la chatte out voulu avoir des témoins de leurs amours pour les aller ensuite déshonorer, en publiant vne espèce de crime contre la nature.

p. 81. La remarque sur le mot de πίστις n'est pas particulière à Mr. Græuius, et ce n'est vne chose ni rare ni nouuelle.

p. 86. Ce n'étoit pas la peine de mettre ici vne correction d'vn passage de Lactance.

p. 98. On croit que ç'auroit été mieux fait d'omettre cette Vie de Madame Éliot. Les liures de cette sorte ne méritent pas qu'on en parle, à moins qu'on ne vueille mettre dans le iournal vne infinité de Bagatelles, comme le liure de Mr. Caramuel.

p. 108. La remarque sur l'Archeuêque Laud me regarde; mais ce n'est pas ce qui m'en fait parler: étant aussi grand amateur de la liberté que ie le suis, ie ne saurois trouuer mauvais que chaq'un ait ses sentimens. Mais si les lettres de l'Archevêque ne le iustifient pas, ie ne voudrois pas soupçonner, comme vous faites, vn homme que toute l'Angleterre, si ce n'est les Presbytériens emportez, regarde presque comme vn Martyr, témoin le *Cyprianus Anglicus* d'vn des plus fameux Docteurs d'Angleterre. Tout ce dont on l'accuse, c'est de n'avoir pas voulu consentir, que l'on abolit les Cérémonies de l'Église Anglicane, que les Presbytériens traitent de restes du Papisme, en sorte que si quelqu'vn les soutient, ils disent d'abord qu'il

est Papiste. Je ne sai si l'on dit mieux la Religion Anglicane que la Religion Gallicane; mais ie sai bien que c'est plutôt pour soutenir la Religion de l'Église Anglicane que pour la vouloir détruire, qu'on a fait mourir cet Archevêque.

p. 127. Il y a ici vne espèce d'insulte à la misère de Mr. Arnaud, que l'on ne trouue point bonne, non plus que celles de celuy qui a fait son Esprit.

p. 128. Il falloit, comme le croient quelques vns, se contenter de narrer, sans tirer des conséquences de ce que dit Maimbourg, puis qu'il ne s'agit pas ici de faire sa Critique.

p. 135. On dit, que cette page est un petit Galimathias, pour remplir le papier, et n'est bonne qu'à faire naître des idées peu honêtes.

p. 141. Ces décisions de l'vniversité d'Oxford sont vne condamnation de diuerses propositions des Presbytériens plutôt que des Papistes. Et les Presbytériens, que l'on regarde comme les véritables réformez, ont en Angleterre des maximes fort pernicieuses à l'égard des Roys. Ils n'ont rien à reprocher aux Papistes là dessus; et ils font la même chose à l'égard du Duc d'Yorc, que les Ligueurs firent contre Henri IV. De plus, la Sorbonne a parlé bien des fois assez hardiment contre les Papes. Ainsi tout ceci n'est point trop fauorable aux Réformez.

p. 146. La remarque touchant Monsignor Stephano Colmi etc. est assez inutile.

p. 148. On se met peu en peine de sauoir, si Mr. Patin retournera à Paris ou non, et l'on croit que la chose n'est pas de si grande importance, qu'il faille dire deux fois ce qu'on en coniecture.

p. 191. On pouvoit omettre ces Réflexions, et l'on dit qu'on n'auoit que faire de cet antidote pour ne se laisser pas corrompre aux propositions de l'Évêque.

p. 203. L'Arlequin Procureur ne méritoit pas, comme l'on croit, d'être inséré dans ces nouuelles. Et le petit lieu commun touchant l'utilité de la comédie ne fait pas trop bon effet ici.

p. 213. On dit, que sur l'Article du Père Thomassin il valloit mieux faire vn extrait des matières qu'il traite et de la Méthode qu'il observe, que le railler ou de railler les Pères.

Voilà, Monsieur, ce que i'ay oui dire de vos nouuelles et que ie vous rapporte, dans les mêmes termes qu'on l'a dit. Ce n'est pas de mon chef que je vous parle; ie vous puis assurer que ce sont des gens de bon goût, et ie crois que vous le reconnoîtrez assez par vne partie de leurs remarques. J'ay au reste à vous dire, que tout le monde les estime et souhaite d'en voir la continuation. Je crois, que vous ne vous fâcherez pas de la naïfueté auec la quelle ie vous ai rapporté ce qu'on en dit; c'est comme ie voudrois que mes amis en vsassent avec moy, si je donnois quelque ouvrage au public. Je suis, Monsieur, de tout mon coeur

Votre très humble et très obéissant seruiteur

LE CLERC.

III.

A Amsterdam le 8 Juin 84.

Il y a troix ou quatre iours, que ie me donnay l'honneur de vous écrire, Monsieur, par Mr. Desbordes, qui vous aura saus doute rendu le paquet dont je l'avois chargé. Je vous ay marqué, comme vous voyez, avec vne grande franchise, ce que i'ay oui dire de vos nouvelles, parce que ie me persuade qu'on ne sauroit mieux témoigner l'estime que l'on fait d'vne personne, qu'en supposant qu'il est parfaitement honnête homme, c'est à dire, selon moy, qu'il ne trouue pas mauuais qu'on luy dise librement ce que l'on ne goûte pas dans ses ouurages. La pluspart des gens sont incapables d'entendre dire la vérité de leurs productions, et il ne leur en faut point parler, à moins qu'on n'ait que de louanges à leur donner. Et cependant lors qu'ils lisent les ouurages des autres, ils ne veulent point faire de quartier: ce sont des censeurs impitoyables, qui ne pardonnent pas la moindre faute. Mais on connoît vn véritablement honête homme, lors qu'il pardonne sans peine les fautes des autres et qu'il écoute auec plaisir ceux qui veulent luy faire remarquer les siennes, encore qu'ils se trompent. C'est ce qui a fait, que ie n'ay pas fait de difficulté de vous mander simplement, iusques aux termes mêmes dont on s'est serui, ce que i'ay oui dire de votre ouurage. Du reste, c'est à vous de iuger, si l'on a raison ou non et si l'on critique mal à propos vos Nouuelles; il est aisé de laisser parler les Censeurs. Ce qui sera de bon sens, plaira touiours aux gens de bon goût, quoi qu'en puissent dire les Critiques, et nous sommes dans un siècle assez éclairé pour espérer, que le dégoût de ces

Messieurs ne seruira pas de règle à la pluspart des Lecteurs.

I'ay receu depuis deux iours vn Ouurage François d'un Ministre de Dauphiné, intitulé: Entretiens de Philalèthe et de Philirène[1]), sur les Actes de l'Asemblée du Clergé et les Thèses du P. Buhi touchant l'Autorité des Papes et l'Indépendance des Roix dans le Temporel; 1684. Ie ne l'ay pas encore lu, mais d'abord qu'on me l'aura cousu, ie le parcourray et ie vous en enuoyeray, si vous le souhaitez, vn extrait. L'Auteur est un fort honnête homme et qui a beaucoup de réputation dans la prouince, quoy qu'il n'ait pas vne grande connoissance de notre langue, comme vous le verrez aisément, si vous en lisez quelques pages. Ie vous dirai son nom, mais vous suppliant de ne le dire à personne, parce que peut être qu'il ne seroit pas bien aise qu'on le publiât. C'est Mr. Vigne, Ministre de Grenoble. C'est un homme d'âge et d'érudition, estimé dans toute la prouince, et qui a été plusieurs fois modérateur des Synodes de Dauphiné. Ie vis hier chez Boom vn liure de 1684, d'vn Ministre de la Haie, intitulé *Otia Theologica*[2]). En parcourant les titres des chapitres, il me parut que c'étoit vn liure de Critique, où l'auteur explique diuers passages de l'Écriture sainte. Ie ne say s'il s'en acquite bien ou mal, et ie ne me sens pas tenté de le lire. Peut-être que vous l'aurez déià vu, et en tout cas il est aisé de l'auoir.

Celuy qui vous rendra cette lettre est Monsieur Wetstein[3]), Marchand Libraire d'Amsterdam, dont le nom ne vous est pas inconnu. C'est vn fort honnête homme et qui entend aussi bien son métier qu'aucun Libraire de Hollande. I'ay cru que ie deuois profiter de cette occasion pour vous témoigner, que ie n'ay pas

oubliée la commission dout vous m'auez chargé, et pour vous dire encore vne fois, que ie ne manqueray pas de vous auertir de tout ce qui viendra à ma connoissance. Ie suis, Monsieur, Votre très humble et très obéissant seruiteur

J. LE CLERC.

IV.

A Amsterdam le 16 d'Aoust 1684.

Vos nouvelles, Monsieur, sont si divertissantes pour moy, que ie ne manque iamais de les lire. Elles m'ont déià épargné la peine que i'aurois eue de parcourir quelques livres, dont le titre me faisait espérer d'y trouver des choses qui n'y sont pas. Elles m'ont aussi fait naître l'envie d'en lire d'autres que i'aurois peut être négligé. Les iugemens que vous faites des livres me paroît [sic] fort équitable [sic], et il est de certaines rencontres où ie conçois bien qu'il est iuste que vous vous ménagiez. Ie crois, qu'il étoit nécessaire d'en vser ainsi dans l'avertissement touchant le liure de la Prédestination[1]); et ie n'ay garde de trouver mauvais ce que vous en avez dit. Ce n'est pas aussi pour cela, que ie me donne présentement l'honneur de vous écrire. C'est pour vne autre chose que ie serois bien fâché que l'on crût. Mr. Desbordes m'a dit qu'on tenoit Mr. A. pour l'auteur de ce petit Liure, par ce que la copie a été envoyée de Paris. Mais, Monsieur, ie vous puis assurer en homme d'honneur et comme si ie parlois devant Dieu, que ce n'est point luy. On l'a envoyée ici à vn de mes amis, qui me l'a remise pour la faire

imprimer et pour avoir soin de l'édition. I'ay donné l'original à l'Imprimeur, fort mal écrit et d'vne main qui ne ressembloit nullement à celle de notre amy. On n'en avoit point de copie que celle là, écrite de la main de l'auteur et pleine de ratures. Il est même arriué, à cause de cela, qu'il est demeuré quelques fautes dans ce petit ouvrage, qui n'y seroient pas sans cela. Enfin, ie vous puis assurer très positivement, et vous le pouvez dire de même, que ce n'est point celuy qu'on soupçonne. Vous savez combien ces soupçons peuuent faire de tort, et ie crois que vous êtes trop honête homme pour ne tâcher pas, quand l'occasion s'en présentera, de détromper ceux qui pourroient s'être mis dans la tête, que les Ministres de la première Église de France ne font pas difficulté de faire imprimer des hérésies. Vous ne sauriez rendre vn service plus considérable à vn Ecclésiastique que celuy-là. I'ay éprouvé ce que c'est qu'être soupçonné par des gens sans miséricorde, comme le sont ordinairement ceux qui la prêchent aux autres, et ie serois fâché qu'vn homme pour qui i'ay beaucoup de vénération, fût persécuté comme ie l'ai été, sur des soupçons chimériques.

Du reste, ie ne sai rien de nouveau en matière de science. Je vous envoyerai bien tôt vn petit ouvrage de Critique, composé de quelques Dissertations d'vn de mes Oncles et de mon Père, sous le Titre de *Quæstiones Sacræ Davidis Clerici* etc.[2]). Il ne reste plus qu'vne fueille à imprimer, de vint huit en tout. Il n'y aura rien que de pure Critique. Il paroît vn petit Liure de cinq fueilles auec ce titre *Religio Rationalis, seu de Rationis Judiciæ in Controversiis etiam Theologicis ac Religiosis adhibendo, tractatus. Autore Andrea Wissowatio. 1685.* 12°. C'est, comme vous le savez, vn

auteur socinien[3]), et peut-être qu'il vaut bien s'abstenir de parler des liures de cette nature. Car à moins que d'en parler comme les Catholiques parlent de vous, cela pourroit être mal pris par les Zélateurs. Il y en a vn autre qui vient aussi d'vn nommé Joannes Preussius, Ministre socinien en Prusse, touchant les termes de Trinité etc.[4]), à peu près de la même grandeur. Si vous souhaitez d'en avoir le titre, vous n'avez qu'à me le marquer. — Si par hasard vous sauiez quelque exemple de quelqu'un qui fût mort d'vne terreur subite, troublé de quelque spectacle étrange ou au moins de douleur, et sur le champ, et si vous en rencontriez quelqu'un en lisant, vous m'obligeriez infiniment de me le communiquer[5]). I'en ay cherché vn dans toutes les Histoires dont ie me suis pu aviser, et ni les indices ni ma mémoire n'ont pu m'en fournir vn seul. I'en ay consulté des personnes savantes dans l'Histoire, mais inutilement. Il arrive quelques fois, que l'on trouve par hasard ce qu'on avoit cherché vainement avec tous les soins du monde. Ordonnez moy réciproquement tout ce qu'il vous plaira. Ie suis, Monsieur, votre très humble et très-obéissant serviteur.

J. LE CLERC.

Il y a quelques iours que ie vis le Père Ange, à qui ie fis voir l'endroit de votre Critique qui l'avoit choqué, dans la troisième édition. Il en fut fort satisfait, et il me dit qu'il avoit receu vne lettre de Mr. l'Abbé de la Chambre, qu'il avoit dessein de vous envoyer à cause de cela[6]).

V.

A Amsterdam le 14 d'Avril 85.

Il y a quelques jours, Monsieur, que ie vous envoyai vn exemplaire de quelques Entretiens François, imprimez depuis peu ici[1]). L'Auteur de la première partie est le même qui a composé le petit ouvrage de la Prédestination, et ie crois que vous le reconnoîtrez aisément au style. Celuy qui a composé la première [sic] partie, est vn de ses amis, de ma connoissance. Vous y verrez la Métaphysique traitée un peu fortement, mais il est difficile de ne se mettre pas un peu en colère contre des niaiseries qu'on veut faire passer pour des maximes fondamentales de l'Évangile. L'Auteur est pourtant vn homme de composition et qui distingue extrêmement les personnes de leurs pensées. Ie serois bien aise d'en savoir votre jugement, non seulement par la République des Lettres, mais vn peu plus en particulier que vous ne pouvez faire en cette occasion. Vous m'obligerez de m'en écrire un mot, lorsque vous aurez le loisir. M. Wetstein m'a aussi remis un exemplaire d'une Histoire de Pologne[2]) pour vous envoyer, mais il ne faudra pas, s'il vous plaît, mettre dans vos Nouuelles, lorsque vous en ferez mention, la boutique où il se trouve, comme vous l'avez mis à la Bibliothèque des Antitrinitaires[3]). Si l'Auteur avoit eu un peu plus de netteté de style, le Livre seroit assez curieux, mais la manière obscure dont il écrit, fera tort sans doute à l'Ouvrage, qu'on a cru néantmoins devoir donner au public, parce qu'il n'y a pas de meilleure Histoire des Antitrinitaires, ou plutôt parce qu'il n'y en a point. Vous verrez à la fin deux

Lettres assez curieuses et assez belles. Mais à propos de Lettres, celles que vous avez donné de nouveau au public[4]), m'ont fait passer quelques heures bien agréablement. Peu de gens ont le talent d'écrire d'une manière si nette et si aisée. Mais il n'est pas besoin, que ie vous dise vne chose qu'on vous a sans doute dit bien des fois. Je suis, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur.

LE CLERC.

VI.

A Amsterdam le 11 de Mai 1685.

Vous ne m'avez pas grande obligation, Monsieur, pour l'avis que j'ay donné à M. Desbordes touchant Solon[1]). Cela n'est arrivé que par hasard, parce que m'étant trouvé dans sa boutique au moment qu'il plioit la lettre qu'il vous écrivoit, je luy dis de vous faire mes civilitez, et cela m'étant venu à la mémoire, je crus qu'il seroit bon de vous en avertir. Mais quand vous ne corrigeriez point cette inadvertence dans les nouuelles de ce Mois, il n'y auroit pas grand mal, puis qu'il n'y a guères de Lecteurs si injustes que de conclurre de là, que vous avez cru que Solon étoit le Législateur des Lacédémoniens. Les écrivains les plus exacts disent souvent, par mégarde, des choses qu'ils savent parfaitement bien n'être pas vraies et qu'ils ne diroient jamais, s'ils apportoient à tout ce qu'ils font une égale attention; mais c'est ce qui n'est pas possible dans les distractions d'esprit, auxquelles les hommes sont naturellement sujets. — Ie vous suis extrêmement

obligé du présent que vous me faites de vos Lettres; je les ai déjà lues pour la plupart, et il y en a quelques unes qui m'ont extraordinairement plu, comme celles des Contradictions, et celle de la Conscience erronée. I'espère de vous envoier, dans deus ou trois mois, des Lettres sur la Critique du P. Simon[2]), où l'on trouvera des remarques assez curieuses, et par lesquelles le P. S. verra peutêtre, que ses principes ne sont pas si clairs qu'il s'imagine. On ne luy contestera pas la vérité de certains sentimens, que d'autres ont démontrez avant luy et dont on se scandalise mal à propos, mais on fera voir que la plupart des hypothèses qui luy sont particulières, ne sont que des chimères, qui n'ont point d'apparence. Après avoir insulté tout le parti Protestant, comme s'il n'y avait personne qui pût le réfuter, il sera peut être surpris de voir que l'on ne renverse pas seulement les girouetes de son système, mais qu'on en frappe les fondements. Comme on ne doute point, qu'il ne soit chez Monsieur Leers, je crois qu'il en sait déjà quelques nouvelles.

Ie ne trouve rien à redire, Monsieur, dans l'extrait que vous avez donné des Entretiens, si ce n'est que j'aurois souhaité que vous eussiez mis un peu plus distinctement la méthode et la matière de la 2e. Partie. La manière dont on y traite S. Augustin, puis que Saint y a, est si bien fondée, qu'on pourra la défendre aisément au besoin. Pour le terme d'Hérodoxie [sic[, il est permis à chacun d'appeller hétérodoxe vn sentiment dont il n'est pas, et il n'y a que les ignorans qui s'en scandalisent, puis que la vérité est une hétérodoxie à l'égard de ceux qui sont dans l'erreur. Mais ce qui me surprend, c'est que vous ayiez cru, qu'on attaque la Trinité et l'Incarnation dans ces Dialogues,

puis qu'on distingue formellement les dogmes des termes dont on se sert pour les expliquer et des subtilitez des Scholastiques. Prenez la peine, Monsieur, de relire le commencement du 3[e] Entret. de la 2[e] Partie, et vous verrez le contraire. Ie suis aussi surpris, que vous ayiez jugé qu'ils sont d'un même Auteur, puis qu'il est certain que les Auteurs de ces deux parties sont éloignez l'un de l'autre de plus de cent lieues, l'un étant en Angleterre et l'autre ici. Le fonds de leurs sentimens touchant la Théologie commune est bien le même, mais il me semble que leur style est assez différent. Si ie vous disois encore, que l'auteur de la seconde partie est Cartésien et que l'autre n'est rien moins que cela, vous en seriez peut être surpris, mais il n'est rien de si vrai. Si je vas faire un tour à Rotterdam ou vous veniez ici auparavant, je pourrois vous en entretenir plus particulièrement. Il semble aussi, que vous ayiez cru que le dessein de l'Auteur de la 2[e] Partie étoit d'attaquer directement le P. Mallebranche, mais il n'a eu autre dessein que de faire voir, que cet Auteur a entrepris de parler d'un sujet, dont il vaudroit mieux se taire, puisque quelque sentiment que l'on choisisse, il y a partout des difficultez insurmontables. Tous les Systèmes sur des matières si abstraites ne servent qu'à faire naître des doutes, au lieu de les dissiper. Mais c'est de quoy nous pourrons parler plus long à Rotterdam, ou ici. Cependant, je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur

J. LE CLERC.

VII.

A Amsterdam le 19 de Juin 1684 [ɔ: 85].

Ie me suis trouvé par hasard, Monsieur, dans la boutique de Mr Desbordes au moment qu'il a receu votre paquet, où il s'est trouvé un billet de votre part qui s'adressoit à moy [1]). Ie l'ai ouvert avec impatience, et j'y ai d'abord rencontré des louanges que je ne mérite pas et dont je vous suis extrêmement obligé. Mais je vous avoue, que la suite m'a extraordinairement surpris, et que si je n'étois pas assuré que vous avez lu vous même le livre dont il est question, je croirois que vous avez suivi le rapport de quelque personne peu intelligente et fort animée contre moy. Car enfin, les deux lettres qui ont si fort ému les Théologiens, que vous me citez, contiennent les pensées d'vn autre, et je ne les propose que pour obliger quelque habile homme de les bien réfuter. Il ne s'agit pas de moy, et encore moins des Arminiens, dont aucun n'a vu le Mémoire avant que tout l'ouvrage ait été imprimé et dont on sait assez que les sentimens communs ne sont pas conformes à ceux de l'Auteur du Mémoire. Pour ce que vous croiez qu'il renverse la Religion, permettez moy de vous dire que vous n'y avez pas assez fait de réflexion: supposer la Vérité des miracles et de la Résurrection de Iésus Christ, et soutenir que nous avons dans le Nouveau Testament toute la doctrine de Iésus Christ, sans qu'il nous manque rien d'essentiel, croire que les Apôtres nous l'ont rapporté fidèlement, qu'ils l'on scelée de leur sang et que Dieu leur a rendu témoignage par des miracles, est fort éloigné des pensées que vous avez de l'Auteur. Si quelque Théologien croit

que c'est là renverser la Religion, il seroit à souhaiter qu'il le fît voir, car le commun des Chrétiens a cru jusqu'à présent, que c'étoit là le fonds de la Religion chrétienne. Vous trouvez que c'est ébranler les fondemens de la foy, que de croire que chaque mot de l'Écriture n'est pas inspiré; peutêtre que d'autres en jugeront tout autrement, et Érasme, Grotius et plusieurs grans hommes se sont déclarez pour un sentiment fort semblable à celuy que l'Auteur soutient. Les Théologiens qui disent, que le Mémoire est pire que Spinoza, ont apparemment quelque intérêt particulier, qui les fait parler de la sorte, puis qu'à moins que de n'avoir jamais lu Spinoza, on ne peut faire aucune comparaison entre son liure et celuy-ci. Spinoza ne reçoit aucune inspiration des Prophètes, il attribue tout à leur imagination, et ici on soutient que partout où les Prophètes disent Ainsi a dit l'Éternel etc. [2]), ils ont eu une inspiration immédiate des choses qu'ils disent, et souvent même des paroles dont ils se servent. Ie ne puis comprendre, qu'on confonde des pensées si éloignées; et je ne sai comment il a été possible, que ces Théologiens vous aient entrainé dans vn sentiment si contraire à la Vérité. Ie vous supplie, Monsieur, de relire cet endroit si terrible, de sang froid, et de n'en juger qu'après cette seconde lecture. Ie suis persuadé, si vous prenez cette peine, que vous changerez infailliblement de pensée. Ie vous prie de croire, que si la Religion en avoit reçu quelque atteinte, je n'aurois pas été assez impie pour insérer ce Mémoire dans mes Lettres Ni les Arminiens ni moi n'avons aucun doute sur la Religion Chrétienne, et nous la croions si assurée et si inébranlable, qu'elle est à l'épreuve de toutes les efforts de la Critique la plus sévère, et qu'en supposant

même plus que l'Auteur du mémoire ne suppose, l'évidence des véritez célèstes n'en est en aucune manière obscurcie. Ce n'est pas par Politique, que l'on a deffendu les sentimens de tout le Genre humain, excepté des Calvinistes et quelques Cartésiens; et ce ne seroit pas par une vue politique, que j'entreprendrois de défendre la Vérité de la Religion Chrétienne, si j'avois dessein de travailler sur cette matière, mais parce que j'en suis plus fortement persuadé que d'aucune vérité que je connoisse. Mais il n'est pas nécessaire que j'entreprene d'écrire d'une chose qui a déjà été traitée à fonds par plusieurs habiles gens; et pour le Mémoire de l'inspiration [3]), si ces pieux Théologiens qui en ont été si fort scandalisez, entreprenoient de la réfuter avec les conditions marquées dans le commencement d'une de mes Lettres, ils m'obligeroient infiniment. Autrement vous sçavez fort bien, qu'vne chose ne devient pas vraie à force de dire, qu'elle l'est, et de crier contre ceux qui en doutent, comme contre les Athées. C'est une fort méchante méthode que celle là pour deffendre la Verité, et peut être qu'on ne sauroit faire rien de plus propre pour la détruire. Ie n'ai pus souhaité que vous louassiez mon livre, mais seulement que vous donnassiez vn petit extrait de ce qu'il contient, sans en dire ni bien, ni mal; car quoy que je fasse beaucoup de cas des louanges des personnes de votre charactère, un journal n'est pas, à mon gré, un lieu où l'on doit s'attendre à être loué. Mais, Monsieur, il faut que je vous avoue, que comme je ne m'attendois pas à des louanges, je ne croiois pas aussi que vous diriez, qu'il y a dans ce petit ouvrage des choses qui n'y sont point. Mr Desbordes m'a permis de lire votre MS., et j'ai remarqué deux endroits qui me font parler

des choses que je n'ay point pensées. Le premier est dans l'addition marginale, où vous dites que l'Auteur est animé contre Genève. Il n'y a rien de plus éloigné de mes sentimens. Mais quelques Théologiens de Genève ont commis de si grands excès, qu'on ne doit pas trouver étrange qu'on les reprenne; et quelques Théologiens de cette ville ne sont pas **GENEVE.** I'en serois bien fâché. Les railleries que l'on trouve contre la feuille de la Bible de Widerhald, ne méritoient pas d'être remarquées, puis que ce n'est qu'un des moindres endroits de l'ouvrage. Le second endroit qui me surprend, c'est là où vous parlez du Mémoire touchant l'inspiration. Vous me permetrez de vous dire encore un coup, Monsieur, que vous donnez au Lecteur une idée de l'ouvrage qui n'est point conforme avec le dessein que je me suis proposé. Il me semble, qu'il auroit fallu dire, si j'ose bien vous avertir de cela, que l'Auteur des Lettres propose là un mémoire aux habiles gens, à dessein d'obliger quelque savant homme à éclaircir cette matière et à réfuter les pensées de l'Auteur du mémoire, comme il paroît manifestement par le commencement d'vne de mes Lettres. La digression qui suit, touchant la liberté de donner en public ses pensées, déshonore tout à fait tout le Livre; et si vous êtes dans la résolution de la laisser dans ce Iournal, je vous supplierois fort de ne rien dire de l'Ouvrage. Ie crois aussi que vous ne ferez pas difficulté de rectifier les endroits que je viens de vous marquer, et particulièrement ce lieu où vous dites de l'Auteur du mémoire, qu'il parle en Socinien outré et en Déïste, puis qu'il n'y a rien de plus éloigné de la Vérité. Les Sociniens n'ont jamais traité de cette matière, et les Déïstes ne reçoivent pas les Articles fondamentaux du Christianisme,

comme fait l'Auteur, ainsi que je vous l'ai dit. Plût à Dieu que les Déïstes en fussent tous logez-là: on verroit les moeurs du Christianisme vn peu plus réglées qu'elles ne sont. Si vous ne croiez pas, que l'on puisse retoucher ce que vous en avez dit, je vous prierois encore une fois de remplir vos Nouvelles de quelque autre chose; autrement on seroit contraint de faire savoir au public, qu'on le trompe et qu'on luy donne de fausses idées des ouvrages dont on parle. C'est ce que je crois devoir vous dire franchement; mais je suis persuadé, qu'il ne sera pas nécessaire qu'on en vienne jamais là.

Ie suis, Monsieur, de tout mon coeur, Votre très-humble et très-obéissant serviteur

J. LE CLERC.

Pardonnez à mon grifonage; il ne m'a pas été possible de prendre plus de temps pour vous dire ce que je pense du jugement que vous faites de mes Lettres, parce que je change aujourd'huy de Logis.

VIII.

A Amsterdam le 31 Iuin 1685.

Ie ne doutois nullement, Monsieur, qu'après les éclaircissemens que je vous donnoi dans le billet, que je pris la liberté de vous écrire avanthier, vous ne conceussiez aisément, qu'il n'y avoit rien de si criminel dans le Mémoire que j'ay insére dans mes Lettres. Ie vous puis assurer de bonne foy, que ie ne l'admis dans ce petit Ouvrage que pour obliger le P. Simon ou

quelque autre habile homme à éclaircir cette matière, dont nos Théologiens n'ont presque rien dit, et non à dessein de persuader les gens d'une doctrine qui est encore pleine de difficultez. Comme l'Auteur du mémoire pose en fait, que toute l'Histoire des Évangiles est véritable et que les Apôtres nous ont enseigné toute la doctrine de Iésus Christ, sans nous en rien soustraire; et qu'il prouve même qu'on n'en peut pas douter, puis que les Apôtres ont été approuvez du Ciel, comme il paroît par leurs miracles, qui sont des preuves authentiques de la vérité de leur doctrine; j'ay cru qu'on pouvoit proposer son sentiment sans danger, puis que c'est là le fondement du Christianisme. On ne peut pas dire qu'un Auteur renverse la Religion, qui croit seulement que quelques Livres du Vieux Testament, pour avoir été mis dans le Catalogue des Livres saints des Hébreux, ne sont pas divinement inspirez, puis qu'il a toujours été permis de douter de quelques Livres du Nouveau Testament, sur lequel néantmoins notre foi est principalement fondée. Vn Luthérien n'a pas été traité d'Athée pour avoir mal parlé de l'Épître de S. Iaques, ni plusieurs autres savans pour avoir rejetté la seconde Épître de S. Pierre et l'Épître aux Hébreux, comme l'auteur le remarque. Mais on abuse, dites-vous, des choses, et on croit qu'on ne dit pas tout ce qu'on pense. Il est vrai, qu'on abuse de tout et qu'on juge malignement de tout, quand on veut. C'est ce qui arrivera toujours, et si l'on ne vouloit rien dire que ce dont on ne pourroit pas abuser, il ne faudroit rien dire du tout; et l'on ne peut pas empêcher, que des esprits mal tournez et malins ne fouillent dans le crâne des Gens pour y chercher ce qui n'y est point. Mais il y a longtemps que je me suis mis au dessus

du jugement de ces sortes de gens-là, qui ordinairement n'ont qu'vne fausse apparence de piété, dont ils se servent pour accabler ceux qui ne se conforment pas à tous leurs sentimens. Ce qui me paroissoit le plus fort dans votre journal, c'est que vous jugiez comme si vous aviez voulu vous accomoder à ces gens-là, c'est à dire que vous n'appuyiez pas votre jugement sur la pièce même, mais sur ce que vous conjecturiez que l'Auteur pouvoit avoir dans le coeur. On doit juger, il me semble, d'un Auteur sur ce qu'il dit, et non pas sur ce qu'on s'imagine qu'il croit, pendant qu'il dit le contraire. C'est sans doute la nouveauté qui vous a paru dans ce sentiment, qui vous a d'abord surpris et qui vous a fait écrire avec une chaleur dont je ne pus m'empêcher d'être surpris aussi; et c'est ce qui fit que je vous écrivis, qu'on seroit obligé de faire voir au public qu'on ne luy donne pas vne idée assez juste des Ouvrages. En effet, en lisant votre journal, il n'est personne qui n'ait cru que l'Auteur faisoit gloire de soutenir le Déïsme, au lieu qu'il proteste qu'il ne doute nullement du fonds de la Religion Chrétienne. On auroit cru aussi, que l'Auteur des Lettres étoit du même sentiment et qu'il avoit inséré cette pièce pour ruiner la Religion, ce qui auroit été la plus haute injustice qu'on luy pût faire. Mais il n'en faut plus parler, puisque vous voulez bien retoucher ces endroits. Je pourrai vous entretenir plus au long de cette matière à Rotterdam, où j'espère d'aller en quelques semaines. Cependant je vous prie de croire, que ie suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur

LE CLERC.

IX.

A Amsterdam le 10. de Janvier 1697.

Il y a trois semaines, Monsieur, que j'ai formé le dessein de me donner l'honneur de vous écrire, comme peut être Mr de Bauval vous l'aura apris, pour vous remercier de la manière obligeante, dont vous avez bien voulu parler de moi dans la Préface de votre Dictionaire et ailleurs[1]). Mais je voulois en lire d'avantage que je n'avois fait, et j'ai été depuis si occupé que je n'ai pas pu avoir cette satisfaction plutôt. Je ne puis pas dire, Monsieur, que je ne vous suis pas obligé des éloges que vous me donnez; de quelque manière que l'on soit loué par un homme d'esprit, on ne sauroit s'empêcher d'en ressentir quelque plaisir; mais si vous ne m'aviez pas trop loué, je croi que j'en aurois plus de joie et que par conséquent je me sentirois plus obligé à votre honêteté. Je ne dis pas cela par une modestie feinte, mais par la même raison qui faisoit peur aux Anciens des trop grandes louanges et qui leur faisoit dire *præfiscini*[2]). Il y a tant de gens malins dans le monde, et votre Picrochole[3]), que vous avez si bien étrillé, a tant de canaille à sa suite, qui ne peut souffrir que l'on mette bas cette bête apocalyptique, que j'ai peur de leur devenir plus odieux à cause de cela. Ie puis encore vous dire, sans que vous aiyez sujet de croire que ie vous loue seulement pour vous rendre la pareille, que j'ai lu avec un très-grand plaisir et une très-grande admiration, et pour la matière et pour la forme, divers articles de votre Dictionaire. J'ai vu, que vous aviez remarqué plusieurs fautes de Moréry, que j'avois laissé passer pour n'avoir pas eu le temps

de le comparer par tout avec les Originaux. Pour bien faire, il l'auroit fallu presque refondre, parce que ni ce qu'il dit, ni la manière dont il l'exprime, ne vallent rien pour la plupart du temps. Mais pour cela, il auroit fallu quelques années et beaucoup plus de loisir que je n'en ai; outre que si j'avois voulu faire quelque chose de semblable, j'aurois mieux aimé le faire tout de neuf que de suivre ou réformer un si pauvre Prêtre que Moréry. On ne sauroit se fier en lui, pour ce qu'il dit de l'Antiquité, parce qu'il n'en avoit fait aucune étude et qu'il tenoit tant de la seconde main, comme vous l'avez fort bien remarqué en plusieurs endroits. Cependant on le va rimprimer, et j'ai promis de le revoir. J'espère que vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur, que j'ajoute, en un mot, vos Critiques, en renvoiant le lecteur à votre Dictionaire, pour y en voir la vérification. Ce ne seront que de simples citations, qui ne pourront que rendre votre Ouvrage plus nécessaire à ceux qui acheteront Moréry; car pour vos articles particuliers, je n'y toucherai pas. Mr de Bauval, à qui j'avois parlé de votre Ouvrage avant que de l'avoir vu, m'a dit qu'il vous avoit écrit, que vous n'aviez rien à craindre de ce côté-là, à mon égard. Je n'ai jamais été homme à faire tort à qui que ce soit, et encore moins à vne personne que j'estime autant que vous, Monsieur, et qui m'avoit prévenu d'une manière si honête. C'est de quoi ie vous prie d'être persuadé, et de croire que ie suis de tout mon cœur, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur

J. LE CLERC.

ÉTIENNE LE MOYNE.

I.

J'ay vu les deux tomes du Mercure sçauant[1]), qui ont paru depuis le mois de janvier. Le dessein est bon, mais il est mal eccécuté. Je ne voudrois pas qu'on y insérast des ouvrages tout entiers, si ce n'étoient quelques éloges, quelques sonnets ou quelques Épigrammes. Je n'y voudrois pas, non plus, de folies ni de saletés, car cela en dégoûteroit les personnes graues et sérieuses. Elles veulent bien rire quelque fois, mais il faut que ce soit pour quelque chose de fin, et rien ne les touche moins que les fausses pointes des sots et la plaisanterie des Hales. Je ne voudrois pas, non plus, qu'on s'y mêlast de décider et de condamner les Autheurs. J'éviterois, à la vérité, la trop grande indifférence qui paroissoit dans le journal des Galois[2]), et je prendrois quelquefois parti. Mais je le voudrois faire discrètement, et parlerois des Autheurs et des matières avec tant de précaution, que je ne me fairois jamais d'affaires. Car s'ériger en Arbitre souuerain du destin de tous les ouurages, c'est soutenir vn terrible Caractère, et je ne croy pas, qu'vn homme se peut mettre long tems sur ce pied là sans se voir bien tost sur les bras vne infinité d'ennemis. C'est à dire, Monsieur, que pour réussir dans ce dessin il faut avoir bien de l'esprit, bien du bonsens, bien de l'adresse, bien de la pureté dans son style, bien de l'étendue dans son sçavoir, enfin à peu près tous ces talents dont uous êtes fort honnêtement pourvu. En sorte que

je ne connois personne qui pûst s'acquiter de cet employ plus heureusement que vous. Auec tout cela, Monsieur, je ne suis pas tant d'avis, que vous [vous] y engagiés, et je voudrois donner en quelque chose de plus solide et de plus honorable. J'avoue qu'en France et en Italie un galant homme s'y peut attacher; on y attrape que [sic] certains bénéfices, fasson d'Abayes, qui apportent quelque commodité et qui font tenir quelque rang. Mais icy il n'y aura rien à espérer. Il faudra subsister de la vente de ces petits libelles; l'État n'y prendra point de part; du Côté de l'honneur la moisson sera fort petite; et on perdra les occasions qui ouurent la porte à la gloire solide et qui conduisent aux bons établissements. Encor, si cette occupation n'étoit qu'vn honneste badinage, qu'un amusement pour les heures perdues, et qu'elle ne demandast pas vn homme tout entier, je ne m'éloignerois pas d'vne telle résolution. Mais c'est vne affaire, et vne grande affaire. Il faut se charger de la lecture de tous les liures; il faut parler de toute sorte de matières; il faut les aprofondir et en parler toujours fort juste; il faut raisonner sur bien des choses qu'on avoit auparauant ignorées; il faut s'expliquer sur des sentiments qui sont quelquefois délicats; enfin il faut feindre qu'on sçait tout, qu'on est capable de tout, qu'on est habile dans tous les Arts et dans toutes les sciences, et cette feinte, à mon advis, est plus difficile à bien soutenir que ne le seroit l'acquisition même des Arts et de toutes les Disciplines. Si donc vous pouués faire tout cela comme vn divertissement, je vous conseille de l'entreprendre, mais si cela apporte la moindre interruption aus études ausquelles vous vous êtes appliqué et que vous avés jusqu' icy si heureusement cultivées, je ne vous le con-

seille pas. *Age quod agis et orna Spartam tuam.* Laissés à des gens qui n'ont rien de meilleur à faire, vn employ comme celluylà. Quand on ne l'envisage que légèrement, il flate et donne dans la vue; mais quand on a vn peu percé l'illusion qu'il fait d'abord, il ne paroist pas devoir avoir des suites qui vous pussent dédommager de tous les soins qu'il vous donneroit. Enfin, Monsieur, j'aimerois mieux vous voir professeur dans quelque bonne Académie, et je ne saurois me persuader que le Mercure sçavant soit le conducteur et guide, l'*Ἑρμαῖος λόγος*[3]), qui vous y adressera. Je voudrois bien y pouuoir contribuer. Je le ferois avec bien du plaisir, car vous estimant et vous aimant comme je fais, je sens bien que j'aurois bien de la joye de vous le faire paraître et de vous témoigner que je suis, et de tout mon coeur,

tout à vous

LE MOYNE.

30 Mars 1684.

II.

J'auois toujours quelque espérance de faire vne course jusques à Roterdam. Mais je vois bien, qu'il n'y faut plus penser, et que de semblables voiages me seront désormais interdits. Il ne faut plus penser qu'à demeurer doucement dans mon nid et y attendre sans impatience l'heure qui m'en faira déloger pour toujours. En attendant cela, j'y veux faire graver ces vers:

Point lassé d'espérer, point lassé de me plaindre
Des Muses, des Grands et du sort,
J'attends icy tranquillement la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Cependant, pour ne faire plus de voiage par le monde, ce n'est pas à dire qu'on ayt renoncé aus nouuelles du monde savant. Celles que vous publiés tous les mois me font encor passer de fort agréables heures, et vous les préparés d'vne manière à y rendre mêmes sensibles les personnes les plus retirées. J'ay lu vos quatre premiers mois avec bien de la satisfaction; et par de si heureux commencements il y a lieu d'espérer, que la suite sera de même. Je voudrois seulement, que vous ne vous arrêtassiés pas à de certains petits liurets, qu'il n'est pas nécessaire qu'on sache qu'ils sont au monde, et qui ne valent pas vos louanges. Si vous manquiés de matière, cela seroit plus raisonnable; mais comme il se présente tous les jours des liures d'vne autre conséquence, je ne voudrois toucher que rarement à ces Barbins, qu'on appelle assés plaisamment à Paris de petits pâtés tout chauds, car ils ne sont bons qu'à déjûner et que lors qu'ils sont tout fraîchement tirés du four et de la presse. Votre stile me plaist fort, votre manière de dire les choses est fort agréable, et vous leur donnés ordinairement vn tour fin et fort adroit, qui vous faira toujours bien de l'honneur, auprès de ceux qui s'y connoissent. Il vous échape quelquefois, sur des choses de fait, de certaines remarques qu'on pourroit relever. Mais cela est fort peu de chose et doit être plutost attribué aus mémoires que vous relevés, qu'à votre propre négligence. Il me semble aussi que vous êtes vn peu trop long dans les narrations que vous faites du contenu de chaque livre. Car si vous voulés parler ainsi de chaque ouurage, il y en aura dont vn tout seul occupera les nouuelles d'vn mois entier. Je croy donc, que vous pourriés abréger vn peu ces relations; mais vous ne le ferés

pas sans beaucoup de peine, car quand on doibt parler de tant de matières, et qu'on a autant d'esprit et de sçavoir que vous en avés, il est extrêmement difficile de se renfermer dans des bornes si justes et si étroites. Si vous ne le pouués pas faire, ne vous avisés pas de vous contraindre trop. Faites des écarts, tant qu'il vous plaira; et ces écarts, qu'on trouuera en des lieux où on ne les attendoit pas, seront quelquefois bien plus agréables qu'vne infinité de choses dites justement dans les règles et qu'on place sans beaucoup de fasson au lieu où il les faut mettre. Mais M. de Beaulieu[1]), qui part pour Roterdam, ne me permet pas de jouer davantage le personage de donneur d'avis. Le reste du roole sera pour vne autre fois. Je vous prie de m'en donner vn; c'est de me mander, quand il y aura à Roterdam quelque vaisseau prest à partir pour Rouen. J'y voudrois bien envoier vn Stephanus[2]) de m. Riick, pour m. Bigot, et vn autre pour m. Huet. Faites moy encor vne autre amitié; c'est de m'envoier vn certain traité de la Religion chrétiene[3]), dont il y a quelque tems que vous m'écriviés je ne sçay quoy. Je ne sçay si on le vend à Roterdam. Nous ne l'avons pas vu icy. Vous m'en avés parlé comme si vous l'aviés. Si vous n'en trouués pas d'autre exemplaire à acheter pour moy, obligés moy de me prester le vôtre, et je ne manqueray pas de vous le rendre, quand je l'auroy parcouru. Je salue votre société Rouennaise avec laquelle vous êtes logé, et suis très sincérement

tout à vous

LE MOYNE.

5 Aoust 1684.

JACQUES LENFANT.

I.

A Heidelberg ce 1 Février / 22 Janvier 1684.

Je viens de recevoir votre letre, Monsieur, et ie n'ay pas cru devoir tarder plus long tems à vous remercier des soins généreux que vous prenez pour moi. Je ne puis m'empêcher de bien augurer d'une chose entreprise soubs vos auspices, et j'en attens la réussite avec impatience. J'écrirai à Genèue pour l'affaire de M. Leers et tâcheray de tirer de là secrètement les instructions nécessaires pour le faire payer. Le désordre des affaires de M. Dufour n'est que trop réel. Qui trop embrasse mal étreint. Je garderai votre secret sur l'auteur de la 2de Réponse au Sr B.[1]) Je fais un grand fonds sur l'approbation que vous donnez à la 3e. Et après cela, il me semble que ie refuterois le public lui même, s'il disoit le contraire. Si vous n'avez à rayer que ce que vous me dittes, ie vous deffends par droit d'Auteur de rien rayer du tout. Je ne me trouue pas d'inclination à ioindre la lettre de Montpellier. Cela semble être contraire à tout le génie du liure. Et ie n'aime point, qu'on emporte la pièce. Cependant ie ne suis point si absolu là dessus, que ie ne trouve bon tout ce que vous ferez. Et si M. Leers se résout à cela, ie le prie de faire entendre, que non seulement l'auteur n'y consent point, mais qu'il craint même de se faire vne affaire avec lui. J'ai reçu vne lettre de M. Le Clerc et sais en détail ses affaires, hormis son mariage, dont il ne me parle

point. Il me parle d'vn liure intitulé L'Esprit de M. Arnaud, qui fait grand bruit et qui a été defendu, à la sollicitation des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Je ne sai, si ie dois souhaiter que celui à qui on donne ce liure, en soit l'auteur ou non. Car souvent ces sortes de disgrâces sont auantageuses aux auteurs. Je vous prie de me parler de cela un peu sincèrement. Je souhaiterois extrêmement de voir le livre sur les idées[2]). Quand vous aurez quelque chose à m'envoyer, il me semble que les coches de Francfort sont assez propres pour cela. Vous m'obligerez d'adoucir, sans éneruer, les endroits de la Confession de foy et de Caluin. Il est bon de parler un peu François là dessus. Je ferai vos complimens à M. Fabrice et à M. et Mme de Chadirac, et suis fort redevable à M. et à M^le^ Jurieu de l'honneur de leur souuenir. Mon Père m'écrit, qu'il n'ose plus conter M. Jurieu parmi ses amis, à cause du silence où il se tient à son égard. Je vous prie de le lui dire, en l'assurant de mes très humbles respecs. Vous m'obligerez de corriger l'anacronisme de la consultation de Cassander[3]) en contant sur 1564. Car c'est ainsi que sont dattées les lettres de Ferdinand et de Maximilien à Cassander. Je suis surpris de ce que M. Mallebranche n'a pas reçu ma lettre. Apparemment celui à qui ie l'avois confiée, l'a négligée. Cela m'embarrasse, parce que ie ne sai point son addresse. Vous m'obligerez de me la mander au plutôt. Je suis etc.

Vous m'obligerez de mander au P. Mallb. où ie suis et qui ie suis, afin qu'il ne fasse point scrupule de lier commerce auec moi.

Vous ne me dittes rien de la seconde édition de la lettre des Comètes.

II.

Je vous remercie, Monsieur, de la bonté que vous auez eue de parler de moi à M. Mallebranche. Je crois ne deuoir qu'à vous l'honnêteté de la lettre qu'il m'a écritte. Je ne lui avois point répondu, ne sachant point son addresse, que vous avez eu la bonté de m'apprendre. Je vous suis aussi infiniment obligé de ce que vous avez changé sur le chapitre de Calvin dans les Considérations. Votre tour a fait du bien à ma pensée, et sans lui ôter sa force, lui a ôté son air un peu trop Misantrope. J'ay leu »l'esprit de M. Arnaud« et y ai trouué tous les caractères par lesquels vous me l'auez dépeint. J'aurois demandé grâce à l'auteur pour M. Mallebranche. Non que sa critique ne soit tout à fait sans fondement: Assurément M. Mallebranche outre trop la Metaphysique et a de trop grands airs de singularité. Mais ie soutiens qu'il est iniuste de le réfuter en détachant ainsi quelques passages de toute la suite. Ces termes singuliers et ces abstractions ne viennent qu'en conséquence de son système. Ainsi il faudroit réfuter le système, ce qui peut être ne seroit pas trop aisé. D'ailleurs le Père Mallebranche n'est point un Controversiste. Il ne se mêle point des querelles de la Religion. Pourquoy s'aller ietter sur lui, qui ne pensoit à rien moins que d'être mêlé dans cette pièce, où la mémoire et l'imagination dominent de la manière du monde la plus agréable à la vérité, mais de la manière du monde la moins propre à réfuter M. Mallebranche.

J'ay lu, depuis peu, les meditations de Monsieur Mallebranche; pour moi, qui suis fait à ses manières,

ie vous auoue que i'y prends grand plaisir et que i'en suis singulièrement édifié. En faveur de ce qu'il y a de bon, i'excuse ce qu'il y a de difficile à digérer. Et c'est ainsi qu'il faut faire dans tous les ouvrages des hommes. J'ay aussi leu la Réponse à M. Arnaud, dont ie n'ay iamais pu trouver le livre à Francfort, touchant les vrayes et les fausses idées. Cette question de l'âme me paroît fort inutile et fort problématique; cependant, tout bien examiné, celle de M. Mallebranche me paroît plus iuste, quoiqu'elle ait beaucoup d'inconvéniens. Mais quand une fois i'ay vu clairement et distinctement une vérité, tous les inconvéniens du monde ne sauroient me la faire abandonner, parce que tous les inconvéniens du monde ne sauroient prescrire contre vne vérité connue, et qu'ayant l'esprit fini et ne connoissant par conséquent pas tous les rapports des choses, ie peux trouuer dans vne vérité beaucoup d'inconvéniens qu'un esprit infini n'y trouveroit pas.

Monsieur Le Clerc ne m'a point parlé du Protestant Pacifique, mais ie l'ai acheté à Francfort. Je ne l'ai pas encore lu; le titre m'en déplait souverainement et a quelque chose de fort captieux. D'ailleurs qu'y a t il de plus ridicule que de vouloir procurer la paix au public pour auoir le plaisir de combattre les sentimens d'un particulier? En vérité, si le dessein de cet auteur réussit, Monsieur Jurieu doit bien se consoler d'estre dans la disgrâce de M. de la Guitonnière[1]), puisqu'il en doit revenir au public un aussi grand bien que la paix! L'auteur feroit mieux de réformer sa vie que de prétendre réformer le genre humain. Il ne se peut rien de mieux pris que la Suite du Préseruatif. Le Prosélyte abusé est aussi excellent dans son genre. Monsieur Tronchin dans ses leçons publi-

ques a opposé Bellarmin et M. De Meaux, comme l'auteur du Prosélyte. M. et Madame De Chadirac vous baisent les mains. Je vous prie de continuer d'assurer Monsieur et Mademoiselle Jurieu de mes très humbles respects. Il y a longtems que ie n'ay reçu de lettres de mon Père, et ie suis dans une grande impatience de savoir ce que M. Jurieu sait d'un de mes frères. Je vous prie de continuer à me mander ce que vous saurez de nouveau. Il y a longtems que je n'ay eu de nouvelles de M. votre frère; il est un paresseux. Je suis etc.

A Heydelberg ce 27 Avril [1684].

III.

Heydelberg ce 12 Juillet 1684.

Je reçus seulement hier votre lettre dattée du 9 May, et quand ie la reçus, ie vous écrivois, Monsieur, pour me consoler auec vous de l'affligeante mort de Monsieur votre frère, dont ie n'ay voulu vous parler qu'après en auoir eu des nouvelles, qui ne sont que trop certaines. Je suis si intéressé dans cette triste affaire, qu'il n'y a que la soumission aux ordres de la prouidence qui me puisse faire digérer mon affliction. Aussi ie ne prétens pas user icy auec vous du cruel artifice des consolateurs, qui voudroient toujours qu'on étouffât les premiers mouvemens de la nature, et bien loin de vous empêcher de pleurer, ie vous écris pour pleurer avec vous. Cependant, Monsieur, i'espère que l'étude que vous auez faite de la Religion chrétienne

et de la Philosophie, donnera de iustes bornes à votre douleur, et que vous vous contenterez de ce court, mais sincère témoignage de la part qui i'y prens très vivement.

Pour passer aux autres choses qui regardent notre commerce, ie vous dirai qu'il y a quelques mois que ie me donnai l'honneur de vous écrire pour vous prier de me donner quelques lumières touchant un certain Antonius Clemens, qui a entre ses mains les lettres de M. De Saumaise. J'espère que vous aurez reçu cette lettre, et ie conçois iustement comment les tristes distractions auxquelles vous auez été suiet depuis quelque tems, vous ont empêché de me répondre. M. Le Clerc m'avoit déjà mandé votre dessein touchant un journal, aussi bien que son voyage à Roterdam. J'attens ce qu'il vous plaira me communiquer de ce Journal, auec la dernière impatience. Monsieur Spener[1]), Docteur Luthérien à Francfort, où i'ay été pendant six semaines pour soulager un des Pasteurs en l'absence de l'autre, m'a montré un autre ouvrage qu'il m'assure être de M. Fabrice. En voicy le titre: *Jani Alexandri Ferrarii Augustiniani Coenobitæ Euclides Catholicus, siue demonstratio Romanæ fidei ex primis, certis et evidentibus principiis, mathematicæ methodo, et connexis continuâ serie propositionibus deducta; ad Reverendissimos viros Adrianum et Petrum de Wallemburg.* C'est la plus ingénieuse et la plus nerveuse satyre que i'aye iamais vue contre l'Église Romaine. Monsieur Spener, dont ie vous ay parlé, est vn homme célèbre dans toute l'Allemagne, à cause de sa piété, de son Zéle, de sa modération de ses commerces auec les princes d'Allemagne, et surtout de sa grande connaissance dans les Généalogies et dans le blason. Il a fait plusieurs ouvrages dont

ie m'informerai plus particulièrement, si vous le iugez à propos. Monsieur Fabrice est présentement aux eaux de Schwalbac; i'attendrai son retour pour lui faire votre compliment. M. Tronchin et M. Chouet ne me mandent rien de nouveau touchant la litérature à Genève. Et vous ne deuez pas attendre grand' chose de là. Au reste, Monsieur, dûssiez vous encore vous en deffendre, ie continue à vous remercier de votre générosité et à vous assurer très sincèrement de l'estime que i'ay pour votre mérite et du Zèle qui m'attache à tous vos intérêts. Monsieur Jurieu me dit, qu'il y a un de mes frères à Delft, mais ie ne sai où lui addresser mes lettres. Si vous pouvez me donner quelqu' ouverture là dessus, vous m'obligerez infiniment.

On est icy fort allarmé d'un esprit qui tourmente une ieune fille en grattant le bois de son lit. On entend le bruit, et l'on voit les grattures, quoique l'on prenne toutes les précautions nécessaires pour n'être point surpris, soit par l'imagination, soit par quelque friponnerie. Plusieurs gens de qualité et de probité assurent avoir vu ce fait, et M. Mieg[4]), Professeur en Théol., homme sincère, éclairé et dégagé des erreurs populaires, a examiné cela avec toute l'exactitude possible, et a cependant oui le bruit et vu les grattures; il a parlé plusieurs langues à cet être nuisible, auxquelles il a répondu, non par des sons articulez, mais par des battemens et des grognemens comme d'un cochon. Le docteur, malgré son penchant à l'incrédulité, ne sait qu'en dire. Monsieur le Comte de Schomberg, auec quelques autres personnes de qualité, voulurent, l'autre iour, que ie les y accompagnasse pour examiner la chose de sens froid. Jamais il ne plut à l'esprit de me donner aucune marque de sa présence,

et ie découvris même dans la maison quelques indices d'imposture. J'y ay été encore d'autres fois, et iamais il n'ay rien vu. Cependant, par sagesse et par respec pour ceux qui ont vu, ie suspens mon iugement. Si cela a de la suite, ie vous l'écrirai.

Je vous prie d'assurer M. et Mlle Jurieu de mes respecs et de le remercier pour moi des avis qu'il a la bonté de me donner dans sa lettre.

IV.

A Heydelberg ce 26 Aoust 1684.

Je commence ma lettre, Monsieur, par vous apprendre que ie reçus hier l'imposition des mains et que ie suis établi Ministre de l'Église françoise d'Heidelberg. Cette Église n'avoit iamais eu deux pasteurs. Et cela arrive par une volonté particulière de notre Prince, la quelle le Sénat Ecclésiastique me signifia il y a environ 15 iours. J'ay outre cela le titre de Ministre de Madame l'Électrice douairière, qui m'a pris en amitié et m'a souvent fait venir proposer dans sa chambre. Je m'attendai d'aller en Hollande avec les marchands de Francfort, mais vous voyez par là que la providence a rompu mes mesures. Au moins, si ie n'ay pas l'honneur de vous voir, ie me console de ce que ie suis dans un lieu où nous pourrons continuer notre commerce, auquel ie prens un singulier plaisir et dont ie tire beaucoup de profite.

Je vous remercie très humblement du soin que vous avez pris et que vous voulez bien prendre encore

de l'affaire de Mr. de Saumaise. Si, de mon côte, mon séiour icy vous pouvoit être de quelque utilité, faites moi la grâce d'être persuadé de mon empressement et de ma sincérité. J'ay envoyé votre lettre à Monsieur Minutoli. Si cette voye vous est plus commode pour écrire à Genève, vous m'obligerez toujours de m'envoyer icy vos lettres.

Tout le monde se réjouit icy de votre journal, et on l'attend avec impatience. Monsieur Spanheim [1]), qui a été icy et qui y est établi en qualité de Conseiller Ecclésiastique, de Conseiller priué de S. A. E. et de Professeur honoraire, m'en a parlé auec Éloge. Nous avons icy, par le moyen de Monsieur de Schomberg, Envoyé extraordinaire du Roy dans cette Cour, quatre tomes des oeuvres mêlées de M. St. Éuremont. Il écrit avec beaucoup d'esprit et de politesse, mais il y a quelque chose dans son stile de trop recherché et qui ne peut être goûté que par les gens d'esprit de prétention. Les trop fréquentes liaisons du discours donnent au stile une exactitude désagréable; mais d'ailleurs un stile sans liaisons est trop affecté et donne trop de peine à un Lecteur qui n'en est pas accoutumé. Ce dernier défaut règne dans les livres de M. St. Évremont. La vigueur de M. Arnaud me surprend à son âge. Je n'ay iamais pu trouver son premier livre à Francfort; j'espère que cette fois ie serai plus heureux. — L'Esprit a cessé ou du moins suspendu ses opérations. Il y a dans cette affaire des caractères manifestes de fourberie. Cependant il n'y a que le petit nombre choisi qui ose s'en déclarer. Le grand nombre traitte d'atées ceux qui ne veulent pas prendre cela pour un phénomène surnaturel. Pour moi, ie disois à ces gens là, que c'étoit assez de les traiter d'A d i a b l i s t e s. Je

trouue plaisantes ces conséquences. »Il ne croit pas, qu'il y ait des esprits qui se diuertissent par le monde, au dépens des hommes. Donc il ne croit point de Diable. Il ne croit point de Diable, donc il ne croit point de Dieu. *Ergo glu.*«. — Je ne doute point, que vous n'ayez oui parler quelquefois des disputes qui étoient entre M. Claude et M. Pajon[2]), touchant la grâce médiate ou immédiate. Je vous apprens, que ces Messieurs sont accordez. Le M[al] de Ruvigni, Allix et La Bastide ont été les arbitres de ce différent, et l'on a promis et signé la paix. De part et d'autre, il y avoit bien du mal entendu dans le fait et dans le droit. Il y a longtems qu'on m'a parlé des manuscrits sur le franc arbitre et sur la prédestination. Je n'ose vous dire sur ce papier, à qui on les attribue. Si vous pouuez rendre quelque seruice à M. Restel[3]), qui vous rendra cette lettre, vous m'obligerez infiniment: c'est un Ministre du Languedoc, réfugié et condamné à être pendu. Il s'en va à Dublin ioindre M. son Père. Je suis, etc.

Je vous prie d'avoir la bonté de faire venir promtement cette lettre à mon frère.

V.

Je prens tant de plaisir à m'entretenir avec vous, Monsieur; que ie ne puis me résoudre à laisser échapper aucune occasion de le faire, dûssiez vous en souffrir. Et ie puis dire pour cette fois, que ie vous écris pour vous écrire, et que ie parle pour parler,

puisque vous ayant écrit depuis fort peu de iours, ie n'ay rien présentement à vous mander de nouveau. Quand nos curieux auront satisfait leur curiosité sur vos nouvelles, ie vous feray l'histoire de leurs sentimens. Et quand une seconde lecture, faite avec moins de précipitation, aura rendu mes idées plus distinctes, ie vous écriray moy même le mien avec exactitude. Mais en attendant, ie vous diray que i'admire la iustesse, avec laquelle vous iugez des auteurs et prenez les matières, chacune selon sa nature. Le iugement que vous faittes de l'histoire des Antitrinitaires[1]), des euvres de Spinoza, des dissertations de Monsieur Fabrice et de plusieurs autres que ma mémoire ne m'offre pas présentement, me paroît d'un goût exquis. Vos digressions sont agréables; mais, permettez moi de vous dire, que ie les trouve un peu trop fréquentes. Si j'avois présentement le livre, ie vous en donnerois quelques exemples, où à mon avis vous auriez pu vous en abstenir. Par exemple, ie me souviens, qu'à l'occasion de Monsieur Courcelles[2]) vous dites, qui il étoit, ses avantures, sa famille etc. Le public sait déjà ces choses là, et ceux qui l'ignorent ne se soucient pas apparemment beaucoup de l'apprendre. Quoy que le désintéressement soit un des caractères que i'admire en vous, il me semble pourtant que vous ne ménagez pas touiours assez Messieurs de l'Église Romaine, sur tout Monsieur Arnaud, contre lequel i'ay remarqué dans votre livre quelque trait un peu piquant. Vous voyez, Monsieur, la liberté avec laquelle ie vous dis mes sentimens. Peutêtre trouverez vous qu'en cela ie manque de modestie. Accusez moy de tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous soyez bien persuadé de

l'estime particulière que i'ay pour vous, Monsieur, et pour ce qui vient de vous.

Au reste, pour changer de matière, on est si content icy des gazettes raisonnées qui nous viennent de Hollande[3]), le stile en paroît si pur, le tour si libre et les réflexions si solides, qu'on m'a prié de m'informer qui en étoit l'auteur, et si on ne pourra pas les avoir toutes depuis qu'elles ont commencé. Je vous prie, Monsieur, de me mander ce que vous sauez là dessus, et ie vous promets d'user de votre communication avec toute sorte de discrétion et de m'en tenir aux limites que vous me prescrirez. Aussi bien la sagacité de nos nouvellistes s'épuise t'elle à déterrer cet inconnu, et ce seroit dommage d'user à cela les forces de leur esprit. Je suis occupé à lire la Morale du Père Mallebranche (et c'est de cet auteur là aussi, et sur tout de sa réponse à Mr. Arnaud, que vous iugez en véritable oracle). Mais il me semble qu'il n'a pas trauaillé de toute sa force dans la composition de ce livre, quelque beau qu'il me paroisse. Il faut qu'il ait en tête un adversaire, afin que le nouveau tour des obiections qu'on lui fera, donne de nouveaux tours à son système. Car s'il continue sa positiue, il ne dira plus rien de nouveau, et il ne le peut pas non plus. C'est dommage qu'un traitté de Morale, dont on a si grand besoin, soit composé d'un air si singulier que peu de gens en puissent profiter. Mais ie me corrige: c'est dommage que le monde soit si peu accoutumé à méditer, que les choses les plus claires et les plus simples soient celles qu'il entend le moins. — Monsieur Le Clerc nous fait espérer une Morale d'un autre stile. Car vous savez bien que les gens de son ordre ne sont pas spéculatifs. Je voudrois

bien, que quelqu'auteur habile et charitable se donnât la peine de concilier les idées spéculatives avec les idées pratiques dans plusieurs questions importantes. Mais je pense, qu'on peut appeller cela *opus plenum aleâ.*

Monsieur Spanheim n'a guères fait de mécontans icy en n'y venant pas. On trouve quelque chose de singulier dans son procédé. — J'apprendrai toujours avec beaucoup d'avidité des nouvelles de ce qui se passe chez vous.

A Heydelberg ce $^{19}/_{29}$ Nov. 1684.

VI.

Je ne vous ay pas écrit, Monsieur, depuis la perte que tout ce pays et toute la Réformation a faitte, dans la personne de Monsieur l'Électeur Palatin[1]). Je croy, Monsieur, que vous avez assez de zèle pour notre religion pour prendre part à cette perte publique, et que vous êtes assez de mes amis pour me plaindre en mon particulier. Ce Prince m'auoit arrêté dans son pays avec tant de bonté, qu'outre l'intérêt public, l'attachement que i'avois pour sa personne me le fait regretter doublement. Sa mort n'a iusqu'icy rien changé dans les affaires. Et le Duc de Neubourg, notre Électeur, a fait un traitté avec feu S. A. É. extrêmement favorable à la religion. Il s'est engagé pour lui et pour ses héritiers à laisser toutes choses dans l'état où il les trouve, tant à l'egard du temporel qu'à l'égard du spirituel. On dit que ce Prince est homme d'esprit et de parole. Dieu soit loué de ce que nous ayant

châtiez si rudement, il ne nous a pourtant pas châtiez tout à fait dans sa colère.

Après cela, ie vous parleray de vos nouvelles lettres[2]), que i'ay lues avec un singulier plaisir; et puisque vous me permettez de vous dire ce qu'on en pense, ie vous envoyeray dans cette lettre quelques unes des remarques qu'on y a faittes, parmi lesquelles les miennes paroîtront *incognito*.

1) La préface paroît à plusieurs une production de cet amour propre, dont on peut dire qu'il agit en nous sans nous, c'est à dire imperceptiblement, et l'on trouve que le Moy y domine trop. Quelques uns trouvent de la témérité à faire un détail si exact et si fidelle des raisons bonnes ou mauvaises qui ont coutume de donner du dégoût pour les secondes productions sur vn même sujet, parce que cela y peut faire penser ceux qui sans cela n'y penseroient peut être pas. D'autres admirent cela comme un désintéressement peu commun et comme vne marque, que l'Auteur se sent assez au dessus de ces raisons pour les exposer sans crainte.

2) On aime assez les digressions de l'Auteur. On ne trouve pas étrange, qu'il veuille produire ces fruits de sa Lecture et de sa Méditation. Mais on eût trouvé meilleur, qu'il nous eût donné quelques volumes soubs le tiltre d'oeuvres mêlées ou de dissertations sur divers sujets. Car quelque chose qu'il puisse dire pour iustifier ces digressions, et avec quelqu'ingénuité qu'il puisse lui même passer condamnation là dessus, on trouve toujours que cela passe les bornes des digressions les plus vagues. Et quelques vns vont iusqu'à dire que c'est là vn vice dominant de l'auteur. Quelle nécessité, dit on, de nous donner vne suite de

la Critique générale, à cause de quelques objections, que des particuliers ont faittes à l'auteur en particulier? Il fallut attendre, que l'on attaquât son liure publiquement, et nous donner *ex professo* les réflexions qu'il ne nous donne que par occasion.

3) (sur la 1ère lettre.) On trouve que l'auteur s'est exenté trop légèrement de répondre aux objections de la première classe. Comme il a l'esprit étendu et pénétrant, c'étoit de lui proprement qu'on devoit attendre quelque chose d'approfondi sur ses matières, extrêmement délicates à cause de leurs grandes liaisons et rapports. Et l'on dit icy de lui ce qu'il a dit d'un autre dans ses nouvelles: C'est là qu'on l'attend.

4) (sur la 2e lettre.) La première partie de la 2e lettre contient des réflexions fort iustes sur les contradictions des Auteurs et sur leurs causes. Et après ce qu'il dit à la fin de la dernière partie de cette lettre, touchant ses digressions, il serait inutile de les lui reprocher. Mais on ne peut pas s'empêcher de dire, qu'il a pris le change et qu'au lieu de se servir de St. Ambroise comme d'un prétexte pour parler de M. Maimbourg, il s'est servi de M. Maimbourg comme d'un prétexte pour parler de St. Ambroise. Il auroit donc mieux vallu faire deux lettres de cette seconde, rapporter dans l'une quelqu'exemple des contradictions du Sieur Maimbourg, afin qu'il ne soit pas dit qu'on ne parle point de lui, et dans l'autre faire toutes les belles et solides réflexions que l'auteur fait sur St. Ambroise.

5) (sur l'apostille de la 3e lettre.) J'étois sur le point de cacheter ma lettre etc. On excuse cette fiction une fois faitte, d'un commerce de lettres. Il est certain, que cette manière d'écrire et de traiter

les choses a ses commoditez et ses agrémens. Mais on voudroit, après cela, que l'auteur fut allé son grand chemin et tout de suite, sans feindre à tout moment de nouveaux incidens, et sans chercher des détours qui ne font qu'amuser le tapis. C'est une feinte circonstancée, que plussieurs n'approuvent pas.

Mais en voilà assez, Monsieur, pour cette fois. Je suis assuré que vous vous moquerez de moy, de ce que ie vous envoye des remarques de si peu d'importance. Mais pourquoy ne donnez vous pas lieu à d'autres? Prenez vous en à votre exactitude et à votre iustesse.

Je vous prie de faire tenir cette lettre à son adresse, elle est de Madame de Chadirac, qui vous baise les mains. Quand ie sauray par votre réponse, que vous ne trouvez pas mauvais que ie prenne la liberté de vous dire mes pensées et celles des autres sur vos productions, ie continueray.

Je vous prie d'assurer Mr. et M^delle^ Jurieu de mes très humbles respecs et de me croire etc.

A Heydelberg ce 6/16 Juin 1685.

MICHEL LE VASSOR.

I.

A Londres ce 24 Januier / 3 féurier 1696.

Je n'ay point pensé, Monsieur, à vous faire aucuns reproches sur votre silence; et il me semble, que ce

que je vous ai dit, ne deuoit pas vous engager à faire vne si longue apologie. Il n'en faut point auec vn ami aussi droit et aussi sincère, que je prétens l'être. Je croi que vous voulez bien me permettre de prendre cette qualité. M. le Cheualier Trumball [1]) a cru, que la réponse que vous m'auiez faite, étoit plus pour lui que pour moi, et dans l'embaras de ses affaires il a oublié de me l'enuoier; peut être qu'il s'est imaginé que la lettre étoit pour lui. Quoi qu'il en soit, Monsieur, il n'y a rien de gasté, puisque M. Trumball a toujours de fort bonnes intentions pour vous. J'ai peine à me persuader que vous ne sachiez rien de ce que je vous ai écrit, touchant la dédicace de votre liure. Voulez vous m'en faire vne mystère? Je sai la chose de M. Trumball mesme: j'ai vu la lettre que M. Léers lui a écrite sur ce sujet, et il m'a paru que M. Trumball étoit fort content, et qu'il regardoit cette dédicace comme vne chose qui lui fait honneur. Je sai encore, qu'il a le premier volume de votre liure, qu'il ne fait voir à personne, comme M. Léers l'en a prié. Je ne doute point, que tous ces premiers commencemens n'aient vne fort bonne issue, et que vous ne trouuiez vn bon ami dans M. Trumball.

Je souhaiterois seulement, Monsieur, que vous fussiez vn peu moins philosophe, et que vous cultiuassiez dauantage vn ami qui s'est présenté à vous sans que vous l'aiez cherché. Ne lui avez vous point écrit au commencement de cette année? Si vous ne l'auez pas fait, il est encore temps, et vous pouuez prendre occasion de lui faire sauoir quelques nouuelles de la République des lettres. Pendant que vos Ennemis sont appliquez à souleuer tout le monde contre vous, pourquoi ne voudriez vous pas ménager ceux

qui rendent justice à votre mérite et qui voudroient vous faire du bien? C'est pousser la philosophie trop loing, et vos amis n'approuueront jamais vne pareille indifférence. Je m'en suis plaint à M. Syluestre et à M. Terond[2]), que j'ai vus ici. Ils m'ont promis de se joindre à moi pour vous tirer de cette humeur sauuage et retirée.

Pour moi, Monsieur, j'espère que vous me ferez la justice de croire, que c'est l'estime particulière que j'ai toujours eue pour vous, qui m'a poussé à prendre cette affaire auec vn peu de chaleur et à profiter de l'ouuerture que M. Trumball m'a donnée, en me parlant de vous le premier. Je ne prétens ni m'ingérer ni entrer dans le secret de ce qui vous regarde: je serai le plus content du monde, quand je saurai que vous ne fuiez pas vn protecteur et vn ami qui vient au deuant de vous. Je suis persuadé, que vous auez infiniment plus de lumière et que vous sauez prendre des mesures plus justes que moi. Vous ne trouuerez pas ici vn homme qui ait plus de Zèle et plus d'affection pour vos intérests que moi; mais je sai aussi, que vos intérests peuuent être en de meilleures mains. C'est assez que j'aie le plaisir de sauoir, que l'on vous rend plus de justice en ce païs ci qu'en Hollande, et qu'à quelques françois près, qui se sont laissez préuenir sans raison, on y connoît ce que vous vallez, et qu'on y plaint votre malheur.

Au nom de Dieu, ne négligez point M. Trumball. Son estime peut faire du bien; au moins elle ne vous fera point de mal. La dédicace est engagée: il n'est plus question que de faire la chose de bonne grâce. Si vous jugez, que je puisse vous être vtile en cette affaire ou en quelqu'autre, faites moi la grâce de

m'emploier et de me donner occasion de vous conuaincre, que je suis auec vne estime et vne reconnoissance parfaite,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant seruiteur.

LE VASSOR.

II.

A Londres ce 10/20 Nouembre 1696.

Je suis extrêmement fâché, Monsieur, de ce que la lettre que vous m'auriez adressée pour Mylord Sunderland [1]), est perdue. Je ne l'ai point reçue, non plus que celle que vous m'auiez fait l'honneur de m'écrire en mesme temps. Je suis bien aise, que vous aiez aprouué l'ouuerture que je vous donnois, de faire vne honnêteté à ce Seigneur, qui est ici en fort grand crédit à la cour, et particulièrement vni auec M. Trumbull. Je lui présenterai votre lettre et votre liure auec bien de la joie, et je suis assuré qu'il sera sensible à l'honneur que vous lui faite. J'acompagnai M. de Bellemare, lors qu'il alla présenter votre lettre à M. Trumbull. Il la reçut auec toutes les marques d'estime et d'amitié que vous pouuez souhaiter, et je ne fais aucun doute qu'il ne vous en donne des preuues effectiues à la première occasion. Je fus raui de ce qu'il offrit ses bons offices à M. de Bellemare auprès de M. Capel; il nous dit que c'étoit son bon ami. Cela me fit connoître que M. Trumbull est plus lié auec les

ministres hollandois que d'autres Anglois: ainsi il poura du moins parer les coups qu'on voudroit vous porter par les Hollandois; je le prierai d'y penser, dès que votre liure sera ici, et de faire agir aussi Mylord Sunderland. Je suis assuré, que M. Trumbull sera bien aise de ce que vous auez ménagé ce Seigneur; je lui dirai aujourd'hui que vous enuoiez vn exemplaire à Mylord Sunderland.

Je vous remercie très humblement de ce que vous voulez bien m'honorer aussi d'vn si beau et si riche présent. Je reçois cette marque de votre bienueillance auec tout le respect et auec toute la reconnoissance possible. J'ai fait prier, il y a quelque temps, vn libraire d'Amsterdam, que je ne connois point, de vous enuoier vn almanach de ma façon. J'apelle ainsi, en comparaison de votre liure, vn liuret qu'on m'a fait faire et dont je vous ai parlé. La controuerse est si vsée, que je ne voulois pas le donner au public, mais on en a enuoié vne copie à vn libraire d'Amsterdam nommé Brunel, qui l'a imprimé. Il est mesme dédié au Roi: chose dont je me suis défendu autant qu'il m'a été possible; mais il a fallu obéir à M. Trumbull et à M. de Salisbury. On a écrit au libraire de vous en enuoier vn exemplaire et vn à M. Basnage. Receuez ce présent que je vous fais d e m a p a u u r e t é, comme le Seigneur reçut celui de la bonne veuue de l'éuangile. Il y a bien des fautes de ponctuation, comme je l'ai vu dans l'exemplaire que j'ai reçu par la poste. A cela près, il n'est pas mal imprimé.

Je vous parlois dans ma lettre de M. Vaillant, libraire françois de cette ville, qui vouloit auoir quelques exemplaires de votre Dictionnaire, qu'on attend ici auec grande impatience. Mais il n'en vouloit que

douze, et M. Leers n'en vouloit pas donner moins de vingt cinq. J'auois pris la liberté de vous prier de nous faire auoir composition de Mr. Leers, parce que, l'argent étant rare ici, M. Vaillant ne pouuoit pas en prendre à présent vingt cinq, argent content, comme M. Leers le vouloit. Les choses ont changé de face depuis. M. Leers écrit qu'il s'est engagé de n'en enuoier qu'à vn certain libraire de cette ville, qui n'en veut point donner à M. Vaillant, contre le quel il a quelque jalousie, quoique M. Leers mande qu'il a écrit fortement à ce libraire d'en donner à M. Vaillant pour vn prix raisonnable. Cela feroit tort à M. Vaillant, qui en a promis à ses pratiques dans l'espérance qu'il en auroit de M. Leers. Je vous prie très humblement, Monsieur, d'appuier les intérests de M. Vaillant auprès de M. Leers. On en prendra plustost vingt cinq exemplaires, comme Mr. Leers le souhaite, que d'auoir à faire à cet autre libraire de Londres[2]), qui n'est ni honnête ni raisonnable. C'est vne assez bonne emplette pour M. Leers, et je ne croi pas, qu'il veuille refuser vn argent qu'on lui offre sur l'heure. M. Vaillant est mon bon voisin et mon ami; il seroit fâcheux pour lui de ne pouuoir fournir votre ouurage à ses pratiques et de les enuoier pour cela chez vn autre libraire. Je vous réitère encore ma prière de faire ce que vous pourez pour lui, en cas que le conuoi que nous attendons de Roterdam ne soit pas parti.

Si M. Leers étoit tellement engagé, qu'il ne pût pas honnêtement nous en enuoier, n'y auroit il pas moien de sauuer les apparences par cette inuention: vous pouriez m'en enuoier six exemplaires, comme pour faire des présents de votre part; à cela le libraire de Londres n'auroit rien à dire, et M. Vaillant les

donneroit à ses principales pratiques en secret et sans les exposer. L'argent est tout prest en Hollande, et M. Leers le touchera quand il voudra. S'il veut mesme en enuoier douze exemplaires sous ce prétexte et à mon adresse, on les prendra, mais je vous prie de vous souuenir que je ne vous demande cela qu'en cas que le conuoi ne soit pas parti. Si cette lettre vient trop tard et après le départ du conuoi, il ne faut penser à rien, parce que c'est le tout et le principal que d'auoir la fleur de votre liure. Je suis auec vne estime et vne reconnoissance particulière,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant seruiteur

LE VASSOR.

III.

A Londres ce 24 nouembre / 4 décembre 1696.

J'ai présenté votre lettre, Monsieur, à Mylord Sunderland, qui l'a reçue le plus obligeamment du monde et qui se trouue extrêmement honoré du présent que vous lui faites. La première fois que j'aurai l'honneur de le voir, je lui insinuerai quelque chose de l'affaire que vous sauez, et je ferai de mon mieux. Je suis fâché de ce que vous n'auez pu rien faire pour M. Vaillant. Tout cela vient de la jalousie de Callouë. L'expédient que vous proposez me paroît fort bon, et je vous en remercie de tout mon coeur. M. Vaillant

l'accepte; il vous dira ses intentions à la fin de cette lettre. Je vous recommande encore ses intérests; pour lui laisser de l'espace, je ne vous dirai rien de plus. J'espère que j'aurai l'honneur de vous écrire bientost par M. Coningham, gentilhomme écossois qui va voiager auec le fils du comte d'Argile; c'est vn homme d'honneur et de mérite. Il a déjà eu l'honneur de vous voir, et il souhaite passionnément de s'entretenir auec vous. Il fera pourtant peu de séjour à Roterdam. Mes complimens à M. Basnage, et je suis auec reconnoissance, Monsieur, votre très humble et très obéissant seruiteur

LE VASSOR.

IV.

A Londres ce 22 décembre 1696. / 2 Januier 1697.

Je présentai hier, Monsieur, votre liure à Mylord Sunderland. C'étoit vne fort bonne étreine que vous lui enuoiiez; aussi la reçut il le plus agréablement du monde. Il me dit, qu'il m'enuerroit vne lettre pour vous témoigner sa reconnoissance; je ne manquerai pas de vous la faire tenir au plustost, quand il l'aura enuoieé. Il est plein d'estime pour vous, et je ne doute point qu'il ne vous rende tous les bons offices que vous pouuez attendre, quand l'occasion s'en présentera.

Pour ce qui est de l'exemplaire que vous auez enuoié à M. le Chevalier Trumbull, il a voulu le faire relier par son relieur. Il en vouloit paier la reliure, mais je l'en ai empesché, en lui disant qu'il seroit

relié aux dépens de M. Leers, et non pas aux vôtres; tous les deux exemplaires sont reliez en quatre volumes en veau. Comme il y a diz ou douze jours que je n'ai vu M. Trumbull, je ne puis vous en dire des nouuelles bien fraisches. Il est toujours dans les mesmes sentimens pour vous; mais il faut qu'il aille plus loin, et je l'espère.

Je vous réïtère, Monsieur, mes très humbles remercimens pour l'exemplaire que vous m'auez fait l'honneur de m'enuoier. Il a fallu des machines et parler des grosses dens pour le tirer des mains du Sieur Calloué. Je croi, que c'étoit vn maneige de libraire, qui ne vouloit pas qu'on pust lire votre liure ni le prêter à d'autres, auant que d'en auoir vendu quelques vns des siens. Je souhaite, que M. Leers soit content de ce correspondant en cette ville; mais c'est vn homme étrangement brutal. Comme il m'a dit, qu'il n'avoit point ordre de me faire relier vn exemplaire, j'ai cru que s'il étoit relié, ce seroit à vos dépens, ce qui ne seroit pas certainement juste; je l'ay donc pris en blanc. C'est bien assez que vous m'honoriez d'vn si riche présent. Je croi, que Brunel d'Amsterdam ne vous aura enuoié vn exemplaire de mon liure qu'en blanc. Si les choses ne se font pas honnêtement, il faut me le pardonner. Je ne me suis point meslé de cette impression; j'ai toujours résisté à faire le liure et encore plus à le faire imprimer. On l'a fait sans me le dire. Je n'ai aucun commerce auec Brunel, et je ne le connoy point. C'est encore malgré moi que j'ai pris la liberté de dédier le liure au Roi. J'ai été fort surpris de trouuer mon nom dans votre bel ouurage, et je ne mérite pas que vous y fassiez vne si honnête mention de moi en plus d'vn

endroit. Si vous m'eussiez dit, que vous y vouliez parler de l'auanture de Picaut[1]), que M. Jurieu raconte fort de trauers, je vous en eusse bien instruit. Il étoit de mon païs, et je le connoissois fort; son frère aisné a épousé vne de mes proches parentes. C'étoit vn pauure garçon, qu'Aubert de Versé gâta sur le Socinianisme, non à Port Roial, mais dans vne maison de l'oratoire où ils se trouuèrent ensemble. Les pères de l'Oratoire chassèrent De Versé, dès qu'ils s'apperçurent qu'il dogmatisoit; et ils gardèrent quelque temps Picaut pour tâcher de le guérir. Mais il n'y eut pas moien. Vous parlez de cela dans l'article de Socin.

On a trouué ici des pièces fort curieuses. Elles étoient dans la maison de M. Trumbull, et son grand-père les auoit achetées à Bruxelles. Ce sont des lettres et des mémoires de Vargase[2]), ambassadeur de Charles quint au Concile de Trente. Les lettres sont écrites au Cardinal de Granuelle, alors Euêque d'Aras. Certainement on ne peut pas auoir des preuues plus autentiques de tout ce que le p. Paul nous dit des intrigues de la cour de Rome dans ce Concile et de l'esclauage des Éuesques. C'est vne bonne réfutation de Pallauicin. On les a traduites de l'espagnol en anglois, et on les imprimera dans quelque temps. Je les mettrai en françois, et on les fera imprimer en Hollande, auec l'espagnol à costé. Ce sera vne occasion de faire honneur à M. Trumbull, puis qu'elles viennent de sa famille. Après cela on mettra les originaux dans la grande bibliothèque d'Oxford. J'ai lu les pièces en anglois, et j'en suis charmé. J'attens les originaux espagnols. Quoiqu'elles ne soient écrites que durant la seconde tenue du Concile, sous Jules 3, elles nous

aprenent suffisamment, que tout se passoit de mesme sous son prédécesseur, lors que Jules 3. étoit légat.

Comme il y a eu plusieurs Vargas en mesme temps, si vous sauez quelque chose de particulier de celuici, ambassadeur au Concile, faites m'en part, je vous en prie très humblement, ou du moins marquez moi les liures où je pourai m'instruire de ce qui le regarde. Parmi ces lettres, il y en a encore quelques vnes des Éuesques d'Espagne qui étoient au Concile. Il y en a aussi d'vn Docteur espagnol nommé Maluenda, dont je ne trouue rien. Il y a bien vn auteur de ce nom; mais je ne croi pas que ce soit notre homme. Tout ce que dit Maluenda, confirme le narré de Vargas. Pour celui là, il est fort connu dans l'histoire du Concile. Il paroît par ses mémoires, qu'il auoit de l'habilité et de bonnes intentions.

Je vous souhaite vne bonne et heureuse année. Je vous prie de faire mes complimens à M. Basnage, et suis auec vne estime parfaite, Monsieur, votre très humble et très obéissant seruiteur

LE VASSOR.

V.

A Londres ce 13/23 auril 1697.

Quoique je sache fort bien, Monsieur, que vous êtes maintenant occupé à préparer vn Supplément à votre sauant dictionnaire, j'espère que vous ne trouuerez pas mauuais, que je vous détourne vn moment, auant que je parte pour la campagne. Je vas dans la

prouince de Sommerset, chez Mylord Pawlet, où je passerai l'esté. Si vous auez quelque chose à me faire sauoir, vous pourez m'adresser toujours vos lettres chez M. Vaillant.

Je trauaillerai là à loisir sur nos mémoires de Vargas. Je vous prie de sauoir de M. Leers, s'il voudroit les imprimer. Je croi qu'il faudroit les donner en espagnol et en françois; mais je ne sai, si vos libraires voudront les imprimer de la sorte. S'ils ne le vouloient pas, il seroit inutile de les faire copier exactement. Il faudra joindre au texte vne préface longue et des notes pour éclaircir quelques endroits et pour défendre Fra Paolo contre Pallauicin. L'ouurage sera dédié à M. Trumbull: ce sont des mémoires qui lui apartiennent. Il croit en auoir encore d'autres; mais il faut attendre, qu'il puisse aller à sa maison de campagne pour les chercher. Si M. Leers veut entreprendre cet ouurage, sachez, je vous prie, s'il veut faire la dépense que coûtera vne copie exacte de l'Espagnol, et quelles conditions il veut proposer à l'auteur, s'il veut donner quelque chose par feuille ou autrement. Quoique la chose doiue coûter de la peine et du trauail, je ferai la meilleure composition qu'il me sera possible.

On dit, qu'on a en Hollande des mémoires manuscrits du Cardinal Seripand[1]), qui fut des légats à la 3e tenue du Concile. Si vous connoissez celui qui les a, tâchez de sauoir, je vous en prie, si on n'y trouueroit rien qui pust confirmer ce que M. de Lansac, ambassadeur de France, et Fra Paolo disent de la manière dont on traitoit les choses sous Pie 4., et du peu de liberté qu'on auoit dans le Concile; et si on vouloit donner quelques extraits des lettres du Cardinal Seripand, en cas qu'on y trouue quelque chose de ce

que je marque; ce seroit vne bonne affaire, parce que le témoignage de Vargas, de Lansac et de Seripand fermeroient la bouche aux défenseurs de ce misérable Concile. Il est bon de l'attaquer de temps en temps, pour empescher la prescription et l'autorité que l'âge lui peut acquérir. On m'a dit que c'est M. de Wit[2]) qui a ce manuscrit de Seripand.

Je ne vous dis rien de ce qu'on pense ici de votre Dictionnaire: vous pouuez juger, que les jugemens sont différens, comme en Hollande et ailleurs. Vos amis n'y auroient pas tant voulu de gaillardises ni de discussions critiques ou chronologiques sur la vie de certaines gens, aux quelles on ne pense plus guères. Mais les anglois sur tout ont crié contre ce que vous dites quelques fois en faueur du pouuoir absolu et arbitraire, qu'ils appelent tyrannie. L'obéissance passiue n'est plus goûtée ici, et il n'y a plus que les Jacobites outrez qui la soutiennent. On veut qu'en plusieurs endroits vous aiez blâmé la réuolution dernière, sans en parler directement. On a dit ici que le liure est défendu en France et qu'on écrit contre vous en Hollande. L'ouurage, dit on, sera diuisé en 3 parties: la Religion, les bonnes moeurs et la politique. Je ne doute point, qu'il n'y ait plus de malignité que de solidité dans l'ouurage, s'il est vrai qu'on ait ce dessein. Je vous prie de m'éclaircir sur ce fait et sur celui qui regarde la France. Pour moi, j'admirerai toujours la belle variété de choses, l'étendue de vos rares connoissances et les réflexions justes et exactes qui se rencontrent presque dans tous les articles. Si on auoit retranché quelque chose, qui peut être vn peu trop libre, je croi qu'il faudroit regarder les endroits de Brantome que vous citez et quelques autres,

comme des choses dites pour égaier et pour délasser, et pour plaire à certaines gens qui ne veulent point d'vn liure, à moins qu'ils n'y trouuent de quoi rire et se diuertir. Pardonnez moi la liberté que je prens, et croiez que je suis tout à vous sans aucune réserue.

LE VASSOR.

VI.

A Londres ce $\frac{27 \text{ auril}}{1 \text{ mai}}$ 1697.

En relisant, Monsieur, la lettre que vous m'auez fait l'honneur de m'écrire, je me suis aperçu que j'ai oublié de vous marquer vne réflexion que j'ai faite, sur le dessein que vous auez de vous défendre sur ce que l'on vous objecte touchant les difficultez contre les dogmes de religion, par les principes de M. Jurieu que ses aduersaires ont combattus. Permettez moi, Monsieur, de vous dire librement ma pensée, comme votre seruiteur et votre ami. Cela ne fera pas vn bon effet dans le monde, et l'on ne croira jamais que vous parliez sincèrement en cette occasion. Car enfin vn homme qui a de l'esprit et du discernement, peut il goûter vn principe d'où il s'ensuit, qu'on ne peut être véritablement Chrétien sans vne espèce d'enthousiasme ou de fanatisme? En serez vous réduit à recourir à cette ridicule opinion de l'homme que vous combatez le plus? La vérité de la réuélation se connoît par des raisons capables de persuader tout homme de bon sens; et quand on est conuaincu de la diuinité des Écriture, on y peut trouuer tout ce qu'il faut croire pour être

sauué, en la lisant auec attention et auec docilité. J'auoue, que nous auons besoin, dans l'vne et l'autre occasion, du secours du S. Esprit pour arrêter l'effort de nos passions, qui se soulèuent contre vne doctrine qui les condamne, sans cela elles pouroient faire illusion à l'esprit en cette occasion. Il faut encore que Dieu arrête et diminue l'impression que les objets sensibles font sur nous, afin que nous soions plus capables de goûter les biens que J.-C. nous promet, et de craindre les maux dont il nous menace. Mais tout cela n'empesche pas, qu'il ne soit vrai que nous sommes conuaincus, que Dieu s'est manifesté et qu'il a réuélé certaines choses, par des raisons solides et capables de persuader vn homme qui cherche la vérité de bonne foi. Si vous me demandez, comment Dieu fait cela en nous, je vous répondrai, que n'aiant point vne idée claire de l'âme ni de la manière dont Dieu agit sur vn esprit, je ne puis pas répondre à cela philosophiquement. Mais l'Écriture sainte nous aprend, que le secours de l'esprit de Dieu nous est nécessaire, et la manière dont les Chrétiens ont toujours prié, en est encore vne preuue certaine. Les principes de M. Jurieu donnent auantage aux prophanes, qui nous reprocheroient vne espèce de fanatisme et d'enthousiasme. Mais vne personne équitable ne peut pas, à mon auis, trouuer à redire que nous disions, que Dieu, sans intéresser notre liberté, trouue les moiens de nous faire surmonter nos passions et de nous faire vaincre l'impression forte des objects sensibles; en vn mot, de nous mettre en état de pouuoir vser bien de notre raison. Peut être que vous ne goûterez pas mon système, mais enfin, celui de M. Jurieu vous conuient moins qu'à aucun autre, et tout le monde croira que

vous aurez voulu rire et faire voir, qu'on ne peut être conuaincu de la vérité de la religion par vn raisonnement clair et conuainquant.

Pardonnez moi la liberté que j'ai prise de vous parler de la sorte: Je ne voudrois pas que vous eussiez à dos M. Jurieu et ses aduersaires. M. Bertheau vous salue. Je lui ai fait vos complimens, comme vous l'auez souhaité. M. le Cheualier Trumbull m'a fort parlé de vous aujourd'hui; il est bien de vos amis. Mais enfin je voudrois qu'il fist quelque chose: J'espère qu'il y pensera. Ces Messieurs remettent tout après la paix. Je serai encore ici quelque temps auant que d'aller chez Mylord Pawlet. Je passerai par la maison de campagne de M. Trumbull pour chercher dans les papiers de la maison; il croit qu'il peut y auoir encore quelque chose sur le Concile de Trente.

Je suis de tout mon coeur et sans aucune réserue,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant seruiteur

LE VASSOR.

Permettez moi de faire mes complimens à M^r^ et à Me Basnage.

VII.

A Londres ce 23 auril / 3 mai 1697.

Je croi, Monsieur, que vous aurez reçu vne lettre, que je me suis donné l'honneur de vous écrire il y a

quinze jours. Du moins, elle deuoit être dans l'vne des huit malles qui sont arriuées en Hollande toutes à la fois. Je vous y marquois quelque chose de ce que vous me demandez dans votre dernière lettre. Je n'ai point vu, qu'on ait fait ici de si grans vacarmes contre votre liure. Il y a quelques François qui ont crié à tort et à trauers, sans en auoir presque rien lu. Mais vous sauez, qu'il y a des gens prévenus ou malins partout. Vos Ennemis ont ici leurs partisans et leurs émissaires, qui font du bruit, mais les gens raisonnables vous rendent justice. Je vous dirai franchement, et je croi vous l'auoir déjà dit, que les Anglois ont trouué qu'il y auroit trop de gaillardises, trop de choses personnelles contre M. Jurieu; et cela vient de ce qu'ils ne l'estiment guères et qu'ils ne croient pas qu'on doiue releuer auec tant de soin les pauuretez qu'il a dites. Ils ne vous accusent point d'impiété; on reconnoît, que vous auez fort bien parlé contre Socin, Spinosa et quelques autres; mais on a trouué à redire, que vous aiez fait quelques applications ou quelques railleries vn peu trop libres dans certaines choses qui regardent la religion, comme lorsque vous auez parlé de quelques personnages de l'ancien testament. Quelques vns croient aussi y trouuer trop de pyrrhonisme. Si on examinoit bien ce que vous dites là dessus, je ne croi pas qu'on y pût blâmer beaucoup de choses. Mais comme on se sert d'vn pyrrhonisme outré pour attaquer la religion, ce qui a le moindre air de pyrrhonisme allarme certaines personnes. Il y a sans doute vn pyrrhonisme raisonnable; et tout en iroit mieux dans le monde, si on sauoit suspendre à propos son jugement. Mais c'est vne chose qu'on ne connoît pas beaucoup. A propos du pyrrhonisme, Il

me semble que vous auez hazardé vn mot nouueau en françois sur cette matière: c'est celui d'Époque[1]). Il est vrai, que le grec signifie l'acte par le quel on suspend son jugement; mais il me semble que dans notre langue, le mot d'Époque signifie seulement le temps précis au quel vne chose a commencé ou a été faite. Ce n'est pas là grand chose.

Comme le pouuoir arbitraire et l'obéïssance passiue sont maintenant des choses fort décriées en Angleterre, et que le parti de la liberté du peuple l'emporte, il y a des Anglois qui ont cru remarquer, que vous fauorisiez trop ces deux sentimens, et ils ont voulu conclure que vous condamniez la dernière réuolution. Vn Hollandois, homme de lettres et fort attaché au Roi, s'est sur tout fort récrié là dessus. Les anglois sont presque toujours extrêmes dans leurs sentimens, sur tout quand il est question de parti. Il y en a qui outrent la liberté du peuple, comme il y en a eu qui ont poussé trop loin l'obéissance passiue, comme ils disent. Ainsi je ne me règlerois pas sur le goût des vns ou sur celui des autres. Je suis bien persuadé, que ce qu'on appelle pouuoir absolu ou arbitraire est la plus grande peste du genre humain; mais les séditions et les guerres ciuiles ne sont guères moins à craindre. Cependant, comme le peuple ne remue guères quand on ne l'opprime pas et quand on le gouuerne auec équité, je croi qu'il est plus sûr d'imprimer de l'horreur de la tyrannie et du pouuoir despotique et arbitraire. Croiez vous, qu'il y eût tant de mal à faire vn peu de peur aux princes, et à les retenir dans le deuoir que les loix leur prescriuent? L'Éuangile nous ordonne t'il de viure comme des bêtes et de laisser faire vn fou ou vn ambitieux, qui croit

qu'on ne peut lui demander compte de ses actions? Je suis persuadé, que vous auez voulu réfuter seulement certains esprits séditieux et remuans; mais si vous eussiez condamné aussi ouuertement le pouuoir arbitraire et la tyrannie, il me semble que nos Anglois auroient été plus contens de votre ouurage. Il y a vn milieu entre Milton et les flateurs des princes.

Il est vrai, que M. Berteau vous a rendu justice, et nous auons souuent parlé de votre ouurage. Nous l'auons tous deux lu tout entier. Il a pris votre parti en galant homme, aussi bien que M. de la Bastide, mais ils n'ont pu se dispenser de passer condamnation sur quelques articles. On a trouué aussi, que vous releuiez trop certaines foiblesses de quelques gens de lettres, qu'on auoit oubliées ou pardonnées à leur mérite. Enfin qu'il y auoit trop de critique sur la chronologie ou sur des faits peu importans. Pour moi, j'ai répondu à cela, que ce qui paroît inutile à certaines gens, d'autres seroient bien aises de le trouuer, et qu'vn dictionnaire est pour tout le monde. Les vns y cherchent ceci, et les autres cela. Je n'aurois pas pris la liberté de vous faire tout ce détail, si vous ne l'auiez souhaité. Vn auteur judicieux comme vous connoît mieux son ouurage qu'aucun autre. Il est même difficile de se règler sur le goût des lecteurs: Si on s'en rapporte à certaines gens, on ne retranchera rien; si on veut ôter ce que les vns ou les autres n'aprouuent pas, il ne faudra rien laisser. Le plus sûr, c'est de consulter la raison et le bon sens; et c'est ce que vous sauez faire en perfection. — Je vous auois prié de faire vne proposition à M. Leers; si vous auez quelque chose à me dire là dessus, je pourai receuoir votre réponse auant que d'aller à la campagne.

En tout cas, vous pouuez m'adresser toujours vos lettres chez M. Vaillant. Je m'acquitterai fidèlement de la commission, que vous me donnez pour M. Berteau. On dit que le Roi partira demain de grand matin pour s'aller embarquer. Si cela est, vous saurez son arrivée auant que d'auoir reçu ma lettre. Mylord Sunderland est grand chambellan. Il m'auoit dit, qu'il m'enuerroit vne lettre pour vous; mais les affaires le lui ont fait oublier, à mon auis. Le papier me manque; je suis tout à vous

LE VASSOR.

On a dit icy, que votre liure a été défendu en France. Cela est il vrai?

NICOLAS MALEBRANCHE.

Le 9 Juillet 84.

Monsieur,

J'ai lu deux de vos journaux avec un singulier plaisir, je les appelle vôtres, parceque j'ai appris de plusieurs personnes, que vous en êtes l'Auteur[1]). Je croyois d'abord que ce n'étoit pas vous, parceque vous m'avez écrit qu'un de vos amis y devoit travailler. C'est, Monsieur, que vous vouliez vous cacher; mais je ne sçai, si vous le deviez à une personne, qui vous honore autant que je fais. Je vous assure, Monsieur, qu'il m'a paru tant d'étendue et de justesse d'esprit dans ces deux journaux, que le public vous est bien redevable de la peine que vous prenez de l'instruire,

et moi en particulier, qui à l'égard de bien des livres aime mieux en apprendre d'un bon connoisseur comme vous, l'idée et le dessein que de les acheter et de les lire. Car pour cela il faut des correspondances pour les avoir et du tems à perdre. Je ne vous louerai point, Monsieur, sur les belles choses que j'ai remarquées dans votre ouvrage; les louanges d'une homme comme moi ne sont bonnes à rien à un homme comme vous. Je ne vous remercierai point non plus de ce que vous avez dit dans votre 2e journal à l'avantage de ma réponse à M. A.[2]). Vous en êtes bien payé, car c'est l'amour de la vérité, et en même tems le plaisir de la deffendre, qui vous a fait parler. Pour les louanges que vous me donnez à moi, Monsieur, Vous n'y pensez pas. Assurément je me connois mieux que vous ne me connoissez, mais votre inclination pour moi vous a séduit; il faut, Monsieur, faire de semblables liberalités à ceux qui le méritent: Vous gasterez vos journaux, le monde est jaloux, et vous le chagrinerez contre vous, aussi bien que contre moi.

Toute la critique que je veux vous faire, se réduit à 2 choses: L'une que vous avez pris, page 218, M. du Bois[3]), docteur de Sorbonne, qui travaille à un *apparatus biblicus*, (je ne sçai, si c'est de concert avec M. Simon) pour le P. du Bois de l'oratoire, qui ne travaille point sur l'Écriture, mais à l'histoire de l'Église de Paris, par Ordre de M. l'Archevêque. La 2e, page 23, Qu'il n'est pas vrai, le sentiment de Descartes sur l'âme des bestes n'est que de ce tems. Car on a disputé de cela autrefois, selon ce passage de St. Aug. *de quantitate animae*, cfr. 30: *Quod autem tibi visum est, non esse animam in corpore viventis animantis, quamquam videatur absurdum, non tamen doctissimi*

homines, quibus id placuit defuerunt, neque nunc arbitror deesse etc.

Voilà, Monsieur, de bien grandes fautes pour certains esprits, car elles prouveront démonstrativement que vous ne sçavez pas tout ce qui se fait à Paris, et que vous n'avez pas lu ou du moins retenu tout ce qui est dans les livres. Mais je pense, que vous seriez bien fâché de n'être point sujet à en faire de semblables. Car il vaut mieux avoir bon sens qu'une mémoire toute remplie de meubles inutiles. Puis je, Monsieur, vous dire, en que la seule chose que je trouve véritablement à redire dans vos journaux, c'est qu'il paroist que vous êtes de parti sur la Religion, et que vous ne rendez pas encore assez de justice aux catholiques. Cela sied il bien à la qualité que vous portez, et ne seroit il point mieux, qu'on ne pust découvrir vos sentimens? C'est un avis que je prens la liberté de vous donner, et que je crois difficile à observer. C'est, Monsieur, un grand mal que le schisme qui divise l'Église et anime les Chrétiens les uns contre les autres. Je prie Dieu, qu'il ait pitié de son Église en Jés. Chr. notre Seigneur. — Si je découvre quelque mémoire qui soit propre à votre journal, je vous le ferai tenir. Mais je vous prie, Monsieur, de ne me point nommer. Je suis avec tous les sentimens que je dois,

Monsieur,

Votre très humble et très
obéissant serviteur

MALEBRANCHE.

II.

Monsieur,

Le passage tiré de St. Aug., ch. 30 du livre *de quantitate animae,* ne prouve nullement que de son tems il y avoit des gens qui croyoient, que les bêtes n'ont point d'âme. Je vous l'avois écrit sur la foi d'une autre personne, parceque ce texte est si formel, séparé de ce qui le précède, qu'il ne me sembloit pas nécessaire de l'examiner dans le livre dont il est tiré, et vous êtes si peu attaché à vos sentimens, que vous l'avez cru vous même. Nous avons, Monsieur, été trompés tous deux, et apparamment nous avions raison de croire, que jusqu'à Pereira[1]) personne n'a soutenu ce sentiment si extraordinaire et qui est devenu si commun par l'évidence des preuves qu'on en a données dans notre siècle. La même raison qui vous a porté à rendre public l'avis que je vous ai donné, vous fera encore publier que cet avis étoit mal fondé. Vous tournerez, Monsieur, cela comme il vous plaira. A lire le passage tel qu'il est rapporté dans votre journal du mois d'aoust, qui ne croiroit, que du tems de St. Aug. il y avoit des gens qui croyoient, que les bestes n'ont point d'âme? Mais St. Augustin vous dit seulement, qu'il y avoit des Sçavans qui pensoient, que l'âme, soit des hommes, soit des bestes, n'étoit point dans le corps qu'elle animoit. Cela est évident par ce qui précède ce passage. Au reste, Monsieur, ce dernier avis ne vous fera point de tort; il marquera, que vous avez de l'amour pour la vérité et que vous ne prétendez nullement à l'infaillibilité.

M. Nicolle n'est point l'auteur du Traitté de la Volonté[2]), dont vous parlez à la fin du journal de

Ianvier. Je suis très certain de ce fait. C'est Mr Améline, Archidiacre de Paris. Mais je ne sçai, s'il veut bien qu'on le sache.

C'est toujours, Monsieur, un inconnu qui vous parle et qui est votre très humble serviteur.

le 21 de Mars.

III.

Le 25 Mars 85.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre de M. l'Abbé C[atelan][1]); je me donnai l'honneur de vous écrire il y a 4 ou 5 jours, et je pense que vous aurez receu ma lettre. L'Abbé Cat. n'est point de l'Académie des Sciences ni d'aucune autre; c'est un fait de peu de conséquence, sur lequel vous étiez dans l'erreur. Je viens de recevoir la dissertation de M. Arnaud[2]); je l'ai lue et je la trouve extrêmement faible. Je pense néanmoins, qu'il faudra y répondre. Il y a bien de la différence entre le pouvoir què nous avons de suspendre notre consentement, et celui de nous éclairer et de nous mouvoir, et encore plus celui de remuer notre corps et de changer les modifications des substances, et j'espère pouvoir bien prouver, qu'il n'y a nulle conséquence de l'un à l'autre. Ce qu'il y a de plus malin dans cette dissertation, c'est que l'auteur m'impose que je dis, que Dieu n'agit jamais par des volontés particulières, quoique j'aye dit au moins 20 fois le contraire. Il espère par là me rendre odieux. 2do. en ce qu'il me fait prouver par l'Écriture ste., que Jés. Ch.

et les anges sont des causes occasionnelles, ce que je n'ai jamais prétendu, mais seulement que, supposé que Dieu seul soit cause véritable, Jés. Ch. et les anges, qui ont receu puissance pour produire différens effets, c'est une nécessité qu'ils soient causes occasionnelles. En un mot, je prouve par raison, que les créatures n'ont de puissance que par ce qu'elles sont établies causes occasionnelles, et cela posé, je prouve par l'écriture, que Jés. Ch. l'est de la grâce, et les anges des récompenses des juifs. Je suis, Monsieur, si pressé, que je sens bien que je m'explique mal. Mais si vous relisez l'éclaircissement des anges, vous verrez bien que M. Arnaud me fait dire des sottises, que je ne croi pas que personne soit capable d'avancer. Tout son livre me paroît un galimatias perpétuel. J'ai oui dire, que quelques personnes travailloient, afin que vos journaux vinssent ici librement; je souhaitte que cela réussisse, afin d'en pouvoir profiter plus promptement. J'en ai lu et relu onze avec beaucoup de satisfaction, mais je n'ai point encore eu le bonheur de voir celui de février et de mars.

Je suis,

Monsieur,

Votre très humble et très
obéissant serviteur.

IV.

A Paris ce 22 Janvier 86.

Monsieur,

Du moins faut il qu'une fois l'an je me satisfasse. Je vous interromps dans vos occupations, mais je ne

puis m'empêcher de vous dire, que je me souviens et que je me souviendrai toujours de l'obligation que je vous ai. L'amour de la vérité vous a porté, il y a quelques années, à favoriser l'impression de ma 1ère response à M. Arnauld[1]), et sans votre secours je ne sçai ce que mon livre fust devenu. Je voudrois bien vous dire cela tous les ordinaires, mais vous ne le pourrez souffrir. Souffrez du moins, Monsieur, je vous en prie, que je vous le dise une fois l'an.

On dit ici, que M. A. n'est pas content de vous et qu'il s'en est plaint à vous même. J'ai peine à le croire, car cette plainte seroit offensante. Pour peu qu'il entende mes sentimens, il me semble qu'il peut juger, que vous l'avez épargné. Assurément il n'y a pas un seul chapitre dans sa dissertation et dans son 1er vol. de Réflexions[2]), où il ne prenne de travers mes sentimens. Cela est assez prouvé par ma réponse, et il devroit en voir quelque chose. Mais cela est encore prouvé plus au long dans celle que l'on a envoyée à M. Léers, que je voudrois bien, Monsieur, que vous eussiez vue. Il y a déjà plus de trois mois, qu'il a la 1ère partie, et il remet présentement l'impression au mois d'Avril. N'y auroit il point moyen de la faire imprimer plutost? Cela est bien fâcheux que je sois calomnié par des livres publics d'un homme qui a de la réputation, et que je ne puisse pas faire sçavoir que je desavoue ce qu'il combat avec tant d'appareil. Est ce que M. Léers m'abandonneroit, dans le tems que j'aurois plus de besoin de son secours? Je fais mes responses les plus courtes que je puis, et il ne sçauroit trouver le tems de les imprimer. Que puis je, Monsieur, penser de cela?

Les lettres volantes de M. Ar. sont assez communes à Paris. Ce ne sont que des détours, par lesquels il couvre ses calomnies, rendues plausibles par un air de modération et confirmées, pour ainsi dire, par un serment; j'entens sa protestation devant Dieu. J'ai répondu à sa protestation dans ma 1ère lettre, en protestant moi même aussi devant Dieu, qu'il n'y avoit point de chapitre où il attaque ce que je pense, dans sa dissertation et dans son 1er vol. de réflexions, où il n'ait pris de travers mes sentimens. Si on pouvoit croire, que M. A. s'est trompé sur ce qu'il s'imagine être mon opinion, je serois content. Je vous prie, Monsieur, de suivre M. Arnauld dans quelqu'un de ses détours et de confronter les passages.

Le 1er, par exemple, de sa 1ère lettre, environ à la 15e page, je ne peux la marquer exactement, par ce que je l'ai prestée; où il dit: Remarquez bien ce Car. Là M. A. apporte plusieurs passages pour expliquer en apparence celui de la Page 327 de l'éclaircissement, qu'il critique, et ce n'est que pour l'obscurcir, car il n'avoit pour l'éclaircir que de ne point retrancher ce que le ..... *) où je dis, que la loi est divine, parceque les Anges ont parlé de sa part, et après avoir consulté les loix éternelles que renferme le verbe divin. Lisez, s'il vous plaist, Mr, la page 327 de l'éclaircissement et le ch. 16 de ma réponse à la dissertation.

Vous m'obligeriez fort, Monsieur, si vous vouliez bien vous donner la peine de parcourir mon Manuscrit qu'a M. Leers, et mêmes de le garder soigneusement chez vous, parce qu'on dit qu'il va faire un voyage. On

*) Lacune.

vient de me montrer vos nouvelles du Mois de décembre; et l'avis qu'on vous a donné[3]), sur ce que vous avez dit de M. A., me fait vous dire, que je serois bien aise que vous eussiez vu mon Ms. J'aurois bien des réflexions à faire ici sur cet avis. Mais j'abuserois de votre loisir.

Je suis,

Monsieur,

Votre très humble et très
obéissant serviteur
MALEBRANCHE.

V.

A Paris le 15 Mars 1686.

Monsieur,

Vous êtes trop bon et trop honête. Vous en avez trop fait pour votre très humble et très obligé serviteur. Je vous assure, Monsieur, que je suis tout pénétré de sentimens de reconnoissance et que je ne puis vous exprimer ce que je sens en moi même, quand je pense à ce que vous avez bien voulu faire pour un homme, qui ne peut jamais vous être bon à rien. Sans vous M. Léers m'auroit, je croi, remué bien loin. Mais que vous ayez voulu prendre la peine de revoir les feuilles de l'impression de ma réponse, travail dégoûtant s'il en fut jamais, c'est au plus ce que j'aurois dû espérer, non seulement d'un bon ami, mais d'un homme qui n'auroit rien eu à faire. Je sçai par vos ouvrages et par vos emplois, que votre tems vous est extrêmement précieux, non seulement à vous, Monsieur, mais à tous ceux, qui sçavent profiter de vos travaux; et vous l'avez employé à mettre au jour une réponse qui ne

méritoit peutêtre pas plus de voir le jour que les réflexions de mon adversaire. Je vous proteste, que c'est ce que j'ai peine à comprendre, et que je ne l'oublierai jamais. J'ai lu les 9 lettres de M. A.[1]), et je ne répondrai qu'à la 5e, 6e, et 7e; une autre personne a déjà répondu pour moi, et je pense que cela suffira. Car ce ne sont que des détours perpétuels. J'ai presque achevé ma réponse[2]), qui consistera en 4 lettres; dans la 1ère, j'explique et je prouve mon sentiment sur l'efficace de la grâce et du Sauveur. Dans le 2e, je réfute le prétendu Luthéropélagianisme que M. A. m'accuse de soutenir; dans la 3e et 4e, je justifie le reproche que j'ai fait à M. A. Mr de Witt a envoyé les 2 premières en Hollande (il m'a donné bien des marques d'amitié, et je l'honore comme le digne fils et neveu de deux grands hommes en toutes manières. Cette petite parenthèse me fait honneur et vous fait plaisir). On envoyera le reste au 1er jour, mais c'est à condition, Monsieur, que vous ne vous chargerez point de l'impression. Je vous prie seulement d'exhorter M. Leers d'y faire travailler le plutost qu'il poura. Ce sera, je croi, mon dernier livre par rapport à M. Arnauld. Ses remises à l'égard du livre précédent me faisoient appréhender, qu'il ne me voulust laisser là. Les deffenses perdent la moitié de leur force, lors qu'elles ne paroissent qu'après que les critiques ont fait leur réponse. Je n'ai pu encore voir l'avis charitable et prudent que M. A. vous a donné sur mon sujet, ni votre réponse[3]). C'est un étrange homme; je n'y comprens rien. Mais j'ai vu tous vos journaux, hormis celui de février. C'est toujours pour moi un grand régale. Il est difficile, plus que jamais, de rien avoir de chez vous. Mes livres sont encore

en plus rareté que les vôtres. Mais j'espère que cela ne durera pas toujours. — Continuez, Monsieur, d'aimer une personne qui ne peut vous être bonne à rien, mais qui vous honore extrêmement et qui est aussi sensible à l'amitié que les plus passionnés amis.

VINCENT MINUTOLI.

I.

Vous auriez déià receu de mes nouvelles, Mon très-cher Monsieur, d'abord après toutes les ennuyeuses incombances de mon rectorat, pendant tout le mois d'Avril, si je n'avois été comme assommé par l'affligeante nouvelle que nous eûmes de Paris, le jour propre de nos Promotions, de la mort de Monsr. votre frère, notre cher amy; car ie vous puis assurer que dès lors l'affliction a régné dans toute ma famille et qu'en mon particulier i'en suis entré dans vn chagrin si grand, que je ne croy pas de m'en pouvoir remettre de bien long temps, d'autant plus que ce povre garçon, nous quittant si à regret et ayant répugné, comme par pressentiment, vn an entier à faire ce voyage, il me semble que nous soyons coupables de l'avoir laissé partir. Notre surprise a été avec cela d'autant plus grande, qu'on ne pouvoit avoir vn plus grand fond de santé que celuy qu'il emporta d'icy, et ce qui m'en afflige le plus est, que non seulement i'ay perdu en luy vn parfait amy, comme Monsr. Ménage s'en ex-

prime, mais que vous y perdez le meilleur de tous les frères, qui sembloit ne vivre et ne respirer que pour vous, ne cherchant qu'à faire briller et éclater votre mérite, et sur cela je vous diray, mon cher Monsieur, que quoy que ie tienne pour indubitable, que ce grand mérite vous élevera encore sur quelque plus grand théâtre, ie savois pourtant bon gré à notre cher défunt de l'impatience que ie luy voyois pour cela, ne cessant avec moy d'en imaginer les moyens et travaillant effectivement à les mettre en train. Mais ie ne m'apperçoy pas, que i'augmente par cette déduction notre douleur, au lieu d'y chercher des remèdes et des adoucissemens; ie n'en sçache point que celuy de ranger notre volonté sous les ordres de la suprême, en considérant aussi que selon la manière dont nous apprenons, que celuy que nous regrettons les a suivis, il a effectivement fait passage à vne immortelle félicité, où il n'est plus, comme nous le sommes tous les jours, exposé à la nécessité de verser de larmes et de pousser des soupirs.

Le propre iour que ce funeste avis nous vint, je receus encore de son écriture, par le moyen d'vn paquet qu'il m'avoit adressé, renfermant les *Epistolæ Clarorum virorum* receuillies par Michel Brutus[1]) et dont Mr. Ménage me faisoit présent, parce qu'il y en a de Jean Baptiste Minutoli mon trisaïeul, et il s'y trouva en même temps vn petit pot de terre blanche, contenant, que ie pense, quelque essence ou pommade pour Madame la Comtesse de Dona, que i'envoyay sur l'heure à S. E. par vn de mes fils, et j'ay sceu que notre mort a été pleuré du coeur et des yeux de toutes les illustres personnes de cette maison là, où l'on songeoit tout de bon à reconnoître son zèle en

luy procurant quelque établissement avantageux. Monsr. le Comte étoit alors icy, et comme il a accoutumé d'aller toujours faire les Cènes à Copet, il y est retourné pour celle de la Pentecôte, depuis laquelle il est icy attendu tous les jours, d'autant plus qu'il y est arrivé depuis peu de temps vn Prince régnant de Saxe-Zeits[2]), qui est vn rameau nouvellement divisé de la branche Électorale. Il est luy douzième et loge à St. Gervais chez Mr. Sarrasin, où son Gouverneur avoit déià logé avec les Princes de Mersbourg, cousins germains de celuy cy. Pour le Prince de Slesvic-Holstein, que i'ay l'honneur d'avoir chez moy, il y demeurera jusqu'en Automne, qu'il fera place au ieune Prince de Birkenfeldt, duquel on m'a déià écrit. Je croy que vous aurez présentement Monsr. de Heuqueville[3]) arrivé chez vous en bonne santé et en état de profiter de vos lumières, et certes, sans la considération du grand avantage que celuy sera d'être sous votre main, ie me serois opposé plus que je n'ay fait au dessein de Monsr. son Père de le tirer si tôt d'icy. Je seray ravi, mon cher Monsr., d'apprendre de vous son état et ses occupations, et cependant je vous prie de luy dire, que toute notre famille est encore, Dieu mercy, en bonne santé.

Mais je reviens à vous, mon cher Monsieur, pour vous rendre mille actions de grâces pour l'exellent ouvrage, dont vous avez voulu me faire présent, ie veux parler de votre admirable livre en deux parties touchant les Comètes, que je receus il y a vne douzaine de jours sous le paquet de Monsr. Turrettin[4]). C'est vne lecture que je vay faire avec vn très grand plaisir et en même temps avec attachement pour, par mes premières, en raisonner vn peu avec vous, aussi

bien que sur ce que nous avons déià du Mercure sçavant, qui sont les mois de Janvr. et de Févr. seulement; et là dessus il faut que je vous avoue, que la ligne de communication qui vient de nous être ôtée par la perte dont nous avons parlé, nous ôte vne grande commodité pour les avis et fournitures que i'aurois pu quelquefois vous donner. Mais quoy que ny vous ny moy n'en puissions jamais trouver d'vne pareille confidence, si est ce qu'il faudra bien que nous établissions quelqu'vne dans ce lieu mitoyen, pour ne faire pas toujours des envoys de si longue haleine et pour faire souvent d'vne pierre plusieurs coups. Je ioindray à ces lectures celle de »l'Esprit de Mr. Arnaud«, qu'on ne peut avoir qu'en cachette et où l'on dit qu'il se donne de terribles coups, sur lesquels ie vous diray aussi et ma pensée et celle de divers autres. Je vay bientôt être dehors de la révision du livre de Mr. Ménage[5]), où nous sommes à la fin du T; et quand il sera achevé, ie vous le marqueray, afin que le Catalogue du Mercure sçavant en puisse parler, aussi bien que de tout ce qui sortira icy de dessous la presse, d'autant plus que ma charge présente de Recteur me donne vn plein droit sur les livres et sur les Imprimeries. . . . . .

Si chacun étoit ainsi soigneux, mon cher mr., de nous donner l'histoire des hommes de lettres de son païs[6]), nous aurions bientôt l'histoire savante bien complette, et quelle vtilité ne seroit ce pas que de sçavoir ainsi tous les traitez qui ont été composez sur toutes choses, et qui sont ceux qui font mention de leurs autheurs! Si le hazard portoit, que vous vissiez le brave Mr. Francius[7]) ou que vous eussiez occasion de luy écrire, je vous prierois de luy faire sçavoir,

que i'ay bien receu le beau présent de ses poésies et que je ne manqueray pas de luy écrire en remercîment. Les intéressez au Teatro Britannico du Sr. Leti, c'est à dire ceux d'entre nous qu'il y a sanglamment lardez, ne s'en trémoussent pas peu. Ce sont des endroits que vous pourrez voir et dont l'auteur du Mercure sçavant pourra faire son profit; pour mon particulier, il ne me maltraite point, et il se souvient encore de m'avoir traité de Compère dans le 4ème tome de son Italia Regnante.

Vous aurez sceu, par lettres du povre défunt, que sur votre parole il m'a laissé vn billet de 258 £ tournois; le billet étoit pour six mois sans intérèt, afin de luy donner le temps de faire quelques petites épargnes, et pour l'obliger cependant à y songer il portoit après le dit terme la livre au 5 pr cent. Vous pouuez croire, mon très cher Mr., que je n'en parlerois point, si i'étois riche autrement qu'*in liberis et libris,* étant entièrement à vous

M.

Marquez moy, ie vous prie, sous quel nom et quelle adresse il vous plaira que ie vous écrive, pour le faire sûrement.

II.

Le petit mot qu'il vous a plu de m'adresser, mon cher Monsieur, sous le couvert de Monsieur Turrettin, et qui me fut rendu hier, m'a été d'autant plus agréable qu'il ne porte aucune marque de l'indignation que i'appréhendois que vous n'eussiez conceue contre

moy, à cause d'vn silence que, tout involontaire qu'il est, j'ay peine à me pardonner. Il faut pourtant que je vous die, pour vous édifier là dessus, que ie ne me suis guère bien porté depuis celle que je vous écrivis l'été passé, ayant été attaqué de la même fièvre qui m'avoit assailly, pour la première fois de ma vie, l'an d'auparavant. Si rien m'a fait du bien dans cet état traînant, il faut que ie vous déclare de bonne foy, que c'est le charme que j'ay trouvé dans la lecture de vos Nouvelles de la Rép. des lettres, dont nous n'avons encore que le premier tome. Mais par contre, permettez moy de vous dire que i'éprouve bien, combien on languit pour en voir la Continuation, et que ce désir est si ardent en moy, que je ne feray paix ny trève avec Messrs nos Libraires, qu'ils n'ayent trouvé, malgré la dépense, moyen de les faire venir mois par mois, et ie vous en diray quelque chose de plus précis par mes premières, d'abord après nos embarras au mois d'Avril, où j'espère de vous faire vn grand détail, soit de mes propres affaires, soit de tout ce que je pourray croire être de votre goût. J'aurois bien souhaité, que vous m'eussiez dit vn mot de l'état de notre aimable Normand, ie veux dire de Mr. de Heuqueville, comme aussi que vous eussiez du moins accusé la réception d'vn petit mot que je vous écrivis après votre dernière receue, où je vous parlois en faveur d'vn fort gentil Philosophe, qui auroit bien pu remplir la place que vous aviez refusée de Franeker.

Je demeure tout à vous

MINUTOLI.

J'ay chez moy vn homme, qui a le don d'écrire avec beaucoup de politesse et qui a de grandes liaisons

avec Mr. Spon; il avoit déjà fait quelques pas envers le défunt pour se frayer le chemin à votre connoissance. Il s'appelle Mr. Solisor, et je vous en écriray amplement.

III.

Je ne doute pas, tandis que je m'en souviens, que Mr. Mose ne vous ait averti charitablement de ne vous pas beaucoup ouvrir à vn homme, dont Mr. votre frère et moy, déceus par les apparences, vous avions fait autrefois vn assez bon rapport; mais vne plus longue connoissance et la manière de sa retraite, tant de la Suisse que d'icy, donnent lieu à ne se pas départir, en sa faveur, de la maxime qui veut qu'on ne se fie plus à des gens, qui ont porté le froc et le caractère qu'on appelle indélébile, et nous sommes souvent en sollicitude, que Mr. Jurieu et vous ne veniez, sans le sçavoir, à donner accez auprès de vous à de telles gens, dont la société ne peut être que pernicieuse; et quand ie fay réflexion sur les manières, par lesquelles ce scélérat de Morfou s'insinua dans l'esprit du povre Ferrante Pallavicino [1]), ie croy qu'on doit tout tenir pour suspect, et nous avons même eu, pendant vn temps, à appréhender quelque chose pour le povre Mr. Spon défunt, sur ce qu'il s'étoit tellement enfatué de ce Sol[isor?], duquel je vous parle, que lui ayant fait trop de confidence, il étoit venu à le craindre comme vn homme qui avoit en main de quoy le perdre. Il a gardé quelques vnes de ces vies de grands hommes, dont ie vous disois que Mr. Spon faisoit vne compilation, et il y a apparence qu'il osera les mettre au jour

sous son propre nom, quoy qu'il n'ait fait qu'y donner quelque coup de lime, qui est tout ce de quoy il est capable, quoy que non sans quelque teinture de son Gasconisme. Le soin que i'ay de votre sûreté et de votre repos, m'a fait être vn peu long sur cette article. — Je fis, il y eut hier 15 jours, ma troisième courvée Rectorale à nos Promotions, et comme l'an passé ce fut le traité de Mr. Van Dalen *de Oraculis*[2]) qui me fournit le suiet d'vne Dissertation, par laquelle je tâchay de combattre son sentiment et de prouver, que si bien il faloit avouer qu'il y avoit bien eu là dedans de la fourberie humaine, il ne faloit pas pourtant en exclurre l'intervention des Démons, — la matière de celle de cette année m'a été fournie par l'occasion de la Dispute, qui se fait icy depuis quelques semaines pour donner vn successeur à Mr. le Conseiller Chouet en la Chaire de Philosophie, ce qui m'a donné lieu de faire vn Discours sur les combats des Gens de lettres, où, comme dans vne espèce de Carrouzel, j'introduisis des quadrilles de Grammairiens, de Poëtes, d'Orateurs et de Philosophes, combattans à outrance, ou pour la gloire ou pour quelque Promotion, et quoy que i'y fourrasse beaucoup de choses divertissantes, j'en retranchay pourtant les plus eniouées, *quod non conveniat luctibus ille color.* Ceux qui disputent icy *pro Laureâ Philosophicâ* sont Mrs Sarrasin du Bourg-de-Four, Léger & Beddevole[3]), et si je m'intéresse beaucoup pour le dernier par principe d'estime, ie suis pourtant entièrement à notre amy Mr. Léger, que i'estime le plus propre à s'en bien acquitter. Nous avons cependant fort à craindre, que le party de Mr. Sarrasin, qui est assez fort dans la Compagnie, ne l'emporte. Ils ont déià fait chacun vne leçon de Logi-

que et de Physique, chacun leur Dispute de Logique, et ils sont cette semaine à la 2de de Physique, et quand la 3ème sera faite, on iugera, et ie ne manquerai pas de vous en apprendre le succez. Il n'y a pas d'autres nouvelles dans notre Académie, si ce n'est que Mr. Beddevole avoit commencé, par l'approbation du Magistrat, d'y faire des leçons d'Anatomie, mais qui n'ont pas eu suite par le manque d'écoliers; les bruits qui ont menacé cette ville[4]) et qui, Dieu mercy, se dissipent de plus en plus, nous en ayant fort destitués, mais nous en verrons revenir beaucoup d'Allemagne, d'Angleterre et de vos Quartiers, d'abord qu'on aura la certitude que ces nuages seront écartez. On s'est cependant mis en train de se fortifier et de se munir tout de bon, et quoy que Mr. le Résident fasse sçavoir de la part de son Maître à notre Magistrat, que la France ne nous a nullement en veue et qu'elle veut entretenir inviolablement l'alliance qu'elle a avec les Cantons, on a résolu de ne se point désister des travaux commencez, qu'on ne les ait mis en état. La résistance que l'on a trouvée dans les Vallées, a vn peu rallenty ces Mrs les Dragons, dont il y a eu vn bon nombre de tuez; mais il faut attendre qu'on en sçache plus précisément la quantité. La division qui se mit d'abord parmy ces povres Évangéliques, dont les vns vouloient accepter les offres du Prince et les autres non, est ce qui leur a fait vn très grand mal, puis qu'autrement on n'auroit iamay pu pénétrer dans le païs, n'y gagner aucuns de leurs postes. Ils sont encore en quelque nombre dans des lieux inaccessibles, d'où, si tant est que les vivres ne leur manquent pas absolument, on espère qu'ils regagneront tout le reste aussi bien à cette 28ème persécution, qu'ils on fait dans

les précédentes, dont quelques vnes les avoient mis encore plus bas qu'on ne le suppose auiourd'huy. On se contente maintenant de les tenir bloquez, pour les faire périr et . . . .*) par famine et autres souffrances, mais on ne désespère pas qu'ils ne se soumettront encore: ils ont vn secret de faire de la poudre qui garde sa force trois iours, et il ne leur manque pas de quoy en faire touiours de la nouvelle. Demain, qui est le iour de poste de Turin, nous en pourrons apprendre quelque particularité. On nous les avoit souvent donnez pour entièrement perdus, cependant on a sceu de temps à autre le contraire.

Comme ie n'ay pu voir de vos Nouvelles de la Rép. des lettres que iusqu'au mois de Mars de l'an passé, on m'a promis de m'envoyer dès demain la nouvelle année. Quel régal, bon Dieu, pour vn homme qui en est aussi affamé que moy! Je ne méritois pas l'honneur que vous m'avez fait, de parler de moy dans vn des articles de Janv[r] 1685, et ie voudrois bien que mes Dissertations pussent soutenir le grand iour; ie les y produirois, comme vous m'exhortez à le faire, mais ie suis trop convaincu de leur insuffisance à contenter le goût du siècle, qui ne veut plus rien que d'extrêmement élaboré, et vous sçavez que les travaux continuels de ma profession, de la prédication et de la conduite de 8 enfans, avec beaucoup d'autres embarras, n'en donnent guère le loisir à vn homme qui se sent bien éloigné de cette heureuse facilité, qui vous fait être l'admiration de tous ceux qui sçavent ce que c'est que d'écrire. Autrefois i'étois comme le seul dépositaire de tous ces riches trésors, dont vous faites

*) Déchirure.

part maintenant à tout le monde, et l'on me couroit après, tous les ordinaires, pour me demander la communication de ce que i'avois receu de vous. Mais il n'étoit pas iuste, que toutes ces belles choses ne fussent pas plus publiques et qu'elles ne se répandissent pas dans le monde par vn plus vaste canal. Mais ie m'arrête, car ie sçay que vous me châtiez toutes les fois que je veux toucher cette corde, et ie vous demande de vos nouvelles personnelles et particulières, comme aussi que vous me fassiez la grâce de m'en apprendre de notre cher Mr. Banage et de Mr. d'Heuqueville. J'espère, qu'vn fort honnête jeune homme de votre ville, qui est le brave Mr. Symus, fils de Mr. le Médecin, vous aura veu à son retour et vous aura fait entendre, qu'vn de mes plus grands plaisirs est de m'entretenir sur votre suiet. Je vous prie de le saluer de ma part; ie vous prierois de l'aimer pour l'amour de moy, mais il a assez en luy même de quoy gagner votre affection. Son compatriote d'Amsterdam, qu'il a laissé chez moy, où il demeurera iusqu'en octobre, le salue aussi tendrement; et moy, qui suis tout à vous, vous embrasse de toute mon âme.

M.

Mardy 18 May 86.

J'oubliois de vous remercier du soin que vous avez eu de retirer le billet de Mr. votre frère, qu'on vous aura remis avec ma qui[ttance].

IV.

Puis que i'ai û le mal-heur de ne vous point écrire, mon très cher Monsr., depuis que i'ay reçu celle, par où vous m'apreniés que Mr. Beddevole vous avoit vu et vous avoit remis vne lettre de ma part, j'aurois mille choses à vous dire, dont ie ne vous dirai peut être que les moins importantes, à cause de la confusion avec laquelle elles se présentent en foule à mon imagination. Mais il y en a vne privilégiée et qui ne m'échapera pas: c'est, mon cher Mr., la parfaite joye que i'ay ue du plein retour de votre santé, car je le suppose tel puis que vous vous étiés senti assés de forces pour reprendre le train de vos belles et solides leçons publiques et particulières. Pour ce qui est de moy, je suis allé mon petit traquenar les dernières années, sans avoir, Dieu merci, de grandes indispositions, et pour tâcher de me remettre du chagrin, où la difficulté de notre commerce, à cause du trop grand éloignement et des voyes mal sûres, me met, ie me suis fait vn agréable amusement de la correspondance, que quelques savans de nos environs ont bien voulu avoir avec moi, et dont la plus cultivée est celle qui s'est attachée, ie ne sai comment, dès environ vn an en çà, entre Mr. l'Abbé de St. Réal [1]) et moi, puis que nous nous écrivons avec vne assiduité égale à celle de nos entretiens par lettres pendant votre séjour dans le Château de Copet, qui (pour passer légèrement sur vn grand suiet de larmes) n'a pas possédé long-tems l'aimable et vertueuse Comtesse après la mort de l'Illustre Comte, puis qu'il y a près de deux mois qu'elle l'est allée reioindre pour le corps dans son Tombeau de Lausane et pour son âme dans le Ciel. Vous

croyés bien, mon cher Monsr., que je n'ai point de conversation avec des gens de lettres, que vous n'y entriés pour beaucoup. L'esprit de cet illustre Abbé s'étant trouvé dans ie ne sai quelle petite irritation, pour quelque trait qu'il sembloit que vous ûssiés pris plaisir de lui donner dans quelqu'vne de vos Nouvelles sçavantes, i'ai tant fait que i'ai adouci et consolidé cette playe, et que celuy qui, tout piqué qu'il étoit, ne pouvoit s'empêcher d'estimer Mr. Bayle, l'aime comme ne pouvant vouloir du mal au meilleur de mes amis. Si ses ouvrages qui ont vu le iour ont été généralement goûtés, ie suis sûr qu'on applaudira extrêmement celui, auquel il travaille actuellement et qu'il me fait l'honneur de me communiquer, cahier après cahier, avec autant de soin que si ma critique lui pouvoit être aussi vtile, qu'il est certain qu'elle ne lui est d'aucun vsage. C'est la traduction des lettres de Cicéron à Atticus, qui sont vn trésor pour toute sorte de gens, mais surtout pour ceux qui sont sensibles aux délicatesses de l'amitié, et de l'amitié la plus réelle et la plus officieuse. Outre ces conférences lettrées, nous sommes nouvellistes à outrance, et vous pouvez iuger, quelle étendue cela peut avoir, par rapport à l'émotion où est aujourd'hui toute l'Europe. Que ne donnerois ie point pour que vous pussiez en être! N'y a t'il point moyen, que nous nous puissions établir quelque ligne de communication, qui nous rapproche par le moyen de quelque personne confidente, ou à Paris ou à Francfort? Absolument il faut que nous trouvions quelque chose de semblable, car il n'y a pas moyen que, pour moi, i'en puisse demeurer là, que vous et moi nous écrivions réciproquement à peine vne fois l'an. Combien de iolies choses nous

perdons, par le tour charmant et nouveau que l'amitié véritable fait qu'on donne quelque fois aux choses mêmes les plus rebatues et les plus vsées. — Voici quelques articles d'vne de nos dernières lettres, afin que vous compreniez que ce n'est pas toujours Mars qui nous fournit.

(Extrait d'vne lettre de Paris, du 16 Août:) »Je vous mandois par ma précédente, comme on avoit reçu lundi Duc et Pair Mr. de Chorrost[2]) au Parlement, et demain on recevra notre Archevêque en la même dignité. Par ses lettres, il doit suivre et avoir séance immédiatement après les six Pairs Ecclésiastiques, et par conséquent précéder tous les autres Pairs Laïques, à quoi ces derniers ne veulent pas acquiescer; ainsi il n'y aura demain à sa réception que les Ecclésiastiques, et pas vn Laïque, et apparemment il n'ira pas au Parlement le reste de sa vie et laissera démêler cette affaire à ses successeurs. La Duché et Pairerie est assise sur St. Cloud, comme étant le premier présent que Nos Rois Chrétiens firent à l'Église de Paris.

Mad[e] Cramoisi[3]) a fait banqueroute, dont toute la rue St. Jaques a vne ioye merveilleuse; car avec les airs de grande Dame qu'elle se donnoit, elle avoit attiré l'envie de tous les autres libraires. Il n'en est pas de même du Rév. Père Bouhours, qui en est au désespoir, parce qu'elle est son amie intime, qu'il y alloit très souvent prendre de bons petits repas avec de ses camarades, et plût à Dieu qu'il n'y fit pas autre chose! Elle faisoit bonne chère et avoit de très belle vaisselle d'argent, bien des pierreries et vn bon carrosse, où le Rév. Père mettoit souvent son gros fessier. Elle avoit vendu vne partie de ses magazins, et en-

tr'autres ce qui lui restoit des oeuvres de Maimbourg, 21 mille francs.

Il court vn petit livre par Paris, de la façon d'vn Père de Villiers[4]) sorti depuis peu des Jésuistes. Il est intitulé »Réflexions sur les défauts d'autrui«, où il décide sur plusieurs choses. Il parle du bel air, de l'amitié et du commerce des femmes et autres semblables choses, comme s'il avoit été nourri à la Cour et qu'il eût û vn commerce avec les femmes comme feu Mr. de la Rochefoucaut ou le Cheval[r] de Grammont.«

Et afin qu'il ne soit pas dit, Mr., que ie ne vous régale qu'aux dépens d'autrui, voici vne ou deux choses de mon propre fonds. Car vous verrés dans la description ici iointe, d'vne petite statue découverte récemment en ce païs, la matière de mon Discours dans la solennité de nos dernières promotions, que ie vous prie de communiquer à nos chers M[rs] Banage, avec toutes les effusions de coeur dont ma lettre est pleine, et que ie les prie de prendre aussi pour eux, leur laissant vne pleine liberté de mettre ma Description à telle sausse qu'il vous plaira. Voici encore de la rimaillerie Françoise et Italienne, par où i'ai tâché de rendre le sens d'vne très ingénieuse Épigrame latine, que ie vous envoye et qu'vn Comte Piémontois, avec qui je correspons, m'a envoyée de Turin. Je croyois de vous envoyer tout ceci par vne commodité d'ami; c'est pourquoi je ne faisois pas difficulté de grossir ainsi le paquet, mais comme j'étois prêt à le fermer, vn de mes bons amis, m'ayant trouvé dans cette occupation et ayant apris incidemment l'vtilité et le plaisir qui me reviendroit d'vn commerce comme le vôtre, s'est offert généreusement à porter la dépense,

tant de ce paquet que de ceux qui pourroient suivre réciproquement, de manière que si votre santé et votre loisir vous permettent de vous divertir à cela, nous pourrons, tant que cet honnête homme sera de cette obligeante humeur, nous écrire régulièrement sur les affaires du tems aussi bien que sur celles de litérature, sans qu'il nous en coûte rien; et vous n'aurés, cela étant, qu'à tenir vne note de ce que vous débourserés, soit pour les lettres que vous recevrez de moi, soit pour l'affranchissement des vôtres, jusques à Rhinhause, et l'on aura soin très assurément de vous le faire rembourser de mois en mois ou de trois en trois mois, comme vous voudrés, par quelque Marchand de votre ville. Il n'arrivera pas touiours, que les paquets soient du volume de celui ci, qui est venu à cette grosseur démesurée à l'occasion de ces premiers cahiers d'vn Proiet pour la paix générale[5]), qu'vn ami, qui les tient de bon lieu, a voulu que ie vous communicasse pour recevoir là dessus vos libres et vos sincères avis, tant pour la matière que pour la forme. Vous êtes même prié, quand vous les aurés vus, d'en procurer la lecture à Monsr. le Baron de Groeben[6]), Gouverneur du plus ieune des Princes frères de S. A. É. de Brandebourg, qui est présentement à Leiden, et pour cela vous en pourrés faire l'adresse à Monsieur de Smetthau[7]), Conseiller d'État privé et Envoyé Extraordinaire de S. A. É. de Brandebourg à la Haye. Il aura soin de vous les renvoyer, afin qu'ayant le tout, comme on prétend de vous le faire tenir, vous en puissiés mieux iuger. Si l'on ne faisoit pas état de bien sauver dans ce Proiet les intérêts du Protestantisme et de nos chers frères du réfuge, ie n'aurois pas seulement daigné ietter les yeux dessus; mais celui qui a la chose en

main, m'a assuré que la suite m'ôteroit tous les scrupules que ie pourrois avoir là dessus. Dieu le veuille, car il ne faut pas être de petit expédient pour amener cela au point qu'il faut.

Dans la pensée, que ma lettre ne viendroit pas de long-tems entre vos mains, ie n'y voulois rien mettre sur les affaires du monde, puis que ce n'auroit plus été cela; mais allant le train ordinaire de la poste, il faut vous faire part de nos dernières nouvelles de Piémont.

Il en a été, à peu près, de la bataille qui se donna le 18 d'aoôut st. n. dans la Plaine de Staffarda, que de celle de Fleuru: les François en ont la plus grosse perte, compensée par la fumée de quelque honneur. Il est vray, que le champ de bataille leur est demeuré, avec 10 pièces de Canon, de 12 que le Duc en avoit, et l'équipage de quelques officiers, au lieu du bagage du Prince et de l'armée, ainsi qu'ils l'ont publié; mais au lieu que dans l'armée Ducale on ne compte que 70 officiers, que morts que blessés, dont les principaux sont parmi les 1ers le Marquis de Beüil, Colonel du Régiment de Savoye, le Comte des Lances, Capitaine aux Gardes de S. A. R., et deux Maiors, mille soldats blessés et onze cent prisonniers, plus de la moitié de Milices, — les François avouent la perte d'environ 200 officiers, parmi lesquels il y a trois colonels morts, et entr'autres le cruel La Lande qui commandoit les Dragons iaunes, et pour le reste il peut aller à 3 mille soldats tués ou blessés. Le combat dura 7 à 8 heures; pendant les 4 premières les affaires du Duc alloient à merveilles, mais ayant poussé l'ennemi à vn quart de lieue loin du lieu où le combat avoit commencé, il arriva que l'armée du

Duc, s'avançant avec trop de chaleur, donna dans vn piége, qu'apparemment le rusé et vieux routier Catinat lui avoit tendu, qui fut de s'enfourner entre deux batteries des ennemis, qui les prenoient par les flancs, tellement que cette cavalerie pesante de Bavière, sur laquelle on faisoit tant de fonds, n'en pouvant soutenir le feu, se renversa sur l'infanterie du Duc et ainsi fit perdre la bataille, dont la perte auroit été plus grande sans la bonne conduite du Prince Eugène, qui fit retraite en bon ordre iusques près de Carmagnole, où l'on s'arrêta. Par là, les François sont demeurés Maîtres de la Plaine de çà et de là du Pò, iusque là que, le lendemain de la bataille, ils se rendirent maîtres de Saluces, où ils trouvèrent de grandes provisions de grains et beaucoup de munitions de guerre, et deux iours après ils entrèrent dans Saviglian, d'où ils transportèrent à Pignerol cent huit mille sacs de blé. L'armée du Duc, cependant, se va renforçant de iour en iour, et la revue qui s'en fit ces iours passés, la trouva forte de 13 à 14 mille hommes, qui de Moncalier doivent aller au plutôt camper près de Carmagnole, place bien pourvue de Monde et d'artillerie. Le Régiment de Lorraine, fort de 2200 hommes, a passé à Turin pour l'aller ioindre, et comme les troupes auxiliaires, que l'Empereur y envoya, sont déià en partie dans le Duché de Milan, on ne désespère pas, que cette armée ne fasse encore quelque chose de bon, le reste de cette Campagne, ou du moins ne conserve le païs. Ie n'ai pas le tems de vous dire rien du nôtre, ce sera la matière expresse de quelque lettre suivante. Ie vous embrasse de toute mon âme et suis entièrement à vous.

Mardi 28. Août / 7. 7bre 90.

Vendredi 29. Août / 9. 7bre 90.

Me voici donc, mon cher Mr., érigé en homme de dépêches, quoy qu'il n'y ait rien ou que peu de mien. Il faut vous rendre raison de ce paquet; il contient:

1°. La suite des conférences du Proiet de la Paix Générale, ou, pour mieux dire, la 4e de ces Conférences toute entière, qui radoucit déià bien les esprits qui auroient pu se cabrer vn peu sur quelques Propositions des trois autres. Celui par la faveur de qui je les recouvre, m'édifie fort en me disant, que cela ira de bien en mieux, et que si vous ou vos amis avés quelque chose à y corriger et redresser ou quelques avis à donner, la sixième conférence est destinée à radouber tout ce que chacun pourroit croire qu'il y ait de gâté, pourvu qu'on s'en explique et qu'on avertisse. Ce même homme, que vous iugés bien n'être pas vulgaire, souhaiteroit, au cas que cela ne vous incommodât pas, qu'il vous plût de faire faire du moins deux ou trois copies des dits Écrits, par quelque copiste que vous aurés à la main, bien propre à s'en aquitter, et qu'il récompensera, suivant la note qu'il vous plaira d'en donner, avec celle des ports de lettres; et cela s'exécutant, son désir seroit que vous prissiés la peine, sans qu'on seût pas encore d'où cela vous vient ni par quel canal, d'en faire passer vne copie entre les mains de Mr. d'Ablancourt et vne autre en celles de Mr. l'évéq. de Salisburi, en tâchant d'en savoir au vray leurs sentimens; et pour la 3ème il pourra se faire, qu'on vous indiquera bien tôt quelque personne, à qui la communiquer.

2°. La suite des nouvelles du Piémont, sous les dates que vous allés voir.

Turin, 30ème août.[8])

Le régimt de Lorraine, qui est d'infanterie, bonnes troupes et bien aguerries, partit Dimanche pour l'armée.

Lundi matin, S. A. R. retourna aussi au Camp, mais ce ne fut qu'après avoir été visiter, par vne généreuse tendresse, non seulement les Officiers, mais encore les Soldats blessés dans les Hôpitaux, donnant à chacun de ceux ci, de quelque nation qu'ils fussent, vn croisat, et ordonnant que l'on en aît bien du soin.

Lundi après diner, Mr. le Marquis de Dronero revint de Milan, pour où il étoit parti en poste Ieudi passé pour règler quelques affaires de la conioncture avec le Gouverneur, qu'il trouva vn peu indisposé de Corps, mais très bien disposé d'ailleurs à nous continuer toute sorte d'assistances, à quoy il alloit, dit il, travailler avec vne extrême application. Ce même Marquis nous a rapporté, qu'à son passage par les villes de Verceil et de Novarre il avoit vu, dans la 1ère et dans l'autre, 4 Compagnies de la Cavalerie Allemande, et qu'on lui avoit encore assvré, qu'il y en avoit six autres en chemin, et que le reste même, pour achever le nombre des 3m hommes de cavalerie qu'on nous a promis, passoit déià.

On découvre tous les iours plus, que les François ont perdu considérablement de monde dans le combat, y étant demeuré des leurs: 4 Colonels, 4 ou 5 Lieutenants colonels et grand nombre des Capitaines et d'Officiers, et par conséquent de Soldats, y ayant, entr'autres, 2 Régimens qui ont été entièrement défaits. Le cruel la Lande, qui commandoit les Dragons iaunes, est vn de ceux qui ont été tués. Ils ont 1500 blessés dans Saluces, et l'on en a mené bien davantage à

Pignerol. Le Prince de Mourback l'a été dangereusement.

Des Nôtres, Mr. le Cheval^{r} des Lances est mort de ses blessures à Carmagnole, comme aussi Mr. le Comte de Brandis de celle qu'il avoit reçue près de Luzerne; nos autres Cavaliers et Officiers guérissent heureusement, et Mr. le Comte de Monasterol est déià tout à fait hors de danger.

Turin, 1er 7bre.[9])

Le Régiment de Lorraine est arrivé au camp. Le Régim^{t} de Taf et celui de Mr. le Prince arrivent demain, avec quelques troupes Espagnoles de recrue, et il est sûr que Mr. le Gouverneur de Milan nous envoyera encore deux mille chevaux, qu'il a levés avec la plus grande promtitude.

Les François n'ont laissé que 2 Régimens dans Saluces et quelque soldatesque à Saviglian et à Fossan, et ils campent entre Saviglian et Raconis, de crainte du gros de Milices du Mondovi, de Ceves et de Coni, que le Marquis de Parelle a assemblé et qui va être renforcé de 2 Régimens, qui lui viennent de Final par Ceves.

Il court vn bruit, qu'en Savoye, du côté du Genevois, il y a û vn rencontre, où les François ont û du pire, mais on en attend la confirmation.

Montmeillan, 3 7bre.[10])

Il y a û quelque combat en Maurienne, qui n'a pas réussi aux François. On vit passer avanthier dix chariots de leurs blessés; on ne sait pas le nombre des morts. On leur a tué bien des chevaux, et ils en

ont environ 60 de blessés à Aigue belle. Ils ont aussi été repoussés en Tarantaise, sans qu'on en sache les particularités. Mr. le Comte de Bernez est en Maurienne, et Mr. le Marquis de Sales en Tarantaise. On ne croit pas, que les François gagnent passage, ni par l'vne ni par l'autre. L'on nous menace fort, mais nous ne craignons rien, ayant de bons remparts inaccessibles, plusieurs voûtes à l'épreuve des bombes, vn Gouverneur intrépide, le Château en très bon état, deux cens volontaires outre la garnison et les bourgeois, des vivres pour plus de trois ans et des munitions de guerre pour dix années.

Chambéri, 4 7bre. [11])

Nos conquérans ont abandonné le 1er poste qu'ils avoient occupé en Tarantaise. Quelques vns croyent, qu'ils sont prêts à aller en Piémont, à cause de l'arrivée des Allemans. Mr. de St. Ruth est touiours campé à Albi. Il a déià passé ici 3 ou 4 Régimens pour Champarillon.

3°. Il faut vous tenir promesse en vous disant vn mot de nos affaires. L'occupation de la Savoye ne nous a pas peu effrayés, comme vous pouvés penser, soit par rapport à notre sûreté, soit par rapport aux vivres qui servent à notre subsistance. Nous avions touiours cru, que de peur d'effaroucher les Suisses, on se contenteroit de la Province de la Savoye proprement dite, ou que tout au plus on y ioindroit le Genevois; mais quand nous avons vu, que Ternier, Guillard, le Foucigni et le Chablais en étoient, alors notre

peuple a pris l'allarme vigoureusement, et ayant inspiré la même terreur à Mrs de Berne, cela a opéré que ceux ci ont fait avancer 4 mille hommes sur la frontière, pour être prêts à entrer dans notre ville au premier signal, et que nous avons résolu d'augmenter notre garnison, en la faisant de 600 allemans, ce que l'on commence d'exécuter, puis qu'il en doit déià entrer demain 4 compagnies, qui couchent ce soir à Copet. Ce trémoussement a fait penser à la France, que si l'on pressoit cette conquête de nos environs par des exécutions militaires de quelque éclat, les Suisses prendroient feu tout de bon. Pour prévenir cela, on nous a fait dire par notre Résident, que pour nous ôter tout ombrage, les troupes de France vuideroient de la Savoye et n'y prendroient pas même de quartier d'hyver. Cependant nous sommes encore aux écoutes, si l'on nous tiendra parole; de quoi nous doutons vn peu, à cause que la France commence d'être tout de bon piquée au ieu contre Mrs de Berne, de ce qu'on croit qu'ils ont fait changer à Bade la résolution de garder les passages et de ce qu'à Arau ils ont aussi fait accorder à Mr. Cox la levée de ces 4 mille hommes, dont on a déià tant parlé, de sorte qu'on n'attend plus que le retour du courrier que Mr. Cox [12]) a envoyé à S. M. Br[itannique], pour en apporter la ratification du traité. Ie ne vous en envoye pas encore les articles, parce que ie ne sai pas si l'on n'a rien changé aux articles que i'ay.

J'avois résolu de vous envoyer encore, par celle ci, la déposition de mort de ce Turrel [13]), qui a remis les Vaudois dans les Vallées, que vous savés qui, les ayant quittés, fut pris à Embrun et après roué à Grenoble. Elle a découvert aux François, par vn fâcheux

contretems, vne partie du pot aux roses. Mais n'ayant pas û ma copie à tems pour la ioindre à ceci, ie la ferai suivre par le premier envoy, et ainsi des curiosités historiques et autres qui me tomberont entre les mains.

Pourrois ie point savoir par votre moyen, si Mr. Jean Hulft [14]) est encore Résident pour L. L. H. H. P. P. à Brusselles? Il y a long tems aussi, que ie désire de savoir, qui est l'autheur des Lettres sur les affaires du tems [15]), de même que du Mercure historique. Croyez vous aussi que quelqu'vn là bas, moyennant vne honnêteté proportionnée à la peine, voulût prendre le soin d'envoyer ici dans vne lettre, tous les mois, la liste de tous les livres de ce mois là mentionnés dans les divers Journaux, s'arrêtant vniquement au titre de chacun, pour avoir par ce moyen là vne connoissance anticipée des productions savantes, au lieu qu'il faut souvent des 7 ou 8 mois, avant que nous ayons cette satisfaction, qui ne nous vient que par les Foires de Francfort. — Tout à vous.

V.

Voici, mon très cher Monsr., ma troisième lettre depuis quinze iours; i'espère que les deux autres vous seront bien parvenues. Ie vous y marquois, comment on prétend de vous indemniser du port, tant pour celles que vous recevrez que pour celles que vous affranchirés jusqu'à Rinhause. Vous aurés ainsi reçu quatre conférences de 8, qui se passent entre deux amis, qui forment vn plan de paix générale, dont la

singularité pourra plaire, quand même rien ne s'en effectueroit. Vous en trouverés ici la préface, qui prévient les esprits contre quelques obiections et qui donne à entendre, qu'on ne prétend pas (quelle prétention, bon Dieu!) de laisser aucun mécontent et à qui il reste la moindre appréhension pour l'avenir. On démêle assez bien le tout dans les entretiens suivans, dont on vous fera bien tôt part. Vous étiez prié de communiquer cette pièce, aussi bien que les nouvelles, à Mr. le Baron de Groeben, Gouverneur de Monseignr le Prince Christian Louis de Brandebourg, présentement à Leiden, par l'organe de Mr. de Smettau, Envoyé de S. A. É. de Brandebourg à la Haye. Ie vous demande la même grâce pour cette préface et pour les nouvelles ici incluses, et de même pour ce qui suivra et que vous iugerés leur pouvoir faire quelque plaisir. Je ne sai, si ie n'ai point oublié de vous dire, qu'on souhaiteroit que les conférences passassent sous les yeux de Mr. Van Beuning. Nous avons ici depuis ce matin Mr. d'Oberkan, qui est venu de la part de Mrs. de Zurich s'aboucher avec nos Mrs. sur les affaires de la conioncture; ie n'ai pas pu encore avoir l'honneur de le voir, à cause des lettres qu'il m'a falu écrire. J'espère que vous aurés la bonté de me faire des lettres de la plénitude des anciennes et avec toute la franchise de notre amitié, afin que l'ami pacificateur puisse profiter de vos bons avis. Recevés vous des lettres de Paris, et le commerce n'en a t'il point été interdit, comme il s'en est tant parlé? ie serai bien aise de le savoir pour me règler sur l'envoi, que ie vous pourrois faire des petites pièces qui nous viennent quelquefois de ce païs là; par exemple je ne sai, si vous avés vu ce petit vaudeville sur l'air:

S'il perd vn fichu serviteur, ie perds aussi vn fichu maître:

Si ie veux rimer à Guillaume,
Voilà d'abord plus d'un Royaume
Qu'il a su soumettre à sa loy.
Mais si ie veux rimer à Jaques,
Ie ne trouve rien, par ma foy,
Si ce n'est qu'il a fait ses Pâques.

En voici encore d'autres:

O la belle comparaison,
Qu'il y a de Louis à Guillaume:
L'vn n'est qu'vn brûleur de Maisons,
L'autre est vn preneur de Royaumes.

O la belle comparaison,
Qu'il y a de Guillaume à Jaque:
Guillaume se bat en Lion,
Jaque s'enfuit quand on l'attaque.

Je ne sai si ie vous marquai les lampons; il y en a d'assés plaisans. Le pont neuf ne se pique pas extrêmement de la iustesse des rimes ni de la différence du pluriel au singulier, pourvu que le son ait du rapport. Vous voyés que ie fais flèche de tout bois, à peu près comme les Gazetiers, pour remplir. Mille baisemains et embrassades à vous et à nos chers amis.

Mardi $^{19}/_{9}$ 7bre.

VI.

Mardi $\frac{3\ 8^{bre}}{23\ 7^{bre}}$ 90.

J'avois résolu, mon très-cher Monsr., d'attendre à vous écrire de nouveau, que vous ûssiés pris la peine d'accuser la réception de mes deux lettres précédentes, ou du moins de la première, faisant vn gros paquet où étoient renfermées 4 conférences de huit qu'vn homme de grande sagacité s'est avisé d'imaginer pour former vn projet de Paix Vniverselle; mais le plaisir de m'entretenir avec vous me porte à anticiper, de quelques iours, l'envoy qu'on vous doit faire des conférences $5^{\text{ème}}$ & $6^{\text{ème}}$, et ie me fais vne d'autant plus grande nécessité de prévenir ce petit retard, que ie ne crains rien tant que celui de vos lettres, par la pensée qui vous sera venue de ne m'en point envoyer, qui ne portassent les avis de ceux de vos amis, que vous auriés régalé de cette lecture, aussi bien que vos propres sentimens là dessus. Quoi que l'ami souhaite bien de les savoir, il me permettra, s'il lui plaît, encore plus de désirer la satisfaction dont ie iouissois autrefois de recevoir de vos lettres régulièrement. Celle qui me fut rendue de votre part vendredi dernier, par les deux aimables frères Messrs le Gendre, vient encore de m'en remettre en goût plus que iamais et n'a fait que rendre mon importunité moins timide, puisque tant par elle que par le rapport de ces Messrs i'ay û la grande satisfaction d'apprendre, que vous pouvez écrire sans que ce soit par vn effort préiudiciable à votre santé, sur tout de l'air aisé et naturel que nous avons toujours û en nous écrivant. Ie vous suis obligé de la connaissance, que vous me procurés de ces deux

jeunes hommes si honnêtes et dont les manières iustifient non seulement leur bonne naissance, mais encore la bonne main de dessous laquelle ils viennent, en sortant de votre auditoire et de vos leçons, puisqu'on peut si bien dire à l'vn et à l'autre, dans le meilleur sens qu'il se prend, le proverbe d'ἀκαδημίηθεν ἥκεις. Outre le crédit de ceux, chés qui leurs demeures sont assignées, leur bon air si bien soutenu, du reste, leur aura bien tôt gagné assés d'amis, pour qu'ils n'ayent besoin d'aucun de mes soins ou offices, que vous devés cependant être persuadé qui leur sont entièrement aquis. Ie vous remercie aussi bien particulièrement du détail que vous me faites de la guerre Ecclésiastique, qui s'allumoit au sujet du Socinianisme. I'avois déià lu avec la satisfaction ordinaire les deux premières lettres de l'infatigable plume de Mr. Jurieu et l'Avis même, venu avec la 2de, quoi que relatif seulement à la première, et ie me promettois que je serois régalé de la suite par la même faveur de Mr. Polier de Vernan, qui étoit assés curieux pour se faire envoyer ces pièces par la poste, aussi tôt qu'elles sortoient de dessous la presse; mais vne maladie venue sans doute d'épuisement, à quoi nos pauvres têtes sont suiettes, étant venue si avant que d'attaquer en quelque façon la faculté Princesse, l'a mis dans vn état à obliger Mesr^rs^ ses parens de prier ses amis de suspendre le commerce, que chacun d'eux entretenoit avec tant de plaisir avec lui. Comme i'en prenois ma bonne part, cette interruption ne m'a pas été peu sensible, par rapport à sa cause principalement. I'apris hier avec ioye, qu'il lui étoit visiblement amendé, de sorte que ie ne désespère pas de voir tout revenir avec l'heureux retour de sa santé. Pour ne quiter pas encore le

suiet, qui m'a obligé à ce récit, je vous dirai que i'ai trouvé l'auteur de l'avis d'autant plus dangereux qu'on ne sauroit nier qu'il n'écrive d'vne manière tout à fait fine et délicate, iusques là que ie connois des gens qui lui ont tellement donné leur estime, qu'ils m'en deviennent vn peu suspects. Entre vous et moi: quelque bien que Mr. Jurieu s'en démêle, je croy qu'il auroit mieux valu laisser cette horrible bête dans l'horreur touffue, pour ainsi dire, de ses brossailles, que de l'amener en rase campagne. Alte là! car l'allégorie, à gens faits comme moi, pourroit mener loin. — Ie passe à vn autre sujet, qui a aussi iustement exercé la bile de votre si Illustre Collègue, Académiquement parlant. C'est que ce n'est pas seulement à Paris, mais encore en d'autres lieux qu'on déifie le *Vir Immortalis* [1]) et qu'on lui dresse des temples. Vous aurés vu dans le Mercure Galant du Mois d'Août la fête donnée à Monpellier par Mr. le Comte de Broglio [2]), au suiet des victoires de cette campagne remportées par la France, et ainsi vous n'aurés pas manqué de faire attention, amateur de l'antiquité comme vous êtes, à vn Temple de Mars, de la façon sans doute que l'entendoit ce bon Duc d'Usez, quand il demandoit si naïvement: P o u r r o i t o n p a s f a i r e a u i o u r d ' h u i d e c e s b e l l e s a n t i q u i t é s c o m m e f a i s o i e n t l e s R o m a i n s ? — —

Les affaires de Piémont, d'où nous attendons vn courrier auiourd'hui, ont fort peu changé de situation dès mes dernières, et ce que nous en avons ne mérite pas que ie vous le transcrive. L'armée du Duc étoit encore à Moncalier, et celle de Mr. de Catinat entre Raconis et Carmagnole; le Duc a tout le renfort qu'il

attendoit d'Allemagne, par où son armée, sans compter les milices qui font vn corps séparé avec les Religionaires et les Vaudois, sous le Marquis de Parelle, monte (à ce qu'on nous dit) à 24 mille hommes, et ainsi est d'vn tiers plus forte que celle de France; mais par contre, celle ci a le plus gras du païs et est en état de grossir à tous momens. Nous ne savons pas, si nous devons souhaiter vn nouveau combat, tant la délicatesse du succès est grande, s'agissant du tout et le premier combat ne donnant pas des préiugés fort avantageux pour le 2[d], malgré la Prophétie anagrammatique d'vn homme, qui croyoit la victoire immancable au premier, sur le fondement qui suit:

Ludovico decimo quarto, Re di Francia et di Navarra, —
Di quà da' monti, o. Re, il Duca vincerà o vi darà ferro.

Quand on envoya cette noble devinaille d'Italie, elle étoit accompagnée du sonnet suivant:

Il Re di Francia a piè del confessore.
(Sonetto.)

Per calmar del suo cor gl'aspri martori,
Andò Luigi vn dì dal confessore,
E spese nell' essame parecchie hore.
Si pose à confessar i proprii errori:
»Padre«, disse, »m'accuso delli errori
D'incauta gioventù, fui stupratore,
Il letto altrui macchiai senza rossore,
Su gl'altari rubbai gl'argenti e gli ori,
Col fuoco incenerei provincie intere,
Derisi il Vatican con l'empio Trace,

Tradii la Religion. Hor Miserere.«
Soggionse il Padre: All'hor, sire, mi spiace;
D'assolvere non hò tanto potere
I casi in *Bulla Cænæ;* andate in pace.«

VII.

J'oubliai, mon cher Monsr., en vous envoyant, l'ordinaire passé, l'anagrame venue de Gènes (sans que ie sache pourtant, si c'est là qu'elle a été fabriquée), le petit madrigal qui l'accompagnoit selon la coutume; voici ce qu'il chante:

Oh, quanto erraste, Sire,
Se immitator del Trace
Col fuoco indegno, oltraggiator di pace,
Gionger credeste alle prefisse mire:
Hor sù, credete à me,
Di quà da'Monti, o Re,
Il Duca vincerà,
O ferro vi darà.

Me voilà, comme vous voyés, en Piémont; cependant vous n'en saurés rien de nouveau cet ordinaire, puis que le courrier qui en arriva hier au soir, ne nous a apporté autre chose que la confirmation de l'événement de Marsaille sur le parti sorti de Pignerol.

Je reçus hier vne lettre de l'Illustre ami Allobroge[1]), que i'aurois du recevoir il y a 8 jours, parce que dès le changement arrivé, la liberté de nos entre-

tiens nous empêche de plus rien confier à la poste, tellement qu'il faut que nous nous prévalions des commodités, par lesquelles il arrive quelquefois que nos dépêches mettent des sept ou huit iours à faire douze lieues. Ainsi quelques articles des affaires du païs portés par sa lettre, sembleroient n'avoir plus rien qui sentît la nouveauté; cependant, parce qu'ils sont sûrs et qu'ils rectifient les bruits communs, ie les regarde encore comme tenant du nouveau. C'est pourquoy ie ne fais pas difficulté de vous les donner encore sur ce pied là.

Dimanche au soir, 1er Octbre. [2])

Il est vray, que Mr. de St. Ruth a été sur le petit St. Bernard; qu'on y a chassé vne garde avancée, dont vn Gentilhomme du païs qui la commandoit, nommé Paperin, a été tué, et qu'vn capitaine de cavalerie du Régiment du Plessis, nommé Fautrière, a passé tout à fait la montagne iusqu'à vn hameau de peu de maisons, nommé la Tuile, qui est au pié de l'autre côté, où il s'est arrêté, parce que l'entrée difficile du païs est immédiatement au delà de ce hameau, et ils n'ont pas songé à s'y présenter. Le Marquis de Sales est à Pierre encise, et son frère à l'vne de ses terres pour prison. Milord Moncassel, qui va bien tôt à la Cour, tirera infailliblement le Marquis d'affaire, car il s'en fait vne d'honneur.

Vn frère du Président de Chamousset, Capitaine du Régiment de Chablais, après avoir longtems erré dans les Montagnes de la Maurienne, où il a commandé le dernier pour la défendre, guetté depuis trois semaines, avec des soins inconcevables, par Mr. de St Ruth, pour l'empêcher d'aller à Monmeillan, y est

entré lui trentième malgré trois mille hommes, en gayant la Rivière d'Isère jusqu'au cou.

Miolans rendu, Monmeillan est fort menacé, car il vient force troupes nouvelles à Mr. de St. Ruth, qui ne peuvent être que pour cela, les chemins du Piémont, où ils disent qu'ils veulent aller, leur étant fermés par deux mille hommes, qu'on a mis sur le Mont Cénis, et deux autres mille qu'on a envoyés à la Val d'Aôte.

De Suisse nous n'aprenons point encore, que la Diette soit séparée, il y a même apparence qu'elle durera, à cause d'vne prétendue amplification de la forteresse d'Huningue, laquelle on ne souffrira iamais, mais dont apparemment la France abandonnera le dessein, si tant est qu'elle l'ait û, plutôt que d'aigrir Mrs. les Cantons.

Mrs. de Basle ont trouvé bon de convertir à l'vsage des povres et au soulagement de ceux qui avoient souffert depuis peu d'vne grosse inondation, les six cens Louis d'or donnés par Mr. le Dauphin aux 4 Députés de cette ville là, qui l'ont été complimenter à Brisac, ayant donné 150 Louis à chacun et 50 à l'interprète.

L'Électeur de Saxe[3]) a été 3 iours *incognito* à Zuric et en est parti, dès que l'incognito cessoit, qui n'a pourtant pas été tel qu'il n'ait été complimenté du public, qui lui préparoit de grands honneurs, s'il n'en ût prévenu l'embarras par sa retraite.

Mr. Arnaud[4]), le Ministre, y a été régalé et a obtenu que quelques Proposans François qui y sont

allés demander le faveur de l'examen, ne l'auroient qu'à condition qu'ils iroient servir aux Vallées.

Nous avons ici Mr. Meyer, Stadthalter de Zuric, Député de cette ville là, comme Mr. Imhof l'est de Berne; il eut hier sa première audience du Conseil, et désormais ie pense qu'ils tiendront des conférences avec des personnes que le Conseil commettra, pour aviser de ce que la conioncture veut que nous fassions.

On m'a dit que Mr. Gautier[5]) de Monpellier, ou autrement de Berlin, est en ces quartiers. Voici vne petite Pasquinade que l'on vient de me remettre, par laquelle ie vois que les Mess[rs] les Saxons se veulent faire vn grand nom. Vous avez oui parler du Piétisme de Dresde et de Leipsic; c'est vne réforme extérieure, à peu près à la Labadienne[6]), que Mr. Spenner, non moins fameux prédicateur que généalogiste, vouloit introduire, et qui a été frondée par vn parti, dont ie pense que le Ministre Carpzovius est le chef. Pour Thomasius, vous savés l'éclat qu'ont fait ses écrits.

Molinos Italos, Spennerus Saxones, Orbem
Ludevicus, doctos Thomasius angit, et vni
Ille Quietismo, nimiâ pietate secundus,
Tertius igne gravi, censurâ quartus acerbâ.

En voilà assés, mon très cher Monsr., pour ma bigarrure d'auiourd'hui. Il ne reste qu'à vous dire vn mot des vues de l'auteur du proiet de la paix générale. Comme il se sent encouragé par ce qui lui revient de divers endroits, il se pourra qu'il achèvera son ouvrage et songera à le donner au public, après que quelque bonne main y aura fait quelques réparations nécessaires pour la politesse, en quoy personne

ne pourroit si bien réussir que vous. Je vous embrasse de tout mon coeur.

Mardi 10 8bre / 30 7bre 90.

La feuille ci contre pourra être coupée, afin que vous n'ayés pas la peine de la faire copier pour Mr. Groeben. — I'en étois en cet endroit, quand le généreux ami, qui veut faciliter notre commerce, m'a apporté votre précieuse lettre, que i'ai dévorée, mais que ie n'ai pas encore lue; ce sera le ragoût, non seulement de mon délassement après les dépêches pour ce courrier, mais encore de plusieurs iours consécutifs.

Ie vai bien charmer Mr. l'abbé de St. Réal par l'endroit qui le concerne et dont il pourra être bien tôt témoin oculaire, puis que ie lui ai donné avis à Chambéri, que i'ai depuis cinq jours dans mon cabinet vne dépêche pour lui, qui ne doit point toucher à la terre de France; si c'est ce que nous nous imaginons, ie vous dirai dans la dernière confidence, qu'il se pourra bien faire que vous vous verrés; autrement ce sera Paris qui l'attirera, pour l'impression de son ouvrage sur les lettres à Atticus.

Voici la 5ème conférence, où le plan du proiet commence à se bien dénouer; ie ne doute point qu'on ne goûte en vos quartiers le Génie de l'auteur, dont l'intention est touiours droite et qui trouve si ioliment les moyens de contenter tout le monde, si tout le monde étoit assés sage pour savoir se contenter. Ie vous ai envoié la 6ème, mardi passé, et l'on en demeurera là, iusques à ce qu'on ait û au vray vos avis et sentimens, de même que des personnes intelligentes, à

qui vous aurés communiqué le tout. C'est avec vn plaisir charmant, que votre lettre me fait revenir de l'allarme qu'vn Flamand m'avoit donnée, de la mort de mon cher ami Mr. Jean Hulft, Résident à Bruxelles pour L. L. H. H. P. P. Si vous pouviés lui faire voir la pièce, l'autheur m'en sauroit bon gré, parce que ce Mr. Hulft est vn très habile connoisseur. Vous ne serés peut être pas marri, qu'vn compliment de salutation, qu'il vous en coûtera pour moy, vous fasse faire vne si bonne connoissance, si vous ne l'avés déià. Ie vous embrasse tendrement, comme étant plus que iamais tout à vous etc.

J'oubliois de vous marquer, que nous recevons auiourd'hui 4 cens pionniers Bernois.

VIII.

Mardi 7. 9bre / 28. 8bre 90.

Pour commencer, mon cher Monsr., à vous amasser les arrérages des nouvelles: Voici la suite de celles du Piémont dès ma dernière.

Turin 21. 8bre. [1]) On détacha hier de notre camp de Moncalan deux Régimens d'Infanterie Espagnole, dont l'vn est celui du Marquis Litta, pour aller renforcer Suse, sur ce qu'il avoit paru quelques François au Mont Cénis. Il n'y a que quelques iours, que les Vaudois ont pillé l'Abbaye de Pignerol avec quelques terres des environs et pris des Mulets du Gouverneur de cette place là, après avoir tué les soldats qui faisoient dans vne forêt voisine le bois qu'ils devoient charger, et l'on aioute qu'ils se sont saisis du passage

de la Vallée de Lemna. Le 15 du Courant les François ont brûlé vne partie de Casal-grasso pour n'avoir pas payé la contribution, et le iour suivant ils en ont fait autant de 5 ou 6 cassines près de Sommerive, comme aussi de quelques Cazernes de bois tout contre Ceresole, qu'ils ont pillée et où le plus grand mal a été à l'épanchement qu'ils ont fait par terre de tout le vin nouveau, les habitans ayant de longue main mis leurs autres effets à couvert dans les places fortes.

Turin 28. 8bre.[2]) Hier on nous vint dire ici, que les François avoient levé leur Camp de Raconis et étoient partis de là, divisés en trois corps; quelques vns croyent, que cela menace Carmagnole, mais la foiblesse de leur armée et le voisinage de la nôtre nous empêchent de le croire. On veille d'ici à la conservation de Suse, sur laquelle on tient que les François ont du dessein, et que c'est ce qui leur fait tenir à Chaumont le Régiment de Vendôme et vn autre; cependant la garnison étant d'environ 4 mille hommes, les ennemis n'ont pas, iusques ici, là près des forces suffisantes pour l'attaquer. On estime, que nous ne tarderons pas de recevoir ici vn gros renfort de Cavalerie, qui vient d'Allemagne, mais si elle en vse comme celle que nous avons déià, elle ne servira qu'à nous perdre, puis qu'il est impossible de décrire les maux que nous font les Reitres, qui sont cause que la Campagne n'est plus habitée et que personne ne voyage plus en assurance. Le Gouverneur de Pignerol a fait faire cette semaine vne sortie sur les Vaudois, qui rôdoient autour de là, mais quoi que les François fussent soutenus d'vn bon corps de Cavalerie, il leur y a falu laisser vne trentaine de leurs morts et vn officier de marque, que les Vaudois ont pris prisonnier.

J'aurois dû déià vous marquer par ma précédente, comment les François ont pillé le beau lieu de Sanfré appartenant à Mr. le Marquis de Caraglio, beaufrère du Gouverneur de Monmeglian. Cette Terre, qui est à vn mille au dessus de Sommerive et deux au dessous de Brà, avoit payé la contribution convenue, et le iour d'après avoir û parole de Mr. de Catinat, qu'ils pouvoient y demeurer en toute assurance, ils furent misérablement pillés. Le château, qui est le plus beau de tout le Piémont et meublé à y recevoir le plus grand Prince, a été entièrement vuidé de tout, et ce qui est plus, par le transport de 2800 sacs de bled, appartenant au Marquis sûdit; mais non contens du pillage, ils n'y ont rien laissé d'entier, brisant iusqu'aux vitres et aux tailles, et ce qu'on plaint beaucoup, c'est qu'ils n'ont pas épargné la voûte d'vn sallon, qui venoit d'être peinte de frais de l'excellante main du célèbre cheval[r] Isidore. —

Le courrier d'hier ne m'apporta rien de ce païs là, d'où i'infère avec assés de certitude, qu'il ne s'y étoit rien passé depuis, qui valût la peine d'être écrit.

Nous avons ici vne demi douzaine de vos braves de la bataille de Fleurus, qui ont û le bonheur de s'échaper dans ces longues marches qu'on leur fait faire vers les frontières les plus éloignées des leurs; il y a vn canonnier, vn chirurgien et quelques sergents. On leur fait ici beaucoup de caresses. Quand on les aura habillés et qu'ils se seront vn peu remis de leurs souffrances, ils reprendront avec plaisir la route de leur patrie.

J'ai reçu votre chère lettre du 24., et ie vous remercie bien fort de tout son précieux contenu. L'incluse pour Lausane part en même tems que cette réponse, et i'ai fait l'extrait des questions touchant feu Mr. de Mayerne, pour le remettre à vn ami qui aura soin de les faire remplir, en ménageant pour cela les momens auxquels il pourra voir l'illustre pièce de cet heureux médecin, laquelle ne dispute le terrein, depuis si long tems, auec la grande destructrice qu'à l'aide des excellens électuaires et élixirs, dont cet habile homme a laissé le secret à ses proches, qui ne sont que collatéraux.

L'âme pacificateur se réiouit de la diligence promise, et il souhaite plus que tout, que le Grand Évêque de Salisburi puisse devenir son ami Lecteur. I'ai lu depuis quelques iours le morceau de la 7ème conférence, qui concerne les Réfugiés, et quoi qu'il ne satisfasse pas ceux qui croyent, qu'ils n'auront de liberté que quand ils auront enchaîné la France, il ne laisse pas que de plaire extrêmement à d'autres plus modérés, qui voudroient déià voir l'heure et le iour de l'exécution de ce proiet, en ce qui les regarde. Vous en aurés bien tôt la communication. J'ai bien opinion, que comme les autres six ont passé sous les yeux de Mr. de Smettau, il pourroit en avoir régalé quelques vns de ces Mrs. du Congrès, s'il ne les a produites au congrès même.

Pour Mr. de Groeben, il nous en dira sa pensée à son loisir; mais on souhaite fort d'avoir celle du Prélat de delà la mer.

Selon toutes les apparences, l'Hongrie se va reperdre[3]; mais ie croi avec beaucoup d'autres, que le Protestantisme y gagnera, soit par les Églises qu'il

possédera en ce Royaume là, soit par la détestation que cela va augmenter par tout pour les Iésuites, qui ont causé cet effroiable aveuglement.

Les Suisses sont derechef assemblés en Diette générale, pour résoudre comment ils obvieront à l'amplification de l'enceinte des fortifications d'Huningue, où la France voudra touiours tenir vne petite armée pour bien fermer cette avenue et pour faire de là les incursions qu'elle iugera à propos. Dieu veuille, qu'ils trouvent des expédiens de prudence, qui préviennent l'altération de notre repos.

L'illustre Arnaud, plus fameux que le Jansséniste, m'est déià venu embrasser deux fois depuis 4 iours dans mon cabinet; il voudroit bien m'engager au débrouillement des mémoires qu'il a ramassés de leur expédition miraculeuse, et il me trouveroit d'assez bonne volonté pour cela; mais l'embarras est, que ce récit ne vaudroit rien, si l'on en tronquoit ce qui peut déplaire à la France, et que de déplaire à la France n'est iamais l'affaire ni de nos particuliers ni de notre public, et moins encore dans la conioncture que iamais; et ie prévoi bien, que tout ce que ie pourrois y faire se réduiroit à quelques avis et à quelque révision. Encore y auroit il à craindre d'être impliqué, car vous savez que depuis 10000 ans nous ne faisons rien, qui ne soit et observé et interprété, et ainsi le plus sûr seroit d'envoyer les mémoires, vn peu dégrossis et rangés, en païs de liberté comme le votre, pour exercer quelqu'vne de ces bonnes plumes désoeuvrées de Mrs. vos Réfugiés. C'est ce conseil que ie lui donnerai, s'il m'en reparle; les papiers vaudroient bien le port de 3 ou 4 paquets raisonnables, et ie croi que ni l'auteur ni le libraire n'i perdroient rien.

Auriez vous quelqu'éclaircissement sur la raison, pourquoi Cicéron donnoit à Antoine le sobriquet de *Teucris*[4]), disant souvent dans ses lettres à Atticus: *Teucris illa lentum negotium.* Il est vrai, que cette lenteur et ces remises dont il se plaint, peuvent avoir rapport à la durée du siège de Troye; à ce compte là votre présomptueux Saxon avec son voyage décennal, avec lequel vous m'avés fait rire à la Rocolles, s'il vous en souvient, sera aussi vne sorte de *Teucris.*

Ce que vous venés de lire ayant resté 2 ou 3 ordinaires sur ma table, à cause de la quantité des autres lettres qu'il a falu que i'écrivisse, il est iuste que ie vous dise quelque chose de plus récent touchant le Piémont, et vous allez bien iuger par les 2 Extraits suivans, que le Duc de Savoye demeure attaché aux intérêts de la Ligue.

Turin, le 24 8bre. [5])

Les François continuent à saccager, ravager et brûler le païs, ils sont encore campés à Pancalier et à Polanghera, et ils ont donné les étapes à la Tarantaise pour 12 mille hommes. Présentement ils n'ont que 25 mille hommes, qui campent aux dits lieux; mais ils se font fort d'avoir bien tôt ici vne armée de 45 mille hommes et de pousser ce païs à l'extrémité. Mr. de Chanlai doit être arrivé à Pignerol, et l'on dit qu'on y attend aussi Mr. de Vauban. Notre armée est campée sur le Glacis de cette ville. Elle devoit aller, ces iours passés, à Moncalier, mais cette résolution n'a point encore été exécutée. Les Troupes de Bavière devoient partir auiourd'hui pour s'en retourner en Bavière, mais elles ont reçu vn courrier de Bruxelles, qui leur a porté l'ordre de demeurer ici, et nous en sommes bien

aises, tant parce qu'elles sont à l'épreuve que parce que nous en avons besoin. Les Ennemis ont tiré quantité de blé de ce païs et ils l'envoyent en France.

Turin, le dernier 8bre. [6])

Les François campent encore à Polanguère, d'où ils ont envoyé vn gros détachement à Saluces, et c'est ce qui a fait courir le bruit qu'ils avoient décampé pour aller à Coni. On n'a pas encore pénétré leur dessein, mais il faut qu'il éclate en peu de iours, la saison (quoi que belle) étant fort avancée. Notre armée, assés nombreuse et en bon état, s'est enfin avancée à la Plaine de Moncalier, d'où elle les observera, et il n'y a pas apparence, qu'au monde qu'ils ont Coni soit vn os qu'ils puissent ronger, Mr. de Bagnase s'étant ietté dedans avec 4 mille hommes outre tous les Religionnaires. Il faut pourtant, qu'il y ait quelque dessein en campagne, puis qu'ils ont sorti de Pignerol leur artillerie. Ils continuent à lever des contributions du plat païs; mais, depuis nos dernières, ils n'ont pas brûlé. On a envoyé ce matin à notre armée 7 ou 8 chariots chargés de cuirasses et de casques. S. A. R. a û d'Espagne vne remise de 100 mille écus, dont 50 mille lui seront payés à Gènes et 50 mille à Milan. —

Je crains bien, mon très cher Mr., que les alliés ne soient encore vne fois en ce païs là les dupes de Mr. de Catinat, qui va leur attraper Ast, en faisant semblant d'en vouloir à Coni. Ast, qui est entre Coni et Alexandrie, sera bien tôt fort entre ses mains, rafraîchira Casal, contiendra le Piémont et bridera le Milanois. Mr. de Larrai étoit bien allé en Cour

représenter au Roi de la part de Mr de Catinat l'impossibilité de s'établir en Piémont à cause de la saison; mais la Cour, qui veut des décisions, parce que la Guerre traînée en longueur la désole, a commandé qu'on restât et de risquer plutôt tout, que de manquer de prendre des quartiers de là les Monts, pour preuve et pour fruit en même tems de la victoire. Ainsi ce va être au plus fort, et il y aura encore là du sang répandu, à moins que quelqu'vn ne mollisse.

Vous serés surpris, que ie ne vous aye point encore rendu compte de la 1ère partie de la Morale Chrétienne par notre Mr Pictet [7], quoi qu'il m'ait fait la grâce de m'en faire présent; mais il faut que ie vous avoue, que ie n'ai pas encore û le tems de la lire, ayant donné tous ces iours à écrire des lettres pour l'Italie en faveur de Mr le Prince Charles de Holstein [8], neveu de votre nouveau Général, qui nous quitta lundi après vn séiour de 4 mois, que S. A. a témoigné d'avoir passé à son gré chés moi. Outre l'honneur de cette connoissance et le plaisir de sa conversation, qui est très aimable, i'en ai recueilli ce fruit, que mon 3e fils, qui étoit 4ème il n'y a pas long tems, s'en va Page du Prince d'Anhalt Hatzgerade [9], frère de Me la Duchesse sa mère.

IX.

(Mardi $\frac{24}{14}$ 8bre 80).

Pour commencer, mon très cher Mr, à vous répondre par ce qui fait la fin de votre excellente lettre du 2d de ce mois, i'ai lu en son tems le Mercure de

Février, où étoient les portraits de Généraux des Troupes alliés, et ie vous avoue qu'ils ne m'ont pas tout a fait déplu. Cependant la partialité y est toute visible, aussi bien que dans la description qu'on donna des Cardinaux, dans le livre qu'on imprima l'année passée à Lion, sous le nom de Relations des intrigues du dernier Conclave [1]). L'vsage cependant, que M[rs] les Allemands pouvoient faire de cette sorte de iugemens que l'on faisoit d'eux, fut cause que i'obligeai vn Gentilhomme, qui partoit de chez moi iustement en ce tems là pour y retourner, de le prendre avec lui et de le faire lire dans les Cours où il passeroit. Et puis que la guerre ne vous empêche point d'avoir ces pièces là, ie me réiouis de ce que vous aurés vu dans celui d'il y a précisément vn an, ie veux dire du mois d'8[bre] 1689, que notre illustre M[r] de Rocolles [2]) s'est fait prôner pour homme à bien tenir sa partie dans vne académie de beaux Esprits, ne brillant pas peu, à son compte, dans celle qui commençoit de se fermer à Toulouse, où il s'étoit signalé entr'autres choses par vn Panégyrique ou par vne oraison funèbre pour la Reine Christine de Suède, sur ces mots du 2[d] du livre Judith: *Magna eris et nomen tuum nominabitur in vniversa terra.* Cet endroit me fait souvenir de deux distiques, qu'vn de vos amis fit par manière d'impromptu, lors qu'on aprit la mort de cette Princesse. Le 1[er] roule sur l'opportunité de son décès, la somme qu'elle tiroit tous les ans de la Suède accomodant fort cette couronne dans la conioncture, ce qui faisoit dire:

Quod magis eximium Christina Suecica fecit,
Articulo scivit temporis hocce mori.

L'autre, marquant ses différens états, disoit

Eadem triplex stella.
Axi quæ fueram quondam Christina polari
Fixa, Planeta dein, sum modo stella cadens.

I'admire que, dans le moment que ie reçois votre chère lettre du 6ème, i'allois vous dire de notre ami Mr Francius précisément ce que vous mêmes m'en dites, puis qu'en lisant la lettre de Mr Perrault, ie iugeai bien que ni Francius ni Dacier ne laisseroient pas la chose sans repartie. Ie vous rens mille grâces de toutes vos nouveautés de litérature et d'État, vous priant de continuer. Ie croi, pour revenir aux affaires de Piémont [3]), que ie ne vous ai pas encore marqué, que par lettre de ce païs là, du 6ème aussi, i'avois apris que les Vaudois, ayant fait vne course sur le païs ennemi, y avoient fait vn butin de passé cent mulets et de quelques certaines d'autres bestiaux bons à manger. Que le Gouverneur de Milan avoit receu au camp de Moncalier la somme de cent mille Philippes, qui lui avoit été menée sous l'escorte d'vne compagnie de dragons iaunes. Qu'y ayant passé 2 mille Espagnols malades à Turin, on avoit érigé là divers Hôpitaux, iusqu'à en faire vn du Palais où Mr de Rébenac, dernier Ambassadeur, avoit logé, et que le 4e d'Oct. il étoit arrivé vn courrier au camp, portant l'heureuse nouvelle de la réduction de l'importante place de la Vallone par les armes des Vénitiens. Dès ce tems là, on n'a pas û d'autres nouvelles, si ce n'est que Mr de Catinat avoit défendu sous de rigoureuses peines d'ensemencer aucunes terres du païs qu'il a conquis, et que le Comte de Fuensalida s'en étoit retourné à Milan, sans qu'on le trouvât à dire au Camp allié, parce qu'il n'est point homme de

guerre et qu'il sert son maître, aioute t'on, comme il est servi dans tous les autres lieux de sa domination. Voici mes dernières lettres de Chambéri en propres termes:

Du lundi 16. Mr de St. Ruth vient auiourd'hui pour faire iurer demain nos Magistrats. Il y a ordre d'avertir la noblesse pour venir aussi iurer; tous ceux qui ne se trouveront pas, comme cinq ou six de nos Magistrats qui sont en Piémont, seront confisqués le lendemain sans remission. Les François ne parlent pas du Gouverneur de Miolans comme d'vn honnête homme. Le Marquis de St. Maurice prend vn Régiment d'Infanterie sur le pied étranger. La Cour a écrit à Mr de Thoué, Gouverneur de cette ville, qu'il ne sauroit trop s'appliquer à persécuter les parens de ceux qui servent dans Monmeillan. Il donne quatre pistoles à tous les soldats qui veulent déserter. On dit qu'il y est entré vn Italien, officier de conséquence, de la part de l'Empereur, nommé Giusti Bassignano, déguisé en Païsan; cela se connoît à plusieurs choses. Le premier Capitaine de notre garnison, allant en parti l'autre nuit, est tombé dans vne embuscade de ceux de Monmeillan et a été pris avec beaucoup de soldats. —

Ie crois, mon cher Monsr., de vous avoir marqué, que nous avions des Députés de Zurich et de Berne, à plusieurs fins, comme de faire voir comment la Suisse s'intéresse à notre conservation, d'encourager notre peuple et plus encore d'être les témoins de la bonne posture et résolution de notre magistrat. Ils partirent hier, fort satisfaits, et il n'est resté ici que Mr le Colonel d'Oberkan, qui y est sans caractère, mais qui n'y est pas inutile, par les bons conseils que son expérience au fait de la guerre le rend capable de

nous donner. Ces Mrs, avant que de partir, ont fait convenir notre conseil de recevoir, outre les 300 hommes du Canton de Berne que nous avons déjà, cent autres du même canton et 200 de celui de Zurich, qu'ils entretiendront sans que nous leur donnions autre chose que l'vtensile. Nous renforcerons notre vieille garnison d'vne nouvelle levée d'autres 200 Suisses à notre solde, et ainsi nous aurons actuellement environ 1200 hommes, qui travailleront aussi à nos fortifications les iours qu'ils ne monteront pas la garde; ce qui met la ville en sûreté contre vne emblée, mais elle pourroit bien souffrir du côté des vivres, si la France ne r'ouvroit pas le commerce, comme elle promet de le r'ouvrir.

Quand je saurai bien jusqu'où va la liberté de votre communication avec la France, je ne courrai pas risque de vous parler de choses que vous aurés déià pu avoir de là. Il m'est tombé ces iours entre les mains vn madrigal, qu'apparemment vous aurés vu, sur la Régence de la Reine d'Angleterre. Le voici cependant à tout hazard, car il me revient assés.

Sur le départ du Roy Guillaume, laissant la Reine Marie Régente.

(Madrigal. — Ce sont les Anglois qui parlent).

Il faudroit plus d'vne Épigrame
Pour bien exprimer notre ennui,
Quand Louis contre nous arme tout, auiourd'hui
On ne nous laisse qu'vne femme
Pour nous défendre contre lui.
Mais ne le craignons point, tout foibles que nous sommes:

L'on sait comment il a vécu
Et que, s'il peut vaincre les hommes,
Les femmes l'ont touiours vaincu.

J'ai vu la harangue du Président La Tour [4]) à M^rs les États; elle m'a paru bonne et spirituelle dans sa brièveté.

L'ami du proiet travaille à élaborer sa septième conférance, qui est le grand noeud de l'affaire, puis qu'elle déduit les moyens de la garantie et de la sûreté de la paix. Puis que Mr de Groeben ne vous avoit pas encore renvoyé les conférences, qu'il dit même de n'avoir point receues (dans vne lettre du 28e de 7bre), il y a apparence que M^r l'Envoyé de Brandebourg à la Haye les a retenues, et il pourroit bien se faire qu'il en auroit régalé les autres membres du Congrès, à quoi il n'y auroit pas d'autre mal que le retard des copies, que vous auriés û la bonté d'en faire faire, et votre pronontiation, sur laquelle on compte beaucoup. On souhaite extrêmement, que le tout revienne promtement entre vos mains, s'il ne l'a déià fait, afin que vous puissiés en faire l'envoy à Mr de Salisburi et autres personnes importantes.

Ie vous embrasse de toute mon âme et suis entièrement à vous.

X.

Torino, alli 4 9bre. [1])

Alli 28° del passato doppo mezzo giorno, fecero i Francesci a forza di mine saltare in aria vna grand

parte del bello e forte castello di Villafranca, spettante al Ser^{mo} principe di Carignano, nel quale havevano essi, doppo la battaglia di Stafarda, posta e tenuta guarniggione sino al sudetto giorno. Dallo strepito delle mine sono restate non poco danneggiate le case vicine ad esso castello, il quale è stato da essi trattato in questa guisa, acciò non potessero i nostri fortificarvisi dentro, con non poco incommodo delle loro marchie e della fortezza di Pinarolo.

Alli 30 decampò l'armata da Raconiggi, ed abbandonò nello istesso tempo Fossano, Saluzzo e Savigliano, senza havervi fatto altro male che di rouinare in quest' vltima città le Palissate e qualche altra piccola fortificatione da essi fattavi. I sindici di tutte queste città, non ostante che il Catinat nel partire habbia esortato tutti a perseverare fedeli al Rè, sono subitamente venuti a rendere i loro doveri a S. A. R. ed ad offerirli la servitù loro fedelissima.

Alli 31 passarono per questa città circa 120 cavallieri de i Rifugiati, i quali trovavansi da più settimane in quà aquartierati a Volpiano ed in altri luoghi circonvicini, tutti bellissima gente e superbamente abbigliati. Dal campo passarono questi a Brà ad vnirsi col sig^{r} Marchese di Parella, il quale trovavasi colà con vn corpo di circa otto mila soldati delle militie scelte del paese, fra le quali trovavasi Sebastiano Fachino con cento altri soldati a Cavallo, de i scelti della Provincia del Mondovi.

Nell' istesso tempo sonosi le altre militie della sudetta Provincia del Mondovi postate, col Sig^{r} Abbate de Verrua loro Governatore, sopra le sponde della Stura nel villagio di Sant' Albano, situato dirimpetto a Fossano, e doppo vna notte di soggiorno in quel

luogo, passò vna parte d'esse militie la Stura ed accostatasi a Fossano furongli chiuse da'i cittadini le porte incontro; nè vollero aprirgliele, se non doppo che furono assicurati dal Governatore sudetto, che non sarebbe loro fatto verun male, e veramente quelli del Mondovi andavano con animo deliberato di porre ogni cosa a rubba, e questo (dicevano essi) di non havere quel popolo fatto il suo dovere all' avvicinarsi de i Francesi.

Doppo la partenza de i Francesi da Savigliano, vi è entrato il Marchese di Parella, portatosi dal porto di Brà colà con 4 mila huomini.

La notte del primo del corrento entrando nelli due dello stesso, doppo vn lungo consiglio di guerra tenutosi in Moncaglieri con l'assistenza di S. A. R., alle cinque hore, non ostante piovesse assai forte, si mosse il nostro campo, ed il giorno seguente giunse a Rivoli, ove resta presentemente fermo, stendendosi vna parte di esso sino all' Abbatia di Sant' Antonio, posta a mezza strada tra Rivoli ed Avigliana, e dilatandosi l'altra sino al luogo di Piscina verso Pinarola. A Moncalieri è rimasto il Regimento di Lorena con parte della cavalleria di quello di Taf, e vi si è anco fatto venire da Carmagnola quello de Dragoni Verdi di S. A. R. Tutta l'armata di Francia dicesi essere presentemente di quà dal Pò e ne i Contorni di Pinarolo, sì che resta angustiata tutto all'intorno dalle nostre truppe, e se i passaggi verso la Perosa si trovano ben custoditi, stimo che il Catinat non sarà senza pena.

Il conflitto seguito verso il principio dell'antecedente settimana tra'i Valdesi e la partita vscita loro contro da Pinarolo, è stato piu dannoso a i Francesi di quello motivai nella mia antecedente, essendovi rimasti più di cento morti de i loro, fra i quali contasi

vn Capitano suizzero, carissimo al Catinat, e qualche numero di vfficiali fatti prigioni.

Il giorno vltimo d'ottobre, per la via d'Asti giunse al nostro campo vn rinforzo di circa 800 Napoletani, parte Cavalleria e parte Infanteria, tutta bellissima gente ed i cavalieri benissimo montati. Quanto prima devono essere in piedi 4 mila huomini d'infanteria d'ordenanza, la quale si tirerà dalle militie scelte di questo stato, e sarà, stimo, vn bellissimo e buonissimo corpo di gente.

Il s'est passé, mon cher M^r^, deux ordinaires d'Italie depuis que ceci est écrit, sans que i'aie û aucune lettre, ce qui me fait croire qu'il ne s'est passé en Piémont aucun fait considérable, puis que celui qui est en possession de m'écrire, n'auroit pas manqué de me le faire savoir. D'autres ont bien û des lettres, mais toutes pleines d'On dit. Ce qu'il y a d'assuré est la retraite de Mr de Catinat iusques dans le Daufiné par le Pragelas; aussi m'écrit on de Paris par lettre du 9e, qu'il en avoit l'ordre. On m'aioute, que M^r^ de St. Ruth va commander sur la Moselle à la Place de Boufflers, qui est en Flandres à la place de Mr de Luxembourg, qui est à Paris. On y désespère des affaires d'Irlande, non obstant la levée du siège de Limric [2]). On y est enchanté des deux continuations de la Morale pratique des Jésuites [3]), tant il est vray, me marque-t'on, que tout n'y est que cabale. Il est vrai, que celui qui m'écrit cela, est ennemi iuré de Mr Arnaud, au suiet duquel vous me dirés, quand il vous plaira, si iamais il vous est arrivé de lire vn livre intitulé »Factum de M^r^ des Lions«, qu'on dit qui emporte la pièce contre

l'homme. Ie n'ai point pu le voir, étant devenu très rare pour avoir été suprimé par les Jansénistes.

Vous m'obligerés sensiblement, si l'on peut savoir au plutôt les dispositions de quelques personnes de votre Gouvernement au suiet de l'Écrit pour la Paix, qui, moyennant quelques petites réparations, s'est fort mis en vogue par deçà, non seulement parce que le morceau touchant les Réfugiés, lequel on vous envoiera au plutôt, est extrêmement du goût de plusieurs d'entr'eux, mais encore parce que des personnes de caractère en parlent avec approbation, en demandent la suite et en souhaitent l'impression et, qui plus est, l'exécution, avec la garantie, s'entend, qui sera fort bien touchée. Ainsi, i'attens au plutôt de vous la faveur de votre iugement et de celui de vos amis dans la dernière franchise, l'ami ne souhaitant rien tant que d'être éclairci et redressé là où l'on pourra croire, qu'il se trompe et qu'il s'égare.

Nous venons de recevoir, avec la Gazette de France, vne lettre d'vn Gentil-homme François à Mr le Cardinal . . . [4]). C'est vne réponse à la lettre que la Gazette d'Amsterdam du lundi 2d 8bre porte, à l'article de Rome 9e 7bre, avoir été écrite au Pape par le Roi d'Espagne et qui est en effet vne terrible invective contre la France. Ie n'ai pas encore û le tems de lire la réfutation, pour voir si elle sera solide, ce qui seroit bien difficile, tandis que ie ne doute pas qu'elle ne soit fort ingénieuse.

I'ay reçu aussi tout à l'heure votre liste de livres nouveaux, de quoi je vous remercie bien fort. Ie serai ponctuel à vous marquer ce qui me reviendra de curieux. Tout à vous.

17/7 9bre 1690.

XI.

Il faut, mon très-cher Mr, que ie fasse ici comme il arrive souvent chez vous, quand le vent contraire retarde les Paque-bots: ie veux dire que, comme en ce cas là vous recevés souvent tout à la fois les lettres et les nouvelles de 4 ou 9 ordinaires, i'ai à vous donner ici, afin que vous en ayés la suite, les avis receus de Turin, deux ou trois postes consécutives.

Turin, 14 9bre 1690 [1]). Ie ne vous écrivis pas par le dernier courrier, parce qu'il falut que i'assistasse aux obsèques de l'Abbé D. Gaspard Cazado, Vicaire Général de l'armée de S. M. Cath. et surintendant des Hôpitaux des soldats malades, de la visite desquels il a contracté vne fièvre maligne, qui l'a emporté en 10 iours.

Tous les postes des environs de Suse et la ville même ont été abandonnés par nos gens, à la réserve du Fort, lequel, quoi que bien muni de tout, ie n'estime pas qui puisse faire vne bien longue résistance, étant commandé de plusieurs côtés par les éminences des montagnes voisines, que l'ennemi tient et où il se retranche; les nôtres, sans que ie sache si c'est par commandement, leur ayant cédé les postes sans faire feu et sans résistance. Notre armée est campée à Bussolino, terre qui n'est qu'à 4 miles au dessous de Suse. La ville est vuide d'habitans, et les François n'osent pas s'y tenir, de crainte de l'artillerie du Fort. On murmure ici comme il faut contre les espagnols, qui ne veulent pas s'approcher pour secourir le Fort, lequel ainsi ie tiens perdu. Le Marquis de Parelle étoit depuis 3 iours devant Château-Daufin, qu'on croit qu'il aura pris, ayant avec lui vn corps considérable de Milices.

Turin, 19 9bre. [2]) Le Fort de Suse, après vne légère résistance d'environ 3 iours, est tombé par composition au pouvoir de l'ennemi, qui y a à peine perdu 60 hommes. Mr le Chevalier Losa, Gouverneur de Suse, qui s'étoit ietté dans le fort de Suse, a été après la reddition conduit dans notre citadelle, de même que le comte de Rivera de la Maison Simeoni, commandant du Fort, avec vne dixaine d'autres officiers, qui se sont trouvés à vne action si peu vigoureuse. Ie ne sai, si c'est aux hommes ou aux étoiles que ie dois m'en prendre, à voir les choses comme elles vont. Vn Fort tel que celui de Suse, muni de tout, se rendre à vn si petit corps d'armée, à la barbe de notre camp, au bout de trois seuls iours d'attaque, — c'est ce qui me paroit vn songe. Les avis d'Allemagne venus la semaine passée, portoient que l'Électeur de Bavière avoit écrit à l'empereur, que si S. M. vouloit châtier tous ses traitres, elle n'avoit qu'à faire dresser vn gibet bien grand, et qui sait s'il n'y a pas lieu de donner vn semblable conseil à notre Royal Prince. Notre armée est encore dans le val de Suse, et celle de Mr le Marquis de Parelle a pris Château-Daufin par accord, après quoi elle s'avance dans le Daufiné.

Turin, 22 9bre. [3]) I'ai reçu, ce dernier ordinaire, des lettres de Mr le Gouverneur de Monmeillan et de son secrétaire, lesquels sont du 8e du courant et ont passé par votre ville. Ils m'écrivent que tous les iours ils remportent des avantages considérables, par les sorties qu'ils font sur l'ennemi, et que dans vne qu'ils avoient faite, il n'y avoit que deux iours, de 80 des leurs, ils avoient battu et mis en fuite 150 François, qui laissèrent environ 30 des leurs, que morts que blessés, sans les prisonniers. L'Ingénieur de Marque

que votre lettre me marquoit avoit été tué par la garnison de Monmeillan, étoit vn très vaillant et habile homme, que les François avoient fait venir de Flandres. Ce fut le chasseur du Gouverneur qui le tua et qui prit incontinent sur lui les habits du mort, mais ce povre garçon, nommé Simon, est tombé peu de iours après dans vne embuscade des ennemis, qui l'ont conduit au château de Miolans dans la prison dite l'Enfer. La nouvelle que les Vaudois, après la retraite de Catinat, avoient défait vn corps considérable de François, étoit bien vraye, mais non pas celle qui portoit qu'ils avoient occupé vn poste voisin de Pignerol. Bien est il vray, qu'ils se sont souvent fort approchés de la Place et y ont causé des alarmes. Le 19 et le 20 du courant, il arriva à Moncalier 9 fantassins Espagnols, venus de Catalogne et débarqués à Final, qui sont partis incessamment pour l'armée vers Rivoles. Les François firent, il y a deux iours, vne course de Suse iusques près d'Avigliane. M^r le Marquis de Parelle continue ses conquêtes dans le Dauphiné, et l'on croit qu'à l'heure qu'il est, il s'est emparé d'Embrun. On a envoyé environ 200 massons à Château-Daufin pour le fortifier, le dit Marquis y ayant mis 200 Vaudois en garnison. On leur donnera tout le païs, qui se pourra conquérir de ce côté là. Il y a 2 iours qu'il partit 700 autres Vaudois pour ce païs là, qui étoient ici en garnison. C'est qu'ils donnent désormais le nom de Vaudois à tous les Religionaires.

Voilà où i'en suis, mon très cher M^r, en attendant vn nouveau Courrier. Vous me marquiés dans votre pénultième lettre (car il faut que vous sachiés que i'ai

aussi receu celle du 14 de ce mois), qu'on travailloit à donner ou à obtenir la charge de sous-bibliothécaire de Leide à vn prosélyte venu de la moinerie [4]); en vérité c'est aller bien vite que d'avoir vne semblable confiance en vne chose de cette délicatesse. On sait, de quelle importance est la conservation des bibliothèques et des manuscrits et combien il est aisé de iouer de mauvais tours sur le tout ou sur des parties. Je veux croire, que celui dont il s'agit ioint la probité à l'habilité, mais suffit il d'être persuadé de celle ci pour être convaincu de celle là? et qui ne sait combien longtems des gens à mauvais dessein ont porté le masque! Le malheur du collège de la Madeleine à Oxfort [5]), si ce que les Gazettes nous en ont dit est vray, doit bien donner à penser.

Mr Walkenier [6]), votre envoyé en Suisse, fit vn Discours dans la dernière Diette, qui doit avoir été vigoureux, puis qu'il obligea Monsr. Amelot d'y répondre par celui ci, qui, n'entrant dans aucun détail, ne fait qu'allumer la curiosité où l'on seroit de voir l'autre; on me l'a fait espérer, et alors vous y aurés part.

»Magnifiques Seigrs.

Les Déclamations emportées ou plutôt les libelles diffamatoires, que l'on est venu lire dans votre assemblée, sont si indignes, non seulement d'vn ministre public, mais même de tout homme bien né, qu'elles ne méritent pas qu'on se donne la peine d'y répondre, et ie suis sûr que vous en aurés été vous mêmes choqués. Ce ne sont que des répétitions, entassées les vnes sur les autres, de toutes les impostures dont les ennemis du Roi tâchent d'appuyer vne mauvaise cause, mais des répétitions chargées d'vn venin encore plus amer et plus grossier, et d'autant plus odieuses qu'elles vien-

nent d'vne République, qui devroit conserver en tout tems le respect qui est dû aux grands Roys et sur tout à ceux, à la protection desquels elle doit l'établissement de sa souveraineté. Il est d'ailleurs assés étrange, que des gens qui ont allumé le flambeau de la guerre, en faisant détrôner vn Roi légitime et Chrétien par son gendre, osent venir parler d'entreprises iniustes et de renversement d'États. Si l'on vouloit enfin faire attention sur la manière, dont on fait la guerre des deux côtés, il ne faut, pour en iuger, qu'entendre les lamentations des Peuples de Svabe, de Flandre et de Piémont, qui ne se cachent pas de publier, qu'ils souffrent incomparablement davantage des Allemans, leurs amis, que des François, leurs ennemis. A Bade le 13 9bre 1690«.

L'amplification des travaux d'Huningue est surcise iusqu'au retour d'vn courrier, dépêché à la cour par Mr Amelot sur la Déclaration des Cantons de Zurich et de Berne, appuyés de ceux de Lucerne, Soleurre et Fribourg, qu'ils ne pouvoient la souffrir. On croit que la France se relâchera à cet égard, mais qu'il en coûtera aux Suisses l'engagement à garder tellement leur frontière du côté d'Augst, que les Alliés ne puissent faire par là aucune irruption en Alsace ni en Franche-Comté.

On attend de iour à autre le courrier de Mr Cox, de retour à Berne avec la ratification et des lettres de change. Ie crains fort, que ce ne soit là notre coup de mort et que nous ne périssions de la main d'où nous l'aurions le moins attendu, car la France en est dans vne colère enragée, dont il sera fort difficile qu'on ne voye quelques éclats, dans l'ascendant où elle se trouve. Je n'ûs rien hier de Piémont. Votre lettre

du 17 vient de m'être rendue; la réponse suivra au plutôt. Voici vne lettre de Mr Constant, la quelle attendoit mon paquet depuis quelques iours. Tout à vous.

Mrs Banage que i'embrasse, n'ont ils point reçu vne lettre que ie leur écrivois il y a 2 ans, avec la condoléance de Mrs de Berne sur la mort de M^r le Professr. Turrettin et la réponse de notre Compagnie, que ie fus chargé de faire?

XII.

Je reçus vendredi dernier, mon cher Monsieur, votre lettre du vendredi 24 du passé, riche et obligeante à votre ordinaire. J'ai lu la Harangue de M^r le Président la Tour; elle est assurément pleine d'esprit, mais ie suis du sentiment de ceux qui la trouvent trop soumise, y ayant pour les Grands des bornes à la manière de supplier, aussi bien qu'à tout le reste. On peut connoître à cet air déférant, si l'A. R^le n'étoit pas bien faite au ioug, et si le Grand ne lui avoit pas fait prendre le bon pli. I'attendrai avec impatience le Mercure Galant de X^bre, qui sera apparemment celui qui l'anatomisera.

Il y a deux ans, à quelques mois près, que l'on fit à Paris vne chanson à la louange de M^r le Dauphin, mis au rang des Héros pour la prise de Philisbourg, sur le vieux air de Lairelanlaire; par exemple, après en avoir fait vn Mars, en disant:

Quel plaisir pour le Ieune Mars
de voir qu'au milieu des hazards
tout lui cède comme à son Père!
Laire La, Laire Lan Laire,
Laire La Laire Lan La,

elle aioutoit:

Le coeur charmé de ses hauts faits,
mille beautés plus que iamais
vont prendre le soin de lui plaire.
Laire la &c.

Mais pour elles ie crains bien fort,
qu'animé d'vn plus beau transport
la gloire ne lui soit plus chère.
Laire la &c.

Que les Bergers de nos Cantons
craindront pour leurs povres moutons,
de loups il ne prendra plus guère.
Laire la &c.

Comme quelqu'vn de vos amis trouvoit là quelque chose qui approchoit du Caractère de Voiture, il se plut, en badinant avec ses enfans auprès du feu, à mettre en couplets sur le même ton, l'heureuse expédition qui mit en ce tems là le Roi Guillaume sur le Trône, en commençant ainsi:

C'est vne révolution
bien digne d'admiration
que celle qui vient de se faire.
Laire la &c.

et puis toute l'histoire, iusques à la Proclamation pour Roy. Comme Mr Baize [2]) en emporta 2 ou 3 copies, ie ne sai s'il vous en fit part. Ie suis en peine, bien d'autre manière, touchant le porteur, savoir comment il se sera tiré de la campagne d'Irlande et sur tout si sa bravoure ne lui aura rien attiré de funeste aux attaques de Limric. Le démêlé Épiscopal, dont vous me parlés, arriva en 1662 venant à 63, et ainsi pendant les premières années de mon long séiour dans l'aimable païs de votre exil, ce qui est cause que ie n'en ai pas encore des idées assés distinctes pour vous en parler, que ie n'aye pris langue, comme i'espère de faire là dessus. Comme Mr Arnaud [3]) a pour moi des sentimens qui approchent de l'excessive bonté des vôtres, ma candeur sur tout, qu'il connoît de longue main, ayant fait assés d'impression sur lui pour cela, cette prévention d'amitié l'a porté à vouloir déterminément que je fusse son historiographe, et ie puis vous assurer, qu'à la réserve du Grand Héros d'outre-mer [4]), quand ie ne m'en croirois ni indigne ni incapable, ie tiens cette commission à plus de gloire que si i'étois chargé de décrire les exploits de quelque Charlemagne ou de quelque Charles Quint. Ie prétends pourtant de ne faire que l'ébauche et que de tracer le canevas, espérant que vous autres Mrs, ses amis et les miens, ferés toute la brodure avec votre ordinaire charité et avec votre habileté accoutumée. Vous ne sauriés croire la peine qu'il y a à dechiffrer les petits brimborions, sur quoi ces povres gens ont écrit avec du papier et de l'ancre tels que vous pouvés vous figurer, et puis sur le tout il faut que vous sachiés que ie suis à la guerre en les touchant, puis qu'après cela mes mains sentent deux heures le salpètre, le soufre et la poudre à canon.

Bien m'en prend pour m'aider à sortir de ce labirinthe, que i'avois dès l'hiver passé vn Iournal qui leur fut pris dans vn poste, où on les força, et qui vint en original entre mes mains, par vn commerce indirect ou de réflexion que i'avois en cette cour là, et qui a fait que, cinq ou six mois durant, i'ai été le seul de ce païs qui savois leurs avantures, pendant que leurs directeurs hors du lieu n'en recevoient aucunes nouvelles et qu'eux mêmes ne savoient rien de ce qui se passoit dans le reste du monde. Me croiriés vous, si ie vous disois, que toutes mes lettres pendant ce tems là étant venues sous les yeux du Prince, par le moyen d'vn espèce de Benting, qui ne les avoit que de bond après qu'vn autre les avoit eues de volée, ces inductions de détour ont fait plus de la moitié de l'adoucissement, où l'on est venu pour les Vaudois, et n'ont pas peu contribué à quelque plus grand coup encore. — Tous les Anglois lettrés que i'ai connus, m'ont extrêmement prôné ce Poëme écrit en leur langue par Milton et intitulé Adam [5]); ils m'en ont parlé comme du *non plus vltra* du l'esprit humain. Comme cela dépend, la plupart du tems, du ie ne sai quoi, bien attrapé dans vne langue, il est bien difficile qu'il se conserve en le départant de là, hors qu'il ne fût tout dans les choses plutôt que dans les expressions.

Nos nouvelles de Piémont [6]) sont aussi bien refroidies que les autres. Embrun n'a pas été pris par le Marquis de Parelle, comme on l'écrivoit; il a été appellé, tandis que par ordre du Duc on démolissoit Château-Daufin, à aller délivrer le Vicariat de Barcelonnette de la contribution que les François lui avoient imposée de 40 mille écus, et au contraire il fait contribuer St. Vincent et d'autres terres Françoises limitrophes

de la haute Provence et du Daufiné. Les François de leur côté ont, par le moyen d'vn gros détachem^{t} de Pignerol, été ravager cruellement la vallée de St. Martin, afin d'ôter aux Vaudois tout moyen de subsister. L'armée Ducale y a bien envoyé du monde, mais l'ennemi étoit déià retiré, de sorte qu'il a falu se contenter d'aller faire la même chose aux environs de Pignerol, pour couper la subsistance de cette garnison, qui sans faire de sortie ni de mouvement a laissé faire le dégât et enlever vn très grand nombre de bestiaux. Le Sr Rosano, Secrét^{re} du Général des Postes de Piémont, dut arriver la semaine passée à Chambéri avec vn Trompette et les Passeports nécessaires pour négotier là le rétablissement du Courrier de Lion, aussi bien que du commerce entre les deux États. Si cela n'avoit pas été pratique en d'autres guerres, on en prendroit matière de renouveller les soubçons qu'avoit fait naître la reddition de Suse. Ie n'ai point encore apris, si le traité a réussi ou non, mais ie le saurai par les premières lettres que ie recevrai.

L'ami fait imprimer en Suisse, et ie croi que les 4 premiers entretiens sont en état. Dieu lui en donne ioye; il y entremêle des avertissemens où, profitant de la critique sur les palmes idumées, il donna des alternatives pour contenter les goûts différens. Vous verrés le tout bientôt. — Voici vne lettre pour M'd'Ablancourt, à qui ie parle de tout autre chose, et ie le prie de vous envoyer la réponse qu'il voudra me faire. Tout à vous. Vendredi $^{15}/_{5}$ X^{bre} 90.

Turin, 27 X^{bre} 1690 7).

Le reste de la cavalerie Espagnole s'achemina le 24e vers le Milanois. On dit, que la plus grande partie

de la cavalerie allemande ira aussi de ce côté là, à la réserve d'environ 800 chevaux, qui resteront ici aux environs pour arrêter les courses des François et principalem^{t} de Pignerol. Quatre cens chevaux de cette garnison là vinrent la nuit du 20ème du courant saccager Carignan, d'où ils ont emmené plus de cent personnes avec divers gros Bestiaux, Chevaux et Boeufs. Hier même avant iour, vn autre détachement de cette Place vint iusqu'à Mirefleur, à trois seuls petits miles d'ici; ils y mirent le feu à six maisons de païsans, dont deux furent vn peu endommagées, mais les autres n'urent point de mal, et ayant fait quelque petit butin, ils se retirèrent, ayant laissé vn billet affiché à la porte de l'Église d'vn Couvent, qui portoit qu'ils étoient venus brûler là en échange de ce qu'on avoit fait à Riva de Pignerol, et que pour vne maison que nous brûlerions des leurs, ils en brûleroient dix des nôtres. Ce billet étoit en Italien, et le Prieur de ce monastère l'envoya incessamment à vn des Ministres d'État. Hier Mr de Louvigniés partit pour Milan, où les plaintes sont très grandes contre les ministres de S. M. Cath. à cause de leur mauvais Gouvernem^{t}. Il court ici vn bruit, que dans peu il y aura à Nice 28 ou 30 gros vaisseaux Anglois avec du monde de débarquement, et diverses lettres venues de Cadix à nos Marchands, assurent que la dicte flotte a passé à la vue de cette Place là.

Turin, 30 X^{bre} 1690 [8]).

Les troupes allemands qui sont ici, devoient partir hier pour prendre leurs quartiers d'hiver dans l'État de Milan, et en particulier dans le Novarois, et le soir du 26e il s'étoit dit de grosses paroles sur cette affaire entre le Sérén^{me} Prince Eugène et le Gouverneur de

Milan, ce dernier ayant dit qu'il empêcheroit de toute sa force, qu'on ne prît ces quartiers là, et le Prince lui ayant répondu avec chaleur, en portant la main sur son épée, que ce seroit celle là qui en prendroit la possession, le Gouverneur se retira sans repartir le mot, et cela fort incivilement et sans aucun compliment, l'incivilité étant encore couronnée en ce que les domestiques du Gouverneur éteignirent en vn instant toutes les chandelles, de sorte que le Prince fut obligé de se retirer à tâtons de même que plusieurs autres grands Seigneurs qui se trouvoient là. Cependant l'affaire a été depuis accomodée par l'entremise de S. A. R., et les parties s'abouchèrent le lendemain au Couvent des Minimes. Cette nuit la marche a été changée, les troupes étant allées du côté de Moncalier, conduites par le dit sérénme Prince, lequel mène avec lui 2 pièces de Canon, qu'on a seulement tirés cette nuit de l'arsenal, avec 4 Pétards qu'on dit n'avoir été fabriqués que cette nuit même. On croit, que cette marche tend au Monferrat. Il ne reste que les 800 chevaux choisis de tous les Régimens pour, avec la cavalerie du Duc, faire obstacle aux courses des François.

ÉTIENNE MORIN.

Amsterdam, ce 8 Juin 1694.

Monsieur,

Je respons fort tard à uostre obligeante lettre et à la faueur que uous m'aués faicte de m'enuoier uostre addition aus pensées diuerses sur les Comètes[1]). Mais i'espère que celuy qui me les présenta, uous aura préparé à ce délai et uous aura faict sçauoir, qu'estant prest d'aller au Synode et ayant subiect de croire qu'il y seroit parlé de uos différents[2]), ie ne deuois pas en discourir avant que d'auoir entendu les raisons de part et d'autre. Au retour du Synode, ie m'attendois d'auoir l'honneur de uous uoir en passant par Rotterdam, mais i'en fus priué, faute de tems et de guides pour me conduire chés uous. Enfin i'ay trouué, en arriuant chés moy, diuers petits embaras qui m'ont faict insensiblement différer jusq'à présent, dont ie uous demande pardon. Ie suis persuadé au reste, que uous n'y perdés rien et que uous aués appris d'ailleurs, qu'il ne s'est rien faict qui uous concerne, à l'exception du renuoy, dont uous n'aués pas lieu d'estre mescontent, puisque uous aués esté touiours disposé à uouloir uous deffendre deuant uos iuges, et que nostre usage ueut qu'ils prononçent les premiers, parce qu'ils sont les mieus instruicts de tout ce qui s'est passé. Vos différents mesmes semblent peu à peu diminuer en différant, et se poursuiure auec moins de Chaleur, ce qui apparemment portera uos iuges enclins à la paix, à prendre les choses sur le pié qu'elles sont et à ne

releuer pas des accusations qui semblent tombées dans l'oubli, pour s'occuper principalement à un accommodement sincère, lequel seroit plus difficile si on examinoit tout auec exactitude; au lieu qu'en s'arrestant aus principaus subiects de uostre dernier escrit, la conciliation se poura présenter d'elle mesme. En effect ie pense que, pour peu que messieurs uos iuges y prennent de peine, ils uous feront conuenir, qu'il y a bien peu de différences entre les Athées et les idolâtres, puisque S. Paul appelle les Ephésiens, dont l'idolâtrie est connue de tout le monde, Athées (2, 12), et qu'il est constant aussi, que croire plusieurs dieus est proprement n'en croire aucun, parce que l'unité est essentiele à Dieu et faict mesme un de ses noms, comme dit Job (14, 4): qui tirera le net de ce qui est souillé? ne sera ce pas celuy qui est un? — comme la paraphrase chaldaïque, la Vulgate et quelques unes de nos Bibles expliquent ce passage. En effect il n'y a que Dieu qui puisse iustifier le pécheur et le sanctifier: c'est pour quoy il n'est pas très important de décider, auquel de ces deus crimes énormes appartient le premier rang, puisqu'ils ont tant d'affinité et sont les sources fécondes des plus grandes abominations. Vous en conuenés, Monsieur, à l'égard de l'idolâtrie, et il est aisé de le prouuer à l'égard de l'Athéisme, par le témoignage d'Abraham, qui croioit qu'on le tueroit et qu'on rauiroit sa femme à Guerard, parce, disoit il: *ὀυκ ἐστι θεοσέβεια ἐν τῳ τόπῳ τούτῳ* (Gen. 20-11). Car il faut ne croire pas de Dieu pour ne luy rendre aucun homage, et ne pas craindre sa iustice, et alors aussi il ne reste plus de bride pour refréner les passions, qu'en la main de la prouidence, qui pour conseruer quelque ordre dans le monde, sçait arrester

l'impiété, sans se manifester aus impies. Il y auroit plus de difficulté touchant les droits de la conscience errante, si uous ne uous expliquiés pas en escriuant: que c'est un droit mal acquis et qui tire sa source ou de la malice du coeur, ou d'une indifférence prodigieuse, ou d'une paresse inexcusable, et qui ne peut qu'empoissonner touts les fruicts qu'il aura faict naistre (p. 99), et mesme quelques lignes auparauant: qu'on rendra conte un iour à Dieu de tout ce que l'on aura faict en conséquence des erreurs que l'on aura prises pour des dogmes uéritables, et malheur dans cette terrible iournée etc. Cet adueu uous tire du rang de ceus qui légitiment les droits de la conscience errante et qui en font une bonne règle, l'estimants nécessaire pour rendre les pécheurs inexcusables; demesme que Rome requiert en l'Église un oracle uisible qui soit infaillible, pour discerner la uérité d'auec les erreurs. Mais comme il n'y a point d'homme qui soit capable de cette infaillibilité, il n'y point aussi de faculté dans l'homme, laquelle puisse nous seruir de règle assurée. L'Ecriture ne nous en enseigne point d'autre que la loy de Dieu: à la loy etc. (Esa. 8, 20). En effect, où pouroit elle loger dans le coeur, dont toutes les pensées ne sont que mal en tout tems (Gen. 6—4), asçauoir auant sa régénération. En un mot, l'homme tout entier alors n'est que ténèbres (Eph. 5, 8), et il n'est pas capable des choses de Dieu; elles luy sont folie, et il ne les sçauroit connoître (1. Cor. 2, 14). Nous auons de la peine à conprendre ce triste estat; et un aueugle né aussi ne sçauroit se former une idée claire de la ueue. C'est pourquoy ceus qui ne croient point

le péché originel ny la conception qui l'accompagne, se peuuent bien imaginer une faculté en nous suffisamment esclairée pour connoistre nostre deuoir, parce qu'il y en auoit une en l'homme en son estat d'intégrité. Mais uous qui sçaués comme le prophète (ps. 51—7), que nous sommes conceus en péché, éuités leur erreur et ne trouués plus rien de tout à faict entier en l'homme, estimés que la conscience n'a point d'auctorité, à moins qu'à estre de concert auec la connoissance de la uolonté, Dieu, pour composer auec elle une science entière qui soit propre à nous guider, depuis que ce concert a esté rompu par le péché. Aussi l'Apostre S. Paul dit uers la fin de sa uie (Act. 23, 1): j'ay conuersé en bonne conscience deuant Dieu iusques à ce iour, pour signifier seulement qu'il auoit agi sincèrement, puisqu'il confesse ingenûment, qu'il estoit auparauant un blasphémateur, un persécuteur, un oppresseur et le premier des pécheurs ɔ: le plus grand de touts (1. Tim. 13 et 15). De sorte que cette conscience ou sincérité et ingénuité n'exemte pas de crime, quand elle n'est pas accompagnée de saincteté et de iustice; elle est pourtant touiours requise dans les bonnes actions, cette sincerité, parce que sans elle elles seroient feintes et simulées, et elle diminue le crime des meschantes, en les rendant un peu plus excusables à cause de l'ignorance qu'elle présupose. Il y a mesme une conscience infirme, qui ne sert qu'à rendre coupable (1. Cor. 8, 7). — C'est uous arrester trop long tems, et uous serés très charitable si uous uoulés bien regarder cet amusement comme l'intérest du retardement, ou plustost comme un tesmoignage du plaisir que ie

prens à m'entretenir auec uous; pour l'excuser, ie uous demande pourtant cette grâce, et celle d'estre bien persuadé que ie suis etc.

CLAUDE NICAISE.

I.

Je suis bien fâché, monsr., d'apprendre, que vous n'ayiés pas ancore reçu *L'historia della volgar poësia*[1]), que i'ay enuoyé à Genèue à monsr. Chouet par monsr. de Lyuron, il y a plus de trois mois; ie lui en ay ancore écrit il n'i a que 8 iours. Monsr. Chesne s'est fort mal acquitté des autres liures que ie luy auois confié pour vous. Ie sçay peu de nouuelles littéraires à vous dire; vous sçaués celles qui regardent les Jésuites[2]), dont le clergé de France aussi bien que la Cour de Rome ne sont pas contents, qui condamnent leurs liures et leur conduitte. Monsr. d'Auranches[3]), l'ancien, me mande, qu'il est bien ayse que le Sr. Halma ayt abandonné le grand dessein des Inscriptions, que les gros receuils sont fort à la mode en Hollande, qu'il croit que c'est msr. Graevius qui les a mis en vogue, mais qu'il approuue dauantage les receuils des petits ouurages, qui sont conserués par ce moyen et qui périroient autrement; mais de faire des receuils des receuils, cela luy paroist peu vtile pour le public et fort ruineux pour les libraires. Le Sr. Halma va rimprimer son petit traicté, du paradis terrestre, reueu, corrigé et augmenté. On r'imprime à Vtrect des notes

qu'il a faictes dans sa ieunesse sur l'Anthologie, et dont mr. Graeuius estoit dépositaire depuis 12 ou 13 ans.

Faites ma paix, ie vous prie, auec mr. de Witt, qui ne m'écrit plus depuis quelque tems. Il m'auoit écrit iusqu'à 8 couriers[?] consécutifs, et ie luy mandé que ie n'auois pas toujours des nouuelles littéraires justement prestes à luy enuoyer; cela l'a peut estre fâché, dont ie luy demande pardon. Il m'auoit promis une réponse d'un sien amy au traicté du paradis terrestre de monsr. d'Auranches, que i'auois promis à ce prélat. Il a vn receuil de vases anciens, qui pourroit estre ioinct à celluy que monsr. Henninius[4]) vous a faict uoir autrefois, si bien dessignée [sic], et que mr. Halma pourroit imprimer vtilement. Je suis etc.

II.

Dijon, le 9 may 1694.

Je suis en peine, monsieur, d'un pacquet de lettres de Hollande, que monsr. Toinard m'a faict sçauoir par vn de mes amis de Paris m'auoir enuoyé à Issurtille et qu'il croit auoir esté perdu. Il ne se perd aucunes lettres par les convoiers, et ancor moins, à mon égard, celles qui me sont adressées à Issurtille, que ie croy ancore plus seures que celles qu'on m'adresse à Dijon; parceque mr. Petit Iean, maistre de la poste, a vn soin très particulier de me les enuoyer. J'auois faict affranchir chez luy un pacquet pour Paris, où il y auoit des lettres pour vous, monsr., pour mr. Cuper, pour mr. Graeuius, pour mr. Le Clerc et pour mr.

Basnage. Il me doute que c'estoient des réponses à ce pacquet. J'en suis extrêmement chagrin, craignant qu'il n'i en eût des vostres, qui me sont chères sur toutes autres et qui me seruent d'un lénitif nonpareil à mes douleurs. Voulés vous, monsr., que je vous dise entre nous mon sentiment auec liberté sur ce pacquet? Je croy, que mr. Toinard l'a ouuert et a retenu les lettres. Je sçay sa curiosité et son enuie sur ce chapitre; ce n'est pas la première fois qu'il en a ainsy vsé et qu'il a violé le droit des Gens, à mon égard, sens m'auoir voulu rendre les lettres. Je luy pardonnerois de bon coeur de les auoir ouuertes, s'il me les auoit enuoyées. Je vous prie de faire sçauoir la perte de ce pacquet à monsr. Cuper et à monsr. Graeuius, qui seront en peine de ne point receuoir de mes réponses, et de leur dire qu'ils ne m'adressent pas leurs lettres par mons. Toinard: Il n'i a qu'à me les enuoyer à droicture à Dijon et les affranchir pour Paris, comme je fairai celles que ie leur écrips. Si i'estois vn homme à me vanger de ce vilain tour que mr. Toinard me faict, J'ay en main de quoy le faire; mais il faut rendre le bien pour le mal. Ie le sçay daillieurs fort mortifié d'une réponse piquante, qu'on vient de faire à sa petite Critique de la version du nouueau testament de Mons[1]), où il a osé attaquer les deux héros de la langue françoise et de la latine, le p. Bouhours et le p. Hardouin, et outre cela les protecteurs de cette version, qui ne sont pas des happelourdes. Voicy ce que l'un des plus habiles d'entr'eux et l'un de mes meilleurs amis m'en escript de Flandres: »Mr. Toinard s'est fait grand tort en publiant sa Critique; c'est un liure très méprisable, où il n'i a nul goust; qui est fort mal basti, et où il se

mesle de décider sur la langue, qu'il ne sçait pas, et sur la manière de traduire l'Écriture, qu'il n'entend point; je dis la manière de la traduire; je n'en parle qu'après les meilleurs iuges etc.« Jugés, mons., si i'auois escript cela à Paris (comme ie n'ay garde de le faire) et qu'il fust venu aux oreilles d'Eumenius Pacatus, le beau champ que ie luy ouurirois pour continuer d'exercer sa bile contre mr. Toinard, qu'il y a vingt ans qu'il nous prouue des belles choses et des concordançes Grecques sur le nouueau testament et des notes sur Joseph et autres choses et qui débute par vn petit ouurage si peu considérable. En vérité, on a raison de dire que cela porte coup à sa réputation. Pour d'autres nouuelles, mons., je croy que vous aurés veu les 3 premières gazettes des sçauants[2]), qu'on attribue à vn homme de Genèue; ce dessein a esté interrompu et va se continuer. Le dessin est assés ioly, s'il estoit bien conduit; l'auteur auroit vn peu besoin de vostre politesse pour le style et de vostre jugement. Il va bien faire valloir la satyre des femmes de Despréaux et ce qu'on en dit de part et d'autre. On nous promet d'autres Arlequiniana[3]) meilleurs que les premiers, aussi bien que des Ménagiana de la façon de monsr. Baudelot, où il fourrera, à ce qu'on me mande, plusieurs vers de sa façon, qui ne seront pas du goust de tout le monde. Mr. Dubois[4]), traducteur des épîtres de St. Augustin, vient de traduire ses sermons, où il a mis vne grande préface que l'on dict estre vn chef d'oeuvre, mais qui ne sera pas du goust de nos prédicateurs. Le traité de l'Eucharistie de mr. Pelisson est fort estimé. Mais les vies de Plutarque de Mr. et de Mad[e] d'Aciers sont dures à la vente. L'on parle de luy donner la charge de Bibliothéquaire

du Cabinet du Louure[5]), vacquante par la mort de l'abbé de Lauaux de l'académie, qu'on vouloit vnir à celle de Bibliothéquaire du Roy: Il y a mil escus d'appointement. J'ay lu auec plaisir »l'art de se connoistre soy mesme« de mr. Abbadie; un de nos amis, grand Critique, n'approuue pas son système de l'immortalité de l'âme, et ie ne sçay pas s'il n'écrira pas contre. — Aymez moy toujours, monsr., dites moy de vos chères nouuelles et de vostre excellent dictionnaire critique. Je suis etc.

III.

Dijon le 26 Juin 1694.

Je croy, monsieur, que vous aurés veu l'Apologie de mons. Arnaud et du p. Bouhours faicte contre monsr. Toinard; elle est d'un p. Jésuite, nommé Riuière, d'Orléans[1]), comme nous l'apprend le p. Lamy dans la réponse qu'il a faicte à cette Apologie, pour ce qui l'y regarde touchant son traicté de la pasque. Mais comme tout le monde le croit auec raison, le p. Bouhours y a la plus grande part; et il y a loué monsr. Arnaud et son bon amy le p. Quesnel[2]) autant et plus que monsr. Toinard. Ce dernier est fort mortifié du mauuais succez de son liure, qu'il a eu enuie de supprimer depuis cette réponse piquante qu'on y a faicte. C'est mons. Bourdelot[3]), maintenant médecin du Roy, l'un de mes meilleurs amis, qui me le mande. Vous serés bien ayse, monsieur, d'apprendre ce qu'il m'escript en cette lettre sur vostre chapitre. Je luy auois parlé du Suisse de Neufchâtel ou du nouuel

autheur des dépesches du Parnasse[4]) et ie luy en promettois les 3 premières dépesches; cet autheur vient de reprendre son dessein, mais toujours sens politesse et sens discernement. Voicy comme mons. Bourdelot m'écript:

»J'attens auec impatience les 3 premières dépesches du Parnasse que vous me promettiés. Il seroit à souhaitter, comme vous dites, que ce dessein fust exécuté par vn homme de la politesse et du discernement de monsr. Bayle. J'ay lu, depuis peu, le proiect d'un dictionaire critique imprimé à Rotterdam, 8vo, 1694, qu'on luy attribue. C'est une entreprise immense et qui rendroit inutile presque tous les autres liures. Qui auroit vn bon dictionnaire critique et la Bible, il ne faudroit point d'autres liures que quelques poésies par cy par là. Vn homme seul, quelque vaste érudition qu'il ayt, n'y sçauroit suffire: Il faudroit que tous les gens de lettres de l'Europe y entrassent pour quelque chose. Je contribuerois de ma part, tant bien que mal; ie pourrois du moins fournir quelques mémoires, qu'un habile ouurier comme monsr. Bayle poliroit et mettroit en oeuure. Voicy par exemple un endroict, sur lequel ie puis luy donner les éclaircissements qu'il asseure auoir demandé inutilement en Angleterre et en France. C'est l'article d'Anne, Marguerite et Jeanne Seymour[5]), trois soeurs illustres en Angleterre dans le siècle passé. J'ay entre les mains le petit liure dont est question, intitulé *Annae, Margaritae, Janae sororum Virginum Anglarum in mortem Diuae Margaritae Valesiae Hecatodistichon, accessit Petri Miratii [?] ad easdem virgines Epistola, vna cum doctorum aliquot virorum carminibus, Parisiis* 1550. 8°. Ce sont tous distiques seruant d'Épitaphes pour la Reyne de Nauarre, soeur de Fran-

çois premier, morte en 1549. Si monsr. Bayle a encore la mesme enuie de le uoir, il n'a qu'à dire. Je luy feray passer, sens prétendre grands remercîments de cette minutie« etc.

Voicy ce qu'il me dict du nouueau dictionnaire de Richelet, ou plutost de la nouuelle édition de ce liure:

»Je vous prie de faire mes excuses à mr. Collet[6]), si ie ne luy ay point faict de réponse sur le dict^re de Richelet que j'ay reçu. Ie n'ay acheué de l'examiner que depuis deux iours. J'y ay trouué la plus grande partie des traicts satyriques contre quelqu'uns de mess. de l'académie et autres gens fort connus, qui seront toujours vn obstacle inuincible pour la permission qu'on demande, outre que le liure est fort mal imprimé. J'en parleray pourtant à mons. le chancelier, mais ie n'en espère aucune réponse fauorable« etc.

J'ay peu de choses à vous dire touchant les liures nouueaux. Je croy, que nostre amy monsr. de Larroque vous faict sçauoir toutes choses. On me mande, qu'il va paroistre vn liure nouueau d'un de nos amys, qui est l'abbé du Bos, l'un des 10 auteurs du Ménagiana, sçauoir vne histoire des quatre Gordiens, prouuée et illustrée par les médailles, à laquelle monsr. Galland, nostre amy pareillement, répondra indubitablement pour soutenir l'opinion commune des trois Gordiens seullement. On voudroit bien auoir à Paris vn priuilège pour imprimer vn *Scaligerana* beaucoup plus ample que les dernières éditions; mais il sera difficile de l'obtenir, pour les raisons que vous pouués bien vous imaginer. Mr. Galland, dont ie viens de vous parler, a faict imprimer vn liure des bons mots des Orientaux, qu'il ne m'a point ancor enuoyé et que ie

n'ay point veu. Le P. Lebrun[7]) de l'oratoire en va ancor donner vn second touchant la Baguette dans les principes du p. Malebranche, qu'on croit y auoir mis la main. Quoyque la matière semble vsée, on espère pourtant que ce liure sera bien reçu.

J'escripts à monsr. Cuper, qui vous rendra celle cy. Je me plaines à luy de nostre amy mons. Toinard, aussi bien qu'à monsr. Graeuius, et ie les prie de ne me plus adresser leurs lettres par cette voye. — Portés vous bien, monsr., et aymés moy toujours. Tout à vous

NICAISE.

J'attends auec beaucoup d'impatience vostre dictionaire et le *Junius de pictura veterum*[8]).

IV.

Dijon, le 30 auril 1696.

Je n'ay point reçu, monsieur, celle que vous me promettiés de monsr. Leers, non plus que les pacquets qui m'estoient destinés. C'est ce qui est cause que ie n'ay point répondu à vostre dernière; car vous deués estre persuadé que ie me faics trop de plaisir de me procurer vos belles et charmantes lettres, pour m'en priuer de gayeté de coeur ou donner lieu à les receuoir trop tard. Je vous remercie de tant de belles et curieuses nouuelles que vous m'écriués. J'ay faict sçauoir à mr. De la Monnoye[1]) ce qui le regarde; il m'a fort chargé de vous asseurer de ses respects et vous prie aussi bien que moy, s'il n'i auroit pas moyen

d'auoir vne copie des beaux vers que mons. Laisné, ou autrement de Montaumont[2]), fit sur le dessein où l'on dict que vous estiés de vous retirer en Noruège. Nous les luy auons vu réciter icy auec bien du plaisir. J'ay faict sçauoir à Aix à monsr. Thomassin la bonté que vous aués eu de parler à vn libraire d'Amsterdam de son receuil des épîtres des sçauants à mr. de Peiresche[3]). J'attends de ses réponses; il trauaille sérieusement à ce receuil, qui sera beau; mr. Leers devroit bien y penser. On me mande de Rome, que sa Sainteté n'a pas voulu qu'on y imprimast les inscriptions de monsr. Fabretti; on ne ueut point imprimer en Hollande celles de mr. Gudius[4]). Il faut que le siècle soit bien ennemi des belles choses pour rebutter de si beaux ouurages et si nécessaires à la connoissance de la belle antiquité. — Je sçay peu de choses à vous mander touchant les liures nouueaux[5]). Il y a vn 1er tome de l'hist. de France du p. Daniel Jésuite, un 1er tome de l'essay de l'hist. de l'ordre de Cisteaux de Dom Lenain, sous prieur à la Trappe, des playdoyers nouueaux auec des traductions de quelques oraisons de Cicéron etc. d'un monsr. Gillet, l'histoire de l'Éuangile du p. Perron. On ne me dict plus rien de la querelle du poëte Santeuil auec l'uniuersité de Paris. Puisque vous me parlés, monsr., du Cardinal Noris[6]), il fault vous enuoyer la lettre qu'il m'a faict l'honneur de m'écrire et qui a esté leue à Paris auec plaisir dans la Bibliothèque du Roy et confrontée auec celles qu'il auoit escript à monsr. Vaillant et à mons. Toinard ses amis. On me mande de Paris, que la mienne a esté trouué la meilleure, ce qui leur donnera vn peu de chagrin, et sur tout de ce qu'il m'y traicte du plus

cher de ses amis. Ie n'en suis pas fasché, car ils m'en ont donné touts deux à leur tour, surtout le dernier, mr. Toinard, qui, par vn esprit vn peu mal faisant, a causé que ie luy auois refusé vne chose que ie ne pouuois ni ne deuois luy accorder, a empesché qu'on ne mît dans le journal des sçauants l'éloge que i'auois faict pour monsr. Lantin 7), et qui y a faict mettre, en la place, des vers en 4 langues de mr. de la Monnoye, qu'il n'avoit nullement dessein qu'on publiast, car c'est vne raillerie et vne espèce de sarcasme contre mr. Lantin et monsr. Saumaise, en quoi mr. Toinard et mons[r] le journaliste se sont faict vn tort extrême au iugement de tout le monde, qui les a blasmé. Je me persuade que monsr. de Bauval aura réparé griefs aux vns et aux autres dans son journal, où il n'a garde, judicieux et prudent (comme il est), de rien mettre qu'on puisse luy reprocher. Ie vous prie de l'asseurer de mes très humbles respects; je luy ay enuoyé par mr. Janisson l'hist[e] de la médecine de mons. Le Clerc de Genèue. Mr. de Witt, par qui ie vous escrips, vous enuoyera la lettre de monseig[r] le card. Noris, comme ie l'en prie; monsr. Cuper l'enuoyera à monsr. Graeuius pour luy faire vne petite confession de m'auoir entièrement oublié, moy qui croyois estre l'un de ses meilleurs amis. Il y a tantost deux ans que ie n'ay reçu aucunes de ses lettres, quoy que ie luy aye escript très fréquement depuis ce tems là. On ne m'auoit pas bien expliqué ou mandé le tiltre du dernier liure de Son Éminence mons. le cardinal Noris, qui est *Scrupuli euulsi et eradicati.* Ce qui m'a faict changer les vers, que il vous ay enuoyé, et au lieu d'Enucleas scrupol etc., i'ay mis:

Euellis scrupol dubiis ex mentibus atque
difficiles soluis nodos, aperisque latentes;
quidni hinc purpureos inter censebere patres.

Nous enuoyerons bientost la vie de mr. Saumaise[8]) en Hollande, et nous l'adresserons à Paris à monseig d'Auranches, qui m'a témoigné qu'il seroit bien ayse de la uoir auparauant. — Aymés moy toujours, monsieur. Ie préfère vostre amitié à toutes choses, et ie suis etc.

V.

Dijon, le 6 auril 1699.

I'ay écrit ces iours passés à monsr. Leers, qui vous aura faict part, monsieur, de ce que ie luy mandois touchant vostre dictionnaire, et dont ie ne doute pas qu'on ne vous ayt faict part d'allieurs. Tout ce qui a esté dit de la part de l'abbé[1]) qui a esté commis par monsr. le chancelier pour l'examiner, est trop outré pour trouuer créance dans les esprits; et bien loing de luy nuire et d'empescher son débit, cela y contribuera dauantage. Le meilleur moyen de profiter de vostre liberalité en mon endroit c'est de l'adresser à Genèue à mons. Chouet, libraire, qui uous aura faict sçauoir qui sont ses correspondants. I'aurois pu vous dire de le donner à monsr. de Harlay[2]), nostre plénipotentiaire, qui me faict le bien de m'aymer; mais i'ay cru qu'il n'estoit pas à propos de l'employer pour cela. Mr. Anisson a reçu les 2 exemplaires du Junius, comme il me l'a mandé aujourd'huy dans vne de ses lettres, où il tâche de se réconcilier auec moy sur son long silence.

Mons. Graeuius tâche pareillement de le faire dans sa dernière, en me promettant de me mettre dans son trésor des Antiquités Romains parmi les senateurs Romains; c'est pour réparer en quelque façon le silence qu'il a gardé à mon égard dans la préface du *Junius de pictura veterum,* où il ne s'est pas souuenu de moy, comme il sembloit qu'il deuoit faire et que vous l'aués, monsr., remarqué obligeamment dans vostre dictionnaire. Cette petite omission me sera fort auantageuse et me procurera beaucoup d'honneur: de petit prouincial je deuiendray grand homme de cour, et de la première cour du monde. Vous ne nous aués point dit, monsr., vostre sentiment sur le portraict de mr. de Court, faict par l'abbé Genest[3]), que i'ay donné ordre qu'on vous enuoyast il y a long tems, aussi bien qu'à mr. de Bauual et à nos amis, et surtout à monsr. de Saumaise, son parent. Nous ne voyons point ancore l'apologie de mr. Nicole[4]), qu'on nous promet toujours. L'auteur aura subiet de l'amplifier sur ce qui vient d'arriuer. Ie croy, monsr., que vous aurés appris depuis peu, que monsr. l'Archeuêque de Cambray[5]), précepteur de messrs les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri, vient de faire vn liure in 12 sous ce Tiltre Explication des maximes des saincts sur la vie intérieure, imprimé à Paris, il y a peu de iours, auec priuilège, mais sens approbation. Ce liure a esté composé exprès contre celluy de mr. Nicole, du Quiétisme. Ce liure est blasmé de tout le monde, de ses amis comme de ses ennemis; je l'ay lu et j'i trouue bien des choses à dire. Il n'est pas intelligible; le Quiétisme y est respandu par tout; il n'est pas françois en bien des endroits, et il y a des propositions dangereuses; et l'auteur n'i a presque gardé aucunes des

Règles qu'il se prescript à luy même dans sa préface. C'est vn homme qui veut qu'on le croye sur sa parole; il ne parle ni de l'Écriture ni des Pères ni des conciles; touts ses principes sont tirés de St. François de Sales, de Balthasar Aluares, de Ste Thérèse, du B. Jean de la Croix et de quelques autres mystiques. On le croit brouillé auec monsr. de Meaux pour cet ouurage. Ce prélat, à ce que i'ay appris, luy auoit enuoyé vn ouurage qu'il a faict contre le Quiétisme, pour en auoir l'approbation de cet Archevêque, qui n'a daigné luy faire réponse ni luy envoyer son approbation, ce qui l'a fort choqué. Son liure paroist; on dit que le Roy les a voulu accomoder, mais que mons. de Meaux a témoigné à sa Majté, qu'il n'i avoit pas lieu d'aucun accomodement en cette rencontre.

Vn autre grand prélat et Archeuêque[6]) a faict, quelque tems auparauant, une grande ordonnance, qui se réduit dans vn liure où il instruit son peuple sur les matières de la grâce et de la prédestination, au subiect d'un luire qu'il condamne, imprimé à Monts sur ce subiect. Il semble qu'il dict en Sorbone vne leçon en Théologie, où il veuille accorder le Jansénisme auec le Molinisme. Il est pour, il est contre, il est dedans, il est dehors: cela n'a pas plu à beaucoup de gens, qui ont regardé cette ordonnance comme vn festin que ce prélat faict à son peuple, où il a meslé vne mauuaise symphonie et de méchants parfums. Il pouuoit s'en exempter et rendre sans cela son festin meilleur et agréable, comme dit le poëte: *poterat quia duci coena sine istis.* Vn galant homme de mes amis, qui m'escript sur ces deux ouurages et ces deux prélats, me dit que c'est iouer la réputation à trois déz que de l'hazarder de cette manière: *si in viridi ligno*

haec fiunt, in arido quid fiet[7]). Voilà, monsr., des histoires dont vous apprendrés le détail d'ailleurs, qui exercera vostre Critique et remplira vostre supplément. Les lettres des sçauants à monsr. Peiresc sont actuellement sous la presse à Genèue. Il y en aura, comme je croy, trois vol. in 4°; sitost qu'elles paroistront, ie donneray ordre qu'on vous les enuoye, pour me reuancher en partie de vos libéralités. Monsr. Leers les pourra r'imprimer, et elles le mériteront. Recommandés luy nos pacquets de mr. Graeuius arrestés. — Je suis etc.

ADRIAN PAETS.

Monsieur,

Comme je ne puis adjouter foy au bruit, qui depuis quelques jours a couru icy, qu'en Hollande on se seroit avisé de faire abjurer aux ministres françois, d'une manière solennelle, c'est à dire par la signature d'un acte publicq, le dogme de la grâce universelle[1]), je vous prie de m'en informer au plutost. Vous sçavez que ceux qui en France ont soutenu cette grâce, ne se sont éloignez des défenseurs de la grâce particulière que dans les termes et dans la méthode, comme aussi vous n'ignorez pas, que l'opinion de la grâce universelle, mesme dans le sens arminien, est conforme au sentiment de presque toute l'antiquité, de l'église Anglicane et de la communion des Luthériens. Or, comme je suis assez persuadé, que monsieur Iuri-

eux est trop éclairé pour ne pas comprendre, que dans la conjoncture présente il n'y a rien si opposé au véritable intérest du monde protestant, que de faire condamner une opinion aussi généralement reçue que celle de la grâce universelle, je vous prie de luy en parler et de luy témoigner mon inquiétude sur un sujet d'une si grande importance, en le conjurant de ma part, qu'il s'applique à empescher qu'on ne fasse des choses, dont bien tost on auroit lieu de s'en repentir. Je suis etc.

A Westmünster, ce $^{12}/_{22}$ février 168$\frac{5}{6}$.

DENIS PAPIN.

A Londres, ce 26. Juin 1685 v. s.

Monsieur,

La grâce que vous m'auez faitte, de faire témoigner à mon Père à Bloys, que vous seriez bien aise de lier auec moy quelque correspondence sur les nouuelles de Philosophie, m'a presque fait oublier ce que Ie suis; et depuis que I'ay l'auantage de lire vos ouurages, Ie les ay considérez comm'un des temples les plus sacrez de l'immortalité, et où les places se doiuent rechercher par de grands soings appuyez de beaucoup de mérite. Ainsi vous pouuez iuger, si Ie me suis dabord agréablement flatté, en me voyant offrir des places de cett' importance; mais il m'a fallu bien tost

quitter de si douces pensées, quand Ie suis venu à considérer, combien Ie suis peu en estat de profiter de vos offres. Ie sens ma foiblesse, dont vous serez sans doute aussi bien apperceu, et ainsi I'ay lieu de croire simplement, qu'ayant veu mon bonheur en quelque découuerte, qui n'estoit pas difficile, vous auez voulu m'encourager, dans l'espérance que, qui a esté heureux vne première fois, le peut estre vne seconde, et que le Public en pourra profiter. Ie vous diray deplus, que depuis mon retour à Londres Ie suis à la Société Royale; c'est à ces Mrs. que Ie doibs tout ce que Ie produis: ainsi tout ce que Ie pourray faire, si I'ay encor occasion de publier quelque chose, ce sera, Mr., de vous l'enuoyer des premiers et vous prier de ne le mettr' au Iour que comm' vn extraict des Transactions Philosophiques, et Ie ne sçays pas si cela vous pourra satisfaire; car l'honneur que vous m'auez fait [1]), méritoit sans doute que Ie ne veinsse pas à vous au second bond. Cependant, dans l'espérance que vous excuserez mon engagement, Ie vous enuoye vne pièce qui est soubs la presse pour les Transactions de ce mois [2]). Ie feray tous mes efforts pour produire quelque chose moins indigne de tenir place dans vos ouurages, et si par hazard le Public en retiroit quelque auantage, il deuroit vous en auoir vne partie de l'obligation. Ie suis etc.

CHARLES PERRAULT.

Monsieur,

Je n'ay pu voir les choses obligeantes que vous dittes de moy, dans la lettre que vous auez écritte à monsr. Pinsson, sans former le dessein de vous en marquer ma reconnoissance et la joye que j'ay d'auoir, sur le fait des anciens et des modernes, des sentimens conformes aux vostres. Rien ne pouuoit, Monsieur, me confirmer dauantage dans mon opinion, qui apara-ment deuiendra vn jour l'opinion commune, que d'ap-prendre que vous ne la désaprouuez pas, et qu'elle est du goust de vos messieurs les curieux, comme vous le mandez à mr. Pinsson. Ie prens la liberté de vous enuoyer, par son moyen, l'échantillon des ré-ponces que je prépare aux obseruations critiques de mr. Despréaux [1]). Je puis dire, que cet essay a esté icy très bien receu et que les meilleurs amis de mr. Despréaux sont conuenus, qu'il estoit malaise d'y faire vne réplique. Ie souhaitte, monsieur, qu'il ayt le mesme bonheur auprès de vous. Ie ne sçay ce que c'est que la critique de Grisélidis [2]), dont vous parlez. Il est vray, que dans le temps que je fis ce petit ouurage, il en parut vne en manuscrit, c'estoit vne chanson de soixante ou quatre vingt couplets, sur le chant de: Réueillez vous, belle endormie; mais cela fut trouué si mauuais, que personne ne voulut én faire faire de copie, et que de ceux qui en commencèrent la lecture, il n'y en eut pas quatre qui l'acheuèrent. Si c'estoit autre chose que cette mauuaise chanson, vous me feriez, monsieur, vn extrême plaisir de me

donner les moyens de la pouuoir voir. Ie vous demande pardon, monsieur, d'en vser si librement, mais il n'est pas moins naturel à vn auteur de vouloir sçauoir ce qu'on dit contre luy, que ce qu'on dit à son auantage. Faittes moy la grâce, monsieur, d'estre bien persuadé, que parmi le nombre infini de personnes qui vous estiment, il n'y en a peut estre point qui vous honore plus que moy et qui s'est plus pénétré de vostre mérite. Je suis etc.

Ce 3. aoust 1694.

PIERRE POIRET.

I.

Monsieur,

La lettre dont vous m'avez honoré le 5 du mois passé, ne m'a été rendue que le 21e, lorsque j'étois encore dans les embarras d'un déménagement, qui m'a fait quiter la campagne pour me retirer icy; et ainsi je n'ay pu vous envoyer si tôt ni les livres, qui suivront en peu de jours et que je vous supplie d'agréer, ni l'abrégé que vous me marquiez, sur le chapitre de Madlle Bourignon, dont vous voulez bien faire mention dans vos nouvelles [1]). Je me suis empressé d'autant moins que j'ay désiré (si cela ne vous déplaît pas), que cela ne se fist que dans les Nouvelles du mois d'Avril, qui ne paroissent qu'en May; parce qu'alors l'on publiera toutes ses oeuvres complètes, et que l'on aura soin qu'elles se débitent chez un Libraire de

renom: ce qui ne s'est pas fait jusqu'à present, et qui pourra être une occasion fort naturelle pour en parler, aussi bien que celle de mon livre latin, dont je m'imagine que vous n'avez fait différer que pour ce Sujet là l'article que vous en vouliez faire paroître, si tant est qu'il mérite que vous y pensiez. Si j'avois cru, que vous eussiez désiré de revoir ou même de supprimer vos objections et mes petites réponses, je vous aurois obéi en tout ponctuellement: mais de la manière que m'en écrivoit Monsr. Ancillon, il m'étoit naturel d'en juger, que c'étoit une chose à imprimer dès le moment même, si les afaires de l'imprimeur y eussent été dès lors disposées. Ie ne puis m'apercevoir des défauts, que vous dites être dans vos objections: il me semble plutôt, qu'il n'y avoit que vous de capable d'en faire de si bien prises et de si essentielles, à comparaison des quelles mes réponses ne comparoîtront que fort défectueuses et peut être pleines de fautes, que je suis prêt à reconnoître et avouer franchement et publiquement, quand j'en seray averty, sans me soucier de la mauvaise honte que l'on a de reconnoître que l'on s'est trompé et que l'opposant a eu droit. Vous direz peut être en vous-même, que j'ay intérêt à dire quelque chose pour justifier la publication, que j'ay faite de vos objections, — moy, qui n'ay point fait à votre égard de pareille reconnoissance, et dont la vanité trouve son compte dans les louanges que vous m'y donnez! Cela pourroit bien être, mon coeur n'étant encore que trop corrompu et trop vain pour cela et pour bien d'autres choses; mais si je ne me trompe fort, quelque corruption qui puisse se glisser dans le ressort qui me fait agir, il y a aussi, et je crois en principal ou du moins par désir, le dessein que la

vérité, que je juge de quelque usage pour la gloire de Dieu et pour les gens de bien et d'esprit, devienne recommandable, soit par la recommandation que d'autres que moy en feront, soit par quelque manière que ce puisse être, jusques-là que je ne fais point de difficulté de prendre sans façon à ce dessein là les livrées de ce que vous appellez agréablement une honête mendicité, j'entends les Épîtres dédicatoires, aussi bien que d'autres manières que je condamnerois moy même, si l'on s'en servoit à un autre dessein. Mais il n'y a rien qui ne puisse étre sacrifié de la sorte à l'avancement de la vérité salutaire, et j'aurois sujet de m'estimer heureux, s'il y avoit, dans ce qui me regarde, quelque chose qui pût être employé à cela.

Vous voyez au reste que, avec votre permission, je vous prends au mot sur l'article que vous m'avez accordé de Mad[lle] Bourignon, et je crois en effet, qu'outre les occasions d'en parler, que je viens de dire, les curieux, qui sont bien aises d'aprendre ce qui se passe d'extraordinaire dans les choses de la nature et dans l'Esprit de l'homme, ne seront pas marris de satisfaire en général leur curiosité sur celle-cy; et je m'étonne que nul de Messieurs les Journalistes n'en ait encore fait mention. Peut-être a-t-ce été que les livres qui sont nécessaires pour en être informés, n'ont été débités jusqu'icy que très-rarement, par des personnes et d'une manière très-mal-propres à les rendre publics, et que cependant les hâbleries vulgaires ont fait passer cela pour des folies ou une espèce de fanatisme; ce qui a détourné les gens d'esprit d'y penser. Mais ce n'est pas cela. Si mon loisir ne me permettoit pas de joindre aujourdhuy à cette lettre

l'abrégé de question, il la suivra bientôt. Cependant, Monsieur, j'ay honte de penser à faire paroître un abrégé de ma façon avec les vôtres. Si je le fay, ce sera (et je vous en supplie de tout mon coeur) avec condition, que vous daignerez y ajouter, ôter, changer tout ce qu'il vous plaira, luy donner la forme que vous voudrez, et même y exprimer ou y taire mon nom; et vous obligerez infiniment celuy qui vous recommande de coeur à la grâce de Dieu, et qui est etc.

D'Amsterdam le 4e Avril 1685.

II.

A Amsterd., le 14e Mars 1686.

Monsieur,

Sans vous faire perdre du temps à écouter les excuses que je devrois vous demander de mon importunité, trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous supplie de mettre dans vos Nouvelles (de ce mois s'il se pouvoit) le tiltre et telle relation ou abrégé qu'il vous plaira de ces deux cahiers, qui portent à la fin le nom de l'Imprimeur, le quel on peut joindre au tiltre. Les oeuvres de Madlle Bourignon ayant été tout fraîchement, depuis environ trois mois, réduites en un corps et divisées en dis neuf volumes, avec de nouveaux titres qui portent le nom du Sr. Henry Wetstein à Amsterdam (ce qu'on pourroit renouveller dans vos Nouvelles, s'il vous plaisoit), je ne sçay, quelle mouche peut avoir piqué à ce sujet ces Messieurs de Leipsic[1]), ou celuy à qui ils ont donné commission d'en faire

son rapport, pour y avoir procédé de la manière qu'ils ont fait. Car au lieu d'une relation hystorique, ils en ont fait une si satyrique et si pleine de mauvaise foy, qu'il estoit impossible de ne pas repousser des mensonges publics si diffamans et de ne pas répondre un peu fortement à cet animal, qui s'est voulu aviser de traitter ainsi les gens de haut en bas, sans qu'on ait jamais eu dessein de rien dire ni faire contre les bons. Je serois bien-aise que, prenant la peine de lire, sinon toute la pièce, du moins les 8e, 9e et 10e pages ou environ, vous vissiez qu'on a sujet, et même qu'on est réduit dans la dure nécessité de se justifier de la sorte. Au reste, Monsieur, je ne vous ferois pas la prière que je viens de vous faire, si je ne sçavois, que ce vous est la facilité même de me l'accorder, sans déplaire à personne, en rapportant hystoriquement que tel écrit se plaint d'un autre écrit, sans vous rendre guarant d'autre chose que de cette narration. Faites moy naître, je vous en conjure, l'occasion de vous rendre quelque Service en réciproque, puis que je suis toujours etc.

JEAN ROU.

A la Haye, le 6e Juin 1684.

Ie vous rens grâces, Mon cher monsieur, de vostre agréable présent[1]). Je dis agréable, parce qu'il me l'est très fort, à deux égars, et pour l'Impatience où j'estois sur cet ouvrage, depuis que j'ay sçeu que vous

l'aviez entrepris, et pour l'honneur que vous m'avez fait, en me l'envoyant si obligeamment vous mesme. I'ay trop de choses à vous dire là dessus pour entrer en matière, mais ce grand nombre ne seroit nullement ce que vous semblez exiger de moy, puis qu'outre qu'un aussy habile homme que vous est à couvert de toute sorte de critique, Je suis en tout cas un trop petit écolier pour entreprendre celle des chef d'oeuvres d'un maistre. Toute ma prolixité donc ne seroit qu'un tissu d'éloges, et sans parler de vostre modestie qui suffira d'excuse à mon silence, le témoignage que vos propres lumières vous rendent à vous mesme, vous est bien plus glorieux que tout mon applaudissement. Je me contenteray de vous dire, qu'une de mes plus grandes joyes au sujet de la Province que vous avez entreprise, est, que m'estant veu douloureusement privé des plaisirs du cabinet, à cause de leur Incompatibilité avec mon Employ, Je suis tout consolé de ce chagrin par l'engagement où vous vous estez mis auprez de tous les curieux, puisque j'en puis espérer une étude beaucoup plus courte et bien plus solide et plus seure que toute celle, que je pourrois faire de moy mesme: Je souhaiterois seulement que pour l'amour de moy vous voulussiez bien ajouter une chose à vostre dessein, et qui entroit dans celuy du Mercure savant, en la place duquel vos nouvelles, au grand contentement de tous les beaux esprits, sont substituées; c'est de vouloir dire seulement un mot de la naissance, du mariage et de la mort des personnes distinguées, de leur promotion aux charges éminentes, soit ecclésiastiques, soit civiles, soit militaires et enfin des batailles et des sièges, à mesure que ces choses arriueront. Vous me direz, que cela est du ressort

des Gazettes, mais outre que les gazettes sont fort inexactes sur ce chapistre, vous devez reconnoistre que ces remarquables particularitez sont une dépendance de l'histoire de la Rép. des Lettres. En tout cas, dites une bonne fois pour toutes, que la complaisance vous a fait accorder cela à l'amitié. A propos de République des Lettres, ne trouvez vous point, mon cher monsieur, le titre que vous avez pris là un peu précieux? La simplicité de l'autre, pour ne vous rien céler, me revenoit mieux, et je me trouve avoir encore à cet égard le mesme goust, qui me fit condamner, il y a quelques années, Le préservatif etc. de mr. Jurieu. L'Expérience a fait voir, que d'autres que moy n'estoient pas incapables du mesme sentiment, car vous savez qu'un des antagonistes de nostre célèbre ami ne l'a pas épargné sur ce sujet. Mais quand vous ne désaprouveriez pas ma pensée là dessus, j'avoue qu'il n'est guère plus temps d'y remédier. Ainsy ne débattions point les Nouvelles de la Rép. des Lettres, et dumoins aimons le nom de l'enfant pour l'amour du parrain et père, et à cause de la beauté de l'enfant mesme.

Au reste, puisque contre ce que j'ay d'abord déclaré de mon dessein, Je viens d'entamer là une espèce de critique, souffrer encore, mon cher monsieur, ce petit mot avec Indulgence et de bonne amitié. Vous avez employé, dans le millieu de vostre 24e page, un terme que nostre langue n'a point encore adopté, non obstant le grand besoin qu'elle en a; c'est celuy de sculper[2]), et cette seule raison, que toute la nécessité de ce mot n'a pu favoriser son adoption, montre qu'il ne s'en faut pas servir. Il n'est ny usé, ny neuf; il est absolument Inconnu; vous ne le trouverez ny dans

les dictionnaires anciens ny dans les modernes; dans Richelet ny dans Danet non plus que dans Étienne et dans Nicod[3]); vous ne le trouuez point enfin dans les traittez de peinture et de sculpture de Mr. Félibien[4]), où mille occasions de l'employer se sont rencontrées, sans qu'il l'ait fait; et j'admire en cela le caprice de nostre langue, car encore une fois il est très certain que ce terme luy siéroit admirablement, et j'ay été tenté cent fois de trancher là dessus du Ménage. En effet, puis qu'analogiquement aux termes de graveur et gravure nous disons bien graver, pour quoy est ce que par analogie à ceux de sculpteur et sculpture nous ne disons pas aussy sculper? Mais l'usage ne l'a pas voulu, et puisque l'usage ne le veut pas, ne le veuillons pas aussy.

Pardon, mon cher Monsr., Je passe à un autre remercîment; c'est celuy de vostre obligeante félicitation sur la naissance de nostre Enfant, et sur les voeux dont il vous a plu de le bénir. Il me tarde, qu'il ne soit en estat d'estre vn de vos auditeurs. Philippe de Macédoine (un magnifique Exemple ne couste pas plus qu'un autre, et il fait bien plus d'honneur), Philippe, dis je, remercioit les dieux, non pas tant de ce qu'ils luy avoient donné un fils, que de ce qu'ils avoient fait naistre ce fils en un temps, où il pouvoit avoir un Aristote pour précepteur; faites vous mesme l'application, mon cher Monsieur! Il s'en faut beaucoup, à la vérité, que mon Louis soit un Alexandre; mais, en récompense, vous estes bien plus qu'un Aristote.

Recommandez à vostre libraire de faire faire un Index des matières de chaque mois, afin qu'on les trouve tout d'un coup; on lit d'abord tout avec avidité,

et ainsy rien n'échape, mais en est bien aise après de repasser certains articles par détachement, et la recherche de page en page est alors incommode. Adieu encore une fois, et encore une fois pardon. Ma femme vous salue très humblement et vous rend grâces de tout l'honneur que vous luy faites. Tout à vous etc.

JEAN-BAPTISTE SANTEUIL.

De St. Victor, 25 iuillet [1696].

Ie n'en espérois pas moins de vous, monsieur, fondé sur votre réputation; ie ne pouuois pas comprendre, q'vn si habil homme comme vous, et d'vn si bon coeur, confirmât par son autorité les calomnies atroces d'un auteur, qui pour vivre déchire tous les auteurs, en épargnant personne. Son style devoit vous le faire connoître, et la modestie de ma réponse vous devoit détromper. Il a été cité par Monsgr. l'Archeuesque, car il s'est rendu ennemy de tous ceux qui aiment l'église. Pour toute response il a allégué, qu'il auoit perdu vn procès au iugement de M. le premier président, et qu'il n'avoit plus que sa plume pour viure. C'est ce qui me fit dire de luy:

plus consuluit fami quam famæ.

On a mis en prison les colporteurs qui débitoient son liure, et l'on l'a épargné, en fouettant ceux qui n'étoient coupables que par le débit du dit libelle. Ce libelle diffamatoire a remué tout Paris: la médisance plaist. Il voyoit, qu'il viuoit plus grassement dans les premiers . . .*)

*) Illisible.

de son libelle; tout Paris y courut et l'on en pouvoit auoir pour de l'argent. Le tiltre étoit spécieux: Ad Sanctum Arnaldum. Le combat des iésuittes, sur l'épitaphe du p. A***, auec le p. Santeuil de St. Victor. — On le débitoit soubs cappe.

Je fus si étonné de voir imprimé, malgré moy, une épitaphe que i'avais fait pour éguayer ma veine, sans être sollicité des Relig. de port Royal, que ie la niai rès d'abord, et pour le mauuais sens qu'on luy donnoit, et pour le tiltre iniurieux au Roy, au pape etc. Ie suivy l'exemple de St. Bernard[1]), qui ne voulut iamais cognoître sa soeur tout fardée, mais qui la reconneut de suitte après auoir dépouillé toute sa gallenterie: *Sed posito fastu agnouit suam sororem.* Quand on a dépouillé l'épitaphe fameux dv sens iniurieux au Roy, au pape, aux iésuittes et à la Sorbonne, ie l'ay reconnut comme mienne. Tous les curieux de nouuelles ont donné dans le panneau, et i'ay été le iouet, la fable de tout Paris pendant six mois. Ie m'en consolois auec mes amys, et ie iouissois en secret de ma conscience, pendant que ce prêtre famélique, calomniateur et habitué à St. Séuerin, et qui ne manque pas d'esprit, iouissoit iniquement de ses fourberies, qui amusoient le peuple, et du guain qu'il en retiroit. On me montroit au doict dans Paris, comme tout d'un coup vne de vous nouuelles du moys vint me confondre, et me donna le dernier coup de mort, comme à Capanée sur les murailles de Thèbes, dont le poëte dit:

potuit fulmen meruisse Salmon[is?][2]).

I'estois déià assés atterré par la médisance; il ne falloit plus qu'vn homme comme vous, dont les parolles sont des oracles, pour me donner le dernier coup.

Vous auez enchâssé du plomb dans de l'or, quand vous auez coppié son liure, et vous auez ietté vne perle dans la boue, quand vous m'auez mal traitté, en m'accusant de bassesse. Pardonnez moy cette petite vanité.

C'est vn roman, vne fable, vne satyre burlesque, que vous auez appuyé de toute votre authorité. Dieu soit loué, pour peu que vous fassiez attention vous y verrez tout le farceur et ses contradictions. Il me fait pendre par les iésuittes; incontinent après il m'en fait amy: il dit que i'enuoyrois tous les saints au diable, excepté St. Ignace et St. Xauier. Dans les hymnes que i'ay fait pour tout le Bréviaire, de France, en réformant le vieux latin monastique qui déshonora l'église, il a mis vn tiltre scandaleux »ad St. Arnaldum«. Il a traduit ....*), et me fait dire vne faulceté contre M. Arnault, chassé par le prince d'Orange. Il me tourne en ridicule, il appelle vne licence poétique ....*) c'est à dire, que ie l'ay dit en poëte et non pas en théologien; *hoste triumphato* il ueut que i'aie compris le Roy; le misérable tourne contre moy toutes ses pensées, qu'il cherche dans sa teste. C'est vn tissu de mensognes et vn *farrago vbi sempiternus* ....*) *habitat.* Voyez la fripponerie de ce méchant homme: il imprime mes lettres, que ie luy enuoyois par confidence, il va dans ma chambre pour me demander pardon de la diuulgation de cet[te] épitaphe faite en secret; et dans cette ciuilité simulée, il me dérobe des lettres des iésuittes sur ce même suiet, qu'il imprime à mon insçu, et brouille toutes les 2 parties en les animant, et en divertit Paris.

---

*) Illisible.

Il n'y a rien de plus scélérat. Il m'a déchiré par tout, sans luy auoir donné lieu à aucune plainte, et pour toute response il dit: qu'il fault que sa plume le nourrisse *per fas et per nefas*. I'ay loué M. Arnaut dans ce qu'il est louable. On s'est déchaisné contre moy, on m'a attribué des ouurages que ie n'ay iamais fait. *Santolius poenitens!* ie ne me suis iamais repenty d'auoir loué Mr. Arnault. On me fait pénitent d'vne rétractation, que ie n'ay iamais faite; qu'il la montre!

Faussetez de l'auteur! Les Religieuses de P. Royal n'ont iamais exigé l'épitaphe; elle n'a iamais été proposée ny éprouvée; elles ont oublié tout le siècle. L'histoire du curé de St. Iacques du Haut[-]pas[3]), — fausse! Les iésuittes n'ont point enuoyé vn fourbe pour sçauoir mon sentiment sur le différend. La lettre que i'escriuois au curé de St. Iacques n'étoit point iniurieuse, ny à m. Arnault, ny aux iésuittes. Ie n'ay voulu épouser aucun party; i'ay loué ce que i'ay trouué louable. Il me fait théologien pour me blasmer, et poëte en même temps pour m'excuser; il m'attribue l'épitaphe que i'ay fait à l'éuêsque de Custom, et dit que ie l'ay fait pour m. Arnaut *ad excitandum odium;* il a donné au public le baillon du p. Commire[4]), Jésuitte, malgré luy, et l'a traduit en vers burlesque pour réiouir la canaille. Le papier me manque. L'épitaphe peut auoir vn bas sens, et ie ne m'étois pas cru d'être estimé pour vn homme, qui par crainte a fait mil bassesses. Ie vous embrasse de tout mon coeur, et i'admire la disposition de votre bon coeur, que ie préfère infiniment à l'Esprit; les diables en ont!

DE SANTEUIL.

FRÉDÉRIC SPANHEIM.

A Leyde, Le 5 de Sept. 1684.

Monsieur,

Ie vous suis très-obligé, et du présent dont vous venez de me gratifier, et de l'occasion qui me l'a procuré [1]). C'est l'estime que vous faites d'une pièce, qui n'a eu pour but que de me justifier contre des accusations atroces, et de lever des scrupules qui partagent les Théologiens et les Églises en matière du gouvernement de l'Église. Je n'ay ni attendu ni mérité les éloges, que les loix, que vous venez de vous prescrire très-sagement, vous ont défendu de me donner. Seulement, Monsieur, aurois je souhaitté que vous eussiez eu la bonté de me distinguer comme l'accusé, sur une dédicace innocente, qui n'offensoit personne, adressée à Monsieur l'Evêque de Londres. C'est ce que les étrangers avront de la peine à deviner, en lisant ce que vous dites au commencement de la p. 42 et sur la fin de la p. 52. Vous dites très-bien, qu'il y a vn *non plus ultrà.* I'en demeureray là, quoy que le Sr. Vander Wayen [2]) ou ses suppôts puissent libeller. Car je suis persuadé, qu'ils ne peuvent répondre qu'en dissimulant ce que ie dis, ou en le tournant dans un sens malin et d'une fasson mal honneste. Le dit Sieur ne s'étoit fait connoître iusques icy, que par des Écrits éristiques et flamands, excepté ce qu'il a écrit contre le Cartésianisme et contre M. Wolzogen [3]), dont il s'est dédi. Je vous suis encore très-redevable, Monsieur, de ce que vous avez iugé quelques vns de mes écrits

dignes d'estre nommez dans vostre Article. »L'Introd. à la Géographie« n'est qu'un échantillon, pour l'usage de notre Académie; »l'Histoire de l'Église« n'est que le 1r Tome, et dans la suite ie continueray dans mes strictures contre Baronius et ses Continuateurs, autant que l'espace le permettra. Mes *Vindicia Biblica,* et mes dissertations Historiques *de Apostolatu, Canone Nicaeno, Ærâ Paulinâ,* et *temerè creditâ Petri in Urbem Romam profectione,* comme aussi *de Impositione Manuum, Baptismo propter Mortuos* etc. n'ont peut-estre pas eu le bonheur de tomber entre vos mains. Aussi doit-on le craindre plutost que le souhaitter. Vous estes vn terrible lecteur. Vous découurez par tout le foible. Mais aussi vous le cachez en charité. Continuez à instruire le public de tout ce qu'il y a de beau et de curieux dans la république des lettres, mais sur tout à aimer celuy qui est avec une passion respectueuse,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur

F. SPANHEIM.

JACQUES SPON.

Lion, 31. Janv. 1685.

Monsieur,

Ie vous écris cette lettre pour vous donner avis, qu'vn de mes amis de cette ville vous envoye vn livre nouveau [1]) qu'il a composé, intitulé: Traitez

nouveaux et curieux du Café, du Thé et du Chocolate, par Philippe Sylvestre Dufour, 12°, à Lyon 1685. Or, comme vous le remarqués très bien dans vn de vos iournaux, on a souvent autant de curiosité de conoistre les auteurs et leur caractère que de lire leurs livres; ce qui m'oblige à vous dire vn mot de cet Auteur, dont vous pourrés aprendre au public ce que vous trouverez à propos. C'est vn marchand natif de Provence, étably depuis longtemps à Lyon. Que la qualité de marchand ne vous surprenne pas. Nous avons vu dans l'antiquité des philosophes devenir marchands, pour faire voir au monde qu'ils estoient capables de plus que de leur philosophie, quand il leur plaisoit; et pourquoy ne voudriés vous pas, qu'vn marchand pût devenir Philosophe, pour faire voir qu'il sait plus que son négoce? Il y a vn marchand Allemand à Bourdeaux, nommé M. Schreuder, à qui mon voyage de Grèce ayant inspiré l'envie d'aprendre le Grec, s'y est rendu savant dans six mois, et présentement il s'applique à l'hébreu. Monsieur Dufour n'est pas vn marchand du commun. Il n'ignore pas les langues. Il possède les belles lettres et écrit en très bons termes; mais de plus il a vn avantage que peu de gens de lettre ont. Son commerce de drogues luy a ouvert des correspondances en Turquie, en Perse et jusqu'au fons des Indes. Par là il peut entretenir sa curiosité et celle de ses amis en Europe. Aussi a t-il eu des commerces d'esprit, depuis longtemps, avec beaucoup de personnes de qualité et de mérite, comme avec feu Mr. le premier Président de La Moignon, mr. Du Gué, conseiller d'estat, cy devant Intendant de cette province, Mr. Charpentier, de l'Académie Françoise, Melle de Scudéry, M. Iustel, M. Chardin, M. Tavernier,

M. de Guilleragues, Ambassadeur à Constantinople, Mr. le Chevalier d'Ervieux, Consul d'Alep, Mr. de Bonacorse, Consul cy devant du Caire, Mr. Chorier, Avocat et historiografe du Daufiné, Mr. le Chevalier Vallon de Dijon, à qui ce liure du Café est dédié [2]). Aussi n'est ce pas le premier livre qu'il a donné au iour. Outre le premier traité du Café, du Thé et du Chocolate, imprimé il y a 12 ou 13 ans, qui n'estoit que comme vne ébauche de celuy cy, il nous a donné vn beau liure intitulé Instruction morale d'vn Père à son fils [3]), duquel vous recevrés en mesme tems vn exemplaire, pour que, comme il a esté rimprimé depuis peu à Paris pour la quatrième fois, vous en puissiés dire vn mot. Il a eu vn cours extraordinaire, car on l'a imprimé deux fois à Lyon, 4 fois, comme j'ay dit, à Paris, à Tolose vne fois, à Sedan de mesme, et à Basle, en françois et en Allemand. Il a esté aussi traduit en Latin, en Allemagne. Tout y est beau et poly. Pour en revenir aux Traités du Café, du Thé et du Chocolat: depuis deux mois qu'il paroît, l'impression en est presque consumée. Le Café sur tout y est examiné avec beaucoup d'exactitude, et il n'y a personne qui le lise, qui ne prenne envie d'user de cette boisson. Aussi vous ne sauriés croire, combien elle se rend commune à Paris et à Lyon. Vous ne sauriés presque entrer après le disner chez vne personne au dessus des artisans, où vous ne trouviés la cafétière auprès du feu. Mr. Falconet, le Médecin, et moy, depuis mon retour de Levant, n'avons pas peu contribué à le mettre en vogue en cette ville. Ie ne vous dis rien en particulier de ce que le livre contient de bon; vous en iugerés quand vous l'aurés lu. On

l'a mis dans vne bale d'vn marchand, qui aura soin de vous le rendre.

Nous attendons avec impatience le portrait de mr. Arnaud. Dans l'histoire de cet Abbé, qu'on a envoyé à mr. Desbordes, on s'est trompé pour cette Dame, qu'il épousa en quittant ce petit colet. Elle n'est pas soeur de Mr. Arnaud, mais elle estoit son hostesse et veuve de son amy Mr. Angrand [4]), Conseiller au Parlement. L'Abbé s'apelloit l'Abbé de Roucy, et présentement on l'apelle le marquis de Sainte Preuve. Ie le conois. C'est vn fort honneste homme, d'vn tempérament délicat, et sage comme vne fille.

On a imprimé icy vne traduction de la 14e Philippique de Cicéron, par Mr. Gilet [5]), Avocat à Paris. Il nous promet celle *pro Milone.* C'est vn homme qui écrit fort bien. Vous parlés, dans vos iournaux, d'vn livre contre le Quinquina, imprimé à Paris. Ie n'en ay point ouy parler. Mr. Minot, médecin de Paris, a fait imprimer, l'année passée, vn traité de la nature et des causes des fièvres, où il y a vne dissertation sur le Quinquina; mais il n'en dit que du bien. Il faut estre fou pour en dire du mal, ou du moins fort ignorant. On parle fort présentement du fébrifuge du Sr. Hary [6]), Apoticaire provensal, qui est à Paris.

I'achève, s'il plaît à Dieu, mes *Miscellanea Erud. Antiquit.* [7]), ce mois de Mars. Ce sera vn in folio, d'une centaine de feuilles; et je me divertis présentement à escrire en notre langue quelques vies des hommes illustres de l'antiquité, qui ne sont pas dans Plutarque, comme Homère, Virgile, Epaminondas, Corbulon, Hannibal, Scipion, Denys, Hipocrite, Galien, Épicure. Si vous en avez quelque belle à m'indiquer, et me dire où en prendre les matériaux, vous m'obli-

gerés infiniment. I'en prendray quelques vnes de Diogène Laerce, que j'étendray vn peu plus. Vous pourriés dans vos iournaux donner quelquefois sur les doigts au Mercure galand, qui est fort crédule [8]). Il nous a donné la pinture d'vn songe du Grand Seigneur, qui est le songe de quelque allemand éveillé. Il nous parla, il y a 2 ou 3 mois, d'vn prodige en Daufiné, savoir d'vn insecte doré, qui avoit vne teste avec vn bonnet semblable à ceux des dragons. Il n'y a rien là que de naturel. I'ay vu cet insecte autrefois à Genève. Il semble vn petit enfant emmailloté, et [a] un visage humain, et il est effectivement doré. Ie ne say, si les naturalistes qui ont écrit des insectes, en ont parlé. On attend la suite de vos Iournaux auec beaucoup d'impatience. Nous n'en avons encor que les six premiers.

Ie suis très sincèrement,

Monsieur,

Vostre très humble et très obéissant Serviteur

SPON.

FRANÇOIS TURRETTINI.

Ce 30 Iuin 1683.

I'ay bien cru, monsieur et très honoré frère, que la perte que vous auez faite vous seroit extrêmement sensible, et que vous ne pourriez porter qu'auec bien de la douleur la séparation d'vn si bon frère et que

vous aimiés si tendrement. Si la part, que vos amis prenent à vne affliction, pouuoit contribuer à l'addoucir, Ie ne doute pas que vous n'y sentissiez beaucoup de soulagement. Tous ceux, qui ont eu le bien de le connoître, le regrettent extrêmement. Pour ce qui me concerne, vous devez estre persuadé, que sa mémoire me sera toujours chère, et que i'aurai toujours pour ceux, à qui il avoit le bien d'appartenir, toute l'estime que ie dois, et surtout pour vous, monsieur, que i'ay toujours considéré et que ie considère comme un de mes meilleurs amis. Pour ce qui est de la petite affaire, qu'il auoit auec mon frère [1]), cela ne vous doit pas donner de la peine. Il attendra votre comodité et celle de mr. votre Père. Il est vray, que la dernière lettre que feu mr. votre frère m'écriuit, vn peu devant que Dieu le retirast, de même qu'à mon neveu Pictet, Il luy donnoit ordre de luy payer les Intérests de cette petite partie; mais il ne les a pas pris ni ne prétend de s'en préualoir, se contentant d'estre remboursé de ce qu'il a fourni; et ie ne croy pas, que mon neveu ait rien touché pour cela, mais cela se deuoit rencontrer sur quelque liure qu'il auoit promis de luy acheter. Ie vous suis, au reste, bien obligé, monsieur, de votre liure des comètes, que i'ay ...*) receu auec les autres exemplaires, que i'ay rendus à leur adresse. Ie lis cette pièce auec bien du plaisir, à cause de mille belles et curieuses remarques, dont vous l'auez remplie. Ie ne doute pas, que le dessein que vous auez, de donner au public, tous les mois, les nouuelles de la République des lettres, ne soit aussi extrêmement goûté, sur tout si vous prenez la

---

*) Déchirure.

peine d'y ajouter quelque chose du iugement que vous faites des pièces dont vous parlerez. I'attendrai auec impatience la pièce que vous me promettez, auec celle de mr. Basnage. Ie ne say, si vous auez point vu vn ouurage d'vn nommé Gregorio Leti, qui a pour titre *Theatro Britannico,* pour lequel il a este chassé d'Angleterre. Vous y aurez remarqué sans doute, en diuers endroits, que cet impertinent prend à tâche de nous noircir, diuers d'entre nous, et en général toute notre nation Italiene, par des infames calomnies, parce qu'on a découuert ses impiétés et sa mauuaise conduite, et qu'on a ......*) le magistrat à faire sortir d'ici vn homme, qui nous estoit vn scandale, par vne infinité de méchans liures qu'il faisoit imprimer, et sur tout dans la vie de Philippe second, qu'il a remplie par tout d'inuectives contre nos Réformateurs et de blasmes de la Religion. L'on ne veut pas s'amuser à repousser ses calomnies; on croit que les personnes qu'il a voulu flétrir sont assez conus, et que leur probité est au dessus de tout ce qu'vn semblable maraut en peut dire. Mais il seroit important, si on en trouuoit l'occasion, de faire connoître le pélerin, afin qu'on vist par là, quelle foy on peut ajouter à vn homme de néant comme luy. Il y a bien des choses à dire, tant pour sa vie que pour ses écrits, où l'on peut remarquer, non seulement des ignorances grossières, des faussetés manifestes, des impiétés et des impuretés étranges, où il y auroit bien lieu exercer votre Critique, s'il en valoit la peine. I'en feray vn petit extrait, que ie vous ferai tenir par la première comodité, afin que vous iugiez de l'homme par cet échantillon. Il est grand

*) Illisible.

ami de l'homme qui s'est ietté parmi les Rémonstrans[2]), dont il exalte le mérite et le sauoir. I'écris vn mot à notre Illustre ami[3]), pour luy rendre conte d'vne petite commission, qu'il nous auoit donnée. Ie suis bien aise, qu'il ait entrepris l'ouurage que vous me dites. Il sera infalliblement de très grand fruit. Dieu nous conserue cet excellent homme; il a bien intérest de prendre garde à luy: il ne faut pas douter, qu'on ne cherche tous les moyens de le perdre. —. Ie vous recomande de tout mon coeur en la grâce de notre Seigneur, et suis toujours, sans réserue, tout à vous

TURRETTIN.

Obligez moi d'asseurer monsr. de Chénier, qui me fait l'honneur de se souuenir de moy, de mes très humbles seruices.

NOTES

A. LETTRES DE PIERRE BAYLE.

I.

Cette lettre traite du passage de P. Bayle au catholicisme. Le 19 mars 1669 il avait abjuré la religion protestante, mais déjà le 21 août 1670 il y retourna à Mazères, en la présence de son frère Jacob et d'autres parents. Comp. la lettre, qu'il écrivit à son frère le 15 avril 1670 (Nouv. Lettr. I, 1).

II.

Vincent Minutoli était professeur de langue grecque, histoire et éloquence à Genève depuis 1675; il avait été pasteur à Middelbourg 1664—68 et mourut en 1710. B. avait gagné son amitié pendant le séjour qu'il fit à Coppet. Dans la collection imprimée des lettres de B., il y a plusieurs adressées à cet ami, fort longues, presque de petits traités.

[1]) Comp. B. à son père le 1 juillet 1672 (Nouv. Lettr. I, 66 sqq.). — [2]) Cl. O. Finé de B., mort en 1675, aumônier royal, a publié des ouvrages historiques illustrés. Sur le sonnet comp. la lettre de Bayle à son père du 1 juillet 1672 (Nouv. Lettr. I, 64 sq.). — [3]) Louis XIV avait commencé au printemps de 1672 la guerre contre la Hollande; le 12 juin l'armée française traversa le Rhin, et les provinces d'Utrecht (20 juin), de Gueldres et d'Over-Yssel se rendirent aussitôt. Les Hollandais n'opposèrent aucune résistance vigoureuse aux armes du roi de France, avant que le prince Guillaume d'Orange se fût mis à la tête de leurs troupes (le 2 juillet il était devenu stathouder). — [4]) On avait commis, le 22 juin, un attentat à la vie du grand-pensionnaire; ce n'est que le 20 août, que lui et son frère furent assassinés. — [5]) La bataille navale entre la flotte hollandaise, commandée par

Ruyter et celle des Anglais et des Français, commandée par le duc d'York, près de Harwich le 28 mai, doit être regardée plutôt comme une victoire pour les alliés. — [6] David Constant de Rébecque, 1638—1733, professeur de théologie à Lausanne, avait connu Bayle à Coppet, où il était pasteur de 1662 jusqu'à 1674.

III.

[1] Village dans le dép. de la Manche, arrond. Saint-Lô, environ 500 habitants. B. vivait quelque temps dans L. comme instituteur du fils d'un marchand rouennais. — [2] La citation complète: *Pollio amat nostram, quamvis est rustica, Musam.* (v. 84). — [3] Cité librement d'après le dernier vers de la 9me satire du 1er livre d'Horace (*servabit* au lieu de *servavit*). — [4] L'affaire entre les Français sous les ordres de Condé et les alliés, c'est-à-dire les Impériaux, Espagnols et Hollandais, resta indécise (août 1674). Voir aussi les Nouv. Lettr. de B., I, 121. — [5] Dans cette bataille, le 16 juin 1674, Turenne remporta la victoire sur le duc Charles de Lorraine. — [6] Chap. 3. — [7] Hor. Od. IV, 9, 26—29. — [8] Les Français conquirent en mai 1674 la ville de B., occupée par les Espagnols, après un siège de neuf jours, et la conquête de toute la Franche-Comté ne dura que six semaines. — [9] Les Turcs assiégeaient cette île de 1645 jusqu'à 1669, et les Vénitiens furent enfin obligés à la rendre. — [10] Le célèbre surintendant des finances; il existe un grand ouvrage en beaucoup de volumes touchant son procès. — [11] Argument qu'on proposait contre une thèse (Littré). — [12] La longueur et la cérémonialité excessives des disputations en Espagne étaient proverbiales. — [13] L'anecdote est racontée, par exemple, dans le voyage d'Espagne de la comtesse d'Aulnoy. — [14] Cicéron, Cat. mai. IV, p. 11. — [15] Considérations politiques sur les coups d'état, Rome 1639, par Gabriel Naudé, le premier bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine (1600—53). — [16] V. 89 sq. — [17] La chresme philosophale des questions encyclopédiques de Pantagruel, supplément du roman de Rabelais. Celle-ci est la première question. — [18] V. 15 sqq. — [19] Citation de Boileau, Sat. I, 4—5 et I, 77—78 (avec quelques changements). — [20] C'était chez Gryphius, que l'édition d'Hippocrate de Rabelais fut publiée, et afin de dédommager le libraire de la perte occasionnée par cette édition, le romancier donna au public son chef d'oeuvre. — [21] Ce dominicain était professeur de théologie à Toulouse; il mourut en 1676, âgé de 70 ans. — [22] Célèbre jésuite savant, mort en 1663. Ses oeuvres complètes, Lyon 1665, en 19 vol. avec un vol. supplém., Cracovie 1669. — [23] V. 11—12. — [24] V. 159 sqq. — [25] Barbe de Cilia, diffamée pour sa vie libidineuse. L'anecdote touchant elle est racontée par Bayle dans le Dict. hist.

s. v. Barbe. — [26] V. 217 sqq. — [27] Proverbes de Salomon, chap. 6, v. 6. — [28] Cette vieille traduction d'Horace, que B. loue si fort, vit le jour à Paris 1588. — [29] Ebert dit incorrectement, que la série des livres intitulés »Délices de la France« avaient leur origine en Hollande, et que le premier en date est de 1697. — [30] Ceci est une allusion à un endroit des satires d'Horace, livr. I, sat. 2. — [31] Charles Gustave W., maréchal de camp suédois (1613—76). — [32] Aulu-Gelle I, 1, d'après un ouvrage perdu de Pythagore. — [33] V. 38 sq.; v. 60 sqq. — [34] V. 117 sqq. — [35] V. 104. — [36] Comp. Useni Epicurea. — [37] V. 36. — [38] V. 86 sq. — [39] V. 42 sqq. — [40] Hor. Sat. II, 2, 38. — [41] V. 14 sqq.; v. 20 sqq. — [42] Sénèque, de tranquill. animi, 11, 8. — [43] V. 68 sq. — [44] Comp. Wiener, Realwörterbuch s. v. Steinigung. — [45] V. 30 sq. ɔ: v. 330 sq.; a. III, sc. I, dans l'édition de Fleckeisen. — [46] Je ne sais pas dire, quel auteur ancien rapporte cette anecdote. — [47] V. 25 sq. — [48] V. 7 (Horace a *Videsne* et après le v. 10 un point d'interrogation). — [49] V. 2 sq. — [50] V. 736 sqq. — [51] Hor. Sat. II, 5, 8. — [52] Dans les Oeuvres de La Mothe le Vayer, I, 233. [53] V. 77 sq. — [54] V. 219 sqq. — [55] V. 49 sqq. — [56] V. 3 sq. — [57] V. 19 sq. — [58] Comp. Ste.-Beuve, Tabl. de la poésie franç. au XVI s., Paris 1869 (p. 400 sq.) — [59] Voir la 9me satire du 1er livre d'Horace. — [60] Hor. Ep. I, 11, 10. — [61] V. 197 sq. — [62] J'ai consulté en vain des philologues sur la source de cette histoire. — [63] Voir la note 16 de la première lettre de Jac. Bayle. — [64] Cité librement d'après Hor. Od. I, 1, 4 sq. (il y a *evitate*). — [65] B. s'est trompé dans cette opinion, et il l'a corrigée dans le Dict. hist., art. Poquelin, rem. G. — [66] Dans l'Art poétique, chant 1er, Boileau se moque du genre burlesque et du »Typhon« de Scarron. Cependant, la querelle du frère de Despréaux, Gilles, avec le poëte burlesque a fait encore plus de bruit. — [67] Voir Sarasin: Oeuvres, Paris 1656. (Pellisson: Discours sur les Oeuvres de M. Sarasin, p. 40 sq.). — [68] *'Επιβρόντητοι* ɔ: »frappés de la foudre«, aussi »privés de la raison« (Sophocle). — [69] B. parle de l'effet, que firent sur l'abbé C. les attaques de Molière, dans les »Réponses aux questions d'un provincial«, chap. 29 (Oeuvr. div. III, 553). — [70] Des Maizeaux dit seulement, que B. revint à Rouen au commencement de l'hiver; dans le mois de mars 1675 il partit pour Paris. — [71] Polybe XII, 17 sqq., d'autres éditions XII, 6. — [72] Menæchmi, a. II, sc. 1, v. 22 sq. — [73] L'anecdote est racontée par Valère Maxime IV, 1.

IV.

[1] Il semble, que la longue lettre précédente à Minutoli a été également perdue, et que le brouillon seulement en a été conservé. —

[2]) V. 92 sqq. — [3]) Sans doute comme proposant à Genève (Basn. devint ministre en 1676). La citation *degeneres animos* etc. est tirée de Virgile, Énéide IV, 13. — [4]) Louis de Blanc de B., mort en 1675, pasteur et professeur de théol. à Sedan. (Voir le Dict. de Bayle). — [5]) Hor. Od. I, 24, 19 sq. — [6]) V. 12 sq. — [7]) V. 215 sq. — [8]) Ovide, Métam. VII, 20 sq. — [9]) Lucain, Phars. X, 407. — [10]) Ce livre, en trois volumes, parut à Lyon en 1674. Sur son auteur, Samuel Chappuzeau, voir ma note à sa lettre dans ce recueil. — [11]) L'anecdote se trouve dans les Apophtegmata Græca d'Étienne, édition de 1568, p. 629. — [12]) V. 18 sqq. (*alter honores* au lieu de *Pallas honores*). — [13]) Tannegui le F., 1615—72, philologue, père de Mme Dacier; il avait de la réputation comme éditeur et traducteur. — [14]) V. 3 sqq. — [15]) Se trouve dans le Discours de l'histoire (La Mothe le Vayer, Oeuvres I, 225—78). — [16]) Juvénal, I, 49—50. — [17]) Le livre fut publié en 1670; le P. René R., jésuite (1621—87), est connu notamment comme poëte latin. — [18]) Thomas Farnaby, 1575—1647, grammairien anglais, a donné, parmi d'autres ouvrages, des annotations à Juvénal. — [19]) Hor. Sat. II, 1, 78 sq. (*Trebati* au lieu de *Banagi*).

V.

[1]) Diodore, VIII, 23 et Athénée, XII, 15, p. 518 d, d'après Timée. — [2]) Perse, Sat. 3, 80. — [3]) Philippe de Cospéan ou Caspéan, 1568—1646, évêque de Lisieux. prédicateur célèbre. (Voir les »Mémoires des gens de lettres célèbres« par l'abbé Costar).

VI.

Jean George G., allemand de naissance (Gräfe), 1632—1703, grand philologue, surtout latiniste, professeur d'histoire à Utrecht depuis 1661. Son oeuvre principale est le »Thesaurus Antiquitatum Romanarum« (Utr. 1694). Une très grande partie de sa correspondance manuscrite existe dans la Bibliothèque royale de Copenhague (comp. l'introduction).

[1]) »Un de mes amis, grand humaniste« (B., Dict. hist. s. v. Archilochus R. J.). — [2]) ɔ: les Nouvelles de la Rép. des Lettres. — [3]) Comp. le journal de B., mars 1685, Livr. nouv. no. IV, et juin de la même année, L. n. no. IX. Le médailliste Rainssant dit plaisamment sur cette querelle entre Hardouin et Vaillant, dans une lettre adressée à B. (Bibl. roy.): »Celuy-cy [Vaillant] entend très bien les médailles; et à vous dire, le Jésuite n'y entend rien, mais d'ailleurs il est sçauant en beaucoup d'autres choses. Le mal est qu'il veut passer pour s'entendre en tout. Vous sçauez ce que Quintilien [XII, 11, 24, très

librement cité] dit de Cornelius Celsus: *Dignus — — — librorum, qui omnia scisse credatur.* Voilà le Père Hardouin tout tel qu'il est. Mais Celse auoit d'habiles affranchis qui luy faisoient des mémoires, et le Jésuite dérobe les mémoires à des personnes libres et exemptes de sa jurisdiction«.

VII.

1) Le P. François Vavasseur, jésuite, mort en 1681 à l'âge de 76 ans, avait de la renommée comme versificateur latin. (Comp. le journal de B., sept. 1684, art. 4, et plusieurs autres endroits).

VIII.

1) Voir mes notes des lettres de D. Larroque, p. 427, n. 4. — 2) Pierre A., comp. ses lettres à B. dans ce recueil.

IX.

1) Publié en 1685, cinq volumes in-4°, »in usum Delphini«; récensé dans les Nouv. de la Rép. d. Lettr., mai 1685, art. 9. — 2) Jean-Paul de la Roque, abbé, rédacteur du Journal des Savants 1675—87. — 3) Sur les catalogues des messes de Leipsic et de Francfort comp. Petzholdt, Bibliotheca bibliographica, p. 282 sqq. — 4) Origenes »de oratione« (ɔ: περὶ εὐχῆς) Oxf. Theatr. Sheldon. 1686; récension dans le journal de B., juin 1686, art. 8. — 5) Sans doute Michel J., pasteur à Blois, plus tard à Utrecht, mort en 1705.

X.

1) Publié en 1678 par Jacques Thomasius, 1622—84, professeur de philosophie à Leipsic. — 2) Paul B., 1639—1706, professeur de l'histoire sacrée à Utrecht, gendre de Henri Basnage (père de Jacques Basnage et H. Basn. de Beauval).

XI.

1) ɔ: Vita P. Ærodii, Paris 1675; comp. le Dict. de B. s. v. Ayrault. — 2) Théodore G., mort à l'âge de 22 ans, fils du célèbre savant, avait commencé à donner des annotations à Callimache; son père publia l'édition de ce poëte, et on le soupçonna d'avoir rédigé lui-même toutes les notes (*pia fraus*). Spanheim avait aussi pris part dans cette édition qui parut en 1697.

XII.

1) Il mourut le 23 juillet 1692. — 2) 1607—78, savante dame allemande, attachée au piétisme dans ses dernières années; ses opuscules

parurent à Leyde 1648. Ce qui est raconté ici d'elle se réfère sans doute à Novella, fille de Jean Andréa, professeur de jurisprudence à Bologne. — 3) Théologien réformé célèbre, 1616—70, professeur et ministre successivement à Genève, Middelbourg, Amsterdam et Paris. — 4) C'est le savant Jean Scheffer, natif de Strasbourg, qui vivait en Suède pendant le règne de Christine. — 5) Le livre est de Jean Albert Portner. — François G., 1575—1655, philologue.

XIII.

1) Sans doute quelques feuillets du Dict. hist. — 2) Ce jésuite est nommé plusieurs fois dans les lettres de D. Larroque (comp. celles-ci), et dans la Bibliothèque royale il y a cinq lettres de lui adressées à Bayle. — 3) On ne sait pas avec certitude, si le »testament« de Bothwell, la déclaration, qu'il fit au roi de Danemark Frédéric II, sur son lit de mort, est une fiction ou non. Le fait a été rapporté par Robert Turner, mais F. Schiern, historien danois, n'y croit pas, en raisonnant ainsi: Si un tel document existait véritablement en Danemark après la mort de Bothwell, Jacques I, le fils de la reine Marie, l'aurait sans aucun doute rapporté en Écosse lors de son voyage à Copenhague. (Schiern, Nyere hist. Studier ɔ: Nouvelles études historiques, Copenhague 1875, I, 479 sqq.). — 4) Peut-être François C., jésuite catalan, missionnaire, mort en 1660 (Jöcher, Gelehrtenlexicon). — 5) Jul., p. 268, 16; 294, 10; 385, 16; 433, 5, dans l'édition de Hertlein (Teubner). — 6) Babylas, martyre, évêque d'Antiochie, mort en 251. — Sur Philippe voir le Dict. de Bayle, art. Babylas. — 7) Voir les lettres de Du Rondel no. XXXVII. — 8) Par P. Burman, Utrecht 1694. — 9) Basnage a écrit contre Bossuet: »Examen des méthodes proposées par M. M. de l'assemblée du clergé de France en l'année 1682, pour la réunion des Protestants avec l'Église romaine«, Cologne [Rotterdam] 1682; et »Réponse à M. l'évêque de Meaux sur sa lettre pastorale«, Cologne 1686. — 10) Comp. p. 442.

XIV.

1) Renier Leers, libraire d'Amsterdam, éditeur du Dictionnaire de Bayle. — 2) Claude Nicaise, abbé, savant et épistolographe, surnommé »le facteur du Parnasse«, (1623—1701). — 3) Nicolas B., 1567—1623, auteur de »l'Histoire des grands chemins de l'Empire romain« (1622), qui fut traduite en latin par Hennin et publiée dans le 10me volume du »Thes. ant. rom.« de Græevius. (Voir Caillemer, Lettres de div. sav. à l'abbé Nicaise, 1885, p. 168). — 4) Antoine T., 1632—1715, auteur d'ouvrages historiques et théologiques; il avait quitté la France après la révocation de l'édit de Nantes, et mourut à Berlin comme

historiographe du roi de Prusse. — [5] Chappuzeau ne réussit jamais à faire paraître son Dictionnaire (comp. le recueil cité, publ. par Caillemer, p. 71, aussi la note de la p. 277).

XV.

[1] Nicolas H., physicien hollandais (1656—1725). — [2] Le 22 juin 1673 un grand orage causa beaucoup de dégâts dans la ville d'Utrecht (Zedler: Grosses Universal-Lexicon, vol. 51, col. 1059). Halma, dans le Tooneel der Nederlanden II, 276, parle aussi d'un orage, qui détruisit à peu près l'église de St. Jacques d'Utrecht en 1674. — [3] Sans doute Is-sur-Tille. — [4] Ce traité vit le jour très peu avant la mort de N., le 16 nov. 1695 (comp. le Dict. de B. s. v. Nicole). — [5] Cette édition parut à Utrecht en 1697. Il en a été parlé dans la lettre no. XI. — [6] »Marqu. Gudii et viror. doctor. ad eundem epistolæ«, ed. P. Burman, Utrecht 1697. — Gude, 1635—89, était bibliothécaire du duc d'Holstein-Gottorp; une partie de sa correspondance originale existe dans la Bibl. royale.

XVI.

[1] Adrien B., 1653 ou 54—1712 (?), personnage assez original; il a écrit plusieurs livres indécents et mourut fou. La Bibl. royale possède des manuscrits de cet auteur. »Pour ce Beverland, qui a écrit un livre bien sale du péché originel, il a quitté le service chez Mr. Vossius, demeurant à cette heure chez un Mylord«. (D. Cluver à Bayle le 5/15 oct. 1685). Comp. les lettres de D. Larroque dans ce recueil no. IX. — [2-3] Voir, dans ce recueil, les lettres de D. Larroque (p. 312 et 426), sur Dodwell et Bernard.

XVII.

P. des R., avocat au Parlement, fils de François P., qui mourut en 1691. (Dict. de B.).

[1] Jean-Baptiste S., né en 1630, mort le 5 août 1697, poëte latin, connu par sa bizarrerie. »Il venoit de publier un bel Éloge de cette Province, et il sembloit qu'il préféroit Dijon à Paris, mais ce n'est que, parce qu'il lui en revenoit quelques pièces de vin qui lui eust coûté trop cher, s'il en eût voulu acheter à Paris«. Cette remarque malicieuse est tirée d'une lettre du bibliothécaire Simon de Valhébert à Bayle, du 19 août 1697, dans la Bibl. royale. Comp. ce recueil, passim. — [2] L'abbé F., c. 1640—1709, avait été jeté, en 1696, dans la prison de St.-Lazare, parce qu'il avait émis des opinions hétérodoxes touchant la Trinité; comp. M. Tamizey de Larroque dans la Revue des questions hist., avril 1878. — [3] François H., jurisconsulte réformé, 1524—90;

une partie de sa correspondance et de celle de J. Hotman fut publiée en 1700 à Amsterdam par J. W. van Meel ou Milius. — 4) Étienne B., historien, 1630—1718. — 5) François J., mort en 1705, avocat au Conseil d'État, fut exilé de Paris à Vierzon après la révocation de l'édit de Nantes. Il était un des correspondants littéraires de Bayle. Le fils François Michel J. est mieux connu comme littérateur. (Haag, La France protestante). — 6) Antoine G., le célèbre orientaliste, premier traducteur des Mille et une nuits, 1646—1715. — 7) Sans doute Louis F., avocat au Parlement de Paris, 1645—99; il avait de la réputation comme auteur de livres de théologie. — 8) Peut-être Daniel Larroque ou son frère. — 9) Sans doute le P. De la Ville, professeur à Nantes. »J'ai bien sçeu que le p. de la Ville, qui est allé enseigner les Mathématiques à Nantes, devoit voir M. de la Roque en passant par Saumur; mais je n'ai point appris qui ni lui ni le prisonnier en aient rien fait sçavoir ici«. (F. Janiçon à Bayle, 1696, Bibl. roy.).

XVIII.

Jean-Baptiste D., 1670—1742, abbé, diplomate et littérateur, secrétaire de l'Académie Française, auteur de plusieurs ouvrages d'esthétique et d'histoire; ses »Réflexions critiques sur la poésie et la peinture« ont été traduites en danois, par exemple. Comp. ses lettres à Bayle dans ce recueil.

1) Cette version est faite par de la Croix. Comp. ci-après B. à *** 24 juin 1697 dans les Oeuvres div. et Dubos à B. le 19 août 1697 dans le recueil présent. — 2) Plénipotentiaire anglais aux négociations de la paix de Rijswijck; son érudition était fort appréciée par B.; voir la lettre citée. — 3) La traduction de la »Vie de Tamerlan« par Chefereddin Ali; elle ne vit le jour qu'en 1722, à Paris. — Franç. Pétis de la C. (Franç. le jeune), 1653—1713, traducteur de »Mille et un jours«. — 4) Il semble, que Galland n'a pas publié en 1697 d'autres livres que la Bibliothèque Orientale de M.d'Herbelot. — 5) Charles P., 1628—1703, le célèbre biographe et auteur de contes de fées, antagoniste de Boileau dans la querelle des Anciens et des Modernes. Le manuscrit de Colletet, dont il est fait mention ici, fut détruit en 1871 avec la Bibliothèque du Louvre; on n'en avait publié que des fragments. — 6) Guillaume C., 1598—1659, poëte. — 7) Je n'ai pas pu trouver l'endroit des »Ménagiana«, et je pense, que Bayle s'est mal souvenu de ce passage. — 8) Ch. Perrault, Adam ou la création de l'homme, sa chute et sa réparation. Poëme chrétien, Paris 1697. — 9) Le P. Louis H., 1640—c. 1700, missionnaire dans l'Amérique; il a écrit ses voyages. Sa description de Louisiane fut publiée en 1683 et en 1697;

1698 il donna deux autres récits. — [10] Nicolas T., 1629—1706, archéologue. — [11] Auguste le Fort, électeur de Saxe, passa au catholicisme, lorsqu'il fut élu roi de Pologne en 1697. — [12] Ces paroles célèbres furent prononcées à Rheims, lorsque Clovis s'était converti après le combat contre les Allemands, l'an 496. — [13] Comp. Dubos à B. 19 août 1697. — [14] »Notes sur le Nouveau Testament« par David Martin, 1639—1721, ministre dans le Languedoc, plus tard pasteur de l'église française à Utrecht à partir de 1686. — [15] Gregorio Leti, milanois, embrassa le protestantisme, vivait pendant quelques années dans la Suisse et ensuite en Angleterre et en Hollande, historien (1630—1701). Son »Philippe II« parut en 1679. Quant au livre sur les loteries, voir les Oeuvres div. de B. IV, lettre à Le Clerc du 30 sept. 1697. Leti et Le Clerc croyaient, que B. était l'auteur d'une critique assez sévère sur cet ouvrage. — [16] Jean L., comp. ses lettres dans ce recueil. — [17] Le véritable titre du livre de Cuper est: »Historia trium Gordianorum«, Deventer 1696, dirigé contre l'abbé Dubos. — [18] ɔ: P. D. Huet. — [19] Le P. Antoine P., auteur théologique, 1624—99. — [20] Le premier des deux livres de Dom François L., bénédictin, fut publié en 1694—98, le second à Paris 1694. — [21] »Flores oratoriæ«, 1695. Antoine M. vivait dans la dernière moitié du 16me siècle; il était secrétaire papal. — [22] Jean Malala, chroniqueur byzantin du 16me siècle; sa chronique fut publiée à Oxford 1691 par Edm. Chilmead. Richard Bentley, le grand philologue anglais, 1662—1742; le livre sur Ésope etc. vit le jour en 1697. — [23] L'édition était due à J. Potter, Oxford 1697. (Theatr. Sheld.) — [24] Cette édition d'Oxford est mentionnée dans celle de Schneider. — [25] Lugd. Bat. 1697. — [26] »Cogitationes sup. quatuor priora capita Geneseos«. Mercurius van H., 1618—99, fils du célèbre médecin, original, auteur de plusieurs ouvrages curieux.

XIX.

[1] Bernard de La M., 1648—1721, poëte (des »Noëls« en dialecte bourguignon), éditeur des »Ménagiana«. Il y a quelques lettres adressées à lui dans les Oeuvres div. de B. Pour ce qui est de la traduction versifiée de Bandello faite par La M., comp. B. à La M. le 8 juillet et 19 août 1697 (dans les Oeuvres div.) et l'article, qui traite de ce conteur italien dans le Dict. hist. Je ne sais pas, si elle a été jamais publiée. — [2] Sans doute »Réflexions sur un imprimé qui a pour titre: Jugement du public et particulièrement de M. l'abbé Renaudot sur le Dictionaire critique du Sr. Bayle [par Jurieu]«, daté du 17 sept. 1697, et réimprimé parmi les lettres dans le 4me vol. des Oeuvres div.

XX.

[1]) Hyacinthe S., 1617—87, devint évêque d'Albi en 1676. — [2]) Dans la page citée de son livre, Le Clerc parle de l'inpartialité de Polybe, à l'occasion du récit de l'ambassade de Lycortas. Ses termes sont: »C'est ainsi que Polybe parle de son protecteur et de son père. Il n'en use pas autrement, lorsqu'il s'agit de personnes qu'il n'aimait pas. Il dit leurs vertus avec autant de désintéressement que leurs vices; parce que son unique plaisir était de dire la Vérité«. — [3]) Le livre de Mariana »De regis institutione« ou avec le titre complet »De rege et regis institutione«, publié en 1599, fut brûlé par le bourreau à Paris 1610 après l'assassinat de Henri IV. — Juan M., 1537—1624, jésuite, célèbre historien espagnol. — [4]) J. Guignard, jésuite, complice dans la conspiration contre Henri IV, mourut à l'échafaut 1595. — [5]) Antonio Santarelli, jésuite, 1569—1649, professeur à Rome. Son traité »De hæresi, schismate etc., et de potestate romani pontificis in his delictis puniendis«, Rome 1625, excita une grande indignation contre les jésuites en France. — [6]) Robert B., 1542—1621, cardinal, bibliothécaire du Vatican, a écrit »De potestate summi Pontificis in rebus temporalibus« 1610. — [7]) Il faut lire ici Barclay au lieu de Daulai (l'écriture de Bayle dans ses dernières lettres est très difficile à déchiffrer). C'était contre Guillaume Barclai, auteur du livre »De potestate Papæ«, Londres 1609, que Bellarmin publia l'écrit mentionné dans la note précédente. Comp. Gardiner: History of England, 1603—16, I, p. 278 sqq. — Deran, il faut lire Becan ɔ: Martinus Becanus (Verbeeck), qui prit part à la dispute entre Bellarmin et Jacques I. — [8]) Francisco S., 1548—1617, professeur espagnol. — [9]) Emmanuel S., jésuite portugais, mort en 1596. — [10]) Gregorio de Valencia, jésuite espagnol (1551—1603), vivait le plus de temps en Allemagne. — [11]) Léonard Leys, 1554—1623, flamand, renommé comme casuiste. — [12]) S., jésuite flamand (1561—1629), écrivit son livre sous le nom supposé de Charius Bonarscius. — [13]) Pierre C. (1564—1629 ou 26), était le confesseur de Henri IV et plus tard de Louis XIII; le roi Henri suivit son conseil de rappeler les jésuites. — [14]) Jean F. (1497—1558), médecin de grande célébrité, était né à Clermont, dépt. de l'Oise. — [15]) François des Camps était pendant quelques années grand-vicaire chez l'archévêque Serroni; il mourut en 1723 et s'occupait d'études numismatiques. Comp. le Dict. de Bayle, art. Serroni, rem. A.

XXI.

[1]) Henri Basnage de Beauval, frère de Jacques B., 1656—1710, littérateur, rédacteur de »l'Histoire des ouvrages des Savants« (1687—

1709). — [2] Sur la dispute de V. et de D. voir le Dict. de Bayle s. v. Marests. — [3] L'auteur de ce livre s'appelait Juan de Santa Maria, et ne doit pas être confondu avec le célèbre Juan Mariana. »Cujus mihi materiam suppeditavit Johannes Marianus Hispanus egregio de Republ. Christiana vernacula sua conscripto et Regi suo Philippo III sacrato libro, anno 1615«. (J. V. Andreæ, Seleniana Augustalia, 1649 p. 393). »De formatore Johanne Mariano aliud nobis non constat, nisi quod habeatur pro viro gravissimi judicii, quem etiam vernacula sua Historiam universalem scripsisse dicunt, quæ tamen istius loci in paucorum manibus erit.« (Ibid., p. 449).

XXII.

[1] Antonio M. (1623—1714), bibliothécaire à Florence, original et savant. — [2] Ce La Feuille a publié à Amsterdam deux livres d'emblèmes, initiales ornées etc. 1693 et 1698. (Haag, La France protestante, 1re édit.). — [3] Daniel H. (1580—1655), professeur à Leyde; son édition de Théocrite parut pour la première fois en 1603.

XXIII.

[1] Les Mémoires des Trévoux, journal publié par les jésuites, d'abord à T., à partir de 1701, ensuite à Paris, jusqu'à 1780. — [2] Le marquis de P., de la famille de Brulart de Sillery était en 1682 gouverneur à Huningue (Broglie, Dom Jean Mabillon, I, 292). — [3] Jean de la C. (1655—1723), académicien et poëte médiocre, fut envoyé comme ambassadeur de Louis XIV à la Suisse, était secrétaire du prince de Conti et a écrit »Lettres d'un Suisse à un Français sur les intérêts des Princes de la guerre présente de 1700«. — [4] Le livret est peut-être »Lettre à M*** sur les campagnes de M. de Vendôme en Italie«, Paris 1706. — En 1706 les Français essayèrent vainement de prendre Turin. — [5] Ce livre parut à Cologne 1706. Berriat-St.-Prix (dans son édition des Oeuvres de Boileau avec la vie du poëte) dit, que c'est un »récit de ce démêlé accompagné de diverses pièces dont la plupart ont été désavouées par Boileau«; cependant il n'est pas sans valeur, quand on le lit avec discernement. — [6] La réponse de B. à Jaquelot fut publiée après la mort du philosophe, Rotterdam 1707; elle porte le titre d'Entretiens de Maxime et de Thémiste, comme la réponse de B. à Le Clerc.

XXIV.

[1] Cette lettre est écrite environ trois semaines avant la mort de B.; il mourut le 28 déc. — [2] C'est-à-dire le 4me vol. de la »Réponse aux questions d'un Provincial«; il y en a six au total, dont les deux

derniers virent le jour après la mort de l'auteur. L'avis au lecteur, qui sert d'introduction, est daté le 25 nov. 1706. — 3) Plutôt De Lorme. Comp. p. 308.

B. LETTRES ÉCRITES A PIERRE BAYLE.

JACQUES ABBADIE.

Le célèbre auteur du »Traité de la vérité de la religion chrétienne«, (1658—1727), ministre réformé à Berlin, plus tard en Angleterre.

I.

1) C'est le Panégyrique de l'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg, publié en 1684, récensé avec beaucoup de louanges dans la Nouv. de la Rép. des L., avril 1684, Catal. de livr. nouv. no. XVI. — 2) La princesse Élisabeth Henriette de Hesse, morte en 1683, femme du prince héréditaire Frédéric, plus tard roi de Prusse sous le nom de Frédéric I. — 3) Gabriel D., qui avait été marin dans sa jeunesse, était deuxième pasteur de l'église réformée de Berlin à partir de 1684; c'était un personnage vain et difficile à traiter.

II.

1) Jean de la Placette, 1639—1718, »le Nicole des Protestants«, ministre de l'église française à Copenhague depuis 1686. — 2) Citation modifiée de Cicéron, ad Atticum VIII, 3. — 3) A. était béarnais. — 4) François comte de R. Feuquières, ambassadeur de Louis XIV chez l'électeur, qui avait de l'estime pour lui. Erman et Reclam (Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du Roi de Prusse, Berlin 1782 sqq., I, 148) racontent un trait de sa probité et tolérance à l'occasion d'un sermon d'Abbadie, prêché à Berlin 1682. — Quant au professorat offert à A., aucun de ses biographes n'en parle, pas même Nicéron; les biographies qui existent d'Abbadie sont en général très peu détaillées (observation de Chaufepié dans sa continuation du Dict. de Bayle). — 5) Charlotte Amélie, reine de Danemark; sur l'intérêt qu'elle montrait aux calvinistes, voir entre autres M. Rördam dans les »Ny kirkehistoriske Samlinger« ɔ: nouvelles collections pour servir à l'histoire de l'église danoise, 1881—82. — 6) C'est le grand orateur protestant Jean Claude, dont il s'agit ici. (Comp. Erman et Reclam III, 361 sqq.). — 7) François de Gaultier Saint-

Blancard était le chef des protestants en Languedoc comme pasteur à Montpellier; il quitta la France en 1683 pour la Suisse et entra dans le service de Guillaume III d'Orange, qui l'employa dans quelques négociations politiques. G. tâcha de faire former une alliance entre les princes protestants, et il fut alors envoyé par son seigneur à Berlin, où il plut tellement à l'électeur, que celui-ci le garda auprès de lui en qualité de ministre de l'église de la cour. Les négociations cessèrent après l'avénement au trône de Jacques II, mais G. se fixa à Berlin, où l'influence qu'il exerçait auprès de l'électeur vint à profiter beaucoup à ses compatriotes réfugiés. (Comp. Erman et Reclam, op. cit.).

PIERRE ALLIX.

Pierre A. (1641—1717), théologien de beaucoup de mérite. Après avoir exercé le ministère à l'église réformée de Charenton, il sortit de sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes et demeura jusqu'à sa mort en Angleterre, où il s'acclimatisa tout-à-fait.

I.

1) Sans doute le grand Condé. — 2) Bien que François Bernier fût médecin comme Jean Bernier »de Blois« (mort en 1698), on l'appelait le philosophe pour le distinguer de son homonyme. — 3) Melchisédech T. (1620—92), oncle du célèbre voyageur Jean T. (1633—67), auteur de descriptions de voyages, comme son neveu; il était aussi diplomate et bibliophile. »Lorsque je vis, il y a huit jours, m.r Theuenot, il me remerciat fort du plaisir que vous luy auez fait à ma prière, et ne manquera pas sans doute à vous le témoigner luy-mesme. En suite de quoy il me parla à peu près en ces termes: *Il faut M.r que vous mandiez à m.r B., qu'il fasse encore quelque chose de plus considérable que ce qu'il a fait déjà, quoy que ce soit beaucoup.* Comme je n'entendois pas bien ces paroles, je leur donnay en moy-mesme un double sens, dont l'vn estoit celuy-cy, qu'il falloit que vous vous fissiez Cath., et l'autre, que vous deuiez trauailler à quelque autre ouurage: et feignant de ne donner à ses parolles que le dernier sens, je luy répondis qu'il estoit bien mal aisé, que vous puissiez vous employer en mesme tems à d'autres choses, que vostre trauail demandoit bien vn homme tout entier, et que j'estois mesme surpris que vous peussiez seul y fournir. Comme il vit que je n'auois pas compris sa pensée, il me l'expliqua plus clairement, en me disant qu'il falloit, que vous vous employassiez à augmenter et enrichir la bibliothèque du Roy de tout ce, que vous croiriez digne d'y estre porté du pays où vous estes, soit livres, soit manuscrits, et particulièrement des manuscrits: sur quoy il m'allégua pour vous y encourager, que Mr. Grevieus d'Utrecht ayant

fait quelque chose de cette nature, le Roy luy a fait présent depuis peu de 6000 ℔ et d'vne médaille d'or«. (Lettre anonyme de Paris à B., sans doute de Franç. Janiçon, 18 mai 1685, Bibl. roy.). — 4) Adrien A. (1630—91), mathématicien et physicien. — 5) Comp. les expressions de M. dans ses lettres à B. dans ce recueil. — 6) Voir, sur Arnauld, les Nouv. de la Rép. des Lettr., avril 1684, art. 2. — 7) Peut-être Fabrice de la B., ministre de Campen (dans la province d'Over-Yssel), depuis 1674; il résigna en 1712 et mourut en 1727; ou Nicole de la B., mentionné en 1685 parmi les pasteurs et proposants sans emploi; il demeurait alors à Amsterdam.

II.

1) Probablement le »Gazophilacium linguæ Persarum«, Amsterd. 1684, du P. Ange de la Brosse, connu par ses disputes littéraires; le livre est récensé dans le journal de B., mars 1684, art. 7. — 2) ɔ: Frémont d'Ablancourt. — 3) ɔ: Daniel de Larroque. — 4) Minot, Traité de la nature et des causes de la fièvre, Paris 1684, récensé dans les N. de la R. de L., novembre 1684, art. 5; B. ne dit point, que cet article est fait par un autre que lui-même. — 5) Jean Lyserus, 1631—84, auteur de »Polygamia triumphatrix«, par Théophilus Alethæus, Lund en Scanie 1684; comp. la récension de B. dans son journal, avril 1685, art. 1 et 2, avec la citation d'une lettre de Masius, pasteur de la légation danoise à Paris. J-B. de Rocolles écrit à B. le 17 mai 1685 (Bibl. roy.) touchant Lyserus, »le pauvre infortuné polygamiste en idée«: »Vous sçaurez, que dans le temps que ie faisois mon séiour à Amsterdam, sortant un iour de la Bibliothèque publique, led. Lyserus m'aborda en allemand; je luy fis comprendre que ie parlois Latin; notre connoissance alla si avant, que m'ayant visité plusieurs fois ie le visité malade logé à un Enseigne, si bien m'en souvient, dite Harlinkerke... Je luy porté des confitures *iterativè* et il en vint chercher vn samedy au soir et allarma ma compagne, comme s'il eust esté un spectre. Il estoit en une espèce de galatas près des tuiles fort pauvrement, et toutes les fois que j'allois ches luy, son hoste et hostesse ouvroit [*sic*] les yeux, comme l'on dit, comme des salières, et dressoient les oreilles, croyant que je venois luy apporter de l'argent, payer ou répondre pour luy..... Il ne me cacha pas son nom de Jean Lyserus, et qu'il avoit son frère aîné sur-intendant de l'Église de Magdebourg...... Il me semble qu'il me dit, qu'il prenoit le nom de Ludolphus ou Lambertus«. — 6) François T. des Réaux, abbé, 1620—93, était de l'Académie à partir de 1651, traducteur de Plutarque. L'abbé Paul T. (le jeune), 1642—1712, était aussi de l'Académie. — 7) C'est dans le numéro de juillet 1684, art. 8, que B. parle de l'admission de Boileau à l'Académie,

dans des termes, qui pourraient bien choquer ce docte corps. La récension du livre de l'académicien Charpentier »De l'excellence de la langue franç.« se trouve dans le numéro d'août, art. 7. — 8) L'abrégé de Gassendi par Bernier n'a pas été récensé, que je sache, dans le journal de B.; la première édition est de 1678 et le livre fut augmenté d'un appendice en 1682. — 9) Jean Christophe W., 1633—1705, »ein Polyhistor« (Jöcher), c'est l'auteur du livre fameux sur la ville de Nuremberg. — 10) Christian K. von Rosenroth, 1636—89, chancelier du comte palatin de Sulzbach, s'occupait notamment d'études cabbalistiques.

AMELOT DE LA HOUSSAYE.

Amelot de la H. (Nicolas), 1634—1706, diplomate, traducteur et historien.

1) Perrot d'A., 1606—64, académicien, connu par ses traductions élégantes mais peu correctes, »les belles infidèles« (Ménage); oncle de Frémont d'A., 1625—93, diplomate, plus tard (étant réfugié) historiographe du roi Guillaume III. B. fait mention du livre dans son journal, décembre 1686, Livres nouv. III. — 2) R., le lexicographe. — 3) Bien qu'Ebert, Niceron et Barbier disent, que F. d'A. est l'auteur du livre, il ne semble pas l'être. Dans une lettre adressée à Bayle le 12 nov. 1686 (Bibl. roy.) il s'exprime ainsi: il avait entendu, que l'on écrivait un livre sous le titre de Perrot d'A. vengé etc.; ensuite il l'avait lu en feuilles et il prie B. de le récenser. — 4) L'historien de Don Carlos et de la Conjuration de Venise. La lettre contre la traduction, faite par Amelot, de l'Histoire du concile de Trient par Fra Paolo Sarpi est imprimée avec des omissions et sans nom d'auteur dans les Nouv. de la Rép. des Lettr., octobre 1685, Livres nouv. VI. Comp. Saint Réal, Oeuvres, la Haye 1722, V, p. 212. — Les paroles de »convaincu de ne pas parler français etc.« alludent au titre complet du livre mentionné. — 5) Peut-être »La Morale de Tacite, De la Flatterie«, publié en 1686; dans la préface il attaqua d'Abl. et provoqua le pamphlet nommé ci-dessus. — 6) Cette traduction parut pour la première fois à Paris 1690.

CHARLES ANCILLON.

Charles A., 1659—1715, fils du ministre protestant David A., qui avait du renom comme orateur; après la Révocation il se retira avec son père à Berlin, où l'électeur lui montra beaucoup d'affection.

Comme auteur, il est connu particulièrement par son »Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans le Brandebourg«, Berlin 1690.

I.

1) Sans doute Adrien, fils du pasteur Jean D.; il avait été ministre à Charenton jusqu'en 1674, déposa son ministère à cause d'infirmité et mourut à Zurich 1690. Comp. le Dict. de B., art. Daillé, rem. F. — 2) De la famille bien connue d'imprimeurs du Roi. — 3) Jurieu a écrit contre Maimbourg »Histoire du Calvinisme et du Papisme mis en parallèle«, Rotterd. 1682. Les écrits de B. contre cet historien jésuite sont intitulés »Critique générale de l'histoire du Calvinisme« et »Nouvelles lettres critiques sur l'histoire du Calvinisme«. Outre ces deux auteurs, Pierre de la Conseillère avait le dessein d'attaquer M. »Mais il faut que je vous dise une chose qui me rafroidit un peu sur le sujet du Luthéranisme, c'est qu'ayant écrit et fait écrire en Saxe, sur tout à Wittenberg pour apprendre quelque chose sur le sujet de Luther, on m'a fait sçavoir qu'un des premiers ministres du Duc de Saxe-Gotha, dont même on me marque le nom, est bien avancé dans cet ouvrage, et que pour y réussir à la satisfaction de ses lecteurs, il a esté luy-même sur les lieux et a tiré des registres et monuments publics non imprimés tout ce qui peut servir à confondre le P. Maimbourg et qu'enfin comme il sçait parfaitement bien la langue Françoise, c'est celle dont il se servira pour la composition de son ouvrage; après cela, Monsieur, vous me l'avouërez sans doute, c'est à moy à rengainer«. (La Cons. à B., Hambourg 29 juillet v. st. 1684; Bibl. roy.). Cependant, à l'instigation de B., La C. commença l'entreprise de défendre le Luthéranisme contre M., mais je ne sais s'il parvint à finir son écrit (le même à B., 2 septembre v. st. 1684). — 4) Le récit de la négociation de Ch. A. avec Louvois n'est pas conforme avec celui qui se trouve dans Erman et Reclam II, 12 et dans la biographie de David A. faite par son fils. — Ancillon le père avait été pasteur à Metz, comp. l'article sur lui dans le Dict. de B. — 5) Frédéric Casimir, comte de Hanau, mort en 1685, succédé par Philippe Reinhard, son neveu, mort en 1712 (Hübner). — 6) Le frère cadet de Ch. A. »fut gratifié d'une pension, et entretenu à l'Académie de Francfort sur l'Oder et enfin Ministre ordinaire de la capitale« (Dict. de B. s. v. Ancillon); Francfort sur l'Oder était le lieu d'études habituel des jeunes Français réfugiés dans le Brandebourg. — 7) Ouvrage considérable, qui fit beaucoup de bruit; il parut en 3 voll.; les lettres du premier volume sont datées de 1686, celles du 2me de 1687, celles du 3me de 1687 au plus tard. — 8) »Exhortations à la repentance, ou lettres à l'Église de ***« (1686) par Jacques Basnage.

II.

[1]) Le comte Alexandre de D., 1661—1728, maréchal et ministre d'État du roi de Prusse. — [2]) Paul F., pasteur à Metz, mourut en 1669. Quant à la dispute entre B. et Ch. A. touchant un portrait gravé de F., voir l'art. Ferri dans le Dict. de B. rem. G, et, dans la correspondance imprimée de B., ses lettres à Charles A. du 2 mai 1699, 21 sept. 1700, 28 déc. 1701 et 20 févr. 1702. — [3]) Sur les Éloges de T. voir Nouv. de la Rép. des Lettr., oct. 1684. — [4]) 1658—1735, de Metz, magistrat de justice à Berlin, éditeur de plusieurs anciens écrivains français, un des correspondants de B. — [5]) ɔ: le comte Othon Magnus de Dönhoff, mort en 1717, gendre du comte Alex. de Dohna, gouverneur à Memel. — [6]) Eberhard de Danckelmann, chef d'une famille puissante à la cour de Berlin, mort en 1721; il avait été l'instituteur du prince Frédéric, lorsqu'il fut disgrâcié en 1698 et mis en prison à Peitz (ville de Brandebourg, 3500 habitants), d'où il sortit en 1707.

JEAN ANISSON.

Jean A., libraire-imprimeur, mort en 1721; il était directeur de l'imprimerie royale de 1691 à 1705 et donna en 1688 une édition du Glossaire grec de Ducange.

[1]) Comp. l'introduction de ce volume, Des Maizeaux dans la Vie de B. (année de 1697), et quelques lettres dans les Oeuvr. div., c'est-à-dire B. à Janiçon 11 févr. 1697 et à un anonyme 13 mai et 24 juin 1697. — [2]) ɔ: Louis Boucherat, 1616—99, successeur de Letellier en 1685. — [3]) ɔ: l'abbé Eusèbe Renaudot, 1646—1720, membre de l'Académie française, rédacteur de la Gazette de France après son père et grand-père. Comp. l'introduction de ce volume. — [4]) ɔ: François J., l'avocat. — [5]) Sans doute François de Harlay, mort en 1695. — [6]) Richard S., 1638—1712, grand théologien rationaliste; son »Histoire critique du Vieux Testament« contenant des attaques au Pentateuque, fut défendue en France à l'instigation de Bossuet. Il en existe des éditions hollandaises de 1680, 81 et notamment de 1685 (chez Leers). — [7]) Dans l'article François I. rem. C (1re édit.) où il avance que le fils de Jacques II. était un enfant supposé. — [8]) Théophile R., jésuite, 1583—1663; c'est le 20me tome de ses oeuvres, dont il est parlé ici (à Cracovie ɔ: Lyon 1669). — [9]) Louis Phélippeaux de Pontchartrain, 1643—1727, chancelier depuis 1699. — [10]) Il y a plusieurs éditions in-4° de l'Heptaméron, également de Marot (ni en lettre gothique ni cursive). La traduction de Plutarque par Amyot fut publiée par Vascosan

en deux belles éditions, l'une in-folio, 1565—75 (4 voll.), l'autre in-8vo, 1567—74 (13 voll.).

ADRIEN BAILLET.

Adrien B., 1649—1706, d'abord curé de village, plus tard (à partir de 1680) bibliothécaire chez le président de Lamoignon; on l'appelait le »dénicheur des Saints«. Ses ouvrages les plus connus sont: »Vies des Saints«, qui fut mis à l'Index, »Vie de Descartes«, et »Jugements des Savants sur les principaux ouvrages« (1685—86), qui lui attira une polémique avec Ménage. — Delosmes, traducteur de Martial, chercha en 1686 de l'appui chez le grand critique de Rotterdam contre »ces scrupuleux à toutte outrance, qui ne connaissent point de milieu entre vn sérieux de Caton et vn Enïoument de Prostituée«; il nomme Baillet, Charpentier et Racine (lettres à Bayle du 25 oct. 1686 et du 12 mars 1687, Bibl. roy.). — »Je vis avanthier Mr. Baillet mon compatriote qui trauaille tousjours à ses vies des saincts, je ne pu point m'empêcher de lui dire *periculosæ plenum opus aleæ tractas*; come il est homme à dire la vérité, il va s'attirer à dos bien des moines dont il attaquera la marmite«. (J.-B. Dubos à Bayle 10 août 1696, Bibl. roy.).

I.

1) Baudelot de Dairval écrit à Bayle le 9 juillet 1686 (Bibl. roy.) que Baillet venait de lui rendre une visite et qu'il lui avait prié de ne pas raconter au rédacteur des Nouv. de la Rép. des Lettr. que le second tome de ses Jugements sera publié dans trois semaines: »c'est pourquoy n'en faites pas, s'il vous plaist, encor un secret public«. — 2) Comp. le journal de Bayle, juin 1686, art. IX. — 3) Adrien de V., 1607—92, historien, frère de Henri de V.; ou son fils Charles, auteur de traités académiques sur des matières d'histoire. — 4) Jean C., jésuite, 1625—1702, professeur de théologie et poëte latin. — 5) *Bajuletus* ɔ: Baillet; *bajulus* signifie crocheteur. — 6) Montausier, le gendre de Mme. de Rambouillet. Huet, l'évêque d'Avranche. Spanheim, sans doute Ézéchiel. Ottoboni ɔ: le pape Alexandre VIII, mort en 1691 à l'âge de 81 ans. César d'Estrées, de l'Académie (1628—1714). J. G. de Sluse, néerlandais (1628—87). — 7) L'avocat général ɔ: Chrétien François de Lamoignon, ensuite président du Parlement (1654—1709).

II.

1) Déjà Bayle en avait parlé dans son journal, mars 1684, dans la critique du livre de Darmanson; il faut y rattacher ses paroles dans

le Dict., art. Pereira, rem. D. La Vie de Descartes par Baillet parut en 1691, et en abrégé (par lui-même) en 1693. — 2) De la Dévotion à la Ste. Vierge et du culte qui lui est dû, 1694. Le livre fut récensé par Basnage de Beauval dans son Histoire des Ouvrages des Sçavants, déc. 1693, p. 165—76. Les paroles sur l'Assomption se trouvent p. 172. — 3) La Vie de Richer fut néanmoins mise au jour à Liège 1714 (Jöcher). Edmond R. (1560—1631) avança des opinions si hardies dans son traité »De potestate ecclesiastica«, qu'il fut enfermé dans une prison; il était professeur et syndic de la faculté théologique de Paris. — 4) Ce livre ne fut publié qu'après sa mort, en 1717. — 5) L'ouvrage censuré ne semble pas avoir vu le jour.

III.

1) Bayle semble avoir fait présent de son Dictionnaire à beaucoup de personnes. Comp. les lettres de Du Rondel, de Le Clerc, de Le Vassor etc. — 2) Baillet est cité avec des louanges dans plusieurs endroits du Dict. de B. Voir le reg. du Dict. — 3) Une telle correction se trouve dans l'art. Laïs, rem. H. — 4) Jacques C., mentionné souvent dans les lettres de Mme. de Sévigné, mort en 1716, âgé de plus de cent ans, a publié des extraits d'auteurs célèbres anciens et modernes en forme d'anthologie et de pensées et l'histoire de la famille de Gondi.

HENRI BASNAGE DE BEAUVAL.

1) Sans doute le Dictionnaire, car il fut achevé d'imprimer en oct. 1696 (Bayle à Dubos 21 oct. dans les Oeuvr. div.) — 2) Il est également question ici du Dict. — 3) Charles-Jérôme de Cisternay Dufay, 1662—1723, officier, bibliophile zélé. — 4) C'est un des articles qui suscitèrent le plus d'indignation, lorsque le Dict. parut. — 5) Dans la rem. C de l'article »Nicole« Bayle traite de la dispute entre Jurieu et Élie Saurin (1639—1703), pasteur à Utrecht. Comp. B. à Constant 31 mai 1696 et à Dubos 21 oct. dans les Oeuvr. div. — 6) J.-A. Huguetan, né 1647, mort vers 1750, libraire en Hollande après la Révocation, plus tard baron de Gyldensten en Danemark. Le Dictionnaire, dont il s'agit ici, est peut-être la réimpression de celui de l'Académie, publié par Marc Huguetan à Amsterdam 1696. (Bibl. de l'École des Chartes, 1888, livr. 4—5, p. 577 sqq.). — 7) Peut-être on doit lire: la Comtesse de »Treise«; le mot est presque illisible. — 8) Comp. la lettre à Dubos citée plus haut. »Le quartier qui s'imprime«, c'est-à-dire du journal de Basnage de Beauval. — 9) Il était mort en 1693, et le livre ne vit le jour qu'en 1696. — 10) Par Bodot de Juilly; comp. Bayle à Marais, 6 mars 1702, Oeuvr. div.

JACOB BAYLE.

Sur ce frère de P. Bayle voir l'Introduction.

I.

1) Isaac Brassard, 1620—1702, beau-père de Jacob Bayle; il avait été ministre à Montauban, se réfugia en Hollande après la Révocation, fut emmené prisonnier par des pirates à Alger lorsqu'il voulut passer en Angleterre, et mourut à Amsterdam. Voir Haag, la France protest. et Bulletin des Églises wallonnes III, 68. — 2) Louise Antoinette, comtesse de Dohna, 1660—1716, deuxième fille du comte Frédéric de D., mariée au comte Frédéric Christophe de D. à Carwinden, 1667—1727. — 3) Comp. les Nouv. Lettr. de Bayle, II, 49 sq., 89. La grand'-mère de B. était née Bardon. — 4) Pierre du R., marchand à Montauban, épousa Jeanne Rigaud en 1679 (Haag). — 5) Le journal des Savants de 1680 est accompagné d'un supplément: »Catalogue des livres dont parlent les journaux de l'année 1680«; mais je ne sais dire si c'est la liste, dont parle l'auteur de la lettre. — 6) Famille principale du Mas d'Azil. Charles B. y était ministre de 1683 à 1685 après son père André B. Comp. la lettre de Jac. B. no. IV, et Nouv. Lettr. I, 113—115, 118 sq. — 7) Son nom est presque illisible; peut-être le »S.r Mag.« (Magendie? il y avait un pasteur à Orthez appelé ainsi. Comp. Bull. d. Égl. wall. I, 114). — 8) Sans doute la belle-soeur de Jac. B. — 9) Joseph B. était le gouverneur des fils du marquis de Bonac (de la famille de D'Usson).* — 10) Dans Haag il est seulement fait mention d'une femme de cette famille, enfermée dans un couvent en 1715. — 11) ɔ: Rotterdam, c'est-à-dire Pierre B. — 12) Comp. Nouv. Lettr. II, 199. — 13) Cette description ne semble pas avoir été imprimée. — 14) Un La Rivière était ministre à Toulouse; comp. Nouv. Lettr. I, 282, 313 et plusieurs endroits. Un autre était en 1699 pa-

---

* François D'Usson,
1595—1667
(il était réformé, mais les fils devinrent catholiques)

Salomon,	François,	Tristan,	Jean,
marquis de Bonac, marié, père de plusieurs enfants.	Sgr. de Bonrepaux, ambassadeur en Danemark et autres pays; mort en 1717, non marié.	Sgr. de la Quère, mort comme religieux.	marquis de Bezac.

steur de l'église de Veere en Zélande (Bull. d. Égl. wall. II, 96). — [15]) Sans doute Michel C., né en 1628, fils du ministre Pierre C. à Montauban, ministre lui-même à Châtellerault, bon prédicateur; il était émigré en Allemagne déjà en 1683. Son cousin Paul C., né vers 1630, ministre à Mauvezin, émigra en Angleterre vers 1685. — [16]) Les Dialogues des Morts sont de Fontenelle. La première édition des Oeuvres de Boileau parut à Paris 1674, plus tard 1675, à Amsterdam 1677, 1680 et 1683; à Paris 1683 etc. Avant 1674 on n'avait publié que la collection des Satires (Brunet). — [17]) P. de Larbons, parent de la famille de B.; il était présent, lorsque Pierre B. rentra dans le calvinisme. B. le nomme souvent dans ses lettres, en l'appelant »notre illustre parent«. (Nouv. lettr. II, 362). — [18]) Henri d'Aguesseau, intendant du Limousin. père du célèbre procureur général et chancelier; sur les mérites de cet excellent homme comme magistrat dans le Languedoc voir Peyrat, Les pasteurs du Désert, I, 116 sqq. — [19]) Sans doute le célèbre Pierre D. — Morismes semble une allusion à Alexander Morus. — [20]) Benjamin de J., ministre à Lyon, était déjà dans un âge avancé, quand il se réfugia en Angleterre. — [21]) Nicolas B., mort en 1697, auteur d'ouvrages d'héraldique, publiait de 1661 à 1678 le »Parfait État de France«. A partir de 1690 l'éditeur en était Louis Trabouillet. — [22]) Passet, comp. les Nouv. Lettr. de B. II, 144, 250. — [23]) ɔ: Rotterdam. — [24]) Village assez grand dans le dépt. de Tarn. — [25]) »Considérations générales sur le livre de M. Brueys etc.« Rotterdam 1684, voir Des Maizeaux: Vie de P. Bayle, année de 1683. L'autre écrit, dont il est fait mention ici, est peut-être celui d'Aubert de Versé (comp. Nouv. Lettr. II, 216) — [26]) ɔ: les deux jeunes D'Usson. — [27]) ɔ: pour l'église protestante. — [28]) Isaac du B., ministre à Montpellier de 1650 à 1682, fut obligé de quitter la France à l'occasion du procès d'Isabeau Paulet; mort à Londres 1699 dans un âge fort avancé. Le fils Jean du B. était aussi pasteur à Montpellier à partir de 1677; il sortit de la France en 1685, devint chapelain des comtes de Schomberg, et mourut à Londres 1720, âgé de 78 ans.

II.

[1]) Louis de Frégeville, né en 1625, avocat au parlement, marié à Marguerite D'Usson. — [2]) Jean M., l'un des ministres de Charenton (avec Allix) 1670—85, ensuite à la Haye depuis 1686 comme chapelain du prince d'Orange, qu'il suivit en Angleterre. Un frère, nommé Philippe, était pasteur à Copenhague pendant quelques années. — [3]) ɔ: Samuel Brassard, mort en 1679, fils aîné d'Isaac de Br. — [4]) Réimpression de celui de Paris, commença à être publié à Amsterdam 1684. — [5]) Comp. Nouv. Lettr. I, 119, 183, 194; II, 246 et plusieurs

autres endroits. — [6]) C'est »l'honnête veuve«, chez qui Joseph B. avait demeuré; il mourut le 9 mai. — [7]) Ovide: Métam. XIII, 31. — [8]) Bonac appartenait à la famille de D'Usson. — [9]) Cet écrit de Henri Estienne contenait des invectives contre le pape et l'église catholique; pour cela on en donnait de bonne heure des éditions expurgées.

III.

[1]) »Des assemblées devant lesquelles l'usage s'était introduit, de porter les affaires qui n'avaient pu être jugées par les consistoires, de sorte qu'elles étaient devenues un degré de juridiction entre les consistoires et les synodes provinciaux« (Puanx, Hist. de la Réformation franç., VI, 76). — [2]) Mazère, ville de 3600 habitants, dans le dépt. de l'Ariège. — [3]) François Monginot le jeune, médecin, né en 1625, fut jeté en prison comme huguenot et plus tard exilé (en 1688). [4]) Guy Mesmin, médecin, né en 1649, partit pour la Hollande lors de la Révocation. — [5]) ɔ: Joseph B., appelé ainsi d'après une propriété qui appartenait à la famille; le Peyrat est un village dans le dépt. de l'Ariège, arr. de Pamiers. — [6]) Méthode pour commencer les humanités grecques et latines, dans les »Mémoires de littérature« de Sallengre, II, 2, p. 62; réimprimée par Gaullyer, à Paris 1731. (Michaud: Biogr. gén.). — [7]) Adrien D., comp. la note de la page 130. — [8]) Il s'agit ici d'une ordonnance touchant les malades de la religion protestante; voir »Les anciennes lois de la France« XIX, et Revue hist. 1885.

IV.

[1]) Hauts Murats, prison à Toulouse. — [2]) Guillaume B., ministre à Mauzac, marié à Isabeau de Brassard. — [3]) Élie R., ministre à Puylaurens, plus tard à Amsterdam, mort à 1692. — [4]) André M., ministre et professeur de théologie à Montauban, né en 1618, émigra en Suisse après la Révocation, personnage assez distingué. — [5]) Antoine P., professeur de théologie à Montauban, plus tard à Puylaurens, mourut à Londres 1686. — [6]) Théophile A. (1614—93), ami de Pierre B., ministre et professeur à Puylaurens, ensuite à la Haye; il avait un frère Joseph A. (1624—94), également pasteur, qui ne valait pas grand'chose; celui-ci avait épousé en premières noces une dame de la famille Bardon. Les deux fils de Théophile A. s'appelaient Théophile et Antoine. — [7]) Isaac de La Vergne, ministre à Revel (comme Quinquiri); arrêt prononcé sur son église le 24 sept. 1685, dans Haag. Plus tard ministre à Deventer?, voir Bull. d. Égl. wall. I, 146; comp. cependant III, 222. — [8]) Voir Haag s. v. La Vergne. — [9]) Selon Haag, Pierre C. n'était pasteur à Sorèze que jusqu'en 1682, ensuite à S. Antonin (1683—85). — [10]) Petite ville près de Mas d'Azil, dépt. de l'Ariège, arr. de

Pamiers. — [11] Bourg de 800 habitants dans le même arrondissement que les Bordes et les deux suivants. — [12] Village de plus de 1100 habitants. — [13] Village près de Mas d'Azil. — [14] Mas d'Azil, dans l'ancien comté de Foix, 2500 habitants. — [15] Parmi les »Forçats et Galériens« dans Haag il y a un Bertrand M. de Mazères, jugé en août 1688. — [16] St.-Matthieu XXVI, 29; comp. St.-Marc XIV, 25 — [17] St.-Matthieu XXVI, 31; comp. Zacharie XIII, 7. — [18] L'auteur de la lettre devrait dire Zacharie (XII, 2). — La vallée de Bacha; »Bacha« est un arbrisseau arabe, et on explique quelquefois le passage biblique (ps. 84 v. 7) par »vallée déserte«, parce que la plante y croît ordinairement, par exemple aux alentours de la Mecque, mais Luther le traduit comme un nom appellatif: vallée des pleurs. — [19] »Combien sont aimables tes tabernacles«. — [20] V. 28. — [21] Allusion à l'Apocalypse, I, 20, III, 22. — [22] Voir Ézéchiel XI, 23. — Mon cousin de Naud. ɔ: Naudis. — [23] Castanet, 1300 habitants, 12 kil. au s. e. de Toulouse (Haut-Garonne). — [24] ɔ: l'évêque de Rieux, mort en 1705. — [25] Allusion à St.-Marc I, 29 et St.-Luc, IV, 38. — [26] Probablement Mme du Plessis R., »enfermée au couvent, 1686; expulsée du royaume, 1688« (Haag, 2e éd., V, col. 879). — [27] Hor. Epist. I, 1, 61. — [28] Prévôt de l'Église cathédrale de Montauban; voir le journal de B. avril 1684, Livr. nouv. no. XIV. (Comp. Nouv. Lettr. I, 408 (avec la note), II, 6, 68, 264). — [29] Examen de l'eucharistie de l'église romaine, Rotterd. 1682, 2e éd. 1683. — [30] Comp. les Nouv. Lettr. II, 258; un Abraham Lafage se trouve dans le Bull. des Égl. wall. II, 59. — [31] C'est-à-dire le livre de Pierre B. contre l'ouvrage de Maimbourg; la première partie fut publiée 1682, la continuation en 1685. — [32] Christophe Cotterus se mêlait de prophétiser; voir le Dict. de B. s. v. Kotterus. — [33] Christine Poniatovia causa beaucoup de bruit par ses prophéties et révélations feintes; comp. le Dict. de B. — [34] Nicolas D., célèbre enthousiaste et prophète polonais, né en 1587, finit par être brûlé; voir le Dict. de B. — [35] Henri J., le savant connu. — [36] Jean Amos C., 1592—1671, linguiste et pédagogue; en 1657 il publia les révélations des trois prophètes sous le titre de »Lux in tenebris«. — [37] Comp. Nouv. Lettr. II, 316, 324, 330 et plusieurs autres endroits. — [38] Louis-François de B., maréchal de France, 1644—1711. — [39] C'était un tailleur à Paris, chez qui Pierre B. logeait; comp. les Oeuvres div. IV, 553, 561 et Nouv. Lettr. passim. — [40] De la famille de D'Usson; voir la généalogie p. 646.

ISAAC BEAUSOBRE.

Isaac de B. (1659—1738), théologien calviniste éminent, ministre à Berlin à partir de 1694, après l'avoir été d'abord chez le prince

d'Anhalt Dessau; son premier lieu de refuge, après sa sortie de la France, était la Hollande.

1) Daniel de S. (1657—1726), vivait à Rotterdam, l'un des plus grands prédicateurs de l'église réformée. — 2) ɔ: Jean-George II, 1627—1693. — 3) Conrad van Beuningen, 1623—93, le diplomate et bourgmestre hollandais connu, commença en 1686 à perdre la raison: il prophétisait, avait des visions, méditait sur l'Apocalypse et le millénium etc. — 4) Cette thèse est mentionnée brièvement dans le journal de Bayle, avril 1686, art. 8, et juin, art. 1, comme ridiculement flatteuse au Roi. »Pourquoi ne l'a-t-on pas mise dans l'Index?« demande B. — René Rapin, jésuite, 1621—87, auteur d'un écrit »Du grand et du sublime dans les moeurs«, publié sans nom d'auteur 1686, qui renferme de grandes flatteries vers Condé, Louis XIV etc. Comp. le journal de B. févr. 1686, Livr. nouv., no. XII, et mars 1686, Livr. nouv., no. VIII. — 5) Aristote: Ethica Nicom. I, 12, 1101 b. 19.

FRANÇOIS BERNIER.

François B., né vers 1625, mort 1688, voyageur et philosophe, personalité joviale; il avait été le médecin du Grand-Mogol, et on lui donnait plus tard aussi le sobriquet de »Mogol«; St-Évremond l'appelait »le joli philosophe«. »J'ay fait tenir vostre lettre à Nostre Philosophe aussi tost que je l'ay reçeu et je l'ay addressée à Mons. Turet qui loge à présent aux Galleries du Louvre. Il me dit dernièrement que Monsieur Bernier logeoit encore dans son appartement de la Place Dauphine, mais qu'il y auoit partie faite auec Monsieur Théuenot de le mener à la Campagne et que pendant ce temps là on feroit transporter les meubles de sa chambre dans une chambre voisine de chez Mons. Turet, où on le meneroit coucher après luy auoir donné à souper au retour de ce voyage. Ce bonhomme Bernier est un homme d'habitude, il ne sçauroit quitter la Place Dauphine, ni viure sans Monsieur Turet« (Rainssant à Bayle, 14 août 1686, Bibl. roy.). Dans une autre lettre (20 août 1685) à Bayle, également dans la Bibl. roy., le P. Ange de la Brosse raconte d'une visite que Bernier lui avait rendue et qu'ils avaient mangé du pillau ensemble en bons orientalistes.

I.

1) Femme aimable et spirituelle, morte en 1693, protectrice de La Fontaine, qui vivait pendant vingt ans jusqu'à sa mort dans la maison de cette dame; dans ses dernières années elle se fit dévote. Comp. les Fables de La Fontaine, livr. X, no. 1. — 2) Sur la mission du marquis

de Bonrepaux, voir Weiss, Histoire des Réfugiés protestants, Paris 1853, I p. 289 sqq. — 3) Dans les Nouv. de la Rép. des Lettr., déc. 1685 se trouve une critique du livre de Bernier: »Traité du libre et du volontaire«. — 4) Je n'ai rien trouvé sur cette circonstance de la vie de Jurieu.

II.

1) ɔ: René Rapin, qui accompagne cette lettre d'une longue épître et de deux billets. Dans les récensions du traité de Rapin, contenues dans le journal de Bayle févr. 1686, Livr. nouv. no. XII, et mars, L. n. no. VIII, il y a, après quelques louanges: »Cependant on a fort médit de cet ouvrage dans Paris, et l'on y a débité que cette Altesse n'en étoit pas contente«. — 2) On a raconté, que Platon avait une prédilection particulière pour les figues; voir Zedler: Grosses Universal-Lexikon s. v. Feigenbaum.

III.

1) ɔ: Mme de Sablière. — Quant à Jurieu et Condé, voir les Oeuvr. div. de Bayle, II, 698; c'est sans doute dans le livre de Jurieu contre Maimbourg qu'il en parle. — 2) Allusion au différend entre Arnault et Malebranche; comp. la lettre de Bernier du 15 mai, et les notes des lettres de Malebranche dans ce recueil. — 3) Philippe C., jésuite néerlandais, missionnaire dans la Chine, publia en 1686 à Paris »Catalogus Patrum Societatis Jesu qui ..... in imperio Sinarum Jesu Christi fidem propagarunt«. — 4) L'édition de Genève, 1620, en 4 voll.

IV.

1) Probablement »Réponse de l'auteur des Nouv. de la Rép. des Lettr. à l'avis qui lui à été donné sur ce qu'il avait dit en faveur du P. Malebranche touchant le plaisir des sens etc.« Dans l'introduction du livre, Bayle reconnaît lui-même sa trop grande étendue. — 2) Jean Donneau de V., 1640—1710, fonda en 1672 son journal »le Mercure galant«, appelé le »Mercure de France« à partir de 1677. — 3) Un nommé Le Gendre était ministre à Rouen jusqu'à la Révocation. — 4) Bernier lui-même.

V.

1) ɔ: »Traité du libre et du volontaire« par Bernier, Amsterdam (Desbordes) 1685; il est dédié à Mme. de Sablière. — 2) »L'Accomplissement des prophéties«, Rotterd. 1686, qui causa tant d'excitation, ou peut-être »Le vrai Système de l'Église«, Dordrecht 1686. — 3) Furetière, célèbre par son exclusion de l'Académie, mourut en 1688;

le spécimen de son Dictionnaire vit le jour 1684, le tout seulement en 1690. Comp. le journal de Bayle, juin 1686. — 4) Martin Martinius: Sinicæ historiæ decas prima, parut pour la première fois à Munich 1658. Nouveaux Intérêts etc. par Sandras de Courtilz, Cologne 1685 et 1686 (Nouv. de la Rép. des L., nov. 1685, L. n. no. XI, et juillet 1686, L. n. no. II). Vie de Turenne, également par Sandras de Courtilz, fut publiée en 1685 (journal de B. juillet 1685, L. n. no. I). Le Clerc contre Sirmond (ɔ: Simon) c'est-à-dire: »Défense des Sentiments de quelques Théologiens de Hollande contre la Réponse du Prieur de Bolleville«, Amsterd. 1686.

VI.

1) Il y a »du« [sic] dans l'original. Le livre m'est inconnu. — 2) Les lettres de Hugues Grotius virent le jour à Amsterdam 1687. — 3) Alexandre Limojon de St. D. (vers 1630—1689), diplomate et littérateur.

SAMUEL CHAPPUZEAU.

Samuel C., 1625—1701, était précepteur du jeune prince d'Orange (le roi Guillaume III); après avoir vécu quelque temps à Paris et à Lyon, il se rendit à Genève, où il vivait dans des circonstances assez pauvres comme écrivain et maître de langues, d'histoire et de géographie. Enfin, depuis 1672, en Allemagne. Il a écrit des ouvrages d'histoire et de critique littéraire, des drames etc. Comp. Zeitschrift des hist. Vereins für Niedersachsen, 1880, p. 261 sqq.

1) Bayle cite le Plan du Dict. de Ch., publié en 1694, en disant qu'il l'a empêché de traiter grand nombre de sujets. — 2) Ézéchiel S., 1629—1710, savant distingué, diplomate au service de l'électeur de Brandebourg. — 3) Doit être celle de Le Clerc, qui parut en même temps que la première édition du Dict. de Bayle.

JEAN ROBERT CHOUET.

J. R. Ch., 1642—1731, professeur en philosophie à l'université de Genève en 1669, conseiller de la république en 1686.

I.

1) ɔ: Joseph Bayle. — 2) Dans une lettre à Constant, 18 févr. 1692 (Oeuvr. div.), B. parle de la mort de cette dame. Il y a une lettre d'elle adressée à B. dans la Bibl. roy. — 3) Louis T., 1629—1705, professeur de théologie à Genève. — 4) Par Jurieu, publié en 1684. —

5) ↄ: »Préjugés légitimes contre le Papisme«, aussi par Jurieu, Amsterd. 1685. — 6) Ce livre fut publié sous le nom de Léon de la Guittonière, Amsterd. 1684; son auteur est Noël Aubert de Versé (mort en 1714), qui changea de religion plusieurs fois; sa vie était assez dérèglée.

II.

1) Jean-Dominique C., 1625—1712, vivait en France depuis 1669, grand astronome. — 2) L'abbé de la Roque, rédacteur du »Journal des Savants«. — Nicolas Fatio de Duiller, 1664—1753, astronome et mathématicien, vécut en Angleterre, personnage assez extravagant, visionnaire etc. — 3) Médecin genevois, mort en 1692 (Bayle à Minutoli 6 oct. 1692 dans les Oeuvr. div.). Le livre dont il est parlé ici, fut donné au public à Leide 1686, sans nom d'auteur. — 4) Comp. les Nouv. de la Rép. des Lettr., nov. 1684, art. 1. — 5) Arnauld avait écrit son traité »des vraies et des fausses idées« contre un chapitre de »la Recherche de la Vérité«, M. y répondit et A. riposta (voir les Nouv. de la Rép. des Lettr., 1684, avril, art. 2, mai, art. 4 et sept. art. 2. — 6) En sept. 1685, les habitants réformés de Gex et de la Bresse se réfugièrent à Genève, persécutés par les dragons, et suivis bientôt de beaucoup d'autres protestants fugitifs (Weiss, op. cit. II, 184 sqq.). — 7) Comp. p. 153.

III.

1) Antoine L., 1652—1719; c'est lui qui l'emporta en 1686; 1713 il devint professeur de théologie. — 2) Comp. p. 190. — 3) Comp. p. 428, note 11. — 4) Le fameux évêque de Salisbury.

IV.

1) Henri Philiponeau de H., 1646—1715, professeur de théologie à Franeker, l'avait été à Saumur.

V.

1) Le 30 oct. 1693 il fut destitué de sa charge de professeur; selon Des Maizeaux, le »projet de paix générale« (par Goudet) en était la cause. — 2) Écrit publié en 1690; il a fait beaucoup de bruit et on l'a attribué à B.; peut-être il en est le véritable auteur (comp. les lettres de Minutoli dans ce recueil).

ISAAC CLAUDE.

Isaac C., 1653—1695, vivait à la Haye depuis 1682; il y fut appelé comme pasteur en 1685. — Cette lettre nous montre Bayle comme instituteur.

1) Quant aux sentiments de C. touchant B. comp. cet extrait d'une lettre à son fils (contenu dans une de celui-ci à B., 9 juillet 1684, Bibl. roy.): »J'ay reçu les liures que vous m'auez enuoyé où sont les deux premiers Journaux de Mr. Bayle; faites luy, s'il vous plaist, sçauoir que j'en ay été enchanté. Ils sont en effet très-beaux; la science, l'esprit, et le bon sens y paroissent par tout, et d'ailleurs ils sont fort bien écrits. On y a seulement remarqué qu'il a mis en rang d'oignon quelque méchante petite pièce de Théâtre qui n'est pas de la grauité et de la sériosité de son Journal. Je crois que désormais il fera bien de n'y rapporter que des liures dignes de la connoissance des gens de lettres. Il faut laisser le reste pour le Mercure Galant«.

DAVID CONSTANT DE RÉBECQUE.

1) Jean Henri Wetstein, 1649—1726, imprimeur de grand renom à Amsterdam; le frère, Jean-Rodolphe (fils), 1647—1711, philologue, était professeur à Bâle. — 2) Curric est cité (avec Constant) dans la Continuation des Pensées diverses de Bayle. (Oeuvr. div. III, 302). — 3) Janua coelorum reserata cunctis religionibus a D. Petro Jurieu, par Bayle (»Carus Larebonius«), Amsterd. 1692. — La citation latine, Sénèque: Hippol. 994. — 4) ɔ: Jurieu qui avait publié, contre H. Basnage, une »Apologie pour les synodes, et pour plusieurs honnêtes gens, déchirés dans la dernière satyre du Sr. de Bauval, intitulée Considérations sur deux sermons«. — 5) Ce Psaphon avait appris à quelques oiseaux de répéter partout son nom; voir Zedler: Grosses Universal-Lexikon s. v. Psapho. — 6) Samuel Basnage de F., cousin de Jacques et Henri, 1638—1721, pasteur à Zutphen après l'avoir été à Bayeux. — 7) Leurs Hautes Puissances, titres des États de Hollande; sur la guerre en Piémont comp. les lettres de V. Minutoli dans ce recueil.

HENRI DESMARETS.

Henri D., fils aîné de Samuel D., pasteur à Delft à partir de 1662, émérite en 1695, mort en 1725 (comp. le Dict. de B. s. v. Marets, rem. F.)

I.

1) Samuel D., 1599—1673, professeur de théologie à Groningue. Outre le fils Henri, il avait un autre, appelé Daniel, 1635—1714, ministre à la Haye depuis 1662, fort apprécié du prince d'Orange, émérite en 1689. — 2) Ovide, ex Ponto II, 9, 47 sq.

II.

[1]) ɔ: Jurieu, qui publia en 1697 »Jugement du public et particulièrement de M. l'abbé Renaudot sur le Dictionnaire critique du Sr. Bayle«.

L'ABBÉ DE VILLE.

Dans l'art. VIII de son journal, juillet 1686, B. appelle le prétendu auteur des »Préjugés contre le Jansénisme«, »un jeune homme de Chambéri qui n'a guère plus de vingt-six à vingt-sept ans«, en disant que les sermons qu'il a prononcés à Paris n'ont pas eu trop de succès et qu'il ne saurait manquer de réussir dans son prieuré de Villevoix, »situé entre des rochers« et dont les religieux »ne passent pas pour grands hommes«. Au mois de janv. de 1687, art. VI, B. dit encore, à l'occasion du livre intitulé »Phantôme du Jansénisme«: »Celui qui nous écrivit que l'auteur des Préjugés est M. l'abbé de Ville, ne s'est pas trompé en cela«. — [1]) Le poëte danois Wessel (18me siècle) a exprimé la même pensée par le vers: »Hade Feil, men ei Personer«.

D'HARMONVILLE.

Il est fait mention de cet homme, en passant, dans une lettre de Claude fils à B. du 9 juillet 1684 (Bibl. roy.).

I.

[1]) Sans doute Daniel D. (voir ci-dessus). — [2]) Ici l'on apprend, que Bayle tâchait alors d'être nommé historiographe de la Hollande et que c'est dans cette intention qu'il composa le fragment de l'histoire de Gustave-Adolphe, imprimé dans le 4e vol. de ses Oeuvr. div. Ainsi, M. Sayous semble avoir tort lorsqu'il dit (La littérature française à l'étranger depuis le commencement du 17me siècle, Paris 1853, I, p. 363): »Cet essai de composition historique, et que Bayle n'a pas achevé, est de ses premiers temps; peut-être l'avait-il commencé à Coppet, sinon à Genève; cela se voit au style, qui est assez fortement provincial. Du reste, on y reconnaît déjà son tour d'esprit subtil«. — [3]) Il n'est pas clair, s'il est parlé ici du père ou du fils. — [4]) Ça doit être le tome XVIII, Paris 1633. — [5]) Tronchin du B. rédigeait les Lettres sur les matières du temps et plus tard la Gazette d'Amsterdam en français.

II.

[1]) »On lit dans le journal manuscrit du marquis d'Ansson (Archives de la Haye): »Mr. d'Allone est fils du prince d'Orange, père du feu

roi Guillaume, et d'une mademoiselle Brunier, que M. van Beuninghe a longtemps entretenue, et, en étant las, elle revint à un M. d'Allone, officier français, frère de M. Tassin, à Paris, bourgeois de la ville d'Orléans. Van Beuninghe a voulu obliger ce d'Allone de le reconnaître pour neveu, à quoi il ne voulut point consentir. Mais après sa mort, son frère Tassin a eu cette complaisance de le reconnaître pour neveu, à condition pourtant que cela ne tirât pas à conséquence pour l'héritage, etc.« Nous laissons au marquis d'Ansson la responsabilité de ses assertions!« Note de l'éditeur des Mémoires de Jean Rou, Paris 1857, I, p. 326. — 2) Frémont d'A. a écrit »Dialogue des lettres de l'Alphabet« (supplément à la traduction de Lucien, faite par l'oncle) et »Dialogue de la Santé« (1684); la traduction des livres de Salomon ɔ: les Proverbes, le Cantique et l'Ecclésiastique. C'est lui qui devint l'historiographe du prince d'Orange. — 3) Géraud de Cordemoy, de l'Académie, mort 1684; sur son Histoire de France comp. N. de la Rép. d. L. oct. 1685, art. 7 et janv. 1685, art. 3. — 4) ɔ: André du Chesne (l'aîné), 1584—1640. — 5) François C., 1620—1702, académicien. — 6) ɔ: »Réponse de l'Auteur de la Recherche de la Vérité au livre de M. Arnaud des vraies et des fausses idées«, Rotterd. 1684.

III.

La date de cette lettre est plutôt 1685. — L'on y voit que d'H. est l'auteur de l'introduction anonyme de l'édition des Contes de Lafontaine, publiée à Amsterdam 1685 (Desbordes) avec les gravures de R. de Hooghe. Comp. sur cette édition la biographie de Lafontaine par Walckenaer et les Nouv. de la Rép. d. L. avril 1685, Livr. nouv. V. — 1) Voir la préface de Lafontaine dans la 2me édition des Contes, livre I (1665). — 2) Une des premières productions de L. Vaux est le nom d'un château, qui appartenait au surintendant Fouquet. — 3) Ceci a rapport au conte no. X du livre III. — 4) ɔ: contre Maimbourg, données au commencement de l'année. — 5) Peut-être Le Noir de Hinlee, capitaine au régiment de Navarre; il y a une lettre de cet officier dans la correspondance de B. à la Bibl. roy. — 6) Comp. ses lettres dans ce recueil. — 7) ɔ: Antoine Teissier; voir la note 4 de la p. 100. — 8) Sans doute Pierre Petit, auteur du livre sur les Amazones, récensé dans le journal de B., août 1685, no. 1.

JEAN D'OULÈS.

Jean D'Oulès ou Doulez, ministre réfugié français, d'abord à Utrecht, plus tard à la Haye; avant la Révocation il avait été pasteur à Saverdun, mort en 1708 (Bull. des Égl. wall., I).

I.

[1]) Ce passage est tiré de la Conversation du Père Canaye. Les Oeuvres mêlées de St-Évremond furent publiées pendant son vivant, p. ex. en 5 tomes, Paris 1697, mais la collection complète de ses ouvrages ne parut qu'après sa mort (par les soins de Des Maizeaux).

II.

[1]) En 1694, D. Constant de Rébecque avait l'intention de se fixer en Hollande (B., lettre à Constant, 24 mai 1694), mais je n'ai rien trouvé sur ce voyage. — [2]) Probablement Pierre Boyer, ci-devant pasteur à Canaules dans les Cévennes; son premier ministère fut à la Haye, le second à Amsterdam; mort en 1709 (Bull. des Égl. wall. I). — [3]) ɔ: »Commentaire philosophique sur ces paroles de J.-C.: Contrains-les d'entrer«, de Bayle (1686); il n'a jamais reconnu publiquement d'en être l'auteur. Jurieu y répondit par son traité »Des droits des deux souverains ..... contre un livre intitulé Commentaire philos. etc.« — [4]) Claude P., théologien réformé, mort en 1685, avait sur la grâce des opinions particulières, dénoncées par Jurieu. — »Pajon, pasteur d'Orléans, et ses disciples avaient soulevé une discussion ardente qui divisa d'abord les églises de la Loire, mais envahit peu après les synodes du Nord. Dans les conférences de Paris (juillet 1676), Claude tenta, mais en vain, de réconcilier les adversaires, en leur montrant les dangers de ces luttes intérieures. Malheureusement ses sages conseils ne furent pas suivis, et au synode provincial de Clermont (26 août 1677) le pajonisme fut condamné avec sévérité. Lenfant, le plus fidèle disciple de Pajon, rendit Claude responsable de ces mesures et l'attaqua avec tant de violence que le consistoire dut intervenir. Ces tristes débats se poursuivirent jusqu'aux jours de la Révocation, continués par Lecène, esprit brillant et hardi, dont les menées furent sévèrement jugées. Claude souffrait profondement de ces misérables querelles«. (Haag, La France protestante, 2me édit., s. v. Claude). — [5]) Paul P., 1624—93, fameux comme auteur et comme convertisseur (après s'être fait catholique). Sans doute il est parlé ici de ses »Réflexions sur les différends de la Religion.« — [6]) Élie S., 1639—1703, ministre à Utrecht; Bayle traite longuement de son démêlé avec Jurieu (Dict. hist. IX, art. Zuerius, rem. P). Comp. aussi la lettre de B. à Dubos, 21 oct. 1696 dans les Oeuvres div.

CHARLES DRELINCOURT.

Charles D. le jeune, 1633—97, fils du ministre Charles D. Il était lui-même médecin, théologien, philologue et bel-esprit; Bayle et Jacques Du Rondel avaient de grande amitié pour cet homme et le

célèbre critique parle de ses mérites et de son caractère en beaucoup d'endroits avec bien des louanges; un article entier lui est consacré dans le Dict. hist.

I.

[1]) Que B. et Du Rondel avaient d'abord de l'aversion l'un contre l'autre, cela se voit dans la Vie de B. par Des Maizeaux (année de 1675), mais on y lit aussi qu'ils devinrent à Sedan des amis intimes. B. parle de Du R. dans les N. de la R. d. L. sept., oct. et déc. 1684 et janv. 1685, où il y a aussi des lettres insérées du professeur de Maestricht. — [2]) Le traité de Dr. »De feminarum ovis«, Leyde 1684, est critiqué dans le journal de B., déc. 1684. — [3]) Moïse C., pharmacien célèbre, 1618—98; comp. la récension citée ci-dessus.

II.

[1]) Semble avoir rapport à une lettre de B. à Dr., car celui-ci n'avait pas pu voir encore le numéro de janvier des Nouvelles. — [2]) Comp. N. de la R. d. L., janv. 1685, Livres nouv. no. I. — [3]) ɔ: 1683.

III.

[1]) ɔ: De humani foetus membranis hypomnemata, Leyde 1685, réc. dans les Nouvelles, juin 1685; on trouve déjà des écrits de Dr. récensés dans le journal de déc. 1684 et mai 1685. — [2]) Gabriele Fallopio, vers 1523—62, médecin italien fameux, particulièrement anatome. — [3]) Comp. la note 2 de la lettre no. I.

IV.

[1]) ɔ: Pembroke. — [2]) ɔ: le roi Guillaume III; Dr. était médecin de cour de ce monarque et de la reine Marie. Quant au placet, il s'agit ici apparemment d'exercer de l'influence à la cour au sujet de B., destitué alors de son professorat.

V.

[1]) Jacques Basnage était pasteur extraordinaire à Rotterdam dès janv. 1686; il y fut élu pasteur ordinaire 1691, et il y resta jusqu'en 1709, quand il fut appelé à la Haye (Bull. des Égl. wall. III, 111). — [2]) ɔ: du Dictionnaire. B. traite de la famille de Dr. dans l'article Charles Dr. (père) de cet ouvrage (et dans l'introduction d'»Achille«).

JEAN-BAPTISTE DUBOS.

Sur Jean-B. D. comp. la note préliminaire du no. XVIII des lettres de P. Bayle dans ce recueil.

I.

[1]) ɔ: »Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles«, Paris 1695. — [2]) Roman allégorique en latin, mêlé de traits satiriques, par l'auteur de l'Argénis (1582—1621). — [3]) Séb. Lenain de T., historien janséniste (1637—98); son »Histoire des Empereurs« parut en six tomes 1692—1738. — [4]) Charlotte-Rose de Caumont de la Force (Mme de Briou), 1650—1724, auteur de plusieurs romans historiques. — Marie Jeanne L'héritier de Villandon, 1664—1734, a écrit des romans et des poésies. — Élisabeth Chéron, artiste peintre, 1648—1711, mariée à l'ingénieur Le Hay; sa traduction des psaumes fut publiée avec des gravures. — Bourdelot doit être le frère de l'abbé B. — Mme Hélyot, fameuse dévote, morte en 1682 à l'âge de trente-sept ans. — »Système de Louis de Léon touchant la dernière pâque de J.-C.« par le P. Gabr. Daniel (l'historien connu). — Charles Hure, théologien (1639—1717). — [5]) Le Quiétisme (comp. Dubos no. VII) avait paru en Espagne vers 1675 (Michel Molinos, 1627—96); parmi ses partisans en France, Mme Guyon est une des plus célèbres. La secte fut fort persécutée par les papes et les gouvernements catholiques. — [6]) Longepierre, 1659—1721, le traducteur connu, dont les ouvrages n'ont pas beaucoup de valeur. — Il dit lui-même à B. (25 juillet 1696; Bibl. roy.): »Le Public me fait aussi trop d'honneur de me donner des ouvrages que je n'auoüe point, comme Medée et Sésostris; plus j'auance en âge et plus je me deffie de moy-même, ainsi je me contente de trauailler pour moy seul dans le secret de mon Cabinet, et je ne songe en aucune sorte à faire part aux autres de ce qui s'y passe«. Comp. cependant Dubos (10 août 1696; également dans la Bibl. roy.): »Le succez de Sésostris l'a dégouté de rien faire paroistre dauantage sur le théâtre, et je ne sçais, si son assiduité à faire sa cour aux petits princes lui laisse le loisir de trauailler«. — Louise Géneviève Gillot, Mme de Xaintonge, 1650—1718, fille de Mme Gomez de Vasconcelle, a traduit la Diane de Montemayor. — Rousseau ɔ: Jean-Baptiste R. — Duché de Vancy, 1668—1704, poëte protégé par Mme de Maintenon. — [7]) G. devint professeur d'arabe en 1709. — Barthélemy d'Herbelot, 1625—95; sa Bibliothèque orientale a été publiée par Galland. — [8]) Le 10me vol. des Essais de morale fut imprimé en 1700; le Traité de la Grâce en 1699 (Bayle, Dict. art. Nicolle, rem. F). N. mourut le 16 nov. — [9]) Le 4me vol. est le dernier du Parallèle des anciens et modernes; il parut en 1698. Bégon était intendant de Justice et de Marine; il fit graver les portraits des hommes illustres du XVIIme siècle, et P. les accompagna de biographies (1696—1700). — [10]) Pierre Perrin (1630—80), auteur d'opéras. — Jacques Coras (1630—77), poëte

épique et tragique, médiocre. — Regnard, l'excellent auteur du »Joueur« et du »Légataire universel«. C'est l'épître X de Boileau dont il est parlé ici; dans les éditions ordinaires il y a: »A Pinchêne, à Linière, à Perrin comparé«. — 11) L'abbé Jules de C., mort en 1714, académicien. »Il ne fut célèbre que par sa laideur« (Nouv. Biogr. gén.) — 12) Selon Barbier on a attribué ce livre à Furetière, à Richelet, et à Chastein. — 13) Pendant le vivant de St.-É. on attribuait à ce littérateur beaucoup de livres, dont il n'était pas responsable. — 14) D. Juan Tomás de R. de Perelada, grand-Inquisiteur de l'Espagne, mort en 1699, auteur de la Bibliotheca pontificia maxima, qui fut défendue en France. — 15) Giovanni Pietro Bellori (1615—96), antiquaire de beaucoup de mérite. — Pietro Santi Bartoli (1635—1700), graveur qui travaillait pour Bellori. — 16) Il y a quatre traductions françaises du roman de Mateo Aleman; la troisième est celle de Brémont (1696), enrichie (?) de bien des additions (comp. Ticknor: Histoire de la littérature espagnole). — 17) Quérard dit dans La France littéraire: »La 2me édition, publiée (de 1693—95) du vivant du traducteur (ɔ: Filleau de St. Martin), fut augmentée d'un cinquième vol. traduit par lui; mais le sixième l'a été par Challes, auteur des Illustres Françaises. Ce dernier volume fut d'abord publié à Lyon, chez Th. Amaulry, réimprimé ensuite à Amsterdam en 1716, par les frères Wetstein, pour compléter une édition des cinq premiers volumes, donnée dans leur ville en 1696, et en dernier lieu à Paris en 1722, pour compléter l'édition de 1713«.

II.

1) Pieter Fransz (1645—1704), hollandais, poëte latin, prof. à Amsterdam. — Jacques Perizonius, philologue holl. (1651—1715), prof. à Leyde. Leur querelle roulait sur des questions personnelles, à ce qu'il semble, et fut assez vive. — 2) Cette lettre n'est pas imprimée dans les Oeuvres de B. — 3) ɔ: François Harlay, archevêque de Paris. — 4) Fléchier de N., le grand orateur, évêque de N. depuis 1687. Mme de Sévigné rapporte également ce mot. — 5) Denis T., 1628—98, président à mortier. — 6) Voir la note 6 de la lettre précédente. — 7) ɔ: »Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres au Provincial«, Cologne (ɔ: Rouen) 1694, par le P. Gabr. Daniel; le livre fut supprimé par l'archevêque de Paris, parce qu'on craignit qu'il ne rallumât la guerre des Jésuites et Jansénistes (Barbier, Dict. des anonymes). — 8) Hist. secr. du Conn. de Bourbon, par Baudot de Joilly. — Ce qu'avait dit B. au sujet de Cara Mustapha se trouve dans les Nouv. de la Rép. des Lettr., oct. 1684, livr. nouv. no. VIII. — 9) Isbrand van Diemerbroeck, 1609—74, professeur d'anatomie à Utrecht. —

[10] Sur Mlle L'héritier voir la note 4 de la lettr. précéd. — Philis de La Charce, fille de Pierre de La Tour du Pin, marquis de La Charce, connue par ses exploits guerriers en 1692 et par quelques vers; il fut composé un roman sur ses aventures. — [11] Les Furetierana, mis au jour par Guy-Marais, traitent pourtant de l'abbé Furetière. — [12] Jacques Boileau, frère du poëte, 1635—1716. — [13] »On sait seulement que Pierre Cailly était professeur d'éloquence et de philosophie à Caen. On a de lui: »Durand commenté, ou l'Accord de la philosophie avec la théologie, touchant la transsubstantiation« (condamné par l'évêque de Bayeux), »Differents écrits contre les jésuites«. Ces deux écrits sont sans date ni lieu«. (Nouv. Biogr. gén., d'après l'Hist. de la ville de Rouen, II, 251). — [14] Je n'ai rien pu trouver sur le titre complet et l'auteur de ce livre. — [15] Louis Ellies D., 1657—1719, professeur de philosophie au Collège de France; son grand ouvrage forme un total de 61 volumes, il commença à paraître en 1686. — [16] Nicolas Bergier, 1567—1623; »l'Histoire des grands chemins de l'Empire romain« fut publiée en 1622. — [17] ɔ: Specimen universæ rei nummariæ antiquæ, 1683, par André Morell (1646—1703). — [18] Par Le Pesant de Bois-Guilbert. — [19] Sur Marco[s] Dias voir les Mém. de la cour d'Esp. par Mme d'Aulnoy, édit. de Paris 1690, p. 368 sqq. — [20] Par Courtilz de Sandras, 1695. — [21] Genève 1696; Daniel Le C. (1652—1728), frère de Jean L.

III.

[1] François Louis, prince de Conti, 1664—1709, neveu du grand Condé, se distingua dans plusieurs batailles. — [2] Dacier était né en 1651, le 6 avril. — [3] Voir l'article sur ce poëte dans le Dict. de B., où il est donné un extrait de cette lettre avec des remarques et des corrections. — [4] L'oraison funèbre d'Abbadie sur la reine Marie d'Angleterre, morte en 1695. — Robert Arnauld d'Andilly (1589—1674), frère du grand Arnauld, et auteur d'une traduction de Josèphe. — [5] Guy Guillet de la Guilletière de St. George (mort en 1705) a écrit beaucoup sur la Grèce ancienne et moderne. — [6] Voir p. 269. — [7] Lavardin; voir Moréri s. v. Beaumanoir. — Jacques Aymar, paysan dauphinois, dont le prince Henri de Condé fit découvrir les tromperies. — Vallemont, docteur en théologie, publia en 1693 »La physique occulte ou traité de la baguette divinatoire«. — Antoine van Dale (1638—1708), auteur de plusieurs ouvrages contre les superstitions. — — [8] Charles d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes, 1625—98, était gouverneur de Guienne lorsqu'il mourut. — Le comte de Toulouse était fils de Louis XIV et Mme de Montespan, 1678—1737. — [9] Je n'ai rien pu trouver sur le confesseur de ce diplomate. — [10] Gabriel D.,

jésuite, 1649—1728; son Histoire de France parut en trois vol., fol. — [11] Adrien Jourdan, Histoire de France, 1679; livre médiocre, d'après le Supplément de Brunet. — Vallois est l'historien André de V. — [12] ɔ: Les lettres de Guy Patin, le médecin connu, mort en 1672. — [13] Paul Pezron, 1639—1706, cistercien, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire sainte. — [14] Édmond P., 1651—1734, professeur de philosophie à l'université de Paris. — [15] Philosophe de l'école platonique (3me siècle après J.-C.). — [16] Son livre contre Galland m'est inconnu. — [17] J'ai cherché en vain une notice sur cet auteur dramatique. — [18] Sur Santeuil voir les notes de sa lettre à B. dans ce recueil. — Charles Rollin, 1661—1741, le célèbre historien. — Simon Arnauld, marquis de Pomponne, 1618—99, ministre des affaires étrangères. — [19] Charles François Frédéric de Montmorency, duc de Luxembourg, 1661—1726. — [20] Le comte de Châteauregnaud [-renault], amiral, 1637—1716, remporta plusieurs victoires dans les guerres de Louis XIV. — George Rooke, amiral anglais (1650—1708).

IV.

[1] L'abbé Genest, 1639—1719, de l'Académie française. — Charles de Court, dont il donna la vie, 1654—94. — [2] Il m'est inconnu. — [3] Virg. Énéide X, 108. — [4] Antoine de V., l'historien connu, mort le 9 juin 1696, âgé de 72 ans, était aveugle dans ses dernières années. »Je me retracte de ce que je vous ay mandé touchant Mr. de Varillas, qu'il estoit mort nécesiteux, tout le monde l'a cru come moy, mais tout le monde s'est trompé, il laisse du bien et même considérablement« (Dubos à B., le 10 août 1696. Bibl. roy.). — [5] L'abbé Claude F., 1640—1723, sous-précepteur du duc de Bourgogne en 1689, confesseur du Roi en 1717, historien ecclésiastique; il succéda véritablement à La Bruyère comme académicien. — [6] Comp. la lettre antérieure. — [7] L'abbé Louis de Dangeau, 1643—1723, grammairien. — [8] Marc Antoine de Dominis, 1543—1624, archevêque de Spalatro, embrassa le protestantisme, mourut dans les prisons de l'Inquisition. — [9] Dom Jean M., le savant bénédictin (1632—1707). — [10] Voir l'introduction de ce volume. — [11] Probablement »Nouvelles Observations sur le Texte et les Versions du N. Test.«, Paris 1695, par Richard Simon. — [12] Ce n'est pas dans les Maximes, mais sans doute dans les Mémoires. — [13] Hor. Ep. I, 2, 16. — [14] Le Comte, missionnaire jésuite (1655—1729); ses Mémoires sur l'état présent de la Chine furent publiés en 1696. — Louis Géraud de Cordemoy, 1651—1722, abbé de Fénières, fils de l'historien et continuateur de son Hist. de France. — Mallement de Messange, comp. le registre des Oeuvres de Bayle; il y a une lettre de lui, adressée à B., dans la Bibl. roy. — François Ménestrier,

jésuite, 1639—1705, auteur de l'Histoire du règne de Louis le Grand par les médailles etc., 1693. — Antonio Malagonelli, secrétaire papal (Flores oratoriæ, Rome 1695).

V.

Comp. la réponse de Bayle du 21 oct., dans ses Oeuvres. — Sur le médecin de Frise, mentionné dans cette lettre, voir Bayle à un anonyme, 7 mars 1697 (Oeuvr. div.).

1) Ne se trouve pas dans le Dict. des Anonymes de Barbier. — 2) Au commencement du 1er chap. des Caractères (»Des ouvrages de l'esprit«). — 3) L'éditeur de la Gazette de France, l'adversaire de Bayle au sujet du Dictionnaire. — 4) Louis La Feuillade, plus tard maréchal de France. — 5) François d'Aubusson, vicomte de La Feuillade, duc de Roannez, père du jeune duc, maréchal de France, mort en 1691. — 6) Le P. Joseph D., historien jésuite, 1644—98. — 7) ɔ: Ordonnance et instruction pastorale de M. de Noailles, portant condamnation de l'Exposition de la foi (par Barcos), du 20 août 1696. Elle est rédigée par Bossuet. — 8) Pas dans le Dict. de Barbier. — 9) Mr. de Rheims ɔ: l'archevêque Charles Maurice Le Tellier. — 10) ɔ: Concilia antiqua Galliæ, publiés 1629 par le jésuite Jacques S. (1559—1651). Comp., sur le libraire Barbin, Dubos à B. (28 mai 1686; Bibl. roy.): »Deffiez vous des liures imprimez chez Barbin; c'est merueille quand il y en a quelqu'un de bon. Autrefois la meilleure pièce de sa boutique estoit sa femme: *sed hæc prius fuere*«. — 11) Louis de Sanlecque, poëte non sans mérite (1652—1714). — »Histoire de Rimski« n'est pas dans Barbier. — Urbain Chevreau, 1613—1701, a écrit des ouvrages dans différents genres; les Chevreana furent enfin publiés en 1697. — L'abbé François Régnier-Desmarais, grammairien, 1632—1713. — La morale pratique, ɔ: des Jésuites. — 12) Acte 3, sc. I. — 13) ɔ: Les grands chemins de l'Empire. — 14) Marc-Antoine Oudinet, antiquaire, 1640—1712, garde du cabinet de médailles du roi de France. — Les vers du P. Commire, dont est fait mention ici, étaient destinés à la traduction latine de l'ouvrage de Bergier, faite par Henninius et insérée dans le »Thesaurus antiquitatum Romanarum« de Grævius.

VI.

Comp. les réponses de Bayle, 13 déc. 1696 et 3 janv. 1697 dans ses Oeuvres.

1) Il y a un article sur le Dict. de B. dans le journal de Basnage de Bauval, juillet 1696, p. 491—509. — 2) Godefroi Herman[t], 1617—90, né à Beauvais, docteur de Sorbonne. Dans l'article du Dict.

la plus grande partie est tirée d'un »mémoire communiqué au libraire«. — 3) Sur Gendron il n'y a point d'article dans le Dict. — 4) La Grisélidis de Perrault est un conte en vers. Sur les origines du conte célèbre de Boccace voir Dunlop-Liebrecht, Geschichte der Prosadichtungen, p. 253. »Apropos d'Historiétes, j'y ai remarqué que vous demandez d'où M. Perrault le Moderne; car c'est lui qui est l'auteur de la Grisélidis en vers libres; d'où, dis-je, il a tiré cette Histoire, ou plutost, d'où est prise celle qui court en prose depuis si longtems sur nos Ponts dans la Bibliothèque bleue. Vous faites bien connoître, Monsieur, par cette question que la science solide et la profonde érudition que l'on remarque dans tout ce qui sort de votre plume, ne se puise pas dans les historiettes ni dans les Contes, dont la lecture ne fait l'occupation que de la folle jeunesse et des persones qui cherchent moins à s'instruire qu'à se divertir. Quoique je n'aye vû Boccace que fort superficièlement, ou plutost que je n'en aye parcouru que les sommaires, je me souviens que l'histoire, ou ce me semble pour mieux dire, le Conte *è cavato della 1ª Giornata* dont il fait le sujet de la 10e Nouvelle. Il y a déjà 4 ou 5 ans que M. Perrault l'a mise en vers, avec quelques autres pareilles amusettes. Il a fait depuis quelques 6 ou 7 mois une autre pièce en vers libres, intitulée La Gloire mal entendue, mais en verité, cette pièce paroît à nos délicats aussi mal entendue que la Gloire.« (Simon de Valhébert à B., 26 nov. 1696; Bibl. roy.) »L'abbé de Villiers a donné des entretiens sur les contes des fées pour faire voir l'impertinence de ces ouurages; c'est sur quoy il ne sera pas contredit; j'aimerois autant faire un liure pour prouuer, que la rhubarbe est amère et que le vin enyure quand l'on en boit trop« (Dubos à B., 26 févr. 1695; Bibl. roy.). — 5) C'est-à-dire »sa pension mal payée et la cherté énorme des vivres« (Bayle, lettre du 21 oct. dans les Oeuvr. div.). — 6) Par Artaud (Bruxelles ɔ: Paris 1696). — 7) ɔ: Les véritables Devoirs de l'Homme d'Épée, particulièrement d'un Gentilhomme qui veut réussir dans les Armées. Par l'Auteur de la Lettre d'Éloise à Abelard [ɔ: Nicolas Rémond des Cours], Amsterdam 1697. — 8) Louis des Ours de Mandajors; a écrit aussi »Nouvelles découvertes sur Clodion et les François«. — 9) Par l'abbé de Chèvremont, ancien secrétaire du duc Charles V de Lorraine (qui mourut en 1690). — 10) Histoire de la république de Gênes depuis son établissement jusqu'à présent, par le chevalier Mailly. La première édition est de Hollande, 1687 (d'après Quérard et Barbier). — 11) Hor. Ep. II, 1, 269 sq. — Relations de la mort de quelques religieux de l'abbaye de La Trappe, par A. J. Le Bouthillier de Rancé; beaucoup d'éditions, entre autre Paris 1696. — Marie d'Agréda, religieuse espagnole, visionnaire, 1602—55; son livre

de la Cité de Dieu fut condamné par la Sorbonne. »Ce qui m'étone c'est, qu'il se trouue dans la faculté, je ne dis pas des moines, mais des docteurs sæculiers qui aient le front de soutenir ce liure; il fut censuré à Rome en 1681«. (Dubos à B., 10 août 1696, Bibl. roy.). — 12) Par Dancourt. — J.-B. Rousseau, auteur du »Flatteur« etc., était fils d'un cordonnier, non pas d'un serrurier. — 13) Hor. Ep. II, 1, 169 sq. — 14) L'Art militaire françois pour l'infanterie .... représenté par des figures en taille-douce, dessinées d'après nature, par P. Giffart, Paris 1696. — 15) J'avoue que je ne connois pas ce personnage. — 16) Sous le nom de Pépino[n]court furent imprimées des »Réflexions, pensées et bons mots anecdotes«; leur vrai auteur est le médecin Bernier de Blois. Simon de Valhébert, voisin de Bernier, appelle ce livre »pitoyable« et l'auteur »un chien hargneux qui veut mordre tout le monde« (Lettre à B. du 26 nov. 1696. Bibl. roy.). — L'abbé de Villiers (1649 ou 50 — 1728), imitateur de La Bruyère. »L'abbé de Villiers vient aussi de publier deux nouueaux volumes des Défauts d'autrui, le 3e et le 4e; les railleurs disent que il pouroit faire plusieurs in folio sur les siens«. (Dubos à B., 7 déc. 1696. Bibl. roy.). — Ce que dit Dubos sur les moeurs, se rattache à un passage de la lettre de B. du 21 oct. 1696. — 17) Le marquis de V. avait été longtemps en disgrâce (comp. le Dict. de B., art. Guébriant, rem. A). — 18) Sforza Pallavicini, 1607—67, auteur de l'Histoire du concile de Trente. — 19) Hor. Od. III, 6, 46 sqq. (comp. Malebranche dans la Recherche de la Vérité, 3me édit. Paris 1678, t. I, p. 191). — 20) 1 Tim. II, 9. — Le livre de La Chetardie, voir Nouv. de la Rép. d. L., oct. 1685, art. 1. — 21) Comp. les lettres antérieures. — 22) C'est Nicolas Toinard, qui écrivit sous le nom de l'Abbé albigeois. — Je ne sais pas, où Tallemand serait substitué. — 23) J'ai cherché vainement des indications sur ce jésuite. — 24) Les circonstances de la vie de ce Père me sont inconnues. — 25) Le verset est tiré du Ps. 49 (50) v. 16. L'archevêque de Paris défendit le nom de Bouhours de paraître sur le titre de sa version; Doncieux: Le Père Bouhours, Paris 1886, p. 114. Comp. la lettre suiv. — 26) Je ne sais rien dire touchant ce père.

VII.

1) Hor. Sat. I, 3, 41—42. — 2) Louis D., jésuite, auteur de l'État et progrès du jansénisme en Hollande, d'un Traité de la communion sous les deux espèces. — 3) Le comte de Tonnerre (de la maison de Clermont). Il s'appelait François-Joseph et avait été gentilhomme de la chambre de Monsieur; mort en 1705. — 4) Aymard (Aynard) de C. vivait dans le 14me siècle; Humbert, dauphin de Viennois, dont il avait suivi le parti, le créa en 1340 chef des guerres delphinales et

du conseil du dauphin, et maître de l'hôtel, tant du dauphin que de la dauphine, qualité héréditaire dans la maison. — 5) Un des ambassadeurs de France aux négotiations de paix à Ryswick. — 6) Voir p. 251 n. 7. — 7) St. Jean X, 14. — Longuerue (il y a Longerue [sic] dans l'original) ɔ: Louis Dufour, abbé de L., 1652—1733, topographe et historien. — 8) Ceci se rattache sans doute à quelques paroles de Bayle dans sa lettre du 13 déc. 1696. — 9) Hor. Ep. II, 3, 345. Le vers suivant est: *Et longum noto scriptori prorogat ævum.* — Dubos s'est trompé dans sa pronostique, notamment pour ce qui regarde Perrault. — 10) L. I, epigr. 64. — 11) ɔ: les Maximes des Saints. — 12) Voir l'introduction de ce volume. — 13) Tac. Hist. II, 47. — 14) Le cardinal P. (1518—94), ligueur, mourut lorsque Henri IV entra dans Paris. — 15) Il ne vit son système imprimé que le jour même de sa mort.

VIII.

Il est évident, que les lettres à Mr. *** du 2 et 13 mai 1697 dans les Oeuvres de B. sont adressées à Dubos, aussi celle du 24 juin.

1) H. était natif d'Ath en Hainaut. — 2) Sur le capucin à Maestricht, ɔ: le p. Cyprien, voir la lettre de B. à M. *** du 13 mai 1697. — Quant à l'abbé de Lanion voir la lettre de B. du 24 juin 1697 (note curieuse touchant une dispute). C'est l'auteur des »Méditations sur la Métaphysique, par Guillaume Wander, dans le Recueil de quelques pièces conc. la philos. de Descartes, publ. par Bayle 1684; B., Réponse aux Questions d'un Provincial, I, ch. 26. — 3) Par Éz. Spanheim, 3me édit., Berlin 1695. — 4) Lettre d'une Dame de qualité à une autre dame savante; Mons 1697 — elle fut suivie de quatre autres lettres, toutes contre le P. Bouhours. Barbier ne connaît pas l'auteur de cet écrit. Bouh. lui-même avait publié une Lettre à une dame de province sur les dialogues d'Eudoxe et de Philanthe, Paris 1688. — 5) Jeanne Guyon, mystique (1648 1717), auteur des »Torrents Spirituels« etc. — 6) La Bibliothèque des auteurs, Paris 1697; l'épître est signée: De Coursant (Barbier, 2de édit.). — 7) Comp. p. 277 n. 10. — 8) ɔ: le recueil de Gherardi, qui renferme le répertoire du théâtre depuis 1682 jusqu'à 1697. Le 1er vol. fut publié en 1697; St. Évremond l'appela »grenier à sel«. Pour les éditions voir Barbier. — 9) ɔ: Gaspard de Tende, qui avait vécu en Pologne, mort en 1697; son livre parut en 1687. — Touchant l'élection de Cousin, Janisson du Marsin, fils de Franc. Janisson, raconte dans une lettre à B. du 17 mai 1697 (Bibl. roy.) le trait suivant: »A propos de Mr. Dacier je vous dirai, qu'étant allé ces jours passés dire au Roi le choix que l'Académie avoit fait de Mr. Cousin pour remplir la place de l'ancien Évêque de Dax, S. M. lui répondit: je le connois, c'est un homme de

mérite, et ajouta: l'Académie choisira toujours de meilleurs sujets d'elle-même, qu'elle n'en prendra à la prière et recommandation. Mr. Dacier en a fait le récit en pleine Académie, qui a temoigné une véritable joye de ce, que le Roi ne vouloit point qu'on déférât aux sollicitations et aux brigues, mais qu'on donnât au mérite.« — On y peut joindre une autre anecdote sur le roi, bien qu'elle n'ait aucun rapport à l'Académie: »Vous sçavez ce qui arriua, il y a quelques années, dans la chapelle de Versailles, où le Roy ayant remarqué cette plainte de David, *factus sum sicut nicticorax*, demanda à l'un de ses aumôniers ce que c'estoit, qui lui répondit froidement: Sire, c'estoit un des amis de Dauid; ce qui fit dire à un railleur: Sire, c'est Mr. l'abbé lui-même qui n'y voit goute, car c'est le nom d'un oiseau de nuit.« (Le ministre Pierre Isarn à B., 2 sept. 1686, également dans la Bibl. roy.). — 10) Charles-Joseph-Procope, prince de Ligne, marquis d'Arronchès, mort en 1710, ambassadeur portugais à Vienne, fut accusé du meurtre du comte d'Hallweil 1696 et obligé de s'enfuir. (Moréri, Dictionnaire s. v. Ligne.)

IX.

Comp. la lettre de B. du 29 août 1697 dans ce recueil.

1) Ce dessein m'était inconnu avant de le rencontrer ici, et je n'ai rien pu trouver ailleurs. — 2) Barbier ne fait pas mention de cet écrit. — 3) Dans cette bataille le maréchal de Luxembourg remporta la victoire, 1 juillet 1690. — 4) Voir p. 105 n. 1.

X.

Comp. la lettre de B. à M*** ɔ: Dubos, 6 août 1705, dans les Oeuvres.

1) »Les intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente«, Amsterd. 1703, par Dubos lui-même, livre assez malheureux. — 2) ɔ: Antoine de Guiscard, abbé de la Bourlie, 1658—1711; seconda l'insurrection des Cévenols (B., Dict.). La 1re partie des Mémoires fut publiée à Delft 1705. — 3) L'Électeur ɔ: de Bavière; ceci a regard à un article des Mémoires de Trévoux, mars 1705. — 4) Ces lettres ont été écrites par La Chapelle, sur la guerre, 1703—11. — 5) Fameux organe des jésuites. — 6) Gottfried O., 1672—1715; son édition de Philostrate parut à Leipsic 1709. — 7) ɔ: Remarques sur Virgile et sur Homère, Paris 1705. (Il était de Riom.) — 8) Melchior L., professeur de théologie à Utrecht, 1642—1721, fit imprimer en 1695 une Histoire (latine) du jansénisme. La réponse est »La souveraineté des rois défendue«, Paris 1704. — 9) Ce prince avait 23 ans en 1705; il est l'auteur d'une Géométrie.

XI.

Guédreville, dont il est parlé au commencement de cette lettre, est sans doute Gueudeville; il vécut en Hollande et publia un journal »L'esprit des cours de l'Europe« (Continuation »Nouvelles des cours de l'Europe«); né en 1650, mort 1720.

[1]) »Toldoth Jeschu, Historia Jeschuæ Nazareni«, traduit par J.-J. Huldric, Leyde 1705. (B. en a fait mention dans sa lettre du 6 août 1705 à M*** dans les Oeuvres). — [2]) Charles Le G., jésuite, 1652—1708, était employé à la mission chinoise et a écrit beaucoup sur les progrès du christianisme à la Chine. C'est dans la 3me partie de la Réponse aux questions d'un Provincial, chap. XII, que B. le cite. — [3]) Le roi Philippe V commença en avril 1706 le siège de Barcellone, mais fut contraint de le lever par l'intervention d'une flotte anglaise. — Le comte de Peterborough (1662—1735) était le chef des troupes anglaises en Espagne. — [4]) Élie Benoît, l'historien de l'édit de Nantes; il avait été attaqué en 1705 par le P. Bordes de l'Oratoire, comp. Bayle à Des Maizeaux, 16 oct. 1705 (dans les Oeuvres). — [5]) ɔ: Régnier Desmarais.

XII.

[1]) Jean Boudot était imprimeur du roi. — [2]) Charles de la Porte, duc de la M., cousin de Richelieu, 1602—64, bon général. — [3]) Il s'agit de l'ouvrage de D., intitulé: An epistolary discourse proving from the scriptures and the first fathers, that the soul is a principle naturally mortal, but immortalized actually by the pleasure of God to punishment or to reward by its union with the divine baptismal spirit, wherin is proved, that none have the power of giving this divine immortalizing spirit since the apostles but only the Bishops, with an hypothesis concerning sacerdotal absolution. London 1706. — [4]) Village belge, prov. de Liège. — [5]) An Essay towards a proposal for Catholik communion. Wherein above sixty of the principal controversed points, which have hitherto divided Christendom, being call'd over, 'tis examin'd, how many of them may, and ought to be laid aside, and how few remain to be accommodated, for the effecting a general peace. By a minister of the Church of England [Joshua Basset, master of Sydney College, Cambridge]; London 1704. Récensé dans les Mémoires de Trévoux 1706, p. 643—664 et 840—856.

JACQUES DU RONDEL.

Jacques Du R. né vers 1630, professeur à Sedan, d'abord en éloquence (à partir de 1664), ensuite de langue et littérature grecques

depuis 1679. Bayle, qui avait été son confrère à l'université de Sedan, faisait beaucoup de cas du philologue distingué, qui devint bientôt son ami intime et admirateur passionné. Quand l'université fut fermée, il se rendit en Hollande, où il fut créé professeur de belles lettres à Maestricht, et c'est là qu'il mourut en 1715.

I.

1) Chez ce libraire l'édition contrefaite de la Vie d'Épicure fut publiée en 1686 avec la Morale d'Épicure par Descoutures. — 2) Le livre de Desc. est récensé dans les Nouv. de la Rép. d. L. janv. 1686, et le nom du vrai auteur y est donné. — 3) Pierre T., pasteur en Normandie jusqu'à 1684, plus tard en Hollande jusqu'à 1687, lorsqu'il alla en Angleterre; à partir de 1699 il vivait à Middelbourg en Zélande, où il mourut 1701. Étienne de T., pasteur près de Sedan depuis 1685, pendant quelques années à Maestricht, enfin à Amsterdam. — 4) Probablement Jacques T., l'éditeur de Longin. Dans le no. de déc. 1684 du journal de B., Du R. fit insérer une explication d'un monument antique; T. l'attaqua, et Du R. se défendit prolixement dans le mois de mars 1687. — 5) Comp. Nouv. de la Rép. d. L. avril, mai, juin et août 1686, janv. 1687; une lettre de B. du 14 nov. 1686 et la réponse de la reine, datée le 14 déc. de la même année, se trouvent dans les Oeuvres de B.

II.

1) Je ne sais pas, à quel ouvrage de B. se rapportent ces paroles. — 2) Sans doute c'est du projet du Dict. hist. qu'il s'agit ici. — 3) ɔ: le cardinal de Richelieu. Les vers latins semblent être de Du R. lui-même. — 4) Lucrèce, I, 23.

III.

1) Peut-être »Chimère de la Cabale«.

IV.

Traite du Dictionnaire et du meilleur plan pour cet ouvrage.

1) Comp. sur Accius l'article du Dict., rem. P; il n'y a point d'articles sur les autres poëtes latins. — 2) Latinisme ɔ: *silicernium*, vieux grognard. (Ter. Adelphi IV, 2, 48 = v. 587 dans l'édition de Fleckeisen.) — 3) Grécisme ɔ: *τυμβογέρων*, comme une tombe ambulante. — 4) B. cite ces vers dans l'article Andromaque, rem. F, du Dict. Ils appartiennent à la fable de l'huître, qui terminait à l'origine la première épître de Boileau, mais comme cette fable ne plaisait pas à Louis XIV, le poëte mit une nouvelle fin à sa pièce, comme il le dit

lui-même dans l'avertissement sur l'épître première. — [5] G. J. Vossius (1577—1649) a écrit: De Poetis Latinis, De Historicis Latinis, De Historicis Græcis, et De Poetis Græcis.

V.

L'article sur Balzac ne contient aucune citation de Du R., mais on sait qu'il était un de ses auteurs favoris.

[1] Gassendi s'est beaucoup occupé d'Épicure, c'est-à-dire dans: De vita et moribus Epicuri (1647), Animadversiones in libr. X Diog. Laertii (1649) et Syntagma philosophiæ Epicuri (1649). — [2] ɔ: D. Laërce. — [3] Auteur latin du 4me siècle. — [4] Durand de St.-Pourçain, scolastique, commencement du 14me siècle. — *Prendere quæ possis* etc. Lucrèce 4, 1143 éd. de Lachmann.

VI.

La citation de Diogène Laërce (»le biographe philosophique«).

[1] Épicure était natif de la petite ville de Gargettos. — [2] Peut-être St. Réal. — [3] ɔ: Ch. Drelincourt, le médecin.

VII.

[1] C'est un extrait du Dict., que B. a envoyé à Du R., c'est-à-dire une remarque de l'article Lucrèce poëte (rem. K dans l'édition de 1740, où il cite quelques réflexions de son ami). — Ovide, Trist. I, 7, 29 (un peu modifié). — [2] ɔ: De vita et moribus Epicuri, 1693. — [3] Citation d'Ennius (Cic. Tusc. I, 15). — [4] Virgile, Én. VI, 428. — [5] Index Achilleus par Ch. Drelincourt; comp. Bayle, Dict. Ésope, rem. I. — [6] Les paroles de B. sur la Providence se trouvent aussi dans l'art. Lucrèce, rem. K. — [7] Déité siamoise; comp. l'art. Sommonacodom, où B. répond aux objections de Du R. — [8] ɔ: le paradis des Siamois. — [9] Simon de La L., diplomate (1642—1729), publia en 1691 »Relation de Siam«. — [10] ɔ: Frère quêteur indien. — [11] Prêtre buddhiste d'une classe inférieure chez les Siamois. — [12] ɔ: tempérance, aussi: contentement de soi-même. — [13] ɔ: Du R. lui-même comme auteur du livre De gloria, Leyde 1681. — [14] Quint. I, 11, 3. — [15] Sans doute citation de Platon, Theaitetos, p. 161, A. — *θύλακος*, un sac. — [16] Son livre »De origine et progressu idolatriæ« fut publié en 1696. — [17] Quant à l'article Lucrèce poëte voir la n. 1. Dans l'article Lucrèce femme B. cite quelques paroles de Du R. dans ses Réflexions sur un chapitre de Théophraste. — [18] La 1re édit. de ce poëte, faite par Du R., avait été imprimée en 1672. B. ne lui a pas consacré d'article dans le Dict. — [19] Il n'y a pas d'article sur Théophraste; dans l'art. Pythagoras Du R. est cité une

fois (rem. H), et dans Pereira, rem. C, B. a inséré un long passage du professeur de Maestricht, en lui donnant beaucoup de louanges.

VIII.

[1]) ɔ: dans l'art. sur le poëte Lucrèce; comp. la lettre précédente. — [2]) Les travaux de Du R. sur Mithra et Diogène sont mentionnés dans les Nouv. de la Rép. d. L., déc. et oct. 1684; quant à celui qui traite du Chénix, B. en parle dans le Dict., art. Pythagoras. — [3]) Il s'appelait Bonhomme. — Le Patron ɔ: Ch. Drelincourt.

IX.

[1]) Martial VII, épigr. 12. — [2]) Jérome R., 1485—1556, nonce du pape en Hongrie et Pologne, auteur d'un livre sur l'âme des bêtes, à l'occasion duquel B. donne une longue dissertation dans l'article qui le concerne. — [3]) Citation arrangée par Du R.; peut-être d'après Ovide, Héroides IX, 110. — [4]) ɔ: Moréri et son éditeur, Le Clerc. [5]) Dans l'art. du P. Adam. — [6]) Le docteur Barthélemy était un des concurrents de B. pour le professorat à Rotterdam; comp. B. à son frère Jacob, 25 nov. 1675 et 10 nov. 1678, dans les Oeuvr. div.

X.

[1]) Dans les articles »Gymnosophistes« et »Brachmanes« je n'ai rien trouvé touchant Spinoza ni Héliodore; mais il y a un article entier sur Héliodore, où Du R. est cité (à partir de la deuxième édit. du Dict., rem. C). — [2]) Rhéteur du 3me siècle après J.-C., a écrit la Vie d'Apollone de Tyane, citée par B. — [3]) Égialée, femme de Diomède, diffamée pour son caractère peu chaste. Déipyle (Déiphile), épouse de Tydée, mère de Diomède. B. dit d'elle: »c'est ainsi [-pyle] qu'Apollodore la nomme, pag. m. 49. D'autres, comme Stace, la nomment Déiphile. — Citation de Boileau »Discours au Roi sur la satire« (un peu changée). — [4]) Dans l'art Ésope, rem. K (à partir de la deuxième édit.) B. corrige ce qu'il en a dit auparavant, en ajoutant: »Mr. du Rondel m'a indiqué ce Passage«. — Il y a dans la Bibl. roy. une lettre du Doyen Bonhomme, adressée à Du R. du 27 dec. 1696 touchant la comtesse de Guastalla; comp. n. XLIV. — [5]) Comp. le Dict. de B. art. Sixte IV, rem. H. — [6]) ɔ: Histoire des intrigues galantes de la Reine Christine de Suède et de sa cour, pendant son séjour à Rome, Amsterd. 1697. Comp. B. à Dubos, 3 janv. 1697 dans les Oeuvr. div.

XI.

[1]) Ceci doit avoir regard à ses démarches contre l'introduction du Dict. de B. en Angleterre. Dans le Dict. (édit. de 1740) je ne l'ai

trouvé mentionné qu'une seule fois et cela sans louange, mais B. le loue beaucoup dans ses lettres et deux fois dans son journal. (Comp. le reg. des Oeuvr. div.). — Apocletes, dans l'antiquité les membres du conseil de la confédération étolienne. — 2) Comp. l'introduction de ce volume. — Les paroles sur Henri IV, voir son article dans le Dict. rem. B. Dans l'art. de Louis XIII c'est le dialogue entre le petit Louis XIV et son père (rem. CC) qui avait scandalisé quelques gens. L'art. de David fut supprimé dans sa première forme; on l'a cependant réimprimé à la fin du tome II de l'édit de 1740. — 3) Elle était de la famille de Reckheim (comp. le Dict. art. Tilli). Une lettre d'elle, adressée à B., se trouve dans la Bibl. roy. — 4) ɔ: Reckheim; voir le Dict. s. v. Tilli et Reckheim. — Jacques Gronove, professeur à Leyde, 1645—1716. — 5) Grammairien romain, 3me siècle après J.-C., auteur de l'écrit »de die natali«. Frédéric Lindenbrogius, 1573—1647, publia Cens. pour la première fois à Hambourg 1614; éditions postérieures: entre autres Canterbury 1695. Comp. B. à un anonyme, 7 mars 1697 dans les Oeuvr. div. — Ch. Drelincourt, le patron de Du R., mourut 31 mai 1697.

XII.

1) Ce que B. dit de T. Le Fe[b]vre se lit dans l'art. Périclès rem. E. Dans l'édit. de 1740, Ovide est cité deux fois, et Claudien n'y est point cité. — 2) Jean G., général des Feuillants, mort en 1629; il attaqua Balzac (comp. le Dict. de B.). — 3) Orkianisme, du mot Orkius, c'est-à-dire Jurieu (ὅρκος, jurement); plaisanterie de Du R., qu'il emploie plusieurs fois dans ses lettres. — 4) Ovide, Trist. V, 11, 7 et Hér. XIX, 184. — 5) ɔ: Epistolæ criticæ et ecclesiasticæ, contre le Dr. Cave et »Publius Ventidius« (= v. d. Wayen). — 6) Moine de l'ordre des Cordeliers, professeur de théologie, a écrit contre le calvinisme; B. parle de lui en plusieurs endroits du Dict. (Comp. l'art. Entremangeries). *Φερωνύμος* ɔ: celui dont le nom indique le caractère.

XIII.

1) ɔ: misérable. — 2) Nom supposé de Dom Bonaventure d'Argonne, avocat, plus tard chartreux (1634—1704); c'est sous ce nom qu'il composa les Mélanges d'histoire et de littérature, dont il est parlé ici. — 3) Scaligerana traitent de Jos. Just. Scaliger; Perroniana du cardinal du Perron, 1556—1618, poëte, ami de Ronsard. — 4) Sainte-Beuve, dans son Essai sur La Bruyère, gourmande assez durement Vigneul pour le jugement qu'il prononce sur l'auteur des Caractères de ce siècle. Que le sentiment de Bayle touchant La

Bruyère était différent de celui de son ami, cela se voit dans ses Oeuvr. div. (lettre à Coste du 15 mai 1702).

XIV.

[1] ɔ: Réponse aux questions d'un provincial, dont la préface est datée du 26 sept. 1703. — [2] ɔ: Rome, dans la Relation de l'île de Bornéo par Fontenelle (Nouv. de la Rép. de L., janv. 1686). C'est dans la première partie de la Réponse, etc. chap. 33—44, que B. parle de magie. — Les Psylles étaient un peuple africain, connus comme des conjureurs de serpents (mentionnés par Suétone, Pline et Lucain). — [3] Ovide, Ars amat. III, 397. — [4] Tac. Ann. XV, 25. — [5] Elle fut publiée à Lyon 1652. — [6] Disciple de Diogène, suivait l'armée d'Alexandre le Grand, historien et auteur de voyages.

XV.

[1] ɔ: Pensées diverses sur la Comète, où le passage cité ici se trouve dans le § 113; la première édit. de ce livre est de 1682, la 2me de 1683, la 3me de 1699 et la 4me de 1704. Dans la 2me édit. les paroles citées se lisent II, 335. — [2] Ovide, Métam. VI, 32 sq. — *Vectores hinc precum* etc., Apulée, de deo Socratis p. 45, 24. (ed. Elm.) — [3] Magistrat bien connu (1588—1672). — [4] Les »Theses philosophicæ« sont réimprimés dans le t. IV des Oeuvr. div. (Comp. Haag, La France protestante, 2de édit., col. 1063.). — [5] Voir Nouv. de la Rép. de L., mai 1684, Livr. nouv. no. VII. — [6] Marsilly Frémont, dont il est parlé plusieurs fois dans les lettres de Du R. Il partit pour la Guyane, d'où il écrivit une lettre à B. qui existe dans la Bibl. roy.

XVI.

L'ordre des no:s XV et XVI n'est pas tout-à-fait clair.

[1] Isaac P. avait été pasteur en Champagne et se rendit 1685 à Dortrecht, où il devint ministre 1689; mort en 1714. — [2] Au mois d'oct. 1683 l'Espagne déclara la guerre à Louis XIV, lorsque les Français furent entrés à main armée en Belgique. — Les réflexions de B. touchant Lucrèce se trouvent dans le § 180 des Pensées sur la Comète. — [3] D. Garcia de Silva y F., voyageur espagnol; la description de son ambassade en Perse fut traduite en français par Wicquefort, Paris 1667. — [4] Louis de Lesclache, pédagogue, 1620—1671, remarquable par ses essais d'introduire une nouvelle orthographie française. Son Cours de philosophie expliquée en tables fut publié 1650—52. — [5] Jean Victor Rossi (Janus Nicius Erythræus), philologue, 1577—1647, dont les »Dialogi« parurent pour la première fois à Paris 1642. — [6] ɔ: le médiocre historien Gabriel de Barthélemi,

Seigneur de Grammont, mort en 1654, auteur de l'*Historia prostratæ a Ludovico XIII sectariorum in Gallia rebellionis,* Toulouse 1623, et *Historiarum Galliæ ab excessu Henrici IV libri XVIII,* Toulouse 1643. — 7) Sans doute Nicolas Du P. Rambouillet. Un Louis Du P. était à Amsterdam 1684, devint ministre à Brême et mourut là peu de temps après (Bull. des égl. wall.). — 8) Jacques Alpée de St. M., mort en 1700, depuis 1686 professeur et ministre à Maestricht, auparavant à Sedan. — Patin, sans doute Guy P.; il y a un compte-rendu de ses lettres dans le journal de B., mars 1684. — Démorgorgon = Demiurgos, le Créateur du monde. — 9) Jean Alphonse B., 1608—79, auteur d'ouvrages de médecine et physique. — 10) Ministre à Champagne, natif de Sedan, dédia à B. »l'Apologie pour les Réformés. Entretiens curieux entre un Protestant et un Catholique«, que B. publia en 1683.

XVII.

1) Ainsi dans les lettres de B. Le vrai titre du livre est, selon Barbier: »Le prosélyte désabusé ou fausses vues de M. Brueys dans l'examen de la séparation des protestants«, par D. L. (Daniel de Larroque), Rotterdam, de Leers 1684. (Comp. Nouv. de la Rép. d. L., mars 1684, p. 101 sq.). — 2) D. A. Brueys, 1640—1723, théologien et poëte dramatique (collaborateur de Palaprat), abjura le protestantisme 1682; homme plein de talent, mais d'un caractère assez ignoble. — 3) Probablement le travail sur Gustave Adolphe. — 4) Frédéric Le F., ministre à Maestricht à partir de 1674, émérite en 1726, mort 1736 (Bull. des égl. wall.). Comp. aussi les Mémoires de Jean Rou, p. 168. — 5) ɔ: J. N. Erythræus. — 6) Étienne G., gentilhomme, grand-mayeur à Maestricht, mentionné souvent par B. et Du R. (Voir Goethals, Miroir des Notabilités nobiliaires de Belgique, I, 375 sq.).

XVIII.

1) Sans doute les deux derniers numéros du journal, car dans le mois de mai 1684 on lit une récension d'un livre anglais sur la Révolution des âmes humaines. — 2) Allusion à la dévise des Nouv. de la Rép.: »*Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem,* etc.«. — 3) Henry More, 1614—87, théologien et philosophe anglais; B. parle de lui avec beaucoup d'éloges dans une lettre à Minutoli du 1 janv. 1680 (Oeuvr. div.). — 4) ɔ: le Mercure savant, janv. et févr. 1684, rédigé par N. de Blégny. — 5) Gustave C., fils naturel de Charles Gustave de Suède, général dans l'armée hollandaise. — 6) Isaac J., 1647—1708, était né à Vassy, réfugié après la Révocation, ministre à la Haye à partir de 1686, connu par sa polémique contre Bayle. — 7) Comp. Nouv. de la Rép. d. L., mai 1684.

XIX.

1) Auteur du 9me siècle après J.-C., a composé **Βιβλιοθήκη** ou **Μυριόβιβλος**, recueil d'extraits et de jugements d'une quantité de livres, en total 280. — 2) Mathieu de la R. était mort dans cette année (voir Nouv. de la Rép. d. L., mars 1684). — 3) L'éloge de César se trouve II, 41 sqq. dans Velléius Patercule, mais il est plus grand que deux pages, même in-folio. — 4) Gisbert C. (Cuypers), 1644—1716, célèbre savant hollandais. Les Nouvelles du mars 1684 contiennent un compte-rendu de son »Apotheosis vel consecratio Homeri«, Amsterd. 1683 (à l'occasion d'une pierre gravée antique). — 5) J. M. Darmanson, »La Bête transformée en Machine«, récensé dans les Nouv. de la Rép. d. L., mars 1684. Il fut nommé plus tard professeur à Francfort sur l'Oder, et le livre parut encore une fois en 1691 sous le titre de: »La Bête dégradée en machine«.

XX.

1) La lettre de Du R. sur l'Iris perpendiculaire, datée le 13 sept. 1684, fut imprimée dans les Nouv. du sept. 1684. La correction vint au mois d'oct. comme le post-scriptum d'une autre lettre sur St.-Augustin et l'âme des bêtes, datée le 14 oct. 1684. — 2) Sénèque fait mention du phénomène dans: Quæstiones naturales I, 9; il le nomme *virgæ* (comp. Aristote, **Μετεωρολογικά** et Pseudo-Aristote, **περὶ κόσμου**). — 3) Abrégé de la philosophie de Gassendi, Lyon 1678 (8 voll.), aussi 1684.

XXI.

1) ɔ: Nouvelles Lettres critiques sur l'Histoire du Calvinisme; la première partie de la Critique avait paru en 1682. — 2) Ces deux lettres sont la 16me et 17me de la 2de partie. — 3) B. polémise contre Arnauld dans diverses lettres de la même partie. — 4) Soldat et poëte, mort en 1663; Boileau parle de lui comme d'un auteur presque oublié. C'est dans la 21me lettre de la 2de partie que B. le cite. — 5) B. a inséré dans son journal des lettres du physicien Leeuwenhoeck aux mois de sept. et oct. 1684, de Cuper (non pas de Grævius) sur la Tartarie au mois d'oct. 1684, et du médecin Spon, fils de l'antiquaire, aux mois de nov. 1684 et janv. 1685. — 6) L'oraison funèbre de cet abbé sur la reine Marie-Thérèse de France (Paris 1684), dont B. rend compte dans son journal, déc. 1684. — 7) Sophiste grec de l'époque de Julien. — 8) Probablement du 2me siècle après J.-C., auteur du roman de voyages intitulé **Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα**, dont on trouve des extraits dans Photius.

XXII.

[1]) Le commencement de cette lettre allude à la polémique de B. contre Arnauld; la réponse étendue de B. à son adversaire janséniste est réimprimée dans le tome I de ses Oeuvres div. Comp. les notes des lettres de Malebranche dans ce recueil et la Vie de B. par Des Maizeaux. — [2]) Il y a une lettre entière (no. XVII) sur la Jalousie dans les Nouvelles lettres sur l'Histoire du Calvinisme. — [3]) Thomas Hobbes, philosophe anglais, 1588—1679. — [4]) *Périplectomenès,* nom du joyeux vieillard dans le *Miles gloriosus* de Plaute. — Crisante est l'auteur supposé de la 21me lettre dans l'ouvrage cité de B. — [5]) Plaute, Mil. glor. III, 1, 45, un peu modifié. — [6]) Pierre R., né vers 1640, mourut en tombant dans un lac du jardin de Versailles en 1689; antiquaire royal et conservateur des médailles. — [7]) Véritables Motifs de la Conversion de l'abbé de la Trappe (ɔ: abbé de Rancé), Cologne 1685, par Daniel Larroque; a été attribué par B. au Père Boissard. — [8]) Célèbre acteur français de la troupe du Marais, mort en 1651; son véritable nom était Guillaume Gilbert. — [9]) Acteur, d'abord du théâtre de Marais, ensuite de l'hôtel de Bourgogne, 1608—72; il s'appelait Soulas de Prinefosse de son nom bourgeois. — [10]) ɔ: la femme de Du R., qui la nomme aussi »ma petite femme« dans d'autres lettres à B. — [11]) Plaisanterie pour »Le Faucheur«. — [12]) Anecdotes de Florence, la Haye 1685.

XXIII.

[1]) Isaïe T. avait été pasteur en Picardie; il fut nommé professeur en philosophie à Maestricht. — [2]) ɔ: Schelling hollandais = 65 centimes à peu près. — [3]) Le livre de Du R. parut 1685 et fut critiqué dans la même année du journal de B., mois de décembre. — [4]) Comp. Bull. des égl. wall. I, 277. — [5]) Médecin et savant wurtembergeois; voir Nouv. de la Rép. d. L. août 1685, livr. nouv. no. I, à l'occasion des remarques de Du R. sur l'inscription »Ovarnm«. — [6]) Il est peut-être pensé ici à la prétendue trinité dans la religion siamoise; comp. le Dict. de B., art. Sommonocodom, rem. C. — [7]) Joseph A. a écrit entre autres livres l'Historia natural y moral de las Indias, Séville 1590. — [8]) Virg. Én. II, 290. — [9]) Sans doute librement cité d'après Virg. Géorg. II, 490 *(Felix qui potuit rerum cognoscere causas).* — [10]) Pierre de V., professeur de philosophie à Saumur lors de la Révocation, recteur d'un collège à Leyde de 1688 à 1703, en même temps ministre. — [11]) »Le Pédagogue des familles chrétiennes«, Paris 1662, par Cerné. — [12]) ɔ: la traduction de Mme Dacier, née Le Febvre, fut publiée en 1681. — [13]) Celle du baron de Longepierre est de 1684. — [14]) Eudemiæ (1637), satire contre la Cour de Rome.

XXIV.

[1]) Tér. Eun. a. II, sc. 3, 28.

XXV.

[1]) ɔ: de la Nouv. de la Rép. d. L. 1687, art. 6. — [2]) Théoph. Bonnet (1620—89), auteur de livres d'anatomie. — [3]) Hor. Ep. I, 9, 11, un peu changé.

XXVI.

[1]) Pierre Paulhan ou Paulian, mort en 1699, embrassa le catholicisme en 1685; personnage ni trop habile ni trop honnête. (Comp. Peyrat, les Pasteurs du Désert, I). — [2]) Hor. Ep. I, 15, 30. — Caloyer, à peu près comme »Pfaffe« en allemand. — [3]) Avocat et professeur de droit à Maestricht; il publia en 1690 »Réponse sommaire à l'Avis aux Réfugiés«. — [4]) Samuel P., 1637—1707, donna en 1690 une belle édition de Suétone, accompagnée d'un commentaire sans grande valeur. Celle de Schild est de Leyde 1647, celle de Græevius parut à Utrecht 1672. — [5]) »Bibliothèque universelle et historique«, Amsterd. 1686—93; les rédacteurs furent J. Le Clerc, J.-C. de La Croze et J. Bernard. — [6]) Hor. Od. I, 29, 14. — [7]) Comp. l'emblème des Jésuites: *ad majorem Dei gloriam.* — [8]) J. J. Zimmermann, mystique, 1644—93, mourut à Rotterdam après une vie orageuse, sur le point de s'embarquer pour l'Amérique. — [9]) Les *Observationes miscellaneæ* de ce fertile auteur (1617—87) parurent à Utrecht 1683.

XXVII.

[1]) Peut-être »Défense des oeuvres de Voiture«, par l'abbé Costar, 1603—60. — Tandis que Du R. désirait la continuation de la dispute, F. Janiçon regardait la chose d'une autre manière. »Trouvés bon que j'en [ɔ: les choses dans lesquelles il voulait servir B.] excepte vos brouilleries auec Mr. Jurieu, dont je ne puis apprendre la continuation qu'avec un extrême regret, et dans lesquelles je ne puis m'intéresser que pour tâcher de les faire finir, si je pouuois y contribuer en quelque chose.« (Jan. à B. le 9 août 1694, Bibl. roy.). — [2]) Comp. les Extraits des actes du Consistoire de l'Église wallone de Rotterdam, 1691—99, publiés par M. Kan dans le Bull. des égl. wall. IV, 171 sqq. — Jurieu était né à Mer, petite ville de l'arrond. de Blois.

XXVIII.

[1]) Pline le jeune, Panégyr., chap. 62. — Voici un jugement sur les prophéties de Jurieu, pareil à celui de Du R. »L'ouvrage de

Mr. Jurieu fait un tort considérable à la réputation de ce sçavant homme, quelque érudition et quelque doctrine que s'y trouve répandue; on ne laisse pas de le comparer aux visions de Morin, de Sarazin, à la mère Jeane de Postel et à d'autres écrits de même trempe. Je puis vous asseurer enfin, qu'on ne met plus cet autheur en concurrence auec vous, pour la science et pour l'étendue et la solidité d'esprit, comme quelques-uns faisoient auparavant, car vous n'êtes pas connu icy seulement par vos Nouvelles. Je crois, Monsieur, que vous ne trouverez pas mauvais, que je vous aye raporté ingénument ce que j'ay pensé ou ce que j'ai ouy dire sur l'écrit de votre amy, puisque vous y avez une espèce d'intérêt et que ce qui vous touche m'est infiniment cher.« (Baudelot de Dairval à B. le 29 juillet 1686, Bibl. roy.). — *Incredibile est* etc., citation de Cicéron, ad Fam. X, 5, 3; Du R. a substitué *plerorumque* au lieu de *omnium.* — 2) ɔ: *doceo;* proverbe latin fréquent dans les écrivains de l'antiquité (p. ex. Cic. ad Fam. IX, 18). — 3) Probablement celui du Dict. projeté de B. — 4) ɔ: Charles Drelincourt. — 5) Sans doute il s'agit ici d'une récension qui intéressait Du R.; dans les »Acta erud.«, avril et mai 1691, il n'y a pourtant rien qui le concerne.

XXIX.

1) C'est là que Du R. avait étudié. Haag (La France protestante s. v. Du Rondel) rapporte un trait de sa vie d'étudiant; il avait publié un pamphlet, au sujet duquel l'ouvrage cité donne l'extrait suivant des régistres de l'académie de Saumur. »Plainte au conseil de l'académie contre le sr. du Rondel comme étant auteur d'un écrit intitulé Satyre Ménippée et imprimé en cette ville, dans lequel plusieurs personnes sont offensées sous noms déguisés. Le dit du Rondel ayant avoué sa faute et demandé pardon, il a été jugé digne de griève censure d'avoir composé ce récit et de l'avoir fait imprimer et de s'être comporté d'une façon, qui témoignait peu de respect à qui il en doit ... mais que pour user de douceur envers lui, on lui pardonne et cependant lui ordonne de se si bien comporter à l'avenir, qu'à quatre mois d'ici l'on puisse selon les bons tesmoignages, qu'on lui rendra, le recevoir entre les étudiants de théologie; jeudi 19 avril 1660«. — 2) Caspar Schopp, philologue, mort en 1649 après une vie errante, homme d'un caractère inquiet et sans principes, a fait un grand nombre de livres; l'écrit cité ici est intitulé *Scaliger hypobolimæus.* — Les factum d'Orkius ɔ: sans doute deux pamphlets de Jurieu: »Avis important au public« et »Examen d'un libelle intitulé Avis aux Réfugiés.« — 3) Des Maizeaux dans la Vie de Bayle, où il est parlé de ce livret et de celui de Beauval, l'appelle Bazin de Limeville; le

vrai auteur du libelle contre la Cabale chimérique, publié sous le nom de Limeville, était Robethon. — 4) Pour les deux petits livres mentionnés ici comp. les lettres de B. à Lenfant, 24 août, et à Minutoli, 27 août 1691 (Oeuvr. div.). — 5) L'édition d'Horace de Dacier avec traduction et commentaire parut en 10 voll. 1681—89. Ce n'est pas sa femme, mais lui qui a publié une traduction de l'Électre et l'Oedipe de Sophocle. — 6) La première édition de l'épître de Saint-Chrysostome à Césarius, faite par Basnage, fut imprimée en 1686 (Nouv. de la Rép. d. L, nov. 1686). La 2de édit. porte ce titre: *Jacobi Basnage, Dissertationes historico-theologicæ. I. De Hæresi Apollinaris. II. De variis Athanasis supposititiis operibus. III. Adversus Simonium. IV. Item Divi Chrysostomi Epistola ad Cæsarium. Rotterodami, 1694.* — 7) Frère de Charles IX, dont on avait projeté le mariage avec la reine Élisabeth d'Angleterre. — 8) ɔ: Charles le Cène, ministre réfugié, vivait encore 1698; il mourut en Angleterre. — 9) Jacques B., 1658—1708, ministre à Gouda, continua dès 1691 la Bibliothèque universelle et, à partir de 1699, les Nouvelles de la Rép. d. L. — *Felix qui potuit* etc., Lucain, Pharsal. IV, 493; il y a *mundi* au lieu de *libri*. — 10) Silvain Régis, 1623—1707; son Système (cartésien) de Philosophie parut en 1690. — Samuel de Grandchamps, de Metz, capitaine dans le régiment de Lillemarais. Il se réfugia en Hollande après la Révocation, servit dans l'armée de Marlborough et fut tué à l'assault de Liège (1702).

XXX.

1) Citation d'Aristophane, les Grenouilles, 838, et se dit d'Éschyle. — 2) La 1re édition du Dict. de Moréri avait été publiée en 1674.

XXXI.

1) ɔ: Entretiens sur le grand scandale etc., Cologne 1691. — 2) ɔ: Procureur titrier; dans le 2me Entretien B. propose la nomination de Jurieu à la charge d'accusateur ou procureur général. — 3) De la Conseillère, pasteur protestant à Hambourg, avait été dénoncé par Jurieu; comp. le 4me Entretien de B. — 4) B. comptait entre ses amis la famille Brazy; comp. les Nouv. Lettr. de B., II, 122 et Haag, la France protest. Pierre Brazy ou Brasi était pendant un court temps ministre à Maestricht et se rendit ensuite à Wesel. — 5) ɔ: Érasme de Rotterdam, dont la statue existait déjà en cette ville. — 6) Tite-Live, XXII, 39. — 7) La tradition rapporte, que le duc de Clarence se fit noyer 1478 dans un tonneau de vin de Malvasie. — Votre docteur ɔ: Jurieu; c'est ainsi que Dante appelle Virgile. — 8) Jean V., ministre à Groningue après la Révocation, mort en 1697.

— 9) ɔ: celle du Dict. projeté (sans doute). — 10) Plaisamment pour Nizet.

XXXII.

1) Les adversaires de B. avaient alors lancé contre lui »Le philosophe dégradé«; B. y répondit par »l'Avis au petit auteur des petits livrets sur son Philosophe dégradé« (1692). — *Promitto ultorem* etc. Virg. Én. II, 95 sq. — 2) Ovide, Métam. IX, 40 sq. — 3) ɔ: Guillaume III, fortement occupé à ce temps de la guerre contre la France. — 4) Virg. Én. VI, 95.

XXXIII.

1) Je n'ai pas pu consulter l'édition originale du livre de B., dont il est parlé ici. — 2) Cicéron, pro Rosc. Am., chap. 30. — 3) Comp. la Chimère de la Cabale, rem. général sur le Factum de Jurieu, récapitulation II, no. 6, et Nouvel avis du petit auteur etc. (p. 810 dans les Oeuvr. div. t. II de l'édit. de 1727). — 4) Catulle, 14, 5, un peu modifié. — phalenque = *phalaecius* (terme appartenant à la métrique des anciens). — 5) Je ne sais pas ce que ces paroles signifient; seulement, la première édit. du Dict. de Furetière est accompagnée d'une préface de B. — 6) Poëte de l'école de Ronsard, 1552—1611. — 7) La 1re édit. de Musée par Du R. parut en 1672.

XXXIV.

1) Comp. no. XXXI; ils furent publiés sans nom d'auteur. — 2) Sans doute le dessein de lui dédier le Dict. — 3) Il existe un petit livre d'Érasme (environ 1520) qui porte ce titre: »*Apologia palam refellens quorundam seditiosos clamores apud Populum ac Magnates, quibus ut impie factum jactitant etc. Carmen Ricardi Sbrulii poetæ Cæsarii, in quosdam Theologastros Lovanienses Sycophantas, extemporali.*

XXXV.

Réponse à une lettre de B., 14 déc. 1691 (Oeuvr. div.).

1) Probablement *Janua coelorum reserata.* — 2) Ce prédécesseur de B. mourut en 1676; comp. Dict. hist. s. v. Sarnanus et les Oeuvr. div. III, 629 (édit. de 1727). — 3) Pierre de Saint-Romuald, feuillantin, qui attaqua Th. de Bèze dans son Trésor chronologique abrégé, parce qu'il avait nommé la reine Élisabeth »reine de France«. (B., Dict. s. v. Bèze). — 4) ɔ: le Prince de Balzac; dans le Dict. s. v. Bèze sont cités les Entretiens du même auteur. — 5) ɔ: Pierre de Saint-Romuald (voir ci-dessus). — 6) ɔ: le livre de St.-Romuald, cité

plus haut; comp. l'histoire dans la lettre de B., à laquelle celle-ci sert de réponse. — 7) *'Εικὸς γίνεσθαι πολλὰ και παρὰ τὸ εἰκός*; voir le Dict. de B., art. Agathon, (rem. F), où le Prince de Balzac est aussi cité. — 8) *Viri trajectini* = les habitants de Maestricht *(Trajectum ad Mosam);* pour la citation comp. la lettre VII de Du R., n. 3.

XXXVI.

1) Le contenu de cette lettre se rattache à la déposition de B., 30 oct. 1693. — 2) ɔ: Charles Drelincourt. — 3) ɔ: le Dict. hist.

XXXVII.

Réponse à une lettre de B., 14 sept. 1694 (Oeuvr. div.).

1) Il s'agit ici du livre sur Épicure. — 2) Nouveau Journal des Savants, qui commença à paraître à Rotterdam au printemps de 1694; le rédacteur avait rempli les fonctions de B. comme professeur pendant quelque temps et il désirait d'être son successeur. Plus tard il continua le Journal à Berlin, 1696--98. — 3) »L'usage des adversités ou Discours du Comte de Bussi Rabutin sur les divers évènements de sa vie«, Paris 1694. — 4) Hom. Odyss. 17, 322. — 5) ɔ: Le Vassor, qui était arrivé à Rotterdam pour abjurer le catholicisme.

XXXVIII.

Di tibi etc., Ovide Trist. V, 9, 21 sq., avec quelques variations.

1) Sénèque Epigr. 4. — 2) Properce, I, 7, 26. — *Assem jam paravi* etc.; ce latin semble être de Du R. lui-même; la locution *assem parare* se trouve p. ex. dans Pline, Epist. II, 20. — 3) ɔ: *Thesaurus eruditionis scholasticæ* par Basilius Faber; nouvelle édition par Cellarius.

XXXIX.

1) Plaisamment pour »vieille écriture illisible«. — 2) Gomez Pereira, médecin espagnol, qui avait avancé l'opinion que les bêtes ne sont que des machines (comp. le Dict. de B.); il est l'auteur d'»Antoniana Margarita.« — 3) *Αἰσχροκερδὴς* = *turpi lucro deditus* (Stephani Thesaurus). — 4) ɔ: cancer, au sens figuré: un méchant homme.

XL.

1) Peut-être P. Trouillart. — 2) ɔ: Jacques T., comp. B. à Du R. 8 mai 1696 (Oeuvr. div.). — 3) Ses mémoires parurent en 1696. — 4) Spurius Metius T., critique, censeur en titre des théâtres, mentionné par Horace et Cicéron. — 5) ɔ: Joseph d'Orléans (1644—98), dont l'Histoire des Révolutions d'Angleterre vit le jour à Paris 1693. —

[6]) Daniel de L. était en prison à Saumur 1693—98 pour quelques expressions dans l'un de ses ouvrages.

XLI.

Nunquam simpliciter etc., Quinte Curce, IV, 14, 19.

[1]) L'édition des Pensées Diverses citée ici n'existe pas dans la Bibl. roy. de Copenhague. T. II p. 1274, art. Zénon, B. traite de divers points de la philosophie grecque. — [2]) Héros lacédémonien, qui seul soutint le champ de bataille dans un combat contre les Argiens; comp. Hérodote, I, 32 sqq. — [3]) Lettres familières de M. de Balzac à M. Chapelain, Amsterdam 1661, livre V, lettre 34, p. 273, sans date.

XLII.

[1]) Le commencement de cette lettre semble avoir rapport à la même question que la lettre précédente. — [2]) Je n'ai rien pu trouvé touchant cette allusion. — *frigore duplicatus* comp. Val. Max. V, 1. *Externa* 1. — [3]) ɔ: Perrot d'A., le traducteur connu, mort en 1667. »M. d'Ablancourt était de Vitry-le-François en Champagne, et il étudioit l'hiver au dessus d'un four chez un Pâtissier. Il étoit environ dans sa soixante et troisième année, lorsqu'il se sentit pressé de la pierre, dont son père étoit mort. Il voulut venir à Paris dans le dessein de se faire tailler: mais comme c'étoit au mois de Novembre, qui n'est pas commode pour ces sortes d'opérations, et qu'il vit bien qu'il seroit obligé d'attendre au printemps, et que la dépense seroit grande, il prit la résolution étrange de s'abstenir de manger, pour voir plutôt finir ses maux, ce qu'il éxécutoit. Néanmoins ses amis l'aïant pressé de manger il se laissa persuader: mais il étoit trop tard, et il mourut.« (Ménagiana, édit. de 1694, p. 329 sq.).

XLIII.

Strenuum hominem etc., Quinte Curce, VII, 2, 26.

[1]) Ovide Trist. III, 4, 3 sq. — [2]) Ceci est une allusion au traité de B. (suppl. du Dict. dans l'édit. de 1740) sur le livre: *Vindiciæ contra tyrannos*, 1579, par Stephanus Junius Brutus (ɔ: Languet). — [3]) Il n'y a pas d'article sur Zendavesta dans le Dict., mais il en est parlé un peu dans celui de Zoroastre.

XLIV.

[1]) ɔ: le grand doyen Bonhomme. — L'édition du Dict. de Furetière de 1688 contient une préface de B. — [2]) Sir Thomas H., auteur d'un voyage en Afrique et Asie, Londres 1634, traduit en français

Paris 1663. — [3]) *Demonstratio evangelica ad sereniss. Delphinum,* par P. D. Huet, Paris 1679. — [4]) Patois gascon pour »à Dieu soyez«. — [5]) Platon, Loix X, p. 888 St. — [6]) La première édition de Sil. Ital. avec les notes de Heinsius parut à Leyde 1600 *ex off. Plantin. apud Chph. Raphelengium.* — [7]) Probablement celui contre Santeuil; comp. la lettre de S. dans ce volume.

JACQUES GARREL,

réfugié français, libraire à la Haye; probablement le même G. dont Bayle fait mention dans ses Nouvelles Lettres II, 261, 186.

[1]) Voir p. 153, n. 1. — [2]) Marchand réfugié, jeté dans la prison pour des dettes en 1695 (comp. B., Nouvelles Lettres *passim.*). — [3]) Thomas B. (1635—1715), secrétaire et chapelain de Guillaume III, perdit son emploi à cause de ses opinions hérétiques. — [4]) Si B. était vraiment l'auteur de l'Avis aux Réfugiés, comme l'ont supposé beaucoup d'historiens, la prière de Garrel semblerait assez étrange.

JEAN GRAVEROL.

Jean G. (1647—1718) avait été ministre à Lyon; en 1685 il vint à Amsterdam, et l'année suivante il partit pour Londres. Le livre dont il s'agit ici parut 1683, anonyme.

[1]) ɔ: François G., avocat, mort en 1694; comp. sur cet écrivain les Nouv. de la Rép. d. L., sept. 1685, art. 9. Il était né 1636 ou 1644, d'après Nicolas, Hist. litt. de Nîmes, qui traite assez longuement de ses infortunes; N. loue extrêmement son caractère et son érudition. — [2]) Nom donné aux chrétiens, qui durant les persécutions échappèrent au supplice en achetant des certificats témoignant qu'ils avaient sacrifié aux idoles (Littré).

GÉDÉON HUET.

Gédéon H., ministre réfugié à la Haye, beau-frère de Jacques Lenfant; Jurieu l'accusa d'hérésie et obtint même, qu'on le suspendît de son emploi comme pasteur pendant quelque temps. Avec Beauval il publia en 1701 une nouvelle édition du Dictionnaire de Furetière; il écrit quelques pamphlets assez âpres contre Jurieu; enfin c'est lui qui a fait le registre du Dict. hist. de B., qui expose dans une lettre adressée à Des Maizeaux le 22 oct. 1700 (Oeuvr. div.) son sentiment, avec celui de H., sur la meilleure façon de le faire.

[1]) Il n'y a point d'article sur le Veau d'or dans le Dict., mais il en est parlé dans la rem. de l'art. »Aaron«. — [2]) Voir p. 336, n. 2. —

Le jugement de H. sur le style de B. est assez juste, et on peut le comparer avec ceux de Sainte-Beuve et de M. Sayous. — 3) ɔ: la 10me. Encore dans l'édition de 1740 du Dict. B. la désigne comme »le chef d'oeuvre de Despréaux« (art. »Barbe«, femme de l'empereur Sigismond); Sainte-Beuve cependant l'appelle désagréable. — 4) Célèbre diplomate; ce qu'en dit B. n'est pas corrigé dans l'édit. de 1740 (texte de l'art. et rem. E). — 5) Il n'y a pas de corrections non plus dans l'édit. citée, art. »Bême«; comp. cependant la préface de l'auteur et la liste d'Errata. L'Apologie etc. par G. Huet, publiée 1690. — 6) Hor. Od., III, 30. — 7) Ceci semble une allusion à une lettre de B. à H. A la fin de l'art. »Heloïse« B. cite un petit livre sur les deux amants publié à la Haye 1693, en y ajoutant quelques remarques.

JOLLYVET.

Il vivait dans l'année de 1701 en Angleterre, où il exerçait l'emploi d'instituteur du duc de Richmond, et il gardait alors en sa possession (selon Moréri) plusieurs manuscrits de son père pas encore publiés. Le père qui s'appelait Euverte comme le fils, et qui était avocat au Parlement de Paris, avait composé une grande histoire de Suède, »Histoire générale très ancienne et merveilleuse des Suèdois et des Gothes internes; depuis le premier Roy Magog jusqu'au Règne de Gustave Adolphe le Grand, dernier mort, exclusivement«, dont le mscr. original a été conservé dans les archives suédoises (Warmholtz: Bibliotheca historica Sueo-Gothica, Sthlm. 1782—93).

1) Samuel P.; c'est en 1686 que ce célèbre historien publia son ouvrage »De rebus gestis Suecicis ab expeditione Gustavi Adolphi usque ad abdicationem Christinæ«; il fut suivi en 1695 par son »Hist. de Charles Gustave«. P. était en Suède de 1670 jusqu'à 1688. — 2) Guillaume T. (1628—99), homme d'état anglais. — 3) Werden ou Wordon; son gouvernement l'avait envoyé à Stockholm, parce que le bruit courait qu'un ambassadeur français y viendrait. — 4) Magnus Gabriel de la Gardie (1622—82), chancelier du royaume de Suède, favori puissant de la reine Christine et de Charles-Gustave, tombé plus tard en disgrâce. — Schering Rosenhane, homme d'état suédois. — Mathias Biörnklo, diplomate renommé. — Edmond Figrelius, nobilité sous le nom de Gripenhjelm, mort en 1676 comme chancelier.

DANIEL LARROQUE.

Daniel L. (1660—1731), fils du pasteur Mathieu L., qui est connu par sa polémique contre Bossuet; il abjura la religion réformée après

la Révocation de l'édit de Nantes, et il fut jeté en prison pour avoir dit dans un livre, que l'incapacité des ministres avait causé la famine de 1693.

I.

[1] Comp. Nouv. de la Rép. d. L. juillet 1684, L. n. no. VIII. — [2] »Les préténdus Réformés convaincus de Schisme«, comp. B. à Lenfant 8 août 1684 (Oeuvr. div.) et la récension dans le journal de B., nov. 1684, art. 1. — [3] L'auteur de ce livre est Aubert de Versé (B. à Lenfant 8 mars 1684, dans les Oeuvr. div.). — [4] Ce pamphlet, qui a fait tant de bruit, est attribué généralement à Jurieu. Les oeuvres de B. et sa correspondance témoignent assez, combien ce livre l'intéressait, mais il n'y en a pas de compte-rendu dans ses Nouvelles. — [5] C'est la mort du frère cadet de B. à laquelle il est alludé ici.

II.

[1] L'éloge du père de Daniel L. se trouve dans les Nouv. de la Rép. d. L., mars 1684, art. 5. — Voici quelques paroles caractéristiques de Furetière sur B., dans une lettre du conseiller et bibliophile De Lesseville au rédacteur des Nouvelles (Paris, 8 févr. 1686; Bibl. roy.): »Vous êtes loué des plus Critiques et de L'abbé de Furettière même, aussy auare de louanges enuers tout le monde, qu'il est prodige d'iniures enuers ses Confrères; Il me parut le dernier jour tout irrité contre moy et me dit d'un ton de sçauant en colère: Quoy? vous aués Dupleix en grand-Papier, et uous n'aués pas les nouvelles de la République des lettres«. Une lettre anonyme à B. (ɔ: de F. Janiçon) dans la Bibl. roy. (Paris, le 6 juillet 1684), contient cette notice touchant la réception de Boileau: »Au sortir de l'Accadémie j'entendis quelqu'un qui disoit, qu'il ne faloit plus l'appeller l'Accad. franç., mais l'Accad. Chrétienne, puis qu'elle avoit pardonné à Mr. Despreaux: et un autre dit, qu'il luy est arriué à peu près la même chose qu'à ces jeunes hommes, qui après auoir mal parlé des filles qu'ils ont débauchées sont obligés de les épouser.« — [2] Comp. Nouv. de la Rép. d. L. juillet 1684. L'abbé s'était fâché d'une expression de Bayle, qui la corrigea ensuite dans la réimpression du numéro. — [3] Clément Bazin de Bezons, académicien depuis 1643; c'est lui que Boileau remplaça. — [4] L'abbé Clément B. (1618—98), académicien depuis 1665, auteur de la tragédie »Judith«, qui fut raillée par Boileau. — [5] Mme de T. était la soeur de Mme de Montespan et la maîtresse du Roi avant elle. — [6] Comp. le journal de B. du mois d'août 1684 (Quatre dial. etc.). — [7] Amsterdam, Desbordes, 1684. B. y écrivit lui-même une dissertation et des thèses. — [8] Les lectures de R. sur la philosophie

cartésienne furent défendues par l'archevêque de Paris, François de Harlay.

III.

[1]) De Lesseville envoyait à B. des notices littéraires de France. — [2]) Pour l'abrégé du livre de P. Cantel voir Nouv. de la Rép. d. L., oct. 1684, art. 10. — 7) ɔ: [3]) Avait paru en 1682. — [8]) ɔ: [4]) »Le préservatif contre le changement de religion« par Jurieu (1re édition 1680). — 9) ɔ: [5]) Comp. F. Puaux, Hist. de la Réformation française VI, 79 sqq.

IV.

[1]) Par un nouveau converti nommé Gautereau, Lyon 1685. — [2]) Louis F. (1645—99), avocat et théologien, publia à Paris 1685 chez Michallet: »Réponse à l'Apologie pour la Réformation etc.« (comp. Nouv. de la Rép. d. L., juillet 1685, art. 3). — [3]) ɔ: Franç. Charpentier. — [4]) Sur la querelle d'Hardouin et Vaillant comp. le journal de B. mars 1685, L. n. no. VIII, et juin de la même année.

V.

L'abrégé du livre du P. Cantel a été supprimé par l'éditeur.

[1]) Catulle XXII, 15 sqq. — Le »Traité histoire de l'établissement de l'église de Rome« par Maimbourg est récensé dans les Nouv. de la Rép. d. L., mars 1686, art. 1. — [2]) C'est la femme de Jean Rou; elle était arrivée 1683 en Hollande, où elle rejoignit son mari, qui avait quitté la France déjà auparavant (comp. les Mémoires de Rou, publ. par Waddington). — [3]) La nouvelle édition de l'Épicure de Du Rondel ne vit le jour qu'en 1693, à ce qu'il me semble, car celle de 1686, dont parle »La France protestante«, m'est inconnue.

VI.

[1]) ɔ: Wetstein, un des membres de la famille connue de libraires savants. — [2]) Il avait été en Angleterre jusqu'en 1681, et il y retourna en 1684. — [3]) Son vrai nom était Fatio de Duiller (1664—1753), astronome célèbre, vivait en Angleterre dès sa première jeunesse. — [4]) Edward B., professeur d'astronomie à Oxford, mort en 1696. — [5]) John Fell, évêque en 1675, mort en 1686. Comp. Wood, Athenæ Oxonienses (Londres 1721), II, 795 et 1177; là est aussi parlé de son caractère. Son successeur s'appelait Samuel Parker.

VII.

[1]) Jean (Johannes) B. (1663—1720), professeur de l'histoire, et Jean (Jens) B. (1664—1720), évêque de Christianssand, fils de Jean

(Jens) B. (1623—88), professeur de théologie. — [2]) La première partie de cet ouvrage parut 1681, la seconde 1689 (B. à Lenfant, 28 mars 1693 dans les Oeuvres div.). — [3]) Tite Live I, 9. — [4]) Il y a deux célèbres savants du nom d'Alexandre C., l'un philologue (1654?—1730), l'autre historien (1655—1734). Ils ont souvent été confondus (Stephen, Dict. of nation. biogr.). — [5]) Comp. B. à Minutoli 26 mai 1679 (Oeuvr. div.). — Petit ɔ: Samuel P. (1594—1643). — [6]) Samuel Bochart (1559—1667), grand philologue hébraïsant. — [7]) ɔ: Thomas S. (comp. les Oeuvr. div. de B. en plusieurs endroits). — [8]) William Lloyd, évêque de St. Asaph (1627—1707), a publié la »Chronologie olympique«. — [9]) William C. (1637—1713), docteur à Oxford 1681, plus tard chanoine de Windsor et chapelain de Charles II., cité dans le Dict. de B., art. Polonus, rem. B. — [10]) ɔ: »Nouvelles Lettres contre Maimbourg«. — Le livre nouveau de Jurieu ɔ: »Préjugés légitimes contre le Papisme«. — [11]) La seconde femme de Mathieu L., Jeanne Gennes ou Gènes, fut saisie avec ses deux filles après la Révocation, »mais elle recouvra bientôt la liberté, et malgré ses 70 ans elle essaya de gagner Genève avec sa fille Jeanne, qui comptait alors une trentaine d'années; malheureusement elle fut arretée à la frontière. Le sort de Charlotte est inconnu. Note: C'est probablement elle qui, sous le nom de Mlle. de Larroque, fut enfermée aux Nouvelles-Catholiques de Paris en 1686 et transferée l'année suivante au château de Nantes (Arch. E. 3373).« (Haag, la France protestante.)

VIII.

[1]) Voir la note finale du mois de février 1686 du journal de B. — [2]) ɔ: Réponse de l'auteur des Nouv. de la Rép. d. L. à l'avis qui lui à été donné sur ce, qu'il a dit en faveur de P. Malebranche touchant le plaisir des sens, Rotterdam 1686; elle fut donnée au public sur la fin de février, selon Des Maizeaux. — Papin ɔ: Denis P. — [3]) Le feu Roy ɔ: Charles II. (comp. le Dict. de B., art. Drummond, rem. B).

IX.

(Semble également de 1686.)

[1]) Voir la note de Des Maizeaux à la lettre de B. à Minutoli du 26 mai 1679 (Oeuvr. div.); le Josephe de Bernard n'a jamais été terminé. — [2]) Obadiah W. (1616—99), auteur notamment théologique, passa au catholicisme. — [3]) Jean Lesueur, historien ecclésiastique, mort 1681.

X.

[1]) Le don du »Royal Society« à B. était l'Historia Piscium de Willougby, accompagnée d'une lettre qui se trouve dans les Nouv. de

la Rép. d. L., juin 1686. — Henry Dodwell (1641—1711), philologue remarquable, professeur de l'histoire à Oxford (1688—91). Il a avancé plusieurs opinions paradoxales. Son livre intitulé »Separation of Churches from Episcopal Government proved schismatical« avait paru à Londres 1679. — 2) John W. (1616—1703), professeur de géométrie à Oxford. Sa Logique ɔ: Institutio Logicæ, Oxford 1687. — 3) Edward P., le père, 1604—91, professeur de l'arabe à Oxford. — 4) »De ipsa natura«, Londres 1686, par Robert Boyle (1626—91), le célèbre physicien (comp. le journal de B., déc. 1686, art. 3). — 5) Comp. p. 427. — 6) Édmond C. (1606—85), duquel le lexique à l'excellent polyglotte de Londres (celui de Walton) fut publié pour la première fois en 1669. Sur ses adversités voir p. ex. Allibone, Diction. of English literature. — 7) L'édition du Nouveau Testament par J. Mill fut terminée en 1707. (Oxford, Theatr. Sheldon.). — John Mill (1645—1707), théologien; son édition du Nouveau Testament grec parut quinze jours avant sa mort. — Il y a deux lettres de La Rivière adressées à B. dans la Bibl. roy. — »La lettre de Mr. Jurieu contre Mr. Alix«, peut-être la déclaration contre les »Réflexions crit. et théol. sur la controverse de l'Église«, imprimée dans les Nouv. de la Rép. d. L., mai 1686, art. 3.

XI.

(De la seconde moitié de 1686.)

1) Isaac V. (1618—89), philologue de grand renom comme son père, était chanoine de Windsor dans les dernières années de sa vie; c'est lui qui vivait quelque temps à la cour de la reine Christine de Suède. — 2) Peut-être le poëte Charles C. (1630—87). — 3) Probablement John Chamberlayne (1666—1723), qui vint à Leide en 1688. — 4) Samuel P. (1640—88), grand partisan de l'église épiscopale, avait été »archdeacon« à la cathédrale de Canterbury; devint évêque d'Oxford en 1686. — 5) Edward Stillingfleet (1635—99), évêque de Worcester, écrivain théologique, grand controversiste.

XII.

1) La guerre entre Louis XIV et Guillaume III se faisait en 1691 particulièrement en les Pays-Bas, où la forteresse de Mons fut prise alors justement par les Français. — La relation de la Gaspésie par le Père Hennepin. — 2) C'est de Jurieu qu'il s'agit ici. Dans une lettre de Longepierre à B. (25 juillet 1696, Bibl. roy.) on lit, que certaines louanges débitées à Jurieu par son collègue, quand ils étaient encore amis, n'avaient paru venir »que d'amitié ou de politique, et qu'un aussi habile critique que vous ne pouuait croire luy appartenir«. — François Térond (1639—1700), mort à la Haye, traducteur des pseaumes.

— 3) Le Grand (Antoine), historien français. — Gilbert Burnet (1643—1715), évêque de Salisbury, bien connu par ses ouvrages d'histoire. — 4) ɔ: l'Avis aux Réfugiés. On se souvient, que l'on a attribué à Bayle cet écrit fameux; cependant d'autres ont cru, que Larroque en était l'auteur, et il me semble, que ce passage-ci pourrait nous porter à ajouter foi à cette supposition.

XIII.

(Doit être de 1691.)

1) ɔ: Goudet, celui du Projet de la Paix qui donna occasion à la dispute entre Jurieu et B. — 2) Comp. »la Cabale chimérique«, chap. 6.

XIV.

1) Pithæus ɔ: L. Pitseus, l'auteur des »Relationes hist. de Rebus Anglicis«, Paris 1619, dont »De illustribus Britanniæ scriptoribus« font part. — 2) Balæus ɔ: J. Bale (1495—1563), l'auteur de »Scriptorum illustrium majoris Britanniæ catalogus«, première édition à Ipswich 1548. — 3) ɔ: les trois soeurs Seymour, 16me siècle; comp. l'art. Seymour dans le Dict. de B.; dans la remarque F il est parlé ainsi de Larroque (à partir de la seconde édition): »Un de mes amis m'avoit déjà assûré, que ni Baleus, ni Pitseus .... ne disent rien de ces trois soeurs.« (Comp. aussi la lettre n. III de Nicaise dans ce recueil.) — 4) ɔ: John S. (1542—1629), publia un atlas de la Grande Bretagne et »History of Great Britain under the conquests of the Romans, Saxons, Danes a. Normans«, 1611. — 5) Dans le Journal des Savants, août 1694, p. 352—54 se trouvent des »Considérations sur la différence qu'il y a entre l'Analyse ordinaire et le nouveau calcul des transcendentales; par M. Leibnits«. Le problème avait été proposé par Jean Bernoulli.

XV.

1) Comp. p. 247. — 2) Comp. p. 392, n. 3. — 3) La publication de cet ouvrage de L. n'aboutit à rien. — 4) La Vie de Mézeray (l'historien connu, 1610—83) ne parut qu'en 1720. L'anecdote suivante sur Mézeray est rapportée dans une lettre de F. Janiçon à B. (28 juin 1684; Bibl. roy.): »On m'a dit pour raison [ɔ: de ce que son successeur à l'Académie ne parla presque rien de lui dans son discours de réception] une chose que je ne sauois point, c'est, qu'après la mort de Mézeray on a trouvé parmi ses meubles et ses papiers une bource dans laquelle il y avoit 1500 ℔ avec un billet contenant ces mots: C'est icy l'argent que j'ay receu du Roy pour ma pension d'une telle année; depuis cela il ne m'a plus rien donné, aussy n'en ay-je plus rien dit«. — 5) Ermolao Barbaro (1454—93), vénétien, diplomate et

philologue; comp. le Dict. de B. — »De re uxoria« est de Francesco Barbaro (Ebert); d'autres croient qu'il n'est pas de lui. — 6) Probablement Claude J. (1607—1700), théologien. — 7) Andreas B. (Patavinus); comp. sur sa lettre et en général sur les différentes personnes du nom de Barbaro le Dict. de B. s. v. François Barb., rem. A (où Larroque est aussi cité).

XVI.

Voici quelques extraits de lettres touchant la prison de Larroque (Bibl. roy.): »Je ne sai si vous aurés su, Monsieur, que Mr. de La Roque qui étoit depuis près d'un an dans les prisons du petit Châtelet de cette ville, en fut transféré le 29 du mois passé et conduit à cheval à Orleans, et delà par eau dans le Château d'Angers. Comme je savois qu'il étoit connu assés particulièrement de Mr. Petrinau, Maire d'Angers et secrétaire de l'académie françoise, je lui fis écrire par un de ses amis de ce païs-ci pour lui en donner avis et le lui recommander: Il a fait réponse, que lorsqu'il se transporta au Château le dit Sr. de la Roque y étoit arrivé deux heures auparavant sans avoir eu la liberté de le voir, le Commandant du Château ayant dit qu'il avoit receu un billet de Mr. de Pontchartrain, qui lui mandoit que ce prisonnier étoit un homme qu'il devoit tenir renfermé étroitement, parce qu'il se mêloit d'écrire des libelles difamatoires. J'ai pourtant peine à croire qu'on lui tienne longtemps cette grande rigueur, puisque pendant les sept ou huit derniers mois de sa prison en cette ville, ses amis ont eu la liberté de l'y aller voir: son Frère qui est ici en a déjà reçû une lettre depuis son arrivée, laquelle a passé par les mains du Commandant du Château«. (Janiçon à B., le 14 nov. 1695.) — »Le vintun d'octobre on le transféra au Chasteau d'Angers, que le Roy luy a donné pour prison; il y est assez bien, Dieu mercy, du moins autant qu'on le peut estre, lorsqu'on n'a pas toute sa liberté: le R. P. de Vitry m'a chargé, Monsieur, de vous faire mille asseurances de service, il vous auroit escrit il y a longtems, sans plusieurs raisons ..... [c'est] qu'il attendoit tousjours à vous mander quelque chose d'agréable touchant mon pauvre frère; s'il ne l'a pas serui comme il souhaitoit et comme plusieurs ont cru qu'il le pouuoit faire, ce n'est nullement sa faute, ueu qu'il est l'amy le plus généreux et le plus zélé du monde; la uérité est que les Pères Jésuites ne font pas tout ce qu'ils veulent«. (De Larroque, capitaine au régiment de Piémont, Paris le 14 déc. 1695). — »Je croi vous faire plaisir de vous apprendre une nouvelle, qui m'a été dite depuis peu touchant Mr. de Larroque que vous avés su être dans le Château d'Angers, c'est que Mr. l'Évêque d'Angers lui ayant fait l'honneur de l'aller voir quelque

fois et ayant été fort satisfait de son entretien, on lui a donné un autre appartement, où il est moins resserré, et même qu'on parle de lui donner la liberté d'aller quelque fois dans la ville accompagné d'un garde qui le ramène coucher au château: On espère de plus qu'il pourra y aller sans garde en baillant une caution qui en réponde. Quelques uns vont plus avant et espèrent qu'il pourra sortir dans peu de temps, ce prélat ayant écrit ici en sa faveur à Mr. Pelletier, ministre d'État, son père: Ainsi je croi que vous pourrez à présent lui écrire, cependant je pense que vous ne ferés pas mal de ne le point faire en droiture mais d'adresser votre lettre à Mr. Pinson ou à moi«. (Janiçon à B., le 9 avril 1696). — »L'illustre ami de S[aumur] a des livres autant qu'il en veut. On ne luy refusoit pas mesme à A[ngers] cette consolation, *solatia luctus exigua ingentis,* et il en a fait un très bon usage. Comme on peut luy parler plus librement à présent, je tasche de ne le laisser manquer d'aucune de ces nouveautés qui paroissent à Paris et qui servent non seulement à le désennyer, mais aussi à luy attirer une espèce de Cour de ce qu'il y a de personnes lettrées dans le pays«. (Le P. Vitry à B., le 9 juillet 1696). — »L'ami malheureux se porte fort bien pour l'état où il est, et je m'estonne que sa santé résiste à l'incommodité et au chagrin qui sont inséparables de la prison. J'espère qu'il en sortira bientost, surtout si la paix dont on parle fort icy, est aussi assurée qu'on le souhaite de part et d'autre« (Le P. Vitry à B., le 20 juillet 1696). — »J'attens vos instructions et ordres pour Saumur. C'est une affaire dont on pourroit délibérer en Grec comme Cicéron faisoit avec Atticus, mais vous pouvés sans crainte me parler françois et je l'entens bien à demi mot«. (Le P. Vitry à B., le 24 août 1696).

[1]) ɔ: le P. Vitry. — [2]) Hor. Od. I, 13, 18.

JEAN LE CLERC.

»Johannes Clericus« (1657—1736), célèbre théologien (socinien) et critique, rédacteur de la Bibliothèque universelle, antagoniste de B. dans les dernières années de la vie de celui-ci.

I.

[1]) »Il Teatro Britannico ovvero Historia della grande Bretagna« par Gregorio Leti (1630—1701), Amsterd., 1684; 5 vol. — Le mémoire de Le Cl. sur ce livre est imprimé sans nom d'auteur dans les Nouv. de la Rép. d. L. avril 1684, art. 4. — Il avait une raison particulière de s'intéresser à Leti, c'est que celui-ci était son beau-père. — Le »Ceremoniale historico e politico« de Leti est annoncé som-

mairement dans le journal de B., fin de l'art. cité, et récensé plus longuement au mois de mars 1685, art. 8. Il parut en six volumes à Amsterd. dans la même année. — En 1682 Leti eut l'ordre de quitter l'Angleterre à cause de quelques expressions dans les deux premiers vol. du »Teatro Brit.«; ensuite il resta à Amsterdam, où il mourut. On l'avait déjà en 1679 expulsé de Genève pour des causes analogues. Il n'a pas de bonne renommée comme historien. — 2) La paresse de L. n'a cependant pas été si grande, car il a produit énormément. Il y a des jugements intéressants exprimés de B. sur L., longtemps avant leur dispute, dans des lettres à Lenfant, 6 juillet 1685 et 9 juillet 1686, et à Minutoli, 8 juillet 1686. (Oeuvr. div.)

II.

1) »Opuscula historico-politica«, Amsterd., Wetstein, 1684; 6 vol. (comp. Nouv. de la Rép. d. L. juin 84, L. n. no. V). — 2) ɔ: »Bibliotheca anatomica« par Daniel Le Clerc et Manget, Genève 1684, 2 vol. — Louis Gorin de Saint-Amour publia en 1662: Journal de ce qui s'est fait à Rome dans l'affaire des cinq propositions. Le livre fut condamné par »Arrêt du Conseil« à être brûlé par le bourreau; il contient des attaques véhémentes contre la cour papale et les adversaires de Jansénius. — 3) Ad p. 10. B. y dit: Il n'y a que peu de jours que les »Acta Eruditorum« que l'on publie tous les mois à Leipsic, me sont tombés entre les mains. J'ai trouvé qu'ils surpassent la grande réputation qu'ils se sont acquise, et ils m'ont paru si judicieux, si exacts, si diversifiés, que je ne comprends pas, comment j'ose après cela me mêler d'un semblable ouvrage. Je ne l'oserais jamais, si je n'étais assuré, que le Public sera assez équitable pour n'attendre pas de moi ce qu'il reçoit de ces Messieurs, qui outre leur nombre sont soutenus par les grandes libéralités de S. A. É. de Saxe.« — Ad p. 19. C'est toute la récension dont il parle. — Ad p. 22. La réflexion morale doit être: »qu'il n'y a rien de plus propre à mortifier l'esprit de l'homme, que la Controverse qui règne aujourd'hui touchant la connaissance des bêtes.« — Ad p. 81. C'est dans une récension de l'*Apotheosis* de Cuper, que B. distingue entre la signification antique et chrétienne du mot grec. — Ad p. 86. B. cite ici la correction d'un passage de Lactance par Cuper au moyen d'un vers de Virgile. — Ad p. 98. La Vie de Mme Hélyot est mentionnée par B. dans des termes assez ironiques. — La récension de »Johannis Caramüel, Episcopi Vigevanensis, Leptotatos etc.« est du même genre. — Ad p. 108. Voici les paroles de B. à l'occasion des lettres de Guy Patin: »et si j'avais à justifier l'Archevêque de Cantorbéri, Guillaume Laud, de l'accusation qui lui a été intentée d'avoir voulu abolir la Religion

anglicane, je ne me servirais pas des lettres qu'il écrivait aux bons Huguenots, et que l'on a publiées depuis peu dans la nouvelle Édition des *Epistolæ præstantium ac eruditorum virorum.* S'il avait de méchants desseins (c'est une question sur quoi je n'ai rien à dire), il savait bien à qui il en fallait faire confidence et qu'il fallait écrire aux autres selon les apparences qu'il gardait«. — Ad p. 127. Dans la récension de la Réponse de l'Auteur de la Recherche de la Vérité etc. il y a une longue énumération des malheurs d'Arnauld. »Celuy qui a fait son Esprit« ɔ: Jurieu. — P. 128 sqq. contiennent le compte-rendu sur »l'Histoire de la Ligue« de Maimbourg. — Ad p. 135. Il y est parlé des bonnes fortunes du duc de Guise auprès des dames. — Ad p. 141. Il s'agit ici également de la récension du livre de Maimbourg. — Ad p. 146. Dans cette récension B. raille aussi Maimbourg sur sa gratitude: »Monsignor Stephano Cosmi Archevêque de Spalato lui ayant envoyé de Venise, il y a plus de trois ans, la vie du cardinal Morosini, M. Maimbourg ne manque pas de nous l'apprendre afin de donner un témoignage de sa gratitude«. — Ad p. 148. Ceci se rattache aux paroles de B. sur Charles Patin, par lesquelles il finit la récension des lettres de G. Patin. — Ad p. 191. Ici commencent les »Réflexions sur les Propositions de cet Évêque«; l'évêque est celui de Tina, primat de Croatie, qui avait l'intention de réunir les pays protestants sous le pape, d'après »l'Extrait d'une lettre latine écrite de Nuremberg à M. Allix par Monsieur Wagenseil le 5 de Février 1684«. — Ad p. 203. Le petit article touchant »Arlequin Procureur« a aussi déplu à d'autres, selon la correspondance de B. — Ad p. 213. Le compte-rendu de »Dogmatum Theologicorum de Deo, Deique proprietatibus Tomus I. Autore Ludov. Thomassino Presbytero Congregat. Oratorii« (Paris 1684). B. dit à la fin: »il en va des Écrits des Pères comme de certaines perspectives, qui montrent le blanc et le noir selon le point de vue qu'on leur donne«. — Le ton dur et âpre de ces remarques correspond bien avec la caractéristique que M. Sayous donne de Le Clerc. B. y répond en partie par sa lettre à L. du 18 juin 1684, laquelle est aussi une réponse à la lettre suivante. — 4) Il est parlé ici de la réimpression hollandaise du Journal des Savants de Paris.

III.

1) Vigne est donné par Barbier comme l'auteur du livre, peut-être d'après la lettre de B. à L. du 18 juin 1684 (Oeuvr. div.). — 2) Ce livre, par Guillelmus Saldenus, est récensé dans les Nouv. du juin 1684, art. 6. — 3) Jean Henri W. (1649—1726) d'une famille savante et distinguée de Bâle; fonda une célèbre imprimerie à Amsterd. Il était lui-même érudit.

IV.

La réponse de B. à cette lettre, du 6 sept. 1684, se trouve dans les Oeuvr. div.

1) »De l'état de l'homme après le péché et de sa prédestination au salut«, Amsterd. 1684, par Le Cène, récensé (comme un livre anonyme) dans les Nouv. du mois de juillet, L. n. no. IX. Dans cette lettre »M. A.« signifie M. Allix. — 2) Amsterd. 1684, Wetstein; voir le journal de B., sept. 1684, art. 10. — 3) Ce livre parut déjà en 1684; voir les Nouv. de la Rép. d. L., art. 9. Son auteur (1608—78) est un des principaux unitaires ou sociniens polonais. — 4) Le livre de Preussius est mentionné brièvement par B. dans les Nouv. de sept. 1684, L. n. no. I. — 5) B. lui communique quelques exemples de ce genre dans la réponse citée ci-dessus. — 6) »Le Père Ange« ɔ: de la Brosse. Dans ces notes il a été déjà dit, que ce missionnaire ainsi que l'abbé de la Chambre avait été choqué par quelques expressions de B. (Voir p. 640 et 685). Les deux extraits qui suivent serviront à éclaircir davantage cette petite querelle. »Ie n'ose rien dire touchant les coups que uous portez à Mr. l'abbé de la Chambre en réparant les siens; je les admire comme des coups de maître, c'est trop fin, c'est trop fort pour un homme comme moy, élevé, pour ainsi dire, parmy des arabes grossiers; i'aurois bien de plaisir de uoir qu'il cédât aux traits de uotre honêteté et bien plus encore s'il n'y cède point. C'est pourquoy ie uoeux bien me procurer ce plaisir en luy enuoyant uotre lettre«. (A. de la Brosse à B., le 29 août 1684; Bibl. roy.). — »Je ne vous conseille point de uous fâcher contre Monsieur Bail, quelque chose qu'il ait pû écrire contre uous. Il faut que l'honneste home en nous l'emporte par dessus l'autheur: il ne m'a pas plus épargné que les autres, m'ayant mis en de beaux draps blancs dans sa critique; cependant je ne sçaurois m'empêcher de l'estimer et de l'aimer beaucoup, car il m'a fait passer de bons momens. .... Vous autres Messieurs les grands uoyageurs rarement êtes uous de bonne amitié, et à force de voir le monde l'on s'en dégoûte et l'on ne pense plus qu'à soy. Ne soyez point de cette humeur-là, je uous en conjure, et sur tout n'allez point tenir uotre gravité avec Mr. Bail, tâchez de faire connoissance avec luy, c'est un home d'un bon commerce ..... S'il continue de la sorte qu'il a commencé, c'est un homme qui ira loin et qui fera parler de luy. (La Chambre au P. de la Brosse, copie, le 3 juin 1684; également dans la Bibl. roy.).

V.

1) ɔ: Entretiens sur diverses matières de théologie; l'auteur de la première partie est Le Cène, et c'est L. lui-même, qui a écrit la

seconde (voir ses »Parrhasiana«). — 2) »Historia Reformationis Polonicæ«, Freistadii 1684, par Stanislas Lubinetski (1623—75). Il vivait quelque temps en Danemark. (Comp. Nouv. de la Rép. d. L., mai 1685, L. n. no. IX). — 3) ɔ: »Bibliotheca Anti-Trinitariorum«, Freistadii 1684, par Christophe Sand, récensé dans le journal de B., juin 1684, art. 8, avec le supplément au titre: »et se trouve à Amsterdam chez Henri Wetstein«. — 4) ɔ: »Nouvelles Lettres de l'Auteur de la Critique générale de l'Histoire du Calvinisme de Mr. Maimbourg«, Villefranche (Amst.) 1685.

VI.

Réponse à la lettre de B. à L., mai 1685 (Oeuvr. div.).

1) Comp. les notes à la lettre citée de B. — 2) Ces lettres sont: »Sentiments de quelques Théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament, composée par le P. Richard Simon de l'Oratoire«, Amst., 1685. Le livre de Simon parut en deux éditions 1685 chez Leers à Rotterdam. Du reste, il est étrange que L. se dit cartésien, car, comme le dit M. Sayous, »il a .... un des premiers ébranlé le trône de Descartes«. — Rainssant opine ainsi sur la dispute entre Simon et L.: »Je n'auray pas grande curiosité de voir la réplique de Monsieur Simon à Mr. Le Clerc. Il falloit autrefois que le Gladiateur vaincu mourût de bonne mort; il sied mal de se deffendre, quand on n'a plus d'armes à opposer à son aduersaire«. (Lettre à B., le 1 déc. 1686; Bibl. roy.).

VII.

1) La récension du livre de L. se trouve dans le journal de B., juillet 1685, art. 7. Peut-être il s'est exprimé là-dessus déjà dans une lettre particulière à L., s'il ne lui a pas envoyé la récension avant de la publier, afin qu'il la parcourût. — 2) Par exemple dans Jérémie, Ézéchiel, Amos et Zacharie. — 3) ɔ: les lettres 11me et 12me de la seconde partie; L. prétend les avoir eues d'un ami. B. vante leur érudition en blâmant leur hardiesse.

IX.

1) Notamment dans l'art. »Episcopius«, où B. cite une lettre de L. en le nommant »l'un des plus savants hommes de ce siècle«; dans la préface il le loue aussi beaucoup. — 2) ɔ: spontanément. — 3) ɔ: Jurieu; nom d'un personnage dans le roman de Rabelais, signifie »bilieux«.

ÉTIENNE LE MOYNE,

(1624—89), professeur de théologie à Leyde, après avoir été pasteur à Rouen; savant distingué.

I.

[1]) Le Mercure savant, publié à Amsterd. par De Blegny et le médecin Gaultier; précurseur (bientôt éclipsé) des Nouv. de B. — [2]) ɔ: le journal des Savants (l'abbé Jean Gallois, successeur de Sallo comme rédacteur du journal). — [3]) Nom d'une colline d'Ithaque (dans l'Odyssée XVI, 471); la comparaison est tirée sans doute de ce que la colline servait de point d'observation.

II.

[1]) Comp. p. 76 n. 4. — [2]) Stephanus, auteur byzantin, édition de Theod. Rijck, Leyde 1684. — Emery Bigot (1626—89) vivait à Rouen, a travaillé sur St. Jean Chrysostome, voyageait en Hollande. — Huet ɔ: l'évêque d'Avranches. — [3]) Par Abbadie, Rotterd. 1684.

J. LENFANT,

(1661—1728), ministre réformé, d'abord à Heidelberg, depuis 1688 à Berlin; a écrit des ouvrages d'histoire ecclésiastique.

I.

[1]) ɔ: à Brueys, dont l'»Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestants« fut attaqué par Jurieu, D. Larroque et Lenfant (comp. les lettres imprimées de Bayle, 8 sept. et 26 nov. 1683). — [2]) Par Arnauld, contre Malebranche (1683). — Aujourd'hui on semble être d'accord pour attribuer à Jurieu »L'Esprit de M. Arnauld«; mais en 1685, F. Janiçon dit à B. (lettre du 18 mai; Bibl. roy.): »vne chose que je crois très vraye [et qu'il avait dite à d'autres personnes], que Mr. Jurieu est trop amateur de ses ouurages pour en désavouer aucun, et que je sçay de bonne part qu'il n'est point l'auteur de celui-cy.« — [3]) Georgius C., théologien catholique flamand, (1513—66).

II.

Comp. la lettre de B. de 8 mars 1684, dans ses Oeuvr. div. — Les Considérations générales ɔ: sur le livre de Brueys, par Lenfant.

[1]) La Guitonnière ɔ: le pseudonyme d'Aubert de Versé, auteur du Protestant Pacifique. — La »Suite du Préservatif contre le changement de religion«, par Jurieu contre Brueys. — »Le Prosélyte abusé«, par Larroque. — Chadirac, ministre réformé; il fut arrêté à Sedan 1685. (Lettre de B. à Lenfant, 6 juillet 1685, dans les Oeuvres).

III.

Comp. la lettre de B. du 8 août 1684, dans les Oeuvr. div.

1) Phil. Jacques S. (1635—1705), le célèbre piétiste. — Jean Louis Fabricius (1632—97), professeur de théologie à Heidelberg. — 4) (lisez 2)) Jean François M., mort en 1691 comme professeur à Gottingue.

IV.

Comp. la lettre de B. du 5 oct. 1684, dans les Oeuvr. div.

1) ɔ: Frédéric S. — 2) Voir p. 232, n. 4. — 3) Haag a un »Jean Retel, du Havre de Grâce, condamné par le parlement de Paris, 10 Déc. 1689.«

V.

1) ɔ: Bibliotheca Anti-Trinitariorum; comp. p. 457, n. 3. — 2) Professeur de théologie arminien, vivait en Hollande; mort en 1659. Comp. les Nouv. de la Rép. d. L., juin 1684, art. 8. — 3) Le journalisme français en Hollande s'exerçait principalement dans les »lardons«. Ici il est parlé, sans doute, de la Gazette rédigée par Tronchin du Breuil.

VI.

Comp. la lettre de B. du 6 juillet 1685, dans les Oeuvr. div.

1) L'Électeur Palatin ɔ: Charles (1680—85). — 2) ɔ: contre Maimbourg.

LE VASSOR,

(1648—1718) avait été prêtre de l'Oratoire, se fit protestant en Angleterre; il a écrit une grande histoire du règne de Louis XIII.

I.

1) ɔ: William Trumbull (1636—1716), diplomate, plus tard secrétaire d'état (jusqu'en 1697), homme de beaucoup de mérite; il accueillit les réfugiés français avec une bienveillance extrême et il aimait les lettres. B. lui présenta un exemplaire du Dict., et T. lui remercia par une lettre latine, où il l'appelle »bibliothecam potius quam librum« (Whitehall, 5 janv. 1697; Bibl. roy.). — Sur la dédicace du Dict. comp. la Vie de B. par Des Maizeaux. — 2) Pierre Sylvestre, médecin, publia les Oeuvres de St. Évremond (avant Des Maizeaux). — Quant Térond voir p. 438, n. 2. Dans une lettre conservée à la Bibl. roy., Sylvestre exhorte aussi B. à dédier son livre à Trumbull: il est rare de trouver un tel Mécène. »N'allez point faire le philosophe hors de saison«, dit-il.

II.

[1]) Robert Spencer, comte de S. (1641—1702), ministre de Jacques II; son caractère n'a pas été jugé favorablement. — Marc-Ant., Sr de Bellemare (1659—1732), frère de Jacques et Henri Basnage. — Sir Henry Capel, »lord-lieutenant of Ireland«, mort en 1696. — [2]) ɔ: Calloué (Cailloué, voir une lettre de B. à cet homme, 8 oct. 1697, dans les Oeuvr. div.). Cette famille de libraires était de Rouen; celui-ci s'appelait Jean et était établi dans le Strand 1686—1701.

IV.

[1]) Je ne sais pas, à quoi ceci se rapporte. — [2]) Elles furent publiées par Le Vassor, Amsterd. 1700.

V.

[1]) Hieronymus Seripandus (1493—1563), légat du pape au concile tridentin, auteur théologique. — [2]) Jean de W. (1662—1701), fils du grand-pensionnaire, savant assez distingué.

VII.

[1]) Le mot grec signifie dans la philosophie sceptique ce que dit Le Vassor. — Charles Bertheau (1660—1731) avait été pasteur à Charenton, passa en Angleterre, où il fut ministre à Londres. — Marc-Antoine de La Bastide (1624—1704), diplomate, réfugié en Angleterre, auteur théologique.

NICOLAS MALEBRANCHE.

Quant à la grande polémique entre Arnauld et M. il faut consulter notamment Ste.-Beuve, Port Royal, 3me édit., V, p. 348—442, et aussi Blampignon, Étude sur M., Paris 1862, qui regarde la chose d'un point de vue différent. Tandis que Ste.-B. prend le parti du puissant vieux janséniste, du moins dans les questions essentielles, la sympathie de Bl. tourne du côté de Malebranche. Bayle est caractérisé par Ste.-B. comme spectateur sceptique du combat et il ne sait rien sur des relations personnelles intimes entre le philosophe de Paris et celui de Rotterdam, mais il dit, que B. épargnait M. avec intention, parce que cela lui convenait. Il semble, que ces lettres-ci confirment un peu l'assertion de Ste.-B., que la rancune du doux M. était vivace et amère, et les paroles de Blampignon, p. 95: »Chose étrange! Un homme si recueilli, si vraiment pieux, si pleinement perdu dans les méditations, ne savait pas supporter la critique et l'opposition«.

I.

Une partie de cette lettre est imprimée sans le nom de M. dans les Nouv. de la Rép. d. L., août 1684, art. 1.

1—2) La récension du traité de M. se trouve dans les Nouv., avril 1684. — 3) »Historia ecclesiæ Parisiensis« par Gérard Dubois parut en deux vol. à Paris 1690—1710. — L'autre Dubois est sans doute Philippe D., né vers 1636, mort 1703, bibliothécaire de Ch. M. Letellier, archevêque de Rheims. — Simon ɔ: le prêtre Richard S., non pas le célèbre critique; il publia son »Dictionnaire de la Bible« à Lyon 1703.

II.

1) Voir p. 395, n. 2. — 2) Barbier dit touchant ce livre: »Mal à propos attribué à P. Nicole par Bayle dans les »Nouvelles de la république des lettres«, janvier 1685, p. 111«.

III.

1) Sans doute Jean de C., mort 1725 comme évêque de Valence, auteur de traités de physique. — 2) »Dissertation de M. Arnaud Docteur de Sorbonne sur la manière dont Dieu a fait les fréquens miracles de l'ancienne loi par le Ministère des Anges. Pour de réponse aux nouvelles pensées de l'Auteur du Traité de la Nature et de la Grâce dans un éclaircissement qui a pour titre, les miracles fréquens de l'ancienne loi, ne marquent nullement que Dieu agisse souvent par des volontez particulières. A Cologne chez Nicolas Schouten, 1685, in 12. et se trouve à Roterdam chez Reinier Leers«; réc. dans le journal de B., mars 1685.

IV.

1) ɔ: Réponse de l'Auteur de la Recherche de la Vérité, au livre de M. Arnaud, des vrayes et des fausses Idées; in 12. A Rotterdam chez Reinier Leers 1684; réc. dans les Nouv. de 1684. — La seconde réponse de M. est: »Trois Lettres de l'Auteur de la Recherche de la Vérité touchant la Défense de M. Arnaud contre la Réponse au Livre des Vrayes et Fausses Idées«, Rotterd. 1685. (Nouv. de la Rép. d. L., mai 1685). — Une lettre de M. à L., datée du 11 juin 1685, imprimée dans l'Étude sur M. par Blampignon (p. 126 sqq.) indique, que M. avait déjà montré de l'impatience envers le libraire au sujet de l'impression des pamphlets. Sur Leers comp. De Navorscher 1882, p. 533. — 2) Réflexions philosophiques et théologiques sur le nouveau Système de la Nature et de la Grâce, du P. Malebranche; en trois livres, Cologne 1685—86. (Comp. la réc. du 1er vol. dans les Nouv.,

août 1685). — 3) Avis à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, Delft 1685; comp. le journal de B., déc. 1685.

V.

1) »Neuf Lettres au P. Malebranche sur son système«, Cologne 1685 sqq.; M. y répondit par ses »Lettres du P. Malebranche touchant celle de M. Arnaud«; il y en a quatre. — 2) ɔ: »Réponse à une Dissertation de M. Arnaud contre un éclaircissement du Traité de la Nature et de la Grâce. Dans laquelle on établit les principes nécessaires à l'intelligence de ce même Traité«, Rotterd. 1685. (Comp. les Nouv. de juillet 1685.) — L'ouvrage, à l'impression duquel B. aidait son illustre ami, est probablement: »Lettres du Père Mallebranche à un de ses amis, dans lesquelles il répond aux réflexions Philosophiques et Théologiques de M. Arnaud sur le Traité de la Nature et de la Grâce«; Rotterd. 1686. (Comp. les Nouv. de la Rép. d. L., avril 1686). — 3) »L'avis« est celui dont parle Ste.-Beuve, Port Royal, 3me édit. V, p. 442. Il parut, à ce qu'il semble, à Delft 1685. La »réponse« ɔ: »Réponse de l'auteur du Nouv. de la Rép. d. L. à l'avis qui lui a été donné sur ce, qu'il a dit en faveur du P. Malebranche touchant le plaisir des sens«, Rotterd. 1686.

V. MINUTOLI.

Comp. les lettres de P. Bayle dans ce recueil.

I.

Cette lettre est de l'été de 1684.

1) Jean Michel B., italien, historiographe de l'Empereur, publia cette collection de lettres en 1561 (livre fort rare, selon Ebert: Allg. bibliogr. Lexikon.) — 2) Le prince de Saxe-Zeits ɔ: Maurice-Guillaume de S.-Z. (1664—1718, succéda en 1681). — Chrétien (1615—91), prince régnant de Mersebourg dep. 1650; avait sept fils dont trois moururent enfants. — Chrétien III de Birkenfeld, né en 1674, succéda en 1717. — Qui était le prince de Slesvic-Holstein? Il est difficile de le dire: il y en avait tant à cette époque. — 3) Dans une lettre à son père, du 8 déc. 1681, Bayle parle du baron de H., gentilhomme rouennais, et de son fils aîné (Nouv. lettr. II, 150). — 4) Sans doute il est parlé ici de Franç. T. (1633—87), prof. de théol. dep. 1653. — 5) Probablement »Origini della lingua italiana«, Genève (Chouet) 1685. — 6) Oldoini (Agostino), jésuite italien du 17me siècle; rapporte dans son »Athenæum romanum«, entre autres, tous les écrits de Secondo Lancilotto de Pérouse, mort en 1647; M. transcrit cette liste, et je l'ai omise. — 7) Comp. p. 248, n. 1.

II.

Du commencement de 1685, à ce qu'il semble, car J. Spon mourut le 25 déc. 1685.

III.

Comp. la réponse de B. dans les Oeuvr. div., 8 juillet 1686.

1) Auteur de plusieurs écrits satyriques; périt sur l'échafaud 1644 à Avignon, où l'avait attiré un traître payé. — 2) »De Oraculis veterum ethnicorum«, Amsterd. 1683. — 3) Comp. sur Léger et Beddevole p. 204, n. 1. — 4) Après la révocation de l'édit de Nantes, un grand nombre de réfugiés français avaient eu recours aux Vaudois dans leurs vallées alpestres, mais Louis XIV qui persécutait les protestants aussi hors du royaume, força Victor Amédée II, duc de Savoie, à le seconder dans ses desseins. Le duc qui n'osa pas alors s'opposer au puissant voisin, commença la guerre contre les Vaudois et les protestants français avec une dureté pareille à celle dont ils furent traités en France. Il les expulsa de ses états et ils furent obligés à se fortifier dans les montagnes, où ils se défendirent avec une bravoure admirable jusqu'à ce que le duc eut changé de parti en leur permettant la rentrée, d'abord furtivement, plus tard ouvertement. La ville de Genève, qui avait également accueilli beaucoup de réfugiés, devint aussi l'objet de la colère du roi de France; il leur menaça de représailles par son résident, mais les bourgeois ne se laissèrent pas intimider: espérant le secours du prince d'Orange, ils fortifièrent leur ville et s'allièrent avec les cantons de Berne et de Zurich. Comp. Beauregard: Mémoires histor. sur la Maison de Savoie, Turin 1816, III, 31 sq.; C. Weiss: Histoire des réfugiés protestants, II, 184 sqq., 194 sqq.

IV.

Comp. les lettr. de B. du 6 oct. 1689, 5 déc. 1690 et 22 janv. 1691 (dans les Oeuvr. div.).

1) Il était né à Chambéry en 1639, où il vivait comme historiographe du duc de Savoie, et c'est là qu'il mourut en 1692; on sait peu de choses sur sa vie privée. Sa traduction de deux livres des lettres de Cicéron à Atticus parut en 1691. Voici un jugement de Rainssant sur cet auteur: »Piémontais, de la Cour de Savoye; homme fort superficiel quant à la science, mais qui ne se changeroit pas contre Cicéron, tant il est persuadé de son mérite«. — 2) Armand de Béthune, marquis, puis duc de Béthune-Charost (9 août 1690), mort en 1717 (Moréri). — L'archevêque de Paris ɔ: Franç. de Harlay. — 3) Cramoisi imprima les Entretiens d'Ariste et d'Eugène. M. Doncieux: Le P. Bouhours, 1886, ne dit rien sur les relations du jésuite et de

Mme C. — [4] Voir p. 283, n. 16. — [5] Sur les difficultés que le fameux projet de paix procura à B., voir l'introduction de ce volume. — [6] Comp. »La Cabale chimérique« de B., chap. I (Oeuvr. div. II, 638). Le prince de Brandebourg s'appelait Louis. — [7] Wolfgang, baron de Schmettau, ambassadeur de Brandebourg en Hollande, mort en 1711; il représentait son pays à la paix de Ryswick. — [8] Victor Amédée de Savoie, impatient du traitement qu'il avait à subir de la part de Louis XIV, prit les armes contre la France le 13 juin 1690; il s'était allié avec les Espagnols et les Autrichiens, et les débuts furent empreints de beaucoup d'énergie, laquelle cependant ne tarda pas à s'affaiblir devant l'expérience et le courage de Catinat, chef de l'armée française. »Catinat déconcerta tous leurs plans et gagna contr'eux le 15 août la fameuse bataille de Stafarda qui fit tomber dans ses mains Saluces, Fossan, Savillan, et mit les Espagnols et les Savoyards dans l'impossibilité de rien entreprendre pendant le reste de la belle saison. Le duc de Savoie eut la douleur de voir son pays ravagé par les Français, pendant que ses alliés restaient dans l'inaction, retranchés à Pancalier et en méfiance les uns des autres«. (Beauregard, op. cit., p. 36 sq.). — [9] M. le prince ɔ: Eugène de Savoie. Comp., sur le rôle joué par cet excellent général dans la campagne de Piémont, l'ouvrage de M. Arneth, intitulé: Prinz Eugen von Savoyen (Vienne 1858), I, 46 sqq. — Après la bataille de Stafarda le duc se renforça à Moncalieri, où il réunit les restes de son armée avec les régiments autrichiens, dont il n'avait pas voulu attendre l'arrivée avant le combat, malgré les conseils du prince Eugène. — [10] Les combats mentionnés ici ne furent pas de conséquence; ce n'est que plus tard, que les Piémontais commencèrent à gagner quelque avantage sur les Français. — [11] Le marquis de Saint-Ruth avait été chef des dragons en Languedoc; c'était un farouche militaire, dur et cruel. Comp. Peyrat: Histoire des Pasteurs du Désert (Paris, 1842), I, 131 sqq. — [12] Est-ce l'historien Sir Richard C. (1650—1733), lord-chancelier de l'Irlande sous Guillaume III? — [13] »Pour diriger les détails militaires ils élurent (1689) encore un dauphinois réfugié qu'on nommait le capitaine Turrel. Au plus fort des misères de l'expédition T. abandonna ses troupes, qui le remplacèrent par un de ses compatriotes, le major P. Odin; désertion dont il fut bien cruellement puni, car étant tombé aux mains de l'ennemi on le mit à mort à Grenoble etc.« (Haag: La France protest., 2de éd., s. v. Arnauld). — [14] Dans les lettres imprimées de Bayle (Oeuvr. div.) cet homme est appelé Hulst. — [15] Les lettres sont de Tronchin du Breuil, Amsterd. 1688—90. Le Mercure historique, Paris et la Haye 1686 sqq., (jusqu'en 1782) par Sandras de Courtilz etc.

VI.

[1]) ɔ: Louis XIV. — [2]) Victor Maurice de B. (1639—1727), général distingué français.

VII.

[1]) Allobroge ɔ: savoyard (St. Réal?). — [2]) Il n'y a aucun évènement d'importance à régistrer dans cette guerre depuis la bataille de Stafarda jusqu'à la prise de Suse par les Français (14 nov. 1690). — [3]) Jean-George IV (1680—91). — [4]) Henri A. (1641—1721), le ministre et guerrier vaudois. — [5]) Comp. les lettres d'Ancillon. — [6]) Jean Labadie (1610—74), visionnaire et mystique qui a fait beaucoup de bruit pendant son vivant.

VIII.

[1]) Ici on trouve quelques exemples de la cruauté qui régnait notamment de la part des Français. Les Vaudois étaient devenus les plus fidèles sujets du duc de Savoie et le servaient avec grande bravoure, tandis que les Espagnols se montraient fort lents et inactifs comme alliés. (Comp. Beauregard et Arneth, opp. cit.). — [2]) C'était Suse que Catinat menaça réellement: il se tourna tout à coup contre cette ville ayant fait venir secrètement l'artillerie de Pignerol et de Briançon. — [3]) Comp. pour l'histoire de l'église hongroise à cette époque »Geschichte der evangelischen Kirche in Ungarn. Mit einer Einleitung von Merle d'Aubigné.« Berlin 1854, p. 310 sqq. — [4]) Cicéron appelle ainsi un mauvais payeur. — [5]) Chanlai ɔ: Chamlay. — [6]) Comp. la note 2. — Larrai, directeur général des troupes en Italie. — [7]) Bénédict P. (1655—1724), professeur de théologie en 1686. — [8]) Chrétien-Charles, né en 1674, mort en 1706, fils du duc Auguste. — [9]) Guillaume, né 1643, mort 1709, oncle du prince de Holstein. Sa soeur, Élisabeth Charlotte, fut mariée en 1666 à Auguste, duc de Holstein-Ploen (branche de Nordborg-Ploen).

IX.

(L'ordre des lettres VIII et IX a été interverti par mégarde.)

[1]) Pas dans le Dict. des anonymes de Barbier. — [2]) Comp. »rire à la Rocolles« p. 559. Jean-Baptiste R. avait été bénédictin; en 1672 il passa à la religion réformée, mais plus tard il se refit catholique; mort en 1695, auteur de plusieurs ouvrages historiques. B. l'avait connu à Genève; il y a des lettres de lui dans la Bibl. roy. — [3]) Le comte de Fuensalida, gouverneur espagnol de Milan, était un homme d'un tempérament hautain et en même temps pusillanime, qui ralentissait les démarches des alliés par son peu d'activité et son irrésolution.

Comp. Arneth, op. cit., I, 47 sq. — 4) Comp. la lettre de B. du 22 janv. 1691 et les notes dans les Oeuvr. div.

X.

1) Après la défaite de Stafarda on avait réuni le plus de milice que l'on pouvait. Cette relation montre, que les Piémontais n'étaient pas sans espérance de battre les Français, espérance qui échoua, lorsque les ennemis prirent Suse. — 2) En 1690 Guillaume III fut contraint de lever le siège de cette ville, mais l'année suivante il la conquit. — 3) »La Morale etc.«, Cologne 1669—95; les deux premiers voll. par Du Cambont de Pont Château, le troisième sqq. par Ant. Arnauld. — Jean des Lions (1615—1700), théologien français, doyen de la Sorbonne, fut destitué, parce qu'il ne voulut pas signer l'acte de proscription d'Antoine Arnauld. — 4) Pas dans le Dict. des anon. de Barbier.

XI.

1) La forteresse de Suse capitula le jour même de la date de cette relation. — 2) »La perte de Suse était pour lui (ɔ: le duc de Savoie) d'une conséquence infinie, en ce qu'elle l'isolait de ses provinces transalpines, et devait amener, tôt ou tard, la chûte de Montmeillan.« (Beauregard, op. cit. III, 38.) — 3) Cette relation témoigne aussi du rôle assez important, que les Vaudois jouaient dans cette campagne, du moins dans la petite guerre. — 4) Casimir Oudin (1638—1717), prémontré, puis calviniste, sous-bibliothécaire de l'université de Leyde. — 5) »Our vituperative friend Antony (ɔ: Wood) asks us also to believe that some of these pious wives of Puritanical principals were less remarkable for honesty in pecuniary affairs than for sanctimonious demeanour. For instance, when the President [ɔ: the Parlamentarian President Dr. Wilkinson] of Magdalen College consented to divide with his fellows the 1400 l. of old gold, which the founder of the society had devoted for its relief under special emergencies, it is suggested that the faithless steward was induced to betray his trust by the importunities of his conjugal partner, who was persuaded that she was bound in prudence to provide for herself.« (J. C. Jeaffreson, Annals of Oxford, I, 299, Lond. 1871). — 6) Pierre Valchenier (1638—1712), ambassadeur hollandais auprès des cantons suisses, auteur historique.

XII.

1) Cette forteresse dans le grand-duché de Bade fut prise par Vauban le 29 oct. 1688. — 2) Jean de B., officier français, de la

famille de Bayle, réfugié en Angleterre. — 3) Henri A. ɔ: le ministre et colonel des Vaudois. — 4) ɔ: Guillaume d'Orange. — 5) ɔ: le Paradis perdu. — 6) »Les Français allaient hiverner au-delà les Alpes, les Allemands et les Espagnols dans le Milanais et le Montferrat. Mais la petite guerre continua très-avant dans l'hiver, entre les troupes légères de Mr. de Catinat et celles du duc de Savoie«. (Beauregard, op. cit., III, 38). — 7) Comp. la note antérieure. — 8) Sur les altercations du prince Eugène et du gouverneur espagnol comp. Arneth op. cit. I, 47 sq.

ÉT. MORIN.

Étienne M. (1625—1700), réfugié de Caen en 1685, pasteur à Amsterd. à partir de 1688, prof. de langues orientales, savant théologien. — Sur la lettre originale, dans la Bibl. roy., se trouve écrit d'une autre main que celle de B.: »lettre très belle et de bonne théologie prouvée«. — Comp. sur la synode et le différend de B. et Jurieu l'extrait suivant d'une lettre de Pierre Isarn à B. du 27 févr. 1694 (Bibl. roy.). »Je uiens d'aprendre un fait qui est, à mon auis, le dénouement de la pièce qu'on uous a faite en tournant malicieusement sur un, uous, par une interprétation maligne, un événement qui regarde autant uotre auersaire que uous-même. C'est que Mrs. les États de Hollande ne ueulent plus souffrir des Escholes Illustres dans leur prouince, érigées sans leur permission, com'est cele de Roterdam, Dord etc., et qu'en uertu de cete résolution on a fait défence à Mr. Til d'enseigner en public ni en particulier dans la uille de Dord. Je me persuade que uos ennemis, sentant uenir l'exécution publique de cette Résolution, ont demandé de pouuoir prendre des deuans en retaisant la cause de la supression de uotre eschole pour faire un uacarme de la déposition de uotre personne, pour donner lieu aux soupsons et aux médisences qu'on a répendues contre uous, et même pour donner quelque prétexte aux uexations qu'on s'efforça de uous faire d'abord dans le consistoire, où j'aprens qu'on renouuele les poursuites intentées, depuis que uotre aduersaire a leué en public la banière de ses fureurs qu'il déploie sans en aucune honte sur la chaire de uérité. J'espère, que je me serai pas trompé dans la découuerte, que je crois auoir faite du fondem[en]t de la conduite de uos magistrats enuers uous, ainsi je serai très aise d'estre obligé de retracter le sentiment où j'auois esté à cest égard, je croi aussi, que cela pourra peut-estre faire ouurir les yeux à ceux qui uoudront uous juger dans une autre jurisdiction pour ne s'arrêter point à un préiugé supposé et qui, quand même il seroit uéritable, ne deuroit estre d'aucun poids. — Mr. Brassard uous a apris le bruit qu'on a répandu à Montauban de uostre affaire, c'est un triumphe fort lasche,

et qui retombera à la confusion de ceux qui s'en ueulent glorifier; un des plus honestes homes de cete uille m'en écrit en ces termes: L'on parle ici diversement de Mr. Baile; les uns disent qu'il est à Paris, les autres à Rome et les autres à Roterdam, et l'on ne sçait au urai ce que c'est de son afaire et en quoi il peut auoir failli; un home de cest importance est à plaindre. Écrivez nous ce que c'est.« On voit qu'Isarn prenait le parti de B. avec beaucoup de chaleur, et dans une lettre du 4 mai 1695 (également dans la Bibl. roy.) il lui donne encore de bons conseils: on diffère le procès, dit-il, afin de rendre B. odieux et suspect, mais il faut agir résolument, »et quoi qu'il uous soit fâcheux de uous abaisser à cette basse routine, c'est pourtant une nécessité, si uous uoulez uous défendre auec succès«.

1) Elle a aussi pour titre: »Réponse à un libelle intitulé Courte revue des maximes morales etc. de l'auteur des pensées diverses sur les comètes etc.«, Rotterd. 1694. Le livre est dirigé contre Jurieu. — 2) ɔ: avec Jurieu, qui l'avait accusé d'impiété et avait donné occasion à ce qu'on lui ôtât le professorat de philosophie et d'histoire à Rotterdam, en oct. 1693. Comp. les extraits des procès-verbaux synodaux et de ceux du consistoire de Rotterdam, années de 1693 et 1694, publiés par M. Kan dans le Bulletin de la comm. de l'hist. des Égl. Wallonnes, IV, 180, 200 sq.

CLAUDE NICAISE.

I.

1) Par Crescimbeni (Giov. Maria), Rome 1698; cette lettre est ainsi presque datée. — De Livron, comp. M. de Budé, Lettr. inéd. à J.-A. Turrettini, II, 368, 374. — 2) »Au mois d'août 1698, Pourchot, qui exerçait les fonctions de syndic de l'Université avec autant de vigilance que de sévérité, fit renouveler le règlement, qui défendait à tout écolier d'un collège de plein exercice de suivre les classes d'un autre collège. Cette mesure visait certains élèves de la Compagnie de Jésus, qui fréquentaient les cours de rhétorique et de philosophie du collège du Plessis. Les Jésuites se pourvurent devant le Parlement contre une décision qu'ils qualifiaient d'entreprise. Pourchot leur répondit en termes très durs, dans un »Mémoire instructif pour l'Université de Paris«. Il y eut un moment d'émotion dans le monde des écoles et au Parlement; on crut que les lettres ardentes d'autrefois étaient à la veille de renaître. Mais cette querelle n'offrait qu'un médiocre intérêt; elle tomba d'elle-même, sans laisser la moindre trace.« (M. A. Douarche, L'Université de Paris et les Jésuites, 1888, p. 305 sq.) — 3) Pourquoi l'ancien? Il se démit de son évêché en 1699. — 4) Henri Christian Hennin est mort en 1703 comme recteur

à Duisbourg, philologue et médecin; il a donné les notes de l'ouvrage de Bergier sur les chemins des Romains, publ. dans le »Trésor« de Grævius.

II.

[1] »La version de Mons« ɔ: celle d'Antoine Arnauld; Toinard avait publié, en 1693, contre elle, un livret intitulé: Discussion des remarques du P. Bouhours sur la langue française, sous le nom d'un abbé albigeois; il fut attaqué à son tour par le P. Rivière, et Arnauld lui-même donna un écrit de défense. — [2] ɔ: »Dépêches du Parnasse«, par V. Minutoli, l'ami de B.; ils commencèrent dans le mois de sept. de 1693 et s'arrêtèrent bientôt. — [3] Les premiers (par Cotolendi) parurent à Paris 1694. — Voici quelques paroles curieuses de Baudelot dans une lettre à B. du 29 juillet 1686 (Bibl. roy.), où il parle de la Lettre Chrysostomique à Césarius supprimée dans la Vie de St. Chrysostome par Bigot. »J'étais témoin des allées et des venues pour cela et des considérations ridicules qu'on faisoit de la part de Mr. Faure à d'autres docteurs, qui concluoient tous à anéantir un ouvrage qui favorisoit si peu la doctrine receue chez nous. Pour moy je suis si ennemy de ces dévots ignorants et scrupuleux, que je n'en crois point de plus dangereux dans la République des lettres. Voylà les gens, avec qui ceux qui aiment la propagation des sciences et de la vérité doivent rompre de communion. Mr. Bigot fut obligé d'en passer par là d'oster la lettre de son recueil, mais ce qu'il fit de plaisant c'est qu'il laissa le vide sans le vouloir remplir ny faire de carton.« On voit que ceci ne manque pas de vigueur; malgré cela, le médailliste Rainssant dit de Baudelot (lettre à B., 29 mars 1686; Bibl. roy.): »Le mal est que son style n'a point de nez. *Styli nasus* est un mot du vieux Pline.« — [4] ɔ: Philippe Goibaud de D. (1626—94), ancien maître de danse, plus tard de l'Académie française. — [5] La charge de bibliothécaire de Louvre fut donnée à Dacier en 1701.

III.

[1] Comp. les notes de la lettre antérieure. Le P. Lamy ɔ: le P. Bernard L., de l'Oratoire (1640—1715). — [2] Janséniste (1634—1719), auteur de la Vie d'Ant. Arnauld (1695). — [3] Pierre B., mort en 1709, auteur d'une bibliographie médicale; il ne doit pas être confondu avec le favori de la reine Christine, du même nom. — [4] Voir la lettre antérieure, n. 2. — [5] Comp. p. 440, n. 3. — [6] Philibert C. (1643—1718), avocat au Parlement de Bourgogne, auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence, histoire, théologie et botanique. — [7] Ce père de l'Oratoire (1661—1721) avait publié en 1693 les »Lettres pour prouver les illusions des philosophes de la baguette.« — [8] Junius

ɔ: Franç. Du Jon (1589—1677); la seconde édition de son livre parut 1694, elle était publiée par Grævius. Nicaise s'intéressait beaucoup à cette publication (voir le recueil de M. Caillemer).

IV.

[1] Voir la note de la p. 110. — [2] Alexandre Lainez (1650—1710), voyageur et poëte, grand épicuréen, alla en Hollande pour connaître Bayle; il a traduit Pétrone. L'épître poëtique qu'il écrivit à B., est perdue. — [3] Ce n'est que de nos jours qu'on s'est occupé sérieusement de la correspondance de ce savant, grâce aux soins de M. Tamizey de Larroque. Louis de Thomassin de Mazaugues (1647—1712) avait l'intention de la donnèr au public (voir le recueil de M. Caillemer, p. 182, n. 4). — [4] L'ouvrage de Raphael F. (1618—1700) fut publié en 1699. Celui de Marquard Gude n'a vu le jour qu'en 1731. — [5] Pierre Le Nain (1640—1713), frère du célèbre Sébast. Le Nain de Tillemont; l'ouvrage sur l'ordre de Citeaux est en 9 voll. — Franç. Pierre Gillet (1648—1720), avocat au Parlement de Paris. — [6] Henri, card. de N. (1631—1704), bibliothécaire du Vatican. Il y a trois de ses lettres dans le rec. de M. Caillemer. — [7] J.-B. L. (1619—95), de Dijon, savant, était l'héritier des papiers du célèbre Saumaise. Sur les vers satiriques de La Monnoye, dont Nicaise se fâcha assez, voir le rec. de M. Caillemer, p. 250, n. 1. — [8] Philibert de la Mare, conseiller au Parlement de Bourgogne, avait composé cette Vie; elle resta manuscrite, à ce qu'il semble (voir le rec. de M. Caillemer, passim, notamment p. 40, n. 1).

V.

(Plutôt de 1697.)

[1] ɔ: Renaudot. — [2] Le chevalier de H. était ministre plénipotentiaire aux négociations de paix à Ryswick, av. MM. de Crécy et de Caillières. — [3] Voir la note de p. 267. — [4] Nicole était mort en 1695. La 1re éd. de Barbier a: »Apologie de M. Nicole, écrite par lui-même, sur le refus qu'il fit en 1679 de s'unir avec M. Arnauld etc. (publiée par les soins de M. le Gras, ci-devant confrère de l'Oratoire). Amsterd. (Paris), 1734.« — [5] Le livre de Fénelon parut en 1697 et fut condamné en 1699 par le pape. — [6] ɔ: Louis Antoine de Noailles (1651—1729), archevêque de Paris. — [7] St.-Luc 23, 31.

ADRIAN PAETS,

(1630—85), homme d'état hollandais, protecteur de Bayle; en 1684 il fut envoyé en Angleterre comme ambassadeur.

[1]) P. adressa à B., le 12 sept. 1685, une lettre latine sur la tolérance en matière de religion (imprimée à Rotterdam); elle témoigne de son esprit éclairé.

DENIS PAPIN.

C'est le grand physicien. Son père du même nom était »conseiller du roy et receveur général des domaines du comté de Blois« (De la Sausaye, biographie de P., p. 81), et c'est là que le fils naquit en 1647. Il était arrivé en Angleterre 1675, et en 1681 il publia son livre sur la »marmite de Papin« inventée par lui; il est dédié à la Royal Society. La même année il alla à Venise, mais retourna bientôt en Angleterre, où il devint membre ordinaire de la Society.

[1]) Dans les Nouv. de la Rép. de L. B. avait donné un compte-rendu de la »Description of a Siphon performing the same things with the Sipho Wirtembergicus.« — [2]) Voir les »Philosophical Transactions of the Royal Society of London«, 1685, p. 1093 sq. et le journal de B., août 1685, p. 895 sqq. (Traduction française).

CHARLES PERRAULT.

Il est assez intéressant de comparer à ce que P. dit ici de la conformité de ses opinions et de celles de B., les termes suivants dans une lettre de Longepierre à B. (25 juillet 1696; Bibl. roy.): »Un ouurage aussi plat, et aussi opposé au bon sens que celuy là, ne sçauroit plaire à un homme comme uous, et j'aÿ trop bonne opinion du pays des Heinsius, des Grotius, et de tant d'autres grands hommes, pour ne pas croire que ce liure y a esté aussi méprisé qu'il l'est icy.«

[1]) En 1693 Boileau composa ses Réflexions critiques sur quelques passages de Longin; le grand manifeste de P., dans la »querelle des anciens et modernes«, était le »Parallèle des anc. et mod.«, I—IV, 1688—96. — [2]) Voir p. 278, n. 4.

PIERRE POIRET,

(1646—1719), mystique, ami et sectateur d'Antoinette Bourignon; il fit un séjour de quelques années en Hollande, où elle était morte en 1680.

I.

[1]) Voir les Nouv. de la Rép. d. L., avril 1685, art. 9 (»Mémoire communiqué par M. Poiret le 4 avril 1685«). Mlle. Bourignon

était née en 1616; dans ses nombreux errements de pays en pays elle toucha aussi au Slesvic, d'où elle fut bientôt expulsée.

II.

1) C'est P. qui avait publié ces oeuvres (Amst. 1679—84). Il s'agit ici du »Monitum necessarium ad Acta Eruditorum Lipsiensia anni 1686 mensis Januarii spectans, in quo Compilator articuli 3. Actorum de Antonia Bourignonia ejusque operibus referens plus quadragesies falsi convincitur«, Amst. 1686; comp. Nouv. de la Rép. d. L., mars 1686, Livr. nouv. no. IV. — Poiret se piqua plus tard contre B., à cause de certaines expressions dans la biographie de Mlle. Bourignon dans le Dict. hist.

JEAN ROU,

(1638—1711). C'est lui qui a écrit des mémoires, publiés par M. Waddington. Dans les lettres imprimées de B. il y a beaucoup d'adressées à lui.

1) Sans doute les Nouv. de la Rép. d. L. — 2) Littré a seulement »sculpter«, en ajoutant: »au XVIIe siècle on prononçait sculper.« — 3) L'abbé Danet (1640—1709), son »Dict. lat. et gallicum« (1685), et ses »Radices« (1677). — Rob. Étienne, le célèbre imprimeur et savant (Dict. latino-gallicum, 1543). — Jean Nicot (1530—1600), qui a introduit le tabac en France; auteur du »Trésor de la langue française« (1564). — 4) André F. (1619—95), auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire des arts.

JEAN-BAPTISTE SANTEUIL

ou Santeul (1630—97), chanoine de St. Victor, auteur de beaucoup de poésies en langue latine, célèbre par son humeur enjouée. La Bruyère qui l'avait connu dans la maison de Condé, où il fut traité quelquefois assez dédaigneusement, a dépeint son caractère sous le nom de Théodas. — Le différend sur l'épitaphe d'Ant. Arnauld est raconté sommairement par Bayle dans son Dict. hist., art. Ant. Arnauld, rem. A, d'après »l'Histoire de troubles causés par M. Arnauld après sa mort.« Arnauld étant mort en Hollande, Santeuil fit, à la demande des religieuses de Port-Royal, sur son coeur l'épitaphe qui suit:

Ad sanctas rediit sedes ejectus et exul
Hoste triumphato: tot tempestatibus actus
Hoc Portu in placido, hac sacra tellure quiescit
Arnaldus, veri defensor et arbiter æqui.

Illius ossa memor sibi vindicet extera tellus;
Huc coelestis amor rapidis cor transtulit alis,
Cor nunquam avulsum nec amatis sedibus absens.

Ces vers furent traduits par Laffémas et critiqués vivement par l'abbé Faydit dans un libelle manuscrit, comme injurieux au Roi et aux jésuites. Ceux-ci se plaignirent aussi à Santeuil, mais il faisait la sourde oreille, jusqu'à ce que le P. du Cerceau, jésuite, donna son »Santolius vindicatus«. Le poëte eut peur et déclara que l'épitaphe en question n'était pas de lui. Les jésuites cependant n'étaient pas satisfaits: ils l'accusèrent de duplicité, et de l'autre côté, les jansénistes lui reprochèrent sa lâcheté. Il résolut de se sacrifier entièrement aux jésuites, d'où il tirait sa pension, en proclamant que la traduction française qu'il attribuait à l'abbé Faydit, avait outré étrangement le sens des paroles. Faydit riposta, et de tous les côtés on accabla d'épigrammes le malheureux poëte, malgré une seconde apologie (le titre »ad Sanctum Arnaldum« n'était pas de lui; par »hoste triumphato« il entendait Jurieu et Claude; »ejectus et exul«, c'est-à-dire par le prince d'Orange). Le »Santolius vindicatus« fut suivi par le »S. poenitens«, »S. pendens« et le »Santolii Linguarium« (baillon) du P. Commire. Ce qui brouilla encore plus l'affaire, c'est qu'un jeune jésuite écrivit à Santeuil, au nom de Marcel, curé de St. Jacques du Haut-pas et ami d'Arnauld, une lettre, où il lui reprocha d'avoir désavoué l'épitaphe d'un homme qui l'avait honoré tant pendant sa vie. Santeuil donna dans le piège et répondit, que son vrai sentiment envers Arnauld était toujours le même, et qu'il portait toujours sur lui une lettre que ce grand homme lui avait écrite. Cette réponse fut portée aux jésuites! (Comp. Vie et bon mots de Santeuil, 1—2, Cologne 1722). — C'est l'abbé Faydit, que S. désigne par »un auteur qui pour vivre déchire tous les auteurs etc.« J.-B. Dubos (lettre à B. du 10 août 1696, Bibl. roy.) dit de cet abbé: »c'est un homme qui sçait quelque chose, mais de ces gens inquiets et turbulents à charge de la société, qui vont remuer un bourbier dès qu'ils le voyent«. — Le bon Nicaise parle avec pitié des persécutions du pauvre poëte dans une lettre à Turrettini (recueil de M. de Budé, III, 369 sq.). Je ne trouve nulle part l'endroit, où Bayle l'accuse de bassesse. En 1696 B. ne publiait point de Nouvelles littéraires.

[1]) Sa soeur Humbeline renonça au monde en 1122, influencée par l'éloquence du frère. — [2]) Je ne connais pas l'origine de ce vers. — [3]) Voir plus haut dans les notes de cette lettre. — [4]) Voir p. 142, n. 4.

FRÉDÉRIC SPANHEIM,

(1632—1701) était en 1684 professeur de théologie à Leide et avait publié, contre Van der Wayen, »Animadversiones adversus fictiones nuperi criminatoris, de varia et libera ecclesiarum politia deque anglicano episcopatu« (Leide, 1684).

1) Voir les Nouv. de la Rép. d. L., août 1684, art. 5; à la fin de l'art. il cite »Historia Jobi«, fort louée par M. Huet, »Introductio ad geographiam sacram«, »l'Histoire de l'Église des six premiers siècles«, etc. — 2) Professeur de théol. à Franeker, 1639—1701, (»Apologia pro vera et genuina reformatorum sententia præsertim in negotio de interprete sacræ scripturæ adversus Lud. Wolzogenium«). — 3) Professeur de théol. à Amsterdam (1632—90).

JACQUES SPON,

le célèbre voyageur et antiquaire, 1647—85; il mourut en Suisse après être sorti de France avec les autres réfugiés protestants.

1) D. était l'ami fidèle de Spon; il mourut à Vevey en 1688, après être sorti comme lui à la révocation de l'édit. L'instruction d'un père etc. (pour son propre fils qui mourut à Alep) fut publiée à Lyon 1677. B. donne un extrait de son livre dans les Nouv. de la Rép. d. L., mai 1685, art. 4; on y voit qu'il s'est servi de la notice de Spon. — 2) Le comte Lavergne de Guillerragues devint ambassadeur à Constantinople en 1679; il a donné une relation imprimée de son ambassade. — Nic. Chorier (1609—92), avocat, auteur d'une Histoire du Dauphiné. — 3) Voir la note 1. — 4) Ce conseiller m'est inconnu. Quant à l'abbé-marquis, j'ai également cherché en vain des renseignements sur lui. — 5) ɔ: Gillet, voir p. 595. — 6) C'est Alary qu'il faut lire; il a écrit un traité sur le médicament inventé par lui. — 7) »Misc. eruditæ antiquitatis, in quibus marmora etc. Grutero, Ursino etc. ignota referuntur«, Lyon 1685; B. en parle dans son journal, sept. 1685, art. 9. Sur le manuscrit de l'autre ouvrage voir la lettre de B. à Minutoli du 8 juillet 1686 (dans les Oeuvr. div.). — 8) Je n'ai pas pu voir, si B. a suivi le conseil de S.

FRANÇOIS TURRETTINI,

(1623—87) père de J.-A. T., professeur de théol. à Genève; la famille était italienne, de Lucques. Sa vie a été écrite récemment par M. E. de Budé; dans le Dict. hist., B. lui prodigue beaucoup d'éloges.

1) Ce frére était marchand. Comp. Nouv. Lettr. II, 256 sq., 261 sq. — »Mon neveu Pictet«, sans doute Bénédict P. — 2) ɔ: J. Le Clerc, gendre de Leti. — 3) ɔ: Jurieu. T. semble indiquer ici son ouvrage qui parut en 1695: Préjugés légitimes contre le Papisme.

INDEX DES NOMS.

ADDENDA ET ERRATA*).

Page 46, ligne 27: mieux, lisez: vieux.
— 85, l. 16: debat, lisez: debet.
— 124, l. 18: Dannemare, lisez: Dannemarc.
— 137, l. 30: de, lisez: le.
— 169, l. 9: Moured, lisez: Moure dit.
— 183, l. 16: ῆμᾶς, lisez: ἡμᾶς.
— 211, l. 24, et 213, l. 19: Currie, lisez: Curric.
— 214, l. 3: B. C. De R., lisez: D. C. De R.
— 245, l. 9: Duche, lisez: Duché.
— 247: Filleau de St. Martin; sa continuation de Don Quichotte se trouve (avec celle de Chelles) dans les voll. V et VI de l'édit. de Paris 1813—16 du roman de Cervantes.
— 260, l. 13: Guillat, lisez: Guillet.
— 265, l. 4: tambent, lisez: tombent.
— 276, l. 14: Il, lisez: Ie.
— » , l. 20: [10]), lisez: [11]).
— » , l. 25 sq.: M. de. lisez: Mad.
— 282: Dugonô était avocat en parlement; Des Coutures lui a dédié »la Morale d'Épicure«. — »M. Dugono qui étoit l'homme de lettres de feu M. de Novion, premier président du Parlement de Paris, fait imprimer un livre intitulé Projet de littérature en tous genres.« (B. de Montfaucon à Cl. Estiennot, 22 nov. 1696; Bibl. roy.).
— 305, l. 3: C'a, lisez: Ç'a.
— 326, l. 4: Niepee, lisez: Niepce.
— 350, l. 20: [1]), lisez: [2]).

---

*) Quelques fautes d'impression ont été corrigées déjà dans les notes.

Page 354, l. 6: [8]), lisez: [7]).
— » , l. 7: Maurice, lisez: Maurice [8]).
— 364, l. 25: Jalouzie, lisez: Jalouzie [2]).
— 389, l. 20: Fortitam, lisez: Forsitan.
— 442, l. 4: d'Hollande, lisez: d'Hollande [3]).
— 499: Picaut; sur l'affaire de cet homme comp. le Dict. de Bayle, art. Socin, rem. M.
— 537, l. 28: l'évéq., lisez: l'évêq.
— 559: Chanlai (Chamlay) était un fort habile homme, bon serviteur de Louvois, auquel on confia plusieurs intendances et missions diplomatiques (comp. les Mém. de St.-Simon).
— 561, l. 26: 80, lisez: 90.
— 576, l. 24: Philisbourg, lisez: Philisbourg [1]).
— 580, l. 26: M', lisez: M^{r}.
— 590, l. 9: prouue, lisez: promet.
— 595, l. 23: Perron, lisez: Pezron.
— 597, l. 11: 1699; il est certain qu'il faudra lire ici: 1697.
— 598, l. 3: Romains, lisez: Romaines.
— 621, l. 23: 1683, lisez: 1684.
— 636, l. 3: inpartialité, lisez: impartialité.
— 637, l. 18: des, lisez: de.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRES INÉDITES
DE
DIVERS SAVANTS

DE LA FIN DU XVIIme ET DU COMMENCEMENT
DU XVIIIme SIÈCLE

PUBLIÉES ET ANNOTÉES

PAR

ÉMILE GIGAS
DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE DE COPENHAGUE

PUBLICATION FAITE SOUS LES AUSPICES DE LA FONDATION CARLSBERG

TOME I

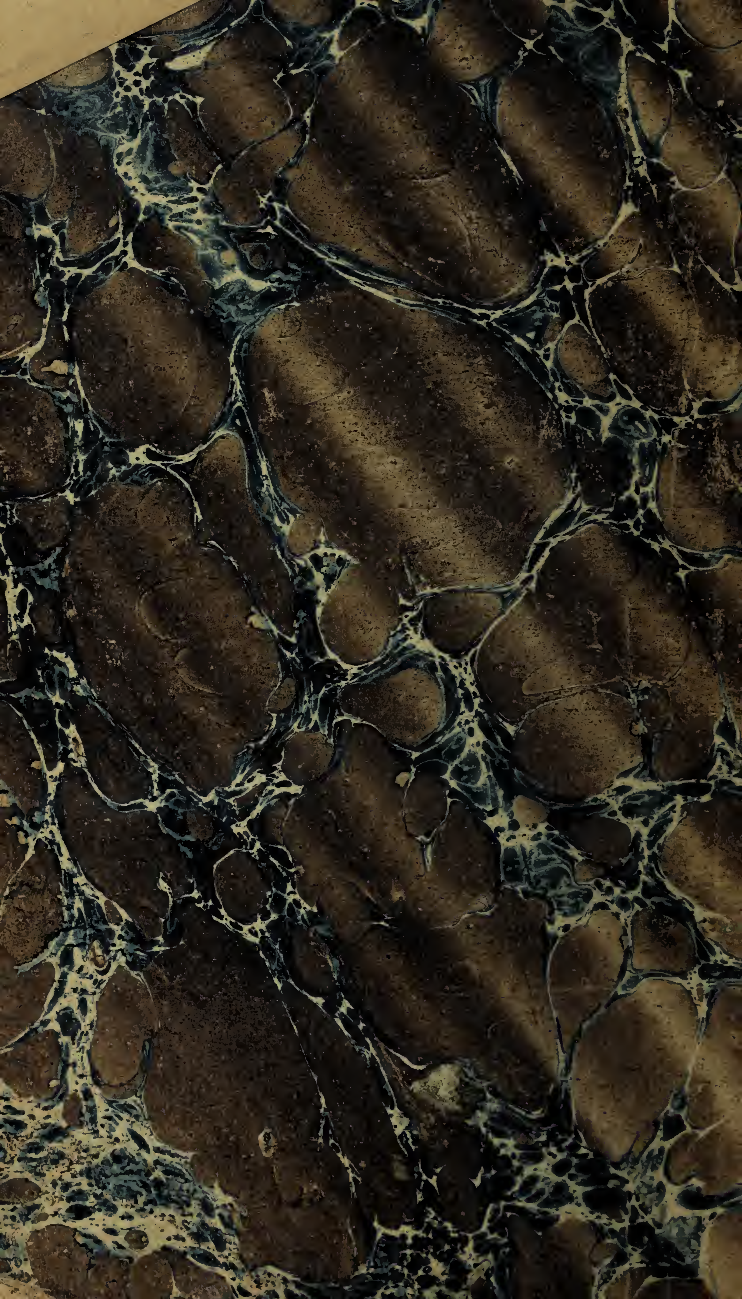
CORRESPONDANCE DE PIERRE BAYLE

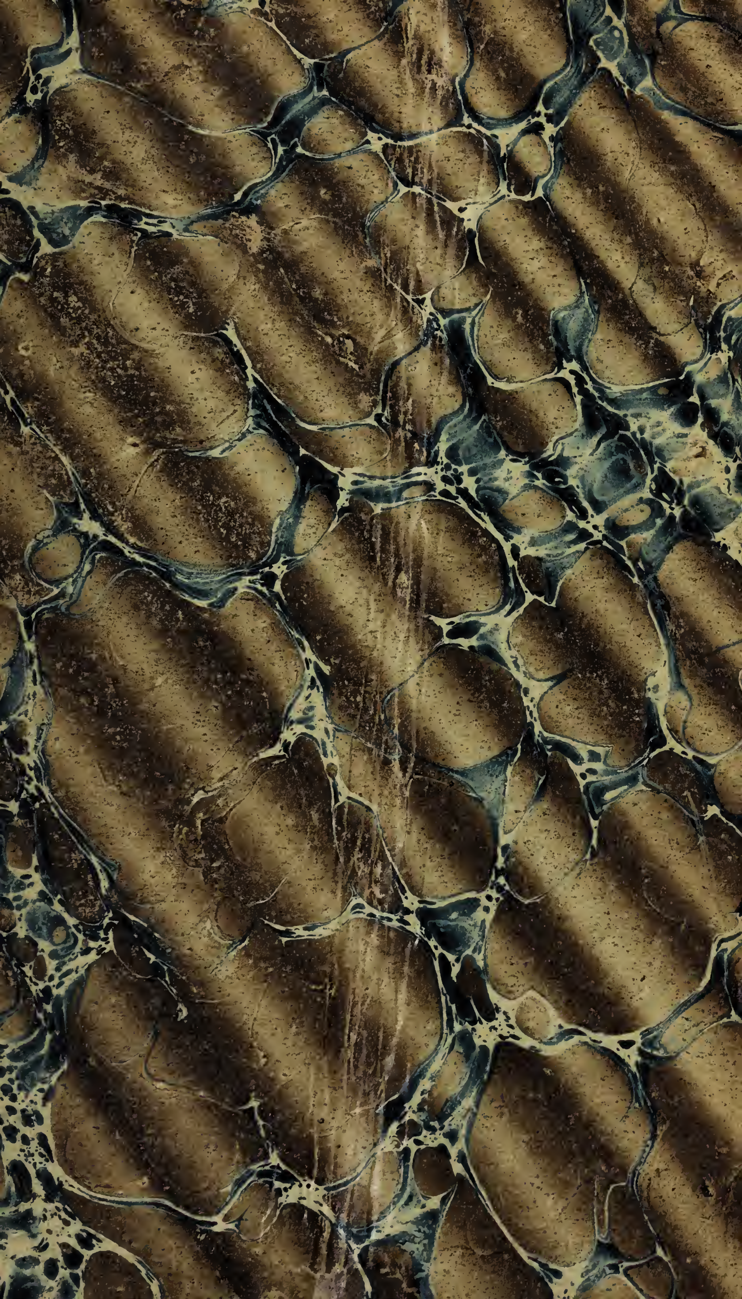
COPENHAGUE
G. E. C. GAD
LIBRAIRE-ÉDITEUR

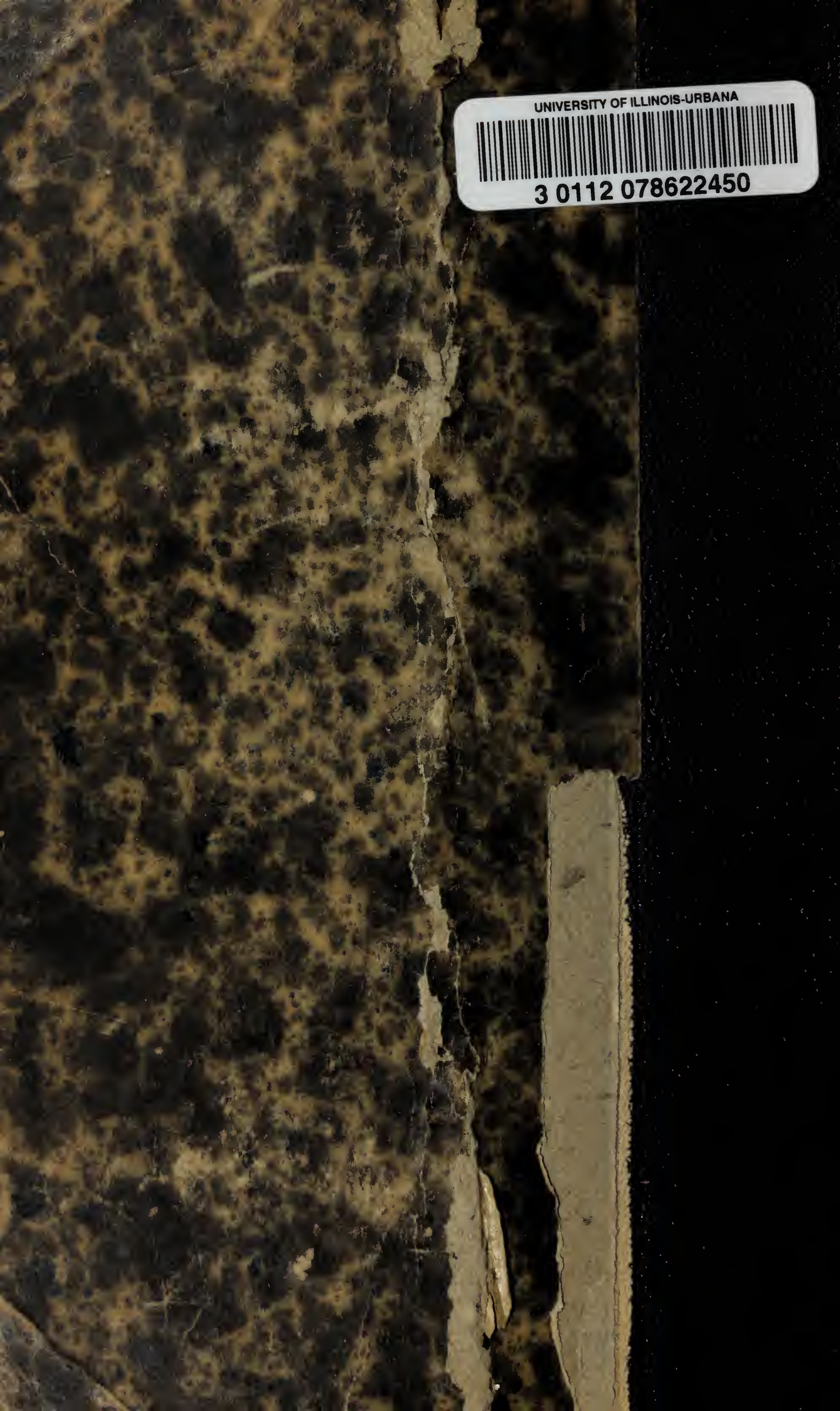
PARIS
FIRMIN-DIDOT ET CIE
56 RUE JACOB 56

IMPRIMERIE DE THIELE

1890






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 078622450